This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 811,954

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME IV.

(1860 — 1863.)

ST.-PÉTERSBOURG, 1863.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipsig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 2 Roub. = 2 Thl. 7 Ngr.

PJ
7
.A2
V.4

Imprimé par ordre de l'Académie.

Novembre 1863. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

CONTENU.

Page.

Böhtlingk, O. Bemerkungen zu Benfey's Übersetzung des Pañkatantra. Erster Artikel..... 204—249.
——— Zweiter Artikel..... 249—279.
Brosset, M. A propos du livre intitulé: Essai de classification des suites monétaires de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par M. Victor Langlois 153—203.
——— Explication de quelques inscriptions, photographiées par M. Sévastianof, au mont Athos..... 369—391.
——— Examen critique de quelques passages de la Description de la Grande-Arménie, du P. L. Alichan, relatifs à la topographie d'Ani..... 392—412.
——— Listes chronologiques des princes et métropolites de la Siounie, jusqu'à la fin du XIII^e^ s. (Extrait d'un Mémoire présenté à la séance du 23 août 1861)..... 501—592.
——— Sur les couvents arméniens d'Haghbat et de Sanahin..... 605—628.
——— Activité littéraire des Géorgiens et des Arméniens, en Russie, en Transcaucasie et en Crimée.... 667—670.
——— et **Kunik**. Notice sur deux inscriptions cunéiformes, découvertes par M. Kästner dans l'Arménie russe.. 671—680.
——— Notice sur l'historien arménien Thomá Ardzrouni, X^e^ s..... 686—709.
——— Notices sur une collection de matériaux historiques et philologiques, due à M. Ad. Berger..... 710—713.
——— Notice sur l'historien arménien Mkhithar d'Airivank..... 714—715.
——— Notice sur l'historien arménien Th. Ardzrouni, X^e^ s. (Suite.)..... 716—763.
Dorn, B. Forschungen in der Pehlewy-Münzkunde..... 22—24.
——— Über die vom wirklichen Staatsrath Chanykow dem Asiatischen Museum zugekommenen Sendungen von morgenländischen Münzen und Handschriften.. 29—62.

Page.

Dorn, B. Bericht über eine wissenschaftliche Reise in dem Kaukasus und den südlichen Küstenländern des kaspischen Meeres..... .... 429—500.

——— De arabica Novi Testamenti versione, in Imperiali Bibliotheca publica Petropolitana asservata.... 603—604.

——— Bericht über Hrn. Melgunov's Werk: Замѣчания о южномъ берегѣ Каспійскаго моря (Bemerkungen über die südlichen Küstenländer des Kaspischen Meeres)..... 681—685.

Ilminsky, M. Über die Sprache der Turkmenen..... 63—74.

Langlois, Victor. Lettre à M. Brosset, sur quelques points d'histoire politique, religieuse et civile des Arméniens et des Franks, à l'époque des croisades.. 280—291.

——— Etude sur les sources de l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorĕn..... 298—368.

——— Lettre à M. l'académicien Brosset, sur la succession des rois d'Arménie de la dynastie de Roupĕn et de la maison de Lusignan, d'après les sources orientales et occidentales..... 413—428.

——— Notice sur le chryso-bulle, octroyé par Léon V, roi d'Arménie, aux Siciliens, en 1331..... 649—666.

Lerch, P. Sur une ballade kourde, publiée dans le Journal Asiatique..... 25—28.

Patcanian, M. Catalogue de la littérature arménienne, depuis le commencement du IV^e^ siècle jusque vers le milieu du XVII^e^..... 75—134.

Rosny, Léon de. Rapport sur le Dictionnaire japonais-russe de M. Gochkiévitch..... 593—602.

Schiefner, A. Über ein indisches Krähenorakel..... 1—14.

——— Über die hohen Zahlen der Buddhisten..... 629—648.

Véliaminof-Zernof, V. Description de deux monnaies inédites, appartenant à la dynastie des Nasrides d'Espagne..... 15—21.

——— Description de quelques monnaies de l'oulous de Djaghatai, de Khiva et de Khokand..... 137—152.

2665

MÉLANGES ASIATIQUES

PJ
7
.A28
v.4
no.1

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 1.

ST.-PÉTERSBOURG, 1860.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 35 Kop. arg. = 15 Ngr.

PJ
7
.A28
V.4
no.1

Imprimé par ordre de l'Académie.

Mai 1860. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

CONTENU.

Page.

A. Schiefner. Über ein indisches Krähenorakel..... 1—14.

V. Véliaminof-Zernof. Description de deux monnaies inédites, appartenant à la dynastie des Nasrides d'Espagne ..... 15—21.

B. Dorn. Forschungen in der Pehlewy-Münzkunde..... 22—24.

P. Lerch. Sur une ballade kourde, publiée dans le Journal Asiatique..... 25—28.

B. Dorn. Über die vom wirklichen Staatsrath Chanykow dem Asiatischen Museum zugekommenen Sendungen von morgenländischen Münzen und Handschriften... 29—62.

M. Ilminsky. Über die Sprache der Turkmenen..... 63—74.

M. Patcanian. Catalogue de la littérature arménienne, depuis le commencement du IV^e^ siècle jusque vers le milieu du XVII^e^..... 75—134.

$\frac{16}{28}$ December 1859.

Über ein indisches Krähen-Orakel, von A. Schiefner.

Auf Blatt 221 und 222 des 123sten Bandes der Sûtra's befindet sich im Tandjur eine kleine aus dem Sanskrit ins Tibetische übersetzte Schrift mit dem corrumpirten Titel काकसरिति, über welche ich zu Anfang des nun zu Ende gehenden Jahres meinem Freunde Prof. Albrecht Weber in Berlin eine kurze Nachricht gab, welche derselbe in dem Februarheft der Monatsberichte der Königlichen Akademie der Wissenschaften S. 159 mitgetheilt hat. Meine als blosse Vermuthung hingeworfene Ansicht, der Sanskrittitel dürfte aus काकरुतं verunstaltet sein, wage ich nicht festzuhalten, da es mir wahrscheinlicher vorkommt, dass die am Schlusse des Werkchens befindliche tibetische Unterschrift བྱ་རོག་གི་སྒྲ་དང་ als Grundlage des entstellten Sanskrittitels anzusehen ist. Er dürfte also wohl काकचरित्र oder °चरित gelautet haben und aus einer Zurückübersetzung aus dem Tibetischen ins Sanskrit entstanden sein, und das zu einer Zeit, als das Sanskritoriginal nicht mehr existirte. In Ermangelung eines solchen müssen wir es uns an der tibetischen Übersetzung genügen lassen, welche ich sammt einer möglichst treuen Übertragung ins Deutsche vorlege:

རྒྱ་གར་སྐད་དུ། ཀཱ་ཀ་ཛ་རི་ཏི། བོད་སྐད་དུ། བྱ་རོག་གི་སྐད་བརྟག་པར་བྱ་བ་འདི་ལྟ་སྟེ༎ ཐམ་ཟེ་དང་ ༎ རྒྱལ་རིགས་དང་ ༎ རྗེ་རིགས་དང་། དམངས་རིགས་ཞེས་སོ ༎ དེ་ལ་ཝོ་ལ་རྩེ་བ་ཐམ་ཟེའོ༎ མིག་དམར་བ་རྒྱལ་རིགས་སོ༎ གཞོག་པ་སླུག་པ་རྗེ་རིགས་སོ ༎ ཉའི་གཟུགས་ལྟ་བུ་དམངས་རིགས་སོ༎ མི་གཙང་བ་ཟ་བ་དང་ ༎ ཤ་འདོད་པ་ཡང་དེ་བཞིན་ནོ༎ འདི་དག་གི་སྐད་ཀྱི་རྣམ་འགྱུར་ནི ༎ ཁྱིམ་བདག་གིས་ཅིག་ཅར་ལྡེན་པར་འགྱུར་བ་ནི་བརྗོད་པར་བྱ་སྟེ༎ ཐུན་དང་པོ་ཤར་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་སེམས་ཅན་གྱི་འདོད་པ་འགྲུབ་པར་འགྱུར་རོ ༎ མེ་རུ་བྱ་རོག་སྒྲོགས་ན་དགྲ་འོང་བར་འགྱུར་རོ ༎ ལྷོ་རུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་གྲོགས་པོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ བདེན་བྲལ་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་མ་བསམས་པའི་རྙེད་པ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ནུབ་ཏུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་རླུང་ཆེན་པོ་འབྱུང་བར་འགྱུར་རོ༎ རླུང་གི་ཕྱོགས་སུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་ མགྲོན་པོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ བྱང་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་ནོར་གཏོར་བ་རྙེད་པར་འགྱུར་རོ༎ དབང་ལྡན་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་བླུན་མེད་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ཚངས་པའི་གནས་སུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་འགྲོན་པོ་འོང་བར་འགྱུར ༎ ཐུན་དང་པོའི་འཁོར་ལོ་རྫོགས་སོ༎

ཐུན་གཉིས་པ་ལ་ཤར་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་རང་གི་ཉེ་བ་འོང་བར

འགྱུར་རོ༎ ལྷོ་དུ་ཟླ་རོག་སྐར་སྐྱོགས་ན་མེ་ཏོག་དང་གོ་ལ་ཐོབ་པར་འགྱུར་རོ༎ བདེན་བྲལ་དུ་ཟླ་རོག་སྐར་སྐྱོགས་ན་རྒྱུད་པ་འཕེལ་བར་འགྱུར་རོ༎ ནུབ་དུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་ཐག་རིངས་སུ་འགྲོ་བར་འགྱུར་རོ། རླུང་གི་མཚམས་སུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་རྒྱལ་པོ་གཞན་དུ་འགྱུར་བའི་རྟགས༎ བྱང་དུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་འཕྲིན་ལས་ལེགས་པར་ཐོས་པར་འགྱུར་རོ༎ དབང་ལྡན་དུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་འབྲུག་པ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ཚངས་པའི་གནས་སུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་འདོད་པའི་འདུག་པ་རྙེད་བར་འགྱུར་རོ༎ ཐུན་གཉིས་པའི་འཁོར་ལོ་རྫོགས་སོ༎

ཐུན་གསུམ་པ་ལ་ཤར་དུ་ཟླ་རོག་སྐར་སྐྱོགས་ན་ནོར་རྙེད་པར་འགྱུར་རོ༎ མེ་དུ་ཟླ་རོག་སྐར་སྐྱོགས་ན་འཐབ་མོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ལྷོ་དུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་རླུང་པོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ བདེན་བྲལ་དུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་དགྲ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ནུབ་དུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་བུད་མེད་འོང་བུར་འགྱུར་རོ༎ རླུང་ཕྱོགས་སུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་ཉེ་བ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ བྱང་ཕྱོགས་སུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་གྲོགས་པོ་བཟང་པོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ དབང་ལྡན་དུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་མེས་འཚིག་པར་འགྱུར་རོ༎ ཚངས་པའི་གནས་སུ་སྐར་སྐྱོགས་ན་རྒྱལ་པོས་ཐུགས་ལ་བཏགས་པའི་རྙེད་པ་ཐོབ་པར་འགྱུར་རོ༎ ཐུན་གསུམ་པའི་འཁོར་ལོ་རྫོགས་སོ༎

ཐུན་བཞི་པ་ལ་ཤར་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་འཇིགས་པ་ཆེ་བའི་རྟགས་སོ།། མེ་དུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་ཉེན་པ་ཆེ་བའི་རྟགས་སོ།། ལྷོ་དུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་འགྲོན་པོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ།། བདེན་སྲལ་དུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་ཞག་བདུན་དུ་རླུང་པོ་འགྱུར་བར་འགྱུར་རོ།། ནུབ་དུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་རླུང་པོའི་ཆར་འོང་བར་འགྱུར་རོ། རླུང་གི་མཚམས་སུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་ནོར་གཏོར་བ་ཉེན་པར་འགྱུར་རོ།། བྱང་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་རྒྱལ་པོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ།། དབང་ལྡན་དུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་གོ་ལ་ཉེན་པར་འགྱུར་རོ།། ཚངས་པའི་གནས་སུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་ལྟོགས་པའི་རྟགས་སོ།། ཐུན་ཕྱེད་དང་བཞིའི་འཁོར་ལོ་རྫོགས་སོ།། ཉི་མ་ནུབ་པའི་ཚེ་ཤར་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་ལམ་དུ་དགྲ་འོང་བར་འགྱུར་རོ།། མེ་དུ་སྐྲ་སྒྲོགས་ན་གཉེར་འོང་བར་འགྱུར་རོ།། ལྷོ་དུ་སྐྲ་སྒྲོགས་ན་ནད་ཀྱིས་འཆི་བར་འགྱུར་རོ།། སྲིན་པོའི་མཚམས་སུ་སྐྲ་སྒྲོགས་ན་སེམས་ཀྱི་འདོད་པ་འགྲུབ་པར་འགྱུར་རོ།། ནུབ་དུ་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་ཉེ་བ་འོང་བར་འགྱུར་རོ།། རླུང་གི་མཚམས་སུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་ནོར་ཉེན་པ་ལ་རྟགས་སོ།། བྱང་དུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་རྒྱལ་པོ་ལ་བཀུར་སྟི་འོང་བར་འགྱུར།། ཚངས་པའི་གནས་སུ་སྐད་སྒྲོགས་ན་བསམ་པའི་ཉེན་པ་འཐོབ་པར་འགྱུར་རོ།། ཐུན་བཞི་

པའི་འཁོར་ལོ་རྫོགས་སོ༎ འདི་ལྷ་བུའི་བྱ་རོག་གི་སྐད་ཀྱི་རྣམ་འགྱུར་རྫོགས་སོ༎

ད་ནི་འགྲོ་བའི་མཚན་ཉིད་བརྗོད་པར་བྱ་སྟེ། འགྲོ་བའི་དུས་སུ་བྱ་རོག་གི་སྐད་ཀྱི་མཚན་ཉིད་བརྗོད་པར་བྱ་སྟེ༎ རགས་དང་ཆུའི་འགྲམ་དག་ལ༎ ཤིང་གཅིག་ལ་ནི་དེ་བཞིན་དུ༎ གྲོག་སྟེང་དང་ནི་ལམ་བཞི་ལ༎ གཡས་སུ་བྱ་རོག་སྒྲ་སྒྲོགས་ན༎ འགྲོ་བ་འདི་ནི་ལེགས་པར་ཤེས༎ ལམ་ལ་རབ་ཏུ་འགྲོ་བའི་ཚེ༎ རྒྱབ་ཏུ་བྱ་རོག་སྒྲ་སྒྲོགས་ན༎ དངོས་གྲུབ་རབ་ཏུ་ཐོབ་པར་འགྱུར༎ ལམ་དུ་འགྲོ་བའི་ཚེ་གཤོག་པ་སྤྲུག་ཅིང་སྐད་འདོན་ན༎ པར་ཆད་ཆེན་པོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ལམ་དུ་ཞུགས་པའི་ཚེ་སྒྲ་མཆུས་གཟེར་ས་ཤིང་སྒྲ་སྒྲོགས་ན་དེའི་ཚེ་འཆི་བའི་རྟགས་སོ༎ ལམ་དུ་ཞུགས་པའི་ཚེ་མི་གཙང་བ་ཟ་ཞིང་སྒྲ་སྒྲོགས་ན་བཟའ་དང་སྐོམ་འོང་བའི་རྟགས་སོ༎ ལམ་དུ་ཞུགས་པའི་ཚེ་ཚེར་མ་ལ་གནས་ཤིང་སྒྲ་སྒྲོགས་ན་དགྲའི་འཇིགས་པར་ཤེས་པར་བྱའོ༎ ལམ་དུ་ཞུགས་པའི་ཚེ་རོ་མ་ཅན་གྱི་ཤིང་ལ་གནས་ཤིང་སྒྲ་སྒྲོགས་ན༎ དེའི་ཚེ་འོ་ཐུག་གི་བཟའ་བ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ཤིང་སྐམ་པོ་ལ་གནས་ཤིང་སྒྲ་སྒྲོགས་ན་དེའི་ཚེ་བཟའ་བ་དང་སྐོམ་མེད་པའི་རྟགས་སོ༎ པོ་བྲང་ལ་གནས་ནས་གང་གི་ཚེ་སྐད་སྒྲོགས་ན་དེའི་ཚེ་སྤོད་ས་བཅར་པོ་རྟེན་པར་འགྱུར་རོ༎ གདན་ལ་གནས་ནས་

སྨྲ་སྒྲོགས་ན་དགྲ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ སྒོ་ལྷ་ཞིང་སྨྲ་སྒྲོགས་ན་མཚམས་ཀྱི་འཇིགས་པར་ཤེས་པར་བྱའོ༎ མཆུས་གོས་གཟེངས་ཤིང་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་གོས་རྙེད་པར་འགྱུར་རོ༎ ལམ་ལ་ཞུགས་པའི་ཚེ་ཐོད་པ་ལ་གནས་ཤིང་སྨྲ་སྒྲོགས་ན་འཆི་བའི་རྟགས་སོ༎ སྐུད་པ་དམར་པོ་བཟུང་ནས་ཁྱིམ་གྱི་ཐོག་ཏུ་གནས་ནས་སྨྲ་སྒྲོགས་ན་ཁྱིམ་འཚིག་པར་འགྱུར་རོ༎ སྟ་རྡོའི་དུས་སུ་བྱ་རོག་མང་པོ་འཚོགས་ན་རླུང་པོ་ཆེ་བར་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ལམ་ལ་ཞུགས་པའི་ཚེ་ཤིང་མཆུས་བཟུང་ནས་སྨྲ་སྒྲོགས་ན་རྙེད་པ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ ལམ་ལ་ཞུགས་པའི་ཚེ་ཉི་མ་ཤར་དུས་སུ་བྱ་རོག་སྨྲ་སྒྲོགས་ན་ནོར་རྙེད་པར་འགྱུར་རོ༎ ལམ་དུ་ཞུགས་པའི་ཚེ་སྨྲ་སྒྲོགས་ན་འདོད་པ་འགྲུབ་པར་འགྱུར་རོ༎ དེ་ལྟ་བུའི་ལམ་གྱི་མཚན་ཉིད་རྫོགས་སོ༎

གནས་པའི་བྱ་རོག་གི་ཚང་གི་མཚན་ཉིད་ནི། ཤིང་གི་ཤར་གྱི་ཕྱོགས་ཀྱི་ཡལ་ག་ལ་ཚང་བྱེད་པར་གྱུར་ན། དེའི་ཚེ་ལོ་བཟང་པ་དང་ཆར་འོང་བར་འགྱུར་རོ། ལྷོ་ཕྱོགས་ཀྱི་ཡལ་ག་ལ་ཚང་བྱེད་པར་གྱུར་ན་དེའི་ཚེ་འབྲུ་ངན་པར་འགྱུར་རོ། ཤིང་གི་དབུས་ཀྱི་ཡལ་ག་ལ་ཚང་བྱེད་ན་དེའི་ཚེ་འཇིགས་པ་ཆེན་པོ་འོང་བར་འགྱུར་རོ༎ འོག་ཏུ་ཚང་འཆའ་ན་པ་རོལ་གྱི་དམགས་ལས

འཇིགས་པར་འགྱུར་རོ༎ རྩིག་པའམ་སའམ་ཆུ་ལ་ཚང་བྱེད་ན་རྒྱལ་པོ་འཚོ་བར་འགྱུར་རོ༎

གཞན་ཡང་བཤད་པར་བྱ་སྟེ། ཀ་ཀ་ཞེས་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་ནོར་རྙེད་པར་འགྱུར་རོ༎ ར་ར་ཞེས་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་སྡུག་བསྔལ་འབྱུང་བར་འགྱུར་རོ༎ ཏ་ཏ་ཞེས་སྐད་སྒྲོགས་ན་གོས་རྙེད་པར་འགྱུར་རོ༎ ཀྲ་ཀྲ་ཞེས་སྐད་སྒྲོགས་ན་དོན་འགྲུབ་པར་འགྱུར་རོ༎ ཀྲ་ག་ཞེས་བྱ་རོག་སྐད་སྒྲོགས་ན་ནོར་ཤོར་བར་འགྱུར་རོ༎ འཇིགས་པའི་རྟགས་མཐོང་ན་བྱ་རོག་ལ་གཏོར་མ་དབུལ་བར་བྱའོ༎ སྦལ་པའི་ཤ་བྱ་རོག་དགའ་བར་བྱེད་པས། དེས་གཏོར་མ་ཕུལ་ན་བར་ཆད་མེད་པར་འགྱུར་རོ༎ ཨོཾ་མི་རི་མི་རི་བཛྲ་ཏུ་ར་ཏེ་གི་ལཾ་གྲི་ཧྞ་གི་སྭཱཧཱ༎ འདི་ལྷ་བུའི་བྱ་རོག་གི་སྤྱོད་པ་རྫོགས་སོ༎

པཎྜི་ཏ་ཆེན་པོ་དཱ་ན་ཤྲཱི་ལས། ཡུལ་དབུས་ཀྱི་ཡར་ཀླུངས་སྤང་པོ་ཆེའི་གཙུག་ལག་ཁང་དུ་བསྒྱུར་བའོ༎

In der Sprache Indiens: *kâkag'ariti*, in der Sprache Tibets: *bja-rog-gi skad* br*tag-par-bja-va*, des Krähengeschrei's Wahrnehmung, wie folgt. (Die Krähen) sind Brahmanen, *Kshatrija*'s, *Vaiçja*'s und *Çûdra*'s. Unter diesen sind die in *Karsha*'s rechnenden Brahmanen, die rothäugigen *Kshatrija*'s, diejenigen, welche ihre Flügel bewegen, *Vaiçja*'s, die das Aussehen von Fischen habenden — *Çûdra*'s, ebenso auch die Unreines ver-

zehrenden und Fleisch liebenden. Die verschiedenen Arten ihres Geschreis sind folgende, (welche) der Hausherr einmal wahrgeworden verkünden muss.

I. 1. Wenn in der ersten Wache (*jáma*) im Osten Krähengeschrei ertönt, wird der Wunsch des belebten Wesens erfüllt werden; 2. wenn im Südosten Krähengeschrei ertönt, wird ein Feind kommen; 3. wenn im Süden Krähengeschrei ertönt, wird ein Freund kommen; 4. wenn im Südwesten Krähengeschrei ertönt, wird ein unverhoffter Erwerb kommen; 5. wenn im Westen Krähengeschrei ertönt, wird ein starker Wind entstehen; 6. wenn im Nordwesten Krähengeschrei ertönt, wird ein Gast kommen; 7. wenn im Norden Krähengeschrei ertönt, wird zerstreuter Reichthum gefunden werden; 8. wenn im Nordosten Krähengeschrei ertönt, wird ein Weib kommen; 9. wenn im Zenith Krähengeschrei ertönt, wird ein Gast kommen. Der Kreis der ersten Wache ist beendigt.

II. 1. Wenn in der zweiten Wache im Osten Krähengeschrei ertönt, wird ein eigener Verwandter kommen; 2. wenn im Süden Krähengeschrei ertönt, wird man Blumen und Betel erhalten; 3. wenn im Südosten Krähengeschrei ertönt, wird das Geschlecht vermehrt werden; 4. wenn im Westen ein Geschrei ertönt, wird man in weite Ferne gehen; 5. wenn im Nordwesten ein Geschrei ertönt, ist das ein Zeichen, dass der König sich anderswohin wendet; 6. wenn im Norden ein Geschrei ertönt, so wird man eine Botschaft hören; 7. wenn Krähengeschrei im Nordosten ertönt, wird Verwirrung kommen; 8. wenn das Geschrei im Zenith ertönt, wird sich die gewünschte Gelegenheit

finden. Der Kreis der zweiten Wache ist beendigt.

III. 1. Wenn in der dritten Wache im Osten Krähengeschrei ertönt, wird man Reichthum finden; 2. wenn im Südosten ein Geschrei ertönt, wird ein Kampf kommen; 3. wenn im Süden ein Geschrei ertönt, wird ein Wind kommen; 4. wenn im Südwesten ein Geschrei ertönt, wird ein Feind kommen; 5. wenn im Westen ein Geschrei ertönt, wird ein Weib kommen; 6. wenn im Nordwesten ein Geschrei ertönt, wird ein Verwandter kommen; 7. wenn im Norden ein Geschrei ertönt, wird ein guter Freund kommen; 8. wenn im Nordosten ein Geschrei ertönt, wird man durch Feuer verbrannt werden; 9. wenn im Zenith ein Geschrei ertönt, wird der König den im Gemüth befestigten Gewinn finden. Der Kreis der dritten Wache ist beendigt.

IV. 1. Wenn in der vierten Wache im Osten Krähengeschrei ertönt, ist es ein Zeichen grosser Gefahr; 2. wenn im Südosten ein Geschrei ertönt, ist es ein Zeichen von grossem Gewinn; 3. wenn im Süden ein Geschrei ertönt, wird ein Gast kommen; 4. wenn im Südwesten ein Geschrei ertönt, wird in sieben Tagen ein Wind werden; 5. wenn im Westen ein Geschrei ertönt, wird ein Regen mit Wind kommen; 6. wenn im Nordwesten ein Geschrei ertönt, wird man zerstreuten Reichthum finden; 7. wenn im Norden Krähengeschrei ertönt, wird der König kommen; 8. wenn im Nordosten ein Geschrei ertönt, wird man Betel finden; 9. wenn im Zenith Krähengeschrei ertönt, ist es ein Zeichen von Hunger. Der Kreis der viertehalben Wache ist beendigt.

IV[a]. 1. Wenn zur Zeit des Sonnenuntergangs Krähengeschrei im Osten ertönt, wird auf dem Wege ein Feind kommen; 2. wenn im Südosten ein Laut ertönt, wird ein Schatz kommen; 3. wenn im Süden ein Laut ertönt, wird man durch Krankheit sterben; 4. wenn ein Laut im Südwesten ertönt, wird der Wunsch der Seele erfüllt werden; 5. wenn Krähengeschrei im Westen ertönt, wird ein Verwandter kommen; 6. wenn im Nordwesten Geschrei ertönt, ist es ein Zeichen von Schatzfinden; 7. wenn ein Geschrei im Norden ertönt, wird dem Könige Verehrung kommen; 8. wenn im Zenith Geschrei ertönt, wird der gehoffte Gewinn erhalten werden. Der Kreis der vierten Wache ist beendigt. Also sind die verschiedenen Arten des Krähengeschreis beendigt.

Nun sind die Zeichen des Ganges und die Zeichen des Krähengeschreis zur Zeit des Gehens aufzuführen. 1. Wenn am Rande des Grabens und Wassers, ebenfalls auf einem Baume, auf einem Ameisenhaufen und an einem Kreuzwege zu rechter Hand eine Krähe einen Laut von sich giebt, so wisse man, dass dieser Gang ein glücklicher ist; 2. wenn zur Zeit, da man auf dem Wege vorwärts geht, im Rücken eine Krähe einen Laut von sich giebt, wird Vollendung erreicht werden; 3. giebt zur Zeit, da man auf dem Wege geht, eine Krähe ihre Flügel bewegend ein Geschrei von sich, so wird ein grosses Hinderniss kommen; 4. wenn zu der Zeit, da man sich auf den Weg macht, eine Krähe Haar mit dem Schnabel erfassend einen Laut von sich giebt, so ist dies zu der Zeit ein Zeichen des Todes; 5. wenn zu der Zeit, da man sich auf den Weg begiebt, eine Krähe Unreines verzehrend einen

Laut von sich giebt, so ist es ein Zeichen, dass Speise und Trank kommen; 6. wenn zur Zeit, da man sich auf den Weg begiebt, eine Krähe auf einem Dornicht sitzend, einen Laut von sich giebt, so wisse man, dass Feindesgefahr da ist; 7. giebt zu der Zeit, da man sich auf den Weg macht, eine Krähe auf einem Milchbaume sitzend einen Laut von sich, so wird eine Milchspeise kommen; 8. giebt eine Krähe auf einem dürren Baume sitzend einen Laut von sich, so ist es ein Zeichen von Mangel an Speise und Trank. 9. Hat man sich zum Palaste begeben, so wird man zu der Zeit, da Krähengeschrei ertönt, einen guten Sitzplatz erhalten; 10. giebt eine Krähe, wenn man sich auf dem Sitz niedergelassen hat, einen Laut von sich, so wird ein Feind kommen; 11. giebt eine Krähe einen Laut von sich, wenn man auf die Thür blickt, so wisse man, dass Gränzgefahr da ist; 12. giebt eine Krähe ein Kleidungsstück mit dem Schnabel anfassend, ein Geschrei von sich, so wird man ein Kleid finden; 13. wenn zu der Zeit, da man sich auf den Weg begiebt, eine Krähe auf der Kopfbinde sich befindend, einen Laut von sich giebt, so ist es ein Zeichen des Todes; 14. giebt eine Krähe, nachdem sie eine rothe Schnur erfasst und sich auf dem Dache eines Hauses niedergelassen hat, einen Laut von sich, so wird das Haus niederbrennen; 15. sammeln sich zur Vormittagszeit viele Krähen, so wird ein starker Wind kommen; 16. giebt eine Krähe, wenn man sich auf den Weg begiebt, nachdem sie Holz mit dem Schnabel ergriffen hat, einen Laut von sich, so wird ein Gewinn kommen; 17. wenn zur Zeit, da man sich auf den Weg begiebt bei Sonnenaufgang, eine Krähe einen Laut von sich giebt,

so wird man einen Schatz finden; 18. wenn zur Zeit, da man sich auf den Weg begiebt, Krähengeschrei ertönt, so wird der Wunsch erfüllt werden. Also sind die Zeichen des Weges beendigt.

Die Zeichen des Nestes der ansässigen Krähen sind folgende. 1. Wird das Nest auf einem Zweige der Ostseite des Baumes gebaut, so wird zu der Zeit ein gutes Jahr und Regen kommen; 2. wird das Nest auf einem Zweige der Südseite gebaut, so wird zu der Zeit das Getreide schlecht gerathen; 3. wird das Nest auf einem Zweige der Baumesmitte gebaut, so wird zu der Zeit eine grosse Gefahr kommen; 4. wird das Nest unten gebaut, so wird Gefahr von einem fremden Heere kommen; 5. wird das Nest auf einer Mauer auf der Erde oder am Wasser gebaut, so wird der König leben.

Auch ist folgendes zu sagen. 1. Giebt die Krähe das Geschrei *ka ka* von sich, so wird man einen Schatz finden; 2. giebt die Krähe das Geschrei *da da* von sich, so wird Schmerz entstehen; 3. ertönt das Geschrei *ta ta*, so wird man ein Kleid finden; 4 ertönt das Geschrei *gha gha*, so geht die Sache in Erfüllung; 5. giebt die Krähe das Geschrei *gha ga* von sich, so wird ein Schatz kommen.

Nimmt man ein Zeichen der Gefahr wahr, so muss der Krähe ein Streuopfer dargebracht werden. Hat man mit Froschfleisch, welches die Krähen erfreut, ein Streuopfer dargebracht, so wird das Hinderniss beseitigt. *Oṁ miri miri vaǵra tudaṭe gilaṁ gṛhṇa gi svâhâ.* Also ist die Krähenerforschung beendigt. — Von dem grossen *Paṇḍita Dânaçîla* in dem *Vihâra Jarlung-Thang-po-tsch'e* übersetzt.

Der tibetische Text steht nicht ganz tadelfrei da. Einige Stellen des Sanskritoriginals sind offenbar missverstanden. Dahin gehört ohne allen Zweifel das

ཁོ་ལ་རྩེ་བ, die nach Karscha's rechnenden. Wie ich in meinem oben angeführten Briefe an Prof. Weber andeutete, konnte ein Missverständniss von कार्ष्य, Schwärze, vermuthet werden. Wie Weber S. 161 bemerkt, wird diese Vermuthung durch eine anderweitig vorkommende Bezeichnung der Brahmanen unter den Krähen bestätigt. Was es für eine Bewandtniss mit der Bezeichnung der *Çûdra*'s «die das Aussehen von Fischen habenden» habe, ist mir nicht deutlich. Sollte vielleicht eine schuppenartige Färbung gemeint sein? — Z. 7 སེམས་ཅན་གྱི་འདོད་པ «der Wunsch eines belebten Wesens» kommt mir auch nicht ganz richtig vor. Wenn in der ersten Wache das Krähengeschrei sowohl aus Nordosten als im Zenith einen Gast ankündigt, so liegt die Vermuthung nahe, in dem einen der beiden Fälle eine Corruption des Textes zu sehen. Ist, wie ich annehmen möchte, die Schrift aus einer buddhistischen Bearbeitung eines brahmanischen Textes hervorgegangen, so möchte wohl das Krähengeschrei im Zenith ein späterer Zusatz sein. Es tritt nämlich ausser den Hauptweltgegenden, welche die tibetische Übersetzung mit den gewöhnlichen Namen bezeichnet, und den vier Nebengegenden, die nach ihren Hütern benannt sind, auch der Zenith auf (vgl. Böhtlingk, Sanskrit-Chrestomathie, S. 294 ff.), der hier gewöhnlich als Brahma's Sitz (ཚངས་པའི་གནས) bezeichnet wird. Statt *Nairṛta* findet sich einmal *Rákshasa* (སྲིན་པོ) als Hüter des Südwestens.

Unter den Zeichen des Ganges habe ich Z. 52 གོག་སྡོང, was vielleicht besser ist als das von dem Holzdruck

gebotene གོག་སྟོང་, durch «auf einem Ameisenhaufen» wiedergegeben, obwohl es mir vorkommt, als wenn die Stelle verderbt sei.

An einigen Stellen konnte ich die incorrecte Schreibweise ohne Weiteres ändern, z. B. Z. 4, wo ich དམངས་རིགས statt des im Holzdrucke stehenden མངས་རིགས setzte und Z. 30 f. སྒོམས་ལ་བཏུགས་པ «im Gemüthe befestigt» statt སྒོམས་ལ་བརྟགས་པ «im Gemüthe betrachtet». Wahrscheinlich ist es ein ähnliches Versehen auch mit der Unterschrift des Werkchens སྟོད་པ, wofür ich དཔྱོད་པ als die richtige Lesart ansehe. Während ersteres, wie ich schon oben bemerkte, Anlass zu dem jetzt voranstehenden Sanskrittitel gegeben hat, entspricht dem letzteren विचारण, das «Prüfung, Untersuchung, Erforschung» bedeutet und hier vortrefflich passt.

Die Z. 56 und 65 vorkommende Verbalform གཟེངས ist mir neben dem häufigeren བཟུང neu; ob sie richtig sein sollte?

Der unter den Zeichen des Weges N. 7 genannte Milchbaum (Z. 60: ལེ་མ་རུན་ཀྱི་ཤིང) entspricht dem Sanskritwort क्षीरिका, worüber Böhtlingk und Roth im Sanskritwörterbuch zu vergleichen sind.

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 438 — 448)

$\frac{18}{30}$ Novembre 1859.

Description de deux monnaies inédites, appartenant à la dynastie des Nasrides d'Espagne, par V. Véliaminof-Zernof.

Les Nasrides (بنو نصر) possédèrent pendant plus de deux siècles le territoire de Grenade. Leur chute dans l'année 1492 amena la destruction complète de la domination des musulmans en Espagne.

Les monnaies de cette dynastie sont généralement rares. On ne connaît que quelques pièces décrites principalement par Tychsen (Introductio in rem numariam Muhammedanorum. Rostochii. MDCCCXIV, p. 139—142), Conde (Memoria sobre la moneda Arabiga dans les Memorias de la Real Academia de la Historia. T.V. Madrid. 1817, p. 302—304), Moeller (De numis orientalibus in numophylacio Gothano asservatis commentatio prima. Gothae. 1826, p. 139, 140) et Gaillard (Description des monnaies espagnoles etc. composant le cabinet de Don José Garcia de la Torra. Madrid. 1852, p. 412—417).

Cinq monnaies Nasrides en or ont été dans le courant de l'été dernier envoyées de Paris à S^t-Pétersbourg. L'une d'elles a été acquise pour le Musée Asiatique de l'Académie; trois autres sont entrées dans la collection de l'Ermitage Impérial. Ces pièces ne nous viennent-elles pas des vieilles galeries qui ont été

découvertes, il y a quelques mois, par des ouvriers de la sierra Almagrera en Espagne, et qui, au dire du Journal Le Nord (N° 193, 12 juillet 1859), renfermaient des monnaies romaines, grecques et *arabes*. Comment pourrait-on expliquer autrement l'envoi simultané de cinq pièces, aussi rares?

Les quatre monnaies, qui se trouvent à S^{t}-Pétersbourg, sont bien conservées. Elles sont grandes, mais minces, ce qui les fait distinguer du premier coup-d'oeil des pièces d'or des autres dynasties musulmanes d'Espagne. Leur poids est presque égal; chacune d'elles pèse environ 1 zol. 8 dol. La qualité du métal ne laisse rien à désirer, ce qui justifie le témoignage de l'historien Ibnou-l-khatib (Tychsen. Introductio, p. 140, note, Conde. Mem. p. 301, 302, Murphy. The history of the Mohammedan dynasties in Spain. London. 1816, p. 272).

Parmi les quatre pièces en question il y a deux doubles. Comme les deux espèces différentes sont inédites, j'en vais donner la description, en y joignant des dessins de la grandeur naturelle des monnaies.

a)

(Monnaie du Musée Asiatique; un exemplaire tout-à-fait pareil se trouve à l'Ermitage Impérial.)

I. Dans le champ au centre d'un carré:

الامير عبد الله	Le prince, serviteur de Dieu,
الغنى بالله محمد	riche par l'assistance de Dieu, Mouhammed,
ابن يوسف بن	fils de Yousouf, fils d'
اسماعيل بن نصر	Ismaïl, le Nasride [1]),
اعانه الله ونصره	que Dieu lui soit en aide et lui prête son secours.

Autour la devise des rois de Grenade (Conde. Mem., p. 301, Viardot. Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne. Paris. 1851. T. 1, p. 309), quatre fois répétée: لا غالب الا الله il n'y a de vainqueur que Dieu.

II. Dans le champ au centre d'un carré le verset 200 du ch. III du Koran [2]).

---

1) C'est ainsi que je traduis les mots بن نصر. Nasr, dont il est question ici, n'est pas le père d'Ismaïl, mais un de ses ancêtres. C'est peut-être le père de son bisaïeul Khamiss, nommé Nasr par Ibnou-l-khatib (Pascual de Gayangos. The history of the Mohammedan dynasties in Spain. London. MDCCCXLIII. Vol. II, p. 341). Les mots بن نصر dans le sens de Nasride se lisent sur toutes les monnaies connues de Grenade, où se trouve la généalogie des princes, et même dans les auteurs arabes (v. la généalogie de Mouhammed VI dans Gayangos. Vol. II, p. 539. Notes and illustrations, 13). C'est de ce Nasr que vient sans nul doute le surnom de Nasrides ou benou-Nasr, donné à la dynastie entière. Ce surnom, d'après le témoignage d'Ibn Khaldoun (Gayangos. Vol. II, p. 339), était porté par la famille, bien avant qu'elle ne soit montée sur le trône de Grenade.

2) Ce verset du Koran, comme l'explique Conde (Mem. p. 302, 303), servait à animer les troupes au combat. L'historien espagnol conclut de là que les monnaies, portant ce verset, doivent dater d'un temps de guerre (la inscripcion del area es una aleia ó sentencia alcoránica que usan para esforzar y animar sus tropas al principio de las batallas; *y estas eran monedas de tiempo de guerra*). Toutes les monnaies en or des rois de Grenade, qui nous sont connues, à l'exception de quelques unes seulement (Gaillard, p. 412, 413, Tych-

يايها الذين	O croyants!
امنوا اصبروا	soyez patients;
وصابروا ورابطوا	luttez de patience les uns avec les autres; soyez fermes
واتقوا الله	et craignez Dieu.
لعلكم تفلحون	Vous serez heureux.

(Kasimirski. Le Koran. Paris. 1841, p. 61, ch. III, v. 200.)

Autour du carré: طبع || بمدينة || غرناطة || حرسها الله frappée dans la ville de Grenade, que Dieu la garde.

Le prince, dont le nom se trouve inscrit sur notre monnaie, est Mouhammed V, fils de Yousouf I, fils d'Ismaïl I, surnommé le riche par l'assistance de Dieu (el-ghani-billah). C'est le huitième des Nasrides; il régna deux fois à Grenade: pour la première fois depuis 755 (1354) jusqu'à 760 (1359) et pour la seconde fois depuis 763 (1362) jusqu'à 793 (1391) (Gayangos. Vol. II, p. 357 et 362—367 et la table généalogique XX à la fin du volume.).

Le type de la pièce, que nous venons de décrire, est, à ce qu'on voit, presque le même que celui des dinars des rois postérieurs à Mouhammed V: de Yousouf III, fils de Yousouf II[3] (Conde. Mem., p. 302, pl. V, 7) et d'Ali (Abou-l-hasan), fils de Saad (Moeller. De num. or., p. 139, N° CXXVII, et pl.). La seule différence, qu'on remarque dans notre monnaie, con-

---

sen, Intr. p. 140), portent sur le revers le verset en question. Serait-on en droit de supposer qu'elles aient été toutes frappées dans un temps de guerre? C'est plus que probable que dans l'origine, dans une époque de combats, les rois de Grenade aient accepté pour leur monnaies le verset 200 du Koran, mais le sens devait se perdre plus tard; le verset finit par devenir un simple type monétaire.

3) C'est à tort que Conde attribue cette monnaie à Yousouf II. Yousouf II a été fils de Mouhammed et non de Yousouf.

siste dans le mot *prince* (امير), ajouté au surnom de serviteur de Dieu (عبد الله) que prenaient les rois de Grenade, et dans la phrase اعانه الله ونصره, gravée à la place de ايده الله ونصره.

b) Monnaie de l'Ermitage Impérial (2 exemplaires). Elle est égale en tout à la précédente. Il n'y a que l'inscription qu'on lit dans le carré au milieu de l'avers, qui diffère.

La voici:

عبد الله الغالب	Le serviteur de Dieu, vainqueur
بالله محمد بن ابى	par l'assistance de Dieu, Mouhammed fils d'Abou-
الجيوش بن نصر بن محمد	l-djouiousch, fils de Nasr, fils de Mouhammed,
ابن يوسف بن اسماعيل	fils de Yousouf, fils d'Ismaïl,
بن نصر ايده الله ونصره	le Nasride, que Dieu lui donne de la force et lui prête son secours.

Quel est ce Mouhammed, fils d'Abou-l-djouiousch, fils de Nasr — voilà une question à résoudre. Il y a eu à Grenade *treize* princes du nom de Mouhammed d'après Gayangos et *douze* d'après Conde, qui appelle le Mouhammed VI de Gayangos du nom d'Abou-

Saïd. La généalogie de tous ces princes, à l'exception des Mouhammed IX, X et XI, nous est connue [4]).

---

4) Voici la liste généalogique de ces dix Mouhammed d'après Gayangos et Conde:

Mouhammed I, fils de Yousouf, fils de Mouhammed etc., premier souverain de la dynastie des Nasrides (Gayangos. Vol. II, p. 341; Conde. Mem., p. 305).

Mouhammed II, fils de Mouhammed I (Gayangos. Table généal. XX à la fin du Vol. II; Conde. Mem., p. 305, Hist. III, p. 54).

Mouhammed III, fils de Mouhammed II (Gayangos. Table gén.; Conde. Hist. III, p. 85).

Mouhammed IV, fils d'Ismaïl I, fils d'Abou-Saïd Faradj, fils d'Ismaïl, fils de Yousouf (Gayangos. Table gén.; Conde. Mem. p. 306, Hist. III, p. 117).

Mouhammed V, fils de Yousouf I, fils d'Ismaïl I (Gayangos. Table gén.; Conde. Mem., p. 306, Hist. III, p. 147).

Mouhammed VI, Abou-Abdallah (Abou-Saïd de Conde), fils d'Ismaïl, fils de Mouhammed, fils de Faradj, fils d'Ismaïl I (Gayangos, Table gén.). Après la chute de ce prince Mouhammed V fut rétabli sur le trône de Grenade et régna jusqu'à 1391. Conde (Hist. III, p. V. Série de los reyes moros) le nomme alors Mouhammed VI. Dans son Mem. (p. 306) Conde fait deux Mouhammed de ce Mouhammed V: l'un qui, après avoir repris le trône, dut mourir dans l'année 781 (1379), et l'autre Mouhammed VI son fils, qui lui succéda et mourut dans l'année 795 (1392) (Muhamad VI, apellidado Abu Abdallah, hijo del anterior, falleció año 795).

Mouhammed VII, fils de Yousouf II, fils de Mouhammed V (VI d'après Conde) (Gayangos. Vol. II, p. 368; Conde. Mem., p. 307, Hist. III, p. 168).

Mouhammed VIII, fils de Yousouf III, fils de Yousouf II, surnommé *el-aysar* (le gaucher) (Conde. Hist. III., p. 180).

Mouhammed XII (le XI d'après le Mem. de Conde (p. 307); il y appelle Mouhammed XI, fils d'Ismaïl, du nom d'Ismaïl III; dans son histoire il nomme cet Ismaïl — Mouhammed, fils d'Ismaïl), fils d'Ali (Abou-l-hasan), fils de Saad, fils d'Ali, fils de Yousouf II (Gayangos. Table gén.; Conde. Mem., p. 307, Hist. III, p. 214). Conde (Mem., p. 307 et Hist. III, p. 206) appelle Abou-l-hasan, père de Mouhammed XII, fils d'Aben-Ismaïl, ce qui, comme le constate la monnaie d'Ali (Abou-l-hasan), publiée par Moeller (p. 139), est une faute. La généalogie donnée par Gayangos est tout-à-fait correcte.

Mouhammed XIII, fils de Saad, fils d'Ali, fils de Yousouf II (Gayangos. Table gén.; Conde. Mem. p. 307, Hist. III, p. 217).

Pas un de ces dix Mouhammed ne peut être celui, qui a frappé la monnaie en question. Il faut donc choisir entre les trois Mouhammed qui restent. Mouhammed IX, surnommé *as-saghir* (le petit, le cadet), est appellé par Conde (Historia de la dominacion de los Arabes en España. Madrid. 1821. T. III, p. 181) *cousin (primo)* de Mouhammed VIII *el-aysar*; Mouhammed X a été, suivant Conde, fils d'Osman (Aben Ozmin) et Mouhammed XI — fils d'Ismaïl (Aben Ismail). Tous les deux étaient *neveux* de Mouhammed VIII. Le Mouhammed, dont le nom se trouve sur notre monnaie, paraît, d'après la généalogie qui y est donnée, avoir été un descendant direct de Mouhammed V; il doit être son arrière petit-fils. Le cousinage que Conde établit entre Mouhammed IX et Mouhammed VIII, qui a été aussi l'arrière petit-fils de Mouhammed V, me porte à croire que le prince, qui a frappé la monnaie de l'Ermitage, a été Mouhammed IX *as-saghir*. Cette supposition paraît d'autant plus probable que les noms d'Osman et d'Ismaïl, pères des Mouhammed X et XI ne s'accordent pas avec celui d'Abou-l-djouiousch, qu'on lit sur la monnaie, à moins de prétendre qu'Osman ou Ismaïl aient porté le surnom d'Abou-l-djouiousch à l'instar de Nasr, fils de Mouhammed II, quatrième prince Nasride (Gayangos. Vol. II, p. 347).

Mouhammed IX a régné depuis 1427 jusqu'à 1429 de l'ère chrétienne (Viardot. I, p. 400.)

Le type de la monnaie, décrite par nous, est absolument le même que celui des dinars de Yousouf III et d'Ali.

(Tiré du Bulletin, T. I, pag. 473 — 478.)

$\frac{13}{25}$ Januar 1859.

Forschungen in der Pehlewy-Münzkunde, von B. Dorn.

II. *)

Der General Bartholomäi hat vor Kurzem dem asiatischen Museum eine Münze geschenkt, welche in ihrer Art einzig ist und hinsichtlich der Merkwürdigkeit der auch von ihm dargebrachten Münze von *Dad-Burs Mihir* (s. Bull. hist.-phil. T. XV, S. 279, Mél. as. T. III, S. 312) kaum nachsteht. Es ist eine Münze von dem bekannten *Omar ben el-Ala*, welcher verschiedene Male Statthalter von Tabaristan von Seiten der Chalifen war. Münzen von demselben sind nicht selten, sogar häufiger als von irgend einem andern arabischen Statthalter des genannten Landes. Aber die in Rede stehende Münze ist — soviel ich mich erinnere — ein *unicum*. Sie gleicht beim ersten Anblick ganz den andern derartigen Münzen. Auf der Vorderseite hat sie vor dem Ispehbed-Kopf عمر *Omar*, freilich etwas ungeschickt gearbeitet, hinter dem Kopfe das bekannte افزود كدمن, so wie am Rande: افذ نيوك *aveto purus*. Aber die Rückseite bietet auf einmal etwas bisher Ungesehenes.

*) S. I. im Bull. hist.-phil. T. XVI, S. 256.

Links lesen wir in arabischer Schrift: سنة [illegible], rechts: ثمان وستين ومايه also: (geprägt) in ... im Jahre 168. Gewöhnlich steht links in Pehlewy-Schrift das tabaristanische Jahr, rechts: *Tapuristan*. Das Jahr 168 ist so deutlich, dass es keinen Zweifel zulassen kann. Und eben so wenig kann es zweifelhaft sein, dass, während die Jahre auf den andern Münzen, auch denen *Omar's*, nach der tabaristanischen Zeitrechnung berechnet sind, hier das muhammedanische Jahr gemeint ist. Zwar wirft man vielleicht ein, dass *Omar* nach der gewöhnlichen Annahme damals nicht mehr Statthalter von Tabaristan gewesen sei. Aber Ainy berichtet ausdrücklich, dass er i. J. 167 von Neuem dazu ernannt ward, und von da bis zum Jahre 168 ist es nicht weit. Und da wir auch eine i. J. 168 in *Tabaristan*, d. i. *Amol*, geprägte Chalifenmünze kennen (s. Bull. hist.-phil. T. IV, S. 309), so lässt sich daraus der Schluss ziehen, dass man in dem letztgenannten Jahre das Land als eine rein muhammedanische Provinz betrachten zu können glaubte. Die Münze *Omar's* sollte den Tabaristanern andeuten, was sie zu erwarten hatten; der Chalife (*Mehdy*) sprach es auf den seinigen geradezu aus. Man wollte den alten Namen ihres Landes (*Tapuristan*), ihre Zeitrechnung, ihre Sprache und Schrift verbannen. Dass aber solches doch noch nicht wohl durchzuführen war, bezeugen spätere Münzen von *Dscherir*, *Sulaiman*, *Hani*, *Mukatil*, auf welchen man bei der früheren Prägweise verblieb.

Die einzige Schwierigkeit der Münze liegt in den Zeichen, welche den Prägort enthalten. Hr. v. Bartholomäi bemerkt mit Recht, dass es nicht بالرى

sein könne. Er liest mit grosser Wahrscheinlichkeit etwa بالدبی. Ich möchte in den zum Theil mehr, als es nach dem Holzschnitt scheint, verwischten Zügen بالدٰبوی verborgen glauben. دابوی oder دابو war ein Gebiet und eine Ortschaft in der Nähe von Amol, wo *Omar* ein Städtchen mit einem Marktplatz anlegte, welches den Namen *Omar Kelateh* عمر کلاته erhielt; s. *Schir-eddin*, S. ۳۷۶. Es ist aber sehr wahrscheinlich, dass während *Omar* früher *Tapuristan* d. i. *Amol* auf seinen Münzen als Prägort anbringen liess, er jetzt *Dabûi*, wo seine eigene Gründung lag, vorzog, die ja sogar selbst darunter verstanden wurde, oder aber, dass er seine Münzen, anstatt in *Tapuristan* d. i. *Amol* allein, nun auch in *Dabûi* d. i. *Omar-Kelateh* prägen liess. Doch darüber würde, wenn die Inschrift deutlicher erhalten wäre, gar nicht zu rechten sein. Meine Lesung ist auch nur eine muthmaassliche und ich will sie gern aufgeben, wenn Jemand eine annehmbarere findet oder einmal eine besser erhaltene Münze die Ungewissheit beseitigt.

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 478 — 480.)

$\frac{13}{25}$ Janvier 1859.

Sur une ballade kourde, publiée dans le Journal Asiatique; par P. Lerch.

Le cahier du Journal Asiatique dernièrement reçu à St.-Pétersbourg [1]) contient un article intitulé: «Ballade kourde, recueillie et traduite par A. Jaba et communiquée par M. Tchihatchef». En parcourant les premières lignes de ladite ballade, je reconnus que c'est un des contes populaires en prose envoyés par M. Jaba à l'Académie Impériale, au printemps de l'année passée, et qui font partie du Recueil de textes kourdes dont j'ai commencé la rédaction pendant l'été dernier [2]). Je fus d'abord frappé de voir ce conte imprimé sous forme de vers tandis que c'est un texte en prose. Aussi le Rédacteur du Journal Asiatique n'a pas omis de reproduire son doute sur la forme poétique de cet échantillon de littérature populaire; voir la note 1 de la page 155, où M. J. Mohl remarque: «La coupe des lignes me paraît très douteuse». En outre il dit: «Le texte offrait des difficultés pour la lecture, et la transcription s'en écartait quelquefois;.... j'ai reproduit

1) Journal Asiatique, V^e^ Série, T. XIV, N° 54, Août — Septembre 1859, pages 153 — 166.

2) Voir le Bulletin de la séance du 6 (18) Mai 1859 dans le Bulletin historico-philologique T. XVI, p. 299 et 300.

le manuscrit tel que je l'ai trouvé, sans me permettre des rectifications que je ne me sentais pas en état de garantir, et j'ai pensé bien faire en laissant les différences entre le texte et la transcription, parce qu'elles donnent au lecteur qui sait le kurde un moyen de contrôle que je lui aurais ôté si je les avait fait concorder arbitrairement».

Comme depuis quatre ans la langue kourde est l'objet de mes études spéciales, je me crois en état d'entreprendre la rectification du texte publié, dont une seconde copie se trouve entre mes mains depuis 8 mois. Je ne puis dissimuler que la lecture des textes kourdes, copiés par des lettrés d'origine kourde, présente des difficultés essentielles pour celui qui n'a pas fait une étude spéciale de cette langue. Le texte original, d'après lequel la Rédaction du Journal Asiatique a fait imprimer le conte populaire en question, a été certainement copié par un individu kourde, ainsi que le sont tous les textes envoyés par M. Jaba à l'Académie Impériale. Dans ses envois à ce corps savant M. Jaba a l'habitude de partager la page droite de ses manuscrits en deux colonnes, l'une avec le texte kourde, l'autre avec la transcription; sur la page gauche se trouve la traduction française. Je suppose que ce même arrangement a été fait dans le manuscrit qu'il avait mis à la disposition de M. Tchikhatchef, d'où est résultée l'erreur d'avoir fait imprimer de la prose sous forme de vers.

Quant aux différences entre le texte et la transcription remarquées par M. le Rédacteur du Journal Asiatique, je dois avouer qu'il en existe, mais je doute qu'elles se trouvent dans le manuscrit de M. Tchi-

khatchef. Je crois plutôt qu'elles proviennent de l'écriture cursive dans laquelle a été tracé l'original. L'indication des fautes dans le texte kourde imprimé prouvera la justesse de mes suppositions.

Page 155, ligne 1 on lit: اسکاله باشی au lieu de اسکان باشی. Aussi dans les manuscrits de M. Jaba qui se trouvent entre mes mains, le copiste kourde donne au noun final une forme qui le fait prendre pour له, le point de cette lettre finale étant généralement omis. P. 156, l. 4 on lit اولا وتیتن au lieu de او لاو تیتن *«ce jeune homme part»*. P. 156, l. 5 il faut lire خنمتا au lieu de خزمتا. P. 158, l. 1 — 2 il est imprimé: کوام حتی کنکی وهازار ڤی بلایا عشقی بکشین, il faut lire: کو ام حتی کنکی وها زارڤی بلایا عشقی بکیشن *«que: jusqu'à quand souffrirons-nous ainsi de notre malheureux amour?»*; p. 158, l. 4 کوام au lieu de کو ام = *«que nous»*; p. 159, l. 7 دبنین au lieu de دبینن debīnin[3]), le premier i devant être long, et le second bref; p. 160, l. 1 il faut lire دبته debite au lieu de دیته dīte; p. 162, l. 5 il faut lire بریندار berīndār = *blessé*, et non برنیدار; p. 162, l. 8 پیا لپی کایی کوڤی بریندار دچتن peyā lepẹ gā'i kūvi berindār deṭitin = *il marche sur les pas du cerf blessé* et non پیاپی, l. 9 il faut lire جهکی au lieu de جهلکی; p. 163, l. 1 je trouve دبنده, tandis qu'il y a dans mon texte دبندا: l'une et l'autre leçon sont justes, car j'ai rencontré les deux leçons du locatif, en de et en da; l. 4 au lieu de کاژ هولاجانی کا ژ خولا جانی خو شاخکی خوشاخکی سیاحمد ددتن il faut lire گا ژ خولا جانی خو شاخکی سیاحمد ددتن gā źi χeula ḏāni χu šāχeki li Siyāḥmed dḭdetin;

---

3) Je transcris les mots kourdes avec les lettres du Standard-Alphabet de M. Lepsius de Berlin.

p. 164, l. 7 on lit دبتينن, mais il faut lire دبينتن debı-netin, puis لبنى libini et non ليني, l. 8 il faut lire لسر دارى به séparément, et non en un mot; p. 9 au lieu de دبكو il faut lire دبه كو et دو سى séparément, et non en un mot; p. 165, l. 7 il faut lire دبينن au lieu de دبنين, p. 166, l. 3 خوها سياحدى au lieu de حوهسياحدى = «*soeur de* Siyāḥmed», l. 5 دنيڤا au lieu de دينڤا, l. 7 استراند وان istirānid wān au lieu de استراندوان.

Dans la transcription du texte kourde je remarque les mal-entendus suivants: p. 155, l. 2 malidvan au lieu de malid van; p. 156, l. 4 eoü làδutitin au lieu de eoü làδu titin; p. 156, l. 4 sijiehi au lieu de sipehi; p. 160, l. 7 ikhtiyarbĕchouwé mà bouyé au lieu de ikhtiyar bèchouwe mà bouyé; p. 160, l. 9 kotchakhyr au lieu de kotch akhyr; p. 163, l. 3: sergài au lieu de ser gài; p. 163, l. 8 rastjï jorwe au lieu de rast ji jorve; p. 166, l. 2 ziya-retidvan au lieu de ziyaretid van.

Sur l'insuffisance du système employé dans cette pièce pour transcrire les mots kourdes je me prononcerai dans l'Introduction à ma grammaire des dialectes kourdes. Je ne tarderai pas d'y soumettre aussi à une critique, dictée par les besoins de la linguistique, la manière dont sont transcrits les mots du dialecte de Souleimaniyéh par M. Al. Chodzko dans son mémoire: «Études philologiques sur la langue kourde», v. le Journal Asiatique, Cinquième Série T. IX (Avril — Mai 1857), p. 297 — 356. Pour le moment je me permets de renvoyer le lecteur à l'Introduction historique et littéraire dont sont précedés les glossaires dans la II. Partie de mon ouvrage: «Forschungen über die Kurden» (St.-Pétersbourg 1858. 8°).

St.-Pétersbourg, janvier 1860.

(Tiré du Bulletin, T. I, pag. 480 — 482)

$\frac{13}{25}$ Januar 1860.

Ueber die vom wirkl. Staatsrath Chanykov dem asiatischen Museum zugekommenen Sendungen von morgenländischen Münzen und Handschriften, von B. Dorn.

V. Bericht[1]).

Von Seiten unseres in der Überschrift genannten correspondirenden Mitgliedes ist mir als letzte während seiner chorasanischen Expedition für das asiatische Museum gemachte Erwerbungen eine bedeutende Anzahl von Münzen und Handschriften übergeben worden. Die ersteren betragen 54, 5 in Gold und 49 in Silber, die letzteren 27; 3 arabische, 17 persische, 1 masanderanische, 1 persisch-türkische und 5 afghanische.

A. Münzen.

Chalifen.

Abdulmelik.

1) *Wasit* a. 85 = 704.

Walid I.

2 — 3) *Wasit* a. 89 = 707, 8.

1) Die früheren vier Berichte über die von Hrn. Chanykov während seiner Expedition in Chorasan gemachten Erwerbungen, s. im *Bull. hist.-phil.* T. XVI, S. 68—72, 102—105, 152.

4) *Dimeschk* a. 89.
5) *Wâsit* a. 96 = 714, 5.

Sulaiman.

6) *Wasit* a. 97 = 715, 6.

Omar.

7) *Dimeschk* a. 100 = 718, 9.

Merwan II.

8 — 9) *Wasit* a. 130 = 747, 8.

Harun.

10) *Medinet-es-selam* a. 173 = 789, 90.
11) ibid. a. 175 = 791, 2.

Samaniden.

Mansur ben Nuh.

12) *Buchara* (?) a. 353 = 964 (?).

Ghasnewiden.

Mahmud.

13 — 15).

Masud.

16) mit *Masud ben Mahmud.*
17) *N. Herat.* a. 423 = 1031, 2.
18) *N.* s. a.

Eine der früheren Sendungen (Bull. l. c. S. 69) hatte uns schon dreizehn Ghasnewiden von den beiden genannten Herrschern gebracht. Ich werde in der Folge einmal eine ausführlichere Beschreibung dieser Münzen mittheilen. Unterdessen verweise ich auf Ed. Thomas' vortreffliche Abhandlungen über diesen Gegenstand (Journal of the R. A. Soc. N°XVIII. 1848. S. 267, u. Vol. VII. P. I. 1859. S. 138. vergl. Defrémery, Mémoires d'histoire orientale, 1re part.

S. 171.). Die gänzliche Grundlosigkeit der nur auf einem Versehen beruhenden Annahme einer «*interpolation*» von meiner Seite (S. 143, An. 2.) hat der gelehrte Münzkenner bei meinem vorjährigen Aufenthalte in London sogleich selbst eingesehen, freilich zu spät, um sie noch in der schon ausgegebenen Nummer des Journales berichtigen zu können. Wer sich näher davon überzeugen will, der sehe *Bull. hist.-phil.* T. XII. S. 89 — 91. Auch das da befindliche Citat: Fraehn, Bull. hist.-phil. IV. 15, muss einem Irrthum sein Entstehen verdanken.

Seldschuken.

Toghrul ben Muhammed.

19) *Ar. el-Ray*? a. 529 = 1134, 5.

I. بن محمد
لا اله الا
الله وحده
لا شريك له
الراشد بالله
طغرل

Am Rande: [ضرب هذا الدينا]ر بالرى (?) سنة تسع وعشرين وخمس[ماية]

II. الملك (?)
محمد
رسول الله
السلطان الاعظم
ابو الحارث
سنجر

A. R. محمد رسول الله الخ.

Das Wort السلطان erscheint auf der Münze nur sehr unvollständig.

Da der Chalife *el-Raschid* nur von 529 — 530 regierte, so kann kein Zweifel sein, dass das Jahr der Münze 729, das Todesjahr des Toghrul selbst ist. Wie viel Geschichte liegt in der Münze!

Tchaghataiden.

Bujan Kulichan.

20) *Herat*(?) a. 758 = 1356, 7 (vergl. Fraehn, Bull. scient. T. I. S. 108).

Timuriden.

Schahroch.

21 — 22) a. 828 — 1424, 5, a. 830 = 1426, 7.

Schaibaniden.

Emir Haidar.

23) *Buchara* a. 1226 = 1811.

Nasrullah Behadur Chan.

24) *Buchara* a. 1248 = 1832, 3.

Ak-Kojunlu.

Usun Hasan.

25) *el-Hadhr* a. 872 = 1467, 8.

I. [السلطان الاعظم]
حسن بهادر
خلد الله ملكه
٨٧٢

II. In einem Viereck: ضرب
بالحضر
Rund herum: لا اله الا الله
محمد رسول الله

26) *Kum.* s. a.

I. سلطان
حسن
(خلد) الله ملكه

II. Im Viereck: ضرب
قم

Der Name *Hasan* sieht fast wie *Husain* حسين aus, aber Fraehn hat schon dieselbe Münze mit derselben Eigenthümlichkeit in den Händen gehabt.

Soffiden.

Abbas I.

27) *Daurak* دورق. cf. *Recensio*, p. 503.

28 — 31) *Huwaisa* حويزه. v. ibid. p. 460. N° 3. Zwei mit den Contremarquen خوب und صح.

Efscharen.

Nadirschah.

32 — 35) *Daghistan*, *Meschhed*, *Isfahan*.

Schahroch.

36 — 38) *Meschhed* (eine M. a. 1162 = 1748, 9.).

Kadscharen.

Násir-eddin Schah.

39 — 40) ضرب دار النصر سيستان a. 1275 = 1858, 9[2]).

Afghanen.

41) ضرب احد شاهي a. 1264 = 1847, 8.

42) *Herat* a. 1258 = 1842, 3.

43) Ibid. a. 1271 = 1854, 5.

—

44 — 52) Neun noch unbestimmte Münzen.

53) *Æ*. Ein *Doppel-Daricus*[3]).

---

2) Ein Seitenstück zu dieser Münze aus *Sistan* mit dem Beinamen دار النصر bildet eine andere dem Museum so eben von Seiten des asiatischen Departements zugekommene Münze aus سرخس *Serachs* mit dem Beinamen نصرة الاسلام.

3) Ausgegraben in Darabgird in Sistan und nicht in Fars (Ch.).

54) *N*. Eine indo-scythische Münze, wie sie abgebildet ist im *Bull. scient.* T. I. S. 288. Taf. Münze *D.* vergl. Wilson, Ariana antiqua, S. 774 — 9. Pl. XIV, N° 17 [4]).

—

B. Handschriften.

Arabische.

1) Commentar zu *Tschaghminy's* berühmtem astronomischen Werke الملخّص فى الهيئة von *Maulana Musa b. Maulana Muhammed b. Maulana Mahmud* gen. *Kadhisadeh el-Rumy.* Anfang: الحمد لله الذى جعل الشمس ضياءً ; cf. *Catalogue* etc. S. 112. N° CXXVII.

2) Ein Sammelwerk, welches ausser einigen kürzeren Auszügen und Bemerkungen folgende in arabischer Sprache verfassten Abhandlungen enthält:

1) رسالة فى بيان ضابطة عقود الاعداد وتفصيل صورها [5]).
Anf. قال احمد الحسينى التيمى هذه الرسالة فى بيان الخ.

2) هذا مختصر من قول الحكيم ارسطو فى النفس وهى سبعة اقوال.

3) كتاب تاريخ احوال الشيخ الرئيس
Anf. افضل المتأخرين ابو على الحسين بن عبد الله البخارى الخ.

4) نصر الفارابى (sic) ابو فى تاريخ الفاضل الكامل.

4) Von einem Juden aus Herat, in Merw bei den Turkmenen gekauft (Ch.).

5) Die Titel sind die in der Handschrift mit rother Dinte angegebenen.

5) كتاب للشيخ مدقق محمد الطوسى فى اداب المسلمين.

6) رسالة للشيخ الرئيس على بن سينا فى الاخلاق.
Anf. الحمد لله كفا افضاله.

7) كتاب اسرار النجوم للحكيم الفاضل المبرّز شيخ الفلاسفة ارسطاطاليس وضع للاسكندر.

8) رسالة لبعض الحكماء فى معرفة كوكب السعد والنحس وما يتعلق بكل واحد منها.

9) شرح ملا جلال دوانى بر شرح سورة اخلاص للشيخ الرئيس.

10) كتاب فوز الصغير لابى على محمّد بن على بن مسكويه الخازن.
Anf. ورد علىّ امر الامير.

11) كتاب فى مبادى آراء اهل المدينة الفاضلة للحكيم الفاضل المعلّم الثانى ابى نصر محمد بن محمد بن اَوْزَلَغ الفارابى التركى.

12) قال المولى الاعظم والحبر المعظم قدوة الفلاسفة الراسخين اسوة الحكمآء المتالهين السيد الأجل ابو القاسم بن الباقر الاسترابادى الخ وبعد فانى اريد فى مقالتى هذه ان ابيّن امر الحركة وصورتها الخ.

13) كليات الفاضل المحقق علامة العصر قطب الراوندى صاحب محاكمات.
Anf. الحمد لله مخترع مهيات الاشيآء.

14) رسالة فى اثبات العشق فى كل الموجودات للشيخ الرئيس.

15) رسالة تشكيك للفاضل المحقّق ميرزا رفيعا النائينى [رفيع الدين الحسينى].

16) من الشيخ الرئيس الصناعة قوة موجودة فى النفس الخ.

17) شرح رسالة فى اثبات مفارقات متنه لخواجه نصير وشرحه لمحقق الدوانى. Als Verfasser des Commentars nennt sich *Muhammed b. Asa'd el-Sadiky*.

18) رسالة محمد حنفى فى تحقيق التناقض فى المفردات.

19) رسالة لحل مشكلات الآيات القرانية تصنيف محمد صادق ابن هداية الله اللاهجى.

20) الحمد لله الخ اما بعد فيقول الفقير الى الله تعالى حسن الحسينى الخلخالى لما كان اشرف الطاعات بعد الايمان هو الصلوة امر الله تعالى بها الخ.

21) رسالة للشيخ الرئيس فى عدم الخوف من الموت.

22) تفسير سوره اخلاص للشيخ الرئيس.

23) تفسير سوره فلق للشيخ الرئيس.

24) تفسير سورة الناس للشيخ الرئيس.

25) رسالة فى اثبات العقل للشيخ الرئيس.

26) مقالة لاسكندر فى المادة والعدم والكون.

27) مقالة الاسكندر الافروديسى فى الهيولى للشيخ الرئيس.

28) من اداب المتعلمين للشيخ زين الدين.

29) شرح زورا للمحقق الدوانى.

30) Eine anonyme Abhandlung. Anfang: شبهة الاستلزام.

31) رسالة جذر الاصم للخفرى.

Anf. اما بعد فيقول الفقير الى الله الغنى محمد الخفرى
Am هذه رسالة فى بيان حلّ المغلطة المشهورة الخ .
Ende heisst es noch, dass die Abhandlung حيره الفضلا (?حيرة) genannt werde.

32) مسائل بهميار للشيخ الرئيس .
33) مسائل بهميار عن الشيخ وجوابه عنها .
34) رسالة فى لغة لعلى بن سينا .
35) رسالة فى المثل الافلاطونية .
36) هذه رسالة منسوبة الى ارسطاطاليس الحكيم فيها اسولة مصدرة بلم صار سوال لم صار من كانت هيّته الخ .
37) الرسالة المسماة بالفيض الالهى للشيخ الرئيس .
38) الرسالة النيروزية للشيخ الرئيس .
39) هذه رسالة فى فرايد رسائل الشيخ فى مهية الصلوة .
40) رسالة فى كيفية تصديق النبى صلى الله عليه وسلم للشيخ الرئيس .
41) كتاب ادلة بقاء النفس للشيخ ايضا .
42) رسالة شريفة للشيخ فى تجرد النفس .
43) رسالة فى حدوث الحروف ايضا للشيخ .
44) رسالة شريفة فى القوى الجسمانية للشيخ الرئيس ايضا .
45) كتاب الموسوم بكتاب التنبيه على سبيل السعادة للحكيم الفاضل ابى نصر الفارابى .
46) مقالة مستفادة فى تحصيل السعادة لابى على .
47) رسالة للشيخ الرئيس الى الكيا ابى جعفر محمد بن الحسين محمد بن المرزبان .

48) مسائل ابی ریحان من الشیخ وجوابه عنها
هذه رسالة للشیخ ابی علی الحسین بن عبد الله Anf.
الی ابی الریحان محمد بن احمد البیرونی فی جواب
مسایل الخ.

49) رسالة رأی محصّل للشیخ الرئیس (رسالة فی تعریف
الرأی المحصّل الخ).

50) مقالة ابی نصر الفارابی فی الجمع بین رأی افلاطون
وارسطاطالیس.

51) رسالة للشیخ الرئیس فی الصور الموجودة فی النفس.

52) رسالة شیخ صدر الدّین سئل من محقق الطوسی عن
مسائل عدیدة.

53) جواب مسائل شیخ صدر الدین لمحقق الطوسی.

54) رسالة للکاتبی فی اثبات الواجب مرسولة الی خواجه
نصیر (i. e. علی بن عمر الکاتبی القزوینی).

55) رسالة لخواجه نصیر فی جواب الکاتبی.

56) رسالة کاتبی ثانیا الی الخواجه.

57) رسالة لخواجه نصیر فی جواب الکاتبی ایضا ثانیا.

58) ثم کتب الامام العلامة نجم الملة والدین
اعلم افاض الله علی روحك الخ Anf.

59) واجابه الامام المحقق نصیر الملّة والدین.

60) هذه الحاشیة مرجعة مفارقات الفارابی.

61) فصول خواجه نصیر رحمه الله.

62) قواعد العقاید لخواجه نصیر رحمه الله.

63) مفارقات للحكيم الفلسوف ابى نصر فارابى.

64) آداب مناظرة للفاضل المحقق مير فخر الدين (الحسينى) السّماكى.

65) رسالة للفاضل المدقق ملا ميرزاى شيرانى فى التلازم.

3) Ein Theil von Jakut's geographischem Wörterbuch معجم البلدان aus einer Handschrift zu Meschhed abgeschrieben[6]). Wenn wir uns auch darüber trösten könnten, dass der Anfang weggefallen ist — er beginnt mit den, ganz genau so wie hier gedruckt, geschriebenen und vocalisirten Worten وَابْنَ صُقْعَهُ وَمَا اسْتَقَاقَهُ وَنُزْهَتَهُ وَقَفْرَهُ وَحَزْنَهُ وَسَهْوَلَتَهُ فَاِنَّهُ اِنْ زَعَمَ اَنَّهُ وَادٍ الخ, so müssen wir doch um so mehr bedauern, dass er nur die beiden ersten Buchstaben ا und ب enthält. Der letzte Artikel ist بيهق. Er ist durchweg, aber sehr oft falsch vocalisirt, gehört aber sonst zu den besseren mir bekannten Exemplaren. Er füllt oft Lücken aus, wo die meisten andern Handschriften rathlos lassen, hat aber dafür auch wieder Lücken, die indessen eben als nicht beschriebene Stellen sich als solche ankündigen und wenigstens nicht zum Irrthum verführen. Ich will hier als Probe und nur als solche die aus den genannten Buchstaben im IV. Bande der «muhammedanischen Quellen» gedruckten Auszüge nebst den Artikeln ابسكون und أَرَم, welche nächstens vermehrt —

6) Unterdessen ist auch der zweite Theil einer Abschrift aus der Mosuler Handschrift angekommen.

استوناوند , ارن , ارز — und mit mehreren Handschriften verglichen im V. Bande erscheinen sollen, mittheilen. Die in [ ] eingeschlossenen Wörter gehören anderen Handschriften an.

ابسكون بفتح الهمزة وسكون الالف وفتح الباء الموحّدة والسين مهملة ساكنة وكاف مضمومة وواو ساكنة ونون ورواه بعضهم بهمزة بعدها باء ليس بينهما الف وقد ذكر فى موضعه بليدة على ساحل بحر طبرستان بينها وبين جرجان ثلثة ايّام واليها ينسب بحر ابسكون ينسب اليها ابو العلا احمد بن صالح بن محمد بن صالح التميمى الآبسكونى كان ينزل بصور على ساحل بحر الشام

ابندون الباء مفتوحة موحّدة ونون ساكنة ودال مهملة وواو ساكنة ثم نون قرية من قرى جرجان ينسب اليها ابو بكر احمد بن محمد بن على بن ابراهيم بن يوسف بن سعيد [سعد] الجرجانى الآبندونى روى عن ابى نعيم عبد الملك بن محمد بن عدى الفقيه وعلى بن محمد القوسى [القومسى] البَذْنَنِى [البذشى] وابى الحسين محمد بن عبد الكريم الرازى وغيرهم وروى عنه ابو طاهر ابن سَلَفَ ٱلعَدْلِ [سلمة العبدل (العبدكى؟)] وابو منصور محمد بن عيسى الصوفى وابو مسعود البجلى وكان صدوقا قاله شيرونيه [شيرويه]

اخر بضمّ الخاء المعجمة والرآء قصبة [فى] ناحية دهستان بين جرجان وخوارزم وقيل اخْر [هى] قرية بدهستان نسب اليها جماعة من اهل العلم منهم ابو الفضل العباس بن احمد بن

الفضل الزاهد وكان امام المسجد العتيق بدهستان وذكر ابو سعد فى التحبير ابا الفضل خزيمة بن على بن عبد الرحمن الآخرى الدهستانى وقال كان فقيها فاضلا معتزليا اديبا لغويا سمع بدهستان ابا الفتيان عمر بن عبد الكريم الرواسى وبندار بن عبد الواحد الدهستانى وغيرهما مات بمرو فى صفر سنة ثمان واربعين وخمسمأية واسماعيل بن احمد بن محمد بن احمد بن حفص بن عمر ابو القسم الآخرى روى عن ابى اسحاق ابراهيم بن محمد الخواص بربض آمِدَ عن الحسن بن الصباح الزعفرانى حديثا مُنْكَرًا اَلْجَمَلُ [منكر الحمل] فيه على الخواص روى عنه الحافظ حمزة بن يوسف النَهْمى [السهمى] والاخر قرية بين سمنان ودامغان بينها وبين سمنان تسعة فراسخ سمع بها الحافظ ابو عبد الله بن النجار نقلته من خطّه واخبرنى به مِنْ لَفْظِهِ

آمل بضمّ الميم واللام اسم اكبر مدينة بطبرستان فى السهل لان طبرستان سهل وجبل وهى فى الاقليم الرابع طولها سبع وسبعون درجة وثلث وعرضها سبع وثلثون درجة ونصف وربع وبين اَمْدَ [آمل] وشَارِبَةَ [وسارية] ثمانية عشر فرسخا وبين آمل والرويان اثنا عشر فرسخا وبين آمل وسالوس وهى من جهة جيلان عشرون فرسخا وقد ذكرنا خبر فتحها فى طبرستان فاغنى ويَامُلَ [وبآمل] تعمل السجادات الطبرية والبسط الحسان وكان بها فى اوّل اسلام اهلها مسلحة فى الفَىْ رجل وقد خرج منها خلق [كثير] من العلمآءِ لكنهم

قلّ ما ينسبون الى غير طبرستان فيقال لهم الطبرى منهم ابو جعفر محمد بن جرير الطبرى صاحب التفسير والتاريخ المشهور اصله ومولده [من] آمل ولذلك قال ابو بكر محمد بن العباس الخوارزمى واصله من آمل ايضا وكان يزعم ان ابا جعفر الطبرى خاله

بآمُلَ مَوْلِدِى وَبَنُو جَرِيرٍ * فَاخْوالى وَعَمّى [ويحكى] ٱلْمَرْءُ خالَهْ

فَهَا اَنَا رافِضِىٌّ عَنْ تُراثٍ * وَغَيْرِى رافِضِىٌّ عَنْ كَلالَهْ

وكذب لم [ولم] يكن ابو جعفر رحمه الله رافضيا وانّما حسدته الحَنابلة فرمَوْه بذلك فاغْتنمها الخوارزمى وكان رافضيا سبّابا مجاهرا بذلك متبجّحًا به ومات ابن جرير فى سنة عشر وثلثمأية واليها ينسب محمد [احمد] بن هٰرون الآملى روى عن مُوْبِدٍ [سويد] بن سعيد الحَدَثانى ومحمد بن بشّار [و] بُنْدار (و؟) الحكم بن نافع وغيرهم وابو اسحاق ابراهيم بن بشّار الآملى حدّث بجرجان عن يحيى بن عبدك وغيره روى عنه ابو احمد عبد الله بن عدى الحافظ واحمد بن محمد بن المستاجر وزرعة ابن احمد بن محمد بن هشام ابو عاصم الآملى حدّث بجرجان عن ابى سعيد العدوى حدّث. عنه ابو احمد بن عدى وغير هؤلاءِ ومن المستاخرين [المتاخرين] اسماعيل بن ابى القاسم بن احمد السّنّى [السِينى] الديلمى اجاز لابى سعد السمعانى ومات سنة تسع وعشرين وقبل سنة سبع وعشرين وخمسمأية وكانت الخطبة تقام فى هذه المدينة وفى جميع نواحى طبرستان وتُحْمل اموالها

الى خوارزمشاه علاء الدّين محمد بن تِكِشْ الى ان هرب من التَّتَر هربه الذى اقضى [افضى] به الى الموت فى سنة سبع عشرة وستمأية وخَلفه ولده جلال الدّين ثم لا اعلم الى من صار ملكها والامل ايضا مدينة مشهورة فى غربى جَيْحون على طريق القاصد الى بخارا من مرو ويقابلها فى شرق جيحون فَرِبرًا [فربر] التى ينسب اليها الفربرى راوية كتاب البخارى وبينها وبين شاطى جَيْحون نحو ميل [وهى] معدودة فى الاقليم الرابع وطولها خمس وثمانون درجة ونصف ورُبع وعرضها سبع وثلاثون درجة وثُلثان ويقال املْ زَمّ واملْ جيحونَ واملْ الشطّ واملْ المفازةِ لانّ بينها وبين مرو رِمال [مراحل] صعبة المسلك [المسالك] ومفازة اشبه بالمهلك [بالمهالك] وتسمّى ايضا آمُو والموية وربّما ظنّ قوم ان هذه الأمى [الاسامى] لِعِدَّةِ مُسَمّيات وليس الامر كذلك (وبينها؟) وبين زَمّ التى يضيف بعض الناس الامل اليها اربع مراحل وبين آمل هذه وخوارزم نحو اثنتى عشرة مرحلة [وبينها] وبين مرو الشاهجان ستة وثلاثون فرسخا وبينها وبين بُخارآءِ (بخارا) سبعة عشر فرسخا وبخارا فى شرقى جيحون وقد اخرجت الامل هذه جماعة من اهل العلم وافرة وفرق المحدثون بينهم وبين آمل طبرستان فمن آمل هذه عبد الله بن حمّاد بن ايوب بن موسى ابو [بن] عبد الله [الرحمن] الآملى حدّث عن عبد العفّار بن

داود الحرّانی وابن [وابی] جامر محمد بن عثمان الدمشقی ویحیی ابن معین وغیرهم روی عنه محمد بن اسماعیل البخاری عن یحیی ابن معین حدیثا وعن سلیمان بن عبد الرحمن حدیثا اٰخر وروی عنه ایضا الهیثم بن کلیب الشاشی ومحمد بن عبد المنذر بن سعید الهروی سَکَّرَ (؟) وغیرهم ومات فی ربیع الآخر سنة تسع وستین ومأیتین وعبد الله بن علی ابو محمد الآملی ذکر ابو القاسم بن الثلّاج انّه حدّثهم فی سوق یحیی سنة ثمان وثلاثین وثلثمأیة عن محمد بن منصور الشاشی عن سلیمان الشّاذِکونی وخَلَف بن محمد الخَیّام الآملی واحمد بن عبدة الآملی سمع عبد الله بن عثمان بن جَبَلَةَ المعروف بعبدان المروزی وغیره روی عنه الفضل بن محمد بن علی وابو داود سلیمان بن الاشعث وجماعة وموسی بن الحسن الآملی سمع ابا رجاء قتیبة بن سعید البَغْلانی وعبد الله بن مسعود [محمود] السعدی وغیرهما روی عنه ابو محمد عمرو بن اسحاق الاسدی البخاری والفضل بن سهل بن احمد الآملی روی عن سعید بن النضر بن شُبْرُمَةَ وابی سعید محمد بن احمد بن علویّة الآملی واحمد بن محمد بن اسحق بن هٰرون الآملی واسحق بن یعقوب بنَ اسحق بن ابرهیم بن اسحق ابو یعقوب الآملی ذکر ابن الثَلّاج انّه قَدِمَ بغداد حاجًّا وحدّثهم عن محمد بن ابرهیم بن سعید البوشنجی [البوشنجی] وابو سعید محمد بن احمد بن علی الآملی روی عن ابی العباس الفضل بن

احد الآملى روى عنه غنجار وغيرهم خَرَّبها الشّرّ [التّتر] فيما بلغنى فليس بها اليوم احد ولا لها مَلِك

ابسكون بفتح اوّله وثانيه وسكون السين المهملة وكاف وواو ونون مدينة على ساحل بحر طبرستان بينها وبين جرجان اربعة وعشرون فرسخا وهى فُرْضة للسّفن والمراكب وقد رُوِيَتْ بالف بعد الهمزة وقد ذُكِرَتْ فيما سلف

ابهر بالفتح ثم السكون وفتح الهآء ورآء يجوز ان يكون اصله فى اللغة من الاَبْهَرِ وهو عَجس القوس أَرْمَنِ (او من) البَهْرِ وهو الغلبة وقال عمر بن ابى ربيعة

(7 ثُمَّ قالوا تُحِبُّها قلْتُ بَهْرًا * عَدَدَ الرَّمْل والحصَى والتُّرابِ

ويقال ابتهر فلان بفلانة اى اشتهر قال تَميم حين تَخْتلِف العوالى * (8 وما بى اِنْ مَدَحْتُهم آبْتِهارُ

وبُهْرَة الوادى وَسَطه فَابْهَرْ [وابهر] اسم جبل بالحجاز قال القتّال الكلابى

---

7) Die Verse werden in *Dschauhery's Sahâh* angeführt s. v. ويقال ايضًا بَهْرًا فى معنى عَجَبًا قال عُمَر بْنُ ابى رَبيعَة * : بهر ثم قالوا الخ * عَدَدَ ٱلْقَطْر والحصَى والتُّراب, vergl. *Kitâb-el-aghâni*, ed. Kosegarten, S. ٥٨, ٩٥, ١٣٥.

8) v. *Sahâh* وما آلابْتِهارُ إدّعاءُ الشى كذبًا قال الشاعر * وما بى انْ مَدَحْتُهم آبْتِهارُ

(9فَابْنُوا اَمِيْنُ اُخْتَيْنِ حَلَّتَ * بُيُوتَهُما فى نَجْوَةٍ فَوْقَ أَبْهَرَا

وابهر ايضا مدينة مشهورة بين قزوين وزنجان وعمدان من نواحى الجبل والعجم يسمّونها اَوْهر وقال بعض العجم معنى (10ابْهر مركّب من آب وهو الماء وهر وهو الرحا كانّه ماءُ الرَّحٰا وقال ابن اَحْمَرَ

اَبٰا سَالِمٍ اِنْ كُنْتَ وُلِّيتَ ما تَرٰى * فَأَسْجِحْ وَاِنْ لاٰقَيْتَ سُكْنٰى بِأَبهرٰا

(11فَلَمّٰا غسا لَيْلى وَاَيْقَنْتُ انّها * هِىَ الاَرَبٰى جَاءَتْ بِاُمِّ حَبَوْكَرٰا

نَهَضْتُ اِلَى القَعْوَاءِ وَهى مُعَدَّةٌ * لِأَمْثٰالِها عِنْدِى اذٰا كُنْتُ اَوْجَرٰا

---

9) vergl. Specimen etc. Az-Zamaksarii Lex. geogr. ed. M. Salverda de Grave. Lugd. B. 1856. S. 16: فانّا بَنُو اُمِّيْنِ اُخْتَيْنِ حَلَّتٰا * بُيُوتَهما فى نَجْوَةٍ فوق أَبْهَرَ

10) vergl. *Jacut's Moschtarik* ed. *Wüstenfeld*, S. 291, u. den *Kamus:* أَبْهَرُ وبلا لامٍ مُعَرَّبُ آب هَرْ اَىْ ماءُ الرَّحٰى دَ عظيم بين قزوين الخ

11) s. *Sahâh* s. v. حبكر, wo dieser Vers von عَمْرُو بن اَحْمَرَ الباهلى angeführt wird: فَلَمّا غَسٰا لَيْلى وَاَيْقَنْتُ انَّها * هِىَ الاَرَبٰا جاءَتْ بِاُمِّ حَبَوْكَرٰا

Überhaupt bieten bekanntlich die Verse in den verschiedenen Abschriften *Jakut's* öfters die grössten Schwierigkeiten und lassen sich nur durch Einsicht mehrerer Handschriften zum Theil, oder des Originales, woher sie entnommen sind, ganz wieder herstellen. So z. B. S. 18. (Muh. Qu. Bd. IV):

وقال النجاشي الحارثي واسمه قَيْس بْنْ عمرو بن مالك بن معاوية بن حُدَيْج بن خُمَارِش

اَلجّ فُؤادى اليَوْمَ فيما تذكّرا * وشطّت نَوى مَنْ حلّ جَوًّا ومحضرا
مِنَ الحَىّ اذ كانوا هناك واذ تَرَىٰ * لك[بك] العَيْنْ فيهم مُستَرادًا ومنظرا
وما القَلْبْ الاّ ذِكْرَهْ حارِثِيَّةً * خُوارِيَّةً يَحْيَىٰ لَهَا أَهْلْ ابهرا

واذا غدا ٱلقَنّاص راح بما ٱشْتَهى * طبّاخهُ فمُهَلْوَجٌ وقدير *
قبج ودُرّاج وسرب تدارج * فى ضِمْنهنّ ٱلظبى وٱليعفور *
غَرِيَتْ الخ

So kommen die Verse S. 15 Z. 4 später vollständiger unter الرىّ vor:
دعانا الى جرجان والرىّ دونها * سواد فأَرْضَتْ من بها والعشاير *
رضينا بِرِيف الرىّ والرىّ بَلْدَة * لها زينة فى عيشها المتواتر *

Die Verse S. 30 Z. 18 aus *Bohtory* lauten nach der hiesigen Handschrift des Dichters so:
واقيمَتْ به القبامة فى قُمّ * على خالع وعاتٍ عنيد *
فغدوا اذ غدوا عليهم حصيدًا * بالعوالى وقايمًا كالحصيد *
وثَنَىٰ مَعْلَمًا الى طَبَرِستان * بخيل يمرحْنَ تحت اللّبود

Die Verse (S. 36) اذا ايقظتْك حروب العدى * فنبّه لها عمرًا ثم نمْ finden sich auch in einer Handschrift des Hafis Abru, wo aber der Dichter als بسار, ايقظتك als انقطتك erscheint, in den beiden andern Handschriften fehlen sie ganz.

وقال عبد الله بن حجّاج بن مَحْضِن [محصن] بن جندب الحجّاشى الذُّنْيانِىُّ [الربيانى]

مَنْ مُبْلِغٌ قيسا وخِنْدِفَ انّنى * ادركْتُ مَظْلِمَتى مِنَ ٱبْنِ شهابِ
هَلاَّ خَشِيْتَ وانْتَ عادٍ ظالِمٌ * بِقصور أَبْهَرَ ثَوْرَتى وعقابى
اذْ تَسْتَحِلّ وكُلُّ ذاكَ مُحَرَّمٌ * جِلْدى وتَنْزع ظالِمًا أَثْوابى
(12) بَاَتْ عَرار بكَحْل فيما بَيْننا * والحقُّ يَعْرِفُهُ ذَوُو ٱلالبابِ

وامّا فتحها فانّه لما وَلِى المغيرة بن شعْبة الكوفة وجرير ابن عبد الله البجلى همدان والبرآء بن عازب الرىّ فى سنة اربع وعشرين فى ايّام عثمان بن عفّان وضم اليه جيشا فغزا ابهر فسار البرآء ومعه حنظلة [حنظلة] بن زيد ٱلْجَبَلِ [الخَيْلِ] حتى نزل على ابهر فاقام على حصنها وهو حصن منيع بناه شابور ذو الاكتاف ويقال انه بنى حصن ابهر على عيونٍ سَدَّها بجلود البقر والصوف واتّخذ عليها دَكَّةً ثم بنى الحصن عليها ولما نزل البرآء عليها قاتله اهل الحصن ايّاما ثم طلبوا الامان فامنهم على ما أمن خذيفة بن اليمان اهل نهاوند ثم سار البرآء الى قزوين ففتحها وبين ابهر وزنجان خمسة عشر فرسخا وبينها وبين قزوين اثنا عشر فرسخا وينسب اليها كثير من العلمآء

---

12) v. Arabum Prov. ed. Freytag, T. I. p. 151 — 2. Nº 11. بِأَتْ عَرار بكَحْل فيما بَيْننا * والحقّ يَعْرِفُهُ أُولوا الأَلْبابِ

والفقهآءِ المالكية وكانوا على راى مالك بن انس منهم ابو بكر محمد بن عبد الله بن محمد بن صالح بن عمر بن حفص بن عمر بن مصعب بن الزبير بن سعد بن كعب بن عبّاد ابن النَّزالِ ابن مُرَّة بن عُبَيْد بن الحرث وهو مُقاعس بن عمرو بن كَعْب بن سعد بن زَيْد مَنَاة بن تميم الابهرى التميمى المالكى الفقيه حَدّث عن ابى عَرُوبَة الحرّانى ومحمد بن عمر [محمد] الباغندى ومحمد بن الحسين الأُشْنانى وعبد [الله] ابن زبدان الكوفى وابى بكر بن ابى داود وخلق سواهم وله تصانيف فى مذهب مالك وكان مقدم اصحابه فى وقته ومن اهل الورع والزهد والعبادة دُعى الى القضآءِ ببغداد فامتنع منه روى عنه ابراهيم بن مخلد وابنه اسحاق بن ابراهيم وابو بكر البَرْقانى وابو القاسم التنوخى وابو محمد الجوهرى وغيرهم وكان مولده فى سنه تسع وثمانين ومأيتين ومات فى شوال سنة خمس وسبعين وثلثمأية وابو بكر محمد بن طاهر ويقال عبد الله بن طاهر وعبد الله اَشْهَرُ اَخِذُ [احد] مَشايخ الصوفية كان فى ايّام الشبلى يتكلّم فى علوم الطاهر وعلوم الطريقة والحقيقة وكان له قبول تامٌّ كتب الحديث الكثير ورواه وسعيد بن جابر صَحِبَ الجُنَيْدَ وكان فى ايّام الشبلى ايضا قال ابو عبد الرحمن السلمى هو من اقران محمد بن عيسى و[هو]محمد بن عيسى الابهرى كان مقيما بقزوين على الامر بالمعروف والنهى عن المنكر يكنّى ابا عبد الله ويعرف بالصفار

صَحِبَ ابا عبد الله الزراد ذكره السلمى وعبد الواحد بن الحسن بن محمد بن خَلَف المقرئ [المعرى] الابهرى ابو نصر روى عن الدارقطنى قال يحيى بن مَنْدة قَدِمَ اصبهان سنة ثلث واربعين واربعمأية كتب عنه جماعة من اهل بلدنا وابو على الحسين بن عبد الرزاق ابن الحسين الابهرى القاضى سَمِعَ ابا الفرج عبد الحميد بن الحسن بن محمد حدّث عنه شيوخنا وغير هؤلآءِ كثير وابهر ايضا بليدة من نواحى اصبهان ينسب اليها اخرون منهم ابراهيم بن الحجاج الابهرى سمع ابا داود وغيره وابرٰهيم بن عثمان بن عمير الابهرى الخ

ارم خاست بضمّ اوّله وفتح ثانيه ورواه بعضهم بسكون ثانيه وخاست الخآءَ معجمة والسين مهملة ساكنة يلتقى معها ساكنان والتآءَ فوقها نقطتان ارم خاست الاعلى وارم خاست الاسفل كورتان بطبرستان وقال ابو سعد ابو الفتح خسرو بن حمزة بن وندر [وندرين] بن ابى جعفر الأرمى القزوينى سكن ارم بلدة عند سارية مازندران له معرفه بالادب

أَرَمْ بالضمّ ثم الفتح بوزن جَرَذٍ وزُفَرٍ ورُوى بسكون ثانيه بلدة قرب سارية من نواحى طبرستان اهلها شيعة قال الاصطخرى وجبال قاذوسَبانَ من بلاد الديلم وهى مملكة رَئيسهم يسكن قرية تسمّى أَرَمْ وليس بجبال قاذوسبان منبر بينها وبين سارية مرحلة ينسب اليها ابو الفتح خسرو بن حمزة بن وندرين بن ابى جعفر بن الحسين بن الحسن بن

قيس بن مسعود بن معن بن الحرب [الحرث] بن... [ذهل بن] سيْبان [شيبان] الشيبانى المؤدّب القزوينى ذكره ابو سعد فى التحبير وقال سكن ارم وكان له معرفة بالأدب وقد ذكرناه فى ارم خاست واظنّ الموضعين واحدًا والله اعلم ورايتُه [ورايت] فى بعض النُّسخ عن ابى... [سعد] ارْم بزنة افعُلْ بضمّ العين فى معجم البلدان اُرَمْ بالضمّ ثم السكون وقال ارمْ بليدة عنك [عند] سارية مازندران وارَمْ بَرَاتٍ [قرية] من قرى ساحل بحر البسكون

اسْبهبذ بالفتح ثم السكون وفتح البآء الموحّدة وسكون الهآء وضمّ البآء ايضا وذال معجمة وهو اسم يختصّ [به] ملوك طبرستان واكثر ما يقول [يقولون]... [بالصاد] وهو ككسرى للوك الفُرْس وقيصر لملوك الروم وقد سَمّوا به كورة بطبرستان ولعلّها سُمّيت ببعض ملوكهم

استان سو قال حمزة بن الحسن هو اسم للناحية المسمّاة بالجبل على ما حكاه لى ابو السرى سهل بن الحكم [قال] وهى بضع عشرة [عشر] كورة

استراباذ بالفتح ثم السكون وفتح التآء المثناة من فوق ورآء والف وبآء موحّدة والف وذال معجمة بلدة كبيرة مشهورة اخرجت خلقا [كثيرا] من اهل العلم فى كلّ فنّ وهى من اعمال طبرستان بين سارية وجرجان فى الاقليم الخامس طولها تسع وسبعون درجة وخمسون دقيقة وعرضها ثمان وثلثون درجة

ونصف وربع وممّن ينسب اليها القاضى ابو نصر سعد بن محمد بن اسمٰعيل المطرفى الاسترآباذى قاضى استرآباذ وكان صالحا حسن السيرة ومات بآمل طبرستان فى حدود سنة خمسين وخمسمأية وابو نعيم عبد الملك بن محمد بن عدى الاسترآباذى اَدْر [احد] الأيمة له كتاب فى الجرح [الجرح] والتعديل وهو اقدم من ابى احمد بن على [عدى] الجرجانى صاحب كتاب الجرح والتعديل ايضا وشيخه وتوفى فى سنة عشرين وثلثمأية عن ثلاث وثمانين سنة والحسن بن الحسين بن محمد بن الحسين بن رامين الاسترآباذى وابو محمد القاضى سمع بدمشق ابا بكر الميانجى وبجرجان ابا بكر الاسماعيلى وابا احمد بن عدى ونعيم بن ابى نعيم الاسترآباذى وبخراسان محمد بن الحسن بن احمد بن اسماعيل السراج وخلف بن محمد الخيّام وابا عمرو بن نُجَيْد وغيرهم بعدّة بلاد وروى عنه ابو بكر الخطيب وقال كان صدوقا صالحا سافر الكثير ولقى الشيوخ الصوفية واقام ببغداد الى ان مات بها سنة اثنتى عشرة واربعمأية واسترآباذ كورة بِنَسا من نواحى خراسان عن ابن النَسٰاَءِ [البنآء]

استناباذ بالضمّ ثم السكون وضمّ التآء المثناة ونون والف وبآء موحّدة والف وذال معجمة قلعة بينها وبين الريّ عشرة فراسخ من ناحية طبرستان وهى اُستوناوند وسياتى ذكرها باتمّ من هذا

اسفيذار بالفتح ثم السكون وكسر الفآء وياء ساكنة

وذال معجمة والف وراء اسم ولاية على طرف بحر الدَيْلم تشتمل على قرى واسعة واعمال وصاحبها عاصٍ لا يعطى احدًا طاعة لانّها جبال وَعرة ومسالك ضيقة [لا يسلكها احد من الناس لصعوبتها]

[**اصبهبذان** بسكون الهآء وضمّ البآء الثانية وذال معجمة والف ونون والاصبهبذان فى اصل كلام الفرس لغة [نعت] لكلّ من ملك طبرستان كما نعت ملك الفرس بكسرى وملك الترك بخاقان وملك الروم بقيصر وهى مدينة فى بلاد الديلم كان يسكنها ملك تلك الناحية وبينها وبين البحر ميلان]

اهلم بضمّ اللام بليدة بساحل بحر آبسكون فى [من] نواحى طبرستان ينسب اليها ابرٰهيم بن احمد الاهلمى روى عن احمد بن يوسف روى عنه بَاكَوَيْهِ

بكرآباذ قال الاصطخرى جرجان قطعتان احدهما المدينة والاخرى بكرآباذ وبينهما نهر يجرى يحتمل ان تجرى فيه السفن ينسب اليها البكراوى والبكرآباذى منها ابو سعيد بن محمد البكراوى وفى الفيصل سعيد بن محمد ويقال البكرآباذى سمع يعقوب بن حميد بن كاسب روى عنه الحافظ ابو احمد بن عدي وابو الفتح سهل ابن على بن احمد البكرآباذى [الجرجانى وابو جعفر كميل بن جعفر الفقيه الجرجانى البكرآباذى] الحنفى [كان] رأس اصحاب ابى حنيفة [رضى الله عنه] فى زمانه روى الحديث عن ابى (؟) محمد [احمد] بن يوسف البحيرى [البحرى] وغيره وتوفى سنة ست وثلاثين وثلثمأية وغيرهم

بيكندة من قرى طبرستان على طرف باوَلَ وهو نهر كبير

Persische.

1) *Chondemir's* Geschichte der Wesire, دستور الوزرا.
2) *Hamdullah Mustaufi Kaswiny's* تاريخ گزيده.
3) *Abdurressak Samarkandy's* مطلع السعدين.
4) *Mirchond's* روضة الصّفا, dritter Theil, die Geschichte der Imame und Chalifen enthaltend.
5) *Dschuwainy's* تاريخ جهانكشاى.
6) *Abu Michnaf b. Lût b. Jahja Chusaiy's* بحر الانساب.
7) *Abdullah b. Abdurrahman el-Husainy's* Geschichte der in Herat begrabenen merkwürdigen Personen: مقصد الاقبال السلطانية ومرصد الآمال الخاقانية.
8) صور اقاليم سبعه *Darstellungen der sieben Klimate.* Ein geographisches Werk, welches nach dem Lobe Gottes sogleich beginnt: امّا بعد در تواريخ مى آيد كه چون اسكندر فليقوس رومى بسن شانزده سالكى رسيد الخ.
9) Überlieferungen und Erzählungen von Muhammed und berühmten muhammedanischen Schaichen.
10) Persische Erklärung mehrerer Seiten des Koranes von *Jakub b. Osman b. Muhammed el-Ghasnewy.*
11) Das *Mersubán-nameh* مرزبان نامه.
12) *Muhsin Abul-Hasan's* Commentar zum Diwan des *Enwery.* Anfang: شرح اشعار مفصله الخ.
13) *a*) id. *b*) مرات المحققين. Anfang: حمد وثناى بيعدد

حضرت ذو الجلال را که آثار قدرت او در عالم آفاق وانفس الخ.

14) ***Jusuf ben Muhammed ben Schihab el-Dschamy's*** Bearbeitung und Ausgabe von ***Muin-eddin Dschamy's*** Briefmustern انشاء. Der Titel ist: كتاب اربعين جلالى, die Zeit der Abfassung 860 = 1456.

15 — 16) Bruchstücke aus einem persischen Gedichte über Geographie, Naturgeschichte u. s. w. Vielleicht findet sich das Werk irgendwo vollständig und ich theile daher einige Proben mit, um auf diese Weise die Bestimmung desselben möglich zu machen:

اشارت اخرى

طبرستان بدرهٔ كوهى * هست روى[؟رود]وآب انبوهى
هركه بانكى كند دران صحرا * آب آن رود ميستد بر جا
چون كند بانك ديكر از پى آن * ميشود باز آب رود روان

Eine Abtheilung, überschrieben: فى معرفة جرجان beginnt:

نام بحرى كه آن بشر دانست * آنحه مشهور بحر جرجانست
هست درطول وعرض آن بى قيل * طول هشتصد وعرض هفصد ميل

Andere Abtheilungen sind: فى معرفة افلاك — فى خاصية جبل ابى قيس — در كياست ومعرفت مور — فى معرفة الحيوانات — فى معرفة المعادن — فى ذكر البحور على التفصيل وغرايبها — در غرايب مرغان — فى تعريف الجبال. Die kleineren Abschnitte haben gewöhnlich die Überschrift: اشارت.

17) *Muhammed ben Omar el-Rasy's* سر مكتوم *Das verborgene Geheimniss.* So lautet der Titel nach einer Angabe auf dem ersten Blatte. In der Vorrede ist gerade da, wo er stehen sollte, eine Lücke. Es ist ohne Zweifel das Werk, welches Hadschi Chalfa unter السر المكتوم فى مخاطبة النجوم anführt, dabei aber auch die Zweifel angiebt, welche hinsichtlich des eigentlichen Verfassers Statt finden. Da indessen in der vorliegenden persischen Übersetzung, welche auf Befehl des indischen Prinzen *Firusschah*, Sohnes des *Iletmisch* (1215 — 1236) von einem Ungenannten verfertigt wurde, *Rasy* als Verfasser angegeben wird, so wollen wir es vorläufig dabei bewenden lassen. In dem Werke hat der Verfasser, wie der Übersetzer angiebt, die Sagen und Satzungen der Sabier صابيان erläutert, die verschiedenen Arten der Talismane und Zauberformeln aufgezeichnet, die Nichtigkeit dessen, was davon dem Gesetze (شريعت) zuwider war, nachgewiesen und, was der Religion und dem Glauben Nachtheil bringen könnte, beseitigt, welches letztere auch der Übersetzer gethan hat. Das Buch ist in acht Abhandlungen مقالت getheilt:

۱ در تقریر اصول کلی این علم ۲ در بیان آنچه چاره نیست از دانستن از علم نجوم ۳ در بیان طلسمها ۴ در علم دعوت کواکب ۵ در اعمال جزویی این علم از دوستی ودشمنی ۶ در بیان خاصیتها ۷ در علم خاتمها ۸ در علم عزایم وتسخیر پریان

Im Laufe des Werkes werden die Sabier und deren

Glaubenssätze öfters erwähnt und ausserdem noch andere mehr oder weniger bekannte Namen von gelehrten Männern oder sonst angeführt, z. B. *Ptolemaeus*, *Abu-Maaschar*, *Thabit b. Korra*, *Abu Aly b. Sina*, *Tengelûschâ*, *Ibn Wahschijah*, *Hermes*, der Indier *Tumtum* طمطم الهندی, ferner: برهماطوس, der Grieche ابو داطليس, استوطاس, حكيم سينطاس, اسطالينوس, die كسدانيان, *Kasdânidn*, *Chaldaër*, اهل صقلاب وروس *Slaven* und *Russen* u. s. w.

Persisch-Türkische.

Schemiy's شمعی türkischer Commentar zu *Dschamy's Beharistan.*

Masanderanische.

Der Diwan des *Emir Paswary* امير پازواری.

Afghanische.

1) Ein unter Timurschah im J. 1188 = 1774 verfasstes Gedicht, wie es scheint قصه دمحبوب genannt.
2) Ein religiöses Werk von *Bâbûdschân* بابوجان.
3) *Rehman's* Diwan.
4) مخزن الاسلام von *Achund Derwiseh.*
5) *Jusuf* und *Sulaicha.*

Diesen Handschriften waren folgende acht in Persien lithographirte Werke beigegeben, von denen die letzten sieben eine Darbringung des Dragomanes in Teheran, Hrn. Pavlov's sind.

I. كنج شايكان von *Mirsa Tâhir Isfahany* genannt *Schîry* شعری und geschrieben (lithographirt) von *Mirsa Muhammed Husain Munschi.* Das Buch, verfasst i. J.

1273 = 1857, enthält eine höchst lehrreiche Geschichte der persischen Dichter der Neuzeit. Ich gebe die Namen derselben nach den beiden Registern, von denen das erste die Prinzen aufführt, das zweite die übrigen Dichter.

Prinzen.

1) *Schahsadeh Ardeschir Mirsa* als Dichter *Agah* آگاه.
2) *Imad-eddaula Imamkuli Mirsa* — *Baisza* بیضا.
3) *Emirsadeh Sam Mirsa* — *Riszwan* رضوان.
4) *Emirsadeh Muhsin Mirsa* — *Sultany* سلطانی.
5) *Emirsadeh Abdul-Baki Mirsa*, Sohn des Schahsadeh Muajjed-eddaula, Tahmasp Mirsa.
6) *Schahsadeh Dschelal-eddin Mirsa* — *Dschelal* جلال.

Andere Dichter.

1) *Adib* ادیب d. i. *Adib-el-Mulk Abdul-Aly Chan*, Sohn des *Hadschib-eddaula*.
2) *Mirsa Ishak*, Sohn des *Mirsa Hasan Husainy el-Ferahany*.
3) *Abany* آبانی — *Nasrullah*.
4) *Enis* انیس — *Mirsa Dschafar*.
5) *Aschub* آشوب — *Mirsa Abul-Kasim Munschi*.
6) *Aschufteh* آشفته — *Risza Kulichan*.
7) *Bidil* بیدل — *Mirsa Hadschi Muhammed Kermanschahany*.
8) *Dschamreh* جمره — *Mirsa Feredschullah Kaschany*.
9) *Dschers* جرس — *Mirsa Mehdy*.
10) *Churrem* خرّم — *Hadschi Abdul-Medschid Chorasany*.
11) *Chakany* خاقانی — *Mirsa Habibullah Mahallaty* محلاّتی.

12) *Hekim-Sauky* حكيم ذوقى — *Mirsa Fathullah Bostamy.*
13) *Rifat* رفعت — *Mirsa Mustafa.*
14) *Sain el-Abidin* زين العابدين Sohn des *Mirsa Husain Burudschirdy.*
15) *Salik* سالك — *Mirsa Muhammed Husain.*
16) *Surur* سرور — *Mirsa Muhammed Husain.*
17) *Surusch* سروش — *Schems el-Schuara* شمس الشعرا (Sonne der Dichter) — *Mirsa Muhammed Aly Chan Isfahany.*
18) *Suha* سها — *Mirsa Ibrahim Tebrisy.*
19) *Schihab* شهاب — *Tadsch el-Schuara* (die Krone der Dichter) — *Mirsa Nasrullah Isfahany.*
20) *Schifteh* شيفته — *Mirsa Abul-Kásim Hamadany.*
21) *Safa* صفا — *Mirsa Abdul-Hamid Tefrischy* تفرشى.
22) *Tharafa* طرفه — *Mirsa Feredschullah Mahallaty.*
23) *Adschib* عجيب — *Muhammed Chalil Masanderany.*
24) *Abdul-Muttalib Kaschany.*
25) *Anka* عنقا — *Mirsa Dschawad Chuschnewis.*
26) *Fani* فانى — *Mulla Husain.*
27) *Furugh* فروغ — *Mirsa Mehdy.*
28) *Firib* فريب — *Mirsa Abdul-Ghaffar.*
29) *Hekim Kaany* حكيم قاآنى — *Mirsa Habibullah* [13]).
30) *Gulher* گلهر — *Mulla Husain Kermanschahany.*
31) *Mehrem* محرم — *Mirsa Abdul-Wahhab Kermanschahany.*
32) *Musawwir* مصوّر — *Hadschi Alykuli.*
33) *Mutrib* مطرب — *Aka Aly Akbar Hamadany.*

---

13) Seine Werke sind in Persien gedruckt.

34) *Mirsa Mehdy Munschi.*
35) *Nami* نامی — *Seyid Mehdy Tabatabaiy.*
36) *Nisar* نثار — *Mirsa Mehdy Germrudy.*
37) *Wisaly* وصالی — *Mirsa Risza-i-Masanderany.*
38) *Wely-Ullah* ولیّ الله — *Hekimbaschi.*
39) *Debir* دبیر — *Mirsa Husain.*
40) *Schi'ry* شعری — *Mirsa Tahir Dibatscheh nigar* دیباچه نکار *Isfahany.*
41) *Schaich Muhammed Salih* صالح *Isfahany.*
42) *Mirsa Husain Munschi*, der Schreiber des Buches.

II. Eine i. J. 1273 = 1856, 7 geschriebene Abhandlung über die Angelegenheiten Herat's zur Rechtfertigung der von dem persischen Hofe befolgten Handlungsweise.

III. کتاب ضریر خزاعی a. 1268 = 1851, 2.

IV. خوش آفرین Tebris 1264 = 1847, 8.

V. چهل طوطی a. 1268 = 1851, 2.

VI. نصاب الصبیان a. 1268 = 1851, 2.

VII. دزد وقاضی (Teheran) a. 1262 = 1845, 6.

VIII. کتاب شیرویه.

Dazu sei bemerkt, dass das Werk مجالس المؤمنین, welches ich in London in dem britischen Museum handschriftlich benutzt habe (vergl. Bull. hist.-phil. T. XVI, p. 458. Mél. asiat. T. III, S. 678), ohne Zweifel dasselbe ist, welches, wie ich eben erfahre, in Persien in mehreren lithographirten Ausgaben erschienen und auch sonst bekannt ist.

—

Zu obigem Bericht seien noch folgende mir nachträglich von unserm geehrten Correspondenten abgegebene Geschenke erwähnt:

A) Von ihm selbst:

1) Zwei Blätter in 8° aus einem alten Koran, enthaltend *Sure* XXIII, v. 84, von أَئِنَّا لَمَبْعُوثُونَ bis *Sure* XXIV, v. 6: يَرْمُونَ أَزْوَاجَهُمْ mit Interlinearerklärungen. Kleinere, dem Kufischen nahe stehende Neschischrift ohne Vocale, welche nur bisweilen durch rothe Puncte bezeichnet werden.
2) Drei dgl. Blätter in gr. Fol., enthaltend *a*) *Sure* XVI, v. 91 von هٰؤُلَاءِ وَنَزَّلْنَا bis v. 95: وَلَنَسْأَلَنَّ und *b*) v. 120 von لَغَفُورٌ رَحِيمٌ bis v. 127: خَيْرٌ لِلصَّابِرِينَ *c*) *Sure* XVII, v. 66, von وَعِدْهُمْ وَمَا bis v. 72: عَلَى كَثِيرٍ. Die Schrift ist ein sich dem Jakuty annäherndes Kufy. Die diacritischen Zeichen und Vocale sind mit rother und blauer Dinte geschrieben, die Verse durch eine rosenartige goldene Verzierung abgetheilt.
3) Ein langer Streifen aus Leinwand (طومار) mit arabischen Gebeten für Fatima, Muhammed, Hasan und Husain. Zum Gebrauch eines Persers und Schiiten geschrieben — ein زيارتنامه.
4) Ein persischer Belehnungsfirman von dem Gründer der afghanischen Dynastie der Durrany, *Ahmed Schah Durrany*, ausgefertigt a. 20 Sihiddsche 1167 = 9. Oct. 1753.

B) Von dem Nachitschewanischen Kreischef Hrn. von Wojuzki:

1 Sasaniden-Münze von *Hormisdas IV* a. 9.

C) Von dem Nachitschewanischen Postmeister Hrn. Aleksejev:

3 Münzen des Hulaguiden *Anuschirwan.*

D) Von dem Nachitschewanischen Polizeimeister Hrn. Kwartano:

1 Sasaniden-Münze von *Ardeschir I* und 2 Kupfermünzen, eine von dem Halaguiden *Musa Chan* und eine noch unbestimmte.

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 513 — 536.)

24 Februar / 7 März 1860.

Ueber die Sprache der Turkmenen. Aus einem Briefe des Herrn Ilminsky an A. Schiefner.

Orenburg, den 29. December 1859.

Im vorigen Sommer boten mir meine Dienstverhältnisse Gelegenheit die Wanderplätze der Turkmenen am östlichen Ufer des Caspischen Meeres zu besuchen und, wenn auch nur zum Theil, von ihrer Sprache Kenntniss zu nehmen.

Murawjew glaubte zu finden, dass die Mundart der Turkmenen sich der der Kasanischen Tataren nähere; Blaramberg nennt sie ein verderbtes Dschagatai. Vor meinem Besuch in der Turkmenenwüste hatte ich Gelegenheit einige officielle Papiere zu sehen, welche von Turkmenen, die auf Chiwaschem Gebiete nomadisirten, abgefasst waren: diese waren in der That in einer Sprache geschrieben, welche, ihren grammatischen Formen nach, dem Dschagataischen, wie es in Chiwa in Büchern und diplomatischen Aktenstücken gebräuchlich ist, nahe kommt. Dschagataische Formen werden von den Turkmenen in ihren Märchen gebraucht. Hier folgt der Anfang des Märchens von Chosrew, das ich im Alexander-Fort, auf Mangyschlak, erzählen hörte:

Ertegi zamanda Hosrew degạn padša bar irdi. Ụziniṅ uγlị qịzị yoq perzendsiz irdi. Oniṅ ḥasịm Rạušan degạn iki wạziri bar irdi. Ḥasịm wạzirniṅ oniṅda uγlị qịzị yoq irdi. Ụzi aidịdkị dana irdi. Rạušan ụzi bai uγullị qịzl' irdi. Rạušan toi qịldị uγlịna qịzịna, yurdịn ḳaqịrdị. O zamanda uγlị bar bolsa tojị gelgạndạ at mindirir irdi; qịzị bar bolsa ḥalat kidirir irdi. Eger perzendi yoq kiši bolsa oniṅ bilina malniṅ sụyạgin qịstịrịr irdi, yene buyịna baγlar irdi, yene atịniṅ quyuruγịna da baγlar irdi. Hạmmạsini padšaγa baγladịlar. Padšaniṅ kụṅli yaman bolub attandị u. s. w.

Da die Turkmenen von Mangyschlak als Nachbarn der Kirgisen vom Stamme Adai mit denselben in beständigem Verkehr sind, so kennen sie das Kirgisische und unterhielten sich auch in dieser Sprache mit mir, da sie bemerkt hatten, dass ich das Kirgisische besser verstand als das Turkmenische. Diese den Turkmenen wie jedem wenig entwickelten Volke eigene Schwäche, das Eigene gering zu achten und mit Fremdem prahlen zu wollen, trägt dazu bei den Beobachter irre zu leiten. Aber in der That haben die Turkmenen ihre eigene Mundart, die sehr interessant ist und bei verschiedenen Stämmen besondere Eigenthümlichkeiten und Schattirungen aufweist.

Ich habe mit zwei Turkmenenstämmen, den Esenili und Yaumud verkehrt.

Ich nehme mir die Freiheit Ihnen einige Mittheilungen über die turkmenische Volkssprache zu machen, indem ich mir dabei mit der Hoffnung schmeichele, dass diese Bemerkungen zur Lösung der Frage

welche Stelle dieser Sprache unter
·rkischer Zunge anzuweisen sei.
·kmenen zeichnet sich durch
·. So finden wir im An-
·nd im Auslaute vor
·es im Inlaute vor
·. daš = تاش,
·unamak des
·, Feuerung; öt
·er. Statt k hört man
·; z. B. gerek = کرك, gel-
·n z, s werden ausgesprochen,
·e leise an die obern Zähne legt,
·ntstehen, die mit den arabischen ذ
·hkeit haben, zuweilen sich aber dem
·sgesprochenen d und t nähern.

· ب geht nie in ǵ = ج über.

Die Gutturalen γ = غ und g = ك werden stets beibehalten, wo sie dem Stamme der Wörter angehören: sįγįr, uγul, saγįr harthörig, uγlan Knabe, yigdą Dschidda (ein bekannter Strauch in der Steppe), yaγ Butter. In den Nominal- und Verbalsuffixen aber wird der Guttural vermieden, wie wir dies später sehen werden.

Die Vocale a, e haben im Anlaute der Wörter eine Aspiration, welche dem deutschen *h* nahe kommt: helek Sieb, haidamaq treiben; *p* geht im Inlaute der Wörter in ein schwaches f über: tafįlįr = تاپيلور.

Die Declination der Nomina kommt der osmanischen nahe, d. h. anstatt niṅ, γα, ni ist nach consonantischem Auslaut iṅ, a, i im Gebrauch. Im Dativ vo-

calisch auslautender Wörter finden wir den auslautenden Vocal mit dem Suffix a zu gedehntem ā contrahirt; z. B. yįlqį Pferd, Dat. sing. yįlqā, ada Insel, Dat. adā.

Die Pronomina personàlia werden auf folgende Weise declinirt:

Singular			Plural		
men ich	sen du	ol er	bez mir	sez ihr	olar sie
meniń	seniń	onįń	beziń	sezįń	olarniń
mańa	sańa	ońa	bezą	sezą	olara
meni	seni	onį	bezi	sezi	olarį

Jedes Nomen kann die Verkleinerungssilbe ǵik annehmen, mit Ausnahme der einsilbigen Stämme, welche ǵaγaz erhalten: bašǵaγaz Köpfchen, atǵaγaz Pferdchen, dųnǵaγaz, kleine Nacht.

Die Cardinalia sind folgende:

1 ber, 2 iki, 3 üš, 4 dört, 5 bąš, 6 altį, 7 yeddi, 8 sekkiz, 9 doquz, 10 ōn, 20 yigirmi, 30 otuz, 40 qęrq, 50 elli, 60 altmįs, 70 yetmiš, 80 segsen, 90 doqsan, 100 yųz, 1000 miń.

Die Ordinalia werden vermittelst lanǵį gebildet. Zur Bezeichnung der Brüche wird das Wort pai Theil gebraucht: bąš paidan dört pai aldįm = ich nahm von 5 Theilen 4 Theile = ich nahm $^4/_5$.

Zur Bildung der Distributiva wird statt der Suffixe ر und لَار, welche dem Turkmenischen fehlen, die Cardinalzahl mit der Postposition dan gebraucht: bąš manątdan zu 5 Rubel; zuweilen wird das Zahlwort wiederholt: bąšdąn bąšdąn zu fünf.

Bemerkenswerth ist die Conjugation.

Bei den Esen-ili.	Bei den Yaumud.
barịyurun	barịyarịn
barịyursịn	barịyarsịn
barịyur	barịyar
barịyuruz	barịyarịz
barịyursịz	barịyarsịz
barịyurlar	bariyarlar

Das Suffix yur, yar glaube ich aus دور, dessen d jotirt sein dürfte, entstanden; dies wird dadurch bestätigt, dass die das Partic. praes. ausdrückende Form doppelt gebildet wird: ụzịniṅ yurdịnịṅ sụzini saqlai duran urnị bar, es giebt Stellen (in Briefen), wo man (die Turkmenen) Wörter seiner angeborenen Sprache bewahrt (NB. es scheint also, dass auch in gewöhnlichen Briefen die Turkmenen nicht selten gegen die Reinheit ihrer Sprache verstossen); men Kindirlą barịyuran gši derin, ich bin ein nach Kinderli gehender Mann.

Ein ähnlich verändertes Auxiliar-Suffix erhält auch das Gerundium praet.: yoqlabyurun (?) ich suche das Verlorene, nēmą qarabyursịn was suchst du?

Die auf einen Vocal auslautenden Verba behalten denselben in der Mundart der Esen-ili; bei den Yaumud geht er in ein langes ị über. Dasselbe geschieht mit den negativen Formen.

Das Imperfectum oder die Dauer in der Vergangenheit lautet bei den Esen-ili: barịyur idim, bei den Yaumud: barịyardịm. Überhaupt geben die letzteren im Praeteritum des Auxiliars den anlautenden Vocal auf: bardị = بار ایدی, yoqtịm = یوق ایدم.

Das Praeteritum bardịm wird nach der allgemeinen türkischen Grammatik flectirt. Das Futurum barịrịn

wird wie das Praesens flectirt. Das Futurum der negativen Form lautet: barman, barmazsịn, barmaz, barmazịz, barmazsịz, barmazlar.

Der Conditionalis barsam wird nach der allgemeinen Regel gebildet; aus demselben mit Hinzufügung des Auxiliars ikạn wird der Optativ gebildet; barsam ikạn, o wenn ich führe.

Der Imperativ: barayịn, bar, barsịn, barailị, barịṅ, barsịnlar.

Der Prohibitiv der 1sten Pers.: barman = بارمايون.

Die Gerundia werden wie im Türkischen gebildet: bara, barịb.

Letzteres wird zuweilen im Sinne des Indicativs gebraucht: sen barịb ma? bist du gegangen?

Die dem Gerundium praet. entsprechende negative Form ist: barman = بارمايون, z. B. ol yerạ barman bolmaz, man kann nicht umhin dorthin zu fahren.

Zu den Gerundiis muss man auch die Form: gelạli, baralị = seit man gekommen, gegangen, rechnen. Diese entspricht der ältern bei den Kirgisen erhaltenen Form بارغالى, كيلكالى.

Die Turkmenen haben auch eine Art Supinum: barịra = بارورغه; barịra gerek = barmaγa gerek = barsam gerek. Man sagt auch tafịlịr gerek, es muss sich finden.

Participia: praes., wie oben angegeben: barịyuran; bei den Yaumud: bu geliyaran adam ber sụz getir (bei den Esen-ili: getirir) dieser kommende Mensch wird ein Wort bringen (d. h. hat Etwas zu sagen). Zuweilen wird aber duran = تورغان beibehalten.

Das Partic. praet. geht statt auf γan auf an aus, also mit Verlust des Gutturals: baran = بارغان, so

baran gši bar ma, giebt es einen Menschen, welcher wegging? dań atanda = آتاندە تانگ.

Die Verba, deren Stamm auf einen Vocal ausgeht, erhalten statt seiner ein langes ā: uqān = اوقيغان, yasān = ياساغان. Analog damit müsste das Partic. der negativen Form barmān sein = بارماغان, es wird jedoch, wahrscheinlich um Zweideutigkeit zu vermeiden, eine ganz abweichende Form gebraucht: barmadįq; so: baran gši bilir, barmadįq gši bilmąz, wer gegangen ist der weiss, wer nicht gegangen ist weiss nicht.

Ein Participium praeter. wird auch in folgenden Beispielen gebraucht: geląumiš, man sagt, dass er gekommen, geląndur, man muss annehmen, dass er gekommen.

Aus dieser Form bildet man, eben so wie im Tatarischen, die Form zum Ausdruck der Negation des Vorhandenseins der Handlung: gụrąnim yoq, ich habe nicht gesehen. Zu bemerken ist dabei eine Verkürzung bei den Yaumud; während die Esen-ili gụrąnyoq, er sah nicht, sagen, hört man bei jenen: gụrąnoq; bei diesen: gụrąnim yoq, bei jenen: gụrąmoq.

Partic. fut.: barįr, barmaz; bilmąz yerdą don izzetli, bilir yerdą baš izzetli, dort, wo man (ihn) nicht kennt, wird das Kleid geehrt, wo man (ihn) kennt ehrt man den Kopf (= dem russ. Sprichwort: по платью встрѣчаютъ, по уму провожаютъ, d. h. nach dem Kleide ist der Empfang, nach dem Verstande der Abschied).

Ferner bemerken wir das auf -ǵaq, -ǵąk ausgehende Particip, z. B. barǵaq, gelǵąk. Aus diesem Partici-

pium wird mit dem Praeteritum des Auxiliars der Conditionalis gebildet: barǵaqtịm, ich würde fahren. Dụn Balquyā barǵaq kụnlụn bardị, ụzụm yolịnị bilmiyạrin, biledsiz bara bilmạdim; biledim bar bolsa barǵaqtịm, gestern wollte ich nach Balkuya gehen, ich selbst aber kenne nicht den Weg und konnte ohne Führer nicht dorthin gehen; wenn bei mir ein Führer gewesen wäre, wäre ich gegangen. Dies ist, wie Sie sehen, in der Mundart der Yaumud, die der Esen-ili bietet eine vollständige Form des Auxiliars.

Es giebt eine Art Particip, welches lautet: barmalị, gelmạli, der welcher gehen, kommen muss; itmạli, das was man machen muss. Diese Form wird auch wie der Indicativ gebraucht, oder vielmehr, wie der Imperativ, in der Bedeutung einer Hinweisung, Bitte.

(NB. Eine ähnliche Form bieten die Adjectiva verbalia: yemạli essbar, kụkmạli nomadisch.)

Übrigens können die Participia periphrastisch auch in der Bedeutung des Indicativs gebraucht werden: gelǵạkderin ich werde kommen, gelǵạksin du wirst kommen, gelǵạkderiz wir werden kommen.

Infinitiv barmaq.

Auffallend ist die Verkürzung der Personalendungen des Singulars bei den Yaumud in der Frage: gelirmiṅ wirst du kommen? Ōbaṅa qaidarmaṅ? Ruḫsat birsạ qaidịyarịz, wirst du in deinen A'ul (ōba) zurückkehren? Wenn er erlaubt, werde ich zurückkehren.

(NB. Die Höflichkeit der Turkmenen verlangt, dass man von sich im Plural rede.)

Hier folgt ein kleines Muster des Dialects der Yaumud:

Nefes Maqtum ōbasịnda ma? ōbasịnda. Ušana gelǵąkmą? gelirin dib aidịyar. Qaḱan gelǵągin bildińmą? ište gelir. Ist Nefes Maqtum in seinem A'ul? Ja. Wird er aufs Dampfboot kommen? Er sagt, er werde kommen. Weisst du, wann er kommen wird? Er wird gleich kommen.

Hier lasse ich einige gewöhnliche Sprichwörter der Turkmenen folgen:

Itiń aγzị ala bolsa qurd qụrąndą berigir, wenn die Hunde auch unter sich streiten, kommt ein Wolf, stehen sie für einander.

Qulan balasị at bolmaz, qurd balasị it bolmaz, ein wildes Füllen wird kein Pferd, ein junger Wolf wird kein Hund.

Yetim uγlaq saqlasan, aγzịń burnuń yaγ bolur; yetim uγlan saqlasań, aγzịń burnuń qan bolur, wenn du ein verwaistes Zickel erziehst, werden dein Mund und deine Nase in Butter sein; wenn du ein verwaistes Kind erziehst, werden dein Mund und deine Nase in Blut sein.

Zum Schlusse erlaube ich mir Ihnen Einiges aus dem turkmenischen Wortschatze mitzutheilen:

Meer. deñiz: Caspisches M. [illegible] jeder Meerbusen, mag er gross sein wie der [illegible], oder klein wie der [illegible] oder der von [illegible], heisst [illegible]. Die Meerbusen [illegible] das Wasser [illegible]. Zur Noth kann ein Kameel das Wasser aus dem [illegible] trinken, aber nicht aus dem [illegible]

busen gebraucht man auch das Wort ailaq, d. h. umringt, vom Verbum ailamaq umringen, von welchem auch das im Gebrauche oft vorkommende ailanmaq herkommt. Das bittersalzige Brunnenwasser adkį su, Quellwasser sụiġi. Familiengrade: Grossvater baba, Grossmutter mama, ine, Vater ata, Mutter ana, Frau helại (arab. حلال?), ältester Sohn tumsa, jüngerer Sohn urtanġi (d. h. der mittlere), jüngster Sohn kụrfạ, Enkel aqtịq, Grossenkel ƙaulịq, Urgrossenkel qaulịq, dessen Sohn yaulịq. Daher die Redensart: adam ƙaulịγị gụrụr, yaulịγịn gụrmạz, d. h. ein Mensch kann seinen Enkel sehen, aber den Urenkel kann er nicht sehen. Älterer Bruder aγa, jüngerer ini, ältere Schwester igeƙi, jüngere Schwester uya.

Namen des Pferdes nach Geschlecht und Alter: Pferd überhaupt, ohne Unterschied des Geschlechts: yịlqị, Hengst yābi, Wallach aiγịr yābi, aḥta yābi, Stute baital, Füllen im 1sten, 2ten, 3ten und flg. Jahren: qulun, yafaγị, tai, qunan, dụnạn, bąšli, altịlị.

Namen des Schafes: Schaf, ohne Unterschied des Geschlechts: qōyun, Heerdenhammel quƙ, Mutterschaf saγlịq (bei den Esen-ili), saγmal (bei den Yaumud), neugeborenes Lamm quzị, einjähriges iskek, zweijähriges o̧wąƙ (Yaum.), qunan qōyun (Esen-ili), dreijähriges maṅ qōyun (Yaum.), dụnạn qōyun (Esen-ili), vierjährig es maṅramaz (Yaum.), ulu yašlị (Esen-ili).

Namen des Kameels: Kameel im Allgemeinen: dụyạ; zweihöckriges, Männchen: buγra; Weibchen, irek; junges, im Anfange des 1sten Jahres kụƙąk, des 2ten Jahres ūšịq, des 3ten Jahres iki yašar, des 4ten Jahres ụš yašar, des 5ten Jahres ƙịtịr; des 6ten Jahres iki dišli (in diesem Jahre

erhält das Kameel zwei grosse Zähne); einhöckriges K., Männchen: irkek, Weibchen arwana; Bastard von einhöckrigem und zweihöckrigem Kameel, Männchen iner; Weibchen maya. Die Jungen aller Arten haben eine Benennung.

Namen der Ziege: Ziege im Allgemeinen: geḳi; Bock teke, castrirter B. serke, Weibchen geḳi, Zickel im 1sten Jahre uγlaq, im 2ten J., das Männchen erkeḳ, das Weibchen doγ; bei den Esen-ili, Männchen isḳek, Weibchen doγgeḳi; im 3ten J. ǫwąḳ teke oder serke oder geḳi, im 4ten J. mań teke u. s. w., im 5ten J. mańramaz teke u. s. w. Die Esen-ili haben für die beiden letzteren keine besonderen Namen. Zum Anführen der Ziegenheerden wird ein erwachsener Ziegenbock gewählt; er wird nicht geschoren und heisst yįq.

Fingernamen, vom Daumen angefangen (bei den Esen-ili): bašam, suwam, urtam, atsįz, sįlaḳa.

Fingermaasse: Abstand zwischen dem ausgespreizten Daumen und Zeigefinger (bašam bilạn suwamįń aḳįlanį) sụyąm; Abstand zwischen dem ausgespreizten Daumen und kleinen Finger qarįm; Abstand zwischen dem ausgespreizten Zeigefinger und kleinem Finger sirą; zwischen Zeigefinger und dem Ringfinger aqsaq sirą. Bei den Yaumud heissen die Finger, angefangen vom Daumen: bašam barmaq, sụyąm barmaq, urta barmaq, uγulǵaq, sekelek.

Theile des Kopfes: Stirn alįn, Scheitel kelle (E.), defe (Y.), Nacken inśą, Schläfe duluγum (E.), ḳeke (Y.).

Bei den Turkmenen ist der zwölfjährige chinesische Cyclus allgemein bekannt. Die Namen der Jahre haben nur einige Lauteigenthümlichkeiten: 1. sįḳan, 2. sįγįr, 3. bars, 4. tūušan, 5. lū, 6. yįlan, 7. yįlqį, 8. qoyun, 9. biǵin, 10. taqįq, 11. it, 12. dońuz.

Die Monate sind die muhammedanischen, nur einige sind abweichend von den gewöhnlichen arabischen: ašịr-ai (nach dem arab. Worte عَاشُورا) = Muharrem; ōt yaqar = Schaban (beim Neumond des Monats Schaban wird Feuer angezündet und aus dem Zelte ins Feld getragen); uraz-ai = Ramadhan; beiram-ai = Schawwal; boš-ai = Dzulkade; qurban-ai = Dzulhidsche.

Die an den Ufern ansässigen Turkmenen beschäftigen sich mit Fischfang. Sie fangen drei Arten Fische: Stör bạkrạ, Sewruga (acipenser stellatus) sụiruk, Weissfisch duqị *). Fischproducte: Fischleim yelim, Kaviar uwịldịrịq, gedörrte Rückensehne (вязига) qịyịrdaq.

Eben so geschickt wie sie Fische mit der Harpune fangen, eben so geschickt lenken die Turkmenen ihre Böte. In ihrer Sprache heisst ein grosses Fahrzeug ukan; ein grosser Kahn mit einem Mast girḍi; ein Kahn mittlerer Grösse lọdkạ; ein kleiner flacher Kahn, auf denen die Turkmenen längs ihren sehr seichten Ufern fahren und aus Persien geraubte Sclaven bringen: qulaz; Segel elkạn; Mast buγalịq; Raa keleten; das Brett, in welches der Mast eingestellt wird, azna; Bank utra; Steuerruder sifend (aus dem Pers.?); Griff des Steuerruders deste (pers.); Ruder ḳab; Anker lawịr; Strick if.

*) Auf der Insel Tschelekän wurde mir ein kalkhaltiger Stein von einem Pfund an Gewicht, der einer Bjeluga entnommen war, übergeben. Solche Steine sollen nach den Aussagen der Turkmenen nicht selten im Innern dieses Fisches vorkommen. Ist es in Folge einer Steinkrankheit?

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 563 — 571.)

24 Février / 7 Mars 1860.

Catalogue de la littérature arménienne, depuis le commencement du IV siècle jusque vers le milieu du XVII, par M. Patcanian.

INTRODUCTION.

«L'Arménie une fois découverte, les portes de l'orient commencent à s'ouvrir et nous laissent entrevoir des richesses que nous n'aurions osé espérer; et si nous pouvons avoir des manuscrits, on ne saurait exprimer quelles lumières nous allons recevoir, pour les rejeter ensuite sur l'histoire de cette savante nation, et sur celle de ses voisins.» L'Abbé *Villefroy*.

On a beaucoup dit et écrit sur la richesse de l'ancienne littérature arménienne et sur l'utilité que l'on peut en retirer pour éclaircir les divers événements de l'histoire des peuples d'Asie [1]).

Nous ne voulons pas nous étendre sur ce sujet. Nous ne dirons que quelques mots des bibliothèques,

---

1) Villefroy, Discours sur la langue arménienne. La Croze, Joh. Schröder, Thesaurus linguae armen. Guil. et Georg. Whistons, Préface de la traduction de Mos. Khor. Brosset, Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie. Saint-Martin, Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie. Ed. Dulaurier, Journal Asiatique 1838 — 1860. Félix Nève, Études sur Thoma de Medzoph. Eugène Boré, L'Arménie (dans l'Univers). Neumann, Versuch einer Geschichte der armenischen Litteratur. Ritter, Erdkunde, IX. Theil, etc.

où se trouvent réunis les trésors de la littérature arménienne.

Depuis le commencement du IV^e^ siècle jusqu'à nos jours il existe une succession, pour ainsi dire, non interrompue d'écrivains arméniens, qui ont enrichi leur littérature nationale d'écrits dans tous les genres.

Lorsque après l'invention de l'alphabet parurent les premiers essais littéraires de l'ancienne Arménie, celle-ci perdit sa puissance politique. Les guerres, le carnage, l'incendie, les tremblements de terre, les persécutions pour la religion et pour la nationalité s'appesantirent sur cette nation jusqu'à nos jours. Pendant ces calamités ont été anéantis la plupart des monuments, qui pourraient donner une juste idée de la civilisation des Arméniens. Les compositions littéraires, entre autres, sont tombées dans l'oubli, la plupart ont disparu; d'autres se sont conservées en une ou deux copies.

On pourrait dire avec sûreté, que sans l'invention de l'imprimerie et sans la profonde vénération que les Arméniens ont pour leurs anciens écrivains, nous ne serions pas en état d'énumérer la plus grande partie de leurs oeuvres dans le présent opuscule.

Pour le moment la plupart des manuscrits arméniens se trouvent conservés dans les bibliothèques de différents cloîtres et des écoles, dont les principales sont:

1. La bibliothèque du couvent d'Etchmiadzin, qui renferme 481 numéros de livres arméniens, tant imprimés que manuscrits. Nous avons profité du

Catalogue[2]) de cette bibliothèque, publié par M. Brosset et composé par les vartabieds Manuel et Jean Chahkhathounof. Mais ce Catalogue laisse encore beaucoup à désirer, parceque pour la plus grande partie des ouvrages le rédacteur n'a pas indiqué à quelle époque ils se rapportent, ni quels en étaient les auteurs.

2. La bibliothèque de l'archevêque Sargis à Sanahin, contenant 100 numéros de manuscrits[3]).
3. La bibliothèque des Mékhitaristes à Venise. Le catalogue non publié de cette bibliothèque, contenant 383 numéros de manuscrits, se trouve au Musée Asiatique de St.-Pétersbourg.
4. Les bibliothèques des couvents de Lemberg et de Vienne, ci-devant à Trieste. Les catalogues de ces bibliothèques, composés en 1791 et 1792, se trouvent au même Musée.
5. Bibliothèque alors royale de Paris. Le catalogue des manuscrits arméniens de cette bibliothèque est joint à ceux que nous venons de nommer.
6. La bibliothèque du Collége arménien de Tiflis. Nous regrettons beaucoup de ne pas avoir eu le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque.
7. Bibliothèque du Vatican à Rome. Elle contient 13 manuscrits, renfermant en tout 50 divers ouvrages[4]).

---

2) Catalogue de la Bibliothèque d'Edchmiadzin, publié par M. Brosset. St.-Pétersbourg 1840. Cf. voyage archéol. III^e^ Rapp. p. 23: 708 N. manuscrits, parmi lesquels se sont glissés quelques imprimés.

3) Journal arménien: Արեւելեան Հայաստանի. N° 15. Tiflis 1858.

4) Elenchus codicum manuscriptorum armeniacorum e catalogo bibliothecae Vaticanae descriptus. Se trouve chez M. Brosset.

8. La bibliothèque de M. Khoudobachef à St.-Pétersbourg, riche en éditions d'Amsterdam [5]).
9. La bibliothèque de M. Voskan Ohannésiants, contenant jusqu'à 30 manuscrits, récemment copiés. Erivan.

Outre ceux que nous venons de nommer, il existe une quantité de manuscrits inédits dans les bibliothèques de l'Institut Lazaref et de M. Emin, à Moscou; dans celles de Constantinople, de Jérusalem, de Madras, et dans tous les couvents de la Grande et de la Petite-Arménie. Nous regrettons aussi de ne pas avoir plus de détails sur leur contenu.

En composant le présent Catalogue nous avons profité encore des oeuvres suivantes:

1. Quadro della storia letteraria di Armenia, estesa da Mons. Sukias Somal. Venezia. 1829.
2. Catalogue of all works known to exist in the armenian language of a date earlier than the seventeenth century, by Rev. H. G. O. Dwight, in Journal of American oriental Society. III volume. Number II. New-York. MDCCCLIII.
3. Tableau historique, par Sallantian. Moscou.
4. Catalogue de la librairie de M. Enfiadjiants à Tiflis. 1857.
5. Catalogue des livres de l'imprimerie arménienne de Saint-Lazare. Venise. 1848.
6. Histoire de Kirakos Gandzaketsi. Moscou. 1857.
7. Différents catalogues et calendriers etc. etc.

---

5) Каталогъ печатнымъ книгамъ и рукописямъ армянскимъ въ библіотекѣ Худобашева. С. Петербургъ 1889.

Le but que je me suis proposé en composant ce Catalogue, était: premièrement — d'indiquer quelles sont les oeuvres anciennes des écrivains arméniens, qui se sont conservées jusqu'à nos jours; secondement, — où elles se trouvent; troisièmement — sont-elles publiées ou non? Si elles le sont — en quel lieu? Si non — où se trouvent-elles et en combien de copies?

De cette manière j'ai pu composer un résumé exact, si non complet.

Ce Catalogue contient tous les écrivains et leurs ouvrages depuis le commencement du IV^{e} siècle jusqu'au milieu du XVII^{e}, époque où fut tarie la source de la littérature nationale, et où se fait jour l'imitation servile et la traduction d'oeuvres médiocres, écrites en latin.

Nous prions le lecteur indulgent de ne pas se montrer sévère pour les inexactitudes de notre opuscule, et de prendre en considération les difficultés que nous avons rencontrées en cherchant les matériaux pour ce Catalogue. Nous n'avons pas reçu de réponses à quelques-unes de nos lettres, adressées aux personnes dont nous espérions quelques renseignements, et pour ne pas reculer indéfiniment la publication de notre travail, nous nous sommes borné à ce que nous avons été en état de rassembler pendant les deux dernières années.

Nous espérons bientôt publier le catalogue des écrivains des XVII, XVIII et XIX siècles, et le régistre de toutes les traductions des auteurs grecs, faites par les Arméniens dans les siècles IV—XII de l'ère chrétienne.

Table des abbréviations.

Cath. = Catholicos — Patriarche.
Imp. = imprimé.
Ms. = Manuscrit.
Ven. = Venise.
exempl. = exemplaire.
S. E. = Biblioth. de l'archevêque Sarkis à Sanahin.
Coll. Arm. = Collége arménien à Tiflis.
V. Ot. = Bibliothèque de Voskan Ohannésian à Erivan.
Etchm. = Couvent d'Etchmiadzin.
Vat. = Bibliothèque du Vatican à Rome.

CATALOGUE.

IV^e^ siècle.

1) Ագաթանգեղոս։

Agathangélos, secrétaire privé de Tiridate, roi d'Arménie.

ա. Վարք և գործք սրբոյն Տրդատայ։

a. Histoire de la vie de St.-Tiridate.

բ. Վարք և պատմուքիւն սրբոյն Գրիգորի Լուսաւորչի։

b. Histoire de la vie de St.-Grégoire l'Illuminateur. Imp. C. P. 1709 et 1824. Ven. 1835. Ms. Etchm.; Khoudab.; Ven. 3 exempl.

գ. Համակ առ սուրբ Յակովբ։

c. Lettre à St.-Jacques de Nisibe. Ms. Vatic.

2) Յակովբ զգօն Մծբնայ։

Hacob (Jacques) de Nisibe, parent de l'Illuminateur.

Ճառք եւ շարականք։

Sermons et homélies. Imp. C. P. 1824. Ms. Vatic. Ven. 6 exempl.

Ces Sermons ont été traduits en langue latine et publiés par le cardinal Antonelli, à Rome, en 1756. Réimprimés à Venise, en 1765.

3) Գրիգոր Լուսաւորիչ։

Saint Grégoire l'Illuminateur de l'Arménie, catholicos en 302 — 332.

ա. Յաճախապատում Ճառք։

a. Hatchakhapatoum, — Sermons et discours. Imp. C. P. 1773. Ven. 1838. Ms. Ven. 3 exempl. Le manuscrit grec se trouve à Paris.

բ. Աղօթք Լուսաւորչի։

b. Prière de l'Illuminateur.

գ. Կնունքն դաշանց։

c. Acte d'alliance et de concorde du grand empereur Constantin avec Tiridate, roi d'Arménie. Ms. Etchm.

4) Ներսէս Մեծն։

St. Nersès le Grand, cath. 362 — 384.

Աղօթագիրք։

Livre de Prières. Imp. C. P. 18....

5) Զենոբ Գլակ։

Zenob Glak, disciple de St. Grégoire.

Պատմութիւն Տարօնոյ եւ Լուսաւորչի։

Histoire du Gouvernement de Taron. Imp. C. P. 1719. Ven. 1832. Ms. Etchm. Ven. 5 ex. imp. à Calcutta 1814.

6) Սահակ Պարթեւ Մեծն։

Sahac Partev le Grand, fils de Nersès le Grand, cath. 390 — 441.

ա. Կնունքք։

a. Lettres. Ms. C. P.

բ. Լօքն կանոնական Ճառք։

b. Epîtres canoniques. Ms. Ven.

7) Փաւստոս Բուզանդացի։

Faustus de Byzance.

Պատմութիւն Հայոց։
Histoire d'Arménie depuis 315 jusqu'à 390 de J.-C. Imp. C. P. 1730. Ven. 1832. Ms. Ven. 4 exm. S. E.

8) Ի՛եսրոպ Ի՛աշտոց։
Mesrop Machtots.

ա. Ի՛աշտոց գիրք։
a. Rituel.

բ. Թուղթք։
b. Lettres. Ms. Ven.

գ. Հոգեւոր երգք։
c. Hymnes.

V^e^ siècle.

1) Ե՛զնիկ Կողբացի։
Eznik Koghbatsi, disciple de Mesrop.

ա. Եղծք աղանդոց։
a. Réfutation des différentes sectes — des Païens, des Adorateurs du feu, de la religion des Sages de la Grèce et des Manichéens. Imp. à Smyrne 1762. Ven. 1826. Ms. Ven. Traduction française par Le Vaillant de Florival. Paris, 1853. Quelques fragments traduits en allemand et en anglais par Neumann.

բ. Խրատականք։
b. Préceptes moraux.

գ. Թուղթ առ Ի՛աշտոց վ՝արդապետ։
c. Lettre au Vartabied Machtots. Ms. C. P.

դ. Յաղագս ստեղծմանն աշխարհի։
d. De la création du monde. Ms. Vatic.

2) Կորիւն Վքանէլի։
Koriun Skantchéli.

Վարք սրբոյն Մեսրոպայ եւ գիւտ գրոց։
Vie de St. Mesrop, l'inventeur de l'Alphabet arménien. Imp. Ven. 1833. Ms. Etchm. Ven. 2 exempl.

3) Մամբրէ Վերծանող։
Mambré, *surnommé Verzanogh*, frère de Moïse Khorénatsi.

ա. Քար ի յարութիւն Ղազարու։
a. Discours sur la résurrection de Lazare. Imp. Ven. 1833.

բ. Քարք ի Կալուստ Տեառն Յերուսաղէմ արմաւենեաց։
b. Discours sur la fête des Rameaux. Imp. Ven. 1833. 1842 ....

4) Մովսէս Խորենացի։
Movsès Khorenatsi.

ա. Պատմութիւն Հայոց ի Հայկայ մինչեւ ցամն 441 յետ Ք. Ի.
a. Histoire d'Arménie depuis l'origine jusqu'à l'année 441 de J.-C. Imp. Amsterd. 1695. Lond. 1736. Ven. 1752. 1827. 1842 ....

Le manuscrit le plus ancien se trouve, à ce qu'on dit, à Tiflis dans le Collége arménien. Ms. Etchm. Ven. 6 exempl.

Traduction latine, faite par les frères Whiston à Londres, en 1736.

Traduction française par Le Vaillant de Florival à Paris, en 1841.

Traduction russe, par Ohannesian à St.-Pétersbourg, en 1804.

Traduction russe, très-exacte, faite par Emin à Moscou, en 1858.

Traduction italienne, par Capelletti à Venise, en 1841.

բ. Պիտոյից. ՚ի խնդրոյ Թէոդորոսի ուրումն ։

b. Rhétorique. Imp. Ven. 1796. 1842. Ms. Ven. 7 exempl.

գ. Աշխարհագրութի ։

c. Géographie. Imp. Marseil. 1683. Londres 1726. Ven. 1751-1842. Ms. Tiflis Col. Arm. Traduite et publiée par St.-Martin dans ses Mémoires sur l'Arménie. Paris 1819. Tome second.

դ. Թուղթ առ Սահակ Արծրունի ։

d. Lettre à Sahag Arzrouni. Ms. Ven.

ե. Ճառ Այլակերպութեան ։

e. Discours sur la Transfiguration. Ms. Ven. 4 exempl.

զ. Ներբող Հռիփսիմեանց ։

f. Panégyrique de la Ste.-Ripsimée. Ms. Ven. 2 exempl.

է. Երգք

g. Cantiques. Ms. Ven. C. P.

ը. Ճառ իմաստութեան ։

h. Discours sur la sagesse. Ms. S. E.

թ. Պատմութի սրբոյ Աստուածածնի և պատկերի, նորա ՚ի խնդրոյ իշխանացն Արծրունեաց ։

i. Histoire de la Ste.-Vierge et de son image. Ms. Ven.

5) Դաւիթ անյաղթ ։

David l'invincible, neveu de Khorenatsi.

ա. Սահմանք իմաստասիրութե . գիրք սահմանաց և կակաց ։

a. Livres des Définitions. Imp. C. P. 1731. Ven. 1833. Ms. Etchm.

բ. «Ուրճրացուցէք». Ներբողեան սրբխաչին։

b. Homélie en l'honneur de la Ste.-Croix. Ms. Ven.

գ. Լուծմունք հինգ ձայնից. Ներածութիւնք Պորփիւ-
րի և մեկնութիւնք նորին։

c. Traduction et explication de l'introduction à la logique d'Aristote, par Porphyre. Ms. Ven. C. P. S. E.

դ. Պատասխան առ Կիւտ։

d. Réponse à Kioud, Patriarche d'Arménie. Ms. C. P. Ven.

ե. Հարցուածով պիտառութիւն։

e. Catéchisme philosophique. Ms. Ven. C. P.

զ. Քարոզք ընդդէմ չորից պատճառացն Պիւռոնի։

f. Sermons contre les quatre causes de Pyrrhon. Ms. Etchm.

6) Կիւտ առահեզացի։

Kioud d'Arahez, cath. 465 — 475.

Թուղթ առ Դաւիթ անյաղթ. «Երկնաւորին ցա-
նկա».

Lettre à David-l'Invincible. Ms. Ven. 2 exempl.

7) Յովհաննէս Մանդակունի։

Hovhannès Mandakount, Cath. 480 — 487.

ա. Ճառք Երրորդութե։

a. Discours de la Trinité. Imp. Ven. 1837.

բ. Ճառք խրատականք։

b. Sermons. Ms. Ven. 4 exempl. imp. Ven. 1836.

գ. Քարոզք և ատենաբանութիւնք։

c. Les prédications. Ms. C. P.

դ. Ողբ։

d. Elégie. Imp. Ven. 1836.

8) Եղիշէ Վարդապետ։

Eghiché Vartabied, 449 — 480.

ա. Պատմութիւն վարդանանց։

a. Histoire des persécutions de l'église arménienne par les Perses; les guerres des Arméniens contre les Perses. — Imp. C. P. 1764. 1823. St.-Pétersb. 1787. Nakhitchev. 1787. Ven. 1828, 1832, 1838, 1852 . . . Ms. Etchm. Ven. 5 exempl.

Traduction italienne, par Capelletti, Ven. 1841.

Traduction française, par Cabaradji, Paris. en 1844.

Traduction anglaise, par Neumann, à Londres en 1830.

Traduction russe par Chanchéief. Tiflis, en 1853.

բ. Սրատ վիանձանց։

b. Exhortations aux moines. Imp. Ven. 1828.

գ. Մեկնութիւն Տէրունական աղօթից։

c. Explication de la prière «Pater Noster». Imp. Ven. 1838. Ms. Etschm.

դ. Մեկնութ ծննդոց, Յեսուայ, Դատաւորաց եւ։

d. Explication de la Genèse, des livres des Rois de Josué et des Juges. Imp. Ven. 1833. Ms. Etchm.

ե. Ողանազան ճառք։

e. Différents discours et sermons sur la passion, mort, sepulture et résurrection de S. Chr. Ms. Ven. C. P.

ջ. Աղօթք։

f. Deux prières pour les prêtres défunts. Ms. C. P. Ven.

է. Հատ եկեղեցական կանոնաց։

g. Traité sur les canons ecclésiastiques. Ms. Ven. C. P.

ը. Հատ վասն հոգւոց մարդկան։

h. Essais philosophiques sur l'âme. Ms. Ven.

9) Ղազար Պարփեցի։

Lazare Parbetsi.

ա. Պատմութիւն Հայոց։

a. Histoire d'Arménie depuis 388 — 485. Imp. Ven. 1793. 1807. Ms. Etchm. Ven.

բ. Թուղթ Ղազարայ առ Վահան Տէրն Մամիկոնէից։

b. Lettre à Vahan prince Mamiconian. Imp. Moscou. 1853.

10) Խոսրով, Թարգմանիչ։

Khosrov, un des traducteurs de la Bible arménienne.

Պատմութիւն վարուց սրբոյն Սահակայ։

Histoire de la vie de St.-Sahac. Ms. Ven.

11) Արձան Արծրունի։

Ardzan Arzerouni, traducteur. Ses oeuvres n'existent plus.

12) Աբրահամ Խոստովանող, աշակերտ սրբոյ Ղեւոնդեանց։

Abraham.

Պատմութիւն արեւելեան վկայից։

Histoire des martyrs de son temps. Oeuvre disparue.

13) Ստեփաննոս Սիւնեաց եպիսկոպոս։

Stephannos évêque de Siounie.

ա. Մեկնութիւն ժամագրոց, Պանիկի են։

a. Explication du Bréviaire.

բ. Տաղք։

b. Cantiques.

գ. Պատմութիւն։ ոչ գոյ։

c. Histoire d'Arménie. N'existe plus.

14) Եզրաս Անգեղեցի։

Ezras Anguelatsi.

Հարտասանութիւն. ոչ գոյ։

Rhétorique. N'existe plus.

VI^e siècle.

1) Մովսէս Եղիվարդացի։

Movsès Eghivardatsi, cath. 551 — 594.

Տօմար։

Calendrier.

2) Աբրահամ Մամիկոնեցի։

Abraham Mamiconetsi.

ա. Պատմութիւն ժողովոյն Եփեսոսի։

a. Histoire du Concile d'Ephèse en 431. Le manuscrit existait à C. P. en 1825. Ven. 2 exempl.?

բ. Հատ վասն նշխարաց սրբոց։

b. Homélies sur les reliques des Saints.

գ. Թղթակցութիւն ընդ Կիւրիոնի։

c. Correspondance avec le Patriarche Kurion.

3) Պետրոս Սիւնեցի. Քէրթող։

Petros Sunetsi, Kertogh.

ա. Ներբող ի սբ կոյսն. «Նազմութիւնք քնարէր»
a. Homélie en l'honneur de la Sainte-Vierge. Ms. Ven. 2 exempl.

բ. Ճառք զանազանք ։
b. Discours et sermons. Ms. Ven.

գ. Ճառ բնութեան ։
c. Traité sur la nature. Ms. Ven.

դ. Պատասխանիք առ հարցմունս Վաչագանայ իշխանի ։
d. Traité sur différentes matières, écrit à la prière de Vatchagan, roi d'Albanie. M. Ven. 2 exempl.

ե. Պատմութիւն ։ ոչ գոյ ։
e. Traités historiques. N'existe plus.

4) Ներսէս Աբեղայ ։
Nersès Moine.
Յիշատակ վկային Իզդիբուզդայ ։
Vie du Martyr Izdipusd, ou Déodate. Ms. Ven.

5) Կիւրիոն, Վրաց կաթուղիկոս ։
Kurion, *Patriarche des Géorgiens*, disciple de Mosès Eghivardatsi.
Թուղթք բ առ Աբրահամ կաթողիկոս ։
Deux lettres au Catholikos Abraham. Ms. Ven.

6) Աբրահամ աղբաթանեցի ։
Abraham Aghbatanetsi, cath. 594 — 617.

ա. Երեք թուղթք առ Կիւրիոն Վրաց կաթողիկոս ։
a. Trois lettres à Kurion, Archévêque des Géorgiens. Ms. Ven.

բ. Դաւանութիւնք և նզովք ։
b. Sectes et anathèmes. Ms. Ven.

VII[e] Siècle.

1) Կոմիտաս ։
Comitas; cath. 617 — 621.

Ներբող Հռիփսիմեանց ։

Homélie en l'honneur de sainte Rhipsime. Imp. dans les Bréviaires arméniens.

2) Եզնակ ։

Eznak.

Պատմութիւն իւրոյ ժամանակին ։

Histoire de son temps. Cette oeuvre n'existe pas entièrement, mais quelques fragments se trouvent à Venise.

3) Եզր ։

Ezra, cath. 628 — 640 — ami de l'empereur Héraclius.

Աղեւակալ ։

Bréviaire, imprimé sous le titre d'Arevakal. Ms. Ven.

4) Մատթոս սաղայ Սիւնեցի ։

Mathousagha siunetsi.

ա. Թուղթ առ Հերակլէս ։

a. Lettre à Héraclius. Ms. Ven.

բ. Աշխարհագրութիւն Հայաստանի և կարգ կաթողիկոսաց ։

b- Géographie d'Arménie et les noms des catholikos en ordre chronologique. Ms. Etchm.

5) Յովհաննէս Մամիկոնեան ։

Hovhannès Mamiconian.

Պատմութիւն Տարոնոյ ։

Histoire de Taron jusqu'à l'an 640, servant de continuation de celle de Zénob Glac. Imp. à C. P. 1719. Ven. 1832. Ms. Etchm. St.-Pétersb. Ven. 6 exempl.

6) Յովհաննէս Մայրագոմեցի ։

Hovhannès Maïragometsi, ou de Maïravauk.

ա. Խրատ վարուց ։

a. Conseil pour la bonne conduite. Ms. Ven.

բ. Հաւատարմատ ։

b. Foi radicale. Ms. Ven. C. P.

գ. Նոյեմակ ։

c. Noëmak. Le mot n'a aucune signification dans la langue arménienne. C'est un discours sur la religion. C. P.

դ. Քարոզք ։

d. Sermons. Ms. Etchm.

7) Դաւիթ Բագրեւանդացի ։

David Bagrevandatsi.

ա. Բան վասն գործոց և չարչարանաց Քրիստոսի ։

a. Traité sur les actes et les souffrances de J.-C. Ms. Ven.

բ. Բան վասն երկուց Բնութեանց։

b. Traité sur les deux natures de J.-C. Ms. Ven.

8) Թէոդորոս Քռթէնաւոր ։

Theodor Khertenavor.

ա. Ճառ ընդդէմ Մայրագոմեցւոյ ։

a. Réfutation des erreurs d'Hovhannès Maïragometsi. Ms. Ven.

բ. Ճառ ի սուրբ խաչն ։

b. Sermons sur la sainte croix. Ms. Ven.

9) Մովսէս Սիւնեցի ։

Movsès Siunetsi, *Kertogh.*

ա. Ճառք ։

a. Sermons. Ms. Ven.

բ. Քերականութիւն ։

b. Grammaire. Ms Ven.

10) Անանիա Շիրակացի , Համարող

ա Գիրք աստեղաբաշխութեան . աստեղագիտութիւն ։

a. Astronomie. Imp. Ven. 1821. Ms. Etchm. Ven. 4 exempl. Paris. Quelques fragments traduits et publiés en 1832, dans le Journal Asiatique N° 12.

բ. Գիրք վասն կշռոց և չափուց։

b. Livre des mesures et des poids. (Imprimé dans le calendrier 1821.)

գ. Մաթեմաթիկայ։

c. Mathématiques. (Imprimé dans le calendrier 1821.)

դ. Թուաբանութիւն։

d. Arithmétique. Ms. Ven. 2 exempl.

ե. Քրոնիկոն, ժամանակագրական պատմութիւն։

e. Chronique. Ms. Ven.

զ. Յան վասն տոնի. "զտօն սքր զատկի"։

f. Sermon sur la fête de Pâques. Ms. Ven.

է. Հատք վասն խոնարհութեան ևս։

g. Discours sur l'humilité. Ms. Ven.

ը. Վասն որպիսութ կեանց իւրոց։

h. Les vicissitudes de sa vie. Ms. Ven.

11) Գրիգոր Նարշառունեաց։

Grigor Archarouni.

ա. Մեկնութիւն ժամակարգութեան։

a. Explication du rituel arménien. Ms. Ven. à la prière de Vahan Mamiconian.

բ. Հատք ծննդեան ևս։

b. Sermons sur la naissance, mort et résurrection de J. C. Ms. Ven.

12) Փիլոն Թիրակեցի։

Philon de Thirak.

Պատմութիւն Յոկրատայ յունի։

Histoire du Grec Socrate. Ms. Ven. S. E. V. Oh.

13) Սահակ Ձորափորեցի։

Sahak Dzoraphoretsi, cath. 677 — 703, élève de Khertenavor.

ա. Քարոզ արմատնեաց։

a. Sermon sur le dimanche des Rameaux. Ms. Ven.

բ. Երգք վասն սուրբ խաչի։

b. Hymnes sur la sainte croix. Ms. Ven.

14) Զաքարիայ Վաղարշապատցի։

Zacharia Vagharchapatsi.

Քանի մի հատուածք յաղագս աշակերտաց Մովսեսի Սիւնեցւոյ։

Quelques notices relatives aux disciples de Mosès Siunetsi. Ms. Ven.

15) Բարսեղ Ջոն։

Barsegh Djon. Par ordre du Catholikos Nersès il mit les hymnes arméniens dans l'état où on les chante aujourd'hui; d'où ce recueil fut appelé Djonentir (choix de Djon).

ա. Մեկնութիւն Մարկոսի։

a. Explication de S. Marc. 1 vol. Ms. incompl. Ven.

բ. Երգարք։

b. Hymnes. Ven.

16) Սեբէոս, եպիսկոպոս։

Sébéos, évêque Bagratouni.

Պատմութիւն ի Հերակլէ։

Histoire d'Héraclius. Imp. C. P. 1851. Ms. V. Ot. Etchm.

Traduction russe en manuscrit existe à l'Académie des Sciences.

17) Գրիգորատուր։

Grigoratour.

Ընդդիմաբանութիւն ընդդէմ Յովհաննու Մայրագոմեցւոյ։

Réfutation des écrits de Hovhannès Maïragometsi. Il n'existe aucune copie complète de ce manuscrit, mais quelques fragments se sont conservés chez différents auteurs.

VIII^e^ siècle.

1) Յովհաննէս Օձնեցի։

Hovhannès Odznetsi, philosophe, cath. 718—729, disciple de Khertenavor.

ա. Կանոնք ըստ վերջին օծման։

a. Règles pour administrer l'extrême-onction. Imp. Ven. 1833.

բ. Շարական. "Մեղաքյամբ"։

b. Hymnes.

գ Հատ ընդդէմ Պաւլիկեանց և Նստիքեանց։

c. Sermons contre les Pauliciens, Eutychéens. Imp. Ven. 1833.

դ. Ընտենաբանութիւն ժողովական ի Դուին։

d. Oraison synodale à Dvin, en 719. Imp. avec une traduction latine. Ven. 1833.

ե. Հատ ընդդէմ Մայրագոմեցւոյ։

e. Sermons contre Maïragometsi. Imp. à Ven. 1806. avec la traduction latine. Ven. 1816.

զ. Բացայայտութիւն կարգաց եկեղեցւոյ. մեկնութիւն ժամագրքի։

f. Explication des fonctions ecclésiastiques de l'église arménienne. Ven.

Explication du Bréviaire. Ms. S. E.

2) Ստեփաննոս Սիւնեցի։

Stephannos Siunetsi.

ա. Թուղթ առ Գերմանոս։

a. Lettre à Germanos, patriarche de Constantinople. Ms. Ven. C. P.

բ. Թուղթ առ Աթանաս։

b. Lettre à Athanase, patriarche d'Antioche. Ms. Ven. C. P.

գ. Մեկնութիւն Յոբայ, Դանիէլի, Եզեկիէլի։

c. Explications de Job, Daniel, Ezéchiel. Ms. Ven. C. P.

3) Սիոն Վարդանցի։

Sion Bavonatsi, cath. 767 — 775.

Հաւաքումն կանոնաց։

Recueil de canons ecclésiastiques.

4) Խոսրովիկ։

Khosrovik.

ա. Քառ ի վերայ մեծի պահոց։

a. Sermons sur le Grand Carême. Ms. Ven. C. P.

բ. Խնդիրք վիճաբանական ընդդէմ Յունաց։

b. Questions polémiques contre les Grecs. Ms. Ven. C. P.

գ. Աստուածաբանական հիւթից բանք։

c. Discours théologique. Ms. Ven. 2 exempl.

5) Ղևոնդ երէց։

Ghevond (Léonce) Ierets.

Պատմութիւն եկից Տաճկաց։

Histoire de l'origine des Mahométans et des premiers Kaliphes. Imp. à Paris 1857. Ms. Ven. Etchm. V. Oh. St.-Pétersb.

Traduction française, par Chahnazariants. Paris 1857.

Traduction russe en manuscrit se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie des Sciences à St.-Pétersbourg.

IX^e Siècle.

1) Ը. Զաքարիա Ը. Զակցի։

Zacharia Zaktsi, cath. 854 — 875.

ա. Հատը ի վերայ Տէրունական տօնից։

a. Homélies sur l'incarnation, sur le baptême de J. C. etc. Ms. Ven. 3 exempl.

բ. Թղթակցութիւն ընդ Յոյնս. առ Փոտ և առ Վասհան Նիկիոյ։

b. Correspondance avec les Grecs; lettres à Photius et à Vahan de Nicée. Ms. C. P. Ven.

գ. Մեկնութիւնք։

c. Commentaire sur les quatre Evangiles. — N'existe plus.

դ. Պատմութիւն ժողովոյն Շիրակվանայ։

d. Histoire du concile de Chirakavan en 862.

2) Վասհան Նիկիոյ։

Vahan, évêque de Nicée.

ա. Ճառ ի վերայ սուրբ Երրորդութեան։

a. Discours sur la Sainte Trinité Ms. Ven.

բ. Թուղթ առ Ը. Զաքարիայ. "Ընծային առ աքեաղն Պօղոս"։

b. Lettre à Zacharia, relativement au concile de Chalcédoine. Ms. Ven. 2 exempl.

L'original grec se trouve dans la Bibliothèque des Pères Grecs, II. volume.

3) Սահակ Մեռուս։

Sahac Merout.

Թուղթ առ Փոտ "Պահանայապետի"։

Lettre au Patriarche Photius. Ms. Ven.

4) Համամ Արևելցի, վարդապետ։

*Hamam Arévelts*i, docteur.

ա. Մեկնութիւն առակացն։

a. Explication des proverbes de Salomon. Imp. C. P. 1826. Ms. Etchm. Ven.

բ. Մեկնութիւն Յովբայ Նահին. «Ով կդա»։

b. Commentaire du chapitre 38 de Iob. Ms. Ven.

գ. Նանք Քերականականք. ոչ գոն։

c. Traité exégétique sur la grammaire arménienne. N'existe plus.

դ. Պատմութիւն։

d. Fragments historiques. Ven.

ե. Մեկնուի «Ընդրիծք» սաղմոսի։

e. Commentaire sur le psaume 118. Ms. Ven.

5) Գագիկ և Գրիգոր։

Gagik et Grigor, le premier était abbé du couvent d'Atom; le second diacre du même couvent.

Ընտոմադիր։

Atomagir. La vie des Saints, ou martyrologe, imprimé dans le légendaire arménien, intitulé Aïsmavourk. Ms. Ven.

6) Յովհաննէս Բժիշկ։

Hovhannès Médecin.

Վարք սրբոց վկայից և Դիոնիսիոսի Ընդիսպագացւոյն։

Vie des saints martyrs, et celle de St.-Denis l'Aréopagite. Ms. Ven.

7) Գևորգ Կարինցի։

Gevork Karinetsi, cath. 875—879.

Թուղթ առ Յովհան Ընտրի։

Lettre à Jean, patriarche syrien. Ms. Ven. C. P.

8) Մաշտոց Եղիվարդացի։

Machtots Eghivardatsi, cath. 897.

Թուղթք առ Աբբաս իշխան և առ բնակիչս Դվնայ։

Lettres à Abbas, prince arménien, et aux habitants de la ville Dvin, après leur délivrance d'un tremblement de terre. Ms. Ven.

9) Ճապուհ Բագրատունի։

Chapouh Bagratouni.

Պատմութիւն մահուան Սմբատայ և աւերանաց աշխարհիս Հայոց յանօրէն Յուսուփայ։

Histoire du prince Sembat et de la destruction de l'Arménie par Jousouf, commandant arabe.

Le seul manuscrit, à ce qu'on dit, existe dans la bibliothèque de Sarguis, archevêque de Tiflis.

10) Յովհաննէս կաթուղիկոս, պատմաբան։

Hovhannès cathoughikos, cath. 897 — 925.

Հայոց պատմութի՛ւն ի սկզբանէ աշխարհի մինչև ցամ Տեառն 925.

Histoire d'Arménie depuis l'origine du monde jusqu'à l'an de grâce 925. Imp. à Jérusal. 1843. Moscou 1853. Ms. Emin. Ven. Etchm. Paris N° 91.

Traduction française par Saint-Martin. Paris 1841.

11) Թովմայ Արծրունի։

Thoma Ardzrouni.

Պատմութիւն Արծրունեաց ի 5 գիրս ցամն 996, շարունակեալ յումեմնէ մինչև ցամն 1226.

Histoire des princes Ardzrouniens, en 5 livres. — 996; continuée par un inconnu jusqu'à l'an 1226. Imp. à C. P. 1852. Ms. Ven. 2 exempl.

12) Նանա Ասորի։
Nana le Syrien.

Մեկնութիւն Յովհաննու ։
Explication de l'Evangile de Jean. Un manuscrit de l'année 1115 existe à Ven. Etchm.

13) Ստեփաննոս ։
Stephannos, disciple de Machtots.

Վարք Մաշտոց վարդապետի ։
Vie de Machtots Vartabied. Ms. Ven.

X^e Siècle.

1) Սամուէլ Կամրջաձորեցի ։
Samuel Kamrdchazoretsi, musicien.

Տօնական Բանք յաղագս տօնից Տէրունականաց 40օրեայ պահոցն, առաջաւորաց, եւ ։
Sermons sur les différentes fêtes de l'église arménienne. Ms. Ven. 1 — 10 exempl.

2) Անանիա Նարեկացի ։
Anania Narékatsi.

ա. Ներբող ի վերայ եկեղեցւոյն Վաղարշապատայ ։
a. Eloge de l'église de Vagharchapat. Ms. Ven.

բ. Ճառ ընդդէմ Թոնդրակեցւոց ։
b. Traité contre la secte des Thondrakiens, hérétiques descendus des Pauliciens. Ms. Ven.

գ. Յաղագս մարդեղութեան բանին Այ ։
c. Discussion sur l'incarnation du verbe divin. Ms. Etchm.

3) Խոսրով մեծն Անձևացեաց։

Khosrov le Grand, évêque Andzévatsi.

ա. Մեկնութիւն գրոց ժամակարգութեան։

a. Explication du Bréviaire arménien. Imp. C. P. 1730. Ms. Ven. 5 exempl.

բ. Մեկնութիւն պատարագի։

b. Explication de la messe arménienne. Ven 3 exempl.

4) Մեսրոպ երից վարժապետ։

Mesrop iérets Vaïedzortsi.

ա. Պատմութիւն մեծին Տրդատայ։

a. Histoire de Nersès le Grand. Imp. Madras 1775. Ms. S. E.

բ. Պատմութիւն վրաց և Հայոց։

b. Histoire des Géorgiens et des Arméniens. Histoire des princes Orbélians. Imp. à Madras. 1775.

5) Գրիգոր Նարեկացի։

Grigor Narekatsi, fils de Khosrov le Grand.

ա. Նարեկ.

a. Narec. 95 prières. Imp. Ven. 1801, 1827. Avec le commentaire, 1807, 1844, 1804, 1827. Ms. Ven. 7 exempl.

բ. Մեկնութիւն երգոց Երգոյն։

b. Commentaire sur le Cantique des cantiques. Imp. Ven. 1789, 1827. Ms. Etchm. Ven. 4 exempl.

գ. Ճառք և գովեստք։

c. Sermons et homélies, la plupart traduits en latin par le cardinal Antonelli et publiés à Rome en 1756. Imp. à Venise 1827. Ms. Ven. 3 exempl.

դ. Պատմութիւն խաչին ապարանից ։
d. Histoire de la croix d'Aparan. Ms. Ven.
ե. Մեկնութիւն Յոբայ ։
e. Commentaire sur le chapitre 38 de Job. Imp. Ven. 1827. Ms. Ven.
զ. Տաղք և երգք ։
f. Hymnes et cantiques. Imp. Ven. 1827.
է. Ման խրատու վասն ուղիղ հաւատոյ և մնքուր վարուց առաքինութեան ։
g. Traité sur la doctrine chrétienne. Imp. C. P. 1774.
ը. Ներբողեան Յակովբոյ Մծբնայ Հայրապետին և առաքելոց ։
h. Eloge de St.-Jaques de Nisibe et des apôtres. Quelques passages en ont été traduits et publiés à Rome par le cardinal Antonelli, en 1756.

6) Դաւիթ վանահայր ։
David Vanahaïr (Abbé).
ա. Հատ ի վերայ պահոց ։
a. Traité sur le jeûne. Ms. Ven. C. P.
բ. Հարցք երկուց իմաստասիրաց ։
b. Interrogations ou dialogues de deux philosophes. Ms. Ven. C. P.

7) Ուխտանէս Ուռհայեցի ։
Oukhtanès Ourhaietsi.
ա. Պատմութիւն եկեղեցւոյն Հայոց ։
a. Histoire de l'église arménienne. Ms. Etchm. V. Oh. Ven.
բ. Յաժանումն վրաց ի Հայոց ի ձեռն Կիւրիոնի ։
b. Histoire de la séparation de l'église arménienne de celle des Géorgiens, causée par Kurion. Ms. Etchm. Ven.

8) Գագիկ Արծրունի։

Gagik Ardzrouni, prince de Vaspourakan 908 —1937.

ա. Թուղթ առ կայսրն Յոմանոս։

a. Lettre à l'empereur Romain. Ms. Ven.

բ. Թուղթ առ Պատրիարգն Կոստանտնուպօլսոյ։

b. Lettre au patriarche de Constantinople sur la doctrine des Arméniens. Ms. Ven.

9) Ստեփաննոս Ասողիկ։

Stephannos Asoghik.

ա. Պատմութիւն Հայոց ի սկզբանէ մինչև ցամն 1004.

a. Histoire d'Arménie depuis l'origine jusqu'à l'an 1004. Imp. Paris 1859. Ms. S. E. V. Oh.

բ Մեկնութիւն Յրեմիայ մարգարէի։

b. Explication de Jérémie. Ms. Ven.

10) Մովսէս կաղանկատուացի։

Mosès Kaghakantovatsi.

Պատմութիւն Աղուանից. յերիս գիրս։

Histoire des Aghovank (Albaniens). Un manuscrit du XII^{e} siècle se trouve à Etchm. S. E. Emin, Miansarian, St.-Pétersbourg. Ven. 2 exempl.

Sous presse, à Moscou, à Paris.

La traduction russe sera incessamment publiée par l'Académie des Sciences, à St.-Pétersbourg.

XI^{e} siècle.

1) Յովհաննէս կոգեռն։

Hovhannès Kozern.

ա. Հառ ի վերայ օրացուցի։

a. Traité chronologique sur le calendrier. Ms. Ven.

բ. Քրիստոնէական վարդապետութիւն ։

b. Méditation sur la doctrine chrétienne. N'existe plus.

գ. Հաւատոյ գիրք և տոմարական բանք ։

2) Գրիգոր Մագիստրոս ։

Grigor Maguistros † 1057.

ա. Թուղթք առ զանազանս ։

a. 58 lettres à différentes personnes. Ven. 5 exempl.

բ. Մեկնութիւն Քերականուե̃ ։

b. Explication de la grammaire. Ms. Ven. C. P.

գ. Ոտանաւոր հազար տուն. տաղասացուն̃ արա-բեալ ի խնդրոյ Մանուչէի ։

c. Poème en mille vers, contenant les principaux passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament; composé pour un poëte arabe Manutché. Ms. Ven.

դ. Ներբող ոտանաւոր ի սբ̃ խաչն ։

d. Eloge de la sainte croix en vers. Ms. Ven.

ե. Յաղագս խաչանշան գաւազանին Պետրոսի կա-թուղիկոսի ։

e. Eloge du bâton doctrinal du patriarche Pétros. Ms. Ven. 4 exempl.

զ. Քանի մի հատուածք յերկրաչափութ̃ Եւկլի-դեսի ։

f. Quelques fragments de la géométrie d'Euclide. Ven.

3) Պետրոս Գետադարձ ։

Petros Guétadarz, cath. 1019 — 1058.

Երգք Հոգևորք ։

Hymnes sacrés. Chants funèbres. Traduits en français par Félix Nève. Louvain 1855.

4) Ընանիա Սանահնեցի։

Anania Sanahnetsi.

ա. Մեկնութիւն թղթոցն Պօղոսի։

a. Interprétation de toutes les lettres de St-Paul. Ms. Ven. 4 exempl.

բ. Հատ մարդկութեան Քրիստոսի։

b. Discours sur l'incarnation de J. C. Ms. Ven.

գ. Հատք ի վերայ խոնարհութեան։

c. Sermons sur la soumission. Ms. Ven. C. P.

դ. Խրատ առ քահանայս. "Ընդ-քահանայ"։

d. Edification des prêtres. Ms. Ven.

ե. Ժաւաքուած մեկնութեանց Յովհաննու Ոսկեբերանին, Եփրեմայ, Կիւրղի և այլ սրբոց։

e. Recueil des commentaires de St.-Jean Chrysostome, d'Ephrem le syrien et de Cyrille. Ms. Ven.

զ. Ներբողեան Շողակաթին։

f. Eloge de l'église de Choghakat.

5) Սարգիս Սևանեցի։

Sarguis Sevanetsi, cath. 892 — 1019.

ա. Ներբողք։

a. Homélie.

բ. Հատ ի վերայ մեռելոց։

b. Discours sur les défunts. Ms. Ven.

6) Տիգրան Պահլաւունի։

Tigran Pahlavouni.

Պատմութիւն. ոչ գոյ։

Histoire de son temps. N'existe plus.

7) Ընդստակէս Լաստիվերտցի։

Aristakes Lastivertsi.

ա. Պատմութիւն Հայոց. աւերումն Անւոյ յ Ալփ-Ասլանայ :

a. Histoire d'Arménie 989 — 1071. Destruction d'Ani par le sultan Alp-Aslan. Imp. Ven. 1845. Ms. Col. arm. Ven. 4 exempl.

բ. Ընթերցուածոց մեկնութիւն 8 աւուրց. "Տէրն մեր Յիսուս".

b. Explication des lectures des saints livres. Ms. Ven.

8) Սիսիանոս Վարդապետ Հայոց :

Sisianos Vartabied.

ա. Ճառ պատմական և ներբողական :

a. Homélie en l'honneur des quarante martyrs de Sébaste. Ms. Ven.

բ. Ներբող 'ի մանկունսն. "Զմեծ գթութիւն Այ" :

9) Գրիգոր Վկայասէր :

Grigor Vkaïaser, cath. 1065 — 1105; fils de Grigor Maguistros.

ա. Պատմութիւնք վկայից :

a. Histoire des martyrs. Ms. Ven.

բ. Թուղթ վասն Զատկաց :

b. Traité sur la fête de Pâques. Ms. Ven.

գ. Վարք սրբոյն Յովհաննու Ոսկեբերանին :

c. Vie de St. Jean Chrysostome. Ms. Ven.

10) Մատթէոս Երէց :

Mathéos jéréts.

Վարք սրբոյն Յովհաննու Ոսկեբերանին :

Vie de St. Jean Chrysostome. Imp. Ven. 1751.

11) Յովհաննէս Տարոնացի :

Hovhannès Taronatsi.

Մեկնութիւն ընթերցուածոց :

Explication de quelques passages de la Bible. Ms. Ven.

XIIe Siècle.

1) Գրիգոր Գ Պահլաւունի ։

Grigor III Pahlavouni, cath. 1113 — 1166; fils du prince Apirat et frère de Nersès Claïetsi.

ա. Շարականք ։

a. Hymnes et cantiques.

բ. Թուղթք առ զանազանս ։

b. Lettres, relatives à différents objets. Ms. Ven.

2) Ներսէս Շնորհալի ։

Nersès Claïetsi, *Chnorhali*, cath. 1166 — 1173.

ա. Յիսուս որդի ։

a. Poème, intitulé «Jésus fils de Dieu». Imp. à St.-Pétersb. 1785. à C. P. 1746. Ven. 1830. . . . Madras . . . Ms. Ven. 14 exempl.

բ. Ողբ Եդեսիոյ ։

b. Elégie en vers sur la prise d'Edesse, par Emadeddin-Zenghi en 1144. Imp. à Paris en 1826. Ven. 1830. Tiflis 1829. Madras . .

Traduction latine par Capeletti. Ven. 1833.

գ. Պատմութիւն Հայոց ։

c. Histoire d'Arménie. Imp. C. P. 1824. Madras . . . St.-Pétersb. 1785. Ven. 1830.

դ. Ընդհանրական ։

d. Circulaire pastorale. Imp. St.-Pétersb. 1788. C. P. 1825. Ven. 1829 avec une traduction latine. Ven. 1838. 1833.

Traduction russe par Khoudabachef, 1847, St.-Pétersbourg. Ms. Ven. 13 exempl.

ե. Տաղք և ներբողք ։

e. Homélie sur la sainte croix et sur la hiérarchie céleste. Imp. Ven. 1830.

ղ. Աղօթք ։

f. Prières; imprimées plus d'une fois. Traduites en 24 langues et publiées Ven. 1822.

ե. Մեկնութիւն ։

g. Explication de différents livres de la Sainte-Ecriture. Ms. Ven. Etchm.

զ. Ողանդան թուղթք ։

h. Quantité de lettres, adressées tantôt à sa nation, tantôt aux étrangers. Imp. St.-Pétersb. 1788. Ven. 1830, 1838. C. P. 1815 ...

թ. Ոտանաւորք ։

i. Petits poèmes en vers. Ms. Ven. Imp. Ven. plus d'une fois.

3) Իգնատիոս Վարդապետ ։

Ignatios Vartabied.

Մեկնութիւն ի ուկասու ։

Explication de l'Evangile de St. Luc. Imp. C. P. 1735. 1824. Ms. Ven. Etchm.

4) Սարգիս Վարդապետ Չնորհալի ։

Sarguis Vartabied, Chnorhali.

ա. Մեկնութիւն թղթոց կաթուղիկեայց ։

a. Explication des épîtres apostoliques. Imp. C. P. 1743. 1826. Ms. Ven. Etchm.

բ. Մեկնութիւն Եսայեայ ։

b. Explication du prophète Isaïe. N'existe plus.

գ. Հատք 43.

c. Homélies au nombre de 43. Imp. C. P. 1743.

5) Մխիթար Հերացի ։

Mékhitar Heratsi, médecin.

դ. Պատմութիւն Գրիգորի պապին Հռոմայ։

d. Histoire de Grégoire, pape de Rome, traduite du latin. Ms. Ven.

ե. Կտեղնաբանութիւն ի ժողովն Հռոմկլայու։

e. Discours synodal au concile de Romcla en 1179. Imp. Ven. 1784, avec une version latine. 1812. 1838.

Traduction allemande par Neumann, 1834. Leipsic.

զ. Հատք Տէրունական տօնից։

f. Hymnes sacrés pour les différentes solennités de l'église. Imp. Ven. 1789. 1838.

է. Օրինադրութիւն Բենեդիկտոսի։

g. Traduction des règles de St.-Benoît. Ms. Ven.

ը. Թուղք առ Լեռն և Ոսկան։

h. Lettres au roi Léon I et au moine Oskan. imp. Ven. 1838. Ms. Ven. 3 exempl.

թ. Կանոնագիրք։

i. Droit canonique. Ms. S. E.

ժ. Ողբանաւոր գովեստ ի վր Կներսխի Կնորհալւոյ։

k. Eloge en vers de Nersès Claïetsi. Imp. C. P. 1825. St.-Pétersb. 1782.

ժա. Տեսութիւն աղօթից պատմութեան բանին Կնջ ման Յովհաննու Աւետարանչի։

l. Explication du livre: «Le Testament de St.-Jean l'Evangeliste» ,qui commence par les paroles: «Erat cum fratribus». Ms. Ven. Etchm. Imp. C. P. 1736.

11) Գրիգոր Տղայ։

Grigor IV Tegha, cath. 1173 — 1193.

ա. Թուղթ առ կայսր Յունաց Կմմանուէլ կոմնենոս։

a. Deux lettres à l'empereur grec Emmanuel Comnène. Imp. Ven. 1838. Ms. Ven.

բ. Թուղթ առ պատրիարգն Յունաց Միքայէլ։

b. Lettre au patriarche grec Michael.

գ. Թուղթ առ եկեղեցականս։

c. Lettres au clergé arménien. Ms. Ven.

դ. Թուղթ առ պապն Լուկիոս գ։

d. Lettre à Lucius, Pape de Rome. N'existe plus.

ե. Թուղթք առ Յոյնս և առ Հաղբատացիս։

e. Lettres aux Grecs et aux moines de Haghpat. Un beau manuscrit se trouve dans la bibliothèque de la mission américaine à Babec, près de Constantinople. Ven. 2 exempl.

զ. Ոտանաւորք ի վէր առման Երուսաղէմի ի Սալադինայ յամին 1157.

f. Poème, dont le sujet est la prise de Jérusalem par Saladin en 1187. Ms. Ven. 4 exempl.

12) Միքայէլ Ասորի։

Mikhael Asori.

ա. Պատմութիւն։

a. Histoire ou chronique. Ms. Paris. S. E. V. Oh. Ven. Mus. As. St. Pét.

Un extrait étendu de la chronique a été traduit par M. Dulaurier, Journal Asiatique. t. XII et XIII 1848.

բ. Պատմութիւն եկեղեցւոյ։

b. Histoire de l'église chrétienne. Ms. Etchm. V. Oh.

13) Մխիթար Գոշ։

Mkhitar Goch 1180 — 1207.

ա. Առակք 190 Հատ։

a. 190 fables. Imp. Ven. 1780. 1842. avec les fables d'Olympiodore.

ա. Կանոնագիրք. ։

b. Code du droit canonique et civil. Ms. Ven. Col. arm. S. E. V. Oh.

գ. Մեկնութիւն Երեմիայ, Եսայեայ եւ.

c. Commentaire sur Isaïe, Jérémie .. Ms. Ven. Etchm. . . .

դ. Մեկնութիւն ծննդոց ։

d. Explication de la Genèse. Ms. Etchm.

ե. Աղօթք ։

e. Prières. Ms. Ven. C. P.

զ. Ողբ ի վերայ բնութեան ի դիմաց Ադամայ առ որդիս նորա ։

f. Traité sur la formation d'Adam et d'Ève. Ms. Ven.

է. Խրատական գրուածք ։

g. Instruction sur la discipline de l'église. Ms. Ven.

ը. Հարտասանութիւն ։

h. Rhétorique. Ms. Ven.

թ. Կանոնք վասն սպասաւորելոյ մարմնոյ և արեան Տեառն ։

i. Instruction pour célébrer la sainte messe. Ms. Ven.

ժ. Յայտարարութիւն ուղղափառ Հաւատոյ ընդդէմ ամ հերձուածողաց ։

k. Apologie de la foi orthodoxe contre les hérétiques. Ms. Ven.

14) Գրիգոր Ապիրատ ։

Grigor VI Apirat, cath. 1195 — 1202.

Գրուածք առ Պապն Իննոկենտիոս գ ։

Lettre à Innocence III, pape de Rome. Ms. Ven.

15) Դաւիթ Կոբայրացի ։

David Kobaratsi.

Մին Հատից Գրիգորի Նազիանզի:
on des sermons de Grégoire de Na-
s. Ven.
ացի:

երախի Լամբրոնացւոյ:
ès Lambronatsi. Ms. Ven.
անակեցի:
Grantzaketsi.
կանոնական Ճառք:
Discours canoniques. Ms. Ven.

18) Խաչատուր Տարոնացի:
Khatchadour Taronatsi.
Հոգևոր երգք:
Homélies sacrées. Imp. Elles sont traduites en italien et publiées dans la «liturgia armena» à Ven. 1826.

XIII^e Siècle.

1) Գրիգոր Սկևռացի:
Grigor Skevratsi.
ա. Հատք դանդաղանք:
a. Hymnes sur les souffrances et la résurrection de J. C. et en l'honneur de S. Jean-Baptiste. Ms. Ven.
բ. Լուծմունք Եւագրի:
b. Explication d'un livre d'Evagrius. Ms. Ven. 3 exempl.
գ. Մեկնութիւն Եսայեայ:
c. Discours sur le chapitre 53 d'Isaïe. Ms. Ven.
դ. Հատ Քրիստոնէական վարդապետութեան:
d. Traité sur la doctrine chrétienne. Ms. Ven.

ե. Ներսէս Լամբրոնացի ի սուրբն Ներսէս Լամբրոնացին։

e. Eloge de St. Nersès Lambronatsi. Ms. Ven. 3 exempl.

զ. Աղօթագիրք։

f. Livre de prières. Imp. C. P. 1742.

2) Գևորգ Սկևռացի։

Gevorg Skevratsi.

Մեկնութիւն Եսայեայ։

Explication du prophète Isaïe. Ms. Ven. 3 exempl. Etchm.

3) Մխիթար Անեցի։

Mekhitar Anetsi.

ա. Հնապատում ժամանակագրութիւն։

a. Histoire d'Asie, où l'on trouvait beaucoup de données intéressantes sur les antiquités d'Arménie, de Perse et de la Géorgie. N'existe plus.

բ. Աստեղաբաշխութիւն. ոչ գոյ։

b. Livre astronomique. N'existe plus.

4) Արիստակէս Գրիչ։

Aristakes Gritch, Grammatikos.

ա. Հատք մկրտութեան Քսի։

a. Homélies sur le baptême de J.-C. Ms. Ven.

բ. Քերականութիւն։

b. Grammaire.

գ. Համառօտ բառարան։

c. Dictionnaire portatif de la langue arménienne. Ms. Ven.

դ. Արհեստ գրչութեան։

d. Préceptes pour bien écrire. Ms. Ven. 6 exmpl.

5) Կոնստանդին Բարձրբերդցի։

Constantin Barzrberdatsi, cath. 1220 — 1268.

Վ. եց Կամակը առ պապն Իննոկենտիոս և առ Հայ Վարդապետս։

Six lettres; quelques-unes au pape Innocent IV, d'autres aux théologiens arméniens. Ms. Vatican.

6) Յովհաննէս Վանական։

Hovhannès Vanakan † 1252, disciple de Mékhitar Goch.

ա. Մեկնութիւն Յոբայ։

a. Explication du livre de Job. Ms. Etchm. Ven. 6 exempl. Tiflis.

բ. Մեկնութի շարականի. "Ուրախացիր պսակ կուսից".

b. Explication de l'hymne arménien, qui commence par les paroles: «exsulta corona virginum». Ms. Ven.

գ. Պատմութի ազգին Կետողաց. ոչ պոյ։

c. Histoire de l'invasion des Tatars. N'existe plus.

դ. Հարցմունք և պատասխանք։

d. Dialogue sur la foi. Ven.

ե. Հատք և ներբողք զանազանք։

e. Homélies. Ms. Ven.

զ. Ընդդէմ Դաւթի Մոլորեցուցչի։

f. Traité contre l'hérétique David. Ms. Ven. 2 exempl.

7) Վարդան Բարձրբերդացի։

Vardan Barzrbérdatsi, disciple de Vanakan.

ա. Ընդհանուր պատմութիւն ի սկզբանէ աշխարհի մինչև 1267.

a. Histoire générale depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 1267.

Ms. au musée Roumiantsof à St.-Pétersbourg. Académie des sciences. Ven. 5 exempl. V. Oh. Emin. S. E. Khoudab. Etchm. Ms. de 1432.

բ. Մեկնութիւն հինգ գրոց Մովսիսի, Յովբայ եւ։

b. Explication de cinq livres de Moïse et de Job. Ms. Tiflis. Etchm. S. E. Ven. 3 exempl.

գ. Մեկնութիւն Սաղմոսի։

c. Explication des Psaumes. Imp. Amsterd. 1797, Ven. 18... Astrakhan. 1797. Ms. S. E. Etchm.

դ. Ճառք սուրբ Լուսաւորչի. «Որհնեալ Տէր»։

d. Homélie en l'honneur de St.-Grégoire l'Illuminateur. Ms. Ven.

ե. Բացատրութիւն շարականի. «Ընթացաւ ծաղիկ»։

e. Explication d'un hymne. Ms. Ven.

զ. Մեկնութիւն Դանիէլի։

f. Explication du prophète Daniel. Imp. C. P. 1826. Un manuscrit de 1298 se.trouve à Ven.

է. Ճառ զդժոխոյ։

g. Sermon sur l'enfer. Ms. Ven.

ը. Մեկնութիւն զանազան բանից աւետարանի։

h. Explication de différents passages des Évangiles. Ms. Ven. 3 exempl.

թ. Մեկնութիւն քերականութեան։

i. Explication de la Grammaire. Ms. S. E. C. P.

ժ. Աղուէսագիրք կամ առակք 43.

k. Livre du Renard — 43 fables; traduit en français et publié avec le texte. Paris 1825.

ժա. Երեք երգք։

l. Trois hymnes très estimées dans l'église arménienne. impr. Ms. S. E.

ժբ. Բարոյականք։

m. Morale. Ms. Etchm.

8) Կիրակոս Գանձակեցի։

Kirakos Gandzaketsi 1202 — 1270.

Պատմութիւն իւրոյ ժամանակին վասն արշաւանաց Խաթարաց. 300 — 1264.

Histoire de son temps et de l'invasion des Tatars, depuis 300 — 1264. Imp. Moscou 1858.

Quelques fragments en sont traduits et publiés par Klaproth dans un journal allemand; de même en russe dans le «Сибирскій вѣстникъ» 1838.

Quelques chapitres, concernant la géographie du moyen-âge et l'invasion des Tatars sont traduits en français et publiés par M. Brosset, dans les Addit. et éclairciss. à l'histoire de la Géorgie, p. 412, et par M. Ed. Dulaurier dans le Journal Asiatique 1858.

9) Մաղաքիա Աբեղայ։

Maghakia Abegha (moine).

Պատմութիւն ազգին Կիւոզայ։

Histoire de l'invasion des Mongols jusqu'en 1272. Ms. Ven. Paris. S. E. Traduit par M. Brosset et imprimé dans les Additions à l'histoire de la Géorgie. 1851. St.-Pétersb.

10) Վարդան կամ Վարխամ Սեաւլեռնացի։

Vardan ou Varkhan Seavlernatsi ou de la Montagne-Noire.

ա. Խրատ առ Հայս։

a. Discours instructif aux Arméniens. Ms. Ven.

բ. Թուղթ առ Հեթում արքայ. «Քրիստոսապատկեալ». Ի դիմաց կաթուղիկոսի։

b. Lettre à Héthoum, roi d'Arménie. Ms. Ven. 4 exempl.

11) Յովհաննէս կարնեցի։

Hovhannès Karnetsi.

ա. Խրատք առ միաննուն։

a. Avertissement aux moines. Ms. Ven.

բ. Գիրք աղօթից։

b. Livre de prières. Ms. Ven.

12) Յակովբ Կլայեցի։

Hacop I Claïetsi, cath. 1268 — 1287.

ա. Շ րջաբերական կամակ։

a. Circulaire pastorale. Ms. Ven.

բ. Բացատրուի այլ և այլ սբ գրոց։

b. Explication de différents lieux de la Sainte-Écriture. Ms. Ven.

գ. Յառաւօր յաղագս ծննդեան։

c. Hymne sur la Nativité de la Ste.-Vierge.

13) Վահրամ բաբունի։

Vahram Rabouni d'Edesse, secrétaire du roi Léon III.

ա. Յառաւօր պատմութիւն Րուբենեանց — 1280.

a. Histoire des princes Roupénians en vers, jusqu'à 1280. Imp. Madras 1810. Paris 1859. Ms. Ven.

բ. Ճառ սուրբ երրորդութեան։

b. Discours sur la sainte Trinité. Ms. Ven.

գ. Ճառ մարդեղութեան։

c. Discours sur l'incarnation de J. C. Ms. Ven.

դ. Ճառ ի յարութիւն և ի համբարձումն։

d. Sermons sur la résurrection et l'ascension de J. C. Ms. Ven.

ե. Մեկնութիւն Դատաւորաց և Եսայեայ։

e. Explication des Juges et du prophète Isaïe. Ms. Ven.

ձ. Ի յայտնութիւն Տեառն. յաւուր օծման Լևոնի թագաւորի։

f. Sermons sur l'Epiphanie, au jour de sacre du roi Léon. Ms. Ven.

14) Ստեփաննոս, առեւնագպիր Լևոնի արքայի։

Stephannos, secrétaire du roi Léon.

Պատմութիւն Ալթուն Բուղայի պատմութիւն։

Histoire d'Altoun-Bougha. Ms. S. E.

15) Յովհաննէս Երզնկացի։

Hovhannès Erzenkatsi-Blouz † 1321.

ա. Մեկնութիւն Քերականութեան։

a. Explication de la grammaire. Ms. Ven. 4 ex.

բ. Ի խպատանութի կամ ձառ յաղագս երկնային մարմնոց շարժմանն։

b. Oeuvre astronomique, composée en 1284. Il existe à Venise un manuscrit de 1315. Imp. à Nouv.-Nakhitchévan.

գ. Գովեստ սուրբ Լուսաւորչի։

c. Eloges de St.-Grégoire l'Illuminateur et de ses descendants. Imp. C. P. 1737. 1824.

դ. Կարգք և խրատք։

d. Préceptes et sermons. Ms. Etchm. Coll. arm. Ven.

ե. Աշխարհացոյց։

e. Géographie. Ms. Coll. arm.

զ. Տրամաբանութիւն։

f. Logique. Ms. Etchm.

է. Խրատական վարդապետութիւն։

g. Livre d'avertissement. Ms. Ven.

ը. Մեկնութիւն Մատթէոսի։

h. Explication de S.-Matthieu. Imp. C. P. 1825.

16) Յովհաննէս Արծիշեցի։

Hovhannès Artchichetsi.

Համառօտ մեկնութիւն պատարագի։
Explication de la liturgie arménienne. Imp. à C. P. 1717. 1799.

17) Մխիթար Սկևռացի։
Mekhitar Skevratsi.
Ճառ ընդդէմ Հռովմայի Պապին։
Discours contre le pape de Rome. Ms. Ven.

18) Գրիգոր Նաւարզեցի։
Grigor Anavarzetsi, cath. 1294 — 1307.
ա. Նոր Օրացոյց։
a. Nouveau Calendrier. Ms. Ven.
բ. Վկայաբանութիւն։
b. Martyrologe. Ms. Ven.
գ. Հրգք.
c. Hymnes.
դ. Թուղթք առ իշխանս Հայոց։
d. Lettres à Ochin, prince arménien, et à Hethoum II, roi de Cilicie. Ms. Ven.

19) Ստեփաննոս Սիւնեցի Օրբելեան։
Stephannos Siunetsi Orbélian.
ա. Պատմագիրք վասն Սիւնեաց աշխարհին։
a. Histoire de la Principauté de Siunik. Imp. Paris. 1859. Ms. V. Oh. M. Brosset Bullet. Scientif. t. VIII, p. 182.
բ. Պատմութիւն ազգին Օրբելեանց։
b. Histoire des princes Orbélians. Imp. Madras 1775. Moscou 1858. Ms. Ven. Traduction française par M. Saint-Martin. Paris 1819.
գ. Ձեռնարկ։
c. Manuel de la doctrine chrétienne. Imp. C. P. 1755.

դ. Ողբերգութիւն :

d. Elégie sur la situation affligeante de la nation arménienne de son temps. Imp. à Nouv.-Nakhitchévan, 1798.

ե, Թուղթ ի վերայ ժողովոյն Քաղկեդոնի :

e. Lettre à Grégoire VII, patriarche d'Arménie, sur le Concile de Chalcédoine. Ms. Ven.

20) Խաչատուր Կեչառացի :

Katchadour Ketcharatsi.

ա. Պատմութիւն Աղեքսանդրի Մակեդոնացւոյ :

a. Histoire d'Alexandre le Grand. Ms. Ven.

բ. Ողբ արձանական :

b. Poème élégiaque en l'honneur d'Alexandre le Grand. Ms. Ven.

գ. Երգք :

c. Hymnes et cantiques.

21) Զաքարիա Զորզորեցի :

Zakharia Zorzoretsi.

Թուղթ առ Յովհաննէս Սիւնեցի Օրպելեան :

Lettre à Hovhannès Siunetsi, évêque Orbélian. Ms. Ven.

22) Բենիկ Վարդապետ :

Benik Vardabied.

Աղօթամատոյց, 11 աղօթք :

Livre de prières, composées à l'imitation de celle de Narékatsi. 11 prières.

23) Կարապետ Վարդապետ, գիտնական :

Karabied Vartabied le Savant.

ա. Ուսանաւոր ի խրատս մանկանց :

a. Instruction en vers pour la jeunesse. Ms. Ven.

բ. Ժամառուսուի ճառից Վարդի :

b. Abrégé de 43 homélies de Sarguis Vartabied. Ms. Ven.

գ. Վարք Ընկերհաւուցն ։

c. Biographies de ses condisciples, Nersès Claïetsi et Ignatios. Ms. Ven. C. P.

24) Սմբատ սպարապետ, պատմիչ ։

Sembat, généralissime de Cilicie, historien 1208—1275.

ա. Պատմութիւն Կիւլիկեայ Թագաւորաց ։

a. Histoire des rois de Cilicie. Imp. Moscou 1856. Paris 1859.

բ. Պատմութիւն Յունաց և Հայոց ։

b. Chronique des Grecs et des Arméniens. 995—1275. Imp. Moscou 1856. Ms. Etchm. Vat.

25) Եղիա, դեսպան Լևոնի արքայի ։

Eghia (Elia), ambassadeur de Léon II à Othon IV.

ա. Ցուցակ կայսերաց Հռովմայեցւոց յՕգոստոսէ մինչ ցՕթոն Դ ։

a. Régistre des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Othon IV. Ms. Vat.

բ. Ցուցակ Պապայց Հռովմայեցւոց ցԻննովկենտիոս Գ ։

b. Liste des papes de Rome jusqu'à Innocent III. Ms. Vat.

26) Թադէոս երէց ։

Tadheos ierets.

Քարոզք և վարք Գրիգորի Նարեկացւոյ ։

Les prédications et la biographie de St.-Grégoire Narékatsi, en 1220. Ms. Vat.

27) Ռուբէն։

Rouben.

Ժամանակագրութիւն։

Chronologie. Ms. Vat.

28) Ստեփաննոս քահանայ։

Stephannos le prêtre.

Յուցակ և մեկնութիւն Տոմարի։

Table et explication du calendrier. Ms. Vat.

XIV^e^ Siècle.

1) Բարսեղ Աշկուրցի։

Barsegh (Basilius) Machkouortsi.

Մեկնութիւն Արկոսի։

Explication de l'évangile de St. Marc. Imp. C. P. 1826.

2) Հեթում արքայ Հայոց։

Hethoum II roi de Cilicie 1289 — 1300.

Ոմանաւոր ի վերայ սուրբ գրոց։

Quelques vers sur la Sainte-Ecriture. Imp. Amsterd. 1666. C. P. 1705. Ven. 1733.

3) Հեթում պատմիչ։

Hethoum, l'historien † 1308.

ա. Պատմութիւն Թաթարաց։

a. Histoire des Tatars, écrite en français et publiée à Paris en 1529, sous le titre: Histoire merveilleuse du Grand-Can. En même temps elle était traduite en latin et imprimée à Haguenau en 1529. En 1824 elle était traduite en arménien et publiée à Venise.

բ. Ժամանակագրութիւնք։

b. Chronologie depuis 1076 — 1307. Imp. Ven. 1824. Ms. Ven.

4) Եսայի Նչեցի։
Esaïe Nitchetsi.
ա. Մեկնութիւն Եզեկիէլի։
a. Commentaire sur Ezéchiel. Ms. Etchm. C. P. Ven.
բ. Մեկնութիւն քերականին։
b. Explication de la grammaire. C. P. Ven.
գ. Մեկնութիւն ժամագրքի։
c. Explication du Bréviaire. Ms. Ven.
դ. Մեկնութիւն Եզեկիայի։
d. Explication du livre d'Ezéchias.

5) Յովհաննէս Գանձակեցի։
Hovhannès Gandzaketsi, Tonaser, c'est-à-dire: l'amateur des fêtes.
Տօնապատճառ։
Livre sur l'origine des fêtes. Imp. C. P. 1727.

6) Յակոբ Թարգման։
Hacop Thargman, i. e. le Traducteur.
ա. Գիրք վասն առաքինութեան։
a. Traité sur la vertu. (Imp. Ven. 1771, 1772.)
բ. Գիրք ի վերայ մոլութեան։
b. Traité sur le vice. (Imp. Ven. 1771, 1772.)
գ. Գիրք ի վերայ իրաւանց և դատաստանի։
c. De la justice et du droit. Ms. Ven.

7) Յովհաննէս Որոտնեցի։
Hovhannès Vorotnetsi.
ա. Մեկնութիւն Մատթէի, Յովհաննու և Պօղոսի։
a. Explication des évangiles des Sts. Matthieu et Jean et des lettres de S.-Paul. Ms. Ven. Etchm.
բ. Գիրք իմաստասիրութեան։
b. Homélies philosophiques. Ms. Ven.

գ. Հատ զանազանք ի վր սուրբ գրոց։
c. Quelques homélies sur la Sainte-Ecriture. Ms. Ven.

դ. Բացատրութիւն գրոցն Արիստոտելի։
d. Explication des Catégories et du Périermenenias d'Aristote. Ms. Ven.

ե. Բան ի վերայ փիլոնի Հրայեցւոյ։
e. Remarques sur les deux livres de Philon l'hébreux. Ms. Ken.

զ. Հինգ քարոզք։
f. Cinq sermons sur différents passages de l'Evangile. Ms. Col. Arm.

8) Դանիէլ Սիսեցի։
Daniel Sisétsi.

Ջատագովութիւն հայոց հաւատոյ։
Apologie de la doctrine arménienne. C. P.

9) Մովսէս Երզնկացի։
Mosès Erzenkatsi.

Յաւելուածք ի մեկնութիւն ժամագրոց։
Supplément à l'explication du Bréviaire.

10) Գրիգոր Տաթևացի։
Grigor Tathévatsi.

ա. Գիրք հարցմանց։
a. Livre de questions et de réponses sur les erreurs des Hébreux, Manichéens et Mahométans. Imp. C. P. 1729.

բ. Ձմեռան և Ամառան։
b. Deux volumes de prédications, tant pour l'été que pour l'hiver. Imp. C. P. 1740. 1741.

գ. Բացատրութիւն Կիւրղի։
c. Explication du livre de Cyrille d'Alexandrie. Ms. Ven.

դ. Բացատրութիւն գրչութեան Արիստակէսի և Գևորգայ։

d. Explication du livre d'Aristakès et de George sur la méthode d'écrire. Ms. Ven. S. E.

ե. Մեկնութիւն Յոբայ, Լասայեայ, Մատթէոսի Յովհաննու, առակացն Սողոմոնի եւ։

e. Commentaires sur les Proverbes, Ecclésiaste, Sagesse, Cantique des Cantiques, sur les Evangiles de St.-Jean, Matthieu, Luc, sur le livre de Job, d'Isaïe et des psaumes. Ms. Etchm. Col. arm. Ven.

զ. Բացատրութիւն աշխարհական մատենագրաց. մեկնութիւն Պորփիւռի։

f. Explication de la Bibliothèque des auteurs profanes. Ms. S. E. Ven.

է. Տիեզերաբանութիւն։

g. Traité sur l'univers. S. E.

ը. Ուծմունք և քաղուածք զանազանք։

h. Discours et explications des différents passages. Ms. Ven.

11) Ներսէս Բալիենց։

Nersès Balienz.

Պատմութիւն կենաց կայսերաց Հռովմայեցւոց։

Histoire biographique des empereurs romains. Ms. Ven.

12) Գևորգ Երզնկացի։

Gevork Erzenkatsi.

ա. Հրահանգ ի վերայ մկրտութեան եւ։

a. Quelques instructions sur la manière d'administrer le baptême et le mariage. Ms. Col. Arm. Ven.

բ. Ներբող հրեշտակապետաց։

b. Panégyrique des Archanges. Ms. Ven. C. P.

ֆ. Բացատրութիւն ճառից Գրիգորի Կլաձիանցի։

c. Explications des Homélies de Grégoire de Nazianze.

13) Մատթէոս Վարդապետ։

Mattheos Vartabied.

Ճառ ի վերայ ստեղծման։

Discours sur la création. L'autographe se trouve, à ce qu'on dit, dans le Coll. arm.

14) Վարդան Մարաթացի։

Vardan Marathatsi.

Աղօթամատոյց գիրք վասն տնօրինեական տեղեաց Երուսաղեմի։

Livre de prières à l'usage des lieux sacrés de Jérusalem. Ven. 3 exempl.

15) Յովհաննէս Գոլոտիկ։

Hovhannès Golotik.

ա. Մեկնութիւն Եսայեայ։

a. Recueil d'explications sur le livre d'Isaïe. Ms. Ven.

բ. Մեկնութիւն գրոց Դիոնիսիոսի Արիսպագացոյն։

b. Explications des oeuvres de St.-Denis Aréopagite. Ms. Ven.

XV^e^ Siècle.

1) Առաքել Սիւնեցի։

Arakhel Siunetsi Vartabied.

ա. Ադամգիրք։

a. Poème, intitulé Adamguirk, c'est-à-dire livre sur Adam. Imp. C. P. 1721. Ms. Ven. 2 exempl.

բ. Յոտնաւոր ի վերայ զոդիակական Նշանաց ։

b. Sur les douze signes du Zodiaque en vers. Ms. Coll. arm.

գ. Վարք Ներսէսի մեծի եւ Գրիգորիսի, ոտանաւոր ։

c. Les biographies de St. Nersès le Grand et de Grégoire l'Illuminateur, en vers. Ms. Ven.

դ. Մեկնութիւն Սահմանացն Դաւիթի ։

d. Commentaire sur le livre des définitions de David l'Invincible. Ven. 2 exempl.

ե. Սրատ ձեռնադրութեան յօրինակս մաշտոցայ ։

e. Instruction pour administrer l'ordination. Ms. Ven.

զ. Քարոզ ի բանն. „ի վեցից վշտաց փրկեաց զքեզ“ ։

f. Prédication. Ms. Ven.

է. Տաղք 50, մեծաւ մասամբ անտիպանք ։

g. 50 hymnes et cantiques, la plupart inédits. Ms. Ven.

2) Ամիրդովլաթ Ամասիացի ։

Amirdovlat Amasiatsi.

Անգիտաց անպետ ։

Traité de médecine, intitulé: «Inutile aux ignorants». Ms. Ven.

3) Աբրահամ Անկիւրացի ։

Abraham Ankiuratsi.

Ողբ ի վերայ առման Կոստանդնուպոլսոյ ի Տաճկաց ։

Elégie sur la prise de Constantinople par les Turcs. Ms. Ven.

4) Կիրակոս Երզնկացի ։

Kirakos Erzenkatsi.

ա. Մեկնութիւն Նաւագրի ։

a. Explication d'Evagrius. Ms. Ven.

բ. Թուղթ ընդհանուր Հայոց ազգին :

b. Lettre instructive, adressée à toute la nation arménienne. Ms. Ven.

գ. Հրահանգ ի վերայ խոստովանանքի :

c. Instruction sur la confession sacramentale et sur les vérités de la foi. Ms. Ven.

դ. Վկայաբանութիւն :

d. Martyrologe.

ե. Պատանաւոր գովեստ սուրբ Կուսին :

e. Hymne à la Ste.-Vierge. Imp.

զ. Աղօթք :

f. Prières.

է. Տեսութիւն մեկնողական ուրեն խորհրդոց :

g. Explication des mystères de l'église chrétienne.

5) Մխիթար Ապարանցի :

Mekhitar Aparantsi.

Տրամախօսութիւն Ցրաց Մխիթարեան :

Dialogues des frères-unis. Ven. 2 exempl.

6) Յակոբ Կրիմեցի :

Hacop Krimetsi.

ա. Հատ ժամանակագրութեան :

a. Traité chronologique. Ms. Ven.

բ. Հատ Յովհաննու յղացման :

b. Sermon sur la conception de Jean-Baptiste. Ms. Ven.

գ. Թուաբանութիւն :

c. Traité sur les mathématiques. Imp. Ms. Ven.

դ. Մեկնութիւն ի վերայ տումարի :

d. Explication du calendrier. Ms. Ven.

7) Առաքել Բաղիշեցի :

Arakhel Baghichetsi.

Հատ։
Sermons et discours. Ms. Ven.

8) Գրիգոր Խլաթեցի։
Grigor Khlatetsi.

ա. Նոր վկայաբանութիւն։
a. Nouveau martyrologe, imp. C. P. dans le «Aïsmavourk» en 1706, 1730.

բ. Ժողովր երգք։
b. Mélodies et Cantiques.

9) Թովմայ Մեծոփեցի։
Thoma Medzophetsi.

ա. Պատմութի Լանկ Թամուրայ։
a. Histoire de Timour-lenk. Ms. V. Oh. S. E. à Paris N° 96. Ven. 4 exempl. Etude sur Thoma de Medzoph, et sur son histoire d'Arménie, par Felix Nève. Paris 1855.

բ. Մեկնութիւն Դանիէլի։
b. Commentaire sur le livre de Daniel. Ms. Ven.

գ. Թուղթք զանազանք։
c. Collection de lettres. Ms. Ven.

դ. Ի երջին Օծման կերպն։
d. Instruction pour administrer l'extrême-onction. Ms. C. P.

10) Յովհաննէս Թուլկուրանցի, կաթուղիկոս Այոյ։
Hovhannès Thoulkourantsi. 1489 — 1525:

Դանդք և Տաղք։
Mélodies et cantiques. Ms. Ven.

11) Աստուածատուր Յովսաննց։
Astouzatour Hovsanants.

Վարք Յովհաննու Նախաձի։
Biographie de Jean Nakhaz. Ven.

12) Յակովբ Ե.

Hacop III, cath. 1409 — 1411.

Կրկին թուղթ վասն աթոռոյն Աղթամարայ։

Lettre sur le S. siége d'Akhtamar.

XVI^e^ siècle.

1) Ղուկաս Կեղեցի։

Ghoukas (Lucas) Keghetsi.

ա. Ոտանաւոր օրացոյց։

a. Calendrier en vers. Ven.

բ. Երաժշտութեան կանոնք։

b. Préceptes musicaux à l'usage de l'église. Ms. Ven.

Ե. Քարոզք։

c. Prédications. Ms. Etchm.

2) Գրիգոր Աղթամարցի։

Grigor Akhtamartsi, cath. 1536 — 1541.

ա. Ոտանաւոր բանք երիւք լեզուօք։ Հայ, թուրք և պարսիկ։

a. Poésies en trois langues: arménienne, turque, persane. Ven.

բ. Տաղք. "Ի յիս գիտուի". "Յեսս Աստուած"։

b. Mélodies et hymnes. Ms. Ven.

3) Ստեփաննոս Սալմաստացի։

Stephannos Salmastatsi, cath. 1541 — 1547.

Շրջաբերական թուղթ։

Circulaire. Ms. C. P. Ven.

4) Թադէոս Սեբաստացի։

Thadéos Sebastatsi.

Ողբերգութիւն։

Elégies sur les calamités de son temps. Ms. Ven.

5) Մկրտիչ Նախազ։
Mekertitch Nakhaz.
ա. Պանդք և Տաղք։
a. Mélodies et hymnes. Ms. Ven.
բ. Թուղթ առ կոնստանտին կաթուղիկոս։
b. Lettre au cath. Konstantin. Ms. Ven.

6) Խաչատուր պատրիարգ կիլիկեցի։
Khatchatour II, patriarche de Cilicie 1584—86.
Նամակք երկու առ պապն Գրիգոր ԺԳ։
Deux lettres à Grégoire XIII, pape de Rome. Ms. Vatic.

7) Ազարիա կաթուղիկոս կիլիկեցի։
Azaria patriarche de Cilicie. 1560—1584.
Հինգ նամակք գրեալ առ Գրիգոր ԺԳ պապն.
Cinq lettres à Grégoire XIII, pape de Rome. Ms. de 1585. Vat.

8) Յովհաննէս Ծարեցի։
Hovhannès Zaretsi.
Պատմութիւն թշուառութեց ժամանակին։
Vicissitudes de son temps. Ms. Ven.

9) Յովհան առաքեալ։
Hovhan Antébatsi.
Պատմութիւն աթոռոյն Սսոյ։
Mémoires relatifs au patriarchat de Sis. Ms. Ven.

10) Նարսեղ Նաղիշեցի։
Barsegk Baghichetsi.
Երգք և ներբողք։
Hymnes et cantiques. Ms. Ven.

11) Ներսէս Մոկացի։
Nersès Mokatsi.

Ողբ վասն առման Երուսաղէմի ։
Elégie sur la prise de Jérusalem par Saladin. Ms. Ven.

12) Միքայէլ Սեբաստացի ։
Mikhael Sébastatsi, cath. 1547—1556.
Թուղթք առ Պապն Պիոս Դ ։
Deux lettres au pape Pius IV. Ms. Vat.

XVII^e siècle.

1) Առաքել Դաւրիժեցի ։
Arakhel Tavrijetsi.
Պատմութիւն սկսեալ յամին 1601 — 1662.
Histoire de son temps, 1601—1662. Imp. Amsterd. 1669.

2) Գրիգոր Բաբերդացի ։
Grigor Baberdatsi.
Պատմութիւն Օսմանեան թագաւորաց ։
Généalogie historique des Sultans Ottomans depuis Otman I jusqu'à Selim II. Ms. Ven.

3) Մովսէս Քօթանեցի ։
Moses Kothanetsi, cath. 1629—1633.
Թուղթ առ պապն Հռովմայ Ուրբանոս Ը ։
Lettres à Urbain VIII, pape de Rome. Ven.

4) Փիլիպպոս Աղբակացի ։
Philippos Albakatsi, cath. 1633—1655.
Թուղթք ։
Lettres. Ms. Ven.

5) Սիմէոն Ջուղայեցի ։
Siméon de Djoulpha † 1657.
ա. Քերականութիւն ։
a. Grammaire de la langue arménienne. Ms. Ven.

բ. Տրամաբանութիւն :

b. Cours de logique d'Aristote et de Porphyre. Ms. Ven.

6) Սիմէոն Կառնեցի :

Siméon Garnetsi.

Մեկնութիւն Գրոցն Պրոկղի :

Explication du livre du philosophe Proclus. Ms. Ven.

7) Յոհաննես Լեհացի :

Stephannos léhatsi, c'est-à-dire le Polonais.

ա. Թարգմանութիւն Դիոնիսիոսի Արիսպագիտացւոյն :

a. Traduction de toutes les oeuvres de Denis l'Aréopagite. Ms. Ven.

բ. Թարգմանութիւն Յովսէփի Փլաւիոսի :

b. Histoire de Joseph Flavius de la Guerre judaïque. Ms. Ven.

գ. Բառարան լատինա- ական :

c. Dictionnaire universel arméno-latin.

(Tiré du Bulletin, T. II, pag. 49 — 91.)

Rectification.

P. 48, l. 6 lisez ذَوُوا au lieu de ذُوو.

2666

MÉLANGES ASIATIQUES

PJ
7
A28
V.4
no.2

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 40 Cop. arg. = 13 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 40 Cop. arg. = 13 Ngr.

PJ
7
.A2ō
V.4
n.9.2

Imprimé par ordre de l'Académie.

Février 1861.

C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

Page.

CONTENU.

M. Véliaminof-Zernof. Description de quelques monnaies de l'oulous de Djaghataï, de Khiva et de Khokand.. 137—152.

M. Brosset. A propos du livre intitulé: Essai de classification des suites monétaires de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par M. Victor Langlois 153—203.

O. Böhtlingk. Bemerkungen zu Benfey's Übersetzung des Pañkatantra. Erster Artikel..... 204—249.

— Zweiter Artikel..... 249—279.

V. Langlois. Lettre à M. Brosset, sur quelques points d'histoire politique, religieuse et civile des Arméniens et des Franks, à l'époque des croisades..... 280—291.

$\frac{13}{25}$ Avril 1860.

Description de quelques monnaies de l'oulous de Djaghataï, de Khiva et de Khokand, par V. Véliaminof-Zernof.

M. Valikhanof, officier au service russe, a eu l'obligeance de me communiquer sa petite collection de monnaies orientales[1]. J'en ai choisi celles qui m'ont paru curieuses pour en donner une courte description.

—

I. Monnaies de l'oulous de Djaghataï.

N° 1.

Petite monnaie, pesant 28 doli.

II. السلطان || العادل ترما || شيرين خان خل» || »» ملكه :
Le sultan juste Termaschirin-khan, que (Dieu) prolon(ge) la durée de son règne.

II. لا اله || الا الله محمد || رسول الله ضرب سكه»»» || ٧٣٢ .
Il n'y a de Dieu que Dieu, Mouhammed envoyé de Dieu, frappée » » » » en 732 (1331, 2).

1) Cette collection vient d'être offerte par M. Valikhanof en don au Musée Asiatique.

2666

MÉLANGES ASIATIQUES

PJ
7
A28
V.4
no.2

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 40 Cop. arg. = 18 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipsig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 40 Cop. arg. = 13 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 40 Cop. arg. = 13 Ngr.

mery, Hist. des khans mongols, p. 272; Григорьевъ, Исторія Монголовъ, p. 113) Termaschirin eut pour prédécesseurs ses trois frères: Kepek, Iltschi-Kédaï et Doa Timour. Ibn Batoutah (t. III, p 31) fait mention seulement de Kepek et d'Iltschi-Kédaï. Mirkhond, dans le Raouzet-es-sefa et Abd-er-rezzak dans le Matlaa-es-saadeïn ne comptent au nombre des prédécesseurs immédiats de Termaschirin que ses deux frères Kepek et Doa Timour (qu'ils appellent Doura Timour). Khondémir, dans le Habib-es-siier (Defrémery, Hist. des khans mongols, p. 272), dit que Kepek mourut dans l'année 721 (1321). Abd-er-rezzak va plus loin et indique l'époque même de l'avènement au trône de Termaschirin. Voici ce qu'il dit à ce sujet (Matlaa-es-saadeïn, ms. du Mus. As. N° 574, a, 1e Partie, évènements de l'année 721): وهرین سال پادشاه ما وراء النهر کبک بمرضی طبیعی وفات یافت ومرقد او در شهر قرشی در جوار مسجد جامع است وبعد ازو برادرش دوره تیمور پادشاه الوس جغتای شد اما مدت حکومت بیکسال نرسید پس ازو برادر دیکر ترمشیرین پادشاه شد وتا سنه ۷۲۷ پادشاهی کرد Dans cette même année (721) le souverain du Maverannahr Kepek mourut de mort naturelle [10]); il est enterré à Karschi, près de la grande mosquée. Après lui son frère Doura Timour devint souverain dans l'oulous de Djaghataï, mais il régna moins d'une année. Son autre frère Termaschirin lui succéda et gouverna le pays jusqu'en 727. Mirkhond dit absolument la même chose; il prétend seule-

10) Ibn Batoutah (t. III, p. 42) raconte que Kepek fut tué par Termaschirin.

ment que Termaschirin régna jusqu'en 728 [11]). Se fondant sur ces données, il me semble qu'on peut croire que Termaschirin monta sur le trône environ dans l'année 722 (1322), et que l'espace de temps qui s'écoula entre cet évènement et la mort de Kepek, y eut-il deux règnes ou un seul, ne fut pas long.

Termaschirin gouverna donc le Maveraunahr de 5 à 14 ans, depuis 722 jusqu'à 727 — 729 ou jusqu'à 734 — 736.

Dans le premier cas (c.-à-d. si Termaschirin a régné jusqu'à 727 — 729) les monnaies de Sandjar datées de 731 et de 732 ou 733 s'expliqueraient facilement. Le fils aurait, si non succédé au père, du moins prétendu au trône durant les troubles excités par Bouzoun ou par Djinkischi.

Dans le second cas (c.-à-d. si le règne de Termaschirin a duré jusqu'à 734—736) on arriverait naturellement à la conclusion que les monnaies de Sandjar ont été frappées durant le règne même de Termaschirin.

Ce fait peut être expliqué de deux manières différentes.

1°. On pourrait supposer, que Termaschirin ait

11) Raouzet-es-sefa, ms. du Mus. As. N° 569, aa: ودرین سال شاهزاده کبک در ماوراء النهر بمرض طبیعی در گذشت واورا در مسجد جامع سمرقند دفن کردند وبعد ازوی دوره تیمور برادرش پادشاه شد وکم از سالی سلطنت کرده وفات یافت وبرادر دیکرش ترمشیرین خان متصدی حکومت کشت ومدت حکومت او تا هفتصد وبیست وهشت هجری امتداد یافت.

donné à son fils une partie du royaume à gouverner ou l'ait associé au trône, avec le droit de faire graver son nom sur les monnaies. Comme dans un cas pareil il faudrait absolument que le nom du suzerain, qui était Termaschirin, se trouvât ajouté à celui de Sandjar, son vassal ou son associé au trône, on serait porté à croire que les mots ضرب فى ايام دولة السلطان العادل علا الدنيا والدين, gravés sur les monnaies de Sandjar, devraient être traduits: frappé durant le règne du sultan juste Termaschirin. On sait qu'Ala-eddounia ve-ddin a été le titre, que portait Termaschirin (v. les monnaies de ce prince; cf. Ibn Batoutah, t. III, p. 31).

2°. On pourrait supposer que Sandjar se serait révolté dans les années 731 et 732 et aurait, comme prétendant au trône, frappé des monnaies en son propre nom, s'intitulant à l'exemple de son père علا الدنيا والدين.

Termaschirin, d'après le témoignage unanime des auteurs orientaux (Defrémery, Hist. des khans mongols, p. 272; Григорьевъ, Исторія Монголовъ, p. 113; Ibn Batoutah, t. III, p. 31; Notices et extraits des manuscrits, t. XIII, p. 235, 238), a été un prince juste, bon et puissant; mais aux yeux de ses sujets il avait un grand défaut: c'était celui de ne pas trop estimer les anciens usages mongols et les préceptes de Tschingiz. Je citerai pour preuve les paroles d'Ibn Batoutah (t. III, p. 40), qui dit positivement que ce fut à cause de cela que ses sujets le privèrent du trône [12]).

---

12) Le mécontentement du peuple contre Termaschirin ne pro-

Il serait bien possible que vers l'année 731 un parti de mécontents se soit formé dans le Maverannahr et ait proclamé souverain Sandjar, fils de Termaschirin. Cette révolte aurait été pour ainsi dire le précurseur de celle qui porta le dernier coup au pouvoir du khan.

Je ne me charge pas de décider en dernier lieu laquelle de toutes les suppositions que je viens d'énoncer est celle qui mérite le plus d'attention. On parviendra peut-être à découvrir un jour dans quelque écrit oriental des renseignements positifs sur Sandjar. La question se décidera alors d'elle-même. Mon intention à moi n'a été que de signaler les difficultés que présentent les monnaies de Sandjar.

—

II. Monnaies de Khiva.

Mouhammed-Emin.

N° 3.

I. محمد امين بهادر خان ١٢٦٢. Mouhammed-Emin behadour khan. 1262 (1845, 6) [13].

II. ضرب دار الاسلام خوارزم. Frappée à Kkarezm, maison de la foi.

NN° 4 et 5.

Mêmes inscriptions que sur la précédente. Quant

venait-il pas aussi du zèle prononcé de ce souverain pour l'islamisme? Ce fut lui qui convertit définitivement la plus grande partie de l'oulous de Djaghataï à la foi musulmane (Defrémery, Hist. des khans mougols, p. 272; Aboulghazi (éd. de Kazan) p. ٧٥). Les efforts qu'il dut faire pour atteindre ce but, ont pu facilement indisposer contre lui les gens portés vers l'ancien culte.

13) L'année de la date est placée en haut, au-dessus du mot khan.

à l'année, on ne voit sur les deux monnaies que les trois premiers chiffres: ١٢٦ (126) tracés en haut, au milieu de l'espace laissé libre par la lettre ن, du mot خان ce qui fait: خا١٢٦ن. Le quatrième chiffre ne se trouve pas, à moins de supposer que le point de la lettre ن ne tienne en même temps lieu d'un zéro. La date complète serait alors 1260 (1844). On ne peut cependant admettre cette supposition: Mouhammed-Emin n'est monté sur le trône que dans l'année 1845, qui correspond à l'année 1261 de l'Hégire (v. mes Monnaies boukhares et khiviennes, p. 453, 454). Voici de quelle manière je m'explique l'absence du quatrième chiffre. Les Khiviens, ainsi que tous les peuples de l'Asie Centrale, usent, comme on le sait, de marteaux pour frapper leurs monnaies. Avec un moyen si imparfait, il est presque impossible d'arriver à ce que les légendes soient toujours complètes. Parmi les monnaies khiviennes, boukhares et khokaniennes, on rencontre souvent des pièces où l'on voit à-peine la moitié des mots qui doivent former l'inscription; c'est que l'ouvrier, en frappant, n'a pas bien mesuré son coup. Dans les monnaies NN° 4 et 5, il me semble que le haut n'est pas sorti en entier de dessous le marteau. Il n'y a pas le moindre signe de bordure au-dessus du mot خان, et c'est là le seul endroit où elle manque. Cette partie de la bordure et avec elle le quatrième chiffre qui aurait dû être tout près ont disparu, probablement par la faute de l'ouvrier, qui a mal appliqué son instrument.

J'aurai encore une remarque à faire à propos des monnaies NN° 3, 4 et 5: étant presque du même

poids [14]) et portant les mêmes inscriptions, elles se distinguent cependant tant par la forme des lettres, que par la manière dont sont disposés les points et les traits qui forment la bordure. Cette remarque peut être appliquée à toutes les monnaies récentes de l'Asie Centrale en général. On rencontre même des pièces datées d'une seule et même année et appartenant au même khan, qui diffèrent l'une de l'autre par des nuances de type. A ce qu'il paraît, les marteaux dont on frappe les monnaies dans l'Asie Centrale s'usent bien vîte, et les graveurs ne font pas attention à copier exactement les inscriptions qui leur servent de modèle.

N° 6.

I. ابوالغازی محمد امین بهادر خان ۱۲۶۴. Le combattant pour la vraie foi, Mouhammed-Emin behadour khan 1264 (1847, 8).

II. ضرب دار الاسلام خوارزم. Frappée à Kharezm, maison de la foi.

Poids: 70 dol.

Les chiffres formant la date de cette monnaie sont disposés de la manière suivante:

۴
خان
بهادر ۵
۲
۶ محمد امین ۱
ابوالغازی

14) Le N° 3 et le N° 4 pèsent 72 dol., le N° 5 pèse 70 dol.

N° 7.

Égale à la précédente. Année 1266 (1849, 50). Poids 72 dol.

Les chiffres de l'année sont disposés presque de la même manière que sur le N° 6: ٦ (6) se lit au-dessus du mot khan; ١ et ٢ (1 et 2) sont placés l'un à côté de l'autre au bord, dans une seule ligne avec les mots محمد امين. Le chiffre ٦ (6) qui aurait dû se trouver quelque part pour compléter le nombre 1266 manque, probablement il n'est pas sorti de dessous le marteau. Je prends le 6 qui est tracé au-dessus de خان pour le chiffre final de l'année et non pour le 6 qui devrait indiquer la dizaine. L'exemple de la monnaie précédente, où le chiffre final 4 se voit au-dessus du mot khan, m'autorise à le faire.

Abd-oullah.

N° 8.

Égale en tout à celle que M. Grigorief a décrite dans le Bull. de la Société Archéol. Russe, t. II, p. 161. Plus petite de forme que les monnaies de Mouhammed-Emin NN° 3 — 6, et pesant 69 dol.

Mouhammed.

(Khan actuel.)

N° 9.

Ne diffère que par la date (1272 = 1855, 6) de celle que j'ai décrite dans mes Monn. boukh. et khiv., p. 455, N° 113. Un peu plus grande de forme que les monnaies de Mouhammed-Emin NN° 3—6 et pesant 72 dol.

N° 10.

Schaï, petite monnaie, pesant 18 dol. Exemplaire pareil au N° 117 de mes Monn. boukh. et khiviennes, p. 456.

—

III. Monnaies de Khokand.

Khoudaïar.

N° 11.

I. خدا يار
محمد
سيد ۱۲ ۷۴
خان

Seïd Mouhammed Khoudaïar khan.
1274 (1857, 8).

II. لطيف ۱۲
خوقند [15]
ضرب ۷۴

Frappé à Khokand le beau. 1274 (1857, 8).

Poids: 69 dol.

Cette monnaie ressemble beaucoup à celle qui a été décrite par M. Savélief dans sa notice intitulée: Description des monnaies du khanat de Khokand (Списокъ монетъ Коканскаго ханства) et publiée dans les Travaux de la Section Orientale de la Société Archéologique Russe, t. II, p. 126, N° 15. Elle n'en diffère que par la date et par la manière dont sont disposés les mots de l'avers (comp. le dessin que M. Savélief a annexé à sa description).

Khoudaïar a été détrôné il y a environ deux ans par son frère Mella-beg.

15) Sur toutes les monnaies khokaniennes le nom de la ville s'écrit خوقند et non خواقند.

Mella.

(Khan actuel.)

Tilla

Poids: 1 zol. 7 dol.

I. ۱۲۷۵ سید محمد ملہ بہادر خان. Seïd Mouhammed Mella behadour khan. 1275 (1858, 9).

II. ۱۲۷۵ ضرب دار السلطنه خوقند لطیف. Frappée dans la ville capitale de Khokand le beau. 1275 (1858, 9).

Aucune monnaie de ce khan n'a été publiée jusqu'à-présent. Mella-beg est, à ce qu'on voit, le premier prince de Khokand qui, à l'exemple des khans de Khiva, ait pris le titre de behadour. Pour celui de seïd, les souverains de Khokand le portent depuis Omar-khan, frère d'Alim-beg et fils de Narbouta-beg, fondateur de la dynastie Ming, qui règne actuellement à Khokand.

(Tiré du Bulletin, T. II, pag. 207 — 218.)

$\frac{9}{21}$ Novembre 1860.

A propos du livre intitulé: *Essai de classification des suites monétaires de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par M. Victor Langlois; Paris MDCCCLX, in-4°; 139 p., X Pl.;* **par M. Brosset.**

Ce n'est point avec parti pris d'éloge ou de blâme, ni même de critique littéraire, dans le sens rigoureux du mot, ni avec l'intention d'embrasser en entier le sujet, qu'a été entreprise la présente notice; certaines raisons délicates, que le lecteur appréciera, ne laissent point à l'auteur toute la liberté de jugement et d'allure qu'exige, pour atteindre une certaine valeur, l'examen des oeuvres de l'érudition. Je ne me propose donc point de parler d'un livre, mais bien, à propos de ce livre, d'exposer les progrès de la numismatique géorgienne, et de constater le point où s'arrête la science, ce qu'elle a gagné, ce qui lui manque encore en l'année 1860, par et après la publication de M. V. Langlois. Certaines parties de ce sujet, fort restreint par lui-même, ayant été, pour ainsi dire, épuisées par des publications antérieures, il semble ne rester plus à relever que des infiniment petits dans un domaine dont toute la richesse se compose de faits microscopiques, tels, souvent, qu'un simple fragment de lettre ou de chiffre, ou la trace à-

peine perceptible à la loupe, d'un linéament. C'est pourtant avec ces éléments que la numismatique, soit comme auxiliaire de l'histoire, soit comme science indépendante, arrive à un degré de puissance que n'atteignent pas toujours les sciences d'observation, et que ne dépassent aucunement celles nommées exactes par excellence.

La science numismatique considère les monnaies sous deux points de vue: 1° comme valeurs d'échange, fiduciaires et officielles; 2° comme monuments historiques. Sous le premier aspect, le numismate observateur d'économie politique examine le module, le poids, le titre de la monnaie, les procédés de gravure, de fabrication, les signes techniques empreints sur chaque pièce, et qui en marquent l'authenticité. Pour mieux apprécier ces différents aspects extérieurs, dont l'ensemble s'appelle type, un savant numismate les compare avec les analogues, pour une époque donnée, dans les empires contemporains, surtout dans ceux que le voisinage, le commerce, les rapports de souveraineté ou de vassalité mettaient en relation avec le pays qu'il étudie. On conçoit toute la force des inductions résultant de cette comparaison, faite avec soin et pleine connaissance de cause, par exemple, par un Reichel, graveur lui-même et bien au fait de toutes les manipulations chimiques et artistiques du monnayage. Il doit s'en dégager une masse de connaissances très précises sur les arts, sur l'état des sciences, sur la valeur et la position relative des royaumes comparés, sur l'histoire elle-même. [1])

1) Je me tairai, pour raison de brièveté, sur les faits de l'ordre

L'autre, plus spécialement historique, cherche avant tout à établir l'existence, la succession et la série des princes. Elle s'étaie principalement sur l'étude des monuments et des sources écrites, ordinairement assez riches en grands traits, mais faibles dans les détails. C'est dans cette arène que s'exerce surtout la vaste expérience des Eckhel, des Visconti et de leurs émules, l'esprit de divination des Marchant, des Pfaffenhofen.

On est effrayé à la pensée de l'universalité de connaissances que doit posséder le parfait numismate, s'il est possible qu'il en existe un; car je n'ai parlé jusqu'ici que des monnaies antiques et de celles que nous a léguées l'Asie, vaste champ ouvert aux conjectures. Quant au moyen âge de l'Europe moderne, la seule intelligence des légendes abrégées et l'étude des armoiries des empires, des petites souverainetés féodales, des princes séculiers et ecclésiastiques, suffit pour absorber les facultés d'un esprit supérieur; encore doit-il réunir, tant en collections qu'en ouvrages imprimés, une masse considérable de monuments et d'autorités. J'avouerai franchement que j'ignorais, il y a trente ans, la majorité de ces choses, et que l'importance scientifique m'en a été révélée, quant à la Géorgie, par le bel ouvrage du Pr. Barataïef, par les longs commentaires, fruit de l'expérience du Gén. Bartholomaei, et par les travaux si variés de M. Langlois.

Jusqu'à ce jour, les numismates qui ont consacré

---

purement matériel relatifs à la circulation monétaire en Géorgie. Les amateurs trouveront à ce sujet des considérations très intéressantes, bien que purement conjecturales, dans l'Essai de M. L., notamment aux pp. 10, 18, 25, 27, 33, 35, 46, 48, 71 etc.

leurs recherches à la Géorgie s'étaient contentés, comme moi, de l'interprétation des légendes géorgiennes, arabes et autres, tracées sur les monnaies, et avaient classé tant les souverains que les divers types monétaires de chaque règne, uniquement d'après les pauvres renseignements historiques circulant à leur époque. Mais à un demi-siècle du temps où nous vivons la numismatique générale, surtout celle de l'orient, était à-peine fondée. Les Sassanides ne faisaient que d'entrer dans la circulation scientifique; à-peine connaissait-on quelques khalifes, quelques Seldjoukides, Ortokides et atabeks; les Byzantins n'avaient pas été disséqués au microscope par le baron Marchant et par M. de Saulcy; Trébizonde était complètement inconnue dans les collections; les Mongols et leur suite d'Ilkhans, d'Ilkhanides, de Mozafférides, gisaient ignorés dans leur poussière: comment, sans le secours de ces séries numismatiques, voisines et parallèles, traiter en grand et au complet la série géorgienne, qui s'y rattache par tant de points?

Après ma Revue de la numismatique géorgienne, imprimée en 1846, M. Langlois publia sa Numismatique de la Géorgie au moyen-âge, en 1852. Dans son texte, un peu léger de fonds, il y avait pourtant des aperçus et des comparaisons de types, non toujours heureuses peut-être, mais ouvrant un horizon nouveau et montrant que l'auteur, sincèrement amateur du vrai, serait capable de mieux faire, avec de plus riches matériaux et après de nouvelles études. Ce sont les promesses de son premier ouvrage que M. Langlois accomplit aujourd'hui, par un travail plus que triple en étendue à l'égard du précédent.

Je ne me sens pas le courage de reproduire ici des critiques écrites en 1857, retenues par-devers moi lors de la publication dans notre Bullet., t. XIV, p. 246, 279, des Lettres sur la numismatique géorgienne, et qui, communiquées à M. Langlois, ont, après discussion, obtenu en général son assentiment. Elles roulaient en grande partie sur le principe trop absolu, mis par lui en avant, de l'imitation, par les monétaires géorgiens, des types de leur voisinage, puis sur quelques inexactitudes historiques et sur la critique, faite par l'auteur, de ma lecture et de l'attribution de la monnaie de Coric Ier couropalate, Corician[2]). Dans son nouveau travail, M. Langlois, ainsi que je l'ai dit, a fait disparaître, notamment la comparaison de la soi-disant pièce de Giorgi Ier, du prince Barataïef, au type de Phraate III ou IV, l'Arsacide, et admis comme juste ma détermination de la pièce de Coric: «Seigneur, assiste Coric couropalate.»[3])

M. L. donne à son nouvel ouvrage ce titre singulièrement modeste: Essai de classification des suites monétaires de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Par ce choix d'expressions peu bruyantes, il exclut un dogmatisme que ne comporte pas encore la matière; il s'exprime également en termes très modérés sur les «Faits numismatiques» du Pr. Barataïef, digne en effet, sinon toujours de l'approbation, au moins de la reconnaissance des hommes studieux. Par cette sage tenue, notre auteur semble mettre le lecteur sur ses gardes, l'avertir que toutes les ques-

2) Numismatique de l'Arm. au moyen-âge, p. 28.
3) Numism. de la Gé. au moyen-âge, p. 14, et le présent Essai, p. 37.

tions qu'embrasse son sujet ne sont pas encore résolues : hésitation qui marque elle-même un progrès et ne compromet pas l'avenir. M. L. a également évité toute polémique et, dans les cas de question controversée, il a fait connaître son opinion en admettant simplement celui des avis donnés qui lui a paru le plus fondé en preuves.

La science numismatique renferme deux parties : l'une positive, n'admettant aucune espèce de doute, l'autre conjecturale. A la première se rapportent les monnaies à fleur de coin, avec figures, noms et emblèmes connus de tous, ou tellement caractérisés qu'il suffit de les retracer ou de les décrire, pour que chacun les reconnaisse et les détermine. Ainsi les belles monnaies des premiers khalifes ommiades, tracées en lettres d'une admirable netteté, sans désordre dans la disposition des mots et des lignes, n'admettent pas deux manières de lire les symboles musulmans, non plus que les dates, ni même de confondre les nombres تسع 9 et سبع 7. Quelle différence entre ces beaux types et les affreuses monnaies de certains Seldjoukides, Ortokides ou Houlaguides, où les dates ne peuvent souvent être déterminées que par le nom du prince, où les noms des villes ne sont, trop fréquemment, que tachygraphiés ! Les noms des David, des Giorgi et autres, sur certains exemplaires de monnaies purement géorgiennes ou bilingues, se lisent aussi en toute assurance ; mais la plupart manquent de relief, la frappe en est défectueuse, et les lettres numérales des dates, tracées sans aucun soin artistique, laissent hésiter le lecteur entre les valeurs très diverses qu'il est possible de leur assigner.

Quelle confusion encore dans la série des 30 Arsacides, dont à-peine quatre ou cinq ont des noms caractéristiques inscrits sur les monnaies, au point que le classement en est sujet à autant de variations qu'il existe de savants se vouant à ce travail ingrat! Quel affreux tracé que celui des monnaies sassanides du VI^e^ s., où les effigies royales, les noms des souverains, avec les légendes qui les accompagnent, les dates et ce que, jusqu'à nos jours, les plus habiles avaient admis comme des noms de villes, exposent le numismate aux plus fatales méprises! Je ne veux rien dire des plus anciennes monnaies russes, si défectueuses, qu'un amateur, ne manquant pourtant pas de coup-d'oeil, a pu tout récemment y prendre une légende grecque pour une légende latine — impossible par le fait.

Il est bien évident que toutes ces monnaies défectueuses ne peuvent, en l'absence de matériaux, être déterminées que par des conjectures plus ou moins probables, et que la science la plus vaste n'arrivera jamais, en pareil cas, à faire admettre ses opinions comme des démonstrations.

La Géorgie, bien qu'ayant formé depuis les temps les plus reculés un état indépendant, est toujours restée faible, peu redoutée de ses voisins, mais convoitée par tous les conquérants de l'Asie. Placée sur un passage, elle a été, dès les temps touchant à l'âge héroïque, traversée par tout ce qui, partant de l'Europe, a voulu envahir l'Asie, ou de celle-ci se jeter sur l'Europe, et n'a que rarement et par intervalles très courts, joui de la plénitude de son indépendance.

Si la position de ce pays est bien connue et dé-

terminée, non moins pour les temps modernes, que pour l'époque la plus ancienne, celle, par ex. où florissait le judicieux Strabon, il n'en est pas de même de l'origine de son nom national, et par-là je n'entends pas l'étymologie historique, telle que la fixent les Géorgiens, qu'il faut admettre ou rejeter sans discussion, mais bien le sens intrinsèque, ethnographique, du nom de Karthli. Après ce qui a été dit sur ce sujet, il serait peu utile de rouvrir la question, et je me permets de croire que M. Langlois n'y a pas apporté de nouvelles lumières, en avançant que la Géorgie est la Khordzéné de Strabon, et ses habitants les Kartioï du même[4]): deux étymologies qui s'excluent mutuellement, tout en étant individuellement impossibles.

La Khordzéné, province la plus septentrionale de l'Arménie, suivant Strabon, est évidemment la Khortzen arménienne, nommée, en syriaque, il est vrai, Gourzan, mais située dans la 4e Arménie des géographes arméniens, sur la droite de l'Euphrate méridional, fort loin au S. de la Géorgie. Pour les Kartioï ou Kyrtioï, vivant au N. de la Perse, dans le Kourdistan, ils paraissent bien être les Kourdes, et rien, si ce n'est une similitude de consonnes, ne peut porter à croire que ce soient eux qui ont peuplé l'Ibérie.

Voulant rendre son travail aussi complet que possible, M. L. a jugé à-propos de faire commencer la série numismatique géorgienne par les monnaies dites de Colchide et par le faux denier romain d'Auguste. La première dénomination a été imaginée parce que

---

4) V. le présent Essai, p. 2.

les petites monnaies figurées sur la Pl. I, N. 1, sqq. se trouvent fréquemment en Géorgie — on en a rencontré dernièrement du côté de Souram et à Tiflis même — et très abondamment surtout en Mingrélie. Or le type de tête barbare, style improprement nommé égyptien, et de tête de boeuf, qui la distingue, n'a, suivant ce que m'a fait toucher du doigt M. Stephani, rien de particulier aux rivages de la mer Noire. Pour confirmer son assertion, notre collègue m'a fait voir dans la collection de l'Ermitage Impérial de nombreux exemplaires de monnaies avec un tel type, portant soit la tête barbare seule, avec l'empreinte du carré au revers, soit la même tête et celle du boeuf, cornu ou sans cornes, ou les deux têtes affrontées, et cela sur des exemplaires non-seulement en argent, mais aussi en or et en électrum, et il m'a assuré que ce type est commun à toutes les villes du littoral de l'Asie-Mineure. Avec un tel correctif, qu'au reste M. L. admet, p. 12 et 13, on peut d'autant mieux laisser ces monnaies à la tête de la série géorgienne, qu'on sait par les Annales que la révolution qui porta au trône Pharnawaz, le premier roi du pays, fut facilitée par une riche trouvaille de monnaies à l'empreinte d'un animal domestique, soit le mouton, soit le boeuf.

Quant au denier romain, de fabrique évidemment barbare, rien ne démontre qu'il ait été frappé en pays géorgien, mais on y en trouve des quantités d'exemplaires, depuis l'argent le plus pur jusqu'au plus bas titre, depuis la fabrication la plus vulgaire jusqu'à un type assez soigné, bien qu'avec une effigie qui n'est pas toujours celle d'Auguste. Je ne crois pas qu'il

soit possible d'aller, preuves en main, au-delà de cette assertion, et il est permis de regretter que M. L. ait conjecturé ici, p. 16 et p. 6 de l'ancienne édition, que ce denier est ce que les Géorgiens appellent, d'après l'autorité d'un savant tsarévitch, «monnaies païennes,» sur lesquelles on a prétendu pouvoir lire «Pour nous deux (lis. pour nos Dieux).» Ce qui n'est sujet à aucun doute, c'est qu'il existe un exemplaire unique d'une monnaie d'Aristarque, roi de Colchide, celui même qui dut son élévation aux Romains, vainqueurs de Mithridate, et dont parle Strabon, son contemporain.[5]).

L'ordre chronologique nous amène ensuite aux monnaies à type sassanide, que l'on suppose très judicieusement (p. 18) avoir été frappées en Géorgie même, parce qu'elles portent des légendes géorgiennes et remplacent le pyrée et sa flamme par une croix posée sur des degrés, fort analogue à celle qui figure sur les monnaies des Héraclides et au symbole inexpliqué des premières pièces musulmanes gréco-arabes. Après tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet, il semble réellement oiseux de le reprendre à l'origine; car il ne s'est pas produit de faits nouveaux, depuis tantôt 40 ans que la lice a été ouverte par la publication de la pièce, unique et inédite alors, portant le nom entier d'un Stéphanos, en caractères géorgiens ecclésiastiques. Toutefois il me semble bon de constater les faits acquis.

En 1819, tout ce que l'on pouvait faire, c'était de lire ici le nom du monarque géorgien et de décrire la pièce, évidemment à type sassanide, où il était in-

5) Musée de M. le prince B. Iousoupof, t. I, p. 430.

scrit seul, dans le champ de l'avers, des deux côtés de l'effigie. L'excellent prince Barataïef découvrait, 26 ans plus tard, une pièce portant le même nom en abrégé, inscrit sur l'avers, mais en dehors du champ, rempli par une effigie royale, aux deux côtés de laquelle se lisent aisément aujourd'hui les trois lettres pehlevies kh-r-m, et le mot afzou. A cette époque les juges compétents n'hésitaient pas à reconnaître ici, dans la légende pehlevie, le nom d'un *Ourmizdas*, qualifié d'*auguste*. D'autre part, le nom de Stéphanos exigeait impérieusement Ourmizdas IV, auquel pourtant il est postérieur au moins de dix ans — notez bien ceci. Mais on n'était plus d'accord sur le choix du dynaste géorgien, car il y en a eu deux homonymes: l'un Bagratide, régnant 600—619, l'autre Khosroïde, 639—663. Ajoutons que la pièce avec le nom entier ne porte au revers que la croix sur des degrés, sans date aucune; l'autre, la même croix, avec ce qu'on appelait alors un nom de ville, soit Zouzen[6]), et une date malheureusement illisible.

Le même amateur avait encore mis la main sur plusieurs variétés du même type, portant les lettres ႢႬ GN, ႥႬႢ WNG, puis sur une *unica* avec lettres ႿႭ DJO, et l'on découvrit plus tard une autre *unica*, toujours avec l'effigie et le nom du même Ourmizdas, la croix au revers, la seule pièce de cette catégorie qui ne présentât aucune lettre géorgienne. •

6) Remarquez toutefois, que s'il faut lire ici, avec MM. Mordtmann et Bartholomaei, le nom de Zouzen, ville située dans le Khorasan, évidemment la monnaie dont il s'agit n'a pas été frappée en pays géorgien. V. Lettres num. du Gén. Bartholomaei, p. 10. Voilà une de ces questions obscures qui nous obligent à marcher la sonde à la main.

Les seules choses évidentes au premier aspect de ces monnaies, ce sont:

1°. Un type sassanide, avec emblême chrétien et légendes géorgiennes;

2°. Le nom d'un Ourmizdas, sur toutes les variétés sans exception;

3°. Par induction, la détermination d'Ourmizdas IV, comme peut-être contemporain de la frappe de quelques-unes des pièces indiquées, antérieur à toutes, postérieur à aucune.

Aussi les questions soulevées par cette curieuse apparition étaient:

1°. L'époque du ou des Stéphanos, et conséquemment le No. du personnage dans le canon royal;

2°. La signification des groupes de lettres géorgiennes;

3°. La date, si date il y a, au revers.

Sur tous ces points, des indications qui semblent aujourd'hui élémentaires embarrassaient fort les plus habiles, il y a 20 et 40 ans: les monnaies GN et WNG furent généralement attribuées au roi Wakhthang-Gourgaslan[7]). M. Dorn même adopta cette opinion; celles DJO, à Djouancher, les autres restèrent naturellement à Stéphanos. Chacun y reconnaissait alors, ou l'effigie d'Ourmizdas III, contemporain de Gourgaslan, ou celle d'un autre Ourmizdas quelconque, reparaissant au VIII^e^ s., malgré l'extinction de la dynastie sassanide, comme au reste celle de Khosro II s'est maintenue sur les monnaies des Ispehbeds pendant près de 150 ans. Le gén. Bartholomaei, le seul qui soutint exclusivement Ourmizdas IV, comme

7) V. Bull. Hist.-Philol. t. I, p. 33.

titulaire de toutes ces monnaies, fit publier son opinion dans le t. 1^er^, p. 41—57, des Mémoires de la Société archéologique russe. Un tiers la publia de nouveau à-part, presque sous le voile de l'anonyme.

Aujourd'hui le terrain est déblayé, non sans qu'il y reste quelques broussailles, et la question éclaircie notablement, pas assez, toutefois, pour qu'en l'absence de renseignements géorgiens et en face de la numismatique sassanide, non arrivée à maturité, la science puisse dire son dernier mot.

Sans entrer dans un débat irritant et désormais oiseux, mais prenant à chaque opinion ce qui lui a paru probable, M. Langlois a essayé d'établir ici une classification rationnelle. Il part de ce point fondamental, que les groupes de lettres géorgiennes dont il s'agit sont des noms propres abrégés, sinon de rois, au moins de personnages puissants par leur position, tels par exemple que les émirs musulmans qui, aux VII^e^ et VIII^e^ s., ont frappé des monnaies en cuivre, en argent ou même, bien que plus rarement, en or. S'appuyant, en outre, très habilement, sur un passage des Annales géorgiennes, il montre qu'après l'an 570 les seigneurs géorgiens, excités par Khosro-Parwis, se constituèrent indépendants, durant un interrègne, et s'arrogèrent *sans doute* le droit régalien de monnayage, si convoité par les Asiatiques.

Quant au classement chronologique des monnaies de cette série adopté par M. L., je dirai nettement qu'il est artificiel, mais logique, et qu'il a, comme tout système quelconque, l'avantage incontestable d'introduire de l'ordre dans le chaos.

A. M. L. étiquette donc du nom de Gourgen les

monnaies GN, y lit en pehlevi le nom Hourm[izdas] auguste, IV[e] des homonymes, et pour date la 7[e] année du monarque persan;

B. du nom de Wakhtang, la monnaie WNG, dont le monogramme est absolument le même que sur les pièces d'argent et de cuivre, attribuées en toute justice à Wakhtang III, roi à la fin du XIII[e] s., — effigie et nom d'Ourmizdas IV, 7[e] année de ce prince.

C. Quant au monogramme DJO, il tente de le lire DJOS, pour Djawakhos; il constate ici l'effigie d'Ourmizdas IV et la 7[e] année de son règne, tandis que M. Bartholomaei prétend que cette pièce est imitée d'une drachme de la 12[e] année, lecture que confirme son dessin, dans les Lettres numismatiques, Pl. I, B; mais ni le Prince Barataïef, possesseur de l'original unique, ni M. Langlois, n'admettent une telle variante. Il faut donc qu'il y ait eu excès de conjectures, et c'est cet excès qui, il y a 15 ans, formait un des plus forts arguments de la thèse soutenue par le vaillant général.

Le nom de Djowakheth, que l'on voulait autrefois lire ici, en abrégé, est impossible pour deux raisons: 1° un tel nom de pays n'existe pas, et 2° il n'est pas croyable qu'on ait mis un nom géographique là où, d'après l'analogie, doit se lire un nom royal. On s'est donc rejeté sur DJOS pour Djawakhos, fantaisie qui exige une horrible contraction et la lecture fautive de la seconde des deux lettres du groupe, qu'il faudrait supposer formée d'un ⴍ et d'un ⴑ, accouplés contre nature, le tout pour arriver à un nom qui ne se rencontre en géorgien qu'à la première page des Annales, et qui maintenant n'est connu que sous la forme

Djawakh, Djawakhis-Chwili[8]). Pour éviter ces extrémités on s'est rejeté sur une autre interprétation du monogramme DJO, et l'on y a cherché l'abréviation du mot ჯვარი «o croix,» possible sans aucun doute, régulière et usitée en géorgien, mais positivement inadmissible en la place où l'on croit la voir.

Reste la lecture qu'en a donnée, le premier, le Pr. Barataïef, qui y voyait le nom de Djouancher; or, en écartant pour le moment toute discussion chronologique, il me paraît impossible de ne pas approuver cette lecture. M. B., il est vrai, la rejette avec une énergie persévérante; se fondant sur l'analogie des abréviations connues, par initiale et finale, telles que THamaR, DawiTH, et autres, il soutient *à priori* que le nom Djouancher ne peut être abrégé par DJO, mais seulement par DJNCHR, DJCHR ou DJR. Mais ici il perd de vue 1°. que le nom dont il s'agit est extrêmement peu commun en Géorgie, et que conséquemment il ne s'est pas établi à son égard, du moins je n'en ai pas connaissance, d'abréviation usitée vulgaire: notre plus ancien Mit. des Annales l'écrit toujours en toutes lettres; 2°. certains mots usuels s'abrégent précisément en n'en donnant que la première syllabe, comme თა. pour თავადი thawad, prince; ქრ. pour ქრისტეჳსშობა, année du cycle pascal; 3°. lui même, M. B., essaiera plus tard de faire prévaloir l'abréviation contestée ԿԲՔՌ pour Costantiné, au lieu du sigle connu ԿՂ. Quant à moi, je ne fais aucun doute que DJO ne soit le sigle de Djouancher.

D. Après les trois éristhaws indépendants, M. L.

8) C'est ainsi et non Djawakhosis-Chwili, que ce nom de famille princière est inscrit dans le traité de 1783.

attribue à Gouram, premier roi Bagratide de Géorgie, la monnaie sans monogramme géorgien, à l'effigie de Ouararan VI, et première année de son règne, avec la croix au revers, sur un pyrée. Or je puis facilement me tromper en ce qui concerne les affreuses légendes pehlevies de cette époque, mais je le dis en toute sincérité, ni sur les dessins de M. Barth. ni sur ceux de M. L., je ne puis me résigner à reconnaître le nom de Ouararan, et même sur la magnifique gravure de M. Dorn[9]), je ne vois autre chose que l'effigie et l'abrégé connu du nom dudit Ourmizdas IV, sans aucune trace du mot indiquant l'année première du règne.

E. Sur la pièce portant le nom abrégé de Stéphanos, M. L. reconnaît l'effigie et le nom d'Ourmizdas IV, et au revers, avec la croix, la date de l'éternelle 7e année, illisible cette fois, du monarque persan; il attribue maintenant le tout à Stéphanos Ier, Bagratide, roi de Géorgie. M. Barth., dans les Lettres numismatiques, Pl. I, donne cette pièce comme imitée de celles de la première année de Khosro-Parwis.

F. Enfin le nom entier de Stéphanos se lit, sûrement et seul, auprès d'une effigie fort semblable à celle d'Ourmizdas IV; au revers, la croix sur le pyrée et la 2e année de Khosro-Parwis. C'est encore, pour M. L., Stéphanos premier; son homonyme, n'étant qu'un simple patrice, n'avait pas, dit-il, le droit de battre monnaie; d'ailleurs, il y avait trop d'argent grec en Géorgie, sous Stéphanos II, pour qu'il fût nécessaire de recourir au monnayage national.

9) Bull. Hist.-Phil. t. I, p. 33.

Suivant l'ingénieuse conjecture de M. L. les trois premiers NN. de la suite sassanido-géorgienne appartiennent à des éristhaws géorgiens, qui se seraient déclarés indépendants, non de la Perse toutefois, durant l'interrègne qui suivit la mort de Bacour III, Khosroïde, en 570; interrègne qui, d'après les Annales, n'aurait duré que 5 ans. Sans doute, même à mes yeux, le texte des Annales ne saurait être serré de si près, que tout y soit sacramentel, chaque mot, chaque date. J'ai cru moi-même pouvoir émettre une idée sur l'avènement de Gouram, plus tard que ne l'indiquent les Annales et Wakhoucht, au plus tôt en 590, au lieu de 575, et reculer de quelques années la mort de Stéphanos I^er^, vers 622, sous Héraclius[10]); mais comment expliquer l'apparition simultanée de dirhems sassanido-géorgiens, au nom de trois dynastes, Gourgen, Wakhtang, Djouancher, précisément en la 7^e^ année d'Ourmizdas IV, donc en 586, juste 16 ans après la mort de Bacour III?

Ce n'est pas tout: Gouram, nommé roi par un empereur byzantin, Tibère-Constantin ou Maurice, frappe encore monnaie au type sassanide, anonyme, il est vrai, et avec la croix, mais sous l'effigie d'Ourmizdas IV, cette fois sans date appréciable (fût-ce même la 1^re^ année de Ouararan VI, donc pas avant 590); puis, une dixaine d'années après, le fils et successeur de Gouram, au moment où l'ascendant des Grecs se fortifie, par l'alliance de Maurice avec Khosro-Parwis, adopte de nouveau pour type l'effigie et le nom d'Ourmizdas IV, derechef la 7^e^ année de ce

10) Hist. de Gé. p. 216 et 226.

prince, qu'heureusement M. L. regarde comme illisible, et la croix sur le pyrée. Cette ignorance, cette audace, de ressusciter le type d'un souverain mort, sous le règne de son puissant successeur, n'est pas sans exemple dans les numismatiques ispehbède, samanide et bulgare du Volga, mais elle a quelque chose d'inexplicable en Géorgie. Au reste, nous devons au savant M. Mordtmann la découverte d'une monnaie purement sassanide, frappée en la 2e année de Khosro-Parwis (592), avec l'effigie et le nom d'Ourmizdas IV; fait qui est regardé comme le produit d'une méprise.

De tout cet imbroglio il n'y a malheureusement rien à conclure, à affirmer: la science n'y gagne que le fait matériel, dont elle ne peut se rendre compte, et la question est tout entière réduite à ces termes:

1) L'effigie des monnaies sassanido-géorgiennes est celle d'Ourmizdas IV;

2) L'année est partout la 7e;

3) Trois dynastes géorgiens ont frappé lesdites monnaies;

4) Une pièce anonyme reste incertaine quant au nom du roi de Géorgie, le prétendu Gouram;

5) Deux, avec le nom de Stéphanos, ne peuvent être attribuées au 1er ou au 2e que par une série de conjectures n'emportant pas démonstration;

6) Wakhtang-Gourgaslan est définitivement exclus de cette série. Quant à Djouancher — oui Djouancher — la détermination reste à établir entre un éristhaw géorgien du VIe s. ou un roi du VIIIe. En tout cas, ce n'est pas parce que les Arabes ont frappé un dirhem à Tiflis, en l'an 85—704, ni parce que l'em-

pereur Héraclius *a pu* propager sa monnaie en orient, qu'il est possible de démontrer que le monnayage national n'existait plus en Géorgie de 718 à 786, ayant été supplanté par le dirhem musulman et par la drachme byzantine. La découverte inattendue des monnaies de David couropalate, de Bagrat IV, de David II et d'autres, nous apprend qu'il ne faut pas désespérer de combler d'autres lacunes des suites monétaires dont nous nous occupons, sans recourir à des propositions hazardées.

Passons maintenant à la dynastie Bagratide.

Par la publication des Lettres sur la numismatique géorgienne[11]), et surtout des Lettres numismatiques et archéologiques relatives à la Transcaucasie, la suite monétaire des Bagratides a reçu de notables accroissements en pièces inédites; elle s'est tout-à-fait systématisée et, par la découverte de dates et faits restés jusqu'à ce jour inaperçus ou imparfaitement appréciés, elle a pris un degré de précision qui la place à un rang scientifique très honorable. Ce sont les objets que je vais passer en revue.

Au IX^{e} s. on ne connaît que deux monnaies khalifales frappées à Tiflis, en 210 H. — 825 et 248 H. — 862, auxquelles il faut sans doute joindre la circulation des monnaies si nombreuses d'Arminiyah ou Dovin, et de dirhems d'autres provenances. Les musulmans sont complètement maîtres du pays et de la capitale, qui forment la 2^{e} Arménie. Les osticans ne laissent aux monarques successeurs d'Achot 1er que leurs domaines du Klardjeth, avec la résidence d'Artanoudj, tandis que les korévêques du Cakheth dis-

11) Bull. Hist.-Philol. t. XI, p. 246, 279.

putent leur indépendance aux émirs. Au X^e^ s. on connaît quatre dirhems de Tiflis, 294 H. — 906, 311 H. — 923, 312 H. — 924, 314 H. — 926. Les Bagratides du Tao végètent sous l'influence grecque, quelques soi-disant rois de Karthli passent et meurent dans l'histoire; les korévêques luttent contre les Béni-Cheddad du Chirwan. La dynastie aphkhaze est seule florissante et en progrès. Durant ces deux siècles on ne connaît de monnaie au type géorgien que celle en cuivre, dont M. L. a dû la communication au très érudit numismate de Berlin, M. Friedländer, et qu'il avait eu l'obligeance de m'autoriser à publier, mais j'ai cru devoir lui laisser cette juste satisfaction.

La pièce dont je parle, Pl. III N. 1 de l'Essai, est en cuivre et, quoique fatiguée, laisse lire très sûrement la légende, en caractères ecclésiastiques: «O Christ, aie pitié de Dawith couropalate.» La croix pattée, au revers, porte un type byzantin irrécusable, sauf le support pour les pieds, assez mal placé sur la partie inférieure de la branche verticale, et qui n'est peut-être qu'un jeu de lumière, car il ne s'accuse pas nettement sur l'empreinte au crayon que j'en possède.

A la première vue du nom de David, les trois personnes qui ont examiné ce curieux spécimen monétaire se sont laissé entraîner à l'attribuer à ce prince Bagratide si célèbre dans l'histoire, à la fin du X^e^ s., par ses relations avec Basile II, par l'étendue de son apanage, par ses succès contre le rebelle Bardas-Sclérus, que constate l'inscription de Zarzma, et surtout par l'influence que lui valurent ses grandes qualités dans les affaires de son pays: c'était le vrai roi du Karthli, moins le titre.

L'enthousiasme passé, on se demande si quelque autre de ces rois ou rois-couropalates, comme l'historien les qualifie, tels que David 1^er^, † en 881, ou cet autre David que l'Annaliste confond avec Bagrat-le-Sot, † en 996, n'aurait pas plus de droit à une pareille attribution. Pour moi, je reste partisan du simple mais puissant couropalate, qui remplit de sa personnalité toute la seconde moitié du X^e^ s.; de celui qui humilia par de sanglantes défaites les émirs d'Aderbidjan et d'Akhlath; à l'appel duquel se forma, en 976, l'armée de 12,000 hommes, commandée par le moine-général Thornic, et qui mit fin à la révolte de Sclérus. Je rappelle que le couropalate corician de Lori, Coric, a également frappé monnaie[12]): i était contemporain de David, et mourut douze ans avant lui, en 989.

Voici, au sujet de la monnaie de David, quelques détails extraits d'une lettre de M. Lisch, directeur du Musée de Schwérin, adressée tout récemment à M. l'Académicien Kunik.

«On a fait le 18 oct. 1859, aux environs de la ville de Schwaan, dans le Méklembourg, une trouvaille de 1500 monnaies. M. Lisch, qui se dispose à décrire la trouvaille entière, est d'opinion que toute cette collection a été enterrée vers l'an 1035. Parmi ces monnaies il se trouve un Владимірово сребро, une monnaie des empereurs Constantin Porphyrogénète et Romain, et une géorgienne, qui est, d'après la lettre de M. Lisch, «*complètement* analogue» à la précédente. M. Lisch en avait envoyé un dessin à M.

12) V. Sup. p. 183.

Friedländer, qui l'a communiqué à M. Langlois; l'original même est conservée au Musée de Schwérin.»

Tout a été dit, dans les Lettres numismatiques, sur les belles monnaies en argent de Bagrat IV, sévastos et nobélissimos, dont l'existence même n'était pas soupçonnée il y a trois ans, sur celles de son fils et successeur Giorgi 1^er^, késaros ou kéisari, dont une seule, unique et fruste, celle où il est qualifié de roi des Raniens et des Cakhes (?), laisse encore des doutes sérieux. Difficilement admettra-t-on, avec M. L. que la partie centrale de la légende de cette dernière, la seule conservée, doive ou puisse contenir un nom de dignité byzantine. Les philologues sont parfois trop pointilleux, en expurgeant les textes de tournures insolites et de fautes réelles, qui ont pu échapper à l'auteur le plus grave et le plus parfait dans la forme. Les numismates aussi sont parfois trop exigeants, à ce qu'il semble, en prétendant que les artistes monétaires ne s'écartent jamais d'un type admis et connu. Avec un tel excès de sévérité, les défaillances humaines et les caprices seraient aussi impossibles que le progrès. Ne connaît-on pas sur les monnaies des variantes, des anachronismes, volontaires ou non, des fantaisies ou des distractions de graveurs? Le Musée asiatique vient justement d'acquérir, par échange avec le Gén. Bartholomaei, une jolie monnaie d'or, assez évidemment Houlaguide de type, portant, à l'avers comme au revers, seulement le symbole sounite «Pas de Dieu, si ce n'est Allah; Mohammed est l'envoyé de Dieu;» en outre, les noms des quatre khalifes, et pas de date, de lieu de frappe, ni de nom de souverain. De ce que la légende de trois ou quatre pièces

byzantino-géorgiennes se termine au centre par un titre byzantin, faut-il de toute rigueur conclure à l'incompatibilité de toute autre disposition? non, évidemment. Quoi qu'il en soit, grâce à un meilleur classement, certaines pièces géorgiennes, que le prince Barataïef attribuait à des Bagratides de l'époque que nous examinons ont été rejetées, après une plus exacte comparaison des types, à une époque de beaucoup postérieure. J'y accède d'autant mieux que j'ai toujours hésité à leur attribuer une haute antiquité. J'en reparlerai plus bas.

Au XII[e] s. nous voyons apparaître sur une pièce bilingue, déjà connue mais restée inédite, l'effigie d'un roi David à cheval, couronne en tête, qualifié dans la légende arabe du revers «fils de Giorgi, glaive du Messie.» La bonne mine et la tenue martiale du cavalier conviennent très bien au vainqueur d'Il-Ghazi, au conquérant d'Ani et de Tiflis, David II, le Réparateur. Sous son règne la Géorgie respire, grâce aux triomphes des croisés: cette pièce me semble heureusement déterminée, quoique par conjecture. Pl. III, N. 8 de l'Essai.

Démétré 1[er], fils du précédent, était également connu par la légende arabe de monnaies bilingues, où il est aussi qualifié «glaive du Messie;» deux curieuses monnaies, avec son monogramme, en géorgien, où se lisent en toute certitude son nom, en arabe, et ceux des sultans seldjoukides de Perse Mahmoud et Masoud, constatent une certaine vassalité de ce monarque, sans diminuer la gloire de ses succès, attestée par la porte de fer de Gandja, conservée à Gélath depuis 721 ans.

A cette occasión je crois devoir mentionner deux monnaies en cuivre, de l'Ermitage Impérial, où se voient à l'avers, à gauche, un empereur debout, couronne en tête, soutenant de la main gauche une croix patriarcale, et près de lui S. George, la tête nimbée, dans la même attitude, la main droite plus haut sur la croix que la gauche du prince, et tenant de la gauche une épée nue: c'est précisément le type d'un sou d'or de Jean II, Comnène, règnant 1113 — 1140, qui se voit aussi à l'Ermitage. Au revers, la légende arabe: ......السلطان المعظم مسعود ابن محمد عز الدين ا «Le sultan suprême Masoud, fils de Mohammed, défenseur de la religion......» On est étonné de voir un pareil type chrétien sur la monnaie d'un sultan de Perse. Du reste la qualité du métal, le style des lettres arabes et l'homogénéité évidente de fabrication avec celles au chiffre de Démétré et au nom de Masoud mentionnées ci-dessus, tout se réunit pour montrer que ces pièces sont de la même époque. Toutefois je ne me charge pas de découvrir les motifs qui ont pu porter le prince musulman à emprunter un avers byzantin.

Je ne dirai rien des monnaies de Giorgi III avec le nom du khalife Moktafi-liamr-illah, ni de celles avec la date du cycle pascal 394 — 1174 de notre ère, où le roi est représenté avec un oiseau de chasse sur le poing; je passe à la riche suite du règne de Thamar, que M. L. classifie de la manière suivante.

1) Pièces de Thamar seule, datées ႳႦ, ႳႪ, 407 — 1187, 430 — 1210: notre auteur à négligé la date ႳႣ 404 — 1184, qui est bien certaine, sur le dessin du Pr. Barataïef[13]), et forme l'initiale du règne;

13) Нумизмат. факты, Разр. III, p. 134, du texte.

2) Thamar et Giorgi, son mari russe, sans date; suivant moi ce peuvent être Giorgi III et sa fille associée au trône;

3) Thamar et David, son second mari; date ႣႩ 420 — 1200;

4) Les mêmes, sans date;

5) Thamar et son fils Giorgi IV; date ႣႪ 430 — 1210; celle avec la date ႣႪႠ 431 — 1211 a été omise, probablement comme douteuse. Il en est de même du N. 3 de la Pl. accompagnant ma Revue de la numismatique Géorgienne de 1846, chargée au pourtour de x entremêlés de signes paraissant fantastiques.

Ce classement, artificiel comme tout ce qui est systématique, a du moins l'avantage des catégories, qui aident la mémoire et, ne laissant de côté aucune partie d'un tout, font connaître méthodiquement les richesses acquises. Toutefois je dois dire que, si même l'on consent à admettre, sans preuve positive, la 2e classe, qui est purement conjecturale, des deux côtés, en tout cas la légende géorgienne doit commencer par les mots ႠႧႨႧႢႰ ႶႰ. . .et non ႠႧႨ-ႧႢ. . ., la grammaire le voulant ainsi. Outre l'irrégularité que je viens de constater, sur le côté portant le nom de Giorgi, la pièce N. 10, Pl. IV de M. L., offre encore une autre circonstance qui me frappe: l'un des quatre demi-cercles et deux des intervalles entre ceux-ci, qui renferment la légende, sont complètement vides. Je suppose, n'ayant pas vu la pièce, qu'elle a été restituée, ainsi que la légende, et celle-ci abrégée fortuitement, de façon à ne plus donner un nombre suffisant de lettres.

Au point de vue de l'art monétaire, certaines pièces

de Giorgi IV présentent des monstruosités, bien connues par les échantillons déjà publiés, dont un a donné au Gén. Bartholomaei l'occasion de faire sa belle découverte de la légende persane. «Au nom de Dieu pur, on a frappé cet argent en l'année 430 — 1210.»

La numismatique géorgienne du XIII[e] s. a fait récemment une bonne acquisition, par la publication de deux monnaies d'Alouch-bek [14]), Tiflis et Gandja, 642 — 1244, dont l'attribution laisse toutefois quelques incertitudes, puisque le personnage en question n'est pas encore connu par des témoignages écrits. Du moins les villes de frappe et la date sont elles certaines et prouvent que dès l'année indiquée, encore au temps de Rousoudan, un Grand-Mongol, Oulouq-Menkal, était de fait maître de Tiflis. J'ignore si réellement, comme le dit M. L. p. 78, d'après autorité, des pièces analogues à celles-ci ont été frappées en 643, 644 et 645 H. — 1245, 6, 7, mais je ne vois aucune probabilité de ressemblance entre le nom de notre Alouch-Bek et celui d'un certain Témougou Outchougen, oncle d'Ogodaï et compétiteur, après sa mort, du trône des qaâns de mongolie: cette conjecture me paraît entièrement gratuite. J'ai reçu tout dernièrement de S. E. le prince M. Obolenski communication de deux pièces de sa collection, qui paraissent appartenir à la même catégorie. Sur l'une, de petit module, en argent, on voit d'un côté un cavalier mal gravé, allant à gauche et tenant une lance, sans aucune légende; de l'autre | ..... | لعالطان ملكه الله خلد il semble que ce soit une de ces pièces djoutchides fabriquées en Russie, dont on trouve par-

14) Извѣстія И. Археолог. общ. t. III, p. 136.

fois des spécimens, chez le baron Chaudoir, chez M. Reichel, dans le bel ouvrage de M. Savélief sur les monnaies djoutchides, et dans celui du Gén. Schubert sur les monnaies russes; ce qui le prouve, c'est que d'abord le cavalier est tourné à gauche, au lieu que sur les monnaies djoutchides il est tourné à droite, que la légende arabe, très abrégée, est aussi à rebours, et que les lettres devant former le nom propre, à la 2e ligne, sont des signes de fantaisie. Sur la seconde, mieux gravée et de petit module, l'avers offre aussi un cavalier allant à gauche, mais tirant de l'arc en arrière, comme sur la pièce d'Alouch-Bek. Peut-être y avait-il une légende, un oiseau et en bas un quadrupède, mais le flan, évidemment trop petit, n'a pas reçu l'empreinte complète. Au revers, en haut, Nakhitchéwan, puis le symbole sounite: ... محمد الله | لا اله الا, rien de plus n'est visible.

C'est également sans preuves et d'après son seul sentiment, que M. L. attribue au roi David V, fils de Giorgi-Lacha, les pièces bilingues connues [15]), en cuivre, marquées du monogramme ⴃⴓ David, ainsi que celle en argent, aussi bilingue, où figure le roi à cheval, avec la date ⴔⴃⴆ 467 — 1247, et le nom de Gaïouk dans la légende persane du revers. Quant à celle-ci, l'attribution à David V est très probable et généralement admise; car David V, fils de Giorgi-Lacha était considéré par la majorité de la nation comme le roi légitime, surtout après la reconnaissance de son droit par Gaïouk; mais les pièces au chiffre ⴃⴓ, toutes identiques entre elles, frappées en 642, 645 et 650, à Tiflis, je les regarde comme apparte-

15) Ces monnaies n'ont pas été décrites par M. Frähn.

nant à David IV, fils de Rousoudan. Voici sur quoi je me fonde.

David IV fut reconnu roi, associé au trône par sa mère et couronné dès l'année 1236, puis remis aux Mongols en 1243; son cousin David, au contraire, ne fut délivré de sa captivité à Césarée qu'après la défaite du Seldjoukide Kaï-khosro; ses titres au pouvoir suprême furent bien admis, mais les Mongols l'expédièrent aussitôt à Qaraqoroum. Il me semble donc raisonnable de penser que, des deux cousins, celui qui avait l'antériorité ait fait frapper monnaie le premier, en conservant plus tard le type adopté par lui; tandis que l'autre, qui ne fut réellement roi qu'après l'élection de Gaïouk, en 1246, aura pris possession de la monnaie par le type du cavalier, avec la date Géorgienne, en 467, et se distingua ensuite par l'addition à son nom, dans la légende persane, des mots «fils de Giorgi, le Bagratide.»

Au reste, les monnaies au chiffre ႣႠ, de David IV, suivant moi, sont toutes en mauvais état, et la date arabe difficile à préciser; M. B. y lit le nom de Mangou [16]), tandis qu'il n'est pas sûr qu'aucun nom de qaân mongol y soit inscrit; du moins M. L. n'y en voit pas, et je suis, en définitive, de son avis. Car après la mort d'Ogodaï, en 1242, le trône de Mongolie étant resté inoccupé, le nom de Gaïouk n'est possible qu'après 1246, et celui de Mangou qu'après 649 H. — 1251, 2; or la première des monnaies dont il s'agit est datée de l'an 642 H. — 1244.

Dans les années suivantes, jusqu'à la fin du XIII[e] s., à la grande humiliation des grousinologues, la légende

16) V. Mél. asiat. t. I, p. 105.

de la monnaie de Dimitri II (Langlois, p. 89) reste inexpliquée, et il n'y a de véritable acquisition pour la science que les monnaies d'argent et de cuivre, au monogramme du roi Wakhtang III.

Ici s'arrêtaient nos connaissances en numismatique géorgienne, et de Wakhtang III à Bakar, vers 1719, nous ne retrouvions plus, au lieu de pièces portant des noms géorgiens en caractères du pays, que des types houlaguides, ilkhanides, des chahs de Perse et des Osmanlis.

Cependant deux trouvailles, celle de Lori, 1830, et une autre faite aux environs de Tiflis, en 1840, fournirent des monnaies d'un métal et d'une fabrication tout particuliers, avec des lettres capitales ecclésiastiques à-peine lisibles, d'un style de décadence. En même temps une révision sévère des pièces ou mal déterminées ou déclarées incertaines d'époque, fut entreprise par MM. Barth. et L. Le résultat de leurs méditations fut la réintégration dans la série monétaire de monarques que personne n'avait eu l'idée d'y classer, et le changement de plusieurs attributions.

Voici à cet égard quelques faits.

A une époque où les suites byzantines n'étaient pas si bien étudiées qu'aujourd'hui, et où le savant de Saulcy attribuait encore à Manuel Comnène de C. P., donc à la fin du XII^{e} s., une pièce au type de S. Eugène, reconnu maintenant pour trébizondain, du XIV^{e} s., — à cette époque le digne prince Barataïef avait cru pouvoir attribuer à David II et à Bagrat-le-Sot, à Giorgi I, II et III, des pièces que les numismates les plus experts ont maintenant rejetées, en toute raison, à leurs homonymes, postérieurs de plu-

sieurs centaines d'années. Ces hésitations n'ont rien qui doive surprendre ni affliger les vrais savants, quand des observations incomplètes ont été données pour ce qu'elles sont, pour de simples probabilités: c'est le premier pas, mal assuré, du jeune enfant, qui doit précéder la marche délibérée de l'homme parfait.

Le premier doute de nos numismates, dans l'ordre chronologique des découvertes nouvellement accomplies, tomba sur la monnaie donnée à David II et à Bagrat-le-Sot[17]). Deux personnages, deux hommes, à en juger par le costume, debout et couronne en tête, soutiennent une croix. Suivant M. L. on voit à gauche et à droite les lettres ႫႫႡ, ႫႫႠ, qui doivent se lire მეფეთ მეფე ბაგრატ, მეფეებისა მეფა ანნა[18]) «Le roi des rois Bagrat, la reine des reines Anna.» Au revers un saint personnage, la tête nimbée, et les lettres certaines ႣႣ ႶႱႠ დედა ღმთისა «la Mère de Dieu». Le type est absolument trébizondain.

Sur cette monnaie nous avons une longue lettre, encore inédite, du Gén. Bartholomaei à M. Gille, qui me paraît bien mériter d'être imprimée *in extenso*, et qui pose clairement toutes les questions.

«Lorsqu'une monnaie inconnue a été déterminée d'après un seul exemplaire médiocrement conservé, la découverte d'un second spécimen de cette même monnaie peut subitement renverser les premières hypothèses pour en faire proposer de nouvelles, plus probables, et même, quelquefois, amener la solution définitive du problème. Dans la cas présent, je n'ose pas espérer d'arriver a ce dernier résultat, mais en

17) Barat. Pasp. II, Pl. I, N. 1; Langl. Pl. VIII, N. 9.
18) მეფა est un néologisme, probablement inconnu au XV[e] s.

signalant des erreurs on a la chance de se rapprocher de la vérité.

«Je commence donc par signaler les erreurs.

«Une monnaie géorgienne, ayant pour type de l'avers deux personnages debout, tenant une longue croix, et pour revers la Sainte-Vierge assise sur un trône, avait été attribuée par le prince Barataïeff aux rois Bagrat-Régwen et David Ier (seconde moitié du Xe siècle).

«Cette même monnaie et d'après le même exemplaire, qui était unique jusqu'à-présent, a reçu une autre attribution de M. Brosset — selon notre savant académicien elle pourrait être de David-le-Réparateur, avec son épouse la reine, Marie? M. Langlois a également émis la même conjecture.

«La légende de cette monnaie consiste en plusieurs lettres superposées, accompagnant chacune des deux figures debout, et, d'après les dernières observations, ces lettres ont été expliquées de la manière suivante: Ⴃ. Ⴋ Ⴔ. David Roi, — Ⴋ. Ⴋ., Marie reine. Sur le nouvel exemplaire de cette même monnaie que j'ai eu le bonheur d'acquérir pour le Musée de l'Ermitage, je crois devoir remplacer la lettre Ⴃ par un Ⴋ et la lettre Ⴔ par un Ⴗ, du côté du personnage principal, qui a de la barbe; tandis que le second personnage, à effigie imberbe, est accompagné des lettres Ⴋ. Ⴋ. Ⴀ? (la dernière lettre pourrait aussi être un Ⴃ?).

«La légende qui accompagne l'image de la Sainte-Vierge ne me parait pas être Ⴃ. Ⴃ. Ⴖ. Ⴍ. Ⴑ. comme l'a lue le prince Barataïeff, mais Ⴃ. Ⴃ. Ⴔ. Ⴌ. Ⴑ. Ⴀ c.-à-d. ႣႨႣႭႴႬႨႱႠ, et plus bas on distingue encore

trois lettres grecques Θ. Є. Θ. dispersées dans le champ.

«La monnaie, par son module, son épaisseur, son poids, mais surtout par le caractère de sa fabrique, rappelle au premier coup-d'oeil les aspres comnénats ou blancs d'argent de Trébizonde; le buste de la Vierge a l'air d'être calqué sur l'effigie du St. Eugène, des revers trébizondains; car on retrouve les mêmes draperies, formées de lignes épaisses et grossièrement burinées. Le costume des personnages de l'avers est exactement le même que celui des empereurs de Trébizonde, du XIV^e^ siècle: même robe ou tunique représentée par des lignes verticales, entre lesquelles on a fait une traînée de gros points, même ceinture placée en travers du buste; enfin on ne saurait méconnaître que le coin de la monnaie géorgienne a été gravé avec un instrument tout pareil à ceux qui ont servi pour graver les coins trébizondains, et que l'ouvrier s'en est servi d'une matière tout-à-fait analogue.

«Si, comme il me paraît évident, la monnaie en question est contemporaine des aspres trébizondains, elle doit être de quelque Bagrat de Géorgie, qui a régné au XIV^e^ ou au XV^e^ siècle; la légende accompagnant le buste barbu doit être lue ბრ. ბრ. Ⴔ. «*Le roi des rois Bagrat*,» et l'on trouve effectivement sur le trône de Géorgie le roi Bagrat V, petit-fils de Giorgi-le-Brillant; ce prince a régné justement à une époque où la Géorgie respirait après s'être débarrassée du joug des Mongols, qui cessa de peser sur elle avec la mort d'Abou-Saïd-Khan, contemporain de Giorgi-le-Brillant. C'est encore ce même Bagrat V, qui fut marié en se-

condes noces avec Anna Comnène, soeur de l'empereur Manuel III de Trébizonde. Ces circonstances expliqueraient fort bien, et l'émission de la monnaie en Géorgie, après une interruption d'un demi-siècle, et la similitude de fabrique de cette pièce avec les aspres des Comnènes de Trébizonde; car de même que Bagrat IV, après son union avec la nièce de l'empereur Romain Argyre a fait émettre des monnaies imitées de celles de Byzance — Bagrat V a aussi fait imiter les aspres trébizondains, désignées en Géorgie sous le nom de théthri, nom auquel pourraient peut-être se rapporter les trois lettres grecques Θ Є Θ — ΘЄΘΡΙ? (ceci est une conjecture, du reste un peu trop hardie, je l'avoue).

«La légende géorgienne, qui accompagne la figure imberbe et peut-être féminine, consiste en 3 lettres dont les 2 premières, sur l'exemplaire du prince Barataïeff, sont bien certainement ჩა. ჩა. «Roi des rois» ou «Reine des reines?» Quant à la dernière lettre, dont il n'y a pas vestige sur l'exemplaire mentionné, elle me paraît susceptible d'être prise pour un ჲ sur mon exemplaire, et dans ce cas il me semble qu'on pourrait sans hésiter la traduire par «Reine des reines Anna,» et puisqu'on sait que Bagrat V a épousé en 1367 Anna, princesse de Trébizonde, et comme ce Bagrat a été fait prisonnier par Timour en 1387, la monnaie serait frappée dans l'intervalle des 20 années qui séparent ces deux dates.

«Cependant, comme je l'ai dit déjà, la 3e lettre de cette légende laisse quelque incertitude et pourrait être prise pour un ტ, et dans ce cas il faudrait supposer soit le nom de la première femme de Bagrat V,

nom que je n ai pas trouvé, soit le nom d'un des fils de ce roi, qu'il aurait associé aux droits souverains en le désignant son héritier; ces questions pourront être résolues par M. Brosset, vu que je n'ai pas sous la main les matériaux nécessaires pour faire ces recherches.

«Dans tous les cas la monnaie me semble être indubitablement d'un Bagrat, et bien certainement du XIV^e^, si non du XV^e^ siècle; quant à l'attribuer, soit à Bagrat IV, soit à un homonyme, d'une époque encore plus reculée, cela me semble contraire à toutes les données que peut fournir la comparaison des types monétaires, et surtout au caractère de la fabrique de cette rare monnaie, dont il n'existait qu'un seul exemplaire depuis 20 ans que le prince Barataïeff l'avait trouvée à Tiflis, et ce n'est qu'à-présent que j'ai été assez heureux pour en trouver un second spécimen mieux conservé, bien qu'il laisse encore beaucoup à désirer pour sa détermination certaine et indubitable.

«Vous recevrez, Monsieur, la pièce en question avec un envoi de plus de 100 monnaies, de différentes époques et de différents pays, que je ne tarderai pas à expédier pour le musée de l'Ermitage. Mais en attendant je joins une empreinte de cette rarissime monnaie géorgienne.»

Dans tout cela on ne trouve donc de démontré que la postériorité de fabrication de la monnaie, primitivement déterminée à une antiquité trop reculée, et la lecture du nom de la Mère de Dieu. De Bagrat on ne voit pas l'indice certain, sur l'avers; de la reine Anna on ne reconnaît pas l'effigie féminine, ni l'initiale de son nom. Les légendes ont trop souffert, et sur l'ori-

ginal, par l'injure du temps, et sur le calque restauré, par les retouches, pour que l'on se sente autorisé à admettre le déchiffrement proposé. Avec tant de timidité, car décidément je passe pour timide [19]), la science restera stationnaire: je réponds, que dans le présent travail je ne vise point à faire des découvertes, mais bien à constater celles qui me semblent avoir été faites.

Abordons maintenant la trouvaille de Lori. Les monnaies découvertes à Lori en 1830, et non en 1832, donnent suivant M. B. les dates extrêmes 1343 — 1426, d'où notre antiquaire a conclu que c'est à l'année 1430, coïncidant avec le pillage de la ville par les musulmans [20]) que remonte l'enfouissement de ce trésor, et il donne cette date comme inattaquable. C'est ici que se sont trouvées, par centaines, de petites monnaies géorgiennes, d'aspect, de métal et de fabrication différant tout-à-fait de celles connues pour avoir circulé jusqu'à la fin du XIII[e] s. en Géorgie. Le métal en est d'une qualité si infime et les légendes si mal gravées et frappées, que, pour arriver à un déchiffrement quelque peu satisfaisant, j'ai dû en dessiner un fort grand nombre. Le résultat de mon travail a été la belle Planche, tracée par feu M. Birkhan, accompagnant le Compte-Rendu des prix Démidof pour 1845, qui, confrontée dernièrement aux originaux, par un numismate d'une excessive

19) C'est le reproche honorable que m'adresse le P. Sibillian, de Vienne, dans un très bon article de la Revue de l'orient, septembre 1860, p. 193 — 206, sur la numismatique arménienne.

20) Soit par Chah-Rokh, soit par les Thathars du Mouton-Blanc; v. Add. et écl. p. 400.

sévérité, lui a paru d'une exactitude parfaite. Pour le type elles se rangent sous les catégories suivantes:

1) Les NN. 4, 5, 6 de la Pl., pièces bilingues, de très petit module, où chacun s'accorde à lire Ⴂ Ⴈ ႻႴႢ «le roi Giorgi;» au revers M. Frähn lisait sans hésiter: حسبي الله «Dieu est ma suffisance,» précisément comme sur une monnaie du Samanide Nouh II, Rec. p. 115. MM. L. et B., au contraire, y lisent: «Au nom de Dieu!» Non pour exalter outre mesure l'autorité respectée du savant académicien, je crois pouvoir affirmer, m'appuyant sur la parole d'orientalistes d'une habileté reconnue, que le mot بسم est impossible, la lettre recourbée de la fin du mot étant nécessairement un ى. Quant au roi Giorgi dont le nom figure ici, ce ne peut guère être que Giorgi VII, fils de Bagrat V, 1394 – 1407.

2) Les NN. 9, 10, 11, monnaies géorgiennes, ayant au centre la lettre énigmatique ძ, tracée à rebours, la plupart du temps, et entourée d'une légende, souvent aussi à rebours, que j'ai cru, en 1845, pouvoir lire: «En l'année 30, le roi des rois Rousoudan.» Au revers, N. 9, 10 «au nom de Dieu,» en capitales géorgiennes ecclésiastiques; N. 11, indéchiffrable.

Qu'il me soit permis d'entrer ici dans quelques développements. C'est à moi, humble ouvrier, qu'est due la découverte des ères mondaines géorgiennes; des koroniconi ou cycles pascaux, de leur origine en 780 de notre ère, précisément la première année du second cycle de 532 ans après le millénaire de Rome, échu en 248; de leurs applications dans les manuscrits et sur les monuments, applications dont neuf exemples sont connus dans la série monétaire, et une

seule revient au Gén. Bartholomaei. Toutes ces dates, sauf la première, appartiennent à la quatrième centaine du XIII[e] cycle pascal géorgien, 780 — 1312, dont la 1[re] lettre numérale ჩ ne m'a été connue sûrement qu'en 1844. Jusque-là je l'avais toujours prise pour le ი final du mot koroniconi ou pour la numérale ქ. Que le lecteur veuille bien comparer ces trois signes: ჩ 800, ჩ 400 et ი 10, il se convaincra que, sur les bords d'une monnaie usée ou mal frappée, la confusion est inévitable. Sur les pièces de Thamar et David, sur celles en cuivre de Rousoudan, un lecteur non prévenu ne peut lire que ჳ 20, ჱბ 47, sans trouver l'initiale de cette ère nouvelle. Ces dates étant constatées, il faut forcément lire aussi ჴ 50, sur les monnaies en argent de Rousoudan et, ces jalons posés, la petite pièce N. 10 de notre Pl., avec un ძ au centre, laisse lire ჳ 30, avant le signe ჯი koroniconi.

Chaque savant de bonne foi conviendra qu'en numismatique les connaissances antérieurement acquises, ou, autrement dit, les idées préconçues forment, plutôt que l'épellation des signes, le fond de lecture dont chacun de nous dispose. Pour déchiffrer donc l'empreinte fatiguée d'une monnaie donnée, on devine plutôt qu'on ne lit réellement. Si le morceau de métal est sain, il suffit de la connaissance des choses, de l'érudition proprement dite; dans le cas contraire, ce n'est pas trop d'une extrême sagacité et prestesse de conception, pour recomposer, autre Cuvier, tout un monument, au moyen de quelques faibles traces respectées par les siècles. Ayant une fois pris la première lettre des nombres ci-dessus pour un ი final

(car la numérale Ⴑ, maintenant hors d'usage, est remplacée par Ⴇ 400), ou pour Ⴑ 800, je fus forcément conduit à lire sur la monnaie de Lori «en l'année 30,» donnant pour ma Rousoudan la série 30, (8)47, (8)50, et bientôt, avec la correction certaine des deux dernières dates, 447 — 1227, 450 — 1230; pour la première, elle restait impossible et inexpliquée.

Un autre numismate, qu'avait singulièrement frappé l'interruption quatre fois séculaire du monnayage géorgien, et que la fabrication des monnaies de Lori reportait à une époque postérieure, s'avisa de lire hardiment sur les monnaies à ჩ central «Le roi des rois C [ostantiné], en l'an 100 — 1412;» lecture logique quant à la date — en effet Constantiné II, frère et successeur de Giorgi VII, mourut en 1414, — mais excessivement incertaine quant au nom royal. On voit en effet sur mon dessin, après le titre «roi des rois,» un signe qu'il n'est pas possible de prendre pour un Ⴑ C, mais bien plutôt pour un Ⴖ Z ou un Ⴕ L; M. B. soutient le Ⴑ.

Le N. 8 de ma Pl. offre au revers la même légende arabe «Dieu est ma suffisance,» mal tracée à rebours; à l'avers, quatre signes géorgiens, méconnaissables dans le sens où ils sont tracés, mais présentant, si on retourne la planche de bas en haut, les éléments des lettres ⴑⴕⴒⴓ CSTN tracées à rebours. Ici, de rechef, M. B. lit l'abrégé du nom royal Costantiné. Quant à moi, dans l'hypothèse du renversement, je trouve cette lecture régulière et même probable jusqu'à un certain point, si l'on veut; mais M. B., qui a si rudement soutenu l'impossibilité d'abréger un nom propre géorgien autrement que par l'initiale et la finale, ne

peut pas et ne doit pas lire ici le nom Costantiné, qui s'abrége réellement par ԿՂ CE, ou ԿՒՂ CNE, tandis que Cwiriké s'abrége ԿԿՂ CCE. Si donc on lui accorde son Costantiné, il devra se relâcher à l'égard de DJO[uancher], et peut-être, de concession en concession, arrivera-t-on à s'entendre. Au revers du N. 11 de ma Pl. on peut supposer une mauvaise gravure de la même légende; l'affirmer, non.

Ayant passé en revue la richesse numismatique de la trouvaille de Lori, je dois ajouter que pour étayer, démontrer et propager ses nouvelles idées, M. B. a eu recours à toutes les voies de la publicité: c'était son droit. Le journal Кавказъ, 1860, NN. 44, 45; la Revue de l'orient, 1860, février, une active correspondance avec Pétersbourg, Genêve et Paris, ont annoncé ces faits à l'univers savant. Je me serais réjoui cordialement de si glorieux succès d'un ami, d'un adversaire respecté, ou plutôt d'un collaborateur, d'un confrère en archéologie et en numismatique, si le journal Кавказъ, qui a publié l'article dogmatique, la pièce de fonds sur cette affaire, en m'attribuant des opinions qui ne sont pas les miennes, n'avait donné des conjectures pour des vérités incontestables, et mis en avant quelques erreurs non moins évidentes.

M. B., dans l'article anonyme du Кавказъ, me reproche donc 1° d'avoir exclu du canon royal Costantiné II, arbitrairement et sans égard pour l'autorité le Wakhoucht; 2° d'avoir commis de graves méprises dans la détermination des monnaies de Lori. J'ai répondu au premier point, dans le N. 81 du Кавказъ, par un article tardivement imprimé, où je montre par

des faits matériels que j'ai toujours admis, sans restriction ni doute aucun, le roi Costantiné II, notamment d'après l'autorité de Wakhoucht[21]). Sur le second point j'avoue que les petites monnaies de Giorgi, dont il s'agit, me semblent maintenant postérieures à Giorgi-Lacha, sans que je voie toutefois la possibilité de les attribuer évidemment à l'un des Giorgi suivants plutôt qu'à l'autre: hésitation qui m'est commune avec M. B.[22]). En outre, si la date 100 — 1412 paraît admissible, la lecture de la lettre initiale du nom Costantiné et l'abrégé de son nom CSTN sont des conjectures, très permises en numismatiques, appuyées sur beaucoup de petits faits, très habilement groupés, qui peut-être m'auraient enthousiasmé, découverts par moi, mais vus de sang-froid ne sont rien moins que démontrés. Enfin je rejette formellement la lecture «au nom de Dieu,» et j'ajoute, sans craindre de démenti, que M. B. a reconnu de vive voix la justesse de mes réponses, sauf sur le nom C, CSTN et sur la date 100. Au moment où j'écris ceci, il vient de paraître dans le N. 82 du Кавказъ une fulminante réplique anonyme à ma réponse, contenant les mêmes énoncés que l'article précédent, mais je ne suivrai pas plus loin ce débat.

Il est bien étonnant que le long règne d'Alexandré, de 1414 à 1442, n'ait pas laissé de trace monétaire, et que celui de ses successeurs jusqu'à Costantiné III, soit également muet à cet égard. Quelle monnaie circulait donc alors en Géorgie? celle des fils de Timour et des princes du Mouton-Blanc, puis du Mou-

21) V. Hist. de la Gé. p. 689; Hist. mod. t. I, p. 625 et passim.
22) V. Lettres sur la num. gé. Mél. asiat., t. III. p. 102.

ton-Noir, à ce qu'il paraît, puisque la Géorgie tombait et retombait alternativement sous leur joug. C'est ici pourtant que prend place la trouvaille de monnaies faite aux environs de Tiflis en 1850, qui vint à la connaissance particulière de M. L. et fut décrite par lui dans la Revue Archéolog. XII^e a., 1856, p. 717—722. Il y a trouvé des pièces:

1° D'un roi Démétré, 1447 — 1452, au type purement géorgien.

2° De Giorgi VIII, 1447 — 1469; effigie d'un roi; lion à gauche, ou plutôt sanglier; figure inexpliquée.

3° Encore Giorgi VIII; effigie du roi, analogue à celle de Jean IV, Comnène de Trébizonde, 1446 — 1457; type de S.-Eugène, accompagné de son nom.

4° Bagrat II d'Iméreth; effigie grossière et légende géorgienne très incorrecte.

La 1^re^ série n'offre, suivant moi, aucune trace appréciable du nom de Démétré, qui serait, d'aprés notre auteur, le fils d'Alexandré de Karthli, roi d'Iméreth du vivant de son père: toutefois cette monnaie fragmentaire ne manque pas d'intérêt.

La seconde, où je crois que M. B. a raison de voir un lion, à longue queue recourbée sur son dos, au lieu du porc ou sanglier, restauré là par le prince Baratalef, qui l'attribuait à Giorgi 1^er^, me paraît heureusement rapportée à une époque et à un roi postérieurs.

La 3^e^ offre bien réellement le nom de Giorgi, mais sous deux types très distincts, dont l'un trébizondain; l'autre, je ne sais comment le qualifier. Si ces deux types sont de la même époque et du même roi,

Giorgi VIII, 1447 — 1469, il faut établir pour ce règne une nouvelle théorie monétaire. Le Pr. Barataïef, Pasp. II, Pl. I, N. III, IV, VII, avait en apparence plus de raison de les attribuer à deux monarques différents. Je dois pourtant reconnaître que les raisons historiques sur lesquelles se fonde l'opinion de M. B. et de M. L. sont ingénieusement déduites.

Enfin il faut beaucoup de bonne volonté pour reconnaître sur les pièces de la 4e série l'abrégé du nom de Bagrat, tant il est écourté et les lettres qui le représentent gravées incorrectement. Quant aux déductions puisées dans l'histoire, elles sont justes, puisqu'à cette époque le roi Bagrat II d'Iméreth envahit et occupa le Karthli à deux reprises, y fit acte d'autorité, y donna même des chartes qui sont parvenues jusqu'à nous[23]). Seulement, est il bien prouvé ou même démontrable que les monnaies dont il s'agit proviennent de Bagrat II d'Iméreth? Ici même p. 102, M. L. dit que la monnaie de notre Bagrat est imitée de celles de la ville hanséatique de Pskof, très répandue dans la Transcaucasie; il traite de la valeur de la pièce dite kilmanaour ou plutôt kirman éoul, sans en faire connaître l'origine; pour moi, je me réfère à ce que j'en ai dit dans l'Introduction à l'histoire de Géorgie, p. XCII, mais je ne puis admettre avec lui que le nom de giorgaoul, monnaie de Giorgi, qui avait remplacé le qazanour, monnaie de Qazan-Khan, provienne de Giorgi VIII. Ce mot, qui se lit seulement dans le préambule du code de Giorgi-le-Brillant, Ve du nom, indique bien, au contraire, une monnaie du prince dont l'autorité s'établit sur les ruines de

23) V. Hist. de la Gé. Introd. p. XCV, sqq.

celle des derniers et faibles successeurs d'Houlagou. MM. B. et L. se sont trop attachés à contredire, en ce qui le concerne, les témoignages de l'annaliste géorgien, et à rabaisser ce second restaurateur de la monarchie.

Terminons cette revue par le monnayage des rois géorgiens de la branche moukhranide et de la dynastie du Cakheth.

La branche régnante des Bagratides s'étant éteinte vers le milieu du XVII^e^ s., dans la personne de Rostom-Khan et de ses cousins Louarsab et Wakhtang, un collatéral, un des princes dits de Moukhran, monta sur le trône, en 445 — 1657: ce fut Chah-Nawaz 1^er^ ou Wakhtang V. De ce monarque et de ses successeurs immédiats, Giorgi XI, Kaï-khosro et Wakhtang VI, on ne connaît pas une seule monnaie. Bakar, fils de Wakhtang VI, en a fait frapper, au type du paon, avec son nom abrégé BKR, qui sont bien connues, et datées de l'an 1131 H. — 1718, lorsqu'il était administrateur du Karthli, en l'absence de son père.

Quelques années avant Bakar, Simon, un de ses oncles, avait été décoré du titre de djanisin, vice-roi de Gourdjistan, grâce au refus obstiné de Wakhtang, fils de Léwan, d'embrasser l'islamisme. Ce Simon resta au pouvoir seulement en 1712, d'après Wakhoucht; le reprit en 1714, d'après Sekhnia Tchkhéidzé, en attendant l'arrivée de Iésé; puis l'histoire se tait à son égard. Or on a vu dans les Lettres numismatiques, Pl. II, N. 11 et 12, deux foulous de Tiflis, au type du dragon, dont un sans date visible, portant la lettre ∃ M, et l'autre, tout semblable, mais avec la lettre ს S et la date douteuse 1130 ou

1140 H. — 1717 ou 1736, telle que l'avait lue le Gén. Bartholomaei. Après un examen très attentif, j'ai pu voir sur cette même pièce les deux lettres ს S en haut, ნ N à gauche, et cru y lire la date ١١٢٨ 1128 H. — 1716; enfin l'Ermitage possède une troisième pièce du même type, avec la lettre ნ N et la date quelque peu difficile à lire 1124 H. — 1712. L'auteur de la découverte de ces trois pièces, le Gén. Barth. eut aussi l'idée heureuse de recomposer avec les lettres SMN le nom de Simon et, s'appuyant de la donnée historique, montra que les trois pièces doivent être attribuées à la régence du prince frère de Wakhtang VI. L'année 1124, soit 1712 est tout-à-fait en rapport avec l'histoire écrite; 1128, soit 1716, ne concorde pas aussi bien; 1130 H., année qui commença au 5 du mois de décembre 1717, est encore plus incertain. Mais ceux qui liront l'histoire du temps, dans les matériaux aujourd'hui accessibles, se convaincront que les récits parvenus jusqu'à nous laissent une grande latitude aux combinaisons numismatiques, et que l'état des monnaies qui sont entre nos mains permet bien des hésitations. En tout cas le régent Simon entre désormais dans la série monétaire.

Sur les règnes de Théimouraz II et d'Ereclé II, son fils, aucun nouveau fait de numismatique n'est parvenu à notre connaissance: c'est par une conjecture permise, mais non susceptible de démonstration, que M. L. attribue au régent David la monnaie publiée par le Pr. Barataïef, Pazp. IV, Pl. II, N. 13.

Avant de clorre cette analyse, peut-être déjà trop longue, je crois devoir mentionner quelques faits numismatiques, de nature à intéresser le lecteur curieux.

Durant l'impression de son livre, M. L. avait attiré mon attention sur le poisson qui figure sur certaines monnaies d'Eréclé II et de Giorgi XII. Le savant M. de Saulcy a depuis longtemps émis l'opinion que les animaux représentés sur quelques pièces des Houlaguides et des Mozafférides pourraient être en rapport avec les années du cycle duodénaire d'animaux, usité primitivement chez les Mongols et encore maintenant en Perse. Or M. L., ayant vu dans le tome II, p. 35, de l'Hist. mod. de la Gé. l'année du poisson, mentionnée comme correspondant à 1720 de notre ère, me demanda compte de cette indication, que je n'avais pas relevée, comme étant accessoire dans mon travail.

Les orientalistes connaissent bien la Vie de Nadir-Chah, par Mirza Mahmoud Mehti-Khan Mazandarani, qui a été traduite du persan en français par William Jones, et delà en allemand, Greifswald, 1773, in-4°. Il en existe aussi une traduction géorgienne, par le tsarévitch David, dont le Musée asiat. de l'Académie possède un exemplaire, m'ayant servi pour la citation mentionnée plus haut. Allant donc aux renseignements, je trouvai qu'en effet la traduction allemande de la Vie de Nadir, p. 11, place la bataille de Goulnabad le 20 de djoumadi el-ewwel 1134 H. — 24 février 1721, année du boeuf, mais que là même il est dit dans la traduction géorgienne, p. 17, წელსა 1720 და წელსა ყოსა ე. ი. თევზისსა, «en 1720, l'année d'oud, i. e. du poisson;» ainsi ma propre version «en l'année du poisson» était bien justifiée, mais il restait à découvrir la source de la méprise du tsarévitch, si méprise il y avait. M. Lerch voulut bien vérifier le

texte persan de l'ouvrage original, où il trouva réellement اود يل «année de *oud*» i. e. du boeuf — on écrit aussi اوط — et, par une illumination soudaine, se rappelant qu'en arabe le mot حوت *hout*, presque homophone du précédent, signifie «poisson,» conjectura très à-propos que sans doute le savant tsarévitch géorgien, soit que son manuscrit portât le mot حوت, soit qu'ignorant le mot tatar اود il en eût cherché le sens en arabe, avait été induit à donner une traduction inexacte. Quoi qu'il en soit, je remercie bien sincèrement les deux personnes qui ont relevé ce fait et aidé à rectifier une grave erreur. Quant aux animaux dont la figure se voit sur les monnaies de cuivre, géorgiennes et persanes, du XVIII^e^ s., il est avéré que plusieurs, comme le lion, l'éléphant, le cerf, le poisson, le paon etc., n'ont rien de commun avec le cycle duodénaire des Mongols. Si même l'on voulait tirer des inductions de la présence des animaux du cycle pour dater les monnaies tatares où elles se rencontrent, il est resté démontré pour moi, par un grand nombre d'exemples, que cette recherche n'amènerait pas de résultats concordant avec la chronologie.

M. L. a publié dans sa Num. de la Gé. au moyen-âge, p. 43, et Pl. V, N. 12, une curieuse pièce, au type byzantin de S. George debout, couronné et nimbé, la lance dans la main droite; au revers, une légende arabe incomplète: «..... de la religion, ... m-Chah, fils de Daoud, fils de Bachounta.... prince des croyants; l'année.....» Il la croyait de provenance d'Iméreth. M. Bartholomaei, ayant eu le bonheur de mettre la main sur un autre exemplaire, plus complet,

y lut: فخر الدين ... المسلمين داود بن اسحق مطاع امير المومنين «Eclat de la religion, (roi?) des musulmans, Daoud fils d'Ichhaq, adhérant de l'émir des croyants;» dans le champ, des traces de la date 561 ou 569 H. 1170 ou 1173 de J.-C. Il pense qu'il s'agit ici d'un Seldjoukide, d'un Ortokide ou d'un atabek. Enfin, depuis la communication qui lui fut faite par moi de ce second exemplaire, M. L. m'annonça, le 1er novembre 1859, que le cabinet de France en a acquis un troisième, magnifique et parfaitement conservé, où il lit: فخر الدين بهرم | شاه بن داود | بن بشحو بصير | امير المومنين | سنة ... «L'éclat de la religion, Behram, fils de Daoud, fils de Bachhou(?), aide de l'émir des vrais croyants, en l'année....» Quel que soit l'émir, encore inconnu, qui a fait frapper cette monnaie, on voit qu'il était en rapports avec les chrétiens, puisqu'il imitait leur type, et qu'il vivait au XIIe s., à l'époque du père de Thamar: c'est une nouvelle pièce de comparaison avec celles de Mahmoud et de Masoud, les Seldjoukides, mentionnées plus haut.

A l'égard des contremarques géorgiennes, très fréquentes sur les monnaies de Thamar et de ses deux ou trois successeurs immédiats, il me paraît utile de citer une bonne page de M. L., renfermant des vues particulières, confirmées par un passage de Polyen et par divers exemples tirés de l'antiquité classique.

«Nous avons dit un mot des contremarques imprimées après coup sur les monnaies de Thamar. Personne n'ignore que l'usage de frapper avec un poinçon une seconde empreinte sur les monnaies avait pour but, dans l'antiquité, comme aussi au moyen-

âge, soit de doubler la valeur de la pièce qui l'avait reçue, comme si le prix d'un métal s'élevait par l'application d'une nouvelle marque, soit de rendre à une monnaie tombée en désuétude le caractère légal propre à la remettre en circulation, soit enfin de convertir à l'usage d'un état les monnaies d'un état voisin ou étranger. Les anciens mentionnent, à différentes reprises, l'usage qui consistait à appliquer des contremarques sur le numéraire pour doubler la valeur de la monnaie; c'est le procédé que Polyen désigne par ces mots: ἄλλον χαρακτῆρα ἐπιβαλῶν [24]), en parlant de la réforme monétaire de Leucon, roi du Bosphore [25]), et qu'Aristote signale aussi dans des termes à-peu-près semblables, lorsqu'il raconte le stratagème que Denys de Syracuse employa pour se libérer, sans bourse délier, des emprunts qu'il avait faits à ses sujets: Ἀνενεχθέντος δὲ τοῦ ἀργυρίου, ἐπικόψας χαρακτῆρα, ἐξέδωκε τὴν δραχμὴν δύο δυναμένην δραχμὰς, τότε ὀφειλόμενον πρότερον ἀνήνεγκαν πρὸς αὐτούς [26]). On trouve dans le même ouvrage d'Aristote d'autres passages où le mot χαρακτῆρ a le sens de contremarque. Sans vouloir chercher à établir aucune comparaison entre les banqueroutes politiques de l'antiquité et les nécessités économiques qui obligèrent les rois de Géorgie à frapper d'une contremarque leur numéraire, nous allons cependant essayer de démontrer que l'impression d'une seconde empreinte sur les monnaies géorgiennes avait pour but d'élever, en certains cas, la valeur du numéraire. On sait que le tré-

24) Polyen, Stratag. VI, c. IX, § 1.
25) Nov. act. Acad. sc. Petrop. t. XIV (1805), p. 118.
26) Aristote, Oeconom. liv. II.

sor royal de Géorgie fut souvent épuisé par suite des guerres continuelles que les souverains du pays eurent à soutenir avec les musulmans, et des tributs onéreux qu'ils étaient obligés de leur payer. Cette disette de numéraire les mettait dans l'obligation de donner à leurs monnaies une valeur plus grande que celle qu'elle devait avoir légalement, et dans ce but, on peut croire qu'ils élevèrent le taux de leur numéraire, en faisant imprimer sur les pièces une contremarque qui en augmentait la valeur. Si, comme nous le supposons, la contremarque appliquée sur les monnaies à certaines époques de disette pécuniaire donnait une valeur supérieure au numéraire, il ne faudrait pas en tirer cette conclusion rigoureuse, que les contremarques des monnaies géorgiennes avaient toujours cette signification. En effet, sous Rousoudan, par exemple, où le numéraire reparut en abondance par suite de la prospérité qui signala la seconde partie du règne de cette princesse, les contremarques que les officiers de ses hôtels des monnaies firent imprimer sur les pièces de Thamar, de Dawith III et de Giorgi IV, eurent pour résultat de donner à ces pièces un nouveau cours, et de retirer de la circulation les monnaies altérées ou contrefaites, qui avaient fait déconsidérer le numéraire émis par ses prédécesseurs. Le général de Bartholomaei, qui a compris toute l'importance que les contremarques peuvent avoir pour l'histoire des variations de la valeur du numéraire en Géorgie, suppose qu'une cause tout-à-fait différente de celle que nous venons d'indiquer, motiva l'application des contremarques sur les monnaies royales. D'après les conjectures de ce savant, la frappe des

monnaies de cuivre étant un privilége accordé à des sortes de fermiers monétaires par la couronne, qui s'était réservé le droit de fabriquer le numéraire d'argent, celle-ci donnait un cours légal aux monnaies de cuivre en y faisant imprimer une contremarque qui représentait, soit une ou plusieurs lettres du nom du souverain alors régnant, soit son chiffre formé de lettres enchevêtrées, soit enfin l'indication de la valeur de la monnaie.[27])

«Dans l'antiquité on rencontre aussi parfois des monnaies qui présentent sur le champ un double type; on les désignait sous le nom de *numi recusi*. On connaît une monnaie de Géla, en Sicile, surfrappée avec un coin de la ville de Métaponte, en Lucanie; enfin plusieurs pièces de la Béotie et de Panticapée, qui offrent la même particularité.»[28])

Voici maintenant un résumé sommaire de la numismatique géorgienne: cette série n'est pas considérable. Le prince Barataïef a donné 147 monnaies, réparties sur 14 Pl. et dans son texte, dont plusieurs ne sont que des variantes de forme extérieure; M. Langlois en avait d'abord publié 51, sur cinq Pl. remarquablement belles, et 12 sur une Pl. d'appendice, en tout 63; ses dix nouvelles Pl. en contiennent 117, sans un seul véritable double, plus 10 contremarques et une Pl. de paléographie monétaire[29]): telle est donc la vraie richesse de la suite géorgienne, se rapportant à 42 types, y compris les frappes mongoles, pour 96

27) Mél. asiat. t. III, p. 89; Bartholomaei, Lettr. I, p. 3.

28) Langlois, Essai...., p. 72, 74.

29) La Pl. de Paléographie est la plus faible de toutes, les autres ne présentent que de si légères imperfections, visibles à la loupe, qu'il serait superflu de s'y arrêter.

règnes constatés historiquement. Ainsi il reste bien des lacunes, réservées pour les découvertes futures.

Dans ses modestes proportions, cette suite embrasse pourtant plus de mille huit cents ans et ramène des synchronismes avec les Sassanides du VI^e^ s.; avec Héraclius et les khaliphes, avec Basile II et ses successeurs; avec les Mongols, avant et sous la dynastie Houlaguide; avec Trébizonde, avec Timour et les principautés éphémères fondées par les Tatars de son époque; avec les Sofis, les Osmanlis, les Afchars, les Qadjars et les Russes: en un mot, avec tout ce qu'il y a eu de grand et d'illustre dans l'Asie occidentale, et, pour être bien comprise, demande l'étude approfondie de toute l'histoire asiatique.

Exposer tout ce qui touche à la circulation monétaire et aux successions d'un état faible en population, mais distingué par l'héroïsme des hommes et par la beauté des femmes, par la culture, bornée, mais non sans éclat, des arts, et par le développement de la pensée: c'était le but de M. Langlois. Malgré nos critiques minucieuses, le lecteur peut juger si le but a été atteint, s'il était possible d'en approcher mieux que ne l'a fait notre laborieux numismate.

(Tiré du Bulletin, T. III, pag. 180 — 215.)

21 December 1860.
2 Januar 1861.

Bemerkungen zu Benfey's Übersetzung des Pańk'atantra, von Otto Böhtlingk.

Erster Artikel.

Das im Jahre 1859 erschienene Werk Benfey's, betitelt: «Pantschatantra: Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen», hat in der gelehrten Welt mit Recht grosses Aufsehen erregt. Der erste Theil enthält die Einleitung, welche sich über das indische Grundwerk und dessen Ausflüsse, sowie über die Quelle und Verbreitung des Inhalts derselben ausführlich ergeht; der zweite Theil umfasst die Übersetzung des Pańkatantra und Anmerkungen.

Im ersten Theile, den wir hier unberücksichtigt lassen, hat der Autor unermüdlichen Fleiss, grosse Belesenheit, Scharfsinn und feine Combinationsgabe an den Tag gelegt. Wenn auch nicht geläugnet werden kann, dass hier und da blosse Anklänge schon für Ausflüsse aus einer und derselben Quelle angenommen werden, so kann dieses schliesslich dem Autor auch nicht einmal als Tadel angerechnet werden, da auf solche Anklänge wenigstens aufmerksam gemacht zu haben nicht vom Übel ist. Gelehrte, die mit dieser Partie vertrauter als wir sind, werden gewiss nicht

unterlassen, die Sache weiter zu verfolgen und das nicht dahin Gehörige wieder auszuscheiden*).

Im zweiten Theile, der uns hier zunächst angeht, hat sich Benfey wieder als gründlicher Kenner des Sankrits bewährt. Manche Stelle, die vor Erscheinen dieser Übersetzung uns dunkel geblieben war, tritt durch diese in helles Licht; viele verdorbene, gegen Sinn und Grammatik verstossende Stellen werden durch eine glückliche Conjectur oder mit Hülfe von Handschriften wieder geheilt. Alles aufzuklären und Alles Anstössige zu entfernen war indessen beim ersten Angriff nicht möglich und wird auch nicht eher gelingen, bis wir in den Besitz des ganzen vorhandenen kritischen Materials gelangt sein werden. Der Zweck dieser Zeilen ist, dort, wo unser geehrter Freund bei

---

*) Einen Anfang hat Felix Liebrecht im ersten Hefte der von Benfey herausgegebenen Zeitschrift «Orient und Occident» S. 116 —136 gemacht. Bei dieser Gelegenheit sei es mir erlaubt, mich gegen eine in einem Nachtrage zu dem eben erwähnten Artikel versuchte Deutung des Wortes *Baghatur* auf das Entschiedenste zu erklären. Das bei Mongolen, Mandschu, Türken, Persern, den heutigen Indern und Slawen verbreitete Wort könnte nur in dem Falle auf भगधर् zurückgeführt werden, wenn diese Zusammensetzung als wirklich vorhanden und zwar in der Bedeutung von *Held* in irgend einem Werke der Sanskrit-Literatur nachgewiesen würde. Es ist doch nicht anzunehmen, dass die Eroberer von Indien zur Bezeichnung eines ausserordentlichen Helden aus Sanskrit-Bestandtheilen ein Wort selbst gebildet haben sollten. Und nun soll gar eine mongolische Erzählung, in welcher ein Weib als Baghatur auftritt, auch deshalb auf eine indische zurückzuführen sein, weil nur im Sanskrit das Wort भगधर् auch die für diese Erzählung passende (was sehr bestritten werden kann) Nebenbedeutung *vulvam ferens* habe. Ich kann mir überhaupt nicht denken, dass so kriegerische Völker wie Mongolen und Türken erst von einem unterjochten Volke gelernt haben sollten einen Helden mit einem passenden Worte zu benennen. Oder sollten etwa Mongolen und Türken erst beim Zusammenstoss mit den Indern zum vollen Bewusstsein ihrer Herzhaftigkeit gelangt sein?

gar zu beschleunigtem Schritte oder in einer schwachen Stunde, in einer Stunde der Ermüdung und Erschöpfung von der grossen geistigen Arbeit, den rechten Weg verfehlte, auf diesen, so weit unser, gleichsam beschränktes Auge zu reichen vermag, hinzuweisen und auf diese Weise ein Scherflein beizutragen zu einem bessern Verständniss des interessanten Werkes. Wenn ich mitunter auch Geringfügiges erwähne, so geschieht solches lediglich in der Absicht, damit in einer zweiten Auflage, welche das Werk gewiss erleben wird, auch dieses verbessert werde. Die bei der Übersetzung der Sentenzen angewandte gebundene Rede hat mich nicht vermocht gar zu grosse Freiheiten und Abweichungen vom Original für dadurch entschuldigt zu halten. Nach meiner Ansicht vermag eine einfache aber genaue prosaische Übersetzung, wenn sie nur nicht des gehörigen Flusses entbehrt, die Farbe des Originals treuer wiederzugeben als eine gar zu freie metrische.

Dass ich bei dieser Gelegenheit auch auf diejenigen Fehler des Kosegarten'schen Textes, welche B. übersehen hat, aufmerksam mache, wird wohl keiner Rechtfertigung bedürfen. Die Zahl der Fehler aller Art bildet im Kosegarten'schen Text leider eine ganze Legion. Möchte doch der kritische Apparat uns nur nicht gar zu lange vorenthalten werden.

—

Einleitung.

Str. 1. Zwischen *Indra* und *Mond* ist *Kuvera* ausgelassen; ग्रहाः am Ende nicht *die Himmelskörper* schlechtweg, sondern *die Planeten*.

Str. 5. भक्तिमत् nicht *tugendhaft*, sondern *treu*, *anhänglich* oder *fromm*, *gottesfürchtig*.

Str. 6. *Den Tod* Druckfehler für *der Tod*; कुलप्रसूत wohl nicht *in der Familie geboren*, sondern *in einer guten Familie geboren*, *von guter Herkunft*; statt *wegen deren* ist *wegen dessen* zu lesen.

Str. 7. ससंभ्रमा auf कठिनी bezogen bedeutet *schnell dahinfahrend*.

Str. 8. वरमृतुषु नैवाभिगमनम् ist ungenau übersetzt durch *besser Enthaltung von Liebesgenuss*, indem ऋतुषु *zu den zum Beischlaf geeigneten Zeiten* unübersetzt geblieben ist. Im Compositum व्रूपद्मविणागुणायुक्त ist गुण *schöne Eigenschaften*, *Tugenden* in der Übersetzung übergangen worden.

S. 4, Z. 13. को ऽप्युपायः ist nicht *jedes irgend mögliche Mittel*, sondern *irgend ein Mittel*. Ich übersetze: *darum bewirke man durch irgend ein Mittel, dass* u. s. w.

S. 5, Z. 4. सिंहनाद, wörtlich *Löwengebrüll*, hätte ich hier nicht durch *Schlachtruf*, sondern durch *stolzes, entschiedenes Wort* übersetzt.

— Z. 7. 8. ततो नार्हति मे देवो देवमार्गं संदर्शयितुम् übersetzt B. *dann möge Gott mir die Götterstrasse nicht zeigen*, welches nach den Anmm. ungefähr so viel heissen soll als *dann will ich nicht selig werden*. Zunächst ist zu bemerken, dass देवः hier schwerlich schlechtweg den von Vishṇuçarman vor allen andern verehrten *Gott* bezeichnet, sondern vielmehr wie im Vorhergehenden den vor ihm stehenden *König*. Dass aber der König einem Brahmanen nicht die *Götterstrasse* zeigen werde, versteht sich von selbst. देवमार्ग erscheint auch im R. und

Weg zu den Griech
Das gebe auch ich
Scholiasten
welche gewiss
Buches, wäre
übersetzt

digem Leibe übersetzt, als wenn es in einem Gegensatze zum *Kirchhof* stände. जीवलोक bezeichnet einfach *die Welt der Lebendigen, Alles was lebt*, und der *Kirchhof* steht als ein von Allen zu meidender Ort im Gegensatz zum *Vater*, an den die Kinder schon durch natürliche Bande gekettet werden. Man übersetze also: *Bedürftige, sie seien Menschen oder Thiere, suchen sogar eine Leichenstätte auf; den Vater sogar verlassen sie und ziehen in die Ferne, wenn dieser nichts hat.*

S. 7, Z. 9. विद्योपार्जनम् ist nicht विद्ययोपा° *Erwerb vermittelst etwas Erlerntem*, sondern विद्याया उपा° *das Erwerben, Erlernen der Wissenschaft;* vgl. 244,21.

Str. 12. B. übersetzt nach der Lesart परकरगतार्थात्मकरणम् *weil man sein Vermögen andern anvertraut.* Dieses müsste aber im Sanskrit परकरगतात्मार्थकरण heissen. B. bemerkt, dass Galanos dieselbe Lesart vor Augen gehabt haben müsse, da sein τὸ σφετερίζειν dem त्मकरण entspräche; aber jenes wie dieses bedeutet ja *sich Etwas aneignen.* Ich schlage vor परकरगतार्थात्मकरणात् zu lesen und zu übersetzen: *weil man in fremden Händen befindliches Geld sich aneignet.* In diesem Falle würde dieses nicht ein Tadel des *Wuchers*, sondern ein Lob des zuletzt erwähnten *Handels* sein.

S. 7, Z. 16. परिचितमाढ्यक ist nicht *ein reicher Käufer*, vielmehr *ein bekannter Abnehmer, ein Kunde;* ebenso परिचितग्रहीतर् Str. 15. गोष्ठिककर्मन् hier und Str. 14 ist nicht *Mäklergeschäft*, sondern *Compagnie-Geschäft.*

— Z. 17. भाण्ड *Geschirr, Geräthe*, nicht *Waare* schlechtweg; ebenso Str. 19. देशान्तरभाण्डानयन ist nicht

Transport in fremdes Land, sondern *Herbeiführen aus fremdem Lande.*

Str. 13. परिचितजन = परिचितयाक्क *Kunde.*

Str. 14. श्रेष्ठिन् nicht *Kaufmann*, sondern *Geschäftsführer einer Handelsgesellschaft;* किमन्येन wohl nicht *was will ich mehr?*, sondern *was geht mich der Andere (mein Compagnon) an?*

S. 8, Z. 14. साम्भाण्ड ist nach Çabdakalpadruma und Wilson *ein natürliches, nicht von Menschenhand gemachtes Gefäss* (wie z. B. der Sack, in dem Moschus verkauft wird).

S. 9, Z. 7. वल्मीक ist *Maulwurfshügel, Ameisenhaufe*, nicht schlechtweg *Erdhügel.*

Str. 24. Lies *was unbeschützt* st. *wer unbeschützt;* विसर्जितः wäre doch besser durch *ausgesetzt*, als durch das farblose *lag* wiedergegeben worden.

S. 9, Z. 15. किंवृत्त ist *derjenige welcher erstaunt ausruft: was ist geschehen?* d. i. *der die Gefahr nicht voraussieht, sondern sich stets überrumpeln lässt.* Anders aber wohl nicht besser im Pet. Wörterbuch.

Str. 25. वित्त heisst niemals *Macht;* im Hit. steht st. dessen राज्य, welches B. vor Augen gehabt haben mag.

Str. 33. मृत *ein Gestorbener* scheint mit मर्त्य *ein Sterblicher, ein Mensch* verwechselt worden zu sein. जायते hier in dem Sinne von *wird wiedergeboren.*

Str. 35. स्तिमितोन्नतिसंभाराः übersetzt B. in Bezug auf सज्जनाः durch *standhaft* und *edel*, in Bezug auf जलदाः durch *hoch und feucht und schattig.* स्तिमित ist in beiden Fällen *unbeweglich, nicht wankend;* संभार ist wohl *Fülle, Reichlichkeit.*

Str. 42. कोपप्रसादवस्तूनि nicht *Mittel zu beschwichtigen den Zorn*, sondern *ein Gegenstand des Zornes und der guten Laune (der Befriedigung)*; वि mit वि bedeutet hier *untersuchen, prüfen.*

S. 12, Z. 21. द्वैध = द्वैधीभाव bedeutet bei Manu (7, 160) in derselben Verbindung *Theilung der Streitkräfte*; im 3ten Buch des Pañkat. offenbar auch *doppeltes Wesen, Falschheit, Hinterlist.*

S. 13, Z. 6. तात ist nicht *Grossvater*, sondern *Vater.*

Str. 53. *Gaben* ist zweideutig, besser *Vorzüge*; पस्य ist in der Übersetzung weggeblieben.

Str. 54. कालात्तरादपि *mit der Zeit*, genauer: *wenn auch nach Verlauf einiger Zeit, wenn auch nicht gleich, so doch mit der Zeit.*

Str. 58. Ich sehe nicht ein, warum समम् entschieden besser als सदा sein sollte; ich würde gerade das Gegentheil behaupten, da समम् schon in dem वत् von राजवत् enthalten ist.

Str. 63. हर्म्य klingt wie *Harem*, ist aber nicht *Harem*, sondern *Palast.*

Str. 73. भोगिन् auf die Könige bezogen ist *geniessend, dem Genuss ergeben*; auf die Schlangen dagegen — *mit einem Kamme, einer Haube versehen.*

S. 16, Z. 4. स तु तस्य – दक्षिणं पाणिमुपरि कृत्वा (so ist zu lesen) nicht *reichte ihm die rechte Hand*, sondern *legte d. r. H. (Tatze) auf ihn.*

Str. 81. Wozu die vielen Zusätze in der Übersetzung?

S. 16, Z. 12. लभ् nicht *besitzen*, sondern *erlangen.*

Str. 84. अधम nicht *ein Schlechter*, sondern *ein niedriger*

Stehender; सम nicht *ein Guter*, sondern *ein Gleichstehender;* धुरि यो न युज्यमानः nicht *der seine Stellung nicht füllen kann*, sondern *der nicht an die Deichsel gespannt wird* d. i. *der nicht an die ihm gebührende Stelle gesetzt wird.*

S. 16, Z. 20. क्षीनाधमस्थान wohl nicht *die allerniedrigste Stelle*, sondern *eine niedrigere und eine niedrigste St.*

— Z. 21. दोष *Schuld*, nicht *Schimpf.*

Str. 91. व्यवहार् *gegenseitiges Bedürfniss*, genauer: *Beschäftigung, Treiben.*

Str. 97. सुकृतम् ist nicht Adverb, sondern Substantiv *(Wohlthat, Dienst);* तेन राज्ञा सहायवान् nicht *den hat der König gern zum Freund*, sondern *an den hat der König einen wahren Gefährten, Gehülfen.*

Str. 101. स्वाकारम् ist gewiss richtig und Galanos hat gewiss nicht स्वापारम् gelesen, da es ein solches Wort gar nicht giebt. B. hat wohl an व्यापार् gedacht.

Str. 107. Nicht *der Edelstein*, sondern *ein Edelstein.*

Str. 108. Die Lesart der Hamburger Handschriften भेद् statt भिण्डा ist nichts werth, da एरण्डभेद् nichts anderes als *eine Varietät von Ricinus communis* bedeuten könnte. Wozu bedürfen wir aber der *Varietät*, da der *Ricinus communis* selbst schon eine zu *Hölz* nicht taugliche *Staude* ist? B. übersetzt भेद् durch *Splitter* und zwar so, als wenn dieses Wort nicht nach एरण्ड, sondern am Ende des Compositum stände. Gegen die Lesart भिण्डा ist nichts einzuwenden, da dieses nach Râg'an. im Çkdr. gleichfalls Name einer Staude ist, was Benfey freilich nicht wissen konnte, da ihm dieses Buch nicht zu Gebote stand.

Str. 109. उपप्रदानैः प्रार्ध्यते *wird angekauft*, genauer:

wird verlangt, gesucht, indem man noch dafür Etwas zugiebt, d. i. *man verlangt (die Katze) nicht umsonst, sondern zahlt gern noch Etwas zu um sie nur zu bekommen.*

S. 19, Z. 4. Das Interpunctionszeichen steht bei Kosegarten fälschlich vor st. nach तावत्.

Str. 113. पुरुषेषु gäbe einen ganz guten Sinn, wenn man es als *Leute* d. i. *Dienstleute* auffasste; पुरुषस्य steht ganz müssig da. मर्त्तो ऽनुरोधात् nicht *wo er grosses Vertrauen hegt*, sondern *mit grosser Rücksicht, mit grosser Vorsicht.*

Str. 114. निरन्तरचित्त nicht *unzweideutig*, sondern *stets gleichgesinnt.*

Str. 115. सेतु wäre richtiger durch *Damm* als durch *Brücke* wiedergegeben worden; मन्त्र ist hier nicht *Zauber*, sondern *Rath, Berathung.*

Str. 116. न स याति पराभवम् genauer: *der unterliegt nicht, wird nicht besiegt.*

Str. 117. Der Parallelismus träte deutlich hervor, wenn wörtlicher übersetzt würde: *wenn die heisse Jahreszeit die Teiche ausdörrt.*

Str. 118. हर्ष (im Gegensatz zu विषाद् *Entsetzen*) ist *aufbrausende Freude*, nicht *Stolz.*

Str. 120. दृढत्वं गम् nicht *sich als fest erweisen*, sondern *fest werden;* जातुषाभरण nicht *ein lackirtes Armband*, sondern *ein Schmuck aus Lack*, der leicht Feuer fängt und spurlos verbrennt.

Str. 121. मेदस् *Mark*, nicht *Fleisch.*

S. 21, Z. 8. Das Interpunctionszeichen nach इति ist bei Kosegarten zu tilgen.

— Z. 11. कौतुकात् nicht *vergnügt*, sondern *aus Neugier.*

Str. 125. दुस्तर् ist zu frei durch *grenzenlos* übersetzt worden.

Str. 129. Das अपि nach बृहस्पतेः ist unübersetzt geblieben, wodurch der Anschein entsteht, als wenn Bṛhaspati überhaupt kein Vertrauen verdiene, während er die grösste Autorität ist.

Str. 131. B. übersetzt: *Ohne Vertraun erlieyt* (सिध्यति।) *wahrlich sogar der Feind der Götter nicht; weil er vertraute ward* Diti's *Sohn zerschmettert vom Götterherrn.* In den Noten wird auf VP. 76, eine gar nicht hierher gehörige Stelle verwiesen. Die Sage, auf welche hier angespielt wird, findet man ausführlich erzählt R. Schl. 1, 46 oder Gorr. 47 und VP. 151. fg. Man übersetze: *Ohne Vertrauen gelangt ein Feind selbst unter den Göttern* (d. i. *ein Feind, selbst wenn er ein Gott ist*) *nicht zum Ziel: weil* Diti *vertraute, wurde ihre Leibesfrucht vom Götterfürsten zerstückelt.*

Str. 132. कौशल ist nicht *Tugend*, sondern *Geschicklichkeit, Erfahrung.* Das न im zweiten Halbverse ist durchaus nicht unumgänglich; vgl. das Pet. Wörterb. unter तावत्.

Str. 133. सदैव *stets* ist nicht übersetzt worden.

S. 24, Z. 4. 5. तथापि यत्स्वामी कथयति तद्दूतत्वे तं नियोजयामि *trotzdem bin ich bereit, wenn der Herr befiehlt, es zu deinem Diener* (nach der Lesart भृत्यत्वे st. दूतत्वे) *zu machen.* Genauer: *trotzdem bin ich bereit es zu solchem Botendienst, welchen der Herr angeben wird, zu verwenden.* Die Lesart सोच्छ्वासम् würde mir gerade missfallen, da ich nicht einsehe, warum der Löwe bei diesen Worten *aufseufzen* soll. Überdies ist zu bemerken, dass das Inter-

punctionszeichen bei Kosegarten richtig steht, da das Adverb in der Prosa dem Verbum voranzugehen pflegt. Ich übersetze: *vermagst du mit Anstrengung aller deiner Kraft so zu thun?*

— Z. 12. सक्षेपम् nicht *verächtlich*, sondern *mit einem Vorwurf.*

— Z. 16. तत्क्षणम् ist nicht, wie B. will, als Compositum zusammen zu schreiben und als Adverb mit क्षास्यसि zu verbinden; तत् bedeutet hier *nun so*, und क्षणम् *einen Augenblick* ist mit प्रतिपालय *warte* zu verbinden.

S. 25, Z. 6. Hier nimmt B. keinen Anstoss an नदत्तः, während er S. 24, Z. 14 auf नर्दसि besteht.

— Z. 9. विषयीभूत nicht *ist das Eigenthum*, sondern *ist das Gebiet geworden, ist als Gebiet zugewiesen worden.*

— Z. 12 und 14. दक्षिणा wird hier mit Unrecht in der Bed. von *die rechte Hand* aufgefasst; vgl. क्षयप्रदान S. 24, Z. 20. S. 59, Z. 14.

Str. 142. षच्छिद्र auf die *Stützen* bezogen ist *undurchlöchert*, auf die Minister — *die sich keine Blössen geben;* B. übersetzt das Wort durch *fest.*

Str. 145. विभव ist nicht gerade *der Erde Fülle*, sondern einfach *Vermögen, Reichthum.*

S. 26, Z. 11. नानाभाण्डोपति ist durch *reicher Kaufherr* übersetzt worden; es ist wohl *ein Besitzer von allerhand Geräthen* gemeint.

Str. 147. Mit Unrecht fasst B. समाने als Adverb, es ist als Adjectiv mit विरोधे zu verbinden.

S. 26, Z. 23. तेन heisst nicht *mit ihm* (dem Könige), sondern *von ihm* (dem Dantila) und ist mit निःसारितः

zu verbinden. Das अपि nach गृह्यपाते hätte berücksichtigt werden müssen. राजगुरु ist nicht gerade *der Hauspriester des Königs*, sondern nur *der Lehrer des K.*

— Z. 24. 25. न रात्रावप्यधिशेते nicht *fand er selbst in der Nacht keinen Schlaf mehr*, sondern *legte er sich selbst zur Nachtzeit nicht nieder.*

S. 27, Z. 5. कदाचित् ist in der Uebersetzung mit Unrecht übergangen worden. योगनिद्रा ist eigentlich nicht *tiefe Meditation* (*Andacht*), sondern *halb Meditation, halb Schlaf, eine schlafähnliche Vertiefung;* vgl. S. 29, Z. 24. S. 125, Z. 25. Mbh. 1, 1218. Ragh. 13, 6. Çântiç. 4, 17.

Str. 152. Die letzte Zeile übersetzt B.: *wodurch steckt so die schönbrauige voll Lieb im höchsten und weitesten Sinn?* Nach der richtigen Auffassung vielmehr: *zu wem fühlen denn bei so bewandten Umständen die Schönbrauigen in Wirklichkeit Liebe im wahren Sinne des Wortes?*

Str. 160. दशालम्बिन् ist nicht *hängend am Band*, sondern *mit den Fransen herabhängend;* die Nebenbedeutung ist gewiss nicht *hängend an Schönheit.*

Str. 29, Z. 17. Das Causat. von निःसृ bedeutet *aus dem Hause werfen*, nicht *aus dem Hause bringen* (*werfen*) *lassen.*

S. 30, Z. 7. Warum *wenn ich so etwas hatte* st. *wenn ich so etwas that? Auch nicht das kleinste Gürkchen* ohne alle Veranlassung st. *keine Gurke.*

— Z. 8. व्यतिकर bedeutet nicht schlechtweg *Handlung*, sondern *Begebenheit;* असंभाव्य nicht *nicht wahr*, sondern *unmöglich, unwahrscheinlich.*

— Z. 13. स्वाधिकार् nicht *die oberste Aufsicht*, sondern *sein Amt.*

— Z. 20. दक्षिणं पाणिमुपरि कृत्वा wie oben nicht *reichte ihm seine rechte Hand*, sondern *legte s. r. H. (Tatze) auf ihn.*

S. 31, Z. 9. Das fehlerhafte मृगज्ञनेा तेा will B. in den Anmm. in मृगज्ञनस्तेा verbessern, druckt aber मृगज्ञनस्पेा.

Str. 168. Statt *Furcht* ist *Frucht* zu lesen.

Str. 175. नागानन kann schwerlich den *Pfau* bezeichnen; es ist ohne allen Zweifel नागाशन *der Schlangenfresser* zu lesen.

Str. 178. Der Mann heisst Âshâḍhabhûti mit langem आ im Anlaut, wie wir aus der Folge ersehen; es trifft demnach die Übersetzung *unüberwindliche Macht habend* nicht zu. स्वयंकृताः ist bei Koseg. zusammen zu schreiben.

S. 32, Z. 25. Koseg. fasst कलात्तरात्ताम् als ein Wort und ihm folgt B. in seiner Chrestomathie, wie man aus dem Glossar unter 1. दा mit आ ersehen kann. Diese Verbindung ist aber in कलात्तरात् ताम् aufzulösen.

Str. 179. दुःखम् hätte in der ersten Hälfte der Strophe ebenso wie in der zweiten aufgefasst werden müssen. आय und व्यय nicht *Gewinn* und *Verlust*, sondern *Einnahme* und *Ausgabe.*

Str. 185. समृद्धिरनयात् *Reichthum* (vergeht) *durch Schwelgerei;* vielmehr *hohe Stellung*, *Macht durch unkluges Benehmen;* vom *Verschwinden des Geldes* wird später geredet.

S. 34, Z. 11. शिष्यतामनयत् nicht *unterrichtete ihn*, sondern genauer *nahm ihn als Schüler auf.*

— Z. 12. पत्रिका *ein Blatt Papier, ein Schriftstück*, nicht *Sandelschminke.*

— Z. 18. पवित्रारोकणविषये wird durch *um eine freundliche Bewirthung entgegenzunehmen* übersetzt, aber पवित्रारोकण bedeutet, wie wir aus Wilson ersehen: *the putting of the Brahminical cord on images of Durgá on the eight of the light half of Çrávaṇa or Âshâḍha.*

S. 35, Z. 2. ललाटपट्टाभ्याम् nicht *mit den Hörnern ihrer Stirn*, sondern *mit ihren flachen Stirnknochen.*

Str. 189. दुःसंचार nicht *einsam*, sondern *schwer zu wandeln, schwer zu passiren.*

Str. 190. आस्तरण nicht Nom. act. *sich auszustrecken*, sondern *Matratze, Decke auf der man liegt.*

Str. 191. केलि ist nicht gerade *Wollust*, sondern *Liebesspiel.*

Str. 195. Man tilge das sinnstörende Komma vor *erstreben.* An die Geilheit der Kameelweibchen ist hier gewiss nicht zu denken.

S. 38, Z. 1. दत्ते kann hier kaum richtig sein.

Str. 203. हृदयं मुष्टिभिरेव ताड्यते beim coitus nämlich.

Str. 204. दुर्ग्राह्य hier nicht *unbegreiflich*, sondern *schwer zu packen, — zu ergreifen, — zu heben.*

Str. 205. भीरुत्व ist *Schüchternheit* und *Kleinmuth*, nicht aber *Ängstlichkeit und Grausamkeit;* मायाप्रयोग *Bezauberung* (in gutem Sinne) und *Anwendung von Lug und Trug;* st. गुणो ist गुणा zu lesen und durch *Vorzüge* (nicht *Charakter*) im Gegens. zu दोष *Fehler* zu übersetzen. In ताः किं नराणां प्रियाः ist किम् nicht *warum*, sondern einfach Fragepartikel: *können die Geliebte von Männern sein?*

Str. 207. व्याकीर्ण ist nicht *grauenerregend*, sondern

verworren; कराल्मुख ist in der Übersetzung übergangen; विराजमान nicht *erglühend*, sondern *glänzend.*

Str. 210. सदयम् ist nicht Adverb, sondern gehört als Adjectiv *mitleidig, weich* zu हृदय.

S. 41, Z. 25. ततस् nicht *also*, sondern *ferner, ausserdem, überdies.*

Str. 219. एकं हन्यान्न वा हन्यात् heisst nicht *den einen ja, den andern nicht tödtet*, sondern *kann Einen tödten oder auch nicht* d. i. *tödtet nicht einmal Einen mit Gewissheit.*

S. 42, Z. 11. कथमपि nicht *auch nur ein klein wenig*, sondern *irgendwie.*

— Z. 13. *Väterchen* (तात) trifft nicht den Ton; besser *mein Theurer.*

Str. 220. Statt यते ist ohne allen Zweifel ज्ञाते zu lesen; पोतभङ्ग ist nicht *Sturm*, sondern *Schiffbruch.* Offenbar hat B. भङ्ग als Nom. ag. und पोतभङ्ग *Schiffbrecher* als eine poetische Umschreibung des *Sturmes* gefasst.

Str. 221. *Dem Muthigen bringet das Glück Hülfe;* warum nicht wörtlicher: *zu dem Strebenden kommt stets das Glück?* दैवं निहन् nicht *das Geschick lassen*, sondern *das Geschick niederschlagen, überwinden.*

Str. 222. निषेवते nicht *gewinnt*, sondern *liebkoset.*

S. 43, Z. 11. अकस्मात् hier eher *plötzlich, ganz unerwartet*, als *ohne Veranlassung.*

— Z. 12. आत्मस्वरूप nicht *Wahrheit*, sondern *dein Zustand.* तत्कृणु मे रहस्यम् kann nur heissen *so höre mein Geheimniss*, aber dieses passt nicht in den Zusammenhang. Die Stelle ist offenbar verdorben und ich vermuthe, dass dem शृणु मे eine 1ste Person pl. (man hätte

aber den Dual erwartet) imperat. wie *lass uns (an einen einsamen Ort gehen)* zu Grunde liegt; in diesem Falle wäre रक्स्यम् nicht an seinem Platze. Der Sache wäre aber auch abgeholfen, wenn man तच्छृणु मे रक्षःस्थस्य läse; vgl. S. 45, Z. 24.

— Z. 14. 15. St. वात्स्ये ist ohne allen Zweifel बात्ये zu lesen und der Sinn ist offenbar: *verzeihe mir, wenn ich in der Jugend etwas Ungebührliches gegen dich verübt.* Die Stelle ist verdorben (wohl प्रणपाति° zu lesen) und ich wundere mich nur, dass B. ohne allen Anstoss darüber hinwegkommt. Seine Übersetzung passt nicht in den Zusammenhang und kann auch sonst nicht gerechtfertigt werden.

Str. 223. मल्ल ist hier nicht *Rath*, sondern *Zauber*.

Str. 225. Man tilge den Visarga in प्रकृत्याः und zerlege कु° in कुटिलकम् अलकम्, dann erhält man *von Natur krause Locken* für *die gebogene Lotusblume der Scham*. आप्तु ist nicht übersetzt worden.

S. 44, Z. 15. Die Stelle ist verdorben. In वायुज्ञ ist vielleicht चतुर्भुजम् *(vier Unterarme an zwei Oberarmen)* zu suchen; vgl. Z. 23. वृत्तदारुणा steht nicht an seinem Platze.

Str. 227. प्रभाव nicht *Treiben*, sondern *Macht, Gewalt*.

S. 46, Z. 6. चेद् am Anfange des Satzes!

Str. 229. आटोप ist nicht *Prunk*.

S. 47, Z. 23. दन्तधावन ist nicht *Zähneknirschen*, sondern *Reinigen der Zähne*. Um sein Versprechen, nicht eher zu essen bis alle Feinde erschlagen sind, buch-

stäblich zu erfüllen, entfernt er auch die geringen Überreste der Mahlzeit zwischen seinen Zähnen.

S. 48, Z. 4. Es ist wohl कर्तव्यम् zu lesen; diese Worte sind ja noch immer an den Vater (ते also Gen. sg.) gerichtet.

— Z. 10. Nicht *die* —, sondern *eine Königstochter.*

S. 50, Z. 20. Nicht *werden mitten im Wagen der Rohini aufgehen*, sondern *werden mitten durch den W. der R. (ihn zerspaltend) hindurchgehen.*

Str. 241. शिशुपाचिताशन kann auf keinen Fall *essend gekochter Kinder Fleisch* bedeuten; es ist ohne allen Zweifel याचित zu lesen.

S. 51, Z. 5. तदेतत्सरः स्वल्पतोयं वर्तते nicht *dann wird dieser Teich sehr wenig Wasser enthalten*, sondern *daher hat dieser Teich so wenig Wasser.*

— Z. 8. Es ist wohl स्वल्पजलाशयाज्जल° zu lesen.

— Z. 11. Wohl उद्धरिष्यते zu lesen oder को ऽपि vor नो° einzuschalten.

S. 52, Z. 4. कियदूरे स जलाशयः nicht *ist der Teich etwas weit?* sondern *wie weit ist noch der Teich entfernt?*

— Z. 8. धवल *weiss*, nicht *lieblich.*

— Z. 11. किं शकुनकारणं किंचित्संजातम् *ist dem Vogel etwas zugestossen?* vielmehr: *hat sich irgend ein Omen ereignet?*

— Z. 16. 17. अधुना सर्वेषाम् – क्षेमं भविष्यति nicht *von jetzt an dürfen alle — vergnügt sein*, sondern *von jetzt an werden alle — Sicherheit geniessen.*

— Z. 22. राजामात्यादेः nicht *Königs, Ministers, oder eines andern*, sondern *eines königlichen Ministers oder e. a.*

S. 53, Z. 1. Es liegen am Ufer nicht nur *Schmucksachen*, sondern auch *Kleider* der Badenden.

— Z. 4. मुहूर्तमवस्थिता nicht *machte sich dann weg, so weit sie kommen konnte*, sondern *machte in ziemlich bedeutender Entfernung Halt.*

S. 55, Z. 1. Warum ist निर्वृतिभाज् durch *frei von Gefahr* übersetzt worden?

— Z. 6. तस्य वधोपायं चिन्तयन् heisst nicht *nach einem Mittel suchend, um dem Tod durch jenen zu entgeh'n*, sondern *auf ein Mittel sinnend den zu tödten.*

— Z. 9. 10. अथ तं चिराद्यातमन्यच्च लघुतरमवलोक्य कोपप्रज्वलितात्मा तं निर्भर्त्सयन्नाह wird übersetzt *als nun der Löwe sah, dass dieses sonst so leichtfüssige Geschöpf so spät erst herangekommen war, wurde er* u. s. w. Vielmehr: *als er diesen so spät kommen sah und überdies* (अन्यच्च) *bemerkte, dass er sogar leicht war* (d. i. *einen gar zu geringen Bissen abgeben würde*) u. s. w. So ist auch Z. 11 ganz missverstanden; es ist zu übersetzen: *zuvörderst* (तावत्) *bist du, der du so winzig* (als Speise) *bist, allein gekommen und dann noch nach der festgesetzten Zeit.* Dass dieses die richtige Auffassung ist, ersieht man aus der Entschuldigung des Hasen Z. 15. 16: *als die sämmtlichen Thiere erfuhren, dass nach der Ordnung der Thierarten die Reihe an mir, dem etwas winzigen, war, sandten sie mich mit fünf Hasen ab.* B. sündigt gegen die Grammatik, indem er den Hasen zum logischen Subject von विज्ञाय macht und den Instrum. समस्तमृगैः als Ablat. fasst; लघुतर übersetzt er hier wieder durch *leichtfüssig.*

— Z. 17. ततश्चाकालान्तराल आगच्छन्मकृता u. s. w. nicht

nachdem ich darauf unterweges war, wurde ich, sondern *darauf wurde ich, als ich hierher ging, unterweges* u. s. w.

— Z. 21. चोर् *Dieb, Räuber* hier und S. 56, Z. 2 so v. a. *Usurpator.*

Str. 257. Man hätte न तं कुर्यात् erwartet.

Str. 267. Das अपि hat keinen Sinn, wenn अबलो st. सबलो gelesen wird, dieses dagegen steht an seinem Platze, wenn man बलप्रोन्नत richtig durch *an Kraft überlegen* übersetzt. शीर्णदन्त *zahnlos*, genauer *mit zerbrochenem Zahne.*

S. 57, Z. 10. ततश्च कंचित्कूपमासाद्य nicht *ging*, sondern *kam.*

— Z. 13. तदनु ist von दर्शितः zu trennen.

— Z. 22. कथयति kann nicht richtig sein.

Str. 269 = Mbh. 5, 1097 (vgl. auch 4, 520), wo die Strophe folgendermaassen lautet:

शुभं वा यदि वा पापं द्वेष्यं वा यदि वा प्रियम्।
अपृष्टस्तस्य तद्ब्रूयात्तस्य नेच्छेत्पराभवम्॥

Str. 270. एकम् ist in der Übersetzung nicht hervorgehoben worden.

S. 58, Z. 19. कथमपि *mit genauer Noth* ist nicht übersetzt worden.

Str. 271. न सो ऽस्ति पुरुषः nicht *keinen einzigen Mann giebt es*, sondern *der ist kein Mann;* पुरुष steht ja im Gegensatz zu अशक्त.

S. 59, Z. 9. Nicht *so ist dieser Schluss bei ihm nicht richtig*, sondern *dieses folgt nicht aus jenem.*

Str. 283. अतिदुर्बलो ऽसि ist keine Frage.

S. 61, Z. 14. Es ist ohne allen Zweifel ज्ञिन्ह्राणः zu lesen.

S. 63, Z. 9. कुतोऽपि nicht *woher in aller Welt* als Frage, sondern *irgend woher, weiss Gott woher.*

S. 64, Z. 15. स्फुरिताधर् nicht *mit aufgeworfener*, sondern *mit zitternder Unterlippe.*

Z. 16. एवं ज्ञात्वा nicht *dies beherzigend*, sondern *nachdem du dieses erfahren.*

Str. 297. Ich übersetze: *Zuerst* तावत् *bringt schon die Geburt Schmerz, dann die beständige Armuth; bei dieser noch der Lebensunterhalt durch Dienst. O weh über die ununterbrochene Reihe von Leiden!* B's. Übersetzung lautet: *Ewige Armuth, rückkehrend in jedem Leben zu schwerem Leid, ist gegen Fürstendienstnahrung eine unendlich klein're Qual.* Es ist also, wie man sieht, तावत् ganz an seiner Stelle und darf nicht durch यावत् verdrängt werden.

Str. 299. *Sie essen nicht vor Diensteifer, stehn ungeschlafen wieder auf;* genauer: *aus Diensteifer isst er nicht mit Behagen, wacht auf ehe er ausgeschlafen hat.*

Str. 305. Statt शत्र ist wohl शास्त्र zu lesen.

Str. 306. उत्थानम् ist richtig, bedeutet aber nicht *Entstehung, Werk*, sondern *Auferstehung von den Todten;* man übersetze also: *dessen* (auf den man vertraut hat) *Tödtung ist die Auferstehung dieses* (der den Tod gefunden hat).

S. 66, Z. 4. चिरात् nicht *auf lange Zeit*, sondern *nach langer Zeit.*

Str. 307. विचीर्णेन ist ganz richtig: es ist das Part.

praet. pass. von चर्, bedeutet *vollbracht* und ist mit प्रायश्चित्तेन zu verbinden.

Str. 314. शीलव्यसन nicht *Streben und Charakter*, sondern *gute und schlechte Eigenschaften, Anlagen.*

Str. 316. उपकारिन् nicht *verdienstvoll*, sondern *Andern Dienste erweisend, wohlthätig.*

S. 68, Z. 13. वक्ता अपूर्वमिदं सत्त्वम् ist nicht übersetzt worden.

S. 69, Z. 3. पदं चलितुम् wie पदमेकं प्रचलितुम् Z. 16 *sich einen Schritt weit bewegen.*

S. 70, Z. 5. पथ्याशिन् bedeutet nicht *einer nahrhaften Speise bedürfend;* dieses wäre पथ्यार्थिन्. Die Stelle ist verdorben.

— Z. 7. पृष्ठतस् wohl nicht *rückwärts*, sondern *hinterdrein.*

— Z. 18. Lies भोः; derselbe Fehler kehrt öfters wieder.

Str. 325. प्राणेषु विद्यमानेषु gehört zum Vorhergehenden, nicht zum Folgenden.

Str. 327. स्तोकं तदपि दुर्बलम् wohl nicht *selbst wenig davon ist ungesund*, sondern *wenig und überdies ohne Kraft.*

S. 71, Z. 14. कौलीन्य nicht *Blutsfreundschaft*, sondern *edle Abstammung;* ebenso Str. 330 कुलीन nicht *Verwandter*, sondern *von edler Herkunft.*

Str. 335. Gegen ज्ञनता ist nichts einzuwenden; auch glaube ich, dass hier प्रकृति als *Minister, nächste Umgebung des Königs* aufzufassen ist.

Str. 338. Warum *Menschenhirn* statt *Menschenschädel?*

Str. 342. गुरुम् ist nicht übersetzt worden.

Str. 345. लोके *in dieser Welt* müsste nach *sind's* stehen.

Str. 347. सहिप्रवृद्धार्घनैः gehört nicht als Adjectiv zu पङ्क्तिः, sondern ist Substantiv und jenem coordinirt; alles was vorangeht ist nähere Bestimmung davon, nicht von पङ्क्त.

S. 74, Z. 7. Das Interpunctionszeichen gehört nicht vor, sondern nach दुरात्मा, was B. übersehen hat.

— Z. 9. अनर्थः *Unannehmlichkeit*, passender: *Unheil*. Ohne Zweifel ist महाननर्थः zu lesen.

Str. 348. Warum soll hier eine Anspielung auf eine Geschichte sein?

S. 74, Z. 22. Woher weiss B., dass das von den Hamburger Handschriften gebotene चटति das eigentliche Wort für *überfluten* ist?

Str. 350. Nicht *zu den Wolken*, sondern *zu den Luftbewohnern* (अम्बरचर).

Str. 351. विदलनकृतश्रम nicht *der ruht, nachdem er zerfleischt hat*, sondern *der sich in dem Zerspalten, Zerfleischen geübt hat.*

Str. 354. Nicht *wenn von diesem sein Weib Frucht trägt, nennen Weise sie unfruchtbar*, sondern *wenn eine Mutter einen solchen Sohn hat, so nennen* u. s. w.

Str. 355. मा जीवन् nicht *schimpflich lebend*, sondern *der soll nicht leben, der verdient nicht zu leben.* Ein *nur* vor *Leid* würde zur Deutlichkeit beitragen.

S. 75, Z. 14. विक्रस्यमाना bedeutet nicht *lachend*, sondern *ausgelacht werdend;* auch hätte man dafür विक्रा° erwartet. Die Stelle ist verdorben.

— Z. 24. वेलाव्याजेन nicht *vermittelst der Flut*, sondern *unter dem Schein der Flut*.

S. 76, Z. 1. समुद्रवेलया nicht *zur Zeit der Flut*, sondern *durch die Meeresflut*.

— Z. 14. त्वापि an dieser Stelle wohl kaum richtig.

— Z. 25. चक्राकारम् nicht *wie auf einem Wagen*, sondern *wie ein Rad aussehend*.

Str. 361. सुखमेधेते *nehmen beid' an Freuden zu*, genauer: *gedeihen beide wohl* (सुखम् adv.).

S. 77, Z. 10. Man lese दृष्ट्वाग°.

— Z. 12. तावत् — च *sowohl — als auch*.

Str. 363. विद्यमाना गतिर्येषाम् nicht *die einen Weg kennen*, sondern *denen ein Weg zu Gebote steht*.

Str. 364. बहुमाय ist doch nicht schlechtweg *elend*, sondern *allerhand List gebrauchend*.

Str. 365. Das Wort *brackig* kennt Grimm nicht; warum nicht *von ätzendem Geschmack, salzig?*

Str. 366. छिद्र nicht *Schaden*, sondern *Blösse, Schwäche*.

S. 78; Z. 20. Man trenne तन्न युक्तम्.

Str. 369. Das *dies* vor *lichtentflammte* ist aus Unachtsamkeit in die Übersetzung gerathen; wahrscheinlich hat die erste Silbe in इद्धदीधितिः dazu Veranlassung gegeben. Am Anfange der Str. ist vielleicht मत्तस्तुरगान्वि° zu lesen: *wer mit mächtigen Rossen um die Wette läuft*.

Str. 371. प्रमाणाभ्यधिक nicht *wenn seine Kraft am allergrössten ist*, sondern *an Kraft überlegen;* so kommt auch अपि zu seinem Recht.

S. 79, Z. 13. प्रुष्कस्थलतां नेष्यामि hätte füglich wörtlicher übersetzt werden können.

— Z. 14. Man lese गृहीत्वा.

— Z. 15. पूर्यमाण nicht *angefüllte*, sondern *sich anfüllende.*

Str. 377. महाजन ist nicht *ein Edler*, sondern *eine grosse Gesellschaft*, wie auch der Zusammenhang zeigt; vgl. auch S. 81, 18.

S. 82, Z. 13. 14. Nicht *oder vielleicht auch seinen Stolz zeige*, sondern unabhängig vom Vorhergehenden: *oder vielleicht zeigt er bei dieser Gelegenheit seinen Stolz.*

— Z. 19. भवति नाथे ऽपि सति warum *während du unser Gebieter bist* statt *ohne Rücksicht darauf, dass du unser G. b.?*

Str. 390. Warum ist पीड्यमानाः nicht übersetzt worden und demzufolge der Instr. als Ablativ genommen?

Str. 392. कृताशन wird ohne Noth durch *Feuergott* statt einfach durch *Feuer* übersetzt.

S. 83, Z. 14. Nicht *so lasst uns denn sogleich gehn*, sondern *so wollen wir denn s. g.*, da er diese Worte nicht zu den Vögeln, sondern zu sich selbst spricht.

— Z. 17. अभिमान nicht *Empfindlichkeit*, sondern *Selbstgefühl.*

Str. 397. लल् ist *hätscheln*, nicht *lieben*. Vgl. russ. ЛЕЛѢТЬ.

S. 84, Z. 17. सम्भू im caus. nicht *Jemand Etwas bringen*, sondern *Jemand zufriedenstellen.*

Str. 403. दीनमात्मानम् ist ganz an seinem Platze, da समर्थ nicht im Gegensatz zu दीन steht, sondern auf dieselbe Person zu beziehen ist: *ist er aber im Stande, so übe er Recht.*

Str. 408. वत्स्यत्तो ist nicht übersetzt worden.

S. 86, Z. 12. उदासीनता nicht *Unbedachtsamkeit*, sondern *Gleichgültigkeit, Abwesenheit aller Zu- oder Abneigung.*

Str. 411. Ich würde निशित durch *Schwert* übersetzt haben.

S. 86, Z. 23. 24. Ich übersetze: *Ausserdem wird* Samṅg., *wenn er auch getödtet ist, uns zum Genuss dienen: zum Ersten feiert die Feindschaft ihren Triumph, dann fällt uns das Ministeramt zu und drittens werden wir satt* (indem wir ihn verspeisen).

— Z. 25. Nicht *wie kannst du mir Dummheit vorwerfen* (dieses hat er ja nicht gethan)? sondern *wie kannst du mir aus Dummheit Vorwürfe machen?*

S. 87, Z. 11. Nicht *drum schweife nach deinem Belieben in diesem Wald mit* K'at. *und* Kravj. *vergnügt umher*, sondern *darum schweife nach d. B. von* K'at. *und* Kravj. *gehätschelt in d. W. umher.*

— Z. 17. जर्जरित ist nicht *entkräftet*, sondern *zerfetzt.*

— Z. 18. भृत्यान् *zu seinen Dienern* in der Übersetzung ausgelassen.

S. 88, Z. 3. तावत् *zunächst, zuvörderst*, nicht *doch.*

— Z. 18. निर्वर्त्य hat B. mit निवृत्य (welches doch hier ganz überflüssig wäre) verwechselt und vermisst daher ein dem विधाय entsprechendes Synonym im Texte.

— Z. 24. Lies किंचिन्मांसम्.

S. 89, Z. 1. विकल्पय् nicht *merken*, sondern *mit Misstrauen Etwas ansehen, glauben dass Etwas geschehen sei.*

— Z. 5. शान्ति nicht *Rettung*, sondern *Beruhigung.*

— Z. 13. सवेगम् nicht *voll Furcht*, sondern *ungestüm, aufgeregt.*

— Z. 17. मान ist gewiss nicht *Schmuck.*

— Z. 18. वध्य heisst nicht *getödtet*, sondern *zu tödten*, welches keinen Sinn giebt; man schreibe demnach वद्वाबध्य° und zerlege dieses in वद्वा अवध्य°.

Str. 415. Nicht *der nahet sich Unnahbarem, der nicht zu Ehrende verehrt; er zieht den Tod sich zu selber*, sondern *der Mann, welcher sich Unnahbarem nahet und nicht zu Ehrende verehrt, der zieht den Tod sich selber zu.*

S. 90, Z. 4. कथं मे शान्तिर्भविष्यति nicht *wie kann ich mich retten?* sondern *wie finde ich Ruhe?*

— Z. 5. अनुगम् nicht *gehen* schlechtweg, sondern *nachgehen, folgen.*

Str. 416. तदुपशान्तये nicht *dieses zu beendigen*, sondern *dieses zur Ruhe zu bringen.*

Str. 419. Das erste ऽपि ist nicht an seinem Platze; man könnte हि vermuthen.

S. 90, Z. 21. अपठत् nicht *sprach*, sondern *sagte her, recitirte;* eben so S. 91, Z. 2.

Str. 420. *Der von vielen Bös-, Lügnerisch-, Gemein-, Unwürd'gen strotzet.* Solche Freiheiten erlaubt sich B. auch sonst.

S. 91, Z. 5. पृष्ठशृङ्गाभ्याम् (Dual) kann nicht bedeuten *mit seinem Rücken* (mit diesem fällt es auch schwer Jemand den Bauch aufzureissen) *und seinen Hörnern.*

Str. 471. निःसाराल्पफलानि ist kein auf कार्याणि zu beziehendes Adjectiv und वाञ्छन्ति bedeutet auch nicht *verfolgen* in dem Sinne von *bestrafen.* Man übersetze: *die aber, welche gegen alle Ordnung durch Anwendung von Strafen unwesentliche und geringe Vortheile zu erlangen wünschen.*

Str. 422. नयः wäre besser durch *Staatsklugheit* als schlechtweg durch *Klugheit* wiedergegeben worden.

Str. 425. ओषधि warum nicht *Kraut* statt des farblosen *Zaubermittel?*

S. 92, Z. 16. Nicht *so wird kein einziger — in seine Nähe gelangen können*, sondern — *in seine Nähe kommen* d. i. *kommen wollen.*

Str. 427. नराधिपाः *Könige* wird durch das kaum aussprechbare und zweideutige *Königsschar* wiedergegeben.

Str. 428. प्रसन्न warum nicht *klar* statt des matten *schön?*

Str. 429. अनायासितकार्मुक nicht *im Handeln leichtsinnig*, sondern *der sich nicht im Bogenschiessen geübt hat.* Warum ist रमते nicht beide Male auf gleiche Weise und zwar wörtlich übersetzt worden?

Str. 430. शुचिमुख ist viel matter und unpassender (von einem Vogel) als सूचीमुख. Der Accusativ ist ganz an seinem Platze: *denke an* Sûkîm.

S. 93, Z. 2. Ungenau übersetzt. *Das Zittern des Körpers* wird nur *dem rauhen Winde* zugeschrieben.

— Z. 9. वृद्धवानरः ist in der Übersetzung ausgelassen.

Str. 431. 432. आलापयेत् und आलापयति causs. in der Bed. des simplex!

S. 93, Z. 16. न कथंचित् nicht *keinen Augenblick*, sondern *durchaus nicht, gar nicht.*

Str. 440. अन्धकारप्रतिच्छन्ने दीपे nicht *in einer Laterne, die von Blenden verdunkelt ist*, sondern *in einem von Finsterniss umgebenen (im Finstern stehenden) Kruge.*

Str. 442. गुण ist in der Übersetzung mit Unrecht übergangen worden.

Str. 445. वेष ist eben so gut wie विद्या. धरणीपीठ ist nicht übersetzt; पीठ ist hier wohl = पृष्ठ.

Str. 448. कस्यचित् nicht übersetzt und पुनि unpassend durch *ein Guter* wiedergegeben.

S. 99, Z. 9. स्वयम् nicht übersetzt.

S. 99, Z. 14. Nicht *deswegen muss ich mich nothwendig aus deiner Nähe entfernen*, sondern *deswegen darfst du nicht in meiner Nähe sein.*

Str. 459. तुला ist hier, wie man aus der Folge ersieht, *Wage*, nicht *ein bestimmtes Gewicht.*

S. 99, Z. 18. वणिक्पुत्रः nicht *Kaufmann*, sondern *Kaufmannssohn.*

S. 102, Z. 12. कातरतमः ist richtig, das vorgeschlagene कतरतम dagegen ein Monstrum; B. hat offenbar an कतम gedacht, welches aber hier gar nicht am Platze wäre.

Zweites Buch.

S. 104, Z. 5. Man lese दन्तिणात्ये für दन्तिणात्ये.

Str. 2. Nicht *dessen Blätter — unterbrochen*, sondern *dem Blätter — fehlen.* स्कन्ध *Stamm*, nicht *Zweig.* भूतारमूतो ऽपरः, welches B. durch *ein zweiter Weltenschützer* (!) wiedergiebt, ist wohl kaum richtig. Sollte in भूतार oder in भूतारभूत nicht der Name einer bestimmten Person, welche jedes einzelne Glied ihres Körpers zum Wohle Anderer hergegeben hat, zu suchen sein?

S. 104, Z. 16. भभूव Druckfehler für बभूव.

S. 105, Z. 6. Lies वीतमाणास्तस्थुः.

— Z. 9. Ob nicht einige Handschriften einfach तद्धनार्थं न्यपतत् lesen?

— Z. 12. अथ वा nicht *vielleicht*, sondern, wie auch sonst häufig, *oder eher, oder vielmehr.* अस्य weist auf कपोतराज zurück, durfte also nicht durch *man* wiedergegeben werden.

Str. 4. Bei *Goldgazelle* wird Jedermann an eine *goldfarbige Gazelle* (vgl. *Goldfisch, Goldfasan*) denken, es ist aber eine *goldene Gazelle* gemeint; vgl. R. 3, 48, 11 fgg. 49, 6. प्रत्यासन्नविपत्ति wäre durch *ein nahe bevorstehendes Unglück* treuer und besser wiedergegeben worden.

S. 106, Z. 2, 3. Man hätte einfach नो चेत् मृत्युमवाप्स्यथेति erwartet.

Str. 8. B. übersetzt nach der Lesart im MBh., aber nicht genau. ऽप्यायिताः könnte allerdings für आप्यायिताः stehen, aber dieses giebt gar keinen genügenden Sinn. Es ist mit den Handschriften des Pañkat. ऽप्यायताः zu lesen: *lange* (आयताः) *Fäden* sind schwächer als *kurze.* Die Änderung von बहुलाः in वल्लाः ist verfehlt, da es zunächst auf die *Menge* von Fäden ankommt; बहूनायासान्सहन्ति ist auch missverstanden. Ich übersetze: *Auch lange und dünne Fäden, wenn sie zahlreich und gleichartig sind, vermögen stets wegen ihrer Menge grossen* (gegen sie gerichteten) *Anstrengungen zu widerstehen; dies ist das Bild der Guten* d. i. *so geht es mit den Guten auch.*

Str. 11. नु, wie B. mit einigen Handschriften statt तु lesen will, kann, wie mir scheint, auf keine Weise gerechtfertigt werden. Der in der 2ten Hälfte der Str. ausgesprochene Gedanke ist nichts weiter als eine Steigerung des ersten Gedankens der Str. und यस्य

तु भवितव्यता नास्ति steht wie auch न भाव्यम् am Anfange der Str. im Gegensatz zu भाव्यम् im 2ten Theil der 1ten Hälfte.

S. 106, Z. 21. स्वस्थ wohl eher *sich wohl befindend* als *voll Vertrauen.*

Str. 14. अवसन् hätte, da es für अवसत् steht, auch nach Koseg. Art zu trennen mit dem folgenden Worte verbunden werden müssen.

Str. 16. ज्ञात ist hier wohl *vorräthig.*

Str. 18. यावत् und तावत् vielleicht passender *wie gross, von welcher Ausdehnung — so gross, von solcher Ausd.*

Str. 19. Ich hätte ohne das Subject zu wechseln übersetzt: *Derselbe Vogel, der eine Beute aus einer Entfernung von anderthalbhundert Jog'ana erblickt, wird, weil es das Schicksal so will, des ihm zur Seite liegenden Netzes nicht gewahr.*

Str. 20. Das Original sagt *in Noth*, nicht *in der Armuth Noth.*

Str. 21. Gegen Zeile *c* lässt sich gar nichts einwenden; ich übersetze: *Was heisst hier auf Erden dumm gehandelt? was klug gethan? Welchen Vortheil hat man bei Erlangung einer Stellung? Die Zeit (das Schicksal) streckt ja den Arm nach dem Unglück aus und packt sogar aus der Ferne.*

Str. 22. वित्त ist *Habe*, nicht *Macht.*

Str. 23. मृग in मृगाधिपत्ये hätte wegen des nachfolgenden मृगै: in der Übersetzung nicht übergangen werden dürfen.

S. 179, Z. 5 (nach richtiger Zählung 6). एवमुक्ता ist überflüssig und störend.

Str. 26. Die erste Hälfte auch in Kâm. Nîtis. 13, 40, wo aber अनादरात् st. वै जनः gelesen wird. मित्राणि — समानान्येव चात्मनः sind nicht *Freunde, welche uns lieben, wie wir selbst*, sondern *Freunde, die Einem gleich sind, gleichgeartete, in gleichen Verhältnissen stehende Freunde;* vgl. Str. 28 und 29.

S. 110, Z. 2. Warum nicht ganz treu: *du bist Fresser und ich Futter?*

— Z. 8. 9. Nicht *wie ich hier bin, setze ich mich nieder vor die Thür deiner Burg*, sondern *hier sitze ich vor der Thür deiner Burg* d. i. *so wahr ich hier vor d. Th. d. B. sitze.*

Str. 30. सुश्लिष्ट bedeutet *festgeknüpft* und ist mit संधि zu verbinden; so auch Westergaard u. श्लिष् und Max Müller in seiner Übersetzung des Hit.

S. 110, Z. 16. *Eine angeeignete Feindschaft* ist nicht ganz deutlich; कृत्रिम ist hier so v. a. *durch eine Gelegenheit hervorgerufen, bei Gelegenheit hervortretend.*

— Z. 20. Statt निवृत्तम् ist निर्वृत्तम् *ist entstanden, entsteht* zu lesen; auf diese Weise erhalten wir einen Gegensatz zu गच्छति *entfernt sich.*

— Z. 22. नख *Kralle*, nicht *Klaue.*

— Z. 25. Es ist wohl कस्माच्चित् statt कस्यचित् zu lesen.

Str. 33. संधा *sich aussöhnen mit.*

Str. 34. उन्ममाथ besser *zerstampfte* als *schlug.*

Str. 35. दर्शनात्सताम् nicht *wie die Guten lehren*, sondern *bei Guten* (entsteht Freundschaft) *durch blosses Sehen, Zusammenkommen.*

Str. 37. यमात् nicht *nach oben*, sondern *von oben*

und auf die Zeit bezogen (bei der Freundschaft) *von Anfang.*

Str. 40. Die richtige Übersetzung siehe bei Str. 131 des ersten Buches.

Str. 43. विश्वस्त nicht *ein Vertrauter*, sondern *ein Vertrauender* wie in der folgenden Str.

Str. 46. Ist richtiger schon von Max Müller aufgefasst worden. महताप्यर्थसारेण nicht *selbst für viel Schätze*, sondern *selbst bei grossem Vermögen.* तदन्त ist elliptisch und bedeutet so v. a. *sein Ende mit dem Ende von jenem* (Vermögen) *findend.*

S. 112, Z. 18. 19. बुद्धिप्रागल्भ्य hätte getreuer durch *Tiefe der Erkenntniss, des Verstandes* wiedergegeben werden können.

Str. 47. सताम् *bei Guten* ist nicht übersetzt worden.

S. 113, Z. 1. Lies मैत्रीकरण *das Schliessen von Freundschaft.*

Str. 50. Genauer: *auf keine Weise zeigt Jemand Zuneigung, wenn ihm nicht* (zuvor) *ein Dienst erwiesen ist.*

Str. 52. *im Umsehn* so v. a. *im Augenblick*, aber nicht so deutlich und nicht so genau. Wohl besser *in einen Freund.*

Str. 54. Warum soll durchaus दुर्भेदाम् gelesen werden?

S. 114, Z. 5. न प्रयच्छति *wirft nicht weg*, genauer: *giebt nicht.*

— Z. 6. Von *einer grossen Anzahl Schlingen* ist nicht die Rede; प्रगुणीकृत heisst *ausgebreitet, ausgespannt.*

— Z. 17. Man lese तत्रैव गमिष्यामि; auch Z. 21 ist सकृद् गमनम् zu lesen.

— Z. 23. नान्यथा मम गतिरस्ति wohl einfach *anders kann ich nicht gehen.*

S. 115, Z. 3. 4. तथानुष्ठिते steht nicht am Platz und ist daher auch von B. nicht übersetzt worden.

— Z. 7. देशकालविद् ist auf मन्थरकः, nicht auf काकः zu beziehen. Weil die Schildkröte *Ort und Zeit kennt*, daher hält sie die Krähe für eine nicht gemeine Krähe und flüchtet sich in den Teich.

Str. 58. तुहिन eher *eine Art Kampfer* als *Mondschein.* कला bedeutet niemals, wie in den Anmerkungen angegeben wird, *die Länge eines Fingers.* B. hat offenbar *a digit or one sixteenth of the moon's diameter* bei Wilson missverstanden.

S. 115, Z. 18. चिरकालाद्वं न मया परिज्ञातः nicht *es ist so lange her, dass ich dich nicht gesehen habe*, sondern *da es so lange her ist* (nämlich *dass wir uns nicht gesehen*), *so habe ich dich nicht erkannt.*

— Z. 21. एवमुक्का kann nicht richtig sein, es muss एवमुक्तो gelesen werden.

S. 116, Z. 13. 14. B. will mit den Hamburger Handschriften निवेद्य statt निवेश्य lesen; was fangen wir aber dann mit dem nachfolgenden ताम् an? Die von Koseg. aufgenommene Lesart ist richtig, nur muss man निवेश्यताम् nicht, wie B. in der Zerstreutheit thut, trennen.

— Z. 25. यथेच्छया *nach Herzenslust* in der Übersetzung übergangen.

S. 117, Z. 6 und 14. शुष्कवंश nicht *ein trockenes*, sondern *ein gespaltenes Bambusrohr*, mit dem man ein lauteres Geräusch hervorzubringen vermag.

— Z. 8. अपसर्प् besser *zurücktreten* (d. i. *den Schlägen ausweichen*) als *davongehen*.

— Z. 11. प्रत्युत्थान ist *das Entgegengehen des Wirthes;* संभाव्य ist Gerundium und nicht Partic. fut. pass., also vom Folgenden zu trennen.

— Z. 12. एकत्र hätte in der Übersetzung hervorgehoben werden müssen.

— Z. 16. सम्यक् gehört zu परिज्ञातः, nicht zu सुहृद्, wie B. anzunehmen scheint. Die wörtliche Übersetzung lautet: *du bist von mir genau erkannt als Nichtfreund.* Das folgende तेन muss nothwendig mit *daher* übersetzt werden.

Str. 63. Vgl. zu Buch 1, Str. 283.

Str. 66. Die Übersetzung hätte gerechtfertigt werden müssen.

S. 118, Z. 14. न वेद्मि सम्यक् nicht *ich weiss nicht das geringste davon*, sondern *ich weiss es nicht genau.*

Str. 67. तेजस् nicht *Herrlichkeit*, sondern *Energie.* Die zweite Hälfte besagt gewiss nicht das, was B. darin findet. Warum werden uns die Varianten der Berliner Handschrift nicht mitgetheilt?

S. 119, Z. 4. Die in der Anmerkung 775 aus der Hamburger Handschrift angeführte Variante ist mangelhaft mitgetheilt.

Str. 72. Wenn मरुत्त्वत् auch wirklich das eine Mal in मरुत्+ईश्वर zu zerlegen ist, so bedeutet es doch eher *Festgeber*, als *reicher Opferspender.*

Str. 73. Mit Unrecht erstreckt B. die Doppelsinnigkeit auch auf करीश्वरः; doppelsinnig ist nur दान in beiden Hälften der Strophe.

Str. 74. Die von mir vorgeschlagene Änderung nimmt B. nicht an; von graphischer Seite lässt sich nichts einwenden und घट ist ein so selten gebrauchtes Wort, dass Abschreiber und vielleicht auch erst Kosegarten leicht für dasselbe das so häufig vorkommende घट in der Eile lesen konnten. सुशील und सुवृत्त haben einen ganz genügenden Sinn als Epithete von घट. Doppelsinnig ist Alles mit Ausnahme von घट und कर्कटी. Ob der Sinn bei meiner Lesart gewinnt, mag der Leser entscheiden. B. übersetzt: *Ein Frommer, Braver, Strebsamer sinkt ohne Gaben niederwärts; der krumme durchlöcherte Wagbalken (!) steiget durch Gaben in die Höh'.* Ich übersetze: *die Wagschale, obgleich gar hübsch (sehr wohl gesittet) und ganz rund (von sehr gutem Betragen), sinkt nieder (fährt zur Hölle), wenn nichts* (auf die andere Wagschale) *gelegt wird (durch Nichtspenden); das Ende des Wagebalkens dagegen, obgleich gekrümmt (bucklig) und mit einem Öhr versehen (einäugig), steigt aufwärts (zum Himmel), wenn Etwas* (auf die andere Wagschale) *gelegt wird (durch Spenden).*

Str. 76. Ist in dieser Form wohl schwerlich richtig. मक्ती श्रद्धा wird jedenfalls beim *Geber*, nicht beim *Empfänger* vorausgesetzt.

Str. 77. *Dem fahret(!) Feuer aus dem Kopf.*

S. 120, Z. 10. *Ein hinter dem Ohr hervor abgeschossener Pfeil* ist wohl nicht ganz deutlich. Getreuer und wohl auch deutlicher: *ein (beim Abschiessen) bis zum Ohr angezogener Pfeil.*

— Z. 12. मात्र ist nicht mit वेदना, sondern mit शर-प्रहार zu verbinden.

— Z. 23. Nicht *welche an die Spitzen des Bogens reicht*, sondern *welche an den Spitzen des Bogens sich befindet, befestigt ist.*

S. 122, Z. 10. Über das unbekannte Wort स्वकृस्तिका geht B. mit Stillschweigen hinweg.

Str. 85. पूर्वतरम् ist wohl Adjectiv und steht im Gegensatz zu भविष्यम्; अन्यतनुज nicht *von anderm bevorstehend*, sondern *aus einem andern Körper, aus einem frühern Leben stammend.* Ich übersetze die erste Hälfte: *Die blosse Richtung des Willens schon verräth das frühere und spätere Schicksal des Menschen, weil sowohl das Erwünschte als auch das was Schmerz bereitet, aus einem frühern Leben stammt.* Die zweite Hälfte, wo ich mit B. प्रत्यक्पदै: lese, übersetze ich, indem ich विज्ञायते anders fasse, folgendermaassen: *den jungen, noch nicht durch den Schweif gekennzeichneten Pfau erkennt man daran, dass er mit rückwärts gekehrten Schritten vom Teiche sich entfernt.*

Str. 86. Statt वामं lese ich mit Çârñg. Paddh. किं वा und übersetze: *Was vermag wohl männliche Kraft, wenn das Schicksal entgegen ist?*

Str. 87. Die letzte Zeile übersetze ich, indem ich निवृत्त: mit शफर: verbinde: *welchem Unglück, o weh, ist er bei feindlichem Geschick entronnen?*

Str. 88. तेनैव पथा *auf demselben Wege* (auf dem die Maus gekommen war).

S. 124, Z. 3 und 8. विकृत्य nicht *spottend*, sondern *lachend.*

Str. 89. पराभवति ist hier nicht wegen यद् zusammenzuschreiben, sondern einfach deshalb, weil Ko-

segarten die Präpositionen stets mit dem Verbum finitum verbinden. उन्मज्जेत् ist gerade nicht [illegible].

S. 124, Z. 17. B. übersetzt, als wenn [illegible] oder [illegible] im Texte stände. [illegible] ist übrigens nicht *Wurm*, sondern *Hund*; ich vermuthe, dass statt [illegible] einfach [illegible] zu lesen ist.

Str. 93. [illegible] न [illegible] हि *sind nicht das, wonach sie heissen*; genauer: *führen nur den Namen, aber bringen nichts hervor.*

Str. 95. [illegible] *stets*, genauer: *von Haus aus, von Anfang an.*

Str. 96. न ist nicht mit [illegible] zu verbinden, sondern mit [illegible]; [illegible] bedeutet *Geschöpf*. Ich übersetze: *Der Nutzen eines armen Geschöpfes ist nicht grösser als der eines ausgetrockneten, von Würmern durchgrabenen, überall vom Feuer angebrannten Baumes.*

Str. 97. Nicht *vom Hunde selbst, dem blutarmen, wird was erwartet, wenn er kommt*, sondern *einen Armen, selbst wenn er gekommen ist einen Dienst zu erweisen, hält man für einen Hund.*

Str. 98. Ich übersetze: *Die Wünsche der Armen, sie mögen sich noch so hoch erheben, lösen sich am selben Ort (wo sie entstanden sind) im Herzen vollständig auf (werden zu Wasser), gerade wie die Brüste einer verwittweten Frau (diese mögen sich noch so hoch erheben, sie verschwinden doch am Ort wo sie entstanden sind, treten nicht aus ihrer Verborgenheit hervor).*

S. 125, Z. 15. Man lese प्रविष्टः und setze hinterher ein Interpunctionszeichen.

Str. 101. मेथुन nicht *Ehepaar*, sondern *Begattung*.

S. 125, Z. 25. विडम्बना nicht *Unbill*, sondern *Verhöhnung, Verspottung*.

S. 126, Z. 1. Zu योगनिद्रा vgl. was wir zu S. 27, Z. 5 bemerkt haben.

Str. 108. Die von B. vorgeschlagene Änderung दीपखोर्यपचक्रायेव empfiehlt sich nicht, eher noch die im Pet. Wört. versuchte.

Str. 110. देहिनाम् nicht übersetzt.

Str. 112. B. hat Unrecht gehabt die Strophe nicht nach der hier gegebenen Lesart zu übersetzen, da die andere Lesart hierher gar nicht passt. Hier soll ja das Leben weder für *eine Kuh*, noch für *einen Brahmahnen*, noch für *seinen Herrn*, noch für *sein Weib* oder *seine Stadt*, wohl aber für *einen geraubten Schatz* eingesetzt werden.

S. 128, Z. 8. 9. सोधोत्सङ्गाव° nicht *vorn am Schloss herabhängend*, sondern *vom Dache des Schlosses herabh.*

— Z. 18. Man lese रात्रावव्वलम्बित°.

— Z. 22. Man lese *ein andrer Gatte*, statt *kein and. G.*

S. 129, Z. 1. Über दण्डपाशक s. das Pet. Wört.

— Z. 5. तस्यारक्तकस्य zerlegt B. in तस्य अर° und übersetzt das letzte Wort durch *unvorsichtig;* ich sehe darin आरक्तक und halte dieses für gleichbedeutend mit दण्डपाशक oben.

— Z. 16. 17. Lies श्रेष्ठि statt श्रेष्टि.

S. 130, Z. 25. Lies किरणयको st. किरणायको.

S. 131, Z. 3. Es ist wohl °त्रानीतवान् zu lesen.

Str. 118. सर्वकाले च कार्येन्मित्रमुत्तमम् bedeutet gewiss

nicht *und pflegt seines Freundes Beste zu aller Zeit*, wohl aber vielleicht *und zu aller Zeit mache man den Besten zum Freunde.*

Str. 121. Ich vermuthe, dass in der 2ten Hälfte मित्रं विधत्तं zu lesen sei; mit परीक्षितः weiss ich nichts anzufangen. Die Übersetzung von B. genügt dem Sinne nach nicht und ist wohl auch sonst nicht zu rechtfertigen.

S. 131, Z. 15. सोपात्ते statt सरुपात्ते wird in einem Werke wie das Pan'k'atantra wohl kaum richtig sein.

— Z. 16. Dass अत्रविषये zusammengeschrieben wird, ist nicht zu billigen.

Str. 122. Nach meinem Gefühle ist नववसांप्ति gar nicht so entschieden besser als सिद्धमन्नम्.

Str. 123. Es ist ohne Zweifel पञ्चपदीनमुच्यते zu schreiben. Dieses Wort ist nach der Analogie von सप्तपदीन gebildet und würde wohl richtiger mit langem आ in der ersten Silbe geschrieben werden. Ich glaube übersetzen zu dürfen: *man sagt, dass sogar zwischen den zum Tode gehenden Mann und den Reichthümern ein auf fünf Schritten (Worten) beruhendes Freundschaftsverhältniss bestehe.* Man beachte, dass gerade fünf Beiwörter zu धनैः gefügt werden.

S. 132, Z. 24. Man trenne °रचना von रञ्जितानि, obgleich dadurch der Stelle noch nicht ganz geholfen wird; es scheint Etwas zu fehlen. Offenbar ist gemeint, dass er sowohl *feine Zeuge verfertigte* als auch *Zeuge färbte.* B. übersetzt: *mit mannichfachen Zeugzierathen gefärbt.*

S. 133, Z. 16. 17. Der Weber sagt der Frau, dass

sie nicht recht gesprochen habe und fährt doch fort ganz in ihrem Sinne weiter zu reden! Man könnte zunächst vermuthen, dass न vor सम्यक् zu streichen wäre, aber nach meiner Meinung steckt der Fehler tiefer. Ich glaube nämlich, dass die Worte कौलिक यात्। प्रिये न सम्यगभिहितं भवत्या nach Str. 139 einzuschalten sind und dass statt पुनश्च vor Str. 140 उक्तं च zu lesen ist.

Str. 140. Die erste Hälfte hätte getreuer übersetzt werden können.

S. 134, Z. 5. स्थूलतर् gehört zu वटवृक्ष, nicht zu स्कन्ध, und dieses ist *Stamm*, nicht *Zweig*.

— Z. 6. प्रजल्प् ist nicht *zanken*, sondern *reden*.

— Z. 12. सक्षेपम् *da machte er sich selbst Vorwürfe*. Dazu hatte er auch nicht die geringste Veranlassung; das Wort sagt nichts weiter aus als *mit einem Vorwurfe*, welcher hier offenbar nur gegen das Schicksal gerichtet ist.

— Z. 13. केलया steht im Gegensatz zu कष्टेन und bedeutet nicht *aus Leichtsinn*, welches ja gar nicht hierher passt, sondern *wie im Spiele*, *mit Leichtigkeit*, *ehe ich mich dessen versehen konnte*.

Str. 141. Vollkommen missverstanden. या न वे° ist auf keine Weise, wie B. will, in यानवे° zusammenzuziehen. Gegen die Lesart अपि st. उप lässt sich nichts einwenden. Ich übersetze: *Was nützt ein Glück, welches wie ein Eheweib nur Einem ausschliesslich gehört, welches nicht, Allen gemein wie eine Buhldirne, auch von den* (अपि) *vorübergehenden Wanderern genossen wird?* Liest man mit Çârñg. Paddh. तु st. न, so hat man die zweite Hälfte zu übersetzen: (ein Glück) *aber, wel-*

ches wie eine Buhldirne Allen gemein ist, wird auch von vorübergehenden Wanderern genossen.

Str. 142. कृपण nicht *verkrüppelt* (welches nur an कृपण anklingt), sondern *geizig;* अकुलीन nicht *ungebildet*, sondern *von unedler Herkunft.*

S. 135, Z. 22 und 23. भृङ्गाभ्याम् und अग्राणि in शष्पाग्राणि in der Übersetzung nicht wiedergegeben.

— Z. 24. 25. नदीपुलिन ist hier nicht sowohl *eine Insel im Flusse*, als vielmehr *eine angeschwemmte Sandbank im Flusse* (die mit dem Ufer in Verbindung stehen kann).

S. 136, Z. 12. यत् कि° ist, nach der Kosegarten'schen Art zu schreiben, durchaus nicht zu verbinden, wie B. verlangt.

Str. 148. Die zweite Hälfte ist wohl zu übersetzen: *dessen Geist heitert sogar ein bei der Rechnung hinzugefügter Strich auf* d. i. *der ist schon mit einem blossen Strich auf dem Papiere zufrieden, dem ist es nicht darum zu thun, dass er in Wirklichkeit etwas gewinnt.*

Str. 149. तुङ्गिमानः ist nicht तुङ्गी मानः, sondern तुङ्गिनां मानः; über तुङ्गिन् s. das Pet. Wört.

S. 137, Z. 1. तावत् — च *zuvörderst — dann.*

Str. 150. Die zweite Hälfte ist überaus ungenau übersetzt.

S. 137, Z. 19. एकस्य वरः प्रार्थनीयः nicht *dann wähle eine* (d. i. Lebensweise) *von beiden*, sondern *dann wähle einen von beiden* d. i. *dann entscheide dich, welcher von beiden du werden willst.*

— Z. 20. अभक्षित nicht *nicht geniessbar*, sondern *un-*

genossen. Da उपभुक्तधन Z. 21 nicht übersetzt wird, hätte auch गुप्तधन hier unübersetzt bleiben müssen.

S. 138, Z. 2. Die beiden अपि hätte man auf diese Weise wiedergeben können: *darauf wurde zur Essenszeit auch ihm Speise gereicht, obzwar es nur Reste der Mahlzeit waren.*

— Z. 8. Von विसूचिका sagt B., dass es in den ihm zugänglichen lexikalischen Hülfsmitteln fehle; das Wort findet sich aber doch bei Wilson! क्षणम् heisst nicht *sogleich*, sondern *eine Weile, einige Zeit.*

— Z. 17. Man lese nicht बकुवित्तम्, sondern बकु वित्तम्.

— Z. 23. दत्तभुक्तधन nicht *einer der das erhält, was er geniesst*, sondern *einer der sein Geld verschenkt und geniesst;* vgl. Str. 154 und 158.

Str. 156. विधने kann doch wohl kaum richtig sein; sollte etwa विज्ञने zu lesen sein?

Str. 160. B. hat आशय mit आशा verwechselt; सुखाशय bedeutet *sich glücklich fühlend.*

Str. 161. वनगजाः *Waldelephanten, wilde Elephanten*, nicht schlechtweg *Elephanten;* फलैः *durch Früchte*, nicht *durch Kräuter;* गमयन्ति कालम् wohl nicht eigentlich *erhalten sich das Leben*, sondern *bringen die Zeit zu, leben hin.*

Str. 163. दुःखं निरन्तरं पुंसाम् u. s. w. *ein ununterbrochenes Leiden wird dem Menschen zu Theil* ist nicht gleichbedeutend mit *unendlich unglücklich (sind) die Menschen.*

Str. 165. स्वास्थ्य ist nicht *Genügsamkeit*, sondern *vollkommenes Wohlbefinden des Körpers oder der Seele, Zufriedenheit, Behaglichkeit.*

Str. 167. Die treue Übersetzung lautet: *Das Streben nach Reichthümern bringt auch dem, der dieses eines*

guten Werkes wegen thut, kein Heil; es ist besser einen Sumpf von Weitem zu vermeiden als sich darin zu waschen.

Str. 169. ज़रद्गवधनः so v. a. *dessen ganzer Reichthum in einem alten Stier besteht.*

Str. 170. सकृत् gehört dem Sinne und der Stellung nach zu पतति, nicht zu पतन्. कन्दुक *Spielball* macht B. auf seine Gefahr hin zum *Federball.*

S. 140, Z. 17. Es ist यदेव statt यदेवं zu lesen.

— Z. 24. ससंभ्रमम् ist *bestürzt* und gehört zum folgenden अवलोक्य, nicht zum vorhergehenden आपात्तम्.

S. 141, Z. 2. मृगो ऽयं u. s. w. hätte übersetzt werden müssen: *dies ist* (nichts weiter als) *eine Gazelle, welche* u. s. w.

— Z. 10. कृच्छ्रेण gehört zu समापातः, nicht zu उद्धरितः, wie B. übersetzt.

Str. 174. Es ist wohl शत्रुदर्शनात् zu lesen.

S. 141, Z. 16. सघनं ist schwerlich richtig; ते wohl nicht = तव, wie B. übersetzt, sondern Nom. pl. des Demonstrativum.

Str. 177. सकृदुक्तम् ist nicht *ein Wort*, sondern *ein Mal Gesagtes.*

Str. 178. Die Übersetzung *fürchtet Liebe schon Gefahr* ist ungenau und kann irrige Vorstellungen erwecken. *Liebe* ist nicht Subject, sondern der Grund, aus dem *Böses befürchtet wird.*

S. 142, Z. 10. Man lese किरणयकश्च statt किरणयश्च.

S. 144, Z. 6. Das इति steht nicht am Platze.

— Z. 13. शरासन ist nicht *Köcher*, sondern *Bogen.*

— Z. 16. विल als masc.!

S. 145, Z. 10. तत्कथं soll nach B. in ein Wort zu

schreiben sein. Ich muss aufrichtig gestehen, dass ich nicht begreife, wie er auf diesen Gedanken gekommen ist. Auffallend ist es, dass das danebenstehende मित्रो (masc.!) keinen Anstoss erregt hat.

Str. 191. सुखेन विनालापाः *angenehme Unterhaltung*, wörtlicher: *eine Unterhaltung ohne Unannehmlichkeiten* d. i. *ohne alle Reibungen.*

S. 145, Z. 14. अन्यत् ist gewiss nicht richtig.

Str. 192. Sehr ungenau übersetzt. सर्वेषामेव देहिनाम् gehört zu कायः und संपदः eben so wohl als zu समागमाः; संपदः क्षणभङ्गुराः nicht *das Glück täuscht einen Augenblick*, sondern *Glück bricht nach einem Augenblick zusammen;* समागमाः सापगमाः nicht *Vereinigung sowie Trennung*, sondern *Vereinigung ist mit Trennung verbunden.*

Str. 193. Dass statt द्रीव्यति zu lesen sei द्रीप्यति, ist doch nicht ganz sicher.

S. 146, Z. 14. मम चञ्चुप्रहरणप्रत्ययेन heisst nicht *im Vertrauen auf meinen meine Waffe bildenden Schnabel*, sondern *im Vertrauen auf meine Schläge mit dem Schnabel* d. h. *im festen Glauben, dass meine Schläge mit dem Schnabel nicht auf einem Betrug, einer List beruhen.* Und in diesem Vertrauen wird der Jäger nicht, wie B. übersetzt, *die Schildkröte auf die Erde werfen*, sondern vielmehr *die Gazelle für todt halten.*

— Z. 24. Im Original spricht der Jäger die Vermuthung aus, *dass die Gazelle unmittelbar nachdem sie das Innere des Waldes erreicht hatte, gestorben sei.*

— Z. 25. Zwei इति nach einander!

S. 147, Z. 2. दंष्ट्राप्रहरणेन nicht *mit den Zähnen, welche*

seine Waffen sind, sondern *vermittelst eines Bisses mit den Zähnen.*

— Z. 6. उपवेश्य in der Bedeutung von उपविश्य।

— Z. 11. तस्मिन्व्याधे दूरतरं गते *sobald dieser Jäger nun so weit als möglich entfernt war*, richtiger: *sobald dieser Jäger gehörig weit fortgegangen war.*

— Z. 15. मित्रसंयुक्तः zu lesen.

—

Zweiter Artikel.

(Lu le 18 janvier 1861.)

Drittes Buch.

S. 149, Z. 1. Es ist mit der Berliner Handschrift न च दिवा तस्य दुर्गं zu lesen; bei der Stellung von दिवा im Kosegarten'schen Text musste es nothwendig mit दुर्ग als Compositum aufgefasst werden, was aber in den Zusammenhang nicht passt. B. übersetzt, als wenn es ein Compositum wäre, will aber dennoch die Wörter getrennt schreiben. Die richtige Übersetzung lautet: *in der Nacht können wir nicht sehen und am Tage erkennen (finden) wir nicht seine Burg.*

Str. 4. तथ्यम् der Berliner Handschrift soll nach B. besser als पथ्यम् sein; nach meiner Meinung nicht, weil dadurch eine Tautologie entsteht.

S. 149, Z. 11. B. nennt den 5ten Minister hier und in der Folge fälschlich चीरजीविन्.

— Z. 14. Die Ergänzung *darum muss man sich mit ihm vertragen* ist nothwendig, hätte aber auch eine Erwähnung in den Anmerkungen verdient.

Str. 14. इव भिन्ना verstösst allerdings gegen das Me-

trum, aber die ohne Weiteres empfohlene Lesart ग्वाभित्ता giebt keinen Sinn. Es kann nämlich in dieser Verbindung nur अभित्ता angenommen werden, da es kein ग्राभिद् giebt.

Str. 18. 19. Warum wird वेतस durch *Weide*, nicht durch *Rohr* übersetzt? Dass das Rohr sich biegt, ist ja auch bei uns bekannt.

Str. 21 entspricht Kâm. Nîtis. 10, 31, nicht 9, 31, wie in den Anmerkk. gedruckt ist. Lesen wir bei Koseg. ग्रभसात्र statt ग्रभसाच्च, so stimmt der Kosegarten'sche Text dem Sinne nach ganz mit dem in Kâm. Nîtis. überein. Die B.'sche Übersetzung ist gar nicht zu rechtfertigen. Ich übersetze: *Ist man in Krieg gerathen, der über einen gekommen (den man nicht selbst begonnen hat), so suche man ihn durch friedliche Mittel beizulegen; da der Sieg unbeständig (nicht gewiss) ist, so erhebe man sich nicht (schreite man nicht zum Kampfe) aus Übereilung.*

S. 150, Z. 24. संधिकारम् ist wohl nur Glosse von सामसत्रम्.

Str. 23. Vgl. zu Str. 30 im zweiten Buche.

Str. 25. *Ein falsch-, sorglos-, feig-, unbeständiger!*

S. 151, Z. 11. Der Nachdruck liegt nicht auf वयम्, sondern auf पराभूताः.

Str. 26. स्वेद्यमानज्वर nicht *der im Fieber schwitzt*, sondern *der ein Fieber hat, welches mit Schweissmitteln zu behandeln ist.*

S. 151, Z. 17. Nicht *wendet man aber ein: «der Feind ist mächtig», so ist auch das unvernünftig*, sondern

wenn er (der Minister, der vor ihm gesprochen) *aber sagt, der Feind sei mächtig, so hat dies auch nichts zu bedeuten.*

Str. 28. Ich würde lieber सोत्साहः lesen; कण्ठारवो ist in कण्ठीरवो zu verbessern; statt नागे सुसाम्राज्यं würde ich nicht, wie B. vorschlägt, नागे सु सा°, sondern नागेषु सा° schreiben und übersetzen: *wie der Löwe die Oberherrschaft über die Elephanten erringt* (B.: *wie d. L. die Allherrschaft von dem Elephanten err.*) Hinter *thatkräftig* fehlt bei B. ein Komma, wodurch der Sinn gestört wird.

Str. 29. *In Frauentracht* hätte zur Verhütung eines Missverständnisses unmittelbar nach Bhîma gesetzt werden müssen.

Str. 30 ist missverstanden, zunächst in Folge dessen, dass der Nom. pl. द्विषः als Gen. sg. aufgefasst worden ist. Man übersetze: *Einem Könige, der wie der Todesgott einen gewaltigen Stab führt* (d. i. *mit der grössten Strenge auftritt*), *unterwerfen sich die Feinde; einem Grashalm gleich achten ja die Feinde einen mitleidigen (weichherzigen) König.* Statt dessen B.: *Wer sich dem Feinde ausliefert, der liefert sich dem Gott des Tods; denn einem Grashalm gleich gilt dem Feinde, wer um Erbarmen fleht.*

Str. 31. तेजस्वि ist ohne Zweifel mit तेजसा zu verbinden: यस्य तेजस्वितेजसा ist = यस्य तेजस्विनस्तेजसा. Die zweite Hälfte der Str. bedeutet nicht sowohl *wozu hat der — umsonst geboren! — geraubt der Mutter Jugendglanz*, als vielmehr *wozu nützt ein solcher umsonst Geborener, ein Räuber der Jugend der Mutter?*

Str. 32. *Fortuna, wenn sie nicht strahlet in den Rosen von Feindesblut;* nicht übel, aber nicht indisch. Das

Original sagt: *wenn sie nicht mit des Feindesbluts Safran ihre Glieder gesalbt hat.*

Str. 33. का श्लाघा तस्य जीविते nicht *welchen Ruhm hat dess Leben eingebracht?* sondern *wie sollte man dessen Lebens lobend gedenken?*

Str. 39. Man lese व्रजेत् statt व्रजेत.

Str. 40. किमपि bedeutet nicht *Alles*, sondern *irgend Etwas* und gehört zu विगणयन्तः, nicht zu सकृत्ते. विगणय् *Etwas im Sinne haben, beabsichtigen* oder *nicht beachten* (so im Pet. Wört.).

Str. 53. Sollte statt शक्यं nicht सक्थं zu lesen sein?

Str. 55. *Gedeiht doch selbst das Reiskorn nicht*, genauer: *gehen doch Reiskörner nicht auf.*

S. 154, Z. 16. विपत्प्रतीकारः *Hülfe gegen Misgeschick;* es ist wohl das den Krähen schon widerfahrene *Missgeschick* gemeint.

Str. 56. सौहृद् erscheint auch in Str. 114 des ersten Buches, so wie N. 10, 26. 19, 6. Hariv. 1122. 5739. Çâk. 99. 126. Hit. 24, 12, v. l.

S. 154, Z. 20. Genauer: *doch ist es nicht unumgänglich, dass man nur einem Starken sich anschliesst.* Auffallend ist एकान्तम् neutr. Statt रक्षायैव ist wohl रक्षाया एव zu lesen.

Str. 57. निविड ist nicht *stark*, sondern *dicht nebeneinander stehend.* Statt शक्यः स ist mit Kâm. Nîtis. und Hit. शक्यते zu lesen.

S. 155, Z. 4. दीर्घायुषम् *dem hochbegabten* offenbar ein Druckfehler für *dem hochbetagten.*

— Z. 12. लोभं दर्शय् kann wohl schwerlich *Jemandes*

Habsucht rëizen bedeuten, obgleich der Zusammenhang dieses zu fordern scheint.

Str. 60. Nicht den *Husten* vermehrt man durch Zucker, wohl aber den *Schleim*, was श्लेष्मन् auch bedeutet.

Str. 61. एकभावेन *einfach, schlicht, offen;* warum durch *nicht zweizüngig* übersetzt? In der folgenden Str. steht dafür ganz passend *treuherzig.*

Str. 62. Man lese *gegen seinen* (nicht *seine*) *Lehrer.* Gegen द्वेष lässt sich nichts einwenden; ich würde dieses sogar unbedingt vorziehen.

S. 155, Z. 22. चट् caus. mit उद् nicht *vernichten*, sondern *verscheuchen.*

Str. 65. तीर्थ ist nicht *Hülfsmittel*, sondern bezeichnet *bestimmte Personen in der nächsten Umgebung des Königs;* vgl. das Pet. Wört.

S. 156, Z. 7. त्वन्निवेद्यताम् in der Bedeutung von त्वया नि°!

— Z. 14. युक्तकर्मन् nicht *eine brauchbare Sache*, sondern *der mit einer bestimmten Beschäftigung betraut ist.* तेषाम् ist wohl kaum richtig, da, wie man aus dem folgenden प्रधानम् wohl zu schliessen berechtigt ist, कुत्सितम् Adjectiv ist.

— Z. 17. प्रशास्तर् auch MBh. 14,743. R. Schl. 2, 91, 39. Kâm. Nîtis. 13,45. — समाहर्तर् würde der Etymologie nach eher *Steuereinnehmer* bedeuten (B. *der die Versammlungen Bildende*), संनिधातर् *Verwahrer, Aufseher über die Garderobe u. s. w.* (B. *der Vorführende*).

— Z. 23. विलासिनी *Concubine*, nicht schlechtweg *weibliche Dienerin.*

Str. 67. आक्षिप्तुण्डेकोन्मत्ता: kann unmöglich *versoffene*

Schlangenzähmer heissen; auch उन्मत्तावक्तुण्डिकाः würde nur *betrunkene*, nicht *versoffene Schlangenz.* bezeichnen. Es sind ohne Zweifel *Schlangenzähmer und Verrückte* gemeint.

S. 157, Z. 1. Man schreibe एवंविधं.

Str. 68. एको ऽपि को ऽपि nicht *der nur allein*, sondern *wer es auch sei, aber nur der eine.*

Str. 69. Nach meiner Meinung ist am Kosegarten'schen Text nichts zu ändern, nur ist मत्स्यैरिव mit सुरतुल्यनिमेषणैः zu verbinden: bekanntlich haben Fische und Götter dieses mit einander gemein, dass sie nicht mit den Augen blinzen. Unter *Nichtblinzenden* sind aber wohl *treue, vom König das Auge nicht abwendende Diener* gemeint. Auch durch solche treue Diener nun kann ein stumpfsinniger König leicht zu Fall gebracht werden.

S. 157, Z. 23. प्रगुणीकर् nicht *aufhäufen*, sondern *ausstreuen.*

S. 158, Z. 2. उच्चार् st. उपचार् zu lesen ist wohl nicht gerathen.

— Z. 3. Es ist wohl °ग्रथिते zu lesen.

Str. 73. शृगाल *Schakal*, nicht *Fuchs.*

Str. 74. विलीयन्ते eigentlich *lösen sich auf, werden zu Wasser.*

S. 158, Z. 16. 17. Genauer: *was bedeutet diese zahlreiche Versammlung und diese überaus grosse Feierlichkeit?*

— Z. 18. निरूपित आस्ते nicht *ist beschlossen worden (der Beschluss gefasst)*, sondern *wird verhandelt.*

Str. 77. भुवः ist nicht mit पार्थिवः, sondern mit कृतार्थाय zu verbinden.

Str. 78. Die B'sche Auffassung ist nicht zu rechtfertigen, doch vermag ich eine vollkommen befriedigende Erklärung der ersten Hälfte für den Augenblick auch nicht zu geben. नाममात्रे ऽपि गृहीते bedeutet wohl aller Wahrscheinlickeit nach: *wenn man auch den blossen Namen nennt.* दुष्टानां पुरतः nicht *derer die vorher litten*, sondern *vor Bösen.*

Str. 79. व्यपदेशेन मरुताम् nicht *durch die Klugheit der Hochsinn'gen*, sondern *durch Hinweisung auf Hochstehende, indem man sich auf Hochstehende beruft;* शशिनो व्यपदेशेन nicht *durch eines Hasen Rathschläge*, sondern *durch Hinweisung auf den Mond, indem man sich auf den Mond berief.*

S. 159, Z. 16. Das Interpunctionszeichen vor (nicht nach, wie B. aus Versehen druckt) कलभाः ist zu streichen.

— Z. 19. अनेक gehört doch wohl zu कुसुम und फल, nicht zu पाद्प.

— Z. 21. Es ist ohne allen Zweifel परावृत्य zu lesen, da die *Rückkehr* nothwendig zu erwähnen war. विविक्ते प्रदेशे nicht *in ferner Gegend*, sondern *in einer einsamen Gegend.*

Str. 80. Mit dem *Athem* kann man wohl Jemand *tödten*, aber nicht *erschlagen. Unter Lächeln tödtet der König* heisst ja ganz etwas Anderes, als was der Dichter sagen will. Hätte B. doch nur überall das अपि berücksichtigt, dann wäre die zutreffende Übersetzung von selbst erschienen. Ich übersetze: *durch blosse Berührung schon tödtet der Elephant, die Schlange durch blosses Beriechen; der König tödtet schon durch ein Lächeln, der Bösewicht schon durch seine Ehrenbezeugung.*

S. 160, Z. 25. परिग्रह् nicht sowohl *Unterthanen*, als *Schützlinge.*

Str. 84. परचित्तावमन्तृ ist wohl *einer der es verschmäht, unter seiner Würde hält, wegen des Feindes sich Gedanken zu machen.*

S. 161, Z. 15. 16. लीलया निःशङ्कितया s. v. a. *ganz unbefangen, als wenn es sich so von selbst verstände;* B.: *mit unbedachtem Leichtsinn.*

— Z. 19. Man lese ज्ञानात्येव st. ज्ञानात्येवम्.

S. 162, Z. 2. Nicht *weil die Rede auf eine Glauben einflössende Weise vorgetragen war*, sondern einfach: *weil seine Rede glaubwürdig war.*

— Z. 5. परिग्रह् wie oben *Schützlinge;* भयात् passt gar nicht hierher.

— Z. 7. इति संदेशः .*so lautet ihr* (doch wohl *mein*) *Befehl.*

— Z. 14. Verbessere भगवतश्चन्द्रमसः.

— Z. 15. Nicht *zeige mir rasch einen Weg, welchen ich einzuschlagen habe, um den Erhabenen zum Verzeihen zu bewegen*, sondern einfach ohne alle Übertragung: *so zeige mir denn rasch den Weg, auf welchem ich zu gehen habe um den Erhabenen um Verzeihung zu bitten.*

— Z. 16. येनाहं तं दर्शयामि nicht *indem ich ihn dir zeige*, sondern *damit ich ihn dir zeige.*

— Z. 17. 18. ननु wäre besser durch *ja, wie du siehst* wiedergegeben worden; सांप्रतम् nicht übersetzt; मथित *zerquetscht, gequetscht, zerstampft*, nicht *in Schrecken gesetzt;* कृतशेषाः so v. a. *vom Tode gerettet;* समायातस्तिष्ठति nicht *steht und ist gekommen*, sondern *ist auf seinem Gange hierher stehen geblieben.*

— Z. 20. मे gehört bloss zu दृष, nicht auch zu स्वामिनम्; vgl. Z. 23.

— Z. 24. निभृतम् nicht *demüthig*, sondern *so dass er es nicht merkt*, wie ja auch der Zusammenhang lehrt.

S. 163, Z. 2. चक्रारूढ इव nicht *als ob sie auf einem Wagen sässe*, sondern *als wenn sie auf einer Scheibe sässe.*

— Z. 3. प्रतिनिवर्त् nicht schlechtweg *sich abwenden*, sondern *sich zu Jemand hin umkehren.*

— Z. 6. तच्छ्रुत्वा nicht übersetzt.

— Z. 7. अशेषकार्येषपि nicht *durch alle mögliche Mittel*, sondern *in allen Sachen ohne Ausnahme.*

— Z. 14. पृष्टप्रलपनशील kann unmöglich *thörichte Fragen stellend* bedeuten, eher *dessen Art es ist zu fragen und zu schwatzen.* Das Ganze ist wohl eine verdorbene Strophe.

Str. 89. अर्थपति in der Bedeutung *Richter* kennen die Wörterbücher nicht; es bedeutet wohl auch hier wie S. 167, Z. 21 und auch sonst *König.*

S. 164, Z. 4. तस्मिन्कोटरे प्रविष्टः *besetzte sich in dieser Höhle*, soll wohl heissen *nahm Besitz von dieser Höhle;* im Original nur: *trat in diese Höhle hinein.*

— Z. 10. सापम् nicht *zornig*, sondern *vorwurfsvoll.*

S. 165, Z. 17. 18. क्षणभङ्गुराः प्राणाः nicht *das Leben Täuschung eines Augenblicks*, sondern *das Leben nach einem Augenblick zusammenbrechend.* Nach स्वप्नसदृशाः ist das Interpunctionszeichen zu streichen.

Str. 97. लोकुकार nicht übersetzt.

Str. 98. कौपीनम् ist Subject, nicht Object, und daher nicht *Schamtheile*, sondern *das um die Schamtheile geschlagene Tuch.*

Str. 101. परार्थाय *in Bezug auf Andere* nicht übersetzt.

Str. 102. Ich übersetze: *Die Kenner der Lebensweisheit rühmen wohl die Festigkeit bei allen Angelegenheiten, aber beschleunigt ist der Gang des mit vielen Hindernissen verknüpften Rechts.*

Str. 103. Die zweite Hälfte ist missverstanden; ich übersetze: *für den Rechtschaffenen — Andern einen Dienst zu erweisen, für den Schlechten — Andere zu peinigen.*

S. 166, Z. 13. तस्य *von ihm;* bis hierher ist *die Katze* nach dem Geschlecht, den das Wort im Deutschen hat, durch *sie* bezeichnet worden.

S. 167, Z. 7. विवादपरमार्थम् ist nicht Adjectiv zu वचः, sondern Object von विज्ञाय.

Str. 112. Vgl. MBh. 5, 1172:

रोक्ते सायकैर्विद्धं वनं परशुना कृतम्।
वाचा दुरुक्तं बीभत्सं न संरोक्ति वाक्क्षतम्॥ und

13, 4987: रोक्ते शायकैर्विद्धं वनं परशुना कृतम्।
वाचा दुरुक्तया विद्धं न संरोक्ति वाक्क्षतम्॥

बीभत्स *widerlich, Ekel —, Widerwillen erregend;* B.: *gebiert Ingrimm.*

Str. 114. भिषगममास्तीति विचिन्त्य *sich denkend dass es heilt,* getreuer: *denkend: ich habe einen Arzt.*

S. 169, Z. 11. स्वपुर *sein Haus,* genauer: *seine Stadt.*

— Z. 14. हिमपात nicht *Frostregen,* sondern einfach *Schneefall.*

Str. 118. Die Lesart श्वानः कुर्कुटचाण्डालसमस्पर्शाः *gleich Berührung von Auskehricht und Tschándála's ist die des Hunds,* stützt sich auf keine Handschrift und empfiehlt

sich überhaupt nur dadurch, dass das selten gebrauchte श्वान hierbei beseitigt wird. Die Form श्वान wird von Çabdaratnâvalî erwähnt und findet sich auch an zwei Stellen der Vag'rasûk'î (p. 219 und 222, Çl. 5 und 19), die Manu zugeschrieben werden. Nach der Lesart bei Koseg. ist zu übersetzen: *die Berührung von Hunden, Kehricht und K'áṇḍála's gilt für gleich.* Gegen शुनोष्ट्रै विशेषेण lässt sich wohl auch nichts einwenden; die Varianten scheinen auf eine Lesart शुनोष्ट्र विशेषेण zurückzugehen.

S. 169, Z. 25 und S. 170, Z. 4. वत्स *Kalb*, nicht *Kind.*

Str. 119. पञ्चगव्येन ist ganz richtig; vgl. das Pet. Wört. unter 1. गव्य 1.

Str. 120. चैल kommt häufig vor; s. das Pet. Wört.

Str. 123. महाजनाः nicht *Muthige*, sondern *eine Menge, Viele vereint;* स्फुरत् nicht *in Wuth seiend (trotz seiner Wuth)*, sondern *sich windend.*

S. 171, Z. 3. विस्तारितबक्त्रनाभिः hat bei B. keinen Anstoss erregt; es ist zu lesen °त्रणा नाभिः

— Z. 7. Nicht *nun habe ich hier etwas zu bemerken*, sondern *so habe ich denn hier noch Etwas zu sagen* so v. a. *ich muss hier wieder an das Frühere anknüpfen und zu Ende reden.*

— Z. 10. निरूपितः nicht sowohl *beschlossen*, als *in Betracht gezogen, vor Augen gehabt.*

— Z. 16. वधाय *zu ihrer Ermordung*, besser *zu ihrem Tode, zu ihrer Tödtung.*

Str. 126. पालित *geschätzte*, Druckfehler für *geschützte;* लालित nicht *ersehnt*, sondern *gehätschelt.*

Str. 127. Das im Gegensatz zu एकदिवस stehende सदा ist nicht übersetzt worden.

Str. 128 ist wohl schwerlich richtig gefasst. अन्यच्च scheint mir wegen एकम् am Platze zu stehen, aber ich vermag keine befriedigende Übersetzung zu geben.

S. 172, Z. 13. अघः nicht übersetzt.

Str. 129. सामग्री nicht *Festigkeit*, sondern *alles Erforderliche.*

S. 173, Z. 16. तच्छ्रुत्वा *als dies gehört ward* ohne alle Noth statt *als er dies gehört hatte;* offenbar um auch *die Bösewichte* zu *Mithörern* zu machen.

— 18. यावत् *wenn*, besser *sobald als.*

Str. 134. Man lese in der ersten Hälfte यं नरं und in der zweiten trenne man कर्म von चिकीर्षता; dass कालः zu lesen sei hat schon B. bemerkt.

S. 174, Z. 4. श्रूयते च यथा *und es wird auch erzählt*, passender und näher: *und hört man auch sagen wie folgt.*

Str. 135. In der folgenden Erzählung ist wohl von einem *Scheiterhaufen*, aber von keinem *Gürtel* der Schlange die Rede. दीपित *angezündet* ist mit दीप्त *glänzend* verwechselt worden. Eine Schlange weist auf ihre von einem jungen Brahmanen *gespaltene Haube* hin und auf den *Scheiterhaufen*, der zur Verbrennung dieses von ihr wegen jener Verletzung zu Tode gebissenen Jünglings *angezündet* wurde.

S. 174, Z. 10. 11. अनतिदूरे zunächst nicht mit वल्मीक zu construiren; वल्मीकोपरि (so trenne ich) प्रसारितम् nicht *aus einem Ameisenhügel hervorkriechend*, sondern *auf einem Ameisenhügel ausgestreckt liegend.*

— Z. 13. 14. कुतो ऽपि क्षीरं याचित्वा nicht *irgendwoher Milch holen*, sondern *von Jemand Milch erbitten.*

— Z. 15. क्षेत्रपाल *Gebieter des Feldes*, genauer: *Beschützer des Feldes.*

— Z. 20. क्षीरं तत्र नीत्वा *brachte die Milch*, genauer: *trug die Milch dahin.*

— Z. 22. Lies गृहीत्वा.

— Z. 25. तीव्र gehört nicht zu दशन, sondern zu विष.

S. 175, Z. 9. Wenn सोवर्ण der Name des Vogels wäre, müsste nothwendig नाम oder ein ähnliches Wort folgen; hier ist es einfach Adjectiv *golden.*

S. 176, Z. 3. सूतः kann doch unmöglich richtig sein.

— Z. 4. पुनर् gehört ja zu उक्ता, nicht zu विवरान्तर्गतः.

— Z. 8. यत्नादेव kann nicht *nothwendigerweise* bedeuten, wohl aber *nach grosser Anstrengung.*

Str. 139. स्वैश्च मांसैर्निमन्त्रितः *und speist* (zwei Mal so für *speist'*) *mit ihrem eignen Fleisch*, genauer: *zum Genuss ihres eigenen Fleisches aufforderte, ihr eigenes Fleisch ihm anbot.*

Str. 147. प्राप्य वृक्षम् nicht *berührt er den Baum*, sondern *nachdem er zum Baume gelangt war.*

Str. 149. स्कन्ध *Stamm*, nicht *Zweig.*

Str. 152 wird im ÇKDR. u. गृह् am Ende aufgeführt; die zweite Hälfte lautet hier: तया हि सकलाः सर्वान्पुरुषार्थान् (lies पुरुषो ऽर्थान्) समश्नुते ॥

Str. 156 auch = R. 4, 20, 4. Nicht *Mutter*, sondern *Bruder.*

Str. 159. Man lese दुष्कृतम्.

Str. 163. अधृष्ट nicht *brav*, sondern *nicht frech, bescheiden, demüthig.*

Str. 166. तापयामास ist keine glückliche Emendation, da तापय् nicht *ein Feuer anzünden* bedeutet; eher liesse sich noch पातयामास (*warf Feuer auf die Erde*) rechtfertigen.

Str. 168. भरते nicht *besitzt*, sondern *ernährt*, wie schon aus दुर्भरः am Ende der Str. zu ersehen ist. अकृतपुण्य ist nicht gerade *ein Sünder*, sondern nur *derjenige der keinen Vorrath von guten Werken eingesammelt hat.*

Str. 176. प्रत्यादर्श nicht *Musterbild*, sondern *Gegenbild.*

Str. 179. दीनाम् nicht übersetzt.

Str. 193. 194. स्थानं परं परिभवस्य *der Hauptgrund, das Hauptmotiv der Verachtung*, nicht *die Stelle, die (Männern) die höchste Verachtung zuzieht.* Bei *den Knochenstücken, die am K'aṇḍala-Brunnen aufgehäuft liegen* hat der Dichter zugleich an *den kahlen Schädel der Männer* gedacht.

S. 182, Z. 1. Das न nach पुनर् ist störend und ist zu streichen oder in नः umzuändern.

— Z. 13. याचित nicht *erforderlich*, sondern *erbettelt.*

— Z. 15. निशायाम् *in der Nacht* nicht übersetzt.

— Z. 19. 20. Die Stelle im MBH., in welcher bei der Seelenwanderung auch vom Übergang in einen Brahmarâkshasa gesprochen wird, ist 13, 5445. fg.

— Z. 22. षष्ठान्नकालिको ऽहम् nicht *es ist die Stunde, wo ich meine sechste Mahlzeit zu mir nehme*, sondern *ich nehme immer nur die sechste Mahlzeit ein* d. i. *lasse stets fünf Mahlzeiten vorübergehen, esse stets erst um den andern Tag am Abend, habe also in diesem Augenblick einen gewaltigen Appetit;* vgl. das Pet. Wört. I, 249.

S. 183, Z. 9. Man lese रक्षसाङ्° statt रक्षसाङ्°.

— Z. 20. 21. जठरवल्मीकाश्रय उरगः nicht *eine Schlange von den auf Ameisenhügeln hausenden, welche sich in seinem Leibe befand*, sondern *eine Schlange, welche sich im Leibe, als wäre er ein Ameisenhaufe, niedergelassen hatte.* Dieselbe Stelle ist im Pet. Wört. u. जठर् am Ende gleichfalls unrichtig aufgefasst worden.

S. 184, Z. 2. Sollte प्रदान hier nicht *das Hingeben, Verheirathen der Tochter* bedeuten?

— Z. 11. फणान्निष्क्रम्य übersetzt B. *den Kopf aus ihrer Haut* (viell. Druckfehler für *Haube*) *streckend;* es ist aber einfach फणावान् निष्क्रम्य zu lesen, wodurch alle Schwierigkeiten gehoben werden.

— Z. 16. दूषितम् wohl richtig, aber nicht *verzaubert*, sondern *besudelt, verunreinigt.*

— Z. 20. मन्त्रोक्षोदकेन ist schwerlich richtig; durch Änderung von मन्त्र in सन्त्र wird die Stelle auch noch nicht geheilt.

— Z. 22. विधाय in der Prosa am Anfange des Satzes vor dem Object!

S. 185, Z. 11. 12. Es sind entweder die Worte तस्याः परीक्षणार्थम् oder कथं मयास्याः परीक्षणं कर्तव्यम् zu streichen.

Str. 205. ब्रह्माण्ड ist hier gewiss nicht gleichbedeutend mit *der ganzen Welt*, sondern eben nur *Brahman's Ei, in dem die ganze Welt unentwickelt liegt.* Treu übersetzt heisst es: *Auch was in den Veden und in den Lehrbüchern nicht gefunden wird und auch sonst nicht gehört worden ist, das Alles kennt diese Welt, auch das was in Brahman's Ei enthalten ist.*

S. 185, Z. 19. योग्यं ist wohl zu streichen.

— Z. 20. औत्सुक्य wäre hier passender durch *Ungeduld*, als durch *Sehnsucht* wiedergegeben worden.

Str. 206. महाटवीप्रभृतौ ist den vorhergehenden Locativen coordinirt, nicht nähere Ortsbestimmung zu वर्षति ज्वलदे.

S. 186, Z. 6. केलयैव nicht *vor Wollust*, sondern *unter Liebesspiel* oder *ganz leicht, ohne dass sie es merkten.*

S. 187, Z. 4. शङ्कित nicht *in Angst gerathen*, sondern *misstrauisch geworden.*

— Z. 24. Man trenne देव मया°.

— Z. 25. यत्कारणम् — तत् *da* — *so.*

S. 188, Z. 9. Statt शील ist शिला zu lesen.

— Z. 18. 19. गृह्यतामियं तव दुहितोत्पन्ना *nimm hier diese an Tochterstatt an*, genauer: *nimm diese auf, es ist dir eine Tochter geboren.* लालिता nicht *geliebt*, sondern *gehätschelt.*

Str. 211. दोष hier nicht sowohl *Sünde*, als *Makel, Fehler.*

Str. 212. शौच *Frömmigkeit*, besser *Glanz* (wie Stenzler übersetzt) oder *Reinheit der Seele* (wie ja auch der Mond *rein und hell* erscheint); निष्कल्मष *sündenlos*, besser *fleckenlos, rein* (bei Jâg'n'. dafür मेध्य)

Str. 213. व्यञ्जन hier und in der folgenden Str. nicht *Zeichen*, sondern *das Zeichen der Mannbarkeit, die Pubes;* ein Mädchen, das diese noch nicht hat, heisst eben in Bezug darauf नग्निका *nackt.*

Str. 216. पयोधरौ ist wie व्यञ्जनम् Subject, पूर्वम् und परम् sind Objecte. Ich übersetze: *Es vernichten die Pubes einen Vorangehenden und die Brüste einen Nachfolgenden, der Liebesgenuss ersehnte Weiten, die Menses pflegen*

den Vater zu tödten. Alles dieses geschieht in dem Fall, wenn das Mädchen bis dahin nicht verheirathet ist.

Str. 218. ज्ञघन्या nicht *ausgelassen*, sondern *niedrig stehend, verachtet;* वृषली nicht *lasterhaft*, sondern *eine Çûdrâ.*

S. 190, Z. 7. अस्मै (so ist zu lesen) त्वा प्रयच्छामि ist keine Frage.

— Z. 8. अस्माद्न्यस्य प्रधानस्य कस्यचित् nicht *an irgend-ein andres mächtiges Wesen*, sondern *an irgend ein andres Wesen, welches mächtiger als dieses ist.*

— Z. 11. 12. एष वायुस्ते u. s. w. ist keine Frage und ते ist nicht mit प्रतिभाति, sondern mit विवाकाय zu verbinden.

— Z. 15. धिये *aushalten*, besser: *aufhalten, zurückhalten.*

— Z. 16. त्वामस्मै प्रयच्छामि ist wieder keine Frage, eben so Z. 20.

— Z. 21. उद्दूषित heisst wohl nicht *verschönt*, sondern ist einfach eine Corruption von उद्धर्षित; vgl. उद्दूषण.

S. 191, Z. 16. प्रकामम् nicht Adjectiv *wohlschmeckend*, sondern Adverb *nach Herzenslust, wie es ihnen gut schien.*

S. 192, Z. 16. उन्नतद्वारतोरणे समुपविश्य nicht *indem er in das hohe Thor trat*, sondern *nachdem er sich auf den Bogen des hohen Thores gesetzt hatte.*

— Z. 22. प्रभूत nicht *trefflich*, sondern *reichlich.*

S. 193, Z. 10. नूनमस्यामन्तर्गतेन सिंहेन भाव्यम् *da muss nothwendig ein Löwe hineingegangen sein*, besser: *da muss n. ein Löwe darin sein.*

— Z. 11. कथं ज्ञास्यामि *wie werd' ich Sicherheit erlangen?* Zweideutig ohne hinzugefügtes *darüber.*

— Z. 21. 22. तदस्यास्कानं करोमि nicht *drum will ich statt ihrer* (der Höhle) *rufen*, sondern *drum will ich ihn* (den Schakal) *anrufen.* तस्यास्कानमकरोत् nicht *stiess für sie* (die Höhle) *einen Ruf aus*, sondern *rief ihm* (dem Schakal) *zu, rief ihn herbei.*

S. 194, Z. 13. अस्मद्दाहाय *um sie (!) zu verbrennen.*

— Z. 17. कृते braucht nicht gestrichen zu werden, da es, wenn संजाते mit सूर्योदये verbunden wird, ganz gut zu काष्ठनिचये gezogen werden kann.

— Z. 21. कुम्भीपाक ist der Name einer bestimmten Hölle.

Str. 232. तत्कृत्यम् ist zusammenzuschreiben, da es = तस्य कृत्यम् ist; das folgende तस्य gehört zu कोपात् *aus Zorn über ihn.*

S. 195, Z. 5. निर्व्याकुलतया *ungestört*, genauer: *mit ruhigem Gemüthe.*

Str. 235. Da der Sinn dieser Strophe ist, dass man kein Mittel zu scheuen habe, welches zum Heile führt, so wäre dieser Gedanke deutlicher hervorgetreten, wenn man übersetzt hätte: *Welcher Weg immer durch bevorstehende Gefahren zum Heile führt, der muss eingeschlagen werden* u. s. w.

Str. 236. कालात्ययापेक्षिन् nicht *für zeitgemäss haltend*, sondern *auf eine andere Zeit* d. i. *einen günstigen Augenblick wartend.* वाक्यवज्रविषम nicht *wie Donnerschläge zu meiden*, sondern *rauh durch die Donnerkeile seiner Rede* d. i. *harte Worte im Munde führend.*

S. 196, Z. 19. मन्त्रिमात्रव्यपदेशोपजीविनः *die davon leben, dass sie sich auf den blossen Ministertitel berufen;* so die treuere Übersetzung.

Str. 241. B. übersetzt, als wenn अपसर्प्य = अपसृप्य wäre; ich schlage vor zu lesen अपसर्प्यः सधर्मत्वात् *ist zu entfernen von aller Rechtsgemeinschaft.* नित्योद्वेगी च दूषितः nicht *für immer feig und schlecht*, sondern *als ein stets in Unruhe versetzender gebrandmarkt.*

Str. 242. दृष्टादृष्टप्रमत्तेषु प्रकुर्त्यरयो ऽरिषु *der Feind legt dem Feinde Schlingen, sieht er ihn sorglos oder nicht;* vielleicht richtiger: *Feinde bekämpfen Feinde, sobald sie sie nur sorglos erblicken;* vgl. das Pet. Wört. u. दृष्टादृष्ट.

Str. 245. व्यसनिन् nicht *sinnlich*, sondern *dem Laster ergeben;* कृपण nicht *unglücklich*, sondern *geizig.* Schon Max Müller hat das Richtige.

Str. 246. Man verbessere पुरस्कृत्य und प्राज्ञः. स्वार्थमभ्युद्धरेत् nicht *gewinne sein Ziel*, sondern *bringe herauf, fördere seine Angelegenheit.*

S. 198, Z. 8. ज्ञलपाद् gewiss fehlerhaft für ज्ञालपाद्.

Str. 248. Statt des sinnlosen नरयाणेन ist नारायणेन *auf* Vishṇu zu lesen.

S. 198, Z. 18. Lies देव अम्बा°.

— Z. 20. ससंभ्रमम् nicht *vergnügt*, sondern *in Hast.*

Str. 250. Es ist wohl ohne Zweifel zu lesen कंचित्कालं प्रतीक्षे ऽहम् *ich sehe eine Weile ruhig zu, ich warte die Sache ruhig ab.* घृत hätte hier ohne Rücksicht auf S. 199, Z. 21 getreu durch *geschmolzene Butter, Schmalz* übersetzt werden können.

S. 199, Z. 10. Das von B. vorgeschlagene परिपच्यते kann wohl richtig sein; wir finden diese Verbindung

auch Hariv. 4875. 6079. Statt वाशन्तं ist wohl चाशन्तं zu lesen.

— Z. 13. तस्य पश्यतः *vor seinen Augen* muss in der Übersetzung vor *und machte sich* stehen.

— Z. 15. भगवत्याः कृते nicht *zu der erhab'nen Göttin*, sondern *für die erh. G.*

S. 200, Z. 8. 9. Die Worte किमनेनाभिक्रितमिति würde man gern missen.

Str. 253. प्रज्वलितः *angezündet* nicht übersetzt.

S. 201, Z. 8. तत्र ist richtig, aber केवलम् gehört dem Sinne und der Stellung nach zu शौर्यम्, nicht zu कृत्यम्. Man übersetze demnach: *Blosser Heldenmuth bringt wohl eine Angelegenheit zum Schluss, aber nur was Weisheit thut, führt zum Siege.* तत्र bildet die Verbindung und bedeutet so v. a. *bei dieser Gelegenheit sei es gesagt.*

Str. 257. विभव bedeutet hier *Gut, Vermögen*, nicht *Stärke.*

Str. 258. दृढो भवति hätte, nach Kosegarten's Art zu schreiben, zu einem Worte verbunden werden müssen. स्मृति hat ja auch die Bedeutung *Wunsch, Verlangen.*

S. 201, Z. 22. Ich will अनुकृत्येन nicht für sicher ausgeben, würde aber auch nicht ohne Weiteres behaupten, dass es keinen Sinn gäbe.

Str. 260. संश्रय ist nicht *Unterwerfung*, sondern *Anschluss.* मान्याभ्यर्च्याः (मानी *stolz* + अभ्यर्च्याः *ehrwürdig*) giebt einen bessern Sinn als das von B. vorgeschlagene मानाभ्यर्च्याः. Der Fürst der Bäume wird gefällt ungeachtet aller seiner hohen Eigenschaften, weil er in seinem

Stolze allein steht, sich nicht in den Schutz andrer Bäume begiebt.

S. 202, Z. 19. पुत्रपौत्रादिक्रमेणाचलक्षत्रासनश्रीः bedeutet so v. a. *dessen Sonnenschirm und Thron mit unwandelbarem Glücke auf Kinder, Kindeskinder und ferner übergehen mögen.* B. hat die zusammengehörigen Theile auseinandergerissen und, wie es scheint, übersetzt, als wenn ०श्रीः ein Acc. sei, während das Compositum ein im Nom. sg. stehendes Adjectiv ist.

Str. 266. चामर् ist nicht gerade ein gewöhnlicher *Kuhschweif*, wie in den Anmm. gesagt wird.

S. 203, Z. 5. आशीविष nicht *Gift der Schlange*, sondern *eine Schlange.*

Str. 267. Statt महाम्भसेव ist wie V, 56 सहाम्भसैव zu lesen.

Str. 270. मन्यते mit einem prädicativen Nominativ bedeutet *sich halten für;* vgl. z. B. सर्वे भविष्यतो मनुष्या मन्यन्ते *die Menschen glauben, dass sie alles werden können,* Bṛh. Âr. Up. 1, 4, 9. अकृत्स्न एव मन्यते 17. In unserer Str. ist शक्रासनाध्यासिनः Prädicat. Ich übersetze: *Die* (Helden) *mit ihren Wagen und ihren vorzüglichen Elephanten glauben auf Indra's Thron zu sitzen.* Statt अनुकृता ist jedenfalls अनुकृताः mit Visarga zu lesen; B. übersetzt das Wort durch *gehoben*, ich dagegen vermuthe, dass अधिकृताः zu lesen ist.

Viertes Buch.

S. 205, Z. 1. लब्धप्रणाश *Verlust von Erworbenem*, wie schon früher bemerkt worden ist.

Str. 3. चरण nicht *Stand*, sondern *Schule.*

Str. 5. Verbessere विनिःश्वसन्.

Str. 7. प्रायः प्रोच्छ्वसिषि द्रुतम् nicht *rasch und häufig seufzest du auf*, sondern *meist athmest du rasch.* कण्ठाश्लेषपरिष्वङ्गे शिथिलता nicht *locker ist dein Umfassen, wenn den Hals du umschlingst*, sondern *nur selten erfolgt ein Umarmen und Umschlingen des Halses.*

S. 207, Z. 6. 7. प्रायोपवेशन nicht *ein grosses Fasten*, sondern *das ruhige Abwarten des Todes, indem man sich der Nahrung vollständig enthält;* später übersetzt B. das Wort ganz gut durch *sich zu Tode fasten.*

— Z. 12. सोद्वेग nicht *ängstlich*, sondern *aufgeregt.*

— Z. 23. 24. Das Compositum रचित° ist zunächst in drei Adjectiva zu zerlegen: रचितचतुष्क *(die eine auf 4 Säulen ruhende Halle errichtet hat)*, प्रगुणितवस्त्र *(die Zeug, Teppiche ausgebreitet hat)* und मणि°. Die beiden ersten Adjectiva übersetzt B. *mit vier doppelten Gewändern angethan.*

Str. 12. वर्जयेत्कौलिकाकारं मित्रम् kann auf keinen Fall bedeuten *wie einen Ketzer soll er meiden solch' einen Freund.* Gesetzt auch dass कौलिक hier *Ketzer* wäre, was ich nicht glaube (eher *Weber*), so könnten die Worte doch nur bedeuten: *den Ketzerähnlichen Freund soll er meiden.*

S. 208, Z. 13. Verbessere वशः in वश्यः.

— Z. 18. मृष्ट, von Speisen gesagt, nicht *gereinigt*, sondern *zart, weich.*

Str. 14. Vergleiche zu Str. 43 des 2ten Buches.

S. 209, Z. 8. विश्वासघातक nicht *ein Mörder unter der Maske der Freundschaft*, sondern *einer der das Vertrauen missbraucht.*

— Z. 9. तदाशु गम्यतां जाम्बूवृक्षस्याधस्तात् nicht *geh' nur*

chleunig unter dem Dschambubaum weg, sondern *so komm denn rasch unter den Dsch.* Der Sinn ist: dann wirst du Etwas sehen, was dir das Wiederkommen verleiden wird.

Str. 15. Vergleiche zu Str. 33 des 2ten Buches.

Str. 17. Vergleiche zu Str. 381 im 1sten Buche.

S. 210, Z. 3. विले प्रविशन्तम् nicht *aus ihrer Höhle kriechend*, sondern *in ihre Höhle kriechend.*

— Z. 13. 14. तत्त्रैव दुर्गे u. s. w. B. übersetzt: *Drum bleib' ich hier in der Burg, bis ich weiss, wer es sein wird;* die richtige Übersetzung aber lautet: *drum will ich hier in der Burg selbst bleibend erfahren, wer das ist.* Von einem einzuschaltenden यावत् kann also auch gar nicht die Rede sein.

— Z. 20. मैत्र्य ist, wenn ich mich nicht irre, eine in der Prosa des Pañkat. sonst nicht vorkommende Form, daher ich मैत्र्यर्थम् zu lesen vorschlage.

— Z. 24. 25. परिभवात् *infolge von Unglück*, genauer: *weil man mir zu nahe tritt.* Eben so ist परिभवं S. 211, Z. 3 aufzufassen.

Str. 22. सर्वनाश nicht *vollständiges Unglück*, sondern *Verlust von Allem.* Man verbessere पाणान् in प्राणान्.

Str. 24. Die zweite Hälfte würde ich ohne Bedenken lesen: स हि सर्वो सुखोपायवृत्तिमावरयेद्बुधः.

S. 211, Z. 18. येन तत्र गच्छावः nicht *damit wir hinkommen*, sondern *damit wir hingehen.*

— Z. 25. Von der *Anweisung eines Platzes* in der Höhle ist im Original nicht die Rede.

S. 212, Z. 5. कथमहं तत्र गच्छामि *wie kann ich gehen?*

genauer: *wie kann ich dorthin* (an meinen alten Platz) *gehen?*

Str. 31. Es ist nicht, wie B. vorschlägt, दुराक्रन्द् mit dem Folgenden zusammenzuschreiben, sondern दुराक्रन्द्म् zu lesen.

S. 213, Z. 16. गोधा ist gerade kein *Alligator*, der wohl schwerlich in einem Brunnen hausen wird.

S. 214, Z. 7. स्वयम् nicht zu गत्वा, sondern zu व्यापादयामि zu ziehen und durch *selbst*, statt durch *von freien Stücken* zu übersetzen.

S. 215, Z. 3. मरकत° verbindet B. mit नद्दी anstatt mit प्रदेश.

Str. 35. यत्र द्रवति कौतुकम् nicht *welche Seligkeit beut diese*, sondern *dass man nicht schmilzt ist ein Wunder.*

S. 216, Z. 1. Über क्रम s. das Pet. Wört.

— Z. 11. 12. त्वं च bis स्थातुम् ist nicht übersetzt worden.

Str. 36. मुद्रा hat auch eine obscöne Nebenbedeutung. सर्वार्थसंपत्करीम् nicht übersetzt.

S. 217, Z. 20. 21. प्रमादात् nicht übersetzt.

— Z. 23. कराल, von einer Wunde gesagt, bedeutet *klaffend.*

S. 218, Z. 8. निर्व्यञ्जने heisst wohl nicht *leise*, sondern *ohne allen Spott, ganz im Ernst.*

Str. 41. विश्वस्त ist kein *Schützling*, sondern *ein Vertrauender.*

S. 220, Z. 1. Die *Lippen* werden, auch wenn sie nicht zittern, einzig wegen ihrer rothen Farbe mit *jungen Sprossen* verglichen.

S. 221, Z. 15. किं — मया करिष्यसि *was kann ich dir helfen?* genauer: *was wirst du mit mir anfangen?*

S. 222, Z. 17. तत्रैव *am selbigen Orte* gehört zu प्राणै-र्विमुक्ता.

S. 223, Z. 4. Es ist wohl सर्वशास्त्राधिगतसमस्त° zu lesen, da अधिगत sonst nicht in act. Bed. gebraucht wird.

— Z. 12. Nicht *antreiben soll*, sondern *antreibe.*

Str. 51. बध्यते wird ein Mal durch *kommen um*, das andere Mal durch *lassen sich fangen* übersetzt.

Str. 52. Es ist रक्ष्यमाणो zu lesen.

S. 224, Z. 6. 7. प्रत्यूषे bis नयति *am Morgen führt ihn der Färber wieder zu seinem Hause* ist nicht übersetzt.

— Z. 16. 17. प्रलपितमेवं चकार् nicht *sprach es folgende Worte*, sondern *brach so in Klagen aus.*

S. 225, Z. 23. केवलम् ungenau durch *vielmehr* übersetzt.

S. 226, Z. 6. सफलीकर् hier nicht *fruchttragend machen*, sondern *Frucht habend, Nutzen habend machen.*

— Z. 21. मत्स्य bezeichnet häufig auch *ein Wasserthier überhaupt.*

S. 227, Z. 4. घन nicht übersetzt.

S. 228, Z. 4. निवेदित nicht *erkannt*, sondern *angemeldet, vorausgesagt.*

S. 229, Z. 13. Verbessere गण्ट्य in घण्ट्य.

— Z. 14. तत्नूनं मृत्युमवाप्स्यति *so wird es sicher umgebracht* ohne alle Veranlassung statt *so wird es sicher den Tod finden.*

Str. 73. Nicht *so wird von zwei unschätzbaren eines dir jedenfalls zu Theil*, sondern *wenn du kämpfst, so stehen dir zwei unvergleichliche Vortheile bevor.*

S. 230, Z. 18. मौलिमण्डल nicht *der Reif der Krone*, sondern *der Haarkranz auf dem Kopfe*.

Str. 76. Nach Kosegarten's Art zu schreiben hätte स्वामिगुणान् von न getrennt werden müssen, da es Acc. pl., nicht Abl. sg. mit assimilirtem Auslaut ist. शङ्ख ist *Muschel*, nicht *Perle*; शिखिन् hier *Pfau*, nicht *Feuer*.

Str. 77. Nicht *wo gute Wort' und auch Gaben nicht zu helfen vermögend sind*, sondern *wo man nicht gute Worte und Gaben machen* (d. i. *geben*) *kann*.

S. 231, Z. 10. बध्यते nicht *wird vernichtet*, sondern *wird gebunden, gefesselt*.

Str. 78. सुवृत्त nicht *von grosser Härte*, sondern *sehr rund*.

S. 231, Z. 17. सुगुप्तम् nicht *sorglich*, sondern *ganz im Geheimen*.

S. 232, Z. 16. 18. Sollte nicht दिशोभाजं zu lesen sein?

Str. 81 = R. 5, 88, 9, wo gleichfalls ज्ञातितो statt ज्ञातितो gelesen wird. संपन्न bedeutet wohl nicht *Vortheil*, sondern *was aus Etwas entsteht, hervorgeht, Product;* also hier so v. a. *Milch*.

S. 233, Z. 1. निष्कुलतां गम् nicht *seine Familie verlassen*, sondern *seiner Familie verlustig gehen, die Seinigen verlieren*.

Fünftes Buch.

Str. 1. *Sonst geht es ihm wie dem Barbier;* im Original nur: *was von dem Barbier hier gethan worden ist*.

S. 234, Z. 6. मणिभद्र ist nicht *glänzender Edelstein*, sondern etwa *durch Edelsteine glücklich*.

Str. 2. दाक्षिण्य ist nicht *Verträglichkeit*, sondern *rücksichtsvolles Benehmen.*

Str. 7. लघु bedeutet hier wohl *geschickt*, nicht *schwach;* पुरा ist hier nicht Adverb, sondern Acc. pl. von पुर् *Stadt;* da aber निवस् nicht mit dem Acc. construirt wird, so vermuthe ich, dass पुरे zu lesen ist.

S. 235, Z. 11. पूर्वपुरुष wohl nicht *frühere Seele*, sondern (im Pl. gefasst) *Vorfahren.*

—Z. 14. आरूढस्तिष्ठति nicht *bestieg und stellte sich*, sondern *hinaufgestiegen stand er* d. i. *er stand auf (dem Rade).*

Str. 11. प्रमत्त hier doch gewiss *betrunken*, nicht *leichtsinnig;* स्वप्नः फलोच्छ्रितः nicht *ein Traum, der keine Frucht trägt*, sondern *ein Traum dessen Früchte hoch hinaufreichen* so v. a. *in's Blaue gehend.*

S. 235, Z. 21. Lies निर्दिष्ट statt निदिष्ट.

S. 236, Z. 2. तं नापितं संतोष्य प्रोवाच nicht *suchte er den Barbier zu gewinnen und sagte zu ihm*, sondern *nachdem er den Barbier erfreut* (d. i. *beschenkt*) *hatte, sagte er zu ihm.*

— Z. 9. ज्ञानुभ्यामवनीं गत्वा nicht *rutschte mit den Knien auf der Erde*, sondern *warf sich auf die Knie.*

Str. 12. Ohne Zweifel ist मनोभव zu verbinden und मानसेन als Subject zu dem unpersönlich gebrauchten उपरात्रितम् zu fassen. Über die Bedeutung dieses letzten Wortes wage ich mich nicht auszusprechen.

S. 236, Z. 16. 17. सुखमालिका wird wohl nicht schlechtweg *einen lieblichen Blumenkranz* bezeichnen, eher *eine Art Rosenkranz.*

— Z. 20. तत्कालपरिचर्या wohl nicht *der Dienst des gegenwärtigen Lebens*, viell. *der Umgang, das von Haus-zu-Haus-Gehen zu bestimmten Zeiten.*

— Z. 21. कृच्छ्रात् gehört nicht zu अभ्यर्थिताः, sondern zu अशनक्रियां कुर्मः.

S. 237, Z. 1. 2. तत् bis कर्तव्यमिति *so thut denn jedenfalls was der Zeit angemessen ist* in der Übersetzung übergangen.

Str. 14. Vgl. Bhartṛ. 3, 90. पाणिपात्र nicht *mit dem Topf in der Hand* (dieses wäre पात्रपाणि), sondern *die Hand als Topf gebrauchend.* संवाह्यते *wird geritten* wird wohl richtig sein.

Str. 15. Vgl. MBh. 13, 367. fg. Hariv. 1643. fg. Bhartṛ. 3, 9.

S. 237, Z. 16. तद्गम्यताम् nicht *lasst uns hineingehen*, sondern *lasst uns hingehen.*

Str. 16. पश्चाद्भवति संतापः nicht *die Reue kommt zu spät*, sondern *später, nachher kommt die Reue.*

Str. 19. सौहृद nicht *Herzensfreund*, sondern *Freundschaft;* man übersetze demnach: *die Menschen verlangen meist nach dem Freundschaftsbündniss mit einem sogar guten Vater oder mit irgend einem Andern nicht in dem Grade wie nach dem mit einem Sohne.*

Str. 23. मर्त्य ist nicht *todt*, sondern *ein Sterblicher, ein Mensch.*

Str. 24. तृणमेकम् ist mit उद्वह् zu verbinden; चिरात् nicht *lange*, sondern *nach langer Zeit, endlich.*

S. 240, Z. 16. धनतृप्ति nicht *die Freuden des Reichthums*, sondern *Genüge an Geld.*

S. 242, Z. 4. ग्रीष्मार्क nicht *die glühende Sonne*, sondern *die Sonne im Sommer.*

— Z. 6. Man kann immerhin परिभ्रमचक्र statt भ्रमचक्र

lesen, aber jenes ist doch mit मस्तकोपरि zu einem Compositum zu verbinden.

S. 243, Z. 3. तीक्ष्ण nicht übersetzt.

— Z. 18. Sollte ज्येष्ठतर wirklich *den ältesten* bezeichnen?

S. 245, Z. 4. महाजन *eine grosse Gesellschaft*, nicht *Fromme.*

— Z. 9. 10. धर्मस्य त्वरिता गतिः; vgl. III, 102.

S. 247, Z. 10. जाले निबद्धा गृहीताः nicht *wurden im Netz gehalten und gefangen*, sondern *wurden im Netz gebunden gefangen* d. i. *wurden mit dem Netz gefangen.*

— Z. 12. Verbessere पराह्ण.

—Z. 19. तथापि मित्रवचनमनुच्छङ्कनीयम् ist ein ganz allgemein ausgesprochener Satz: *dessenungeachtet darf man eines Freundes Wort nicht unbeachtet lassen.*

Str. 47. Hat B. खराश्व als ein Wort für *Maulthier* gefasst? Der Plural spricht für drei Thiere.

S. 249, Z. 23. पटकर्मकार nicht *Webestuhl*, sondern *Weber.*

S. 250, Z. 5. दारुसामग्री nicht *ein ganz guter Baum*, sondern *hölzerne Werkzeuge.*

— Z. 13. *Dann fordre hier ein Königreich.* Das Wörtchen *hier* ganz unnöthig hinzugefügt und राज्य ist nicht *Königreich*, sondern *Königthum*, *die Würde eines Königs;* राष्ट्र ist *Königreich.*

S. 252, Z. 10. सक्तु ist *Reismehl*, nicht *Reisbrei.*

Str. 61. विडम्बनामवाप्नोति nicht *zieht sich schwere Leiden zu*, sondern *wird angeführt.*

S. 253, Z. 13. लघु nicht *jung*, sondern *leicht an Gewicht.*

— Z. 16. तम् nicht *dies*, sondern *ihn* (den Widder).

Str. 64. राष्ट्र nicht *Herrschaft*, sondern *Königreich;* jenes ist राज्य.

Str. 66. *Jegliche* hätte füglich wegbleiben können.

Str. 68. Das Causativum hätte in der Übersetzung wiedergegeben werden müssen.

Str. 74. वदनच्छाया nicht *des Antlitzes Schatten*, sondern *Gesichtsfarbe.*

Str. 77. अन्यायतस् nicht sowohl *gegen alle Vernunft*, als *gegen die gangbare Ordnung der Dinge.*

Str. 78. विवर्धते *wächst;* passender zu नलिनी wäre *entfaltet sich* gewesen.

S. 261, Z. 13. Die Worte यदि कथमपि दैवात् sind wohl mit dem Vorhergehenden zu verbinden, da स्पृश्यते ऽसौ पटुः für sich allein hier keinen passenden Sinn giebt.

S. 262, Z. 16. प्रदीप्त heisst nicht *angezündet*, sondern *brennend, hell lodernd;* jenes wäre प्रदीपित. Weshalb soll durchaus चुल्लि statt चुल्ली gelesen werden?

S. 264, Z. 2. तृप्ति nicht *Vergnügen*, sondern *Sattwerden, Sättigung.*

S. 265, Z. 1. गुरु nicht Substantiv, sondern Adjectiv *(wichtig)* zu कार्य. अद्यैव *noch heute.*

— Z. 5. मात्रा *Geld* und Z. 8 मात्राभस्त्रा *Geldsack.*

—

Wende ich beim Schluss den Blick rückwärts, so will es mich bedünken, als wenn der entschiedene Ton meiner Bemerkungen vielleicht Anlass geben könnte zu glauben, dass ich mich über den von Allen mit Recht hochgeachteten Gelehrten hätte erheben wollen. In die-

ser Besorgniss drängt es mich zu erklären, dass ich diese Form bloss der Kürze wegen gewählt, dass ich den Werth der Benfey'schen Übersetzung nicht im Geringsten verkenne, dass ich recht gut weiss, welche Schwierigkeiten ein Vordermann zu überwinden hat, und dass ich aus der Benfey'schen Arbeit einen Vortheil gezogen habe und noch ziehen werde, den ich nicht niedrig anschlagen darf. Hätte Benfey an seine Übersetzung die letzte Feile angelegt, ich wäre gewiss der Mühe überhoben gewesen, so viele Seiten mit Bemerkungen dazu zu füllen. Wenn aber an dieser Eile bei der Veröffentlichung äussere Verhältnisse die Schuld tragen sollten, so müsste ich mein tiefes Bedauern darüber aussprechen, dass es einem Manne von solchem Geiste, solchen Kenntnissen, solchem Wahrheitsdrange und solchem unermüdlichen Fleisse vom Schicksal versagt wäre, seinen literärischen Arbeiten mit der zum Gelingen jeglichen Werkes erforderlichen Ruhe und Musse obliegen zu können.

(Aus dem Bulletin, T. III, pag. 216 — 234 und 251 — 285.)

$\frac{7}{19}$ Décembre 1860.

Lettre à Monsieur l'académicien Brosset, sur quelques points d'histoire politique, religieuse et civile des Arméniens et des Franks, à l'époque des croisades.

Monsieur.

St. Nersès de Lampron, archevêque de Tarse, qui écrivit à la fin du XII^{e} siècle, a composé, entre autres ouvrages, deux livres qui offrent des particularités curieuses pour l'histoire civile, politique, et religieuse de l'Arménie, à l'époque des croisades. On trouve aussi dans ces deux livres des détails non moins intéressants sur les institutions du clergé frank, à la même époque. Les renseignements que j'ai puisés dans les écrits de St. Nersès m'ayant paru entièrement neufs et renfermant des faits qui méritent de fixer l'attention, je me suis décidé à vous adresser la présente lettre, où j'ai résumé tout ce qui m'a paru le plus digne d'être mis en lumière. Pour grouper autant que possible les faits qui ont rapport aux Franks, j'ai joint quelques détails que j'ai trouvés dans la chronique de Michel le Syrien, et qui ont trait à la fondation des ordres religieux et militaires établis aux croisades. Si ces détails ont quelque intérêt pour vous, j'aurai été heureux d'avoir eu la pensée de vous les communiquer.

St. Nersès, comme vous le savez, Monsieur, naquit dans la forteresse de Lampron, fief de la famille des Héthoumiens, rivale de celle des Roupéniens. Nersès appartenait aux Héthoumiens par sa naissance, puisqu'il était fils de l'un des seigneurs de Lampron, que la cour de Byzance avait décorés du titre de sébaste. La Bibliothèque Imp. de Paris possède un manuscrit autographe de St. Nersès (fonds arm. anc. N. 9), qui contient à la page 292 V°, un *Mémorandum*, յիշատակարան, qui nous donne l'assurance que ce manuscrit a été tracé de la main même du saint. Mais le *Mémorandum* le plus curieux est celui qui a été écrit a la fin du livre des *Discours et constitutions spirituelles*, qu'il composa, et sur lequel il donne les détails que voici: «Ce livre a été écrit par moi Nersès, en l'année de notre ère 626 [= 1177 de l'ère chrétienne], à l'époque de ma vie où j'avais 24 ans, et où je vivais dans le silence et la solitude, dans le centre des montagnes du Taurus. Au bout de quelques années, je fus rappelé aux fonctions de l'église et à des occupations temporelles, et le feu qui brûlait mon coeur, et qui s'est montré dans mes paroles, je m'efforçais de l'allumer dans les autres.... En l'année 636 [= 1187 de l'ère chrétienne], la Ste. ville de Jérusalem fut prise par les Turks, et les écclésiastiques, ainsi que les chefs qui étaient préposés au service des lieux saints, furent faits prisoniers. Cette nouvelle, étant arrivée en occident, souleva les peuples, les princes et les rois, qui, à l'appel du patriarche de Rome [1]), se mirent en marche pour venir dans ce pays,

1) Le pape Clément III.

tandis qu'ils débarquaient en grand nombre de leurs navires sur le rivage de Ptolémaïs. En l'année 638 de notre ère [1189 ère chrét.], notre grand prince Léon [2]) nous députa vers le saint patriarche, le S^r Krikor [3]), qui résidait à Romgla, forteresse sur l'Euphrate. Tandis que nous voyagions pendant le temps de la Pentecôte, au-delà de Marasch, les Turkomans fondirent sur nous et massacrèrent des moines et des laïcs, qui étaient avec nous au nombre de vingt. Ils m'enlevèrent ce livre [des Constitutions spirituelles], dont je fus inconsolable, car je n'avais que cette copie. Plus tard, grâce à la bonté de la divine Providence, en l'année 641 [1192 de l'ère chrétienne], nous étant informé où ils l'avaient vendu, nous le rachetâmes, car il fut trouvé dans la province de Dchahan, et avec l'aide de l'évêque de cette province, Nersès, et du moine Vartan, ce livre me revint.....»

C'eût été pour l'histoire une véritable perte que celle de ce livre, car vous verrez, Monsieur, que les renseignements précieux qui y sont contenus eussent été perdus à jamais, puisque c'est dans ce livre seulement que l'on trouve quelque détails sur l'organisation religieuse de l'Arménie sous les Roupéniens. Mais d'abord, permettez-moi de vous entretenir des curieux détails contenus dans la lettre que Nersès adressa à Léon II, pour se défendre des assertions mensongères que le parti national des évêques de la Grande-Arménie avait accumulées contre l'évêque de Tarse.

Dans cette lettre on lit que le parti national qui siégeait dans la Grande-Arménie, et dont le chef était

2) Léon II, de la famille de Roupen, baron d'Arménie.
3) Grégoire V, Manoug ou Kahavej.

Déoudorti, évêque de Dzoroked, tenait à la conservation des anciennes coutumes, tandis que Nersès, représentant du parti latin ou réformiste, cherchait par tous les moyens à faire oublier les anciennes coutumes des Arméniens et à les remplacer par celles des latins. Nersès ne voulait que l'adoption des rites latins, et en cela il se trouvait d'accord avec le roi Léon, qui, lui aussi, avait provoqué une réforme dans l'organisation sociale et politique des Arméniens, ses sujets.

«N'allez plus la tête découverte, comme le font les latins, dit Nersès à Léon II, couvrez-vous la tête du turban (*sarpousch*[4]) comme le faisaient vos ancêtres. Laissez croître vos cheveux et votre barbe, revêtez un *toura* large et couvert de poils, et non le manteau (*philon*) ni la tunique serrée autour des reins. Montez des chevaux sellés avec le *djouschan*, et non des coursiers sans selle et garnis du lehli[5]) frank.»

Plus loin, il donne la liste des titres en usage, depuis la réforme de Léon, dans la Cilicie, et les met en parallèle avec les anciens, qu'on a abandonnés:

«Employez comme titres d'honneur les noms d'amir[6]), hedjoub[7]), marzban[8]), sbasalar[9]) et autres semblables, et ne vous servez plus de ceux des latins, comme sir, proximos[10]), connétable, maréchal, légat

4) En persan, سر پوش.

5) En arménien (*Leh*) veut dire Polonais. Peut-être le nom de *Lehli* venait-il du genre de selle dont se servaient les Polonais.

6) Prince, en arabe امير.

7) Chambellan, حاجب.

8) Chef de frontière.

9) Géneral.

10) En grec, πρόξιμος.

(ledj). Changez les mots des latins et revenez à l'étiquette des anciens temps.» La logique de Nersès prévalut, à ce qu'il paraît, car le roi lui donna raison contre ses détracteurs.

Dans cette même lettre, Nersès donne de curieux détails sur le costume écclésiastique des Arméniens, que ceux-ci avaient emprunté aux Franks, à son instigation.

«Nous célébrerons la messe avec le *sakoula* (capuchon) arménien et avec le *veghar* [11]) (voile) de deux coudées de long. Nous mettrons de côté les vêtements de soie, et nous reprendrons une pelisse grossière et l'habit de moine. Nous porterons le cilice pour dire la messe, et non pas la tunique, qui descend jusqu'aux talons. Nous mangerons publiquement de la viande, et nous boirons du vin avec les Turks, dans des coupes ornées de clochettes; enfin nous banquetterons comme nos détracteurs ont coutume de le faire.»

Il paraît qu'à l'époque où Nersès prit en main l'administration de l'église de Tarse, les églises étaient dépourvues d'ornements; il leur en donna, puis il régla les heures des offices, et fixa celles où l'on devait prier Dieu en commun. Il fit faire la prière de la paix, à l'exemple des Latins, fit consacrer les moines avant même leur élévation à la prêtrise, enfin il décida qu'avant d'être ordonné prêtre, il faudrait avoir été d'abord fait moine et diacre. Il régla les institutions de charité, fit distribuer deux fois par semaine des secours aux pauvres, en pain et en légumes,

11) En latin *velarium*.

réinstitua le jeûne des moines pendant 6 mois de l'année, et fit toutes ces innovations en se basant sur les règles des latins.

Dans son livre *des Considérations sur les institutions de l'église et explication des mystères de la messe, au chapitre de la comparaison des institutions de l'église chrétienne chez les Romains* (Grecs), *les Franks et les Syriens, et preuve qu'elles tendent au même but*, Nersès dit que les moines de ces trois communions sont chastes, se rasent la tête et la barbe, afin de ressembler symboliquement aux anges, et portent les mêmes vêtements, sans distinction d'âge ou de mérite. Nersès raconte ensuite que le clergé regulier frank, en venant en Syrie, ne fut pas surpris d'y trouver des ordres monastiques qui associaient la vie religieuse à la vie militaire, et dont le but était de soigner les pauvres et de guerroyer sans cesse contre les infidèles. [12])

L'évêque de Tarse donne ensuite quelques renseignements sur l'introduction du *Missel* arménien : «Notre Missel, dit-il, a été traduit du grec avant l'introduction de celui de S. Jean Chrysostome, qui fut patriarche de Constantinople, et qui ajouta plusieurs institutions à l'église, entre autres à la liturgie de la messe, et qui dépassaient les pratiques des anciens; ce que nous n'avons pas adopté, non plus que les Franks et ceux d'entre les Grecs qui suivent la tradition des autres pères. [13])

«Les cérémonies qui précèdent le *Credo* sont plus courtes chez les Franks que chez les Grecs, et semblables aux nôtres. Les Franks, après l'évangile,

12) Ce sont les hospitaliers et les templiers.
13) Celle de St. Basile et de St. Athanase.

chantent la profession de foi, comme c'est l'usage chez nous. Parmi eux, un seul prêtre célèbre la messe assisté de deux diacres, qui se tiennent debout pendant la célébration du saint mystère, tandis que chez les Grecs les célébrants sont nombreux. Chez les Franks, le célébrant chante seul le *Pater* devant le peuple et à haute voix, et ne demande pas que le peuple l'assiste en le psalmodiant, comme cela se fait dans les autres communions. Les Franks et les Arméniens se servent, pour pain des offrandes, de pain azyme, parce que le pain fait par les prêtres est plus pur et plus beau; tandis que les Grecs employent le pain fermenté. Les Grecs et les Latins mêlent l'eau et le vin, mais nous ne nous servons, nous autres Arméniens, que de vin, parce que le Christ a accompli avec du vin seul le mystère dont il nous a laissé l'institution. »

Voici d'autres détails non moins intéressants, toujours relatifs aux cérémonies du culte, et qui sont contenus dans le chapitre intitulé: *Que font les différentes communions chrétiennes après l'évangile.*

St. Nersès nous apprend d'abord, dans ce chapitre, que les Grecs ne récitent pas le symbole de Nicée après l'évangile, mais que l'évêque remplace cette récitation par un sermon sur un sujet qu'il choisit. Les Franks font aussi la même chose. Après l'évangile, les Franks comme les Arméniens récitent le *Credo*, puis le peuple va à l'offrande. « Cette cérémonie, particulière aux Franks, consiste à venir baiser la main de l'officiant, et à lui remettre son offrande en argent. » Quelques lignes plus bas le saint évêque fait un curieux parallèle entre la foi des Arméniens et

celle des Franks : « Nous avons appris d'eux, dit-il, à vivre et à agir en liberté et sans retenue, et nous n'avons pas voulu recevoir la foi et l'espérance qui suppléent à leurs défauts. Ni les laïcs, ni les ecclésiastiques n'ont suivi leur exemple. Nous sommes des évêques efféminés, couverts de riches vêtements, nous plaisant à avoir des chevaux et des mulets comme les Franks ; mais leur piété, leur charité, leur zèle, le maintien des lois de l'église, l'assiduité dans le culte de Dieu, nous n'avons appris d'eux rien de tout cela. Ils prennent parmi les prêtres séculiers leurs évêques, qui portent des vêtements de soie, et rarement parmi les moines. Quand on voit un Arménien venir à l'église, revêtu du costume frank, on reconnaît bien vite à laquelle des deux nations il appartient. Les Franks prient Dieu en versant des torrents de larmes et avec componction, tandis que l'Arménien se tient debout, pareil à un animal privé de raison. »

Les renseignements ethnographiques sont très curieux dans le chapitre des *Recherches sur les lois du Christ.*

« Il n'y a pas 70 ans, dit S. Nersès, que les Franks sont dans notre pays, qu'ils ont pris par le secours de Dieu, et à l'époque où ils arrivèrent ; toute la Mésopotamie, la Syrie, la Coelésyrie, la Cilicie, la Pamphylie, la Cappadoce, le Kamir, étaient remplis d'Arméniens, qui possédaient alors des chefs et des monastères, autant qu'ils peuvent en avoir, et maintenant le nombre de ces chefs n'a pas diminué, .et aucun d'eux n'a bâti, soit dans sa ville, soit dans son village, une église, ou fondé un siége épiscopal ; les Franks au contraire ont élevé partout des églises et

des monastères. Ainsi Marasch, ville grande et opulente, appartenait aux Arméniens et n'avait ni siége épiscopal ni église ; les Franks la prirent, y établirent un évêque et y construisirent une église. Ils firent de même à Késoum, où ils bâtirent des églises et fondèrent un évêché, pendant qu'ils élevaient dans les bourgs voisins des églises, où ils établissaient des prêtres. Parlerai-je de Sis et d'Anazarbe, villes arméniennes, qui sont privées de direction spirituelle, de pasteurs, et ne possèdent point d'églises. Les évêques arméniens ont déserté leurs siéges et habitent des couvents, loin des troupeaux, privés ainsi de leurs bergers..... A Anazarbe les princes arméniens avaient bâti une église. Les Grecs s'emparèrent de cette ville à plusieurs reprises, et instituèrent des évêques dans l'église des Arméniens. Les princes arméniens, ayant recouvré cette ville, chassèrent les évêques grecs et laissèrent l'église veuve et dépouillée ; il en a été de même à Edesse, à Samosate et dans toute la Mésopotamie..... Sis, notre capitale, peuplée de grands et de fidèles, est sans évêché et sans évêques, sans églises et sans pasteurs. Nous avons pris aux Franks les titres de dignités temporelles, mais on ne leur a point pris leurs institutions spirituelles. Il en est de même partout où sont les Arméniens, et les évêques habitent des couvents et se rappellent seulement qu'ils ont la charge de conférer l'ordination. »

Tels sont les détails que j'ai extraits des livres de St. Nersès. Je vais compléter cet aperçu en transcrivant ici les passages de la chronique de Michel le Syrien, chronique dont la traduction arménienne

nous est seule parvenue, et dans laquelle il est question de la fondation des ordres de chevalerie, institués aux croisades par les Franks. Ces notions, bien que dénaturées, ont cependant un intérêt historique, et c'est à ce titre que je les insère dans ma lettre.

«Un prince frank, dit Michel, accompagné de 30 hommes de noble naissance, vint à Jérusalem; il se nommait Gondofré (Godefroy). Ils restèrent dans cette ville, embrassèrent la vie monastique et se consacrèrent à la prière et aux exercices de sainteté. Le second roi de Jérusalem *Baghdouin* (Baudoin) et le patriarche les engagèrent à marcher contre les Turks, leur disant que rien n'était plus agréable à Dieu que de combattre les infidèles pour le salut des chrétiens. Ils leur accordèrent pour habitation *le Temple*, des biens sur terre et sur mer, des navires, des villages et des vignes. Cette corporation s'accrut peu-à-peu, et les membres s'imposèrent pour règle de vivre dans une continence absolue, pour la gloire de Dieu; d'avoir tout en commun, de ne posséder rien en propre, au spirituel ni au temporel, et prit le nom de *milice du Christ.* Ils se proposèrent de combattre les infidèles et jamais les vrais croyants. Dès que cette institution eut été connue à Rome et en tous lieux, on donna à la communauté des forteresses, des villages, des redevances, des gabelles, dans toute la chrétienté, et ces donations l'ayant rendue puissante et riche, elle forma une milice particulière. Tel fut le commencement des frères qui se nomment *ousbethal* (hospitaliers), parce qu'ils possédaient des maisons pour les pauvres et les malades. Plus tard ils se divisèrent. D'autres qui habitaient séparément leur dirent, don-

nez-nous pour notre part tout ce que vous avez de vieux, et ils firent un écrit par lequel ce qu'ils demandaient fut octroyé. Ayant vendu ces objets, ils devinrent riches de leur côté; puis ils demandèrent de la terre, de quoi faire un jardin, et l'ayant transporté jour et nuit, chacun environ la charge d'un mulet, ils réfléchirent qu'ils ne pouvaient supporter un si pénible travail; alors ils rachetèrent leurs vieux effets, ainsi que de la terre, contre de l'or et de l'argent. On leur concéda aussi des villages et d'autres propriétés, pour y fonder un couvent. Ceux-ci prirent le nom de *Tampil* (Templiers), ce qui signifie *maison des pauvres*. Voici tout ce que j'ai appris sur l'origine de leur ordre. »

Bien que cette narration, en passant sous la plume de Michel, ait pris une forme un peu romantique, les détails qu'il donne sont curieux, et je crois que, comparés avec les récits des écrivains occidentaux, il serait facile de faire la part de la vérité et celle de l'exagération. Quoi qu'il en soit, les templiers jouirent aux croisades d'une immense réputation, et les historiens arabes les citent souvent avec éloge. L'un d'eux, Makrysi, donne de leur nom une explication, dont le sens a échappé jusqu'à-présent à toutes les recherches. Comme je crois avoir déchiffré cette énigme, je vais essayer de vous en donner la solution. Makrysi appelle constamment les templiers, الداوية; c'est le pluriel de داوى. Ce mot me semble dérivé de la racine دوى, *guérir*, mot dont l'appellation داود a elle-même été formée. On sait que les templiers, de même que les hospitaliers, se livraient au soin de guérir les malades dans leurs hôpitaux, et comme

ils avaient pour résidence primitive le *temple de David*, peut-être est-ce delà que leur est venu le surnom de داوية. On lit dans les récits arabes publiés par Mr. Perron (*Femmes arabes avant et après l'islamisme*, p. 14): «Sais-tu pourquoi ton père s'appelait David, داود, demanda une femme au roi Salomon? — Non, répondit le roi. — C'est qu'il *guérissait*, دوى, les plaies et les souffrances de l'âme.»

Veuillez agréer, etc.

Victor Langlois.

Paris, 1 octobre 1860.

(Tiré du Bulletin, T. III, pag. 241 — 248.)

2667

MÉLANGES ASIATIQUES

PJ
7
.A28
v.4
no.3

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 3.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 35 Kop. = 12 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 3.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et C^ie^,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 35 Kop. = 12 Ngr.

PJ
7
.A28
v.4
no.3

Imprimé par ordre de l'Académie.

Octobre 1861. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

CONTENU.

Page.

Victor Langlois. Etude sur les sources de l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorĕn..... 293—368.

M. Brosset. Explication de quelques inscriptions, photographiées par M. Sévastianof, au mont Athos... 369—391.

— Examen critique de quelques passages de la Description de la Grande-Arménie, du P. L. Alichan, relatifs à la topographie d'Ani..... 392—412.

Victor Langlois. Lettre à M. l'académicien Brosset, sur la succession des rois d'Arménie de la dynastie de Roupĕn et de la maison de Lusignan, d'après les sources orientales et occidentales..... 413—428.

$\frac{12}{24}$ Avril 1861.

Etude sur les sources de l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorĕn, par Victor Langlois.

Contenu du présent mémoire.

Avant-Propos et exposition du sujet.
§ 1. Moïse de Khorĕn; sa vie, ses ouvrages, ses tendances.
§ 2. Sources où a puisé Moïse: sources grecques, écrivains profanes, écrivains chrétiens.
§ 3. Sources chaldéennes ou nabatéennes; considérations générales. Age et importance du livre de Mar Apas Gadina. Sources syriaques.
§ 4. Sources arméniennes; les chants et les traditions populaires. Sources renfermées dans les anciennes archives de l'orient.
Conclusion.

Au moment où Moïse de Khorĕn contribuait si puissamment par ses lumières aux progrès de la littérature nationale en Arménie, une violente réaction s'opérait, parmi les lettrés de ce pays, contre la culture du syriaque, et un engouement extraordinaire, qui, chaque jour, prenait des développements plus rapides, se manifestait en faveur des écrits profanes et religieux des Grecs.

Dans un Mémoire précédent [1]), nous avons essayé de prouver qu'avant les premières années du V^{e} siècle,

1) Mémoire sur les origines de la culture des lettres en Arménie (Journal asiatique, 1861).

la langue arménienne ne fut jamais employée autrement que comme idiôme vulgaire, et que le peuple qui la parlait se servait pour écrire d'idiômes étrangers, soit araméens, soit ariens, comme le chaldéen ou nabatéen, — dont le prolongement devint à l'époque chrétienne le syriaque; — le pehlvi et le grec. Les plus anciens écrivains de l'Arménie, et entre autres Moïse de Khorĕn, le disent formellement. C'est au surplus ce qui explique l'absence d'un alphabet approprié à la langue arménienne, antérieurement à son apparition et à son développement comme idiôme savant, dans les premières années du V^e^ siècle.

Durant le temps qui s'écoula entre l'adoption de la religion chrétienne par les Arméniens et l'apparition des premiers livres écrits en langue arménienne, tous les ouvrages qu'on attribue, soit à des étrangers fixés dans les contrées où la race d'Haïg était établie, soit à des Arméniens proprement dits, furent primitivement composés en chaldéen, en syriaque et en grec. L'époque où florissaient ces écrivains, leurs noms et les indications que l'on peut tirer de leurs ouvrages, prouvent, d'une part, qu'ils composèrent leurs livres dans des idiômes étrangers à l'Arménie, puisque l'arménien n'était alors qu'un langage exclusivement vulgaire et totalement dépourvu de signes graphiques; d'autre part ces différentes indications nous donnent à penser que ces écrivains n'étaient pas originaires de l'Arménie, sauf de rares exceptions, et que l'influence d'une culture araméenne semble se faire jour dans leurs compositions, c'est à dire qu'ils n'étaient pas étrangers à ce développement que les découvertes récentes des savants ont démontré avoir

en son point de départ dans l'antique littérature de la Chaldée.

Dans le Mémoire précité, nous avons démontré: 1° que Mar Apas Catina avait écrit son Histoire d'Arménie, laquelle nous est parvenue en grande partie dans le livre principal de Moïse de Khorën, dans les deux idiômes, grec et syriaque; 2° que Lérupna (Ghéroupna) et Bardesane, appartenant tous deux à l'école d'Edesse, composèrent également leurs livres en syriaque, idiôme savant des chrétiens de la Mésopotamie et de la Syrie; 3° que le pontife grec Olympius (Oughioup) et Khorohpoud, Perse de naissance et secrétaire du roi Sassanide Sapor II (Schapour) rédigèrent leurs annales en langue hellénique. Tous ces écrivains vécurent antérieurement au IV^e^ siècle de notre ère.

Les mêmes circonstances se reproduisent pendant le siècle suivant. Ce sont encore des écrivains étrangers à l'Arménie qui composèrent en grande partie des ouvrages ayant trait à l'histoire de ce pays, et chose remarquable, ces ouvrages furent aussi écrits en grec et en syriaque. En première ligne figurent Agathange (Ἀγαθαγγελος) secrétaire du roi d'Arménie Dertad (Tiridate) et son continuateur Faustus de Byzance (Φαυστος), dont les noms révèlent une origine hellénique, et dont les livres, de l'aveu même des Arméniens, furent d'abord composés et écrits en grec, avant d'être traduits en arménien dans le courant du V^e^ siècle [2]). Ensuite apparaît Zénob de Klag, l'un des évêques syriens qui allèrent propager la foi évangélique au coeur même de l'Arménie et secondèrent

2) Sukias de Somal, Quadro della storia lett. di armenia, p. 10. — Storia di Agatangelo (Venise, 1843, in-8°), p. IX et suiv.

avec un zèle si admirable S. Grégoire-l'Illuminateur (Լուսաւորիչ), premier patriarche de la nation arménienne. L'histoire de Zénob, écrite d'abord en syriaque, fut traduite aussi en arménien dès les premières années du V^e^ siècle.

Les autres écrivains du IV^e^ siècle appartiennent à l'Arménie: ce sont S. Grégoire-l'Illuminateur et S. Jacques de Nisibe; S. Nersès-le-Grand et S. Isaac le Parthe, enfin S. Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien et le promoteur de la culture de l'idiôme national parmi ses compatriotes. Il ne paraît pas possible d'admettre, et cela d'après les raisons que nous avons données dans un Mémoire précédent, et qui sont résumées ici, que les écrits qui nous sont parvenus sous leurs noms aient été originairement composés en arménien. Tout nous porte à croire que ces écrits, traitant de matières purement religieuses, furent redigés d'abord en syriaque, idiôme qui, dans les premiers temps du christianisme, était commun aux Arméniens et aux Syriens. Et en effet on sait positivement que les Arméniens, aussitôt après leur conversion, se servirent d'abord de bibles syriaques[3]); que ce furent des prêtres syriens qui portèrent les premiers les lumières de la religion du Christ dans les contrées de l'Arménie, et que les premiers monastères fondés dans ce pays furent occupés par des moines venus de la Syrie et régis par des évêques originaires de cette contrée. Toutefois on peut croire que S. Mesrob qui avait doté la langue arménienne de ca-

3) Gorioun, dans Lazare de Pharbe, Hist. d'Arménie (Venise, 1793, in-12°), p. 25 — 26. — Saint-Martin, Mém. sur l'Arménie, t. I, p. 11 — 12.

ractères graphiques, fut le premier à donner les versions de ses propres écrits, et que cette innovation qui flattait l'amour-propre national, en élevant la langue arménienne au rang des idiômes savants, contribua beaucoup à déterminer l'école religieuse qui s'était formée dans les centres principaux de l'Arménie, à entreprendre les nombreuses traductions exécutées à partir des premières années du V^e^ siècle.

C'est au surplus ce genre de travail qui amena parmi les Arméniens un goût prononcé pour la culture des lettres, et contribua au développement si rapide et si extraordinaire de la littérature nationale qui, tout-à-coup, sans précédents appréciables, vint se placer presqu'à la hauteur du rang occupé depuis longtemps déjà par d'autres littératures, dont la formation et les développements avaient exigé une pratique de plusieurs siècles.

Nous avons exposé ailleurs les causes de ce mouvement extraordinaire, dont l'apparition ne se manifesta au plus tôt que dans la seconde moitié du IV^e^ siècle. Nous avons démontré aussi comment l'idiôme arménien, après sa transformation de langue vulgaire en langue savante, contribua par son développement à amener une réaction des plus violentes contre la culture du syriaque et en même temps contre l'école chrétienne d'Edesse, réaction dont les effets eurent pour résultat de précipiter la langue et la littérature syriaques dans une décadence telle que, malgré les efforts des lettrés de la Mésopotamie qui les cultivaient, l'araméen chrétien de ce dernier pays ne put jamais se relever du coup terrible, qui lui avait été porté.

Il sortirait trop de notre cadre, de développer le sujet que nous venons d'indiquer ici sommairement; les détails en sont du reste consignés dans les remarquables travaux des savants de l'école orientale moderne. Il suffit de dire que cette question a été traitée par d'éminents et habiles critiques dont les noms font autorité en pareille matière; nous voulons parler de MM. W. Cureton et Ernest Renan. Le Mémoire que nous avons publié dans le *Journal Asiatique* résume au surplus les données contenues dans les ouvrages de ces savants orientalistes, et peut au besoin servir d'entrée en matière à la présente étude.

§ 1.

Moïse de Khorĕn appartient à cette classe de lettrés arméniens auxquels on a donné l'épithète de saints traducteurs, et qui s'étaient imposé la noble et glorieuse mission de faire passer dans l'idiôme national, jusqu'alors exclusivement concentré dans le domaine du vulgaire, les productions les plus remarquables de la littérature syriaque et de celle de la Grèce. [4])

Moïse fut un des nombreux disciples que Mesrob chargea de traduire les livres de l'Ancien-Testament sur le texte grec des Septante. Pendant une grande partie de sa vie, Moïse se livra avec ardeur à ce travail, et ce fut seulement vers l'année 433 de notre ère que l'oeuvre, à la fois religieuse et nationale, dont Mesrob avait conçu le plan, fut entièrement achevée. Moïse s'était du reste préparé de longue main à con-

4) Sukias de Somal, Quadro delle opere di vari autori anticamente trad. in armeno (Venise, 1825, 8°).

tribuer, pour une bonne part, à la version de la Bible; dès ses jeunes années, il avait entrepris de longs voyages dans l'intention de se perfectionner sous d'habiles maîtres, dans l'étude des langues syriaque et grecque. Travailleur infatigable, il avait exploré les bibliothèques et les archives des principales villes de la Syrie, de l'Egypte et de la Grèce[5]). Versé dans la connaissance des sciences profanes aussi bien que religieuses, il avait fini par acquérir une vaste et profonde érudition. L'antiquité païenne et profane, telle qu'on l'envisageait de son temps, lui était familière; il s'était en outre élevé au-dessus de l'esprit de son siècle avec cette intelligence supérieure dont les chrétiens lettrés des premiers siècles, et notamment les pères de l'église orientale, nous ont donné tant de preuves. A la fois, théologien, historien, rhétoricien, géographe et panégyriste[6]), on voit tour-à-tour Moïse exerçant sur différentes matières son esprit ardent et le pliant à toutes les exigences des sujets qu'il traita.

Lorsque Moïse eut achevé, avec ses compagnons, la traduction de la Bible, il entreprit de faire passer dans l'idiôme arménien plusieurs ouvrages. On lui attribue la traduction de la Chronique d'Eusèbe[7]), celle de la Vie d'Alexandre[8]) et de quelques autres écrits[9]). Toutefois, on ne saurait affirmer d'une manière certaine que c'est à lui qu'il faut reporter le

5) Moïse de Khorĕn, Histoire d'Arm., liv. III, ch. 61, 62.

6) Cf. les oeuvres complètes de Moïse de Khorĕn publiées à Venise, sous le titre: Սրբոյ Հօրն մերոյ Մովսէսի Խորենացւոյ մատենագրութիւնք (1843, 8°).

7) Sukias de Somal, ouv. cité, p. 9.

8) Storia di Mosé Corenese, pg. IX (Venise, 1850, 2e éd.).

9) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 65.

mérite de la version de la Chronique de l'évêque de Césarée, et le passage de son histoire, qui le donne à entendre, ne paraît pas décisif. [10])

Quoi qu'il en soit, ce fut sans aucun doute la lecture des livres de l'antiquité profane qui fit naître dans l'esprit de Moïse la pensée de composer l'Histoire d'Arménie, et si l'on peut émettre une conjecture à ce sujet, il est probable que ce fut surtout la Chronique d'Eusèbe, qui lui inspira l'idée d'entreprendre, selon le voeu d'Isaac Pacradouni, le récit des anciens temps; car on voit que Moïse fit à ce livre des emprunts considérables, et qu'il répète à plusieurs reprises dans son Histoire que c'est aux sources grecques qu'il a puisé tous ses renseignements. Mais avant de parler des ouvrages de l'Hérodote arménien, nous allons donner quelques détails sur sa vie, détails malheureusement fort incomplets, puisque sur un point capital, la durée de son existence, les historiens ne sont pas d'accord, et qu'on ignore et la date de sa naissance et celle de sa mort.

Moïse naquit dans le bourg de Khorni ou Khorĕn, dans le canton de Daron, province de Douroupéran. C'est du lieu de sa naissance que Moïse a été appelé Khorĕnatzi (խորենացի). Comme tous les hommes lettrés de son époque, il appartenait à l'ordre ecclésiastique. S. Isaac (Sahag) et S. Mesrob, qui avaient reconnu en lui d'éminentes qualités et une intelligence très élevée, l'engagèrent à entreprendre de longs voyages pour se perfectionner dans la culture des lettres grecques et syriaques [11]). Pour ce but, Moïse vi-

10) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.
11) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 62.

sita successivement Edesse, Jérusalem, Alexandrie, Constantinople, Athènes et Rome, qui possédaient des écoles où accouraient de toutes parts de nombreux disciples, avides de s'instruire à la source des sciences profanes et religieuses et d'être initiés à l'étude de la philosophie qui alors était très florissante.

Après avoir séjourné à Edesse pendant quelque temps et compilé, dans les archives et dans les bibliothèques de cette ville, les trésors littéraires, que l'on y conservait, Moïse fit voile pour Alexandrie où il se perfectionna dans l'étude de la langue grecque et puisa les premières notions de la philosophie. On ne sait rien de ses différents séjours à Athènes, à Constantinople et à Rome.

Il serait très difficile de se faire une idée exacte du caractère de Moïse et de ses tendances, si parfois, dans le cours de ses récits, on ne découvrait les sentiments qui l'animaient, et si lui même ne s'interrompait de temps à autre, pour laisser tomber de son calam une pensée ou une parole que le lecteur saisit avec empressement, et qui lui permet de s'identifier autant que possible avec l'auteur et d'apprécier les généreux élans de son coeur.

Dans tous ses écrits Moïse nous apparaît comme un homme d'une piété exemplaire, d'un esprit élevé et d'une humilité toute chrétienne. Aussi ses contemporains professaient-ils pour lui une sincère estime, et le prince Bagratide Isaac, qui fut plus tard marzban d'Arménie et chef de ses compatriotes révoltés contre les Perses, ne s'adresse-t-il à lui qu'en employant les marques d'un profond respect et en lui donnant le titre de ministre des grandeurs du Christ.

Si l'on s'en rapportait au témoignage de l'historien Thomas Ardzrouni [12]) et du chronographe Samuel d'Ani, Moïse aurait vécu près de cent-vingt ans; mais la critique, tout en accordant à ce personnage une vie assez longue, se refuse à admettre que Moïse ait prolongé son existence au-delà de quatre-vingts ans à-peu-près [13]). L'historien de l'Arménie eut une vieillesse pénible [14]), et c'est aux fatigues dues à ses longs voyages qu'il faut sans doute en attribuer la cause. Vers la fin de sa vie, en l'année 450, Moïse fut élevé à la dignité d'évêque [15]) et mourut dans le pays de Pakrévant, dans la province d'Aïrarat, au siége de son diocèse.

Moïse, outre les traductions qui lui sont attribuées, composa différents ouvrages religieux et profanes. On lui doit un traité des cérémonies de l'église d'Arménie, dont on trouve des fragments rapportés dans l'Histoire de Thomas Ardzrouni, des Hymnes et des Panégyriques [16]). Mais les travaux les plus importants que nous a laissés Moïse sont ses livres historiques et géographiques [17]). On a la preuve qu'il composa une histoire des événements qui suivirent la destruction de l'empire de l'Arménie, histoire aujourd'hui perdue, ainsi que les écrits philosophiques signalés par Guiragos de Kantzag. Moïse fit aussi un traité de réthorique, doublement précieux pour les règles qu'il renferme et pour le fragment des Péliades d'Eu-

12) Thomas Ardzr., liv. I.
13) Saint-Martin, Mém. sur l'Arm., t. II, p. 301 et 302.
14) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 65.
15) S.-Martin, Mém. sur l'Arménie, t. II, p. 302.
16) Cf. les oeuvres compl. de Moïse, publiées à Venise, p. 283.
17) Id. ibid. — S.-Martin, ouvr. cité, t. II, p. 312.

ripide qui y est rapporté [18]). On attribue encore à Moïse des préceptes de grammaire, dont Jean d'Erzinga a reproduit des passages, ainsi que les fragments d'une autre rhétorique, mais il paraît que ces derniers appartiennent plus vraisemblablement à un personnage du même nom, qui vécut dans le courant du VIII[e] siècle. Enfin on sait que Moïse est l'auteur d'un livre de géographie, qui renferme des détails précieux sur la division politique de l'Arménie au V[e] siècle, et qu'il composa à l'aide des livres de Ptolémée et de Pappus [19]). Pendant longtemps on a cru que cet ouvrage était postérieur à Moïse, parce que l'on n'avait pas reconnu les interpolations qui sont l'oeuvre d'un copiste versé dans la connaissance des sciences naturelles, et qui a ajouté de son crû différents renseignements relatifs aux productions des diverses contrées du monde connu des anciens [20]). Aujourd'hui le doute à cessé, et en tenant compte des interpolations du copiste anonyme dont nous venons de parler, on voit que le texte de la géographie qui nous est parvenue sous le nom de Moïse de Khorĕn, appartient sans nul doute à cet écrivain.

Mais le principal ouvrage de Moïse, son oeuvre capitale, est l'Histoire d'Arménie, Պատմութիւն Հայոց, qu'il composa à la prière d'Isaac Pacradouni [21]). C'est dans ce livre surtout que l'on saisit avec le plus de

18) Ce traité de rhétorique a été imprimé à Venise, en 1796 et en 1841.

19) Oeuvres de Moïse (Venise, 1843), p. 585.

20) S.-Martin, ouv. cit., t. II, p. 302 suiv.

21) 1[re] Edit., à Amsterdam (1696); puis à Londres, par les Fr. Whiston (1736); à Venise (1767, 1827, 1842, 1850); à Paris, Levaillant de Florival (1836 et 1841).

facilité le caractère de Moïse, et que l'on voit percer son amour pour son pays, son esprit de nationalité, sa haine pour l'étranger, son admiration pour les lettres grecques, son opposition contre la culture du syriaque et ses aspirations politiques. Il veut l'Arménie forte[22]) et signale sans déguisement les côtés faibles de sa nation; il réprimande avec sévérité les princes[23]) et les hommes qui, par leur conduite et leurs actions, ont été la cause des malheurs arrivés au pays[24]). Il prophétise les événements qui doivent s'accomplir et prévoit avec une grande lucidité les malheurs qui vont fondre sur sa patrie. Historien honnête et sincère, il ne cherche pas à dissimuler les fautes des princes; critique parfois très judicieux, il repousse les fables que d'autres ont débitées sur les origines nationales, et ne se laisse point persuader par les récits merveilleux qu'une tradition altérée a propagés parmi ses compatriotes[25]). Si parfois il enrégistre des faits qui ne lui inspirent qu'une médiocre confiance, il les signale pour mémoire, les intercale dans ses récits, sous forme d'appendice, et prévient le lecteur de se tenir en garde. On sent que Moïse, en rapportant des faits douteux, a voulu satisfaire la curiosité d'Isaac et prouver en même temps qu'il avait fait usage de toutes les sources, et qu'il n'en repoussait aucune de parti pris[26]). Moïse enrégistre les opinions de chaque auteur, quand il ne se sent pas assez convaincu pour

22) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 68.
23) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 55.
24) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 68.
25) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 30, 31 et II, ch. 8, 70.
26) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 6.

choisir celle qui lui semble la meilleure[27]). Il puise de préférence aux sources grecques[28]), mais il ne laisse pas de côté les chroniques et les chronologies rédigées par des étrangers, et il a aussi quelquefois recours aux archives[29]). Si les documents nationaux lui font défaut, il entreprend, mais rarement toutefois, le dépouillement des archives des villes, des villages et des particuliers[30]). Moïse aurait donc pu dire, comme Montaigne, au début de ses Essais: «C'est icy un livre de bonne foy.»

Moïse de Khorĕn est, sans contredit, le plus grand historien de sa nation, et ne fut jamais dépassé par ceux qui, à son exemple, entreprirent de recueillir les annales de l'Arménie. Guiragos de Kantzag prétend que c'était un homme aux conceptions hardies, et Thomas Ardzrouni dit qu'il était le plus docte de tous les Arméniens[31]). Assoghig le proclame un grand docteur, et Samuel d'Ani le qualifie d'historien très véridique.

Si quelques éminents critiques ont mis en doute la bonne foi et la véracité de Moïse de Khorĕn, c'est qu'ils n'ont point essayé de comparer ses récits avec ceux de Lazare de Pharbe, son contemporain, qui raconte plusieurs faits mentionnés par Moïse, sans que ces deux écrivains se soient jamais consultés[32]), et qu'ils n'ont point cherché à mettre en parallèle les

27) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4.
28) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 2.
29) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 6.
30) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 8.
31) Thomas Ardzr., liv. I, ch. 14 et liv. II, à la fin.
32) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 53. — Cf. Storia di Mosé Cor., p. XIII.

ménie jusqu'au règne de l'empereur Zénon; c'est du moins ce que constate Tomas Ardzrouni dans son Histoire. Toutefois on doit croire que Moïse ne prolongea point ses récits jusqu'à cette époque, et il paraît plus naturel de supposer que le dernier livre de notre historien fut laissé inachevé, ou bien qu'un de ses disciples se chargea de le terminer et dépassa le cadre que Moïse s'était tracé. Cette hypothèse s'expliquerait, au surplus, par la perte de ce quatrième livre, qu'à une époque ancienne déjà les Arméniens auraient regardé comme apocryphe, puisqu'ils auraient négligé de le transcrire, soit que la rédaction fût inférieure à celle des premiers livres, soit que la fin de l'oeuvre de Moïse ne présentât pas d'éléments suffisants pour être utilement mis en lumière.

Quoi qu'il en soit, la perte du quatrième livre de l'Histoire de Moïse, n'est pas aussi regrettable qu'on pourrait le croire, puisque nous trouvons dans les oeuvres des historiens postérieurs de quoi suppléer à la lacune que signalent les bibliographes arméniens, et qu'il est fort probable que les notes de Moïse ou la continuation de son Histoire, par un de ses disciples, ont été sans aucun doute mises à profit par les écrivains des siècles qui suivirent la grande époque de la littérature nationale.

§ 2.

C'est aux sources grecques que Moïse de Khorĕn puisa de préférence les éléments de son Histoire, si l'on s'en rapporte à son témoignage[38]). Quand les

38) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 2.

écrivains grecs lui faisaient défaut, ou lorsqu'il ne trouvait à leur emprunter aucun fait relatif aux annales de l'Arménie, il avait alors recours à d'autres sources. Cependant, à part quelques rares citations prises dans les chants populaires de la nation, et qui s'étaient conservés par la tradition, à part aussi les précieux renseignements contenus dans un ouvrage chaldéen dont Mar Apas Gadina avait extrait les annales antiques du royaume fondé par les dynastes haïgiens, Moïse n'a consulté que des autorités helléniques. A plusieurs reprises il insiste sur ce fait en disant, que c'est aux sources grecques qu'il a eu prin cipalement recours, voire même aux versions grecques des ouvrages écrits d'abord dans d'autres idiômes. Cette préférence de Moïse pour la littérature des Grecs s'explique du reste facilement: on sait que le père de l'histoire d'Arménie appartenait à l'école savante qui contribua surtout à répandre parmi les Arméniens le goût des lettres grecques, et qu'il fut aussi un des plus zélés adversaires de la littérature syriaque et le promoteur le plus actif de la réaction qu s'opéra au V^e^ siècle contre les Syriens.[39])

Il résulte de l'aveu même de Moïse de Khorĕn qu'il fit usage des cinq sources suivantes: 1° des sources grecques profanes, d'une façon toute particulière; 2° des sources chaldéennes profanes et païennes, d'après des versions grecques; 3° des sources syriaques, d'après des traductions grecques qui existaient en grand nombre de son temps; 4° des chants traditionnels que le peu-

39) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 64. — Renan, Hist. des langues sémit., liv. III, ch. IV, p. 279.

ple arménien conservait de mémoire, et 5° enfin des documents renfermés dans les archives d'Edesse.

Nous étudierons chacune des sources où notre auteur a puisé les éléments de son Histoire, et nous essayerons de démontrer combien a été grand le service que Moïse a rendu en compilant les annales des peuples de l'Asie, qu'il a consultées; combien enfin son livre est précieux à tous égards, puisqu'il nous a conservé le souvenir de faits restés inconnus aux écrivains de l'antiquité classique, et qu'il nous a transmis des fragments d'ouvrages chaldéens et grecs perdus, dont la réunion pourra un jour servir à donner un supplément au travail, si consciencieusement élaboré, de M. Ch. Muller.[40])

Nous avons dit précédemment que Moïse, qu'on regarde assez généralement comme l'auteur de la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, s'était sans doute inspiré de la lecture de cet ouvrage pour écrire les origines de l'histoire de sa patrie. Moïse vivait en effet à une époque où les idées étaient tournées vers un syncrétisme assez grossier, qui explique comment les anciens annalistes chrétiens résolurent le difficile problème, de rattacher aux filiations bibliques les généalogies nationales et de faire remonter à une source commune ces longues générations demi-heroïques, demi-historiques, dont les traditions avaient consacré l'existence.[41])

Tous les peuples chrétiens de l'Asie, qui se trouvèrent en présence de cette difficulté font remonter

40) Fragmenta histor. graecor. (4 vol. gr. in 8°, Didot).

41) Renan, Mémoire sur Sanchoniathon, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, t. XXIII (1858), p. 327.

leurs origines au patriarche Noé, et c'est à l'un de ses trois fils que se rattachent les descendances nationales. Les Arméniens font descendre l'éponyme de leur race, Haïg, de Japhet, qu'ils réunissent par un lien de parenté fort difficile à saisir. Moïse lui même constate l'existence d'un personnage dont la mention ne se rencontre nulle part dans la Bible, et ne peut s'empêcher de remarquer que c'est sur la foi d'un savant Syrien qu'il a dressé sa généalogie des patriarches de la nation arménienne. [42])

Cette méthode syncrétique qui permettait de trancher une aussi grave question que celle des origines des peuples, bien qu'elle ait été sanctionnée par la croyance des siècles, a subi, dans les derniers temps surtout, le contrôle de la critique, et l'exégèse s'est efforcée de discuter, pièce à pièce, chacune de ces généalogies mixtes où l'élément biblique, au moyen d'un procédé artificiel, venait se confondre dans l'élément profane et donnait naissance à une théorie, ingénieuse sans doute, mais nullement en rapport avec les données que la critique a admises, en se fondant sur les grands principes de la science philosophique, contrôlés par les découvertes philologiques modernes.

Moïse, d'une part, se trouvait en présence de la généalogie contenue dans le X^e^ chapitre de la Genèse, et d'autre part il avait en face de lui les traditions nationales. D'après les idées professées de son temps, il lui fallait rattacher la succession des héros et des rois de la race de Haïg à la descendance de Noé et de Japhet. On peut voir dans les premiers chapitres de

42) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 5.

son Histoire le procédé qu'il employa[43]) et l'autorité qu'il invoque pour intercaler, entre Gomer et Thorgom, un personnage mythique, Thiras, que la Genèse ne nomme pas, et qui sert de trait d'union entre les fils de Noé et Haïg, l'éponyme de l'Arménie.

Assurément Moïse, en combinant ainsi l'arbre généalogique de l'Arménie, ne fit que reproduire des traditions antérieures, et en scrutant dans l'histoire, aux sources où il eut recours pour arriver à dresser le tableau des descendances nationales, on voit bien vîte quelle fut l'influence exercée par Eusèbe sur ses déterminations. Moïse l'a avoué: les origines de sa patrie ont été pour lui une source d'embarras, l'eclectisme le plus illogique lui a semblé le seul moyen de sortir de la difficulté où il se trouvait enfermé[44]). Sa connaissance des livres profanes, sa foi dans les récits des livres saints, l'impossibilité de contrôler les sources, les influences d'une école religieuse dont les principes étaient arrêtés depuis un certain temps déjà, le forçaient à ne pas s'écarter de la ligne tracée par les écrits des premiers pères de l'église. Il fallait prendre un parti: Eusèbe lui servit de guide. «Je commencerai, dit-il, par où ont commencé les autres historiens, selon le Christ et selon l'église[45]).» N'est-ce pas là la preuve évidente que Moïse avait sous les yeux le texte d'un ouvrage composé par un chrétien, et que les écrits des auteurs profanes qu'il invoque plus tard, il ne les a consultés que parce qu'Eusèbe lui-même en avait fait usage? Voici en effet un nouveau té-

43) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4 et 5.
44) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3 et 4.
45) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3.

moignage: «Je regarde, dit Moïse, comme superflu de répéter les fables des auteurs profanes au sujet du commencement, et ne reproduis que (les renseignements relatifs) aux temps postérieurs et aux personnages connus, auxquels se rapportent les divines écritures.....[46]).» Cependant Moïse, poursuivant sa narration, ne cite point d'auteurs chrétiens pour les temps primitifs, et au contraire il mentionne Bérose, Alexandre Polyhistor, Abydène et Céphalion, dont les écrits lui fournirent, ainsi que nous le verrons, l'occasion de discuter de graves questions et de mettre en parallèle les données contenues dans la Bible et celles qui se trouvent dans les écrits de l'antiquité païenne.

Les noms de Bérose et des autres historiens que nous venons de rappeler, que Moïse a consignés dans son livre, viennent confirmer d'une manière formelle l'opinion que nous émettons relativement à l'usage que fit cet auteur, de la Chronique de l'évêque de Césarée. En effet ce sont les mêmes autorités qu'invoque Eusèbe dans la première partie de son livre[47]). Il ne faut donc pas prendre à la lettre ce que dit Moïse, relativement aux recherches qu'il aurait faites dans chacun des historiens profanes qu'il a invoqués[48]), et à ce propos, nous ferons observer qu'il est très vraisemblable qu'il s'en rapporta au témoignage d'Eusèbe, qui avait traité la question des origines des peuples dans un sens analogue à celui que Moïse adopta plus tard; car déjà au temps où vivait l'Hérodote arménien, beaucoup des livres consultés par

46) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3.
47) Eusèbe, Chronique, t. I (éd. Aucher, Venise 1818), p. 10 et suiv.
48) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4.

Eusèbe, tels que les écrits de Bérose et un traité d'Abydène, n'existaient plus[49]). Nous savons du reste que l'évêque de Césarée ne consulta des écrits de Bérose que les fragments qu'avait transcrits Alexandre Polyhistor[50]), et Moïse dit lui même, en parlant d'Abydène, que le premier recueil de généalogies détaillées de cet écrivain a été anéanti: *և զայս մեզ Աբիւդենոս յիւրում առաջնում արձանականի ՚ի մանր ազգաբանութեան ասէ զոր աստ ուրեմն յետոյ ումանք բարձին*[51]). Nous ne prétendons pas cependant affirmer que Moïse ne recourut jamais aux sources originales consultées par Eusèbe; car nous avons la preuve qu'en dehors de Bérose et d'Abydène, l'historien arménien vérifia au texte même de plusieurs écrivains, puisqu'il cite des passages des ouvrages de plusieurs auteurs que l'auteur de la Chronique n'a pas rapportés. Toutefois, il paraît certain que c'est dans l'ouvrage d'Eusèbe que Moïse s'est inspiré pour écrire les sept premiers chapitres de son histoire; puis il a consulté quelques-uns des auteurs cités par l'évêque de Césarée, et il en a extrait certains passages qu'on ne trouve rapportés que dans son propre livre.

Mais ici se présente une grave question: on se demande pourquoi Moïse, écrivain loyal et sincère, ne cite pas une seule fois Eusèbe dans ses sept premiers chapitres, et ne prononce son nom que plus tard, alors que son récit nous a transportés déjà à une époque fort éloignée des origines du monde et des migrations des peuples[52]); pourquoi enfin il mentionne

49) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 5.
50) Eusèbe, Chron., t. I, p. 10.
51) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 5.
52) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.

Bérose, le Polyhistor, Abydène et Céphalion, dont Eusèbe lui révéla le premier les ouvrages, et semble vouloir laisser ignorer qu'il a fait usage de la Chronique de l'évêque de Césarée. Des critiques sévères n'hésiteraient pas sur ce point à accuser la bonne foi de Moïse; mais nous croyons plutôt qu'il y a eu oubli involontaire de sa part. Qui sait même si un copiste n'a point, par mégarde, omis quelques lignes en transcrivant le manuscrit qu'il avait sous les yeux? qui pourrait affirmer que le texte de Moïse, s'il a subi ici par exemple une mutilation, n'a point été grossi ailleurs par quelques additions? On sait que la Géographie de Moïse fut remaniée par un homme versé dans l'étude et la connaissance des sciences naturelles[58]): rien n'empêche donc de supposer que son histoire a pu aussi être altérée en quelques parties par un copiste, dans une intention qu'il nous est impossible d'apprécier!

Si les preuves que nous avons réunies à l'appui de la thèse que nous soutenons, relativement aux emprunts faits par Moïse de Khorĕn à Eusèbe, paraissaient insuffisantes, il en est une qui fera cesser tous les doutes. Moïse, dans un passage de son histoire, n'a point cherché à dissimuler les emprunts qu'il a faits à la Chronique de l'évêque de Césarée; car il reproduit textuellement, d'après la version arménienne de cet ouvrage, les phrases, les tournures et les expressions mêmes dont s'est servi le traducteur d'Eusèbe: d'où l'on peut conclure, que Moïse ne travailla point sur le texte grec de la Chronique, mais sur la version même, dont on le croit l'auteur.

58) Saint Martin, Mém. sur l'Arm., t. II, p. 305.

Dans la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, que nous mettons en parallèle avec le texte de Moïse, on remarquera qu'il s'agit d'un passage d'Abydène, relatif à Alorus, passage dont le Syncelle nous a aussi conservé la teneur, et qui est extrait du chapitre qui traite du premier empire des Chaldéens:

Version d'Eusèbe (éd. Aucher, p. 46-47).

զի զնա ժողովրդեանն ամենախնամն ած եցոյց հովիւ. որ թագաւորեաց շարս Ժ։ և շարն է վ. և ռ. ամ։

Texte de Moïse de Khorĕn, I, 4.

և զնա ամենախնամն ած եցոյց հովիւ և առաջնորդ ժողովրդեանն. Թագաւորեաց Ալորոս շարս տասն. որ լինին ամք երեսուն և վեց հազար.

Texte de Syncelle, p. 30.

Αλωρος . . . ὅτι μιν τοῦ λεῶ ποιμένα ὁ θεὸς ἀποδεῖξαι. βασιλεῦσαι δὲ σάρους ι̅.

Nous n'insisterons pas d'avantage sur ce point dont la conclusion nous a paru décisive.

Nous allons maintenant passer en revue la liste des auteurs grecs, que Moïse a mentionnés dans son Histoire, en signalant les passages qui n'ont point été recueillis par les compilateurs, et dont le texte ne se trouve que chez notre historien qui en a donné une version arménienne. En même temps, nous rappellerons les noms des écrivains grecs aujourd'hui perdus, dont Moïse a aussi compulsé les ouvrages, et dont il n'a rapporté aucun fragment. On sera étonné, en parcourant la liste de ces noms, de voir que plusieurs d'entre eux sont tout-à-fait inconnus aujourd'hui.

Parmi les écrivains profanes cités par Moïse, d'après la Chronique d'Eusèbe, figure Bérose, ou plutôt son

compilateur Alexandre Polyhistor qui vivait dans le premier siècle avant notre ère[54]), et dont les nombreux ouvrages sont en grande partie perdus[55]). Les livres du Polyhistor jouissaient dans l'antiquité d'une grande faveur, et les anciens nous en ont transmis des passages fort précieux[56]), provenant en grande partie des Χαλδαϊκά ou Ἀσσυριακά, et de son traité περὶ Ἰουδαίων. Moïse n'en a rapporté aucun fragment.[57])

L'historien de l'Arménie cite Josèphe à differentes reprises et paraît avoir parfaitement connu les oeuvres de cet écrivain[58]). Il signale, entre autres détails: 1° les colonnes dont la tradition attribuait l'érection à Seth, en vue des événements futurs[59]); 2° l'autorité de Josèphe, confirmant les récits contenus dans le 5e livre de la chronologie de Jules l'Africain[60]), et 3° enfin, il donne un fragment composé de quelques mots seulement, qui attestent l'exactitude d'un passage de l'historien juif, relativement à la mort de Mithridate, que Pompée apprit auprès de Jéricho.[61])

C'est encore d'après l'autorité d'Eusèbe que Moïse cite l'histoire de Céphalion[62]), au texte duquel il eut recours ensuite à-propos d'un passage qu'il rapporte, passage que ni Eusèbe, ni Jean Malala, ni le Syncelle,

54) Ch. Muller, Fragm. hist. gr., t. II, p. 206.
55) Id. ibid., p. 207 — 209.
56) Id. ibid., p. 210 — 244.
57) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4.
58) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4; liv. II, ch. 10, 15.
59) Josèphe, Ant. jud., liv. I, et Vartan, Hist. univ. (en arménien).
60) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.
61) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 15. — Josèphe, Bell. judaïc., liv. I, ch. 6.
62) Cf. Photius, cod. 68 Biblioth. (éd. Bekk.), p. 34, et Eusèbe, Chr., t. I, p. 89, note.

n'ont reproduit dans leurs ouvrages[63]). Il est vraisemblable que le passage que Moïse a intercalé dans ses récits est le commencement même de l'Introduction des Ἱστορίαι ἐν βίβλοις ἐννέα, qui précédait le chapitre intitulé Κλειώ, du nom de la première Muse[64]):

Ս՚անր զամենայնան յիսկզբան մերոյ աշխատու-
թեանս սկսաք գրել դազգաբանութիւնան ի դիւա-
նացն արքունի. այլ առաք հրաման ի թագաւորաց՝
թողուլ զաննշանից և զվատաց արանց ի հնոցն զյի-
շատակն, և գրել միայն զքաջս և զիմաստունս և զա-
շխարհակալս նախնիս, և մի յանպէտս զժամանակս
մեր ծախել. և զայլն։

«A l'origine de notre entreprise, nous avions commencé à écrire toutes les généalogies, même celles d'individus ordinaires, d'après les archives royales; mais nous avons reçu ordre des rois, de laisser de côté la mémoire de ces hommes sans importance, comme sans valeur dans les temps antiques; d'inscrire seulement (les noms) des hommes généreux, des sages, des conquérants, et de ne pas dépenser notre temps en pure perte, etc.»

Dans un autre chapitre, Moïse a fait usage aussi des écrits de Céphalion, qu'il cite[65]) à-propos de l'histoire de Sémiramis et de la guerre qu'elle aurait entreprise dans les Indes[66]). Il doute même de leur exactitude, et pour ne pas prêter à rire, dit-il, il préfère s'en rapporter aux documents recueillis par Mar Apas Gadina, et qui lui paraissent plus certains.

63) Cf. Muller, Fragm., t. III, p. 625 — 631.
64) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 5.
65) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 17.
66) Cf. le Syncelle, p. 167 a, et Muller, Fragm., t. II, p. 625 et suiv.

Moïse parle, dans ses récits, des Sibylles, et tout en rattachant à Bérose celle dont les oracles étaient parvenus à sa connaissance sous le nom de Sibylle Bérosienne, il donne à entendre que cette source de documents était plus sûre que les assertions de beaucoup d'historiens.[67]) Eusèbe avait aussi puisé aux mêmes sources et cite aussi la Sibylle Bérosienne d'après le Polyhistor[68]); mais on voit, par le passage de Moïse, qu'il avait recouru au texte même des oracles sibyllins, puisque le fragment qu'il nous a transmis diffère essentiellement de celui rapporté par Eusèbe. Il s'agit, dans le texte de Moïse, de Zérouan, de Titan et de Japhet, et de la guerre que ces derniers intentèrent à Zérouan qui prétendait s'ériger en maître et dominer le monde.

On sait toute l'importance que les anciens attachaient aux prophéties des Sibylles, et avec quel soin ils recueillaient les réponses souvent énigmatiques des oracles répandus sur tous les points de la Grèce, de l'Asie et de l'Egypte. Du temps de Varron on comptait plus de dix Sibylles, dont les oracles, transcrits sur des régistres, étaient conservés dans les temples de Rome et sont en partie venus jusqu'à nous[69]). Parmi les dix Sibylles mentionnées par Varron, la Sibylle de Perse ou de Chaldée, qui était la première, était rattachée à Noé. On ne peut douter que la légende qui entourait le mythe de cette Sibylle chaldéenne ne soit un emprunt fait aux anciennes traditions de la Babylonie, et ne date de l'époque syncré-

67) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 6.
68) Eusèbe, Chron., liv. I, p. 38 — 39.
69) Ch. Alexandre, Oracula sibyllina (éd. Didot).

tique qui précéda immédiatement notre ère, époque durant laquelle on s'était appliqué à combiner, avec les généalogies bibliques, les fabuleuses descendances imaginées par les Chaldéens. M. Renan a démontré que toute la science babylonienne, par suite d'une décadence à laquelle le développement de la littérature grecque en orient ne fut pas étrangère, a été la cause, dans les premiers siècles de notre ère, de la création de légendes chimériques, d'ouvrages empreints de folles extravagances, qui ont amené plus tard le gnosticisme et la cabale[70]). Les oracles sibyllins de la Chaldée sont peut-être un des produits de la littérature chaldéenne, entrée dans sa période de décadence. On peut même supposer que c'est durant cette période, que l'on a attribué à des personnages historiques des légendes fabuleuses, et mis sur le compte d'un même écrivain toutes les antiques productions intellectuelles d'une grande époque oubliée.

Les témoignages invoqués par Moïse de Khorĕn, après le règne d'Arschag I^er^, sont empruntés à des écrivains grecs, dont les noms seulement nous sont parvenus, et dont les écrits sont en grande partie perdus, sauf quelques-uns, dont les livres ont survécu au temps, et qui nous ont été conservés par les compilateurs des premiers siècles de notre ère.

En première ligne, Moïse cite Hippolyte, Հիպպո-ղիտոս[71]), écrivain sur lequel nous n'avons aucun renseignement, et dont le nom seul nous a été transmis

70) Renan, Mémoire sur l'âge du livre intitulé: Agriculture Nabatéenne, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Bell.-Lettr., t. 24, 1re partie (1859).

71) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.

avec ceux de Josèphe et de Jules l'Africain. M. Ch. Muller a ignoré complètement jusqu'au nom de ce personnage, dont les écrits furent anéantis vraisemblablement à une époque voisine du temps où vivait Moïse; car nous ne croyons pas que l'historien de l'Arménie ait voulu parler ici des écrits de S. Hippolyte, dont Photius nous a conservé une partie.[72])

Moïse cite ensuite Manéthon, à-propos de Nectanébo, qu'il dit être le père d'Alexandre-le-Grand[73]). Il est probable que cette tradition qui se trouve chez le Pseudo-Callisthènes et chez les écrivains de cette école, ne provient pas du fait de Manéthon, comme le suppose Moïse; mais on peut croire que cet écrivain, sur la foi d'une autorité sans valeur, ou par inadvertance, aura attribué cette fausse origine à l'auteur des Αἰγυπτιακά.[74])

Les opinions des anciens différaient relativement à la guerre que Cyrus fit à Crésus, et Moïse cite à ce propos des fragments de plusieurs historiens grecs, que les compilateurs n'ont pas recueillis[75]). Selon certains historiens consultés par Moïse, ce serait non pas Cyrus, mais Ardaschès, roi d'Arménie, qui aurait mis à mort le roi de Lydie, et à ce sujet l'historien de l'Arménie invoque le temoignage de Polycrate, d'Evagre, de Camadrus et d'un quatrième historien qu'il appelle Phlédon, ֆլեգոն, mais qui ne doit être autre que l'écrivain Phlégon dont le nom a été dénaturé par un copiste.

---

72) Photius, Bibl.
73) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 13.
74) Muller, Fragm., t. II, p. 597.
75) Moïse de Khorĕn, liv. II, Ch. 13.

Polycrate, Պոլիկրատէս, est un de ces écrivains dont il ne reste pour ainsi dire que le nom. Athénée nous a transmis le passage d'un livre de cet historien qui composa vraisemblablement plusieurs ouvrages[76]). Le fragment conservé par Athénée est extrait des Λακωνικά, tandis que celui de Moïse paraît appartenir à une autre histoire[77]) qui devait principalement relater les événements accomplis en Asie depuis une époque fort ancienne. Voici le passage de Polycrate, tel que Moïse nous l'a conservé dans le texte arménien:

Վեհ ինձ Արտաշէս պարթև քան զՄակեդոնացին Աղեքսանդր, զի կալեալ յիւրում աշխարհին, իշխեաց Թեբայ և Բաբելոնի. և չև ընդ Ալիոս գետ անցեալ զԼիւդականն սատակեաց զզօրս, և կալաւ զԿրիւսոս. և յառաջ քան յԱսիայ հասանելն յԱտտիկէ դղեկին քարոզեցաւ։ Աւաղ բախտին. միայն թէ ի տէրութեանն և ոչ ի փախստեան էր վախճանեալ։

«Ardaschès le Parthe me paraît supérieur à Alexandre de Macédoine, parce que tout en restant dans son pays, il commanda à Thèbes et à Babylone; sans traverser le fleuve Halys, il tailla en pièces les troupes lydiennes et fit Crésus prisonnier; avant son arrivée en Asie, son nom était connu et publié dans l'Attique. Malheur à sa destinée; si du moins il était mort sur le trône et non pas après une défaite!»

Evagrus, Եւագարոս, est sans doute le nom altéré d'Evagoras, Եւագորաս, qu'une transposition de voyelles a dénaturé[78]), et l'on peut croire qu'il s'agit de cet Evagoras qui composa une Histoire des Egyp-

76) Athénée, Op., t. IV, p. 139.
77) Moïse de Khorèn, liv. II, ch. 13.
78) Moïse de Khorèn, liv. II, ch. 13.

tiens, dont parle Suidas, et dont les nombreux ouvrages furent mis à profit par Pline. Moïse en rapporte un assez long fragment, que voici:

Փոքր Աղեքսանդրի և Դարեհի պատերազմ առ Արտաշիսին բաղդատեալ. քանզի նոցայն ոչ փոշւոյն մաքուր. երևէր լոյս տուընջեանն, այլ սա ծածկեաց նետաձգութեամբն և ստուերացոյց զարեգակն, ձեռագործ գիշեր զմիջօրէին արարեալ: Ոչ փախստեայ համբաւաբեր Լիւդացւոցն թողեալ. այլ և զԹագաւորն նոցին զԿրիւսոս ՚ի տապակի հրամայեաց կացուցանել: Վասն սորա և ոչ ուխք զգետն ստուարացուցին, արբ-մամբքն ՚ի ձմեռնային նուազութիւն իջուցանելով. վասն զի և զԹուոցն եցոյց տկար՝ բազմութեամբ զօրացն, մինչ զի չափոյ պէտք եղեն առնուլ քան զհամարոյ: Ընդ այս ոչ հպարտացեալ, այլ արտասուեաց ասելով. Աւաղ փառացս անցաւորի:

«La guerre d'Alexandre et de Darius est peu de chose comparativement à celles que fit Ardaschès; car la première, soulevée par la marche d'Alexandre et de Darius, obscurcissait la clarté du jour; mais Ardaschès déroba la vue du soleil par la multitude des flèches qu'il lança, et produisit les ténèbres, faisant ainsi, par l'oeuvre des mains de l'homme, la nuit au milieu du jour. Il ne laisse pas un seul des Lydiens fuir et porter la nouvelle de leur défaite; il fait mettre leur roi Crésus dans une chaudière de fer. A cause d'Ardaschès les torrents ne grossirent pas le fleuve; les eaux, absorbées en grande partie par les soldats, étaient descendues au point de décroissance où elles arrivent en hiver. Ardaschès rendit impuissante la valeur des chiffres devant la multitude de ses troupes, au point qu'il fallut avoir recours aux mesures plutôt

qu'aux nombres. Loin de se glorifier de tout cela, Ardaschès gémissait en disant: «O malheur, ma gloire est passagère!»

Camadrus, Կամադրոս [79]), dont l'Histoire est aussi perdue, avait composé un ouvrage relatif aux annales de l'Asie. Moïse ne dit rien de cet écrivain dont les classiques et les bibliographes n'ont point même rapporté le nom. Il en cite un passage, toujours relatif à la guerre d'Ardaschès contre Crésus:

Խաբկանք լինէին հպարտացելոցն լիւդացւոց, Կրիւսեայ Պիւթեայ հարցուկն պատասխանելով. Կրիւսոս անցեալ ընդ Ալիւս գետս քակեսցէ զիշխանութիւնս։ Զոր նորա զօտարացս կարծեցեալ, զինքն քակէ. քանզի կալեալ զնա պարթևին Ընտաշխի, հրամայեաց հանել յերկաթեզեն տապակէ։ Իսկ Կրիւսոսի յիշեալ զբան Սողոնի աթենացւոյ, ասէ յիւր լեզուն. Ով Սողոն Սողոն, գեղեցիկ բարբառեցար, ոչ երանեալ զաւարեբախտութիւն մարդոյ, մինչև ցվախճան։ Նա լուեալ որ մերձն կայր, պատմեցին Ընտաշխի, եթէ զնոր ամն աստուած կարգայ Կրիւսոս. և զթացեալ Ընտաշխի, հրամայեաց ածել, և հարցեալ և ուսեալ, թէ զինչ է որ աղաղակեացն, հրամայեաց ներել զտանջանսն։

«Dans leur orgueil, les Lydiens se laissèrent tromper par la réponse de l'oracle pythéen à Crésus: «Crésus, en passant le fleuve Halys, brisera la puissance!» Crésus entendait la puissance des ennemis, il se brise lui-même; fait captif par Ardaschès le Parthe, il est jeté dans une chaudière de fer. Alors Crésus, se rappelant les paroles de Solon l'Athénien, dit en sa langue:

79) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 13.

«Solon, Solon, tu avais bien raison de ne pas vouloir proclamer qu'un homme est heureux avant de connaître sa fin.» Ce que les plus rapprochés d'entre les spectateurs ayant entendu, ils allèrent rapporter à Ardaschès que Crésus invoquait quelque nouveau dieu. Ardaschès, touché de compassion, se fit amener le captif, l'interrogea, et ayant appris ce que signifiait son appel, il suspendit les tourments et ordonna qu'on les fit cesser.»

Phlédon, ou plus vraisemblablement Phlégon, Փղեգոնիոս, doit être l'historien natif de Tralles, dont Suidas, Etienne de Byzance, Jules l'Africain, cité par Eusèbe, Photius, Origène, le Syncelle, Constantin Porphyrogenète et Evagrius[80]) nous ont conservé des fragments[81]). Le passage relatif à Ardaschès, rapporté par Moïse de Khorĕn[82]), est complètement neuf, et appartient probablement au livre des Olympiades:

Ամենայն թագաւորաց հուժկու եղեալ զարթեան Արտաշէս, և ոչ միայն զԼիւդացիս վանեալ՝ և զԿրիւսոս կապեալ, այլ յԱսիականս և ՚ի Թրակէ զաւարերացն փոխեաց զբնութիւն. ծովագնաց ընդ երկիր բերեալ լինէր, և ընդ ծով հետևանելով. Թեսալացւոցն սպառնալով, և համբաւն հիացուցանէր զհելլենականն։ Կործանեաց զլակեդեմոնացիս, փախոյց զփոկէացիս, զլոկրացիք անձնատուրք եղեն, բիւտացիք մասն են ՚ի կազմածոյ նորա. առ հասարակ նմա Ելլադայ մատուցանէր զահն։ Յետ ՚փոքու ժամանակի աղէտք անցին զամենեքումբք. ոչ այնքան Թշուառացաւ Կիւրոս ընդ Մասքութս պատերազմելով,

80) Hist. Eccl., I, 20.
81) Muller, Fragm. t. III, p. 602 et suiv.
82) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 13.

ոչ այսպիսի կիրս կրեաց Դարեհ ի Սկիւթացւոցն պատահուած, և ոչ Կամբիւսէս յԵթովպացիս. փոքր և Քսերքսէս յԷլլադայ զօրու երթալն, թողլով նոցա զվրանս և զխորանս, միայն կենդանի փախուցեալ մազապուր: Սա սա մեծամեծ յաղթանակօք պանծացեալ, ի յիւրոց զօրացն խողխողի:

«Le Parthe Ardaschès, le plus puissant de tous les rois, non-seulement défit les Lydiens, fit prisonnier Crésus, mais encore dans l'Hellespont, dans la Thrace, il changea la nature des éléments: sur terre il voguait à pleines voiles, sur mer il marchait à pied. Il menaça la Thessalie, et le bruit de son nom remplit toute la Grèce d'étonnement. Il défit les Lacédémoniens, mit en fuite les Phocéens; les Locriens se donnèrent à lui, et les Béotiens firent partie de ses peuples; la Hellade tout entière tremblait devant lui, et peu après il fut assailli par les plus grands de tous les malheurs. Cyrus, en combattant contre les Massagètes, Darius chez les Scythes, Cambyse chez les Ethiopiens, n'éprouvèrent jamais tant d'infortunes. Xerxès, dans son expédition de Grèce, abandonnant ses tentes et ses trésors, échappe au moins sain et sauf; mais lui [Ardaschès], si fier de ses grandes victoires, est assassiné par ses propres soldats.»

La critique aurait facilement raison des renseignements renfermés dans les textes que nous venons de produire, mais il n'entre pas dans notre cadre d'entreprendre ce travail. Nous avons seulement voulu signaler des fragments d'auteurs grecs perdus, dont les hellénistes n'ont pas eu connaissance, et dont jusqu'à-présent ils n'ont point fait usage.

Moïse raconte, à-propos du règne du dernier Ar-

daschès, le troisième du nom, qu'il a puisé ses renseignements dans l'Histoire des temples, d'Olympius (?) Ոլիմպիոս, prêtre d'Ani[83]). Cet ouvrage qui était probablement l'oeuvre d'un Grec, est totalement perdu.

Un historien grec, Ariston de Pella, Արիստոն Փեղացի, dont Moïse a consulté l'ouvrage, et dont il donne un assez long résumé, touchant la révolte des Juifs et la mort d'Ardaschès III[84]), avait déjà été mis à profit par Eusèbe[85]) qui en a reproduit un fragment[86]). C'est le même fragment abrégé que Moïse a résumé et auquel il a ajouté les détails de la mort d'Ardaschès.

Dès que Moïse de Khorĕn arrive dans ses récits à l'histoire du renversement de la dynastie des Parthes et à l'avénement des Sassanides sur le trône de Perse, il a recours à d'autres sources. Seulement il semble ici ne pas avoir fait usage des principales autorités grecques, car il déclare qu'il a principalement consulté le livre du Perse Khorohpoud. Toutefois, il cite quelques noms d'historiens grecs peu connus, Palaephatus, Porphyre et Philémon.[87])

Palaephatus, Պաղեփատոս, est mentionné par Suidas et par Etienne de Byzance. Cependant on suppose qu'il y eut plusieurs personnages du même nom. M. Muller en distingue trois[88]). Il est probable que le Palaephatus cité par Moïse est l'auteur des Τρωϊκά.

Porphyre, Պորփիր, est l'historien natif de Tyr, dont on possède des fragments assez considérables.[89])

83) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 48.
84) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 60.
85) Eusèbe, Hist. eccl., IV, 6.
86) Muller, Fragm., t. IV, p. 328.
87) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 69.
88) Muller, Fragm., t. III, p. 338 et suiv.
89) Muller, Fragm. t. III, p. 688 et suiv.

Philémon, ֆիլեմոն, est totalement inconnu. On peut même affirmer qu'il est différent d'un autre écrivain du même nom, cité par Pline.[90])

Dès le commencement de son Histoire, Moïse raconte qu'il a eu entre les mains les annales des satrapies d'Arménie, rédigées par quelques écrivains grecs[91]). Il est difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de reconnaître si Moïse a fait usage de livres appartenant à la littérature grecque proprement dite, ou s'il a consulté des versions d'ouvrages rédigés d'abord en chaldéen. On pourrait supposer, sans trop de témérité, que Moïse a peut-être voulu parler de l'histoire de Mar Apas Gadina, qui traite en effet des satrapies dans le chapitre relatif à l'organisation du royaume sous Valarschag, et alors on aurait la preuve que cette histoire existait en grec, comme Moïse l'affirme[92])? Peut-être aussi Moïse a-t-il voulu parler des histoires particulières de chacune des satrapies d'Arménie, analogues à celle que composa Zenob de Klag pour le pays de Daron, et qui fut continuée dans la suite par Jean Mamigonien?[93])

On le voit, les sources grecques consultées par Moïse, bien que considérables, ont une bien autre importance que s'il eût fait usage des livres des grands historiens classiques dont les oeuvres nous sont parvenues. Les faits qu'il rapporte, les auteurs qu'il cite et les fragments qu'il a intercalés dans ses récits, offrent des aperçus tout nouveaux, que les récits d'Hé-

90) Pline, Hist. nat., IV, S. 27; XXXVII, S. 11, § 1.
91) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 1.
92) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
93) Sukias de Somal, Quadro della st. lett. di arm., p. 12, 40 et suiv.

rodote, de Thucydide, de Xénophon, de Polybe, d'Appien, de Plutarque, d'Arrien et d'autres encore, ne nous auraient point fait connaître. Moïse dit qu'il n'a pas consulté Diodore de Sicile[94]), parce que les écrits de cet auteur n'étaient pas à sa disposition. Doit-on regretter cette circonstance? Nous ne le croyons pas, d'autant plus que ce qu'en aurait dit Moïse ne nous aurait rien appris de nouveau, puisque l'original grec de Diodore est parvenu jusqu'à nous. Assurément les extraits que nous avons rapportés, bien que fort courts, comblent une lacune, et ils pourront servir à compléter cet immense *corpus* des fragments d'historiens grecs, dont M. Muller a doté récemment la science. Espérons qu'un jour quelque zélé orientaliste entreprendra la publication des fragments des historiens grecs, extraits des livres de la littérature arménienne, et donnera un cinquième volume supplémentaire aux *fragmenta* du savant helléniste allemand.

Moïse n'a pas fait d'emprunts importants aux historiens grecs chrétiens, si l'on excepte Eusèbe, dont nous avons déjà parlé. Ce que Moïse a emprunté à la Chronographie de Jules l'Africain, il l'a trouvé dans les écrits d'Eusèbe, et bien qu'il fasse spécialement mention du cinquième livre de cet historien, on peut croire qu'il en fit peu usage[95]), car il n'en donne aucun extrait.

La comparaison que Moïse emprunte à Epiphane, évêque de Constance en Chypre, n'est pas textuellement rendue, et on la chercherait vainement dans les

94) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 1.
95) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.

oeuvres de ce père de l'église. Toutefois on en trouve le sens dans plusieurs passages de son exposé de la foi de l'église.[96])

C'est encore Eusèbe qui fournit à Moïse l'indication des oeuvres de S. Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce[97]). Cet écrivain avait composé plusieurs ouvrages, entre autres une histoire des persécutions exercées contre les chrétiens sous Maximien, Trajan-Dèce et Dioclétien[98]). On n'a de lui aujourd'hui qu'une lettre qu'il adressa à S. Cyprien.

Mais il est une source dont Moïse appréciait toute l'importance, c'est l'ouvrage du Grec Agathange, dont nous avons parlé plus haut. Cette Histoire, écrite d'abord en grec, fut traduite en Arménien dès le V^e^ siècle; elle traite de la conversion de Dertad (Tiridate), roi d'Arménie, et de la prédication de S. Grégoire-l'Illuminateur. Moïse, qui renvoie plusieurs fois à ce livre[99]), a développé cependant plusieurs points qu'Agathange avait négligé de traiter à fond, en sorte que, grâce aux deux récits de Moïse et d'Agathange, on connaît, dans tous leurs détails, les événements accomplis lors de la prédication et de l'introduction du christianisme en Arménie.

Moïse cite encore d'autres historiens dans son Histoire, mais il n'est pas possible de savoir au juste si les personnages qu'il nomme sont grecs ou arméniens. Leurs noms semblent indiquer des chrétiens, Korki, Կորկի, David et Panan, Պանան, peut-être

96) S. Epiphane, I, VI, § 1, 11, 64 et 84.
97) Eusèbe, Hist. VII, 14.
98) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 75.
99) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 67, 74, 78, 80, 83, 86.

Πανανιος[100]). Moïse nous apprend que ces différents auteurs avaient recueilli les discours des sages de la Grèce et principalement ceux d'Olympiodore, qui aurait été à la fois philosophe et historien[101]), et qui n'a du reste aucune relation avec le personnage du même nom, dont on conservait jadis vingt-deux livres d'histoires, dont les fragments ont été recueillis par Photius.[102])

§ 3.

Outre les sources grecques que nous venons de passer en revue, il est une autre mine bien autrement riche en faits historiques, que Moïse de Khorĕn a exploitée, et dont les résultats sont inappréciables pour la science: nous voulons parler des sources fournies par cette littérature araméenne qui, à l'époque païenne, était désignée par le nom de littérature chaldéenne ou nabatéenne et se transforma, pour devenir le syriaque, à l'époque chrétienne.[103])

Les récentes découvertes faites par l'école moderne, grâce au concours que lui a prêté l'étude de la philologie comparée, sont pour nous la preuve que la plupart des livres qui nous sont parvenus sous les noms de Bérose, de Sanchoniathon, de Kouthami et d'autres encore, dont les fragments sont épars dans des compositions d'une époque plus moderne, appartiennent à des littératures araméennes anciennes, de la Chaldée et de la Phénicie. MM. Quatremère[104]), Chwol-

100) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 6.
101) Muller, Fragm. t. III, 57.
102) Biblioth. Cod. 80, et Muller, Fragm., t. IV, p. 58 et suiv.
103) Renan, Hist. des langues sémit., liv. III, ch. 3, p. 252.
104) Quatremère, Mém. sur les Nabatéens (Journ. asiat. 1835).

son [105]), Kunik [106]), Larsow [107]) et Renan [108]), ont parfaitement reconnu que cette littérature n'est autre que le développement intellectuel qui se manifesta dans la Chaldée, antérieurement à l'ère chrétienne, et dont les monuments ont en grande partie disparu. Par suite de rapprochements fort habilement présentés, M. Ernest Renan a prouvé en outre, que la langue nabatéenne, en se transformant, était devenue le syriaque, et que ce développement avait son centre principalement à Edesse et à Nisibe, et n'était que le prolongement chrétien de l'idiôme nabatéen. [109])

Cependant il est difficile de comprendre pourquoi on remarque entre ces deux littératures chaldéenne et syriaque une lacune de plusieurs siècles, et comment jusqu'à-présent on n'a point trouvé de traces de la culture intermédiaire qui dut exister entre Bérose, type principal de la littérature profane et païenne de la Chaldée [110]), et Bardesane qui ouvre la série des auteurs syriaques de l'école chrétienne d'Edesse [111]). La critique se refuse à admettre que pendant plusieurs siècles il ne se soit produit aucun mouvement intellectuel en Chaldée et en Mésopotamie, et qu'un mutisme profond ait régné parmi des populations dont les précédents nous avaient révélé une portée d'es-

105) Chwolson, Die Ssabier und der Ssabismus (Pet. 1856). — Über die Überreste der altbabyl. Literatur, etc. (Mém. de St. Pét.), t. VIII, 1859).

106) Kunik, Mél. asiat. de St. Pét. t. I, Analyse, etc., *passim*.

107) Larsow, De dial. ling. syr., rel. (Berl. 1841).

108) Renan, ibid., liv. III, ch. 2, p. 236 et suiv. — Mém. sur l'âge du livre intitulé: Agriculture nabatéenne.

109) Renan, ibid., liv. III, ch. 3, p. 253, 254, 256.

110) Renan, ibid., liv. III, ch. 2, p. 243.

111) Renan, ibid., liv. III, ch. 3, p. 255. — A. Lavigerie, École chrét. d'Édesse, p. 24.

prit d'autant plus appréciable, que la race sémitique, à laquelle elles appartenaient, n'a fourni que de très rares exemples d'une aptitude particulière à la race arienne, notamment celle de se prêter à des cultures qui s'éloignaient d'une manière assez sensible de l'idée religieuse[112]), organe principal du développement de toutes les littératures engendrées par les peuples sémitiques.[113])

Les deux points extrêmes que nous venons d'indiquer, entre une littérature païenne et profane qui s'éteignit assez brusquement, et une culture chrétienne qui se manifesta d'une façon très subite, exigent cependant une transition qui permette de comprendre, autrement que par la pensée, le mouvement produit durant l'espace intermédiaire qui sépare ces deux cultures.

Nous essayerons de démontrer plus loin que c'est dans les livres des Arméniens, ces infatigables traducteurs des ouvrages des Grecs et des Syriens, des époques païenne et chrétienne, que doit se rencontrer le trait d'union qui relie ces deux littératures ariennes, représentées, l'une par l'élément chaldéen ou nabatéen, l'autre par l'élément syriaque.

Mais avant d'entreprendre cette discussion, revenons au texte même de Moïse de Khorĕn, et voyons d'abord quelles sont les sources chaldéennes où il a puisé une partie de son histoire des temps primitifs de l'Arménie.

---

112) Renan, ibid., liv. III, ch. 2, p. 238 et suiv.

113) Renan, ibid., liv. I, ch. 1, p. 5. — Nouvelles consid. sur le caract. des peuples sémit. et leur tendance au monothéisme (Journ. asiat. 1859).

Nous avons dit que Moïse avait surtout fait usage des sources grecques, nous avons vu aussi qu'il avait de préférence consulté les versions helléniques des livres chaldéens, nous savons encore que de son temps ces versions étaient considérables[114]), et que c'est grâce à elles que nous connaissons quelques-uns des fragments de cette vaste littérature araméenne, qui jeta tant d'éclat à des époques fort anciennes, puisque les textes que l'on considère comme les plus récents[115]) échappent presque à notre analyse et sont en ce moment l'objet de graves contestations, relativement à leur âge.[116])

La personnalité autour de laquelle semble s'être groupée une partie de cette littérature païenne, est Bérose; du moins c'est à ce personnage que les Grecs attribuaient en grande partie les ouvrages de la littérature chaldéenne dont la connaissance était parvenue jusqu'à eux. Les écrits de Bérose sont le premier témoignage historique qu'invoque Moïse[117]), et bien que nous ayons l'intime conviction qu'il n'eut jamais entre les mains les recueils qui passaient sous le nom de cet historien, et que ce qu'il en connaissait, il l'avait su par Eusèbe, qui lui-même l'avait emprunté à Alexandre Polyhistor, il n'en est pas moins vrai que, déjà au V^e^ siècle, le nom de Bérose et les ouvrages qu'on lui attribuait étaient enveloppés d'une

114) Sukias de Somal, Quadro delle opere ant. trad. in arm., p. 8 et suiv.

115) Renan, Sur l'âge du livre intitulé Agriculture nabatéenne, p. 14 et passim.

116) Chwolson, Über die Überreste der altbabyl. Literatur in arab. Übersetzungen (dans les Mém. de l'Acad. de St. Pét., t. VIII, 1859). — Renan, Sur l'âge du livre etc., p. 14.

117) Moïse de Khorĕn, liv. I. ch. 2.

légende. Il arrive de rencontrer dans les littératures ariennes et araméennes de semblables phénomènes, et de voir rattacher au nom d'un personnage historique ou même héroïque toute une antique culture dont les éléments, de provenances différentes, passent sur le compte d'un auteur célèbre.

Pour ceux qui ont étudié dans quelques-uns de ses détails la personnalité et les écrits de Bérose, il paraît évident que ce personnage est un être réel, appartenant à une époque savante, très voisine de celle d'Alexandre, et que l'on a rattaché à la légende fabuleuse d'une Sibylle, par cette seule raison que Bérose avait vraisemblablement recouru très souvent dans ses écrits aux livres et aux oracles sibyllins.[118])

Plusieurs critiques avaient prétendu que le nom de Bérose est une appellation chaldéenne ou juive, formée des mots בר הושע[119]), ou בר אסא, ou בר אסיא[120]), ou encore בר אוש[121]); mais M. Renan a prouvé que ce nom n'est autre que celui de Firouz, فيروز[122]), dont les Grecs avaient altéré la forme en le transcrivant.

C'est surtout dans les fragments de Bérose, rassemblés par M. Muller, que l'on trouve la preuve formelle de ce que nous avons dit relativement à l'attribution par les Grecs, à ce personnage, de beaucoup d'ouvrages de la culture ancienne de la Chaldée. En effet, selon les traditions helléniques, Bérose aurait

---

118) Renan, Mém. sur Sanchoniathon, p. 301, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, t. XXIII (1858).

119) Scaliger, Thes. temp., p. 408, note.

120) Wahlius, Erdbeschreib. v. Ostindien, t. II, p. 178.

121) Semler, Misc. lect., fasc. I, p. 27. — Cf. aussi Muller, Fragm. t. II, p. 495, note 1.

122) Renan, Hist. des langues sémit., liv. III, ch. 2, p. 248, note 6.

non-seulement composé des livres historiques, comme par exemple les Βαβυλωνιακά ou Χαλδαϊκά, mais encore des traités d'astronomie et d'astrologie[123]). Pour les Grecs et les Romains, Bérose était le représentant de la littérature chaldéenne, et bien que ceux qui écrivirent sa biographie, vécussent à une époque peu éloignée de celle où il florissait, ils grossirent leurs récits de légendes fabuleuses et de fictions grossières[124]). Au surplus, on sait que l'orient a été de tout temps le pays par excellence où les légendes se sont formées avec le plus de facilité, et il n'est pas rare, à toutes les époques, de voir des personnages réels qui, aussitôt après leur mort, quelquefois aussi de leur vivant, sont en partie dépouillés de leur véritable histoire, et obtiennent les honneurs d'une légende. Ainsi Bérose, bien longtemps avant Moïse de Khorĕn, avait sa légende[125]), qui était populaire à l'époque de cet historien[126]), tout comme Orphée était devenu, pour les anciens, l'individualité qui centralisa autour d'elle toute la science primitive, et fut transformée plus tard, même par les mystiques et les néoplatoniciens, en un mythe surchargé de subtilités et de rêveries dignes de figurer dans la Cabale. De nos jours, enfin, n'a-t-on pas vu les Kourdes écrire une histoire tout à fait légendaire de la captivité du comte Jaubert[127]), que beaucoup de nos contemporains ont

123) Muller, Fragm., t. II, p. 495 et 509.

124) Josèphe, Ant. Judaic., I, 3, 6. — Tatian, Orat. adv. Græcos, c. 58. — Le Syncelle, p. 28.

125) Pausanias, X, 12, 5. — Eusèbe, Chron. I, 38, 39. — Suidas, V°. Σίβυλλα.

126) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 6.

127) Jaba, Hist. des Kourdes, 38e récit, p. 98.

connu personnellement, histoire digne de figurer à côté des légendes d'Alexandre et de Napoléon, qui ont cours en orient, et qui semblent comme autant de pages détachées des romans de la Table-Ronde.

Abydène, que l'on range habituellement parmi les historiens grecs, est peut-être aussi un des représentants de la littérature chaldéenne antique. Niebuhr avait le premier reconnu l'origine orientale de ce personnage, et s'était efforcé d'identifier la forme Ἀβυδηνός, Ἀβυδίνος avec le nom sémitique *Abd* ou *Ebed Heimah*[128]). Sans rien affirmer, nous ne serions pas très éloigné de croire que ce nom cache une forme du genre de celle d'Obeyd, عبيد, ou d'Abou-eddin, ابو الدين tout comme le nom de Sohème renferme sans aucun doute les éléments de l'appellation سعيم.[129])

Dès le commencement de son Histoire, Moïse, nous l'avons dit, cite Bérose, qui avait traduit en grec les livres chaldéens[130]). Ici ce n'est pas un écrivain spécial qui traite un sujet, c'est un simple traducteur qui, par l'ordre des rois, fait passer en grec les archives des temples et celles des souverains, en un mot, Bérose devient le représentant principal d'un cycle de traducteurs qui s'imposèrent la tâche de faire passer dans l'idiôme hellénique toute la littérature religieuse et profane de la Chaldée. Plus loin, Moïse vante la sagesse des institutions humaines, les réglements des villes, consignés dans le récit des Chaldéens

128) Niebuhr, Kleine Schriften, p. 187, note.

129) Renan, Sur quelques noms arabes, dans le Bull. archéol. (sept. 1856). — Le même, Nouvelles considér. sur le caract. général des peuples sémit. (Journ. asiat. 1859).

130) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 2 et 6.

et des Assyriens, voire même des Assyriens et des Grecs.[131])

Si Moïse n'a pas fait un plus grand usage des sources chaldéennes, c'est, comme il l'a dit lui-même, parce qu'il préfère s'en rapporter au témoignage des Grecs. C'est à cette circonstance, du reste, que l'on doit la connaissance d'un ancien livre de cette littérature de la Chaldée, qui avait été traduit en grec à une époque voisine des conquêtes d'Alexandre en Asie, livre dont nous allons maintenant nous occuper.

On a vu précédemment que nous avons insisté sur ce point capital, à savoir qu'il existe un intervalle assez considérable entre l'anéantissement de la culture des lettres païennes en Chaldée et la littérature syriaque chrétienne, et nous avons essayé de démontrer que cette lacune peut être en partie comblée au moyen des livres arméniens, où se trouvent enrégistrés des fragments d'une culture mixte, représentant l'élément chaldéen, disparaissant et se transformant pour devenir le syriaque. C'est encore Moïse de Khorĕn qui va nous fournir la preuve du fait que nous avançons.

Une fois que Moïse a essayé d'établir les origines du monde, et qu'il a rattaché aux filiations bibliques les héros éponymiques de l'Arménie, l'historien dit qu'il va entreprendre de raconter les faits relatifs à l'histoire nationale, en montrant où il a puisé ses éléments. D'après ce qu'il avance, Valarschag, fondateur de la dynastie Arsacide de l'Arménie, aurait chargé un Syrien, versé dans la connaissance des langues de la Chaldée et de la Grèce, d'une mission ayant

131) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 8.

pour but de recueillir dans les archives de la Perse tous les documents nécessaires pour écrire une histoire de l'Arménie et des anciens monarques, ses prédécesseurs, dont jusqu'alors on avait négligé de faire transcrire les annales. Mar Apas Gadina, tel est le nom de l'envoyé de Valarschag, se rendit à Ninive(?), au dire de Moïse[132]), et dès qu'Arsace, son frère, qui régnait sur les Parthes, eut pris connaissance des lettres qui accréditaient Mar Apas Gadina auprès de sa cour[133]), il donna l'ordre d'ouvrir ses archives et de communiquer toutes les richesses qu'elles renfermaient au lettré syrien. Mar Apas Gadina, en examinant les dossiers qui lui furent présentés, découvrit, entre autres choses, un livre sur lequel son attention fut bien vîte dirigée. Celui-ci, dit Moïse de Khorĕn, portait pour suscription ces mots[134]):

Սկիզբն մատենին: Այս մատեան Աղեքսանդրի ի քաղդեացւոց բարբառոյ փոխեալ ի յոյն, որ ունի զթուն հնոց և զնախնեացն բանս:

«Commencement du livre. Ce livre fut, par l'ordre d'Alexandre, traduit du chaldéen en grec; il contient l'histoire des anciens et des ancêtres.»

Dans cet ouvrage se trouvait développée l'histoire de l'Arménie, depuis l'origine du monde selon les idées du mazdeïsme[135]), jusqu'à la conquête macédonienne[136]). Une longue suite de rois, dont les plus anciens se trouvaient rattachés aux filiations consi-

132) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 8.
133) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
134) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
135) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
136) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 31.

gnées dans les plus antiques traditions, formait comme les anneaux réunis d'une immense chaîne, s'étendant depuis le déluge jusqu'à Vahé, le dernier représentant de la dynastie haïcienne, renversé de son trône par l'un des lieutenants d'Alexandre.

Mar Apas Gadina laisse soupçonner que le livre où il découvrit cette histoire comprenait aussi celles d'autres nations; mais il se contenta de transcrire la partie relative aux annales d'Arménie, dont il copia le texte grec, qu'il accompagna d'une traduction en langue syrienne [137]). Etant retourné en Arménie, Mar Apas Gadina remit à Valarschag la copie qu'il avait faite et la traduction qui l'accompagnait, et le roi, pénétré de l'importance de ce monument, en fit graver sur la pierre les principaux traits, afin que chacun pût apprendre à connaître les antiquités et l'histoire de la nation. [138])

Tel est le récit de Moïse de Khorĕn, récit qui paraît invraisemblable si l'on prend à la lettre les expressions dont l'historien s'est servi, et surtout si l'on ne dégage pas la forme tout-à-fait fabuleuse de cette narration, évidemment empreinte d'anachronismes grossiers, tels qu'on en rencontre chez les écrivains de cette époque de syncrétisme des littératures ariennes et araméennes, où les idées chaldéennes et grecques se faisaient encore jour à travers les récits des chrétiens.

De tous les écrivains qui depuis Fréret [139]) ont contesté non-seulement la réalité de l'Histoire d'Arménie de Mar Apas Gadina, mais encore l'existence de cet

137) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
138) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
139) Mém. de l'Acad. des I. et B.-L., t. XLVII, p. 98 et suiv.

écrivain, M. Quatremère est à coup sûr le plus hostile [140]). Il est vrai que l'école scientifique arménienne, représentée par les savants vartabieds de l'Académie de S.-Lazare de Venise, fondée par Mékhithar, ont refusé de se prêter à la propagation de l'opinion émise par le docte académicien français, et depuis lors M. Dulaurier s'est aussi élevé contre les assertions de M. Quatremère et a réfuté l'imputation d'imposture que ce savant avait fait planer sur les récits de Moïse. Sans adopter en aucune façon les idées par trop absolues de M. Quatremère et sans admettre non plus, dans tous ses détails, le récit de Moïse, nous croyons qu'il est un terrain sur lequel on peut se placer et qui corrige les deux opinions exprimées, d'une part par l'historien de l'Arménie et par M. Dulaurier, et de l'autre par M. Quatremère. Cet éclectisme a pour but de nous maintenir dans la voie qui se rapproche le plus de la vérité, et de ne pas nous exposer à dévier sur le terrain toujours glissant des hypothèses.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut, touchant la période de développement intermédiaire qui sépare les deux littératures chaldéenne et syriaque, période de transformation, dont l'existence n'a été jusqu'à-présent établie par aucun texte, les conjectures que nous allons proposer paraîtront peut-être plus faciles à admettre qu'on ne pourrait le croire à première vue.

Selon M. Quatremère, Ninive, et sur ce point nous sommes d'accord avec lui, Ninive n'existait plus depuis longtemps, et il n'est guère croyable qu'à l'é-

---

140) Journal des savants (1850), p. 864, 865.

poque ou les Parthes se révoltèrent contre les Séleucides, les Assyriens eussent un roi de leur nation, et que Ninive fût redevenue en si peu de temps la capitale d'un nouvel empire. En second lieu, le même savant dit qu'Alexandre n'a pas eu le temps ni la volonté de faire traduire du chaldéen en grec un livre historique; enfin que le nom de Mar Apas Gadina n'appartient pas à l'époque d'Arsace, car les mots dont il se compose ne figurent chez les Syriens qu'à l'époque du christianisme. De tout ceci, le savant orientaliste conclut que le récit de Moïse de Khorĕn repose sur une imposture, et que le prétendu livre traduit en grec est peut-être un exemplaire de l'ouvrage de Bérose. M. Renan, qui s'est rangé de l'avis de M. Quatremère, a précisé davantage la question et suppose que le livre de Mar Apas Gadina est l'ouvrage antidaté de quelque Syrien de l'école d'Edesse. De son côté, M. Dulaurier regarde au contraire le livre de Mar Apas Gadina comme écrit au temps de Valarschag, et il ne trouve rien d'impossible à ce que les archives de Ninive aient passé des mains des Séleucides dans celles des rois Parthes, où elles se trouvaient quand le lettré Syrien vint les consulter. Enfin, pour démontrer que le nom de Mar Apas peut bien avoir été usité antérieurement à l'ère chrétienne, M. Dulaurier cite un personnage du nom de Mar Ihap, Մար Իհապ, qui vivait du temps d'Abgar et de Jésus-Christ. [141])

Sans doute ces raison paraissent concluantes; mais il est cependant bien difficile d'admettre que la langue

141) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 30.

syriaque fût déjà formée dans le courant du 2e siècle avant notre ère, comme Moïse tendrait à le faire croire, puisque nous savons que cette langue ne prit sa véritable forme qu'à l'époque chrétienne. Selon nous Mar Apas Gadina, dont le nom indique une origine syrienne [142]), ܡܪ ܐܦܣ ܓܕܝܢܐ, ne peut être qu'un personnage appartenant à l'école naissante de la littérature qui se développa dans les premiers siècles de notre ère, sous le nom de syriaque. Ce n'était pas non plus un chrétien, comme penche à le croire M. Renan; car rien, dans les fragments que nous a conservés Moïse, n'indique la moindre pensée chrétienne. On ne trouve même pas dans tout le récit une seule réminiscence biblique; au contraire, on y voit dominer le sentiment d'une époque païenne, particulièrement les idées du Mazdeïsme. D'après le livre compilé par Mar Apas Gadina et résumé par Moïse, la terre a commencé par être occupée par des êtres fabuleux, des géants, en lutte ouverte avec les dieux, qui confondent leur orgueil en renversant la tour au moyen de laquelle ils voulaient tenter l'escalade des cieux. On sent là déjà qu'un syncrétisme très marqué s'est produit dans l'esprit de l'auteur du livre résumé par Moïse, et c'est pour nous la preuve que ce livre ne fut pas écrit longtemps avant l'ère chrétienne. En effet Mar Apas Gadina nomme les géants Zérouan, Titan et Japétos, personnages fort en vogue à l'époque du développement des idées syncrétiques en orient [143]), et qui sont de création moderne, relativement au temps que

142) Ce nom veut dire en syriaque *Seigneur Iba le Subtil* (Quatremère, Journal des Sav., 1850, p. 364 — 365).

143) Renan, Hist. des langues sémit., liv. III, ch. 2, p. 239 — 240.

Moïse assigne dans son Histoire au livre chaldéen traduit en grec par ordre d'Alexandre. Si Mar Apas Gadina avait appartenu à l'école chrétienne d'Edesse, il n'eût pas manqué, au sujet de ces êtres fabuleux, de faire le rapprochement que Moïse n'a eu garde d'oublier, lorsqu'il décrit la filiation de Japhet: «Japhet, Mérod, Sirat, Taghlat; c'est-à-dire Japhet, Gomer, Thiras et Thorgom.»

Que faut-il donc voir dans la fable de l'envoyé de Valarschag se rendant à Ninive pour compulser les Archives? Nous croyons qu'il s'agit d'un simple rapprochement imaginé par Moïse et pour un but que l'on va comprendre tout de suite. Comme tous les écrivains de son école et de son siècle, Moïse, quelquefois crédule, il faut le reconnaître, se plaisait à enrégistrer des faits et des données d'une authenticité parfois contestable, et à opérer des rapprochements artificiels, qui ne trouvent leur excuse que dans l'absence de critique qui est le propre des écrivains anciens. Personne ne met plus en doute la fausseté des lettres soi-disant échangées entre Abgar et le Christ, et les théologiens les repoussent comme des documents apocryphes [144]), qui ne sont autre chose que l'oeuvre de ces sectaires des premiers siècles, auxquels on doit encore le testament d'Adam [145]) et autres écrits singuliers, regardés par les Sabiens actuels comme des livres sacrés. Moïse, qui vivait à une époque où ces écrits jouissaient d'une certaine faveur,

144) Allemand-Lavigerie, Essai sur l'Ecole chrét. d'Edesse, p. 120 et suiv.

145) Renan, fragm. du livre gnostique intitulé: Testament d'Adam (Journal as., 1854). — Langues sémit., liv. III, ch. 2, p. 248.

et qui ne discute pas toujours avec bonheur quelques-uns des rapprochements qu'il a faits dans son Histoire, a commis, peut-être sur la foi d'une tradition populaire fort accréditée de son temps, l'anachronisme qui l'a fait si sévèrement taxer d'imposture. Ce que nous voyons dans la prétendue relation de l'ambassade scientifique envoyée par Valarschag auprès de son frère Arsace, c'est tout simplement une flatterie adressée à Isaac Pacradouni, à qui Moïse de Khorĕn avait dédié son livre. Il le compare à Valarschag, qui aurait chargé un Syrien lettré de composer une Histoire de l'Arménie, lui (Isaac) qui vient aussi d'engager Moïse a rédiger les annales de la nation. Le fait est on ne peut plus naturel, et c'est là que réside, selon nous, l'explication de toute cette légende imaginée par Moïse, si toutefois on ne veut pas admettre qu'il fut dupe d'une tradition mensongère.

La question ainsi tranchée donne gain de cause à l'opinion exprimée par M. Renan, que le livre de Mar Apas Gadina est antidaté [146]); avec cette réserve toutefois, qu'au lieu d'être l'oeuvre d'un chrétien, c'est l'ouvrage d'un païen qui vivait vers l'époque du Christ et écrivait dans un idiôme qui était, sans aucun doute, cette langue de transition que nous avons dit avoir pris place entre le chaldéen et le syriaque.

C'est donc un fait très curieux dans l'étude des langues et des littératures de l'Aramée, que celui d'un idiôme mixte servant de point de jonction entre l'élément chaldéen et l'élément syriaque, et reliant ainsi l'époque païenne à l'époque chrétienne. Aussi avons-

146) Renan, Langues sémitiques, liv. III, ch. 8, 256.

nous eu quelque raison d'avancer que c'est dans la littérature arménienne que doit se trouver le trait d'union qui unit les deux cultures.

Le livre de Mar Apas Gadina, dont Moïse nous a conservé la substance, et dont les fragments n'existent plus que dans son Histoire, fut, à ce qu'il paraît, consulté aussi par S. Jerôme [147]). Ce livre est divisé en deux parties: la première est l'extrait même d'un livre chaldéen traitant de questions historiques orientales, et dont il existait une version grecque, faite dans le siècle qui précéda immédiatement l'ère chrétienne. Cette histoire comprenait le récit des événements accomplis depuis les temps héroïques jusqu'au renversement de Vahé. La seconde partie est l'oeuvre personnelle de Mar Apas Gadina, et formait le complément de cette histoire depuis l'avénement de Valarschag jusqu'au règne d'Ardaschès I^er^, vers l'an 114 avant notre ère. Le moment même où se termine cette histoire fut sans doute une des raisons qui engagea Moïse à supposer que Mar Apas Gadina était contemporain de Valarschag.

Les extraits que Moïse de Khorën a faits de l'histoire de Mar Apas Gadina occupent toute la fin du premier livre de son ouvrage, depuis le chapitre 9 jusqu'au 31^e^ inclusivement, et se continuent au livre second, depuis le chapitre premier jusques et y compris le 9^e^. Ainsi que nous l'avons dit, la première partie de l'ouvrage de Mar Apas Gadina embrasse toute la succession des Haïgiens; la seconde partie traite des commencements de la dynastie Arsacide

147) S. Jérôme, t. IV, p. 332 (éd. Cologn.).

d'Arménie. On remarque, dans cette seconde partie, un chapitre d'un interêt immensé pour l'histoire, c'est le tableau du système politique et administratif de l'Arménie sous les rois Arsacides [148]), et ce qui rend ce tableau plus curieux encore, c'est que tout nous porte à croire qu'il ne fait que reproduire le mode d'organisation politique existant dans la Perse, et que les Arsacides avaient emprunté aux plus anciennes monarchies de l'orient. [149])

Il nous reste encore à parler des autres sources araméennes consultées par Moïse de Khorĕn. Celles-ci sont en petit nombre: ce sont quelques citations d'ouvrages syriaques composés par des chrétiens, appartenant à l'école d'Edesse. Sans doute, Moïse aurait pu trouver dans cette littérature de précieux renseignements; il ne l'a pas voulu, par esprit de parti, et afin de ne point s'écarter de la ligne qu'il s'était tracée, à savoir de recourir presque toujours aux sources et aux traductions grecques. On a vu ce que nous avons dit de la réaction contre le syriaque, dont Moïse fut un des plus zélés promoteurs, et l'on comprend dès-lors pourquoi il cite à-peine les ouvrages écrits en cette langue, et pourquoi aussi il n'a pas cherché à tirer grand profit des archives d'Edesse, dont cependant il fait mention à différentes reprises.

Les plus anciens monuments qui nous soient parvenus de la litérature syriaque sont dûs à des Chaldéens vivant à l'époque de la domination des Sassa-

148) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 7.

149) Essai sur la const. soc. et pol. de l'Arm. sous les Roupéniens, dans les Mém. de l'Acad. Impér. des sciences de S.-Pétersb. (1860), série VII, t. III, N° 3, Partie I, § 2.

nides[150]). Le premier écrivain syriaque dont le nom soit rapporté par Moïse de Khorĕn est Lérubna, fils de l'écrivain Apchatar, Ղերուբնայ որդի Ափշադարայ[151]), qui composa une histoire des événements accomplis à l'époque d'Abgar et de Sanadroug. Suivant une opinion admise généralement, Lérubna serait un des disciples de Bardesane.[152])

Moïse cite aussi Bardesane, ܒܪ ܕܝܨܢ, Բարդածան, dont il consulta l'histoire, que celui-ci avait composée d'après les données contenues dans l'histoire des temples et des rois. Il traduisit en syriaque cet ouvrage qui, nous l'avons vu précédemment, avait été écrit par Olympius, pontife grec d'Ani. Cette histoire, dont le texte primitif était perdu, fut traduite plus tard en grec sur la version syriaque. C'est cette seconde version que consulta Moïse. Bardesane, qui vivait dans la seconde moitié du second siècle de notre ère, fut l'un des hommes les plus célèbres de son époque. D'abord fidèle aux dogmes de la véritable église[153]), il combattit à outrance avec sa puissante éloquence, tant vantée par S. Jérôme[154]), par S. Nicéphore[155]) et S. Augustin[156]), les hérésies, qui étaient nombreuses en Syrie de son temps. Mais il fut entraîné dans l'erreur sur la fin de sa carrière et devint l'auteur d'une hérésie distincte de celle des Valentiniens, et à laquelle il donna son nom.

150) Assémani, Biblioth. orient., t. I, cf. Prooemium.
151) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 36.
152) A.-Lavigerie, Essai sur l'école chr. d'Edesse, p. 36. — Renan, Langues sémit., liv. III, ch. 3, p. 255.
153) Damasc., De haeres. p. 295.
154) S. Jérôme, Ep. de scr. eccl., t. IV, p. 111.
155) S. Nicéph., Hist. eccl., liv. IV, ch. 11.
156) S. Aug., Oeuvres, t. VI, p. 2.

Moïse de Khorĕn parle encore d'autres auteurs syriens, mais sans donner leurs noms[157]), et cite une seule fois un certain Barsoma, ܒܪܨܘܡܐ, Բարսումայ, qui avait été le compagnon de captivité du Perse Khorohpoud, Խոռոհբուդ, secrétaire de Schapour, roi de Perse, et fait prisonnier par Julien-l'Apostat[158]). Ce Khorohpoud, qui était devenu chrétien à Constantinople et avait pris le nom d'Éléazar, Եղիազար, avait composé en grec une Histoire des faits et gestes de Schapour et de Julien, et traduit dans la même langue l'histoire de Barsoma, relative aux premiers âges du monde. Moïse nous apprend que Barsoma est appelé par les Perses Rasdsohoun, Ռաստահուն[159]).

Une observation générale sur les sources syriaques, mises à profit par Moïse de Khorĕn, terminera ce que nous avons à dire touchant les renseignements extraits des litteratures araméennes, qui sont contenus dans son Histoire. Bien que, dans plusieurs passages de son livre, Moïse ait donné à entendre qu'il existait une culture syriaque antérieure à Bardesane et à Lérubna, et que le livre de Mar Apas Gadina appartenait à cette culture, en tant que composé dans le courant du II^e^ siècle avant notre ère, comme il le suppose, nous devons croire que le témoignage de l'Hérodote arménien est ici de peu de valeur au point de vue de la critique philologique. Mar Apas Gadina, écrivain païen, ainsi que nous avons essayé de le démontrer, avait mis à profit les documents renfermés dans des archives anciennes, antérieures à l'époque chrétienne;

157) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 24.
158) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 70.
159) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 70.

Moïse semble avoir fait aussi quelques recherches dans des dépôts identiques, et bien qu'il donne aux documents qu'il a consultés personnellement le nom d'archives chaldéennes, tout nous porte à croire qu'il s'agit de documents relativement modernes, et qu'il aura antidatés. On ne saurait accepter sans un contrôle sévère ce que Moïse avance sur les archives d'Édesse et sur les pièces antérieures à notre ère, et qui portent avec elles le caractère de la fable.[160])

En résumé on peut affirmer, et cela d'accord avec M. Renan, que ce que Moïse de Khorĕn et les Grecs appelaient langue, science et littérature chaldéennes, n'était autre chose que ce que les Arabes nous ont transmis sous le nom des Nabatéens; on peut dire aussi que les livres chaldéens cités par Bardesane[161]), par Moïse de Khorĕn[162]), et que S. Éphrem a si vivement réfutés[163]), sont des livres nabatéens. Enfin les sources chaldéennes où puisa Bérose, les ouvrages astronomiques et astrologiques qui lui sont attribués, les documents renfermés jadis dans les archives de l'Asie occidentale et principalement dans la Mésopotamie et la Chaldée, appartiennent à la même culture[164]). Quand la littérature chaldéenne ou nabatéenne se transforma en devenant chrétienne, elle ne cessa point d'exister, puisque le livre de Mar Apas Gadina appartient à l'époque de transition qui unit les deux cultures, païenne et chrétienne, de l'Aramée.

160) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 10, 26 à 28.
161) W. Cureton, Spicil. syr., p. 24. — Journ. asiat. (1852), p. 296 et suiv.
162) Moïse de Khorĕn, liv. I, Appendice.
163) Assemani, t. I, p. 122 et suiv.
164) Renan, Langues sémit., liv. III, ch. 2, p. 241—244.

On peut juger par les débris de la littérature chaldéenne, qui nous sont parvenus, combien le développement intellectuel de cette culture fut florissant, et combien aussi le syriaque acquit d'importance dans les premiers siècles de notre ère, grâce au mouvement imprimé à l'école d'Édesse par les illustres écrivains dont Assémani et, de nos jours, MM. W. Cureton et E. Renan nous ont tracé un tableau si complet. Mais si la littérature chaldéenne eut pour se développer un long espace de siècles, la littérature syriaque au contraire n'eut qu'une très courte existence, car sa décadence et sa chute suivirent de près l'époque de sa grandeur. Ce serait sortir de notre cadre que d'entrer dans les détails qu'exige un pareil sujet, aussi nous ne nous y arrêterons pas d'avantage.

§ 4.

Nous avons exposé dans les chapitres précédents l'importance des sources grecques et chaldéennes, dont s'est servi Moïse de Khorĕn pour composer son Histoire; il nous reste maintenant à examiner le parti que cet écrivain a tiré des sources arméniennes et des renseignements puisés dans les archives. Les premières, bien qu'en petit nombre, ont une véritable importance, puisqu'elles indiquent une culture naissante, de laquelle découle une série de révélations sur les institutions religieuses et civiles des peuples de la haute Asie, dans les temps antiques.

Nous avons démontré dans un autre travail que, dans la période de temps écoulé jusqu'à l'ouverture du V^e^ siècle de notre ère, la langue arménienne n'avait été qu'un idiôme exclusivement vulgaire, dénué de

caractères graphiques et ne s'étant jamais élevé à la hauteur d'une culture savante. Cependant cette langue nous a laissé quelques lambeaux d'une culture peu développée, il est vrai, qui se manifesta à plusieurs reprises sous la forme de poésies populaires conservées par tradition.

Ce phénomène n'a rien du reste qui doive nous étonner; car tous les peuples d'origine arienne ou araméenne ont possédé une culture archaïque peu développée dans leur enfance, et qui n'est autre que l'expression d'une langue plus ancienne, à l'état de formation, et ne se pliant pas aux exigences qu'une culture plus développée subit dans la suite. La poésie est le propre des peuples primitifs; c'est le premier élan de leur génie, qui se manifeste en langage cadencé, et destiné à être chanté soit dans les fêtes publiques, soit dans les cérémonies religieuses. L'Arménie, dans les temps anciens, avait une littérature populaire très restreinte; cette littérature se bornait à de simples chants, composés par les bardes nationaux, et qui se conservaient par tradition, jusqu'au moment où le christianisme fit oublier ces antiques compositions des âges antérieurs, en donnant naissance à des poésies nouvelles, dont les recueils, connus sous le nom de Շարական ou Livre des hymnes de l'église arménienne, nous sont parvenus. «C'est dans ces recueils, dit M .Dulaurier[165]), dont plusieurs pièces remontent aux premiers temps de la propagation du christianisme parmi les descendants de Haïg, dans les III^e^ et IV^e^ siècles, que nous pouvons nous

165) Chants populaires de l'Arménie, p. 22, extr. du Journ. asiat. (1852).

former une idée de ce qu'a pu être, dans l'antiquité, la poésie arménienne. Fécondée par l'inspiration chrétienne, comme elle le fut autrefois par des souvenirs d'un ordre bien différent, mais d'un caractère éminemment national, tantôt elle s'y montre à nous pleine de fraîcheur et de grâce, tantôt elle éclate en accents pathétiques ou sublimes.»

La plupart des morceaux de poésie ancienne qui nous sont parvenus dans le livre de Moïse de Khorĕn, paraissent avoir été retouchés à des époques relativement modernes; mais les obscurités qu'on y rencontre, les faits qui y sont relatés, les appellations qu'ils contiennent, et la couleur abrupte de leur style, suffisent pour distinguer ces morceaux antiques des poésies composées avec réflexion. Les livres saints nous offrent de semblables fragments de poésies fort anciennes, des sortes de cantiques destinés à être appris par coeur[166]), et qui sont l'expression d'une langue archaïque antérieure à celle que les livres écrits nous ont transmise.[167])

C'est en lisant les premiers livres de l'histoire de Moïse de Khorĕn, qu'on voit le parti que cet écrivain a su tirer de ces sortes de documents, soit pour nous faire connaître des faits dont le souvenir n'existait nulle part ailleurs, soit pour contrôler les récits des écrivains étrangers, dont il invoque le témoignage. Plusieurs fragments de ces anciennes poésies sont donnés par Moïse, fragments malheureusement fort peu étendus, que pendant longtemps les éditeurs des oeuvres de cet écrivain n'avaient point su distin-

166) Ewald, Gesch. des Volks Israel, I, p. 21.
167) Cf. Renan, Langues sémit., liv. II, ch. 3, p. 121.

guer du texte même de l'auteur, et qui avaient été confondus dans la prose de notre historien.

C'est seulement dans ces derniers temps que les RR. PP. Mékhitharistes de Venise ont laissé soupçonner que le texte de Moïse renfermait des traces d'antiques poésies nationales, et que M. Meguerdich Émin, savant Arménien, attaché à l'enseignement de l'institut Lazareff de Moscou, a déterminé avec beaucoup de pénétration et de finesse, dans un travail publié dans l'idiôme arménien, la valeur, l'origine et la nature de ces poésies archaïques ou chants traditionnels.[168])

Quelques années après l'apparition du livre de M. Émin, M. Dulaurier reprit en sous-oeuvre le travail du docte Arménien russe, et rendit accessible pour tous les savants l'examen des chants populaires de l'Arménie, dans une notice rédigée en français, et qui parut dans le Journal asiatique[169]). Le travail de M. Dulaurier renferme des considérations nouvelles et des aperçus ingénieux, sur les textes que M. Émin et les PP. Mékhitharistes avaient signalés les premiers à l'attention des orientalistes.

Il n'entre pas dans notre sujet d'examiner les différents genres de poésies qui furent usités anciennement chez les Arméniens, et les travaux de MM. Émin et Dulaurier ont eu un assez grand retentissement dans le monde savant pour qu'il nous soit permis de n'y pas revenir. Qu'on sache seulement que la valeur des différentes expressions qui servaient à désigner

168) Émin, Վէպք Հնոյն Հայաստանի (Moscou, 1850).

169) Dulaurier, Chants populaires de l'Arménie (1852).

ces chants populaires, religieux et traditionnels, est aujourd'hui parfaitement déterminée, grâce au travail du savant arméniste français, auquel le lecteur, curieux d'étudier à fond cette question, pourra recourir.

Les chants historiques de l'ancienne Arménie, sur lesquels Moïse s'est plus d'une fois appuyé dans le cours de ses récits, commencent à l'époque héroïque de l'histoire nationale et ne s'arrêtent que vers l'année 130 de notre ère environ, c'est-à-dire sous le règne du 2[e] Arsacide.

Parmi ces chants et ces poésies, plusieurs appartiennent à une époque fort reculée; les autres sont plus modernes et se récitaient encore, au son des instruments de musique, dans certaines contrées de 'Arménie, du temps même de Moïse, qui les a entendus.[170])

La plus ancienne tradition dont le père de l'histoire d'Arménie nous ait conservé le souvenir est une épopée, qu'il a résumée dans son ouvrage[171]), et qui nous représente Sémiramis, la reine magnifique de l'Assyrie, éprise d'amour pour Ara le Beau, fils d'Aram, l'un des héros de la race de Haïg. Dans cette tradition il est fait mention de dieux, dont la mission consistait à lécher les plaies et les blessures des guerriers, et à les rappeler à la vie. Ces dieux, appelés Արալէզ ou encore Առլէզ, démontrent la relation qui, à une époque fort ancienne, rattachait le système religieux des Arméniens à celui des Assyriens. La reine Sémiramis est encore célèbre dans d'autres chants traditionnels, et sa mort était devenue,

170) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 30, 31.
171) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 15.

pour les bardes d'Arménie, le thème d'une légende nationale.[172])

Quand on arrive à l'époque historique, et que les temps héroïques sont déjà dépassés depuis une longue suite d'années, on voit le génie arménien s'attaquer, non plus à des légendes anciennes et à des traditions surannées, mais à des personnages réels; peindre avec les couleurs de la poésie des hommes que leurs actions avaient fait ranger parmi les dieux, bien que leur existence fût constatée par les historiens les plus véridiques. Ainsi les bardes arméniens célébrèrent dans leurs chants la naissance de Vahakĕn, fils de Tigrane Ier, et assimilèrent ce monarque à l'Hercule grec et à Harpocrate sortant du calice d'un lotus. Le fragment relatif à la naissance fabuleuse de Vahakĕn est fort curieux; il se compose de quelques vers seulement, extraits d'un chant cosmogonique que Moïse avait entendu réciter au son du pampirn dans le canton de Koghtĕn, où les traditions païennes s'étaient maintenues longtemps encore après la propagation du christianisme en Arménie:[173])

Երկնէր երկինս և երկիր,
երկնէր և ծիրանի ծով.
Երկն ի ծովուն ունէր
զկարմրիկ եղեգնիկն.
Ընդ եղեգան փող՝ ծուխ ելանէր.
Ընդ եղեգան փող՝ բոց ելանէր.
Եւ ի բոցոյն պատանեկիկ վազեր,
նա հուր հեր ունէր.

172) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 17, 18.
173) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 31.

Ապա Թէ բոց ունէր մօրուս
ու աչկունք էին արեգակունք ։

«Le ciel et la terre étaient dans les douleurs de l'enfantement;
La mer, aux reflets de pourpre, était aussi en travail;
Du sein des eaux naquit
Un petit roseau vermeil;
Du tube de ce roseau sortait de la fumée,
Du tube de ce roseau jaillissait de la flamme;
De cette flamme s'élançait un petit enfant;
Il avait une chevelure de feu;
Une barbe de flammes;
Et ses petits yeux étaient deux soleils.» [174])

Les emprunts que Moïse a faits aux chants traditionnels de l'antiquité suffisent pour montrer le parti que cet historien a su tirer des traditions orales de sa patrie, et combien il aurait pu pénétrer plus avant dans la connaissance des temps antérieurs, s'il eût fait un plus grand usage de ces poésies qui redisaient les mystères des cultes nationaux et relataient, sous une forme poétique, les événements du passé et les règnes des monarques d'une dynastie éteinte. Il lui aurait été bien facile de faire plus souvent appel à la mémoire de ses compatriotes et surtout des habitants du Koghtĕn, qui conservèrent, plus longtemps que les autres Arméniens, les chants traditionnels, et récitaient avec amour ces souvenirs transmis par la bouche de leurs pères. [175])

La dissertation de M. Émin est l'oeuvre d'un esprit critique et méthodique; elle nous montre aussi que

174) P. Arsĕne, Traité de versific. franç., p. 580.—Emin, Վէպք, p. 26. — Dulaurier, Chants popul., p. 41.
175) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 30.

son auteur est un savant parfaitement au courant des progrès de la linguistique et de l'érudition. S'il n'eût été précédé dans ses appréciations par les PP. Mékhitharistes de Venise, qui ont les premiers reconnu le caractère véritable de ces fragments antiques, M. Émin eût mérité le titre de créateur. Toutefois on doit dire que, quelle que soit du reste l'idée qui, la première, mit en relief ces débris poétiques des premiers âges de l'Arménie, c'est à M. Émin surtout que revient l'honneur d'en avoir tiré un parti sérieux, en relevant, comme il le dit lui même, l'admirable édifice, depuis longtemps en ruines, des chants historiques de la vieille Arménie. [176])

Le travail de M. Dulaurier présente à tous égards le caractère de cette critique scrupuleuse qui est le propre de l'école orientale moderne, et dans son mémoire, le savant arméniste a fait preuve d'une érudition solide et d'une connaissance très profonde de la langue, de la littérature et de la métrique arméniennes. Sans doute, M. Dulaurier a été mis sur la voie du sujet qu'il a traité par les écrits des PP. Mékhitharistes et de M. Émin, mais il a eu le mérite incontestable de le faire sortir des limites d'une publicité restreinte, où l'avait circonscrit parmi nous la langue dans laquelle ces savants s'étaient exprimés. [177])

On doit regretter que la tradition orale, en cessant de se perpétuer parmi les Arméniens, à l'époque du christianisme, ait amené la perte de ces trésors du vieux langage national, et que l'absence de l'alphabet,

---

176) Émin, Վէպք, p. 93, 94.
177) Dulaurier, Chants, p. 54.

dans les temps qui précédèrent Mesrob, ait été la cause de l'anéantissement de ces poésies et de ces chants de l'Armenie païenne, dont les moindres fragments auraient aujourd'hui pour nous tant de prix. C'était en effet dans ces chants qu'il aurait fallu chercher l'histoire véritable, que l'on aurait facilement dégagée des mythes créés par l'imagination des poètes; c'était là aussi que se trouvaient les histoires des dieux nationaux, des héros prédécesseurs des souverains haïgiens; de ces hommes-dieux que l'Evhémérisme créa aux époques anciennes, et qui furent la base sur laquelle reposait l'édifice des cultes et des religions d'autrefois.

Il nous reste à parler d'une dernière source consultée par Moïse, et dont les résultats eussent été féconds pour l'histoire, si l'Hérodote arménien avait compris l'importance des documents renfermés dans les archives de l'orient, qui de son temps possédaient d'innombrables dossiers, aujourd'hui anéantis. Il est vrai que Moïse était déjà fort avancé en âge, quand il entreprit d'écrire les annales de sa patrie, et qu'il ne put ni recommencer des voyages lointains et difficiles, ni prendre le temps de consulter les nombreux dossiers renfermés dans les dépôts qu'il avait visités anciennement. Entouré seulement de quelques livres, bien insuffisants pour rédiger une histoire aussi considérable que celle dont il avait conçu le plan, Moïse écrivit son livre, sans trop s'inquiéter du choix des sources qu'il consultait. Nous avons dit plus haut qu'il ne connut aucun des ouvrages composés par Diodore de Sicile, Arrien, Plutarque et autres, et l'on a vu, par la liste des auteurs qu'il a cités, combien

étaient insuffisants les éléments qu'il a mis à profit dans son Histoire.

On sait, de source certaine, que les peuples de l'antiquité ont toujours attaché une grande valeur aux pièces de toute nature que l'on désigne sous le nom générique d'archives, et que les rois de l'Asie avaient près de leurs palais de grandes constructions, affectées à la réunion des dossiers et des pièces qui constituaient, à ces époques reculées, les trésors intellectuels et historiques des nations. On sait aussi qu'il existait une administration présidant au classement de ces pièces, et Moïse nous apprend que les rois chargeaient des officiers publics de réunir ces matériaux et de les conserver. Moïse leur donne le nom d'inspecteurs des mémoriaux, յիշողութեանց վերակացու.[178])

Les modernes explorateurs des contrées où s'élevèrent jadis les puissantes monarchies de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse, ont découvert parmi les ruines des cités détruites, qui étaient autrefois le siége d'une civilisation fort avancée, les restes d'édifices consacrés à recevoir des dépôts d'archives[179]). Nous savons par le témoignage des livres saints qu'il existait autrefois dans ces contrées des dépôts considérables d'archives[180]). C'est là, sans aucun doute, que Bérose, Abydène, Mar Apas Gadina et tant d'autres écrivains,

178) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 21.

179) Layard, Ruines de Ninive.

180) Esther, II, 23. — Cf. les Βασιλικαί διφθέραι consultées par Ctésias. — Renan, Langues sém., liv. III, ch. 2, p. 282. — Essai sur la const. soc. et pol. de l'Arménie etc; Prolégom., p. 3 dans les Mém. de l'Acad. des sc. de S.-Pét., VII[e] s., t. III, n° 3 (1860).

puisèrent les éléments destinés à mettre en lumière l'histoire des anciens temps.

A part quelques renseignements assez rares, on ne sait que fort peu de chose du contenu de ces dépôts. On en est même réduit à des conjectures touchant les matières qui servaient à conserver l'écriture, et les savants ne sont pas d'accord sur la nature même des documents qui étaient renfermés dans les dépôts. M. Oppert assure avoir découvert que des grammaires et des dictionnaires avaient été gravés à la pointe sur des briques d'argile, et l'on conserve, tant au Musée britannique de Londres qu'au Musée du Louvre, à Paris, des lingots d'or, d'argent et de fer, lesquels sont couverts de signes cunéiformes et semblent, selon toute apparence, contenir les textes de décrets ou de traités du genre de ceux que l'on a transcrits au moyen-âge sur le parchemin, et que les Grecs et les Romains gravaient sur le marbre où sur la pierre. Si l'on s'en rapporte au témoignage des savants versés dans la connaissance des langues antiques de la Chaldée et de l'Assyrie, et habiles à déchiffrer les légendes cunéiformes, on doit croire que les briques en terre sèche, couvertes de signes en forme de coins ou de points de flèches, sont des monuments analogues à ces tessons en terre cuite qui, à l'époque romaine, en Egypte, servaient aux scribes pour rédiger les actes privés et publics. [181])

Quoi qu'il en soit, il est certain que dès la plus haute antiquité, l'orient et principalement les empires des bords du Tigre avaient des dépôts d'archives.

181) Oppert, Expéd. de la Mésopotamie, t. II, passim.

Moïse de Khorĕn fait très souvent mention, dans son Histoire, des archives royales de l'Arménie et des pays étrangers; il constate l'existence de riches dépôts où se trouvaient rassemblés des documents historiques de toute sorte, des pièces relatives à l'administration, à la justice, aux propriétés, etc., vaste répertoire où les savants étaient admis à puiser les renseignements concernant des époques oubliées, et qui ont servi aussi bien aux Chaldéens et aux Syriens qu'aux Grecs et aux Egyptiens, à composer ces précieux écrits qui ne nous sont malheureusement parvenus que par fragments, dans des compilations postérieures.

Dans les premiers chapitres de son livre, Moïse mentionne les archives des nations étrangères et distingue celles des rois, ou politiques, et celle des temples, ou religieuses [182]), où, dit-il, Bérose alla chercher les documents de son histoire, qu'il traduisit en grec, afin de rendre son livre accessible à tout le monde. Ces archives renfermaient, à ce que nous apprend le même historien, «des régistres où étaient constatés les intérêts particuliers des villages, des cantons et même de chaque maison; les différends et les traités généraux se trouvent en grand nombre chez nous, surtout les régistres relatifs à la succession des satrapies» [183]). On le voit, bien longtemps avant que les Arméniens eussent une langue écrite, il existait chez eux des archives, dont les documents étaient rédigés dans des langues étrangères, et qui renfermaient des richesses inappréciables.

182) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 2.
183) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3.

Quand, plus haut, nous avons signalé l'anachronisme que commet Moïse, relativement à l'époque où vécut Mar Apas Gadina, qui, selon cet historien, aurait été à Ninive par ordre de Valarschag, afin de rechercher dans les archives de l'antique royaume d'Assyrie les documents nécessaires pour écrire l'histoire des temps primitifs de l'Arménie, nous n'avons pas pour cela révoqué en doute l'existence d'anciennes archives en Perse. Et en effet, il est évident pour nous que Mar Apas Gadina fit usage de textes déposés dans des archives anciennes, qui avaient pu être conservées par les Séleucides et étaient ensuite passées aux mains des Arsacides, à l'époque de la séparation de la Parthie d'avec le royaume de Syrie, sous Antiochus Théos.

Quel que soit le mobile qui ait décidé Mar Apas Gadina à écrire une histoire d'Arménie, on sait que ce personnage, originaire de la Syrie ou de la Mésopotamie, vivait à-peu-près à l'époque du Christ, c'est-à-dire au moment où Edesse, centre d'une culture qui tendait chaque jour à acquérir de rapides développements, était possédée par les descendants des Arsacides d'Arménie, par cette famille des Abgar, demi-arménienne, demi-syrienne, dont la toparchie originairement héréditaire devint, par la suite, un état dont Rome avait la suzeraineté et s'était arrogé le droit de nommer les souverains.

Mar Apas Gadina, agit-il sous l'inspiration de l'un des Abgar arméniens, ou entreprit-il d'écrire son histoire sans y avoir été engagé par personne; alla-t-il visiter les archives de la Perse, ou se contenta-t-il seulement de compulser les archives d'Edesse, gros-

sies par les richesses qu'Abgar avait apportées de Medzpin? telles sont les questions que l'on se fait de prime abord, et dont la solution est impossible à donner. Tout ce que l'on peut supposer, c'est que c'est dans un dépôt d'archives que ce savant Syrien découvrit le manuscrit chaldéen, traduit en grec, qui lui servit à composer la première partie de son histoire.

On pourrait peut-être supposer que Mar Apas Gadina, originaire de la Syrie ou de la Mésopotamie, ne quitta point sa patrie et se contenta d'explorer les dossiers des archives de l'Osrhoène, archives véritablement d'une richesse inappréciable puisque l'on y trouvait, outre les documents qui composent généralement ces sortes de dépôts, des livres traitant de différentes matières, et qui étaient à la fois des archives et des bibliothèques.

Moïse de Khorĕn ne paraît pas en effet distinguer dans son Histoire les archives des bibliothèques, et c'est ce que prouve la découverte même d'un manuscrit historique parmi les dossiers renfermés dans le dépôt que Mar Apas visita [184]). De plus il raconte que dans les archives existaient des recueils de chants populaires. [185])

Quand Moïse a épuisé la compilation de Mar Apas Gadina, il cite de temps à autre les archives. Mais il est surtout un passage d'une grande valeur historique, et qui prouve à quel point les anciens attachaient d'importance à ces sorts de dépôts, et l'ordre admirable qui régnait dans les classements. Le passage de Moïse est formel à cet égard, et même il indique

184) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
185) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 14.

de quelle manière chaque dossier et chaque pièce étaient catalogués. Il s'agit de l'histoire d'Edesse depuis les derniers rois Arsacides, jusqu'à Abgar et à Erouant.[186])

Խնդիր արասցես ի Կեղակքունի ի գաւառին Սիւնեաց, և գտցես յառաջին հազներդութեանն յերեք տասանեւրորդ թուին, զի վկայէ յԱդեսիայ դիւանին լինել ամենայն գործոց առաջին թագաւորացն մերոց մինչև ցԱբգար, և զայլոն։

«Cherche à Kéghakhouni, dans la province de Siounikh, et tu trouveras, premier dossier, N° 13, l'assurance que, dans les archives d'Edesse existe l'histoire de tous les faits et gestes de nos derniers rois jusqu'à Abgar, etc.»

De ceci on peut conclure que le classement des archives, dans l'antiquité, ne le cédait en rien à celui que des ordonnances souveraines ont décrété dans le cours de notre siècle; car si l'on compare le système qui fut suivi dans les archives d'Édesse avec celui qui a été mis en pratique dans les dépôts de nos grandes administrations de Paris et des départements, on verra que le principe est identiquement le même.

Les archives d'Édesse étaient divisées: 1° par provinces; 2° par cantons; 3° par villages et satrapies; 4° les archives de chaque village étaient réparties en dossiers, et 5° enfin chaque dossier se composait de plus ou moins de pièces.

Ainsi, en admettant que les archives d'Édesse existassent encore, et qu'un érudit eût voulu vérifier par lui-même l'assertion de Moïse de Khorĕn, qui écrivait il y a maintenant quatorze siècles, il aurait trouvé

186) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.

sans peine, d'après les indications si précises de l'historien arménien, la pièce n° 13 du dossier Ier du canton de Kéghakhouni, rangé dans les archives de la province de Siounikh, et nul doute qu'il n'aurait découvert, à l'endroit indiqué, une pièce relative à la succession des rois qui précédèrent et suivirent l'Abgar dont il est question chez Moïse de Khorĕn.

L'antiquité, qui possédait des trésors si considérables, ne nous a transmis que des fragments insignifiants des innombrables documents qui étaient renfermés dans les centres intellectuels de l'Asie. Si Moïse de Khorĕn avait profité de quelques-uns de ces trésors, si d'autres écrivains n'avaient point été si sobres de citations et d'extraits, aujourd'hui le monde païen, qui est l'objet des plus sérieuses investigations, reparaîtrait dans toute sa vérité. On peut faire aux écrivains de l'antiquité et à ceux des premiers siècles de notre ère le grave reproche, d'avoir laissé perdre les richesses qu'ils étaient à même de recueillir et de nous transmettre, et, disons-le, si les écrivains du moyen-âge, au lieu de nous livrer cette prodigieuse quantité d'écrits médiocres et sans valeur, qui forment la portion la plus notable des productions des littératures orientales et occidentales, comprises entre le Ve siècle de notre ère et le XVe, eussent employé les dix siècles qu'il ont mis à composer des livres de théologie, de scolastique, de polémique futile et d'élucubrations de toute sorte, à transcrire les chefs-d'oeuvre de l'antiquité, l'humanité serait peut-être à l'heure qu'il est en avance de plusieurs siècles, et la barbarie musulmane aurait accepté, déjà depuis de longues années, la civilisation et les lumières que nous com-

mençons seulement à répandre chez elle, et dont elle s'obstine à méconnaître les bienfaits!

—

Nous avons essayé, dans la mesure de nos forces, de prouver quelle place glorieuse Moïse de Khorĕn occupe dans l'histoire littéraire de l'orient, le rôle éminent qu'il a joué parmi ses compatriotes lettrés, durant le grand siècle de la culture intellectuelle de l'idiôme arménien, et nous avons démontré quels services il a rendus à l'histoire, en nous transmettant quelques-uns de ces fragments des anciennes littératures de la Chaldée, de la Syrie et de la Grèce, qui jetèrent tant d'éclat pendant les siècles qui précédèrent et suivirent l'ère chrétienne.

Nous avons prouvé quel prix on doit attacher à son livre, et nous avons réfuté les opinions des critiques qui ont taxé Moïse d'imposture et ont cherché à diminuer le mérite de l'ouvrage capital qu'il nous a transmis. Sans doute, l'histoire que composa l'Hérodote arménien n'est pas exempte de fautes, et cet auteur a eu le tort de vouloir combiner les témoignages des livres saints avec les données que lui ont fournies les livres de la Chaldée et de la Grèce, par des procédés artificiels, dépourvus de tout sentiment de critique; mais qu'on se reporte au temps où écrivait cet illustre historien, et l'on verra que Moïse s'est toujours maintenu au-dessus des idées de son temps, des préjugés de son siècle, et qu'il a fait faire un pas immense aux études historiques de sa patrie.

En terminant, qu'on nous permette de rappeler ici ce qu'un vénérable prélat arménien nous dit un jour,

à propos des critiques sévères qui s'efforcent de rabaisser le mérite de Moïse de Khorĕn : « Un jour l'Europe savante le proclamera *grand*, pour l'époque où il vécut ; un jour viendra, où ceux qui l'ont calomnié lui rendront justice ; car lorsqu'ils auront bien étudié notre *Khorĕnatzi*, ils reconnaîtront sa sincérité, et ils finiront par lui accorder le titre de père de l'histoire d'Arménie, que nos aïeux lui ont toujours décerné! »

Paris, 15 février 1861.

(Tiré du Bulletin, T. III, pag. 531—583.)

$\frac{15}{27}$ Février et $\frac{12}{24}$ Mars 1861.

Explication de quelques inscriptions, photographiées par M. Sévastianof, au mont Athos, par M. Brosset.

§ 1.

Il m'est tombé dernièrement entre les mains une photolithographie, exécutée à Paris, dans l'établissement de Lemercier, d'après un dessin ou sous la direction de M. S. Poitevin, car les noms de ces deux artistes se trouvent au bas de la Planche. C'est la reproduction d'une de ces belles photographies relevées par M. Sévastianof dans les couvents du mont Athos, que j'avais pu voir, il y a deux ans, seulement en passant, chez ce zélé photographe, lors de son premier séjour à S.-Pétersbourg, dans un de ces courts moments qu'il accordait au commun des curieux. J'y avais déjà reconnu une reliure en argent, du genre de celle qui recouvre, à la Bibliothèque Impériale publique, le bel Evangile grec du IX^{e} s., de l'impératrice Théodora. Celle-ci, de grandeur naturelle, renfermait un Evangile grec, du XI^{e} s., suivant M. Sévastianof, appartenant au couvent Ibérien du mont Athos, Evangile qui a huit centimètres de hauteur, sur un peu plus de 6 de largeur, et de 3 en épaisseur. De tels livres,

en langue géorgienne, se rencontrent fréquemment en Iméreth et surtout dans les églises principales de la Mingrélie, comme en général dans les églises du rit grec, — où on les nomme надпрестольныя — «déposés sur l'autel,» car ils y demeurent continuellement, hors le temps du saint sacrifice. Ils portent presque invariablement un mémento, faisant foi qu'ils ont été écrits par Giorgi Mthatsmidel, i. e. de la Montagne-Sainte, ce traducteur qui succéda à S. Euthyme dans le gouvernement du couvent des Ibériens, au mont Athos, et qui compléta ou refit à nouveau la traduction d'une bonne partie des livres saints, ainsi qu'on le voit dans la longue liste de ses oeuvres. Non sans doute que le saint moine géorgien ait eu le temps de faire toutes les copies qui lui sont attribuées, mais parce que, comme je le suppose, toutes ces copies sont censées, pour plus d'authenticité, exécutées d'après le même original, à la fin duquel se trouvait le mémento en question, qui a été transcrit avec le reste. Notre Musée asiatique possède plusieurs manuscrits géorgiens, avec de pareilles mentions, que les dates prouvent avoir été simplement transcrites, sans que les copistes aient daigné faire attention aux anachronismes qui en résultent.

Quoi qu'il en soit, la photolithographie objet de cette notice, me fut communiquée il y a quelques semaines par M. Destounis, comme pouvant m'intéresser, à cause de certaines légendes géorgiennes, sans que son attention eût été attirée, à ce qu'il semble, par des restes à-peine perceptibles d'une inscription grecque, gravée en creux, excessivement fine et peu lisible.

Voici d'abord quelques détails sur cette reliure. L'un des plats représente le crucifiment, indiqué par ces deux mots géorgiens, inscrits tout en haut et bien lisibles ჯვრის წერა «Le crucifiment.» Le Christ est attaché à la croix; à sa gauche une sainte femme debout, pieds nus, la tête nimbée et penchée dans l'attitude de la douleur, une main appuyée sur la croix, l'autre pendante; derrière elle, trois hommes debout aussi, dont un ayant des bottes aux pieds, peut-être un soldat, S. Longin, tourné vers le Sauveur; à droite, trois saintes femmes, dans la même attitude et la tête nimbée, et derrière elles un quatrième personnage. Les ombres accusent un fort relief.

L'autre plat représente Jésus-Christ assis, la tête portant sur une croix nimbée, tenant de la main gauche un vieillard, qui semble sortir d'un tombeau, dont les dalles s'aperçoivent en bas, et qui est agenouillé. Derrière cet homme un personnage debout, que rien ne caractérise, et qui tend les deux mains vers le Christ. Tout en bas du tableau, on voit un squelette encore inanimé, couché par terre [1]); dans le haut, deux personnages nimbés et un troisième qui ne l'est pas; enfin, à la droite du Christ, trois personnages nimbés, coiffés de bonnets carrés qui ressemblent à ceux que l'on voit dans certains tableaux anciens sur les têtes des Juifs. Comme c'est ici une scène de résurrection, on voudrait reconnaître dans plusieurs caractères géorgiens placés sous la bordure

1) Une scène de résurrection analogue à celle-ci se voit dans le bel ouvrage de H. Schultz, Die Kunst des Mittelalters... Dresde, 1860, Pl. XXIII, avec le mot grec ΑΝΑΣΤΑΣΙΣ; cathédrale de Trani et Ravello.

supérieure du cadre le mot ႠႶႣႢႭႫႠჂ «la résurrection;» mais les traits en sont si faibles que cette lecture reste douteuse.

Sur la lame d'argent à charnière, destinée à couvrir la tranche du livre dans le sens de la longueur, on voit quatre médaillons, renfermant des bustes de saints, nimbés, auprès desquels on lit, à partir du haut: ႼჂ ႫႠႧႤ·ႫႠႾႰႤႡႤႪႨ «S. Matthieu l'évangéliste,» distribués en trois lignes. Au-dessous, ႼჂ ႫႠႰႩႭႱ ႫႠႾႰႤႡႤႪႨ «S. Marc l'évangéliste». Plus bas: ႼჂ ႪႩႠ·ႫႠႾႰႤႡႤႪႨ «S. Luc l'évangéliste,» enfin ႼჂ ႨႭ·ႫႠႾႰႤႡႤႪႨ «S. Jean l'évangéliste.»

La lame couvrant par en haut la tranche du livre est aussi ornée de trois médaillons: au centre, le buste du Sauveur, sur la croix nimbée, tenant de la gauche le livre des Evangiles et bénissant de la droite, sans légende visible; à droite, un buste de saint, dont la légende n'est pas lisible; à gauche, un autre buste, près duquel on peut lire seulement ႬႠႧႪႨႱ ႫႚႤႫႤႪႨ et, en suppléant au commencement ႼჂ ႨႭ... on a «S. Jean-Baptiste.»

Jusqu'ici il ne s'agit que d'un produit curieux, mais assez vulgaire, de l'art du relieur en métal, apparemment de fabrication grecque, mais qui n'a rien de remarquable comme sujet, comme exécution, ni comme conservation. L'intérêt principal de cette pièce résulte pour nous d'une inscription grecque, à-peine perceptible à l'oeil nu, gravée sur la plaque destinée à recouvrir par en bas la tranche du livre. Cette inscription, en huit lignes, de caractères extrêmement menus, n'a pu que difficilement être tracée telle que

nous la voyons sur la Planche photographiée. En tout cas le métal présente de telles inégalités, ou la photographie a été prise dans des conditions si désavantageuses, qu'une bonne partie des mots échappe même à une forte loupe.

Le style de l'écriture, dans les parties les mieux conservées, est d'une bonne main cursive, et de la forme généralement usitée dans les manuscrits grecs soignés. N'étaient l'itacisme, les imperfections de la langue et de la photographie, il n'y aurait pas à se plaindre.

Faute d'une reproduction lithographiée de ce texte, qui présenterait d'énormes difficultés, pour peu de profit réel, je vais en donner la lecture, fruit des efforts réunis de M. Nauck et de moi: il n'y a pas plus de deux ou trois accents indiqués.

1. Δευσις της υπερεβλογουμενις δεσποιν-
2. ις τυμιου θεκου και αμολυντου....
3. μητρος της κυρας ∴ της πορτ-
4. αυτυσας υπο κυρου του αφθεν ∴ του γε-
5. ωργι δαδιανου της· μηνκρηλιας ∴ δυνα-
6. ϛι εν το ἀγυο εὐαγγεληω ∴ τουτω ∴
7. ῦσι πρεσβηες[2]) και υκεσιες της λαυρας
8. της συνης

La seconde ligne, la plus maltraitée de toutes, et le commencement de la troisième, sont restitués par des conjectures très hazardées, dont le risque me revient à moi seul; à la 4^{e}, je voulais lire «υπο του διαφορου του» par l'excellent, au lieu de υπο κυρου αφ-

2) Πρεσβεῖαι, deprecationes, Thes. l. graec.; πρεσβεῖον, présent honorifique.

θεντου. Pour le reste, voici les notes que m'a remises obligeamment mon savant collègue:

«V. 1. Certum videtur υπερεβλογουμενις, i. e. υπερευλογουμενης. Vocabuli δεσποινις extremae litterae legi non possunt. V. 3. Certum puto αφθεντου, item v. 5 et 6 Δαδιανῶ τῆς Μινκρελιας δυναστη εν τῳ ἁγίῳ εὐαγγελίῳ. Quae sequuntur non intelligo. Extrema verba significant, nisi fallor, πρεσβείαις καὶ ἱκεσίαις τῆς χαριτισσίνης.»

De ces remarques il résulte que les principales différences entre la lecture de M. Nauck et la mienne sont dans le mot αφεντου, que je lis διαφορου; dans le cas attribué au mot δαδιανω, que je lis δαδιανου, et dans les derniers mots, que je lis λαυρας της συνης.

Je traduis: «Prière à la souveraine bénie entre toutes, à la vénérable mère de Dieu, à la mère immaculée, à la dame Portaïtissa (de la porte), par l'excellent Géorgi-Dadian, dynaste de Mingrélie. Il y a dans ce saint Evangile les messages et requêtes de la laure du Sinaï.»

Il n'y a donc aucune espèce de doute que le livre renfermé dans notre reliure n'ait été un Evangile, grec suivant M. Sévastianof, qui l'a eu entre les mains, offert par un dadian du nom de Giorgi, à N.-D. d'Ibérie, connue sous le nom de Portaïtissa, «привратница, de la porte,» par ce qu'elle était exposée en effet audessus de la porte du couvent fondé au mont Athos par S. Athanasé, Géorgien, au X^{e} s., agrandi et enrichi par d'autres Géorgiens, S. Thornic, S. Ioané et son fils Euthyme, après l'an 976, — image dont on voit quantité de copies en Russie: p. ex aux Nicolskïa vorota du Kremlin et dans l'église de N.-D. d'Ibé-

rie, dans la Ville-Chinoise, ainsi que dans un oratoire au bas de la tour de Soukharef, à Moscou, enfin au monastère de Valdaï.

Il serait hors de propos et trop long de rapporter ici toute la série des fondations dues aux rois, aux dynastes et même aux simples particuliers géorgiens, dans les saints lieux de Jérusalem, dans l'île de Chypre, au mont Sinaï et dans les divers monastères du mont Athos. Je me contenterai de renvoyer le lecteur curieux à l'Hist. de Géorgie, p. 303, 337, 374, 464; aux Addit. et éclairciss. p. 189. L'archimandrite russe Porphyri, qui visitait le mont Sinaï dans ces dernières années, y a recueilli de nombreux et incontestables témoignages de la dévotion des Géorgiens pour ce saint asyle. Ainsi les faits sont démontrés par des preuves authentiques, de diverses époques. A-propos du couvent du mont Sinaï, le t. IV du Corpus inscr. graec., N° 8634, p. 297 du texte et Pl. XII, renferme une inscription grecque, très intéressante, où la fondation de ce saint asyle est attribuée à l'empereur Justinien, en l'an 6021 du monde, 527 de J.-C, et l'achèvement du travail à la 30e année de cet empereur, i. e. en 557.

Le savant éditeur dit que l'année du monde est donnée suivant l'ère alexandrine de Panódore, ce qui n'est pas complètement exact, car l'ère de Panodore place la naissance du Christ en 5490. Ce n'est pas non plus exactement l'ère mondaine d'Antioche, qui fixe la naissance de J.-C. en 5492, c'est quelque-chose d'intermédiaire, qui reporte l'ère chrétienne à l'an 5494. Sur ces variations, je renvoie le lecteur au t. III des Etudes historiques du savant professeur français Daunou.

En ce qui touche spécialement les dadians de Mingrélie, l'archevêque de Karthli Timothé, qui fit en 1755 et 56 le pélerinage du mont Athos et de Jérusalem, ne nomme aucun dadian parmi les bienfaiteurs du couvent géorgien du mont Athos, mais il parle d'un couvent de S.-Georges, à Jérusalem, construit par les dadians, dans la rue des Juifs, et des portraits du dadian avec son épouse, qui se voient là même, au couvent de la Croix. Comme la relation de Timothé a été imprimée à Tiflis, en 1852, par les soins de M. Pl. Iosélian, on peut voir ces notices p. 157, 159. Il est à ma connaissance que les couvents de Jérusalem possèdent encore en Mingrélie de bonnes métoques ou dépendances, notamment à Koskher, lieu visité en 1659 par Dosithée, patriarche de Jérusalem, et dont j'ai fait mention dans mon Voyage, 9e Rapp. p. 2 sqq.

Maintenant il serait intéressant de fixer l'époque du dadian Giorgi, mentionné dans notre inscription, comme ayant adressé ses hommages et prières à N.-D. de la Porte et à la laure du mont Sinaï, si mon déchiffrement est exact. Les listes généalogiques donnent trois dadians du nom qui nous occupe: Giorgi 1er, le premier des dadians indépendants, mourut en 1323; le second régna de 1345 à 1384; le troisième, de 1572 à 1582. Je crois, eu égard à l'homonymie, que le couvent de S.-Georges, à Jérusalem, doit avoir été fondé par l'un de ces trois princes: non toutefois par le dernier, dont le règne a été trop agité, à ce qu'il me semble, pour qu'il ait pu penser à de pareilles affaires; non peut-être par le premier, dont nous ne savons absolument que le nom présumé de son

père et la date de sa mort; mais bien plus probablement le second, sur lequel les renseignements ne sont pas moins pauvres, mais dont le long règne put lui permettre de s'occuper plus à loisir d'établissements lointains. Ainsi, suivant moi, la reliure à laquelle est consacrée cette notice et l'inscription grecque pourraient remonter au XIV^{e} s., et plus spécialement au temps du dadian Giorgi II. C'est tout ce que je puis dire, n'ayant point vu le manuscrit, qui probablement fournirait des renseignements plus positifs et plus circonstanciés.

Tel était le résultat de mon travail, non entièrement satisfaisant, si ce n'est en ce qui touche N.-D. Portaïtissa et le dadian Giorgi, dont les noms n'offrent aucun doute, quand le 27 mars je trouvai à la Société Impériale archéologique l'original même de la photolithographie dont j'ai parlé, pièce supérieurement exécutée, dont l'étude a singulièrement modifié ma première lecture. Cette Planche est de grandeur naturelle, la même que celle de la photolithographie, toute dorée et semée de 17 rubis, de 7 saphirs et d'une améthyste: deux pierres sont tombées de leurs chatons. Au bas de la croix on distingue très bien une tête de mort (calvaria); les inscriptions géorgiennes, telles que je les ai déchiffrées, sont parfaitement lisibles. Quant à celles des trois médaillons couvrant la plaque destinée à protéger la tranche d'en haut, on lit sans peine: ႣႤႣႠ ႶႧ, la Mère de Dieu; ႨႱ ႵႤ, Jésus-Christ; ႨႤ ႬႠႧႪႨႱ ႫႺႤႫႤႪႨ Jean-Baptiste. Reste la grande inscription grecque, non moins nettement tracée:

Δευσισ ⁘ τισ ὑπερεβλογημενισ Δεσποινισ υμων θκου ⁘ και αυπαρθενου ⁘
μαρυασ ⁘ τισ κιρασ ⁘ τισ πορτιτυσασ ⁘ ὑπομου του αφτέν ⁘ του Γεωργι Δαδιανου τισ μηνκρηληασ ⁘ δυνασισ εν τω αγυο εὐανγελιω ⁘ τουτω ⁘
ὗσι πρεσβησ καὶ υκησιεσ τισ χαρητισ αμην

Le lecteur attentif apercevra du premier coup-d'œil les différences de ce texte rectifié, comparativement au précédent, et les modifications du sens qui en résultent:

«Prière à notre toute-bénie souveraine, Mère de Dieu et toujours vierge Marie, la dame Portaïtissa, par moi le seigneur Giorgi-Dadian, maître de la Mingrélie. Dans ce saint Evangile sont des hommages et supplications *pour obtenir grâce*. Amen.»

Les plus fortes déviations des règles de la langue et de l'orthographe se voient à l'avant-dernière ligne, dans les mots πρεσβησ et υκησιεσ pour πρεσβειαι et ικεσιαι, et χαρητισ pour χαριτος. Ce dernier mot, avec le suivant et l'interprétation que j'y donne, me paraissent seuls douteux. Il ne peut plus, du reste, avec

cette lecture, être mention du couvent gréco-géorgien du mont Sinaï.

§ 2.

Je parlerai maintenant, dans l'ordre où les matériaux sont venus à ma connaissance, d'une belle Planche photographiée que m'a remise M. Sévastianof le 23 mars de cette année. C'est également la reliure en argent d'un manuscrit grec des quatre Evangiles, daté suivant lui de l'an 1323, mais dont je n'ai pas de spécimen. Ce volume a une épaisseur de près de 4 centimètres, et les plats, d'un peu plus de 14 centimètres de long, sur presque 10 de large, sont divisés chacun en quatre tableaux. Celui de dessus représente à droite trois anges, avec l'auréole, tenant un bâton de pélerin, dont deux assis, et le 3e debout, la tête environnée du nimbe avec la croix, auprès d'une table couverte de mets. Une inscription géorgienne... სამებ «la... Trinité,» nous avertit que c'est ici la visite des trois anges chez Abraham; Gen ch. XVIII; le nimbe avec la croix qualifie le Verbe incarné, auprès duquel se tiennent deux personnages, le vieil Abraham et Sara, son épouse. A gauche, dans un autre compartiment, deux personnages nimbés, tenant, l'un un rouleau, l'autre un livre, et supportant un petit temple, au milieu duquel se voit la croix dans un calice, sont marqués des noms à-peine lisibles, ⲡⲉ ⲡⲗ, S. Pierre, ⲡⲉ ⲡⲩⲗ, S. Paul. En bas, à droite, la Vierge, assise sur ce fauteuil bien connu de ceux qui ont manié des monnaies byzantines, et les pieds sur un coussin, l'enfant Jésus sur les genoux, dans l'attitude de bénir; vis-à-vis d'eux, à genoux, un homme d'âge respectable,

portant un turban, d'où sort un bonnet pointu, et devant lui, un enfant coiffé d'un turban énorme. M. Sévastianof m'a dit que ces costumes sont moldaves. Audessus d'eux, sur une corniche ႸႤႰႫႦႠႬ჻ႹႭႪႠႷ ႸႥႨႪႨ჻ႻႤႫႨႱႨ «Chermazan Tcholaqachwili; son fils.» Ce sont, comme on le verra plus bas, les noms des personnes qui ont offert le présent Evangile au couvent des Ibériens.

Sur l'autre plat de la couverture, le premier tableau en haut, à droite, représente un enfant nimbé, au berceau, et près de lui un personnage assis, tenant sous son bras gauche une sorte de fourche, à trois dents, liées par un ruban, dans sa main droite une sorte de quenouille. Plus haut, à gauche, la Vierge nimbée, assise sur une estrade drapée, près d'une table chargée de mets, derrière laquelle deux hommes se dirigent vers la divine mère, l'un d'eux tenant un drapeau. Derrière eux un personnage nimbé, que je crois être S. Joseph, et tout en haut, dans le ciel, le buste d'un personnage nimbé, donnant sa bénédiction. Je pense que c'est ici l'adoration des bergers, instruits par une voix céleste de la naissance du Sauveur. Sous ce tableau, une autre scène me paraît représenter l'adoration des mages, près de l'enfant Dieu au berceau. Tout vis-à-vis, un troisième tableau retrace, autant que je puis le deviner, la S^{e} Vierge et S. Joseph retrouvant J.-C. au temple, parmi les docteurs. Un quatrième tableau, en haut, à gauche, est resté énigmatique pour moi. Devant un personnage nimbé, debout dans une grande chaise à dossier et portant une croix ordinaire, avec le support pour les pieds du crucifié, se tiennent debout cinq personnages, dont

deux semblent être des membres du clergé; derrière la chaise, quatre autres personnages debout, dont un clerc, à bonnet carré, et un autre tenant un grand cierge. Un autre cierge, posé sur un autel, éclaire aussi la scène. Malheureusement aucune inscription n'explique ces quatre tableaux.

Naturellement je n'ai parlé que des personnages représentés, sans m'étendre sur la description architectonique, absolument dépourvue de perspective, des lieux où les faits décrits s'accomplissent.

La plaque métallique recouvrant la tranche du livre, dans la longueur, porte quatre médaillons, avec les noms ՔՆ ՅՊ ՕՓՒՕՆՒՒ, S. Jean Chrysostome; ՔՆ ԿԲԳ, S. Basile; ՔՆ ԳՒՊԳՕԳ, S. Grégoire; ՔՆ ՔԿՆԼ (sic), S. Nicolas. Sur la lame recouvrant la tranche d'en haut, trois médaillons avec des figures de saints, analogues à celle de S. Georges sur la monnaie russe bien connue de Iaroslaf, tenant tous une croix, et les noms ՔՆ ԳՊ, S. Georges; ՔՆ ՇՀՔՒՊ, S. Démétrius; ՔՆ ՓՒՊ, S. Théodore; seul, S. Georges porte une croix longue, de sa main droite levée. Les deux autres ont de petites croix et les deux mains sur la poitrine.

La partie la plus intéressante de notre reliure est la plaque couvrant par en bas la tranche du livre, où est tracée, en très belles lettres grecques, l'inscription suivante.

※ ΤῸ ΠΑΡῸΝ ΘΕῙ ΚΑΙ ΪΕΡΟΝ ΤΕΤΡΑΕΒΆΓΓΕΛΙΟΝ . ΕΚΟΜΪ̈ΘΙ ΠΑΡΑ ΤΟΥ̃ ΕΝ ΔΟΞΟΤΆΤΟΥ ΑΡΧ́ΤΟC ΚΫΡΟΥ̃ CΑΡΜΑΖΆΝΙ ΒΕΖΕΪ̈ΡΙ ΕΪ̃ΟΥ ΤΟΥ̃ ΡΕΒΑΖ . ΔΪ̈ ΑCΥΝΔΡΟΜΕ̃Ι . ΚΫΡΟΥ ΓΑΒΡΪ̈Η̄Ὰ . ΙΕΡΟΜΟΝΆΧΟΥ . ΤΟΥ̃ ἘΞ ΑΘἨΝ

Ayant examiné ces lignes avec M. Nauck, nous n'avons trouvé de difficultés et d'imperfections que dans les abréviations ΘΕΙ pour θεῖον, ЄKOMΙΘΙ pour ἐκομισθη, APXTOC pour ἀρχόντος, et CYNΔPOMЄΙ pour συνδρομης.

Le sens est donc: «Le présent, divin et sacré volume des quatre Evangiles, a été offert de la part du très glorieux commandant Kyr Sarmazani, visir, fils de Réwaz, avec la coopération de Kyr Gavriil hiéromonaque d'Athos.»

Conséquemment, nul doute que le manuscrit dont il s'agit n'ait été envoyé au monastère Ibérien par le vizir Sarmazan, fils de Réwaz, qui aura fait les frais de la reliure, puisque nous l'y voyons figurer avec son fils dans le quatrième tableau du plat supérieur. Les mots ἐκομίσθη παρὰ font comprendre que le manuscrit a été envoyé de la part de Sarmazan, et la suite, que ce fut par l'entremise du hiéromonaque Gavriil.

La beauté de la reliure, la bonne conservation et l'air moderne des lettres de l'inscription, permettent de chercher dans des temps rapprochés de nous le donateur de notre manuscrit. Or, précisément au commencement du XVII^e^ s., l'histoire du royaume de Cakheth mentionne un Chermazan Tcholaqachwili, auquel Kéthéwan, femme du roi David II, mort en 1603[3]), après six mois de règne, confia son fils Théimouraz, pour le conduire en Perse et obtenir de Chah-Abas la survivance du titre royal aux dépens de son beau-frère Giorgi, à qui le roi Alexandré II destinait le

3) Hist. mod. de la Gé. t. I, p. 157.

trône. Le roi Artchil, dans ses poésies [4]), relate le même fait, et qualifie Chermazan de sakhlth-khoutzési, dignité de cour qui répond à celle de grand-maître ou grand-maréchal du palais, proprement «l'ancien de la maison.» Cet emploi, à la cour des monarques géorgiens, était le signe de la plus haute confiance et donnait à celui qui l'exerçait l'autorité de premier ministre: c'est là ce que notre inscription grecque rend par les mots «*arkhon*, *vizir*.» Iskender Mounchi, dans son histoire des Sofis [5]), mentionne aussi deux fois Chermazan, comme ayant principalement influé, en 1613, sur la détermination prise par les deux rois Théimouraz 1^er^ et Louarsab II, de résister aux empiètements de Chah-Abas. Comme je ne connais ni la vie ni la date de la mort de Chermazan, je ne puis préciser l'époque du présent fait par lui au couvent Ibérien; mais il me paraît peu contestable que ce fut ou entre les années 1605 et 1616, les premières du règne de Théimouraz, avant sa première expulsion par les Persans, ou mieux peut-être, lorsqu'en 1619 ce prince vint à Constantinople et reçut des religieux de la Ste-Montagne des secours pécuniaires pour quitter la Turquie et rentrer dans ses états [6]). Dans ce dernier cas, il me semble que le présent offert par Chermazan doit avoir été en relation quelconque avec le prêt dont parle l'historien.

§ 3.

J'ai à parler en troisième lieu d'une croix prove-

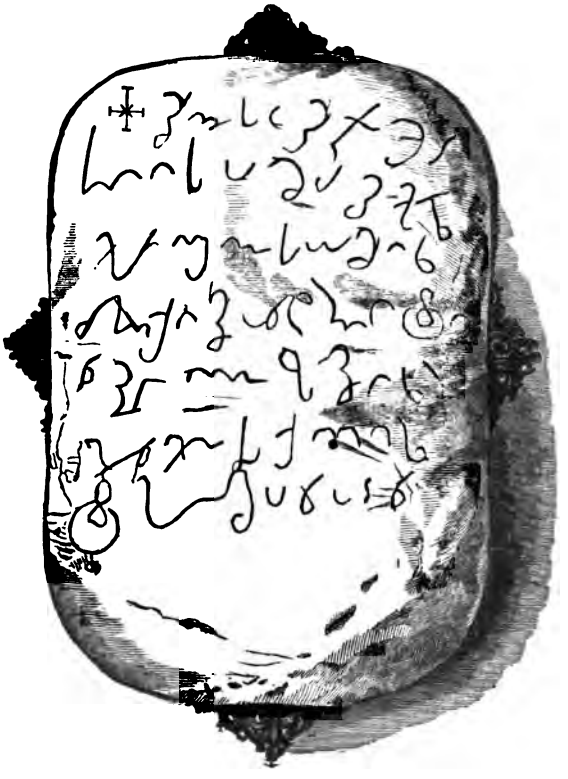
4) Ed. Tiflis, 1853, § 89, 48.
5) Hist. mod. de la Gé. t. I, p. 474, 476.
6) Mém. de l'Acad. VI^e^ sér. sc. pol. t. V, p. 274.

nant de la même collection; «elle est en or, suivant M. Sévastianof, et représente à l'aide d'une mosaïque en pierres précieuses, de diverses couleurs, séparées par des cloisons, Jésus crucifié; elle est ornée d'émail et posée sur un coussin d'époque plus récente, avec filigrane d'argent. On y voit une inscription géorgienne.»

Pour compléter cette description, je dois dire que ce monument se compose de trois parties: la croix même, son coussin et la plaque d'argent où est l'inscription. La croix est d'or, de la forme la plus ordinaire, les bras plus courts que le corps, et creuse endessous. Le Sauveur, la tête posée sur le nimbe crucigère, barbue et penchant sur le bras droit, le bas du corps couvert d'un linge descendant à mi-cuisses, les pieds séparés et posés sur un support, au-dessous duquel est un crâne (calvaria): le tout en mosaïque de pierres précieuses, de diverses couleurs, séparées par des cloisons, d'un travail très soigné et entouré de festons bien exécutés. C'est là ce qui fait le mérite de ce genre d'ouvrage, dans leqüel excellaient les artistes byzantins, et qui doit être d'une assez grande antiquité. Au-dessus de la tête du Sauveur, on lit en trois lignes de beaux caractères grecs: ΙϹ ΧϹ | ΟΒΑ-ϹΙΛЄϹ | ΤΗϹ ΔΟΞΗϹ «J.-C., le roi de gloire.» Ainsi exécutée, la croix est déposée dans une alvéole remplie d'un mastic noir, auquel elle n'adhère plus, cantonnée, dans les intervalles des 4 divisions, de filigrane et de quatre pierres précieuses. C'est là ce qui forme le *coussin* de M. Sévastianof, aux angles élégamment arrondis, et enrichi de jolis fleurons aux quatre extrémités de l'alvéole.

Vu la beauté et l'antiquité du monument, entré au couvent Ibérien à une époque inconnue, un Géorgien, peut-être celui qui l'y a apporté, l'a garni par derrière d'une plaque d'argent et, je ne dirai pas orné,

mais chargé d'une inscription géorgienne cursive, du caractère le plus grossier, et presque indéchiffrable. Ceux qui ont vu, dans mon édition du texte de la Chronique géorgienne, les inscriptions d'un Synaxaire de N.-D. de Tirsel ou Tirsau, recueillies sous le titre de Paléographie, comme aussi quelques-unes des épitaphes copiées par M. Bartholomaei, Bull. hist.-phil. t. XI, N° 16, 17, pourront seuls se faire une idée de cet affreux gribouillage, qui forme 7 lignes; j'ai essayé de les déchiffrer et ne donne pour certaine et intelligible que la lecture de la 1re ligne, de la moitié de la seconde, celle de la 4e et d'une moitié de la 5e.



1. ✠ მოსვი ჯჯს — «Celui qui espère en
2. რისს..... — la croix.....
3. უოსს შინს
4. სრჭიმსნდრიტი — l'archimandrite
5. ნკლოზ შინ — Nicoloz
6. ....ოლი სჭ....
7. ტ....სნიხ

§ 4.

M. Sévastianof a encore déposé à la Société I. archéologique quatre magnifiques Planches, photographiées et coloriées, provenant d'un Evangile grec sur parchemin, du couvent Ibérien, également relié en argent doré, et qu'il assure être du XI^e^ s. La première feuille représente, à gauche, un ange à moitié esquissé, à moitié enluminé, et volant, à droite; un fleuron, composé de quatre demi-cercles, au milieu duquel était une belle inscription en capitales grecques, qui a été lavée, et que je désespère de déchiffrer. La 2^e^ feuille représente d'un côté S. Matthieu écrivant son Evangile, et de l'autre le commencement dudit livre, sous le titre: ΚΥΡΙΑΚΗ ΠΡΟ ΤΗC ΧΥ ΓΕΝΝΗCΕ — ΤΩΝ ΑΠΟΩΝ, dans un ornement en miniature. En bas deux lignes d'écriture, dont la 1^re^, à moitié lavée, se termine par les mots ....ἥτις ἐξάρϊ αυτο | νά εκ λαρᾶς τῆς πωρτίατησας: signature qui prouve que le manuscrit appartenait au couvent Ibérien, et qu'il était défendu de l'emporter

Sur la 3^e^ on voit à gauche S. Marc, écrivant; à droite, le titre: κυριακὴ πρὸ τῶν φώτων, et plus bas les premiers versets de l'Evangile de S. Marc. Plus loin, sur la plaque destinée à recouvrir la tranche du livre, dans sa longueur, quatre médaillons, dont tous les personnages avec leurs inscriptions sont tournés à gauche, comme si c'étaient de simples négatifs; auprès

d'eux on lit: ႼႭ ႫႠႧႤ ႫႠႾႠႰႤႡႤႪႨ, ႼႭ ႫႠႰႩႭႱ ႫႠႾႠႰႤႡႤႪႨ.... i. e. S. Matthieu, S. Marc, S. Luc, S. Jean évangéliste.

Sur la 4ᵉ, à gauche, S. Jean écrivant le commencement de son Evangile; à droite, τῇ ἁγίᾳ καὶ μεγάλῃ κυριακῇ του πάσχα, et plus loin les mêmes médaillons que sur la 3ᵉ, également à rebours, ainsi que les noms des évangelistes. Au-dessous, les premières lignes de l'Evangile selon S. Jean.

L'écriture du manuscrit est remarquablement nette et ferme.

§ 5.

Je dois encore parler d'une pièce qui, pour n'avoir qu'un mérite matériel, celui de l'extrême ténuité de l'écriture, fait pourtant grand honneur à M. Sévastianof au point de vue de l'exécution de la photographie, et intéressera les amateurs des monuments de la littérature orientale. C'est un petit Evangile, de six centimètres de long et de 5 de large, sur $3^1/_2$ d'épaisseur. Cet Evangile microscopique «attribué à S. Euthyme, est en caractères géorgiens ecclésiastiques, du XIᵉ s., et appartient aussi au couvent Ibérien.» Il est renfermé dans une boîte en bois, de dimensions proportionnées au volume, dont la fermeture porte, à l'intérieur, cette inscription en caractères géorgiens vulgaires:

✠ ქრისტე იესო, ძეო ღვთისაო
შეიწყალე ც(ოდვილ)ი ბერი ვენედი-
გტონ. ეს კოლოფი მე გავა-
კეთებიე ამ სახარების ეპა-
რუღე შეიწყალე ქრისტე ვენედიგთე
✠ იერომო (ნა)ხო

«Christ-Jésus, fils de Dieu, aie pitié du pécheur, le moine Vénédicton; j'ai fait faire[7]) cette boîte pour cet Evangile ...... [8]) Christ, aie pitié du hiéromonaque Vénédicté.»

Onze planches ont été consacrées par le photographe à ce curieux manuscrit. La 1re le représente fermé, posé debout sur sa boîte ouverte et laissant voir l'inscription. Sur la seconde Planche, le livre ouvert, montre à gauche cette légende grecque: Ιερ...| Ἱεροδιακο | νός Ἴβηρ; à droite, le titre de l'Evangile de S. Mathieu, précédé d'une introduction analytique. Une troisième, prise au hasard, laisse lire en bas: ქე შე ბენედიკან «Christ, aie pitié de Vénédican,» troisième variante du nom précédent. Au bas de la 4e, des caractères grecs imperceptibles laissent à-peine lire: ⴂⴂ ⴞⴈ ⴄⴐⴈⴑⴈⴂⴀⴇⴄ ⴋⴄⴌ «Le pécheur Eustathé, l'écrivain; amen.» Une sixième porte, à gauche, la figure au trait de S. Marc, dont l'Evangile commence à la page suivante. La 9e offre, à gauche, la figure au trait de S. Jean, dont l'Evangile commence à l'autre page.

Chaque page du manuscrit est divisée en deux colonnes, encadrées et séparées l'une de l'autre par une bordure de quatre traits, et comportant chacune 17 lignes, de moins d'un demi pouce de longueur, excepté les deux dernières pages ou Table des matières, où les lignes sont pleines.

Quant aux deux religieux, Vénédicté et Ilarion,

---

7) Ou peut-être «j'ai fait,» car la forme du verbe est transitive, mais incomplète. Il faudrait ou გავაკეთე ou გავაკეთებინე.

8) Il y a ici un mot, que je crois avoir bien lu, mais dont le sens m'échappe entièrement.

mentionnés en divers lieux du manuscrit, ce sont, au dire de M. Sévastianof, deux personnages de haute vertu, vivant au couvent Ibérien, l'un dans une cellule dépendant du monastère, l'autre dans la laure elle-même. A cela je puis ajouter que le P. Ilarion, autrefois attaché à la reine Mariam Catzievna, épouse du roi d'Iméreth Solomon II, se retira après la mort de sa souveraine, en 1836, au mont Athos, et qu'il a rédigé, de concert avec le P. Vénédicté, un catalogue des manuscrits géorgiens du couvent Ibérien; j'en possède deux copies, ne contenant malheureusement que des livres de religion et d'hagiographie, qui devraient être examinés avec soin, pour pouvoir être appréciés convenablement.

Que signifie maintenant la tradition attribuant notre Evangile à S. Euthyme, suivant l'assertion de M. Sévastianof, qui en est pour nous le garant? Le saint l'aurait-il écrit lui-même, ou est-il simplement l'auteur de la traduction? Comme il n'est point douteux que S. Euthyme n'ait traduit les Evangiles, entre les années 976 et 1028, époque de sa mort, la tradition qui lui attribue la version contenue dans notre manuscrit, quoique non susceptible de démonstration, prouverait du moins que ce n'est point ici une ancienne traduction, antérieure à la fin du X^{e} s.; car on sait, par l'Evangiliaire du couvent de Djroudch en Iméreth, daté des années 936 et 940, qu'il en existait une telle. Reste à savoir si le manuscrit est de la main du saint interprète. Or la signature ci-dessus mentionnée, ⵜⵜ, que je lis régulièrement E(wstath)É, prête à une pareille conjecture, car ce nom pourrait aussi être E(wthym)É; mais je n'ai jamais vu pareille

abréviation. Le nom d'Ewthymé est moins commun que l'autre, et, que je sache, ne s'abrége jamais de la sorte. Peut-être un examen détaillé de chaque page donnerait-il le moyen de résoudre définitivement la question restée ici douteuse; peut-être y trouverait-on quelque mémento, confirmant ou réfutant d'une manière irréfragable la tradition reçue. En l'absence de preuves de cette espèce nous nous renfermerons dans un doute prudent.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que les pieux Géorgiens sont très amateurs de ces livres en miniatures, pour lesquels les princes, les rois, ou de riches personnages ont pu seuls payer des sommes considérables. J'en ai vu, depuis tantôt 40 ans, une bonne douzaine, toujours entre les mains de gens considérables, qui les conservent avec un soin jaloux et les montrent avec peine aux étrangers. Toutefois celui-ci surpasse tout ce que j'ai vu en petitesse de format et en finesse d'écriture, qui finit même par manquer d'élégance et de netteté, sans cesser d'être parfaitement lisible à la loupe.

(Tiré du Bulletin, T. IV, pag. 1 — 16.)

$\frac{14}{26}$ Juin 1861.

Examen critique de quelques passages de la Description de la Grande-Arménie, du P. L. Alichan, relatifs à la topographie d'Ani, par M. Brosset.

Depuis que je me suis livré à l'étude des antiquités de la ville d'Ani, j'ai entretenu de fréquents rapports avec les RR. PP. Mékhitharistes de S.-Lazare, car je savais que l'un d'entre eux, le P. Nersès Sargisian, visitant l'orient en 1846, 7, y a recueilli beaucoup d'inscriptions et de renseignements, dont malheureusement rien n'a encore été publié. Par l'entremise du P. Barnaba d'Isaïa, bibliothécaire de S.-Lazare, le P. Nersès et le P. Ghévond Alichan, aujourd'hui directeur du collége arménien de Moorat, à Paris, ont bien voulu me transmettre, à diverses reprises, d'excellentes informations, que j'ai fait entrer sur-le-champ dans mon Mémoire sur Les ruines d'Ani.

Le P. Alichan, auteur, entre autres, d'un grand ouvrage de Géographie universelle, Venise 1854, 4°, a encore publié en 1855, sous le titre de Description de la Grande-Arménie, un volume in 4° de 105 p., avec une belle carte d'Arménie et beaucoup de polytypages, dont un exemplaire n'est parvenu que depuis

peu de temps au Musée asiatique. Là une dixaine de pages, 26 — 36, sont consacrées à Ani et à ses environs et offrent, dans 9 polytypages, deux tours d'Ani, p. 27; la cathédrale, vue de l'O. et du S., et un plan, p. 28, 29, 30; l'église du S.-Illuminateur (notre église Grecque), p. 31; la porte principale d'Ani, p. 34; celle de Técor (Digor), p. 35: le tout d'après les dessins de M. Texier et de mon Voyage archéologique. Le respectable auteur n'a pas, que je sache, visité personnellement Ani, mais il a profité des matériaux du P. Nersès et naturellement déterminé d'après ses récits une foule de questions restées douteuses pour celui qui n'a que la ressource des livres.

Ani, comme toutes les ruines attirant les pélerins antiquaires, a été jusqu'à présent exploité par les cicerone, plus ou moins instruits, ayant chacun leur système d'interprétation et leur nomenclature, que devront maintenant modifier la description du P. Sargis Dchalaliants, Tiflis 1858, celle du P. Alichan et, tel quel, mon travail sur le même sujet, qui fournissent des matériaux positifs à l'appréciation des connaisseurs. J'ai essayé de comprendre l'Album et les notes topographiques de M. Kästner et de les appliquer sur le terrain, au moyen des renseignements donnés par les inscriptions et par les récits de quelques voyageurs m'inspirant la plus grande confiance. N'étant pas toujours tombé en repère avec le P. Alichan, je lui ai soumis par écrit mes observations, et j'ai reçu de lui tout récemment plusieurs lettres fort obligeantes, où il admet quelques-unes de mes remarques en rejetant les autres.

La présente note est destinée à faire connaître ce que le travail du P. Alichan ajoute de nouveau à mes recherches, à montrer en quoi lui et moi nous différons de sentiment sur la nomenclature et la topographie d'Ani et à discuter les points sur lesquels nous n'avons pu nous mettre d'accord. Je citerai textuellement l'ouvrage de mon savant correspondant, mes réflexions et les repliques contenues dans sa lettre du 15 (27) juin de cette année. J'indiquerai par la lettre *A* et par des guillemets les citations textuelles de la Description de la Grande-Arménie, et mes observations par la lettre *B*. J'aime à croire que mes remarques n'offenseront pas celui auquel elles s'adressent, et que les lecteurs me sauront gré d'avoir cherché la vérité jusque dans les plus minucieux détails de mon sujet: du reste, je supprimerai les répétitions.

A. § 39, p. 26. «Ani est construit à 20 milles à l'E. de Cars, sur la droite de l'Akhourian, sur un plateau de rochers, à 4380 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans le triangle d'une presqu'île formée à l'E. par les pentes abruptes d'une vallée contournée par la rivière, venant du N.; au S., par le ravin que traverse l'Akhourian, à 200, 300 pieds de profondeur, faisant un coude vers l'O., et de ce dernier côté il est défendu par la vallée sèche et profonde de Dzaghcotsats ou Dsaghcotsadzor; au N., il aboutit à une plaine, où finit le triangle de la ville. Comme il n'y a de ce côté ni vallée ni rivière, on l'a fortifié par une bonne et double muraille. L'ensemble du triangle a un pharsakh d'étendue ou 4100 mètres français. La longueur de la ville, au SO., est d'un mille ou

d'un quart-d'heure de marche; la largeur, d'un peu moins de la moitié.»

= D'après le calendrier du Caucase pour 1853, 4, 6, 7, 8, la hauteur d'Ani, fixée barométriquement par M. Abich, est de 4668 pieds anglais, qui diffèrent peu de la mesure exprimée ici en pieds français.

Quant à la muraille d'Ani, double seulement dans le tiers environ de sa longueur, elle court non au N., mais du NO. au SE., ce que le P. Alichan a reconnu depuis, m'écrit-il, comme étant exact.

La circonférence de la ville entière, un pharsakh ou parasange, équivaut à un peu moins de 6 verstes. *B.*

A. p. 27. «Sembat Tiézéracal, continuant l'oeuvre de son père (le roi Achot III), fortifia de nouveau Ani et fit un double mur, bien entendu à partir de l'angle NE. (lis. SE.), jusqu'à l'entrée de la vallée de Dzagcotsadzor[1]), au lieu où, jusqu'à-présent, on voit encore les murailles les plus solides, à environ 30 pieds de distance du premier et élevé de 20 à 30 pieds. Le mur intérieur a des tours plus nombreuses que l'extérieur, à 150 pieds de distance réciproque, rondes, carrées, polygones, quelques-unes bâties par les rois, plusieurs par des habitants de la ville, à l'époque de Zakaré, le généralissime, et des rois de Géorgie; il y en a d'un étage, de deux et même de trois étages, toutes en pierres brunes et autres du meilleur choix, avec voûtes..; la muraille extérieure a deux portes et l'intérieur cinq: une à l'E., une à l'O., celle de Dzagcotsadourhn, et trois au N., dont une, la porte principale, portant à l'extérieur la figure d'un

1) Le Plan fait voir la vraie étendue de la partie double du mur extérieur. *B.*

lion ou d'une panthère marchant. En entrant par-là, on a sur-le-champ la vue affligeante d'une ville à moitié détruite, à moitié debout, et d'un pêle-mêle de décombres, de pièces de terre, de prairies et d'environ 20 édifices plus ou moins conservés, dont les principaux sont des églises.»

= C'est le P. Nersès qui compte cinq portes dans le mur intérieur; mais le Plan montre en effet deux portes pratiquées dans le double mur, dont l'une, celle des Tours-Noires; en outre, M. Abich compte quatre portes dans le mur intérieur, qui va du SE. au NO., et de plus celle dite d'Erivan, au droit du pont, une autre ruinée, à l'O. de celle-ci; une à l'O. de la citadelle, qui paraît être la porte de Dzaghcots du moins la position porte à le croire, bien que l'indication de Matthieu d'Edesse se rapporte mieux à la porte d'Erivan (v. p. 10 de notre Description), ou à sa voisine, enfin celle dans la muraille longeant la vallée de l'Aladja-Tchaï: en tout *neuf* portes. *B.*

A. p. 27, 28. «Au SO. (lis. au·NO.), entre les vallées de Dzaghcots et de l'Akhourian, sont les ruines d'un palais royal, sur un roc élevé, dans une situation dominante, avec des murailles fortes et épaisses, dont la circonférence est de 5 minutes de marche. Des rocs formant le sol s'élèvent les murs du N. et de l'O., dont les premiers seuls sont debut, ceux du S. sont entièrement écroulés. Sur ceux du N. on voit sculptée la figure d'un guerrier, dont la tête manque, et qui paraît tenir à la main la figure d'une ville, fondée par lui. La porte de l'E. est de forme sarrazine et composée de pierres noires et rougeâtres, avec un grand balcon par en haut, tout couvert de ciselures

et de croix monumentales, d'un très joli aspect. La chambre intérieure du palais, grandiose et superbe, subsiste encore.»

= Ces détails semblent se rapporter au Palais aux croix ou des Pahlavides, notamment ceux qui concernent la porte E., son balcon et cette profusion de croix, qui se remarquent sur nos Pl. XIX, XXI; mais dans ce qui suit l'auteur a certainement en vue le Palais se trouvant dans la forteresse, et dont l'existence distincte d'avec le précédent est attestée par notre Pl. XIV. *B.*

A. ibid. «La ville entière semble composée de souterrains et comme à double étage, l'un pour l'été, l'autre pour l'hiver, à ce que l'on raconte. Jusqu'à présent on y voit un admirable tunnel, comme celui de la Tamise, à Londres, passant sous l'Akhourian, au S. de la ville, et débouchant, à deux heures de là, du côté de Thalin[2]). Il est à moitié engorgé et nommé par le vulgaire Gider-Gelmek[3]). Au S. du Palais, sur la rive rocheuse du fleuve, est la ruine de la forteresse du Milieu, dont il ne reste que les fondements des murs et d'une église. On y remarque des traces conduisant à d'énormes tours, à l'extrémité SO. de la ville. Au N. du Palais, sur la pente de Dzaghcotsadzor,[4]) la roche de tuf est toute percée de maisons et de boutiques, que les uns prennent pour des tombes, d'autres pour des habitations. On y distingue des

2) N. 31 du Plan de M. Abich. Le nom vulgaire signifie, en turk... كذر كلمك ou كذار проходъ, проходить, passage, passer.

3) Thalin, au SE. d'Ani, dans le district de Chouragel; sur ce lieu v. Chahkhathounof, Descr. d'Edchmiadzin, t. II, p. 49, 52. *B.*

4) Au-de là de la vallée. *B.*

creux ou cachettes, avec des passages de communication.

«Des nombreuses églises et chapelles de la ville, dont une quarantaine étaient visibles au commencement de ce siècle, à-peine quinze se remarquent à-présent, encore ne sont-elles qu'à moitié conservées. La première en beauté, en grandeur, est la Cathédrale, au SE. d'Ani, fondée par Sembat II et terminée par la reine Catramidé en 1008, 9[5]), ayant la forme d'un quadrangle, long de 110 pieds par-dehors et large de 72, tout en pierres noires et jaunâtres, dressées et assemblées fortement. Elle porte sur un soubassement de cinq degrés, de la largeur d'un pied. La forme intérieure et les gracieuses proportions des parties en font un des plus beaux monuments de l'architecture arménienne, et le plan en fait grand honneur à l'habile architecte Trdat[6]). Quatre piliers, hauts et solides, en forme de croix, à retraits et angles nombreux, et formés de pierres de diverses couleurs, supportent des arcades hardies; les extrémités de celles-ci atteignent six piliers engagés dans le mur, sur lesquels portent d'autres arcades, où repose la merveilleuse coupole, haute de 92 pieds au-dessus du pavé, et dont le diamètre mesure 28 pieds.... Celle-ci s'est écroulée il y a 20 ans, mais le reste de l'édifice est sur pied, avec 10 enfoncements sémi-circulaires, d'un joli effet, deux chapelles ou oratoires à doublé étage, à droite et à gauche, et trois portes.»

5) En 1012, date qui se réduit à 1010, v. p. 24 de la Description.

6) C'est l'historien Asolic, l. III, ch. II, qui donne le nom de l'architecte, nom qui m'avait échappé dans ma Description, mais qui s'y trouve mentionné p. 44, dans l'inscription mystérieuse de Sourb-Grigor. *B.*

= Les dix enfoncements dont parle notre auteur sont pratiqués dans l'hémicycle du sanctuaire; on en voit 11 sur notre Pl. IX, sans que l'on puisse en deviner l'usage réel, sinon comme moyen de rompre l'uniformité d'une muraille plane. Le Plan de M. Grimm n'en donne aussi que dix qui, au lieu d'être entièrement arrondis, comme sur mon plan et sur celui du P. Alichan, sont formés de retraits anguleux aboutissant à un demi-cercle. *B.*

A. p. 29. «A environ 500 pieds à l'E. de la Cathédrale, est la ruine d'une église de la Mère de Dieu, ou peut-être de S^e^-Rhipsime, que les historiens placent au voisinage. Au SE. de celle-ci est la superbe église ronde du Sauveur, offrant à l'intérieur huit hémicycles, séparés l'un de l'autre par une colonne et recouverts d'un toit, au-dessus duquel s'élève le cylindre, rond comme un anneau, d'une coupole aigüe, avec 12 fenêtres et, dans les trumeaux de celles-ci, sont des figures peintes, mais fort endommagées. Cette église à 40 pieds de diamètre, un ambon en pierre, avec des degrés conduisant, par l'intérieur du mur, au-dessus de la porte du S., et de-là jusqu'en haut du toit. C'est Apel-Kharib, frère du père de Grigor-Magistros, qui a construit l'église en 1037.»

= C'est ici une des plus grandes difficultés que j'aie rencontrées dans mon travail sur Ani, et ce serait le sujet d'un dissentiment très marqué avec le P. Alichan, si à la p. 21 de ma Description, je n'avais exprimé un doute prudent.

1°. En ce qui concerne la soi-disant église de la Mère de Dieu ou de S^e^ Rhiphsime, au voisinage de la Cathédrale, l'incertitude est telle, que M. Texier et

moi (v. p. 22 et 57 de la Description), nous n'avons pu fixer la nature d'une ruine qui se trouve là, et que, comme on le voit, les Arméniens ne sont pas moins embarrassés de déterminer.

2°. Quant à l'édifice que M. Kästner qualifie «église Ronde, de S.-Pierre, Tour ronde;» M. Abich «église Icosagone,» à cause de la forme de sa partie supérieure, et le P. Sargis Dchalaliants «église de Sourb-Arhakial ou du Saint-Apôtre,» on voit que le P. Alichan la nomme «Sourb-Phrkitch ou Saint-Sauveur.»

Je constate d'abord que la description donnée par le P. Alichan s'applique sans aucun doute à notre église ronde ou Icosagone, à celle que M. Kästner place sous l'invocation de S. Pierre, et que le P. Sargis, t. II de son voyage, p. 9, appelle «Sourb-Arhakial, située auprès de la Cathédrale.»

La bonne foi me fait aussi un devoir de reconnaître que, dans les inscriptions recueillies sur cet édifice par M. Kästner, et qui se voient dans ma Description, p. 20, 21, Sourb-Phrkitch est nommé trois fois, sans qu'on en sache la raison; mais aussi, dans les inscriptions du P. Sargis on retrouve deux fois le nom de Sourb-Arhakial. Aussi, faute de renseignements positifs, ai-je dû refuser d'expliquer un fait incompréhensible pour moi.

3°. Le P. Alichan reconnaît bien, dans sa lettre, qu'il s'agit ici de l'église Icosagone de M. Abich, mais il assure très affirmativement et à plusieurs reprises que c'est Sourb-Phrkitch. En outre, il doit avoir eu des renseignements qui me sont inconnus, pour poser comme il le fait qu'elle a été construite en 1037. Or cette date, en chiffres arabes, qui se lit dans son livre,

p. 29, doit être une erreur typographique; car dans sa lettre il me dit que la date de la construction de cet édifice est ՌՀԵ (485 = 1036), et que celle de 483 — 1034, que porte une inscription publiée par moi, et qui doit être lue, suivant lui, 484 — 1035, se rapporte non à la construction mais à un fait particulier. Toujours est-il que le texte de l'inscription dont il s'agit constate précisément l'*achèvement* de l'église en l'année indiquée et par le personnage nommé là, i. e. en 1034. *B.*

A. ibid. «Il existe une autre petite église, semblable à celle-ci, mais octogone, à l'O. de la ville, près de la citadelle du milieu, ayant 28 pieds de diamètre et une coupole, avec 14 fenêtres, aussi simple à l'intérieur qu'ornée par-dehors.

«Il y en a une autre, Dodécagone par-dehors, avec six hémicycles en dedans, et de 38 pieds de diamètre, du côté de l'O. et près de la muraille de la ville qui regarde la vallée de Dzaghcotsadzor.

«Au bord du précipice de cette vallée, au N. du palais royal[7]), est une jolie église, restée intacte, appelée Sourb-Grigor, bâtie sur un lieu élevé en 995, par Grigor, fils d'Apoughamr, avec la permission de Gagic.»

7) I. e. suivant notre auteur, du Palais qui est dans la citadelle Intérieure; or, dans sa lettre, le P. Alichan dit qu'il a «indiqué par mégarde le palais royal au SO. de la ville, au lieu du NO.,» celui que je nomme Palais des Pahlavides. Il y a donc ici quelque confusion, et notre auteur ne connaît qu'un palais, celui du N., qu'il croit avoir été plus près de l'église Dodécagone qu'il n'est montré sur le Plan. Il passe donc tout-à-fait sous silence le second Palais, ou celui de la citadelle, qui est réellement au SO. du précédent. *B.*

= Le N. 7 du Plan de M. Abich indique en effet une église Octogone au SO. de la citadelle, mais le dessin de cet édifice nous manque, et en outre celle que signale notre Pl. XIII, p. 32 du texte, près de la citadelle, n'étant pas octogone, ne répond pas à la description du P. Alichan.

Pour l'église Dodécagone, de Sourb-Grigor ou du Bazar, N. 5 du Plan, v. notre Pl. XVIII et p. 36 du texte, où l'on a, par malheur, imprimé «dix arcades» au lieu de *six*. Le P. Alichan reconnaît avec bonne foi, dans sa lettre, qu'il l'a, par suite d'une méprise, distinguée de la suivante, avec laquelle elle ne fait qu'un. Il soutient cependant, non sans apparence de raison, qu'elle existait avant l'an 1040, puisqu'on y voit des inscriptions au nom de la princesse Chouchan, mais il s'appuie pour cela sur une inscription de l'an 444—995, qui ne nous est pas connue, tandis qu'un témoignage positif nous fait savoir qu'elle a été réellement achevée en l'an 1000; v. Description, p. 36 et 105. L'inscription de l'an 1040, ib. p. 37, se rapporte sans doute uniquement à la sépulture de Grigor, père d'Apel-Kharib. *B.*

A. ibid. «A l'E. de Sourb-Grigor, au milieu de l'endroit le plus resserré de la ville et des deux vallées de Dzaghcots et de l'Akhourian, il y a des restes de deux merveilleuses chapelles écroulées. Vis-à-vis et tout auprès est l'église des Apôtres, sans coupole, couverte d'un toit. Le sanctuaire n'en est pas sur un ambon élevé, mais au niveau du sol; elle n'a pas été construite plus tard que l'an 1033. Il y a encore des restes d'une très jolie église, auprès de celle de l'Apôtre.»

= On verra plus bas ce que notre auteur comprend sous le nom d'église des Apôtres ou de l'Apôtre; quant aux autres ruines, nous manquons de données pour en déterminer la position. V. pourtant le N. 10 du Plan, au SO. de Sourb-Grigor. *B.*

A. ib. «Au SE., à partir de là, tout près de la berge du fleuve, sont le monastère ruiné de l'Illuminateur et une église encore debout, plus moderne que les autres, ayant été construite en 1215. C'est une croix longue, à coupole, avec mosaïque variée, représentant divers ornements et figures, ce qui la fait nommer Nagchel-Kilisé [8]). On croit qu'elle a été peinte par des Grecs, parce qu'elle porte des inscriptions en langue hellénique; il y en a aussi de géorgiennes, mais précédemment il se trouvait ici une église nommée, d'après une inscription, «la Mère de Dieu de la chapelle.» Dans cet édifice est cachée l'entrée du chemin souterrain mentionné plus haut.

= Toutes ces indications conviennent parfaitement à l'édifice nommé par les voyageurs «Eglise grecque,» et dont les vrais noms, ancien et nouveau, sont contenus dans l'inscription, p. 145 de mon texte, dont j'ai dû la communication au P. Nersès. Quand au tunnel, le Plan de M. Abich, N. 31, place un peu plus loin vers l'E. l'entrée des galeries dites «ville souterraine,» que je crois être le conduit même passant sous le fleuve. Si l'entrée de ces galeries se trouve dans l'église même, ce doit être dans ce petit édifice carré figuré dans la partie NO., et dont au-

8) T. نقش dessin, peinture, «Eglise à peinture.» *B.*

cun voyageur (excepté M. Abich) ne parle ni ne donne le Plan. *B.*

A. p. 30. «Du côté de l'E. on trouve un chemin dallé et voûté, descendant par degrés jusqu'au fleuve, et à l'extrémité une petite église à deux chapelles, intacte, mais sans inscriptions, construite, d'après la tradition, pour une reine, dont l'habitation en ruines est au voisinage.»

= Ici s'élève une nouvelle difficulté. Comme notre auteur ne donne pas expressément la description du couvent de Sourb-Grigor, le «Petit monastère» du Plan, N. 13, mais que pourtant dans sa lettre il en reconnaît l'existence, puisqu'il dit que «le Château de plaisance» de M. Kästner est précisément le couvent dont je parle, il a quelque raison de dire que son escalier voûté est à l'E. dudit monastère; car le Plan indique, au N. 29, un large escalier de cette sorte, dont j'ai parlé p. 12 de la Description, et qui est tout-à-fait différent du tunnel subfluvial, à l'angle SE. de la ville.

Les autres indications, fournies par le P. Alichan, sont nouvelles pour nous. *B.*

A. ibid. «Au N. de la ville, dans l'espace entre la porte principale et l'église Dodécagone, est une église — de la croix? — quadrangulaire, en forme de croix à l'extérieur, carrée à l'intérieur et en forme de croix aux extrémités arrondies, avec coupole, mais sans piliers. A l'O. elle a un porche, sur piliers: nous ne pouvons dire l'époque de sa fondation.»

= C'est bien l'église du Sauveur N. 2 du Plan, re-

connue aussi par le P. Sargis, p. 7, pour celle de «Sourb-Phrkitch, située au voisinage de la grande,» et dont il rapporte deux inscriptions; v. ma Description, p. 28 et 29. Dans toutes les deux est mentionnée l'église de Sourb-Phrkitch, comme ayant reçu diverses donations, mais j'en ai attribué une à Sourb-Arhakial, pour me conformer aux indications topographiques de M. Kästner.

Le P. Alichan, dans sa lettre, dit au contraire: «Je n'accepte pas comme telle (comme église de Sourb-Phrkitch) le N. 2 du Plan, que j'ai supposé porter le titre de S^e^-Croix, suivant l'indication des dessins de M. Abich. Maintenant je suis à-peu-près convaincu que ce N. 2 est l'église des Saints-Apôtres, que les voyageurs confondent de nom avec l'Icosagone, et de fait avec le Palais même. Toutes ces inscriptions dont vous parlez et discutez dans vos Ruines d'Ani, p. 44 — 53, se trouvent dans cette église des Apôtres, comme les a indiquées l'archevêque Djalalian, et comme indique notre P. Nersès. La Kreutzhalle de M. Abich n'est autre chose que sa Kreutzkirche, et cette dernière la même que les Saints-Apôtres. Je ne m'explique pas comment ces messieurs voyageurs ont confondu l'église avec le Palais, mais je tiendrais comme miraculeux si de telles inscriptions se pouvaient trouver dans un palais...»

= Jusqu'à plus ample informé je me contente d'avoir mis sous les yeux des lecteurs les pièces du procès. *B.*

A. ibid. «A l'E. de la mosquée et au N. de la Cathédrale, presque au point central de la ville, se dresse une autre tour octogone, en forme de minaret, dont le

sommet s'est écroulé. Elle a 84 degrés en pierre, jusqu'au couronnement, et semble avoir été bâtie en guise d'observatoire.» Notre auteur fait la même réflexion au sujet du minaret de la Mosquée, dont il a parlé précédemment, dans un passage que j'ai omis.

«Les bains, dans l'angle SE. de la ville, au S. de l'église du Sauveur[9]), auprès desquels sont accumulés des monceaux de débris, sont un quadrangle allongé, de 58 pieds en longueur, sur 44 en largeur. Un côté de la largeur est divisé en deux chambres étroites; le côté long forme 5 pièces rondes, dont 4 aux angles, et celle du milieu, plus grande et à coupole, avec laquelle les autres communiquent par des portes. On voit encore les creux ou bassins ayant servi aux baigneurs.

«Hormis cela il n'y a pas d'autre édifice remarquable, si ce n'est les têtes d'un pont, à l'extrémité SO. de la ville, sur l'Akhourian, et un large escalier voûté, allant vers le fleuve, au S. de la Cathédrale.»

= Ce chemin voûté est mentionné par l'auteur pour la seconde fois, v. sup. p. 263.

A. p. 31. «... En 1319 la ville fut abîmée par un grand tremblement de terre, et les habitants prirent la fuite, suivant la tradition. Pourtant l'église des Apôtres[10]) porte-t-elle des inscriptions des années 769 — 1320 et 797 — 1348, prouvant que, jusqu'à la moitié du XIV^e^ s., elle n'était pas abandonnée,

---

9) I. e. de l'Icosagone, suivant le système du P. Alichan. *B.*
10) Notre Sourb-Pharkitch. *B.*

bien que depuis longtemps beaucoup d'habitants se fussent dispersés en Arménie....»

= On trouve en effet ici, non il est vrai sur l'église indiquée par le P. Alichan, qui a ses matériaux particuliers, deux inscriptions de l'an 1320, sur le pont, Pl. XXXVIII de notre Atlas et p. 12 du texte, et sur le Palais des Pahlavides, p. 50 du texte; pour 1348, on a aussi deux inscriptions du même monument. Dans le sommaire de la Descr. d'Ani, p. IV, on lit 1352, par erreur, au lieu de 1302, qui est dans le texte, p. 52. En tout cas, c'est assez de preuves pour montrer qu'Ani n'a pas été abandonné dès l'an 1319.

—

Quoique ce qui suit ne se rapporte pas directement à notre sujet, je profiterai de l'occasion pour en faire quelques extraits, qui auront aussi leur importance.

A. § 40, p. 32, 33. «A une heure environ, au NE. de la ville, sur le bord de l'Akhourian, est le couvent d'Horhomosivank, le plus remarquable édifice des environs, nommé aussi Khochavank, à cause de deux édifices carrés, en forme de tours, nommés Khochoun[11]) et construits on ne sait pourquoi auprès du couvent. Il est très vaste, enceint d'un mur, et, par sa magnificence, digne d'être la résidence d'un roi. L'église, ornée d'une haute coupole, a été bâtie en 1038 par le roi Hovhannès[12]) et est presque égale en longueur

11) Turk: قومشو et قوكشو voisin. *B.*

12) C'est seulement l'église de S.-Jean, à Horhomosivank, qui a été construite par le roi et à l'époque indiquée, comme le prouve une inscription rapportée par le P. Sargis, t. II, p. 19; mais peut-

à la Cathédrale d'Ani, mais plus étroite et divisée en un beau porche, portant sur des piliers, et en un vaisseau sans piliers, tous deux à coupole.

«C'est aussi un merveilleux édifice que le Dépôt de reliques, consistant en trois chambres en pierre, dont celle du milieu est divisée en 12 retraits, séparés par autant de colonnes, et tout orné de fines ciselures. La coupole en est écroulée; il a été bâti en 1209 et porte de nombreuses inscriptions [13]). Il y a aussi un beau mausolée, d'une splendide architecture, en pierre, avec des croix de même, et décoré de trois chapelles. Et encore, au voisinage et à distance, il y a des chapelles et une maison pour les pélerins, enceinte de murailles, mais ruinée. Ce couvent a été restauré en 1685 et en 1788, puis encore abandonné, mais on a entrepris de le restaurer en l'année passée, 1852.

«A quelque distance au N., est l'église de Sourb-Géorg, joli édifice, avec une inscription de Gagic 1^er^, et tout auprès une petite église, avec une haute coupole, sans piliers, où se voit une inscription de l'an 435 — 986. Il y a aussi des chapelles et églises en ruines, que l'on regarde comme des monuments funéraires des rois, parce qu'au chevet de Sourb-Géorg est une tombe portant: «Le roi Achot,» et tout auprès une tombe sans inscription.»

être le roi Jean-Sembat n'en fut-il que le restaurateur, puisqu'il existe sur le mur O. de cette église une inscription de l'an 629 — 1180; ibid. p. 33. *B.*

13) D'après une inscription rapportée par le P. Sargis, t. II, p. 32, il a été construit en 678 — 1229, par un certain Vatché, fils de Sargis, et par sa femme Mama-Khathoun, fille d'Abouser, sous le supérieur Barsegh, fils d'Amir-Ercath. *B.*

= Ici même, p. 34, le P. Alichan donne une gravure intitulée: «Sourb-Géorg, près d'Ani; chapelle aux tombeaux des rois d'Ani.» Comme cette gravure est complètement identique à la Pl. 23 de M. Texier, intitulée «Chapelle sépulcrale,» qui est un édifice d'Ani; (v. ma description, p. 3 et 12, et Pl. III, qui est le «Petit monastère,» N. 13 du Plan de M. Abich, le «Château de plaisance de M. Kästner, enfin le couvent de femmes de Sourb-Grigor, de M. Mouravief), — tout cela me fait craindre qu'il n'y ait eu ici quelque confusion et méprise.

Je ne doute pas, du reste, que plusieurs rois d'Ani n'aient été enterrés à Gochavank, puisque le roi Jean-Sembat, dans l'inscription que j'ai rapportée p. 62 de mon texte, parle de ce couvent comme étant «notre sépulture royale;» mais je m'étonne beaucoup de la ressemblance parfaite de deux édifices placés à une si petite distance l'un de l'autre. Quant à la sépulture du roi Achot, on voit, p. 61 de mon texte, qu'aucune note de M. Kästner n'a pu m'aider à en fixer la vraie situation. *B.*

A. p. 33. «A une légère distance, au NE., est le village de Taïlar, environné de trois côtés par l'Akhourian et fermé de l'autre par une muraille. Sur la porte de son antique église sont figurés des aigles, avec un lièvre entre eux. *B.*[14])

§ 41. «A une heure à l'O. d'Ani est le village de Ghozlidja, l'antique Bagnaïr, où reste debout une très

14) V. les inscr. de cette localité chez le P. Sargis, t. II, p. 26 — 30. *B.*

merveilleuse et charmante église, avec coupole, sans piliers, couverte d'une infinité d'inscriptions et de sculptures, construite par Sembat magistros, en 1010. Au S. de celle-ci sont de petites chapelles réunies, l'une du S.-Illuminateur, l'autre funéraire et sans inscription. *B.* [15])

«A une demi-heure au S. de Ghozlidja est le village d'Aladja ou Ardchaï-Arhidj, renfermant les débris d'un monastère et d'une église pareille à celle de Bagnaïr, ainsi que des chapelles, écroulées il y a dix ou douze ans.....»

= Après avoir parlé du village de Mrhen ou Karabagh, situé à une heure au N. de Ghozlidja, où se trouve une église bâtie en 614 par David Saharouni; de Bagaran, au S. de Mrhen, sur l'Akhourian; d'Alim ou Alaman, à l'O. de Mrhen, dont l'église à coupole a été bâtie en 637, sous Héraclius, notre auteur ajoute: «A l'O. de ce lieu, au sein des montagnes, est Técor ou Ticor (Digor), village qui possède une très ancienne église, dont la forme diffère de l'ordinaire. La coupole en est écrasée et large, et les chapelles, à deux étages, font saillie par dehors. Elle est longue de 68 et large de 56 pieds, et fut construite par Sahal Saharhouni, au milieu du VI[e] s., à ce que l'on croit.»

---

15) Sur le couvent de Bagnaïr, v. Sargis, t. II, p. 36 — 45. D'après le P. Tchamitch, dans son Hist. d'Arménie, t. II, p. 847, il a été construit en 976, par Sembat magistros, sans doute un Bagratide. Pour le moment je n'ai pas d'autres détails du fait. Parmi les nombreuses inscriptions de ce couvent, plusieurs sont au nom de princes de la famille Pahlavide, dont la généalogie est très difficile à déterminer, et que j'ai fait entrer, à titre de renseignements, dans mon Tableau, p. 55 des Ruines d'Ani. *B.*

= L'église de Digor est elle-même basse et écrasée, soutenue du côté de l'O. par quatre contreforts. Les murs N. et S. sont décorés de colonnes engagées, avec deux niches au droit de la coupole. Celle-ci repose sur un mur carré, avec deux transsepts saillants, pour épaulements, et les deux chapelles flanquant l'abside ressortent sur les murs capitaux, qu'elles dépassent en largeur; v. le Plan, ici-même, p. 35, et chez Luigi Canina, Ricerche sull' architettura più propria dei tempji christiani, Pl. CXIV, p. 141 du texte, qui loue beaucoup l'architecture de cet édifice. Elle porte des inscriptions des années 971, 989, 1006; v. Sargis, t. II, p. 50, 51.

L'auteur décrit ensuite Agarac ou Egrac, à une demi-heure au SO. de Ticor; Khndzcouk ou Pech-Kilisa, dont la principale église est de l'an 1033; les villages de Dzpni et de Nakhdjavan; § 42 Thekhniz, à une heure au N. d'Ani; Argin, Mévrec, au SO. d'Argin; un autre Mévrec-Nakhdjavan, à l'O. de Ghozlidja, deux villages où existent des constructions dûes à l'empereur Maurice, Arménien d'origine; Ozoughlou, Ouzoghli; Kiourouk-Déré, au NO. de Mévrec, célèbre par la victoire des Russes sur les Turks, en 1854, et quelques autres villages qui n'ont aucun rapport à l'histoire d'Ani.

Ainsi, en résumé: il y a dissentiment sur la dénomination la plus exacte à donner aux églises Icosagone et N. 2 du Plan de M. Abich;

sur l'existence de deux palais, l'un au NO., l'autre dans la citadelle Intérieure;

sur la détermination des édifices désignés par les

noms de Kreutzhalle et Kreutzkirche, dans les notes de nos prédécesseurs;

sur l'existence même du couvent de femmes dit Sourb-Grigor, près de la porte d'Erivan, confondu avec celui de Sourb-Géorg, à Gochavank.

Tels sont les points principaux qui devront être éclaircis par de futurs explorateurs. *B.*

(Tiré du Bulletin, T. IV, pag. 255 — 269.)

23 Août / 4 Septembre 1861.

Lettre à M. l'académicien Brosset, sur la succession des rois d'Arménie de la dynastie de Roupĕn et de la maison de Lusignan, d'après les sources orientales et occidentales, par Victor Langlois.

Monsieur,

La dynastie des Roupéniens, qui gouverna la Cilicie arménienne pendant près de trois siècles, a fourni une suite de vingt-quatre princes et rois, dont les premiers, issus de l'antique race des Pacradouni, se sont perpétués presque sans interruption jusqu'au règne de Léon V. Une branche de cette famille, par suite d'une alliance contractée avec les Lusignan de Chypre, succéda aux princes Roupéniens, dont elle continua la dynastie sous la dénomination de rois de la maison de Lusignan. Cette branche, qui compte cinq souverains, s'éteignit en la personne de Léon VI qui, dépossédé de ses états en 1375, alla mourir en France, où il était venu chercher un asyle.

Pendant assez longtemps, le canon royal de la dynastie des Roupéniens et des Lusignan d'Arménie était dressé d'une manière fort incomplète et sou-

vent fautive. Le savant Du Cange, qui, dans son ouvrage encore inédit des *Familles d'outremer*, avait donné une liste des rois d'Arménie, dont les bénédictins, auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, reproduisirent le texte *in extenso*, avait seulement fait usage pour cette généalogie de sources occidentales et spécialement du livre des *Lignages d'outremer*. Ce document, précieux à plus d'un titre, était insuffisant, puisqu'il s'arrêtait au règne de Léon IV inclusivement. Du Cange, qui n'avait pas à sa disposition les documents arméniens que, grâce aux découvertes modernes, la science a acquis dans ces dernières années, a été, jusqu'au moment où S.-Martin donna une impulsion nouvelle aux études arméniennes par la publication de ses *Mémoires sur l'Arménie*, le seul guide qu'aient suivi tous ceux qui se livrèrent à l'étude des généalogies des princes de l'orient aux croisades.

Aujourd'hui la science a fait un grand pas en avant, et grâce à vous, Monsieur, les trésors de la bibliothèque d'Edchmiadzin ont été signalés et mis à profit par une pleïade d'écrivains avides de pénétrer les secrets de cette histoire du moyen-âge de l'Arménie, qui se lie si intimement à notre histoire nationale à l'époque des guerres saintes.

Les sources arméniennes sont beaucoup plus considérables que celles dont Du Cange et ses compilateurs avaient fait usage, et sans parler ici des chroniqueurs nationaux, comme Matthieu d'Edesse et son continuateur Grégoire le prêtre, Guiragos, Vartan de Pardzerpert, Mékhitar d'Aïrivank, Vahram d'Edesse, Sempad, S. Nersès Schnorhali (le Gracieux) et d'au-

tres, qui ont relaté dans leurs écrits les événements accomplis sous les règnes des princes roupéniens et ont donné des détails généalogiques sur quelques-uns d'entre eux, sur leur ascendance, leur postérité et leurs alliances, il en est d'autres qui ont dressé des tables généalogiques, des listes de succession qui laissent de beaucoup en arrière les sources consultées par les écrivains du dernier siècle.

Le plus ancien document qui relate la descendance des premiers Roupéniens est une inscription malheureusement mutilée, que j'ai fait connaître le premier, et dont j'ai estampé les parties encore subsistantes lors de mon séjour à Anazarbe, où je l'ai trouvée. Cette inscription qui fait le tour d'une petite chapelle, située dans le château de cette ville, contient la liste généalogique des fils et descendants de Roupĕn, fondateur de la dynastie à laquelle il donna son nom. Malheureusement ce texte mutilé ne donne aucun renseignement au-delà de la troisième génération, et les parties qui sont détruites permettent de supposer que l'absence des noms qui y étaient mentionnés laissera toujours incomplète la liste des fils des premiers barons, qu'on ne pouvait trouver que là.

Un autre document connu déjà depuis de longues années, et qui a été publié dans les exemplaires des anciennes Bibles arméniennes d'Amsterdam et de Venise, a une véritable importance pour l'étude du canon d'Arménie: c'est le poème composé par le roi Héthoum II, sur la succession des rois ses ancêtres. Il fut rédigé par le fils aîné de Léon III, en l'année 1296. Il comprend la liste de tous les princes qui

gouvernèrent l'Arménie depuis Haïg, et se termine au règne du roi-poète qui le composa.

Le troisième document est plus complet que celui que nous a laissé Héthoum II. C'est un Tableau rédigé par le prêtre Romanos, continuateur de la Chronique de Sempad, et qui comprend la liste des Roupéniens depuis le fondateur de la dynastie jusques et y compris Léon V. L'auteur de ce Tableau, en donnant le nom des princes qui occupèrent le trône, indique aussi le nombre d'années de chacun des règnes. D'après ce qu'on peut conjecturer, cette liste précieuse fut composée sous le règne de Léon V, contemporain du chroniqueur Romanos Eretz.

Le quatrième Tableau généalogique que la littérature historique arménienne nous ait légué est un document complètement inédit, et qui fait partie des richesses conservées dans la bibliothèque du monastère arménien de S.-Lazare de Venise. Tchamitch le consulta et le cite à plusieurs reprises dans son Histoire. L'auteur, le vartabed Mardiros, originaire de Théodosie (Caffa) en Crimée, composa ce Tableau, en vers, dans l'année 1672. Le père Barnaba d'Isaïa qui voulut bien, à ma prière, m'en adresser une copie faite sur l'unique manuscrit jusqu'à-présent connu de Mardiros, me signale les différences que ce poème présente quelquefois avec les autres documents généalogiques du même genre, et en effet, on verra qu'il mentionne l'existence de deux personnages princiers, dont il n'est question nulle part ailleurs, et dont nous étudierons le rôle en discutant les textes que nous publierons tout-à-l'heure. Le poème de Mardiros commence à Haïg et se termine au règne du dernier Lu-

signan. On ne sait que fort peu de chose relativement à la vie de Mardiros qui, ainsi que je l'ai déjà dit, était natif de Théodosie; seulement l'histoire nous apprend que ce vartabed, qui jouissait d'une certaine considération parmi ses compatriotes, assista au concile de Florence, et prit part aux délibérations des pères assemblés pour discuter dans cette assemblée.

Enfin le dernier document qu'il nous reste à mentionner n'appartient pas, comme les précédents que nous avons indiqués, à la littérature arménienne; il fut rédigé en français par un auteur anonyme, dans les premières années du XIV^e^ siècle, vraisemblablement en orient, et fait partie des *Lignages d'outremer*. Sous la rubrique *du dit des rois d'Erménie*, on trouve la liste des princes et rois d'Arménie, depuis Thoros II (1141 — 1166) jusqu'à Léon IV. Mais ce qui rend surtout très précieux ce document, c'est que l'auteur a donné non-seulement les noms des princes et princesses issus du sang royal d'Arménie, mais il a mentionné encore les alliances que ces derniers contractèrent avec les membres des familles chrétiennes établies en orient aux croisades. Si Du Cange, qui s'est surtout aidé de ce précieux document pour faire l'historique de la succession des rois d'Arménie, eût pu le contrôler par le moyen des textes arméniens dont nous allons donner ci-après la traduction, sans nul doute il n'eût pas commis les erreurs qu'on remarque dans son livre, du reste très remarquable, et il n'aurait pas introduit dans son canon d'Arménie des personnages fabuleux, dont le nom même est incompatible avec ce que les

sources originales de l'histoire d'Arménie nous révèlent de plus certain.

II.

Inscription arménienne en caractères enchevêtrés, gravée en une seule ligne sur les quatre côtés de la chapelle du château d'Anazarbe, à la hauteur du toit.

«C'est une mémoire..... La très sainte Trinité ..... Théodore (Thoros) fils de Constantin fils de Roupĕn ..... pour le salut de mes enfants, pour la mémoire de mes parents et la vie de mes enfants..... par l'intercession ..... — C'est une mémoire pour Ochin, fils de Théodore fils de Constantin; dans vos saintes prières en J.-C. notre Seigneur. Amen.»

Dans mon *Recueil des inscriptions de la Cilicie* (p. 14 et suiv.), j'ai discuté les points principaux qui me semblaient le plus ressortir des données fournies par ce texte, et j'ai démontré que les personnages qui s'y trouvent mentionnés sont: 1° Théodore (Thoros), troisième successeur de Roupĕn, et 2° Ochin, neveu de Léon I^er^ dont l'histoire ne parle pas, et qui mourut jeune. Cet Ochin était donc frère d'Arda, femme de Beaudoin I^er^, comte d'Edesse.

III.

Extrait du poème du roi Héthoum II, sur la succession des rois d'Arménie, composé en 1296 et publié à la suite des Bibles arméniennes d'Amsterdam et de Venise. (Années 1080 à 1296.) Traduction de l'arménien vers pour vers.

«Ce que j'écris se termine lorsque le nombre de mes années s'accomplit,

en l'an [sept] cent quarante et quatre
de l'ère des Arméniens.
Dans ce temps, nous avons vu tant d'événements mémorables
que nous les prenons dès l'origine
en les abrégeant pour vous.
De notre race issue d'Haïg,
l'antique et grande puissance
fut condamnée à l'esclavage par les étrangers,
et le pays fut bouleversé de toutes parts.
Roupĕn échappa à ce déluge,
lui qui était de la race de Kakig,
comme [jadis] l'arche de Noé,
et il conquit ce pays (la Cilicie) pour y établir notre race.
Ce prince eut un fils appelé Constantin,
qui fut père de Théodore (Thoros) et de Léon (Lévon).
Le père et les fils ont régné successivement.
Après Constantin, Théodore gouverna,
puis [ensuite] Léon hérita du pouvoir.
Ce Léon eut trois fils:
Thoros, Etienne (Stéphané) et Léon,
qui naquirent de lui,
et se sont succédé l'un après l'autre.
Etienne engendra deux fils:
Roupĕn l'aîné, qui régna le premier,
puis Léon qui lui succéda.
Celui-ci ayant renouvelé l'antique diadème
en faveur de notre race,

— comme [jadis] Barouïr, que l'on glorifie, —
régna avec bravoure et valeur.
Sa fille, la princesse Isabeau (Zabel), gouverna après lui.
Elle était femme du roi Héthoum,
dont est issu mon père le roi Léon,
qui, par amour de notre nation et du pays,
se sacrifia et fut emmené en esclavage,
où il fut maltraité, comme l'avaient été les Israëlites.
Cependant il s'échappa de l'étreinte des Egyptiens.
Dans ce temps de troubles incessants,
notre pays était ravagé par les étrangers,
et principalement par l'orgueilleux et barbare Egyptien
dont l'empire touchait au nôtre.
Il ruina la grande cité d'Antioche,
se rendit maître de plusieurs forteresses,
et massacra les chrétiens.
Il fit des incursions dans notre pays,
et les renouvela par trois fois;
mais mon père rivalisa d'efforts, pour conserver
la nation et le pays qu'il m'a transmis.»

III.

Extrait de la continuation de la Chronique du connétable Sempad, par le prêtre Romanos, d'après l'édition donnée à Moscou, en 1856, par M. Osgan Der Kéorkian Ohannésiantz. — (Années 1080 à 1331.) Traduction de l'arménien.

«Après la mort de Kakig, roi d'Arménie, les fils

des grands princes, le baron Roupĕn et le baron Constantin vinrent de l'orient dans la Cilicie et s'établirent dans le château de Vahga. Le baron Constantin gouverna quatorze ans; son fils Théodore (Thoros), vingt-neuf ans; son frère le baron Léon, dix ans. Ensuite l'empereur [Jean Comnène] Porphyrogénète se rendit maître du pays; mais Mélik Ahmed s'en empara [à son tour] et y resta trois ans, jusqu'à l'arrivée du baron Théodore, qui reprit Vahga. Le baron Théodore fils de Léon [gouverna] vingt-six ans; le baron Roupĕn fils de Léon, un an; le baron Mleh, frère de Thoros, sept ans; le baron Roupĕn fils d'Etienne (Stéphané), douze ans; le roi Léon fils d'Etienne, vingt deux ans; Philippe [d'Antioche], quatre ans; le roi Héthoum, quarante-cinq ans; le roi Léon, dix-neuf ans; le baron Héthoum, huit ans; le roi Sempad, deux ans; le baron Constantin, un an; puis il y eut quatre mois d'interrègne jusqu'à [l'avènement] du roi Léon, qui régna trois ans; le roi Ochin, treize ans. Que Dieu conserve le roi Léon jusqu'à cent ans!»

La Chronique de Sempad, continuée par Romanos Eretz, se termine en 1331, époque du second mariage de Léon V avec la fille de Frédéric, roi de Sicile. L'extrait que nous venons de donner offre cette particularité, curieuse à signaler, qu'elle nous fait connaître avec assez d'exactitude le nombre des années des règnes de chaque souverain. Dans le tableau généalogique annexé à cette lettre, je rectifierai d'après des textes plus certains les erreurs de chiffres contenus dans ce passage de la chronique de Romanos.

IV.

Extrait de l'histoire rimée des barons et rois d'Arménie, composée par le vartabed Martiros en 1672, sous le titre de: Succession des rois d'Arménie, *d'après la copie d'un manuscrit inédit de Venise* (Bibl. des Mékhitaristes de S.-Lazare.) — (Année 1080 à 1375). Traduction de l'arménien vers pour vers.

«Après la mort du grand Kakig,
la couronne de nos rois fut enlevée;
leur trône fut privé de ses souverains,
trône qui, ainsi qu'on le raconte, était à Ani.
Le baron Roupĕn, de la race de Kakig,
qui conservait la nationalité,
partit d'Ani avec ses compagnons,
et vint dans le pays de Cilicie.
Il se rendit maître de la place forte d'un prince,
et en chassa les Grecs, pour venger Kakig.
Vingt ans après, il mourut,
brave et valeureux, et monta au ciel.
Son fils Constantin [lui succéda],
puis le noble et courageux Théodore (Thoros),
enfin son fils Constantin.
Après Thoros, son frère
Léon hérita de la principauté.
Le fils de Léon, Thoros second,
et son frère Etienne (Stephané),
et le baron Mleh,
tous trois fils de Léon [gouvernèrent].
Après eux, l'héritier de la couronne
fut Roupĕn, fils d'Etienne.

Léon, le lion, fils de Roupĕn,
lui succéda sur le trône,
et reçut la couronne royale,
avec laquelle il surpassa tous [les autres].
Philippe, son gendre, vint après lui,
mais son règne fut de courte durée.
Le grand Héthoum monta ensuite sur le trône;
en épousant sa fille Isabeau (Zabel)
Léon, fils d'Héthoum,
que les Egyptiens avaient emmené en captivité
et qui recouvra sa liberté [lui succéda].
Son fils aîné, Héthoum [obtint le trône] après lui.
Le brave Héthoum était, dit-on, très-pieux;
tourmenté par [l'ambition de] ses frères,
il abandonna volontairement le trône,
et Sempad, son frère, lui succéda;
puis vint son autre frère, Constantin,
et enfin Ochin, qui était aussi son frère.
Ces événements jetèrent du trouble parmi la nation:
le grand Héthoum fut forcé à remonter sur le trône,
mais deux ans après, le malheureux prince mourut.
Lévon, un des grands d'Arménie, lui succéda,
puis le frère de ce prince, nommé Constantin.
Enfin Léon, fils d'Ochin, monta sur le trône.
Tous ces princes se succédèrent l'un après l'autre.
Le baron Jean, fils de la tante
de Léon, dont il a été question,
ensuite [Guy] frère de Jean,
[héritèrent de la Couronne], mais leur règne fut de courte durée:
leurs troupes, qui les haïssaient,

les firent mourir.
Un certain Constantin, de la famille de Léon,
fut nommé roi.
Après Constantin, qui fut le dernier,
vint le malheureux roi Léon,
qui régna onze mois,
et perdit sa couronne et son trône.
Le sultan d'Egypte fit prisonnier
le baron et tous ceux qui étaient avec lui,
ainsi que la princesse sa belle-mère;
toutefois le barbare eut pitié d'elle,
et lui laissa la liberté,
en lui disant d'aller où elle voudrait.
La princesse partit pour la Palestine,
et mourut dans la ville sainte de Jérusalem.
Elle fut enterrée sous la colonne du temple vénéré
où est établi le trône pontifical des Arméniens.
L'an huit-cent
et vingt-cinq en plus,
la cruelle race des Agaréniens (Arabes)
a fait boire aux Arméniens la coupe amère.»

Si le poème de Martiros n'offre pas de grands détails généalogiques, du moins, il relate certains événements curieux à mentionner. Le plus important passage de son poème est certainement celui où il raconte brièvement les révolutions successives qui placèrent sur le trône tous les fils de Léon III, et notamment celle qui fit arriver au pouvoir deux personnages inconnus dans l'histoire: Lévon, grand d'Arménie, et son frère Constantin. Si le fait s'est passé comme Martiros le raconte, nous avons là la preuve qu'après la

mort d'Ochin, il y aurait eu pendant quelque temps de sourdes menées à la cour de Sis, et que des barons ambitieux auraient usurpé le pouvoir. Le fait n'est pas improbable; car nous savons que Léon V, lorsqu'il succéda à son père, fut mis par les barons sous la tutelle de deux personnages de la cour, appelés le baron Héthoum sénéchal et le baron Héthoum chambellan. Ceux-ci, forts de l'appui des grands, gouvernèrent pour le jeune monarque, qui devait être le dernier Roupénien. Toutefois on peut croire aussi que Martiros a pu confondre les événements et introduire dans sa liste chronologique des personnages imaginaires; dont les noms lui auraient été fournis sur de fausses indications, et que son manque de critique ne lui aura pas permis de distinguer facilement des véritables souverains de la Cilicie.

Enfin notre poète historien, en parlant de la belle-mère de Léon VI, se trompe formellement; car il entend dire ici la femme du dernier Lusignan, qui mourut en effet au couvent de S.-Jacques à Jérusalem, où elle s'était retirée, lorsque son mari eut obtenu la liberté de quitter l'Egypte et de venir en Europe.

V.

Extrait de la généalogie des barons et des rois d'Arménie, d'après le Lignage d'Outremer, Ch. IV (éd. des Assises de Jérusalem, du C^te^ Beugnot, T. II, p. 445). — (Année 1141 à 1307).

«Ci dit des rois d'Erménie.

«Thoros de la montaigne fu sire d'Erménie et moru sans heir, et escheut Erménie au Melih (Mleh) son

frère, le quel Melih ot deus fis, Rupin et Sanon (lisez *Lévon*). Rupin esposa Isabeau, la fille Hanffroy dou Thoron, et orent deus filles, Aalis et Phelippe. Aalis esposa le prinse Beimont (Reimond) et orent un fis qui ot nom Rupin, que lon appelloit le prince Rupin, et esposa Helvis, la fille dou roy Emeri (Amaury) de Chipre, si comme est dit, et orent deus filles, Eschive et Marie. Eschive moru; marie esposa Phelippe de Monfort, sire de Sur. Phelippe, l'autre fille Rupin de la montaigne, esposa Pacre (Théodore Lascaris) et orent un fis Constans qui moru. Puis la mort de Rupin de la montaigne, Livon son frère se saisit de la terre, et se fit coroner a roy et fu le premièr roy d'Erménie, et esposa Sebille la fille dou roi Eimeri de Chipre et de la royne Isabeau, et orent une fille qui ot nom Isabeau. Après la mort dou roy Livon, la dite Isabeau sa fille esposa Phelippe le fis dou prince borgne, le quel valut mont poi, et le tuèrent li baron d'Erménie; puis esposa la royne Isabeau d'Erménie, Heïton (Héthoum) le fis Constans qui estoit conestable et baill d'Erménie et orent deus fis et cinq filles: Livon, Thoros, Sebille, Fémie, Ritta, Isabeau et Marie. Sebille esposa le prince Beimont d'Antioche; Fémie esposa Julien le sire de Saïette, Ritta esposa le sire de la Roche, Marie esposa Gui de Ibelin, Isabeau moru, Thoros fu occis de Sarazins. Livon fu roy après la mort de son père et esposa Guiran (Kyria Anna) la fille au seignour de Lambron (Lampron) et orent sept fils et trois filles: Heïtom, Thoros, Semblat (Sempad), Constans, Horsès (Nersès?), Rupin que ils nomèrent Alinah, Oïssim (Ochin), Isabeau, Ritta et Tefanon (Théophano). Puis la mort

du roy Livon, Heïton son fils ot la seignorie et ne se vost coroner, ains vesti abit de menours (frère mineur) et dona la seignorie à Toros son frère; puis li toli, et la dona à Semblant (Sempad) son autre frère et fu coroné dou royaume d'Erménie. Thoros esposa Marguerite la fille dou roy Hugue de Chipre et ot un fis Livon. Isabeau esposa Amauri, le fis dou roy Hugue de Chipre, si com vos avez oy; Ritta esposa le fis de l'empereur de Constantinoble; Téfanon moru. Le dessus dit Semblat fit tuer Thoros son frère; puis Heïton le fit prendre, et dona la seignorie à Constans son frère; puis il fit prendre Constans et manda Semblat et Constans en Constantinoble; là morut Constans, et il dona la seignorie à Livon son nevou qui fu fis Thoros et de Marguerite la fille du roy Hugue de Chipre, com a esté dessus dit.»

Bien que l'on remarque quelques erreurs dans cette généalogie, il faut cependant reconnaître que ce document renferme des détails fort curieux. Nous ne nous arrêterons pas à discuter point par point les passages erronés du *Dit des rois d'Erménie*, ce qui nous conduirait trop loin; on trouvera ces erreurs corrigées dans les Tableaux généalogiques joints à la présente lettre.

Pour compléter l'ensemble des documents qui, outre les chroniqueurs arméniens et occidentaux, fournissent des détails sur les généalogies et les alliances de la maison royale des Roupéniens et de celle des Lusignan, il serait nécessaire de donner aussi quelques traductions de *memoranda*, appelés en arménien *ichadagaran*, et qui renferment de précieuses indications sur ce sujet. J'ai réuni plus de cinquante de ces *mé-*

moranda, qui m'ont permis de rendre aussi complète que possible la Table généalogique que je publie aujourd'hui. Si l'on ajoute à toutes ces données plusieurs passages de la chronique de Guillaume de Machaut, intitulée la *Prise d'Alexandrie*, et relatifs à l'élection de Pierre de Lusignan, comme roi d'Arménie, on aura la certitude que je n'ai négligé aucun des textes qui pouvaient rendre ce travail aussi parfait qu'on peut le désirer. (V. les Tableaux généalogiques.)

Je saisis cette occasion pour vous renouveler, Monsieur, l'assurance des sentiments avec lesquels je suis votre très humble et très devoué serviteur.

Victor Langlois.

(Tiré du Bulletin, T. IV, pag. 285 — 299.)

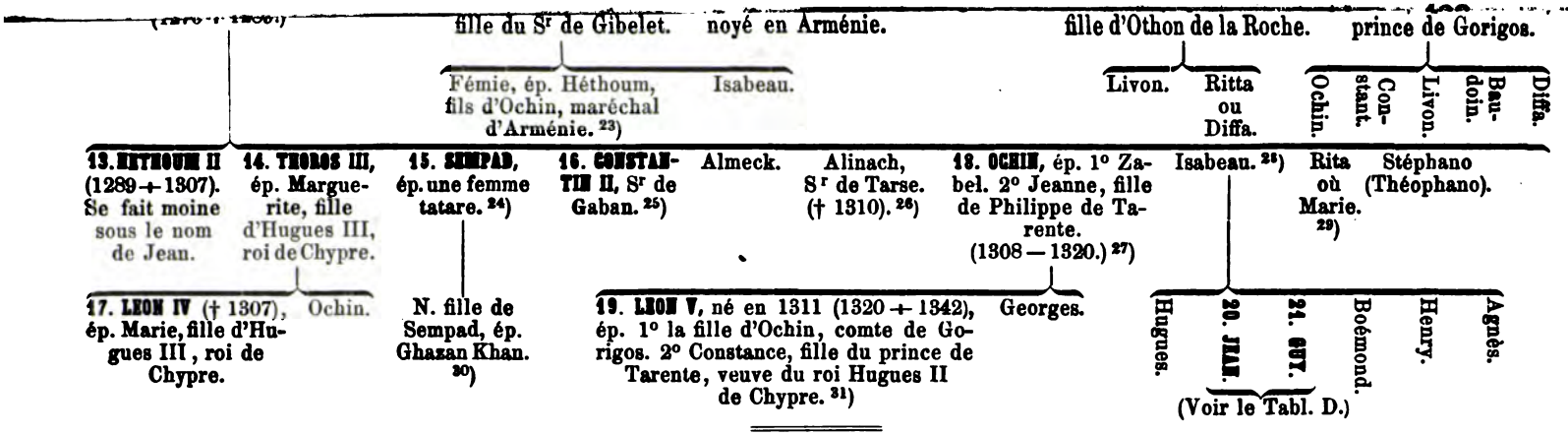

fille du Sr de Gibelet.
noyé en Arménie.
fille d'Othon de la Roche.
prince de Gorigos.
Fémie, ép. Héthoum, fils d'Ochin, maréchal d'Arménie. 23)
Isabeau.
Livon.
Ritta ou Diffa.
Ochin.
Constant.
Livon.
Baudoin.
Diffa.
13. HETHOUM II (1289 + 1307). Se fait moine sous le nom de Jean.
14. THOROS III, ép. Marguerite, fille d'Hugues III, roi de Chypre.
15. SEMPAD, ép. une femme tatare. 24)
16. CONSTANTIN II, Sr de Gaban. 25)
Almeck.
Alinach, Sr de Tarse. († 1310). 26)
18. OCHIN, ép. 1° Zabel. 2° Jeanne, fille de Philippe de Tarente. (1308 — 1320.) 27)
Isabeau. 28)
Rita où Marie. 29)
Stéphano (Théophano).
17. LEON IV († 1307), ép. Marie, fille d'Hugues III, roi de Chypre.
Ochin.
N. fille de Sempad, ép. Ghazan Khan. 30)
19. LEON V, né en 1311 (1320 + 1342), ép. 1° la fille d'Ochin, comte de Gorigos. 2° Constance, fille du prince de Tarente, veuve du roi Hugues II de Chypre. 31)
Georges.
Hugues.
20. JEAN.
21. GUY.
Boémond.
Henry.
Agnès.
(Voir le Tabl. D.)

TABLEAU C.

GÉNÉALOGIE DES ANCÊTRES D'HÉTHOUM I, MARI DE ZABEL, FILLE DE LÉON II.

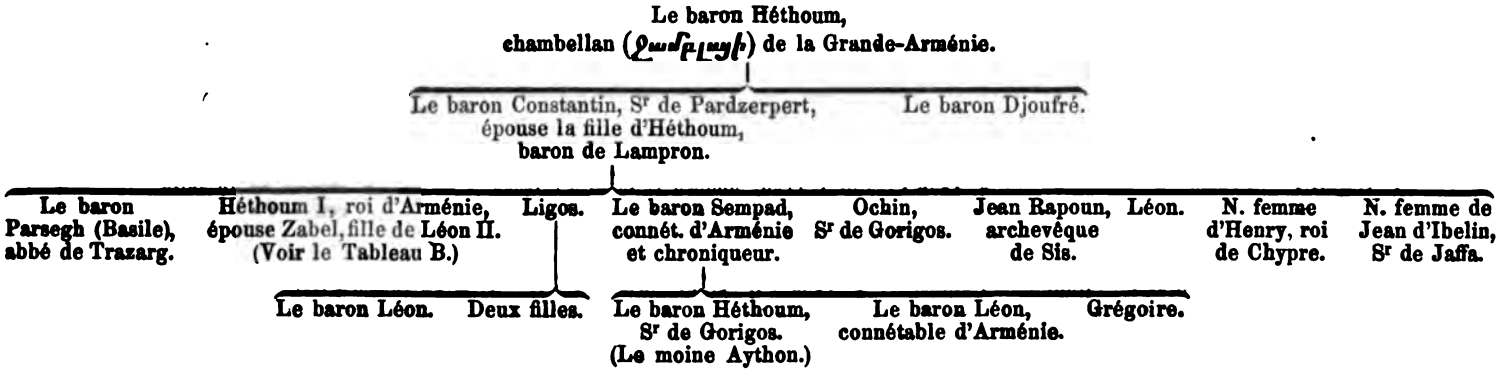


TABLEAU D.

GÉNÉALOGIE DES LUSIGNAN D'ARMÉNIE.

a) ISABEAU, fille de Léon III

~668

MÉLANGES ASIATIQUES

PJ
7
.A28
V.4
no.4

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME IV.

LIVRAISON 4.

ST.-PÉTERSBOURG, 1862.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 45 Kop. = 15 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME IV.

LIVRAISON 4.

ST.-PÉTERSBOURG, 1862.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et C^ie^,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 45 Kop. = 15 Ngr.

PJ
7
.A28
V.4
no.4

Imprimé par ordre de l'Académie.

Janvier 1862. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

CONTENU.

Page.

B. Dorn. Bericht über eine wissenschaftliche Reise in dem Kaukasus und den südlichen Küstenländern des kaspischen Meeres..... 429—500.

M. Brosset. Listes chronologiques des princes et métropolites de la Siounie, jusqu'à la fin du XIII^e s. (Extrait d'un Mémoire présenté à la séance du 23 août 1861). 501—592.

$\frac{13}{25}$ September 1861.

Bericht über eine wissenschaftliche Reise in dem Kaukasus und den südlichen Küstenländern des kaspischen Meeres.

Meine Beschäftigungen mit der Geschichte und Geographie des Kaukasus und später der südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres hatten schon lange den Wunsch in mir rege gemacht, die erwähnten Länder selbst bereisen zu können. Ich sehnte mich nach deren Besuch eben so wie sich der Bearbeiter des classischen Alterthums nach dem Besuche Italiens und Griechenlands sehnt. Dort lagen für mich Rom und Athen. Dort musste sich von vielen Dunkelheiten welche sich hier nicht aufklären liessen, der Schleier lüften lassen, mussten viele Zweifel verschwinden und scheinbar unauflösliche Räthsel doch ihre endliche Lösung finden.

Es war für mich daher eben so erfreulich als schmeichelhaft als im Mai des Jahres 1858 der Patron der kaukasischen Abtheilung der Kaiserl. geographischen Gesellschaft, S. D. der Statthalter des Kaukasus Fürst Barjätinsky die Akademie davon in Kenntniss setzte, dass auf Antrag des Hrn. v. Chanykov die Comität der genannten Gesellschaft, am 15. März beschlossen habe die Akademie zu ersuchen, mir zum Behufe der

Erforschung der im Kaukasus gesprochenen Sprachen iranischen Ursprunges eine wissenschaftliche Sendung dahin anzuvertrauen. Diese Zuschrift wurde in der historisch-philologischen Classe der Akademie am 21. Mai (2. Juni) verlesen und mir aufgetragen der Classe über meinen Entschluss Bericht abzustatten.

Damals war ich mit begonnenen Arbeiten so beschäftigt, dass ich meinen übrigens schon festen Entschluss dem Antrage nachzukommen, nicht sogleich aussprechen konnte. Zudem erkannte ich die Nothwendigkeit dass zu einer solchen mir unerwartet dargebotenen Reise noch besondere Vorbereitungen nöthig waren. Namentlich schien es mir im höchsten Grade wünschenswerth, vorerst die bisher noch nicht in meinem Besitze befindlichen Nachrichten morgenländischer Schriftsteller über die zu bereisenden Länder, welche sich noch in den Handschriftensammlungen des Auslandes finden konnten, zu meiner Verfügung zu haben. Und da solches nicht leicht durch fremde Hände bewerkstelligt werden konnte, so unternahm ich im J. 1859 eine viermonatliche Reise ins Ausland und kam mit der gewünschten Ausbeute für meine Zwecke zurück (s. *Bericht* u. s. w. Bullet. T. XVI, p. 456).

Nachdem ich die mitgebrachten Materialien geordnet hatte, benachrichtigte ich die Classe im Januar 1860 von meiner Bereitwilligkeit die Reise in den Kaukasus anzutreten. Ich gab dabei zugleich meine Absicht kund auch noch die für Russland in verschiedener Hinsicht wichtigen südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres, Masanderan und Gilan zu besuchen, um die dasigen persischen Mundarten, welche sich an die in den kaukasischen Gegenden gesproche-

nen mehr oder minder anschliessen, aus eigener Erfahrung kennen zu lernen und überdiess auch noch solche geographische und archäologische Untersuchungen anzustellen, wie sie mir bei meinen Arbeiten der Art wünschenswerth und nöthig erschienen waren. S. E. der Präsident der Akademie, Graf Bludov genehmigte die von der Akademie rücksichlich der Reise gemachten Vorschläge und die Allerhöchste Bestätigung erfolgte am 14. April 1860.

Nachdem ich die gehörigen Vorbereitungen zu der vorläufig auf zehn Monate berechneten Reise getroffen und auch die Herausgabe des ersten Theiles der «Beiträge zur Kenntniss der iranischen Sprachen I. Masanderanische Sprache» beendigt hatte, verliess ich am 17. August St. Petersburg, um mich in Twer nach Astrachan und Baku einzuschiffen. Ich war begleitet von dem Candidaten der orientalischen Sprachen der hiesigen Universität, Spassky-Avtonomov, welcher mir von Seiten der kaukasischen Comität zukommandirt worden war.

Die Reise auf der Wolga ging ohne Schwierigkeit und ohne besonderen Aufenthalt vor sich. Ich benutzte die Gelegenheit an den verschiedenen Landungsplätzen um die von mir früher noch nicht besuchten Städte und deren Merkwürdigkeiten, z. B. Uglitsch, Rybinsk, Kostroma, Nischny-Novgorod, Samara u. s. w., soviel es die Zeit erlaubte, zu besehen. Am 30. Aug. kam ich in Astrachan an, und stieg in der Agentur der transkaspischen Handelsgesellschaft ab, wo ich die freundlichste Aufnahme fand. Der Aufenthalt von zwei Tagen erlaubte mir die Stadt und deren Umgegend kennen zu lernen; ich besuchte eine in der Nähe liegende

Kalmücken-Niederlassung u. s. w. Die bedeutende Anzahl der hier weilenden Asiaten verschiedener Länder, erlaubt einem bisweilen sich schon zum Theil nach Asien selbst versetzt zu glauben.

Am 2. Sept. verliess ich Astrachan. Da das Dampfboot bei Birjutschaja Kosa anhielt, so gab ich gern der Aufforderung des Capitänes nach mich ans Land zu begeben, wo ich ausser Anderem wiederum einige Kalmücken-Kibitken besuchen konnte. Am 3. Sept. bestieg ich den nach Baku bestimmten der Gesellschaft «Kavkas i Merkurii» angehörigen Schooner Kama. Zwar hatte derselbe eigentlich keinen besondern für Passagiere eingerichteten Platz, aber der Capitän Gedeonov verstand es den Reisenden die gewünschten Bequemlichkeiten zu verschaffen und gab ein schönes Beispiel der Liebenswürdigkeit, durch welche sich die Seeoffiziere des kaspischen Meeres, mit welchen ich in nähere Berührung gekommen bin, auszeichnen.

Am 4. Sept. wurde der Anker gelichtet und am 6. gegen sechs Uhr abends langten wir nach einer glücklichen Fahrt in dem seit alter Zeit berühmten *Baku* an (s. Beil. IV. N° 1—8). Ich befand mich so in dem ehemaligen Reiche der Schirwanschahe und namentlich in der Stadt, wo früher mehrere derselben und später die Chane gewohnt hatten. Ich stieg in dem gastfreundlichen Hause des damaligen Directors des bakuischen Zollamtes, St.-R. Spassky-Avtonomov ab, welcher einen grossen Theil des Kaukasus selbst bereist hat und sich für alle wissenschaftliche Unternehmungen lebhaft interessirt.

Es galt nun die nöthigen Maassregeln zur Erfüllung

meiner Aufgaben zu nehmen. Die letzteren schienen mir zu sein:

I. Für die geographische Gesellschaft in Tiflis, welcher ich, wie angegeben, für den ursprünglichen Vorschlag und ausserdem für eine genügende Unterstützung zur Reise verbunden bin: die Erforschung der im Kaukasus gesprochenen Sprachen iranischen Ursprunges.

II. Für die Akademie: Geographische und archäologische Untersuchungen, Abdrücke von Inschriften, Erwerbung von Handschriften, Münzen und andern asiatischen Seltenheiten u. s. w.

III. Für die Kaiserl. öffentliche Bibliothek: Sammlung von näheren Nachrichten, namentlich über die von mir in dem zweiten noch ungedruckten Theile des «Catalogue» beschriebenen morgenländischen Handschriften.

Nachdem ich die geeigneten Vorkehrungen getroffen hatte, dass die von mir gewünschten Arbeiten über die *gilanische*, *Talysch*- und *Tat*- Sprache in den betreffenden Ländern und namentlich in den Städten Rescht, Lenkoran und Baku selbst begonnen wurden, damit ich sie später mit den Bearbeitern selbst durchgehen könne, trat ich am 10. Sept. die Weiterreise nach *Tiflis* an. Mein Weg führte mich durch Schirwan und Scheki. Dieses Mal verweilte ich nur kurze Zeit in Schemacha, wohin ich später noch einmal zu kommen mir vorgenommen hatte, aber dem in morgenländischen und europäischen Schriftstellern oft erwähnten *Gandscha* (Elisabethpol), dem Geburtsort des persischen Dichters Nisamy, und später der Residenz eigener

Chane, konnte ich einen ganzen Tag widmen um die noch aus der musulmanischen Zeit da übrig gebliebenen Denkmale zu besichtigen.

Am 16. Sept. traf ich in *Tiflis* ein.

Der Zweck dieser Reise war mich S. D. dem Statthalter des Kaukasus, welcher aber unterdessen verreist war, vorzustellen und die nöthigen Anordnungen für meine ferneren Reisen nach Persien und in dem Kaukasus selbst zu treffen. Ich wandte mich daher ungesäumt an die betreffenden Behörden. S. E. der damalige Präsident der geographischen Gesellschaft, der General-Adjutant Miljutin kam mir mit der grössten Zuvorkommenheit entgegen und gab die nöthigen Befehle zur Erfüllung der von mir ausgesprochenen Wünsche, während S. E. Hr. v. Krusenstern mit Zustimmung des Hrn. v. Tengoborsky die Anordnung traf, dass mich der Beamte der diplomatischen Canzellei des Statthalters, Melgunov, welcher die südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres schon aus eigener Anschauung kannte, auf meinen Reisen dahin begleiten konnte. Die von Geschäftsgängen freie Zeit wandte ich dazu an, die Hauptstadt Georgiens näher kennen zu lernen. Ich hatte überdiess Gelegenheit die orientalischen Seltenheiten in dem Museum der geographischen Gesellschaft, so wie einige andere Münzsammlungen an- und durchzusehen, und über die dasigen Hebräer nähere Erkundigungen einzuziehen. Es lag nämlich in meinem Plane auch die Zustände der im Kaukasus lebenden *Hebräer* in den Bereich meiner Untersuchungen zu ziehen.

Am 24. Sept. verliess ich Tiflis um nach Baku zurückzukehren. Unterweges unterliess ich nicht an den

sehr häufig an der Strasse liegenden musulmanischen Gottesäckern anzuhalten und etwa merkwürdig scheinende Inschriften abzuschreiben. In *Schamkor* suchte ich vergebens nach Inschriften oder sonstigen Merkwürdigkeiten. Es war früher eine nicht unbedeutende Stadt gewesen, welche schon in Istachry's arabisch geschriebener Geographie (um 915 — 921) erwähnt wird. Selbst von dem Minaret mit einer arabischen Inschrift, welches noch etwa vor zwanzig Jahren da stand, ist jetzt nichts mehr sichtbar als der mit verschiedenem Gestein bedeckte Grund. — Der General v. Bartholomäi fand da später doch eine Münze von dem Seldschuken Toghrul-Beg, von J. 441 = 1049, welche aus der Zeit des Einfalles des Alp-Arslan oder Melikschah herrühren wird. Der Finder hat dieselbe für das asiat. Museum zu schicken versprochen. In Schemacha besah ich die Moscheen und eine Sammlung von morgenländischen Handschriften welche als die bedeutendste der Stadt galt.

Am 28. Sept. traf ich wieder in Baku ein. Die Tage bis zur Abfahrt nach Masanderan wandte ich an um die Merkwürdigkeiten der Stadt und die sogenannten ewigen Feuer in *Ateschgah* (jetzt gewöhnlich *Surchaneh* genannt) zu sehen, zu welchen bekanntlich schon seit langen Zeiten Indier wallfahrten, um da ihre Tage zu beschliessen. Sie verrichteten in meiner Gegenwart ihren Gottesdienst. Jetzt sind deren nur fünf da (s. Beil. IV, N° 9). Früher war ihre Anzahl weit bedeutender und sie theilten sich nach der Angabe eines bakuischen Persers in vier Secten. Die eine verbrannte ihre Todten ganz *(ateschy)*, die zweite warf die Asche in den Wind *(bady)*, die dritte ins Wasser *(aby)*, die

vierte begrub die Todten in die Erde *(chaky)*. Merkwürdiger aber und erbaulicher ist die grossartige von Baron Tornauw daselbst angelegte Fabrikanstalt, in welcher sonst gebräuchliche Heizungsstoffe durch das «ewige Feuer» ersetzt werden. Da, wo früher in der Einöde nur ein festungsartiges Mauerwerk stand, in dessen inneren Räumen braune Indier ein müssiges Leben verbrachten, erheben sich jetzt schlossähnliche Gebäude, in welchen der europäische Unternehmungsgeist eine Kraft und Thätigkeit entwickelt, wie man sie gerade da früher nicht für möglich gehalten hätte.

Als die gehörigen Einrichtungen zur Reise nach Persien getroffen waren und ich den auch sonst bekannten bakuischen Perser Mirsa Abdurrahim, ehemaligen Lehrer der muhammedanischen Glaubenslehre an der Kreisschule zu Baku, beauftragt hatte, die in und um Baku gangbaren Volkssagen und andere geschichtliche Nachrichten in der *Tat*-Sprache nebst persischer Übersetzung zusammenzustellen, während sein Sohn, Sain el-Abidin, Übersetzer beim bakuischen Zollamt, es übernahm, die von mir persisch und masanderanisch herausgegebenen Erzählungen ins *Tat* zu übersetzen, bestieg ich nach Anordnung des damaligen Chefs des bakuischen Hafens, v. Freygang, dessen immer freundliche Gefälligkeit auch bei anderen Fahrten auf dem kaspischen Meere dankbare Erwähnung verdient, am 5. Oct. das Dampfschiff Lenkoran (Capit. Lewizky), um nach der Insel Aschuradeh abzugehen. Dasselbe war mit Asiaten und namentlich Persern überfüllt, unter denen sich unter Anderen auch zwei Vertreter der persischen Civilisation befanden, ein Derwisch Hadschi Semsem und der persische Dichter

Adschib; selbst Afghanen und Turkmenen fehlten nicht. Am 6. abends kamen wir vor Lenkoran an. Ich benutzte den kurzen Aufenthalt um ans Land zu fahren und mit Hrn. Kosizky, welcher sich der Mühe unterzogen hatte für die *Talysch*-Übersetzung der von mir gelieferten Texte zu sorgen, das Nähere zu verabreden. Am nächsten Tage, dem 7. Oct. gegen ½ 12 Uhr lagen wir *Enseli* gegenüber, von wo aus wir nach etwa sechs Stunden unsere Reise fortsetzten. Am 9. Oct. gegen 11 Uhr befanden wir uns am Gäs-Ufer im astrabadschen Meerbusen, gegen 7 Uhr abends in *Aschuradeh*. Auch hier, so wie früher in Astrachan und später in Barfurusch und Rescht, fanden wir auf Anordnung des Barons Tornauw in dem Hause der transkaspischen Handelsgesellschaft eine freundliche Aufnahme und der damals da anwesende Agent in Schahrud, Besmjenov, versprach von den an einem Thurm in *Radegan* befindlichen Inschriften getreue Abbildungen zu liefern, was er auch schon zum Theil ausgeführt hat.

Von besonderer Wichtigkeit für mich war die gefällige Zuvorkommenheit des Chefs der Seestation in Aschuradeh, Rudakov. Er traf die nöthigen Anstalten, dass ich für jetzt an das masanderanische Ufer, und später zur See von Meschhedi-Ser nach Enseli und von da nach Baku gebracht wurde.

Am 12. Oct. verliess ich Aschuradeh. Eine Barke (Capit. Ladyschinsky) und später ein turkmenisches Boot führten uns in die Nähe des Ufers, wo uns ein ausgehöhlter Baumstamm *(Kulass)* durch den Fluss Atrek in der Nähe von Karatepeh ans Land brachte. *Karatepeh* (Schwarzhügel) liegt auf einer Anhöhe,

welche von fern schwarz aussieht, daher der Name. Es ist zum Theil von Afghanen bewohnt, welche Nadirschah aus Kandahar hierher versetzte. Nach dessen Tode verliessen sie dasselbe theils um nach Kandahar zurückzukehren, theils um sich in der Umgegend von Astrabad in der Nähe des Turkmenen-Stammes der Goklan niederzulassen. Aka Muhammed-Chan aber versetzte sie wieder nach Karatepeh und zum Theil nach Sari. Sie sind Sunniten, haben ihre Muttersprache, die afghanische ganz vergessen und sprechen vornehmlich turkmenisch. Aus diesen Gründen werden sie von den räuberischen Turkmenen nie beunruhigt. Sie kommen häufig in Handelsangelegenheiten nach Aschuradeh. Ein Bewohner von Karatepeh aber nicht Afghane, Mir Baba hatte die nöthige Anzahl Pferde besorgt. Nach einigen Stunden Rittes waren wir in dem durch das von Schah Abbas I. im Jahre 1612 angelegte Lustschloss berühmten *Aschref*. Dasselbe ist jetzt in gänzlichem Verfalle und wir hatten Mühe in dem nach einer Inschrift von Nadirschah im Jahre 1144 = 1731 erneuerten Gebäude *Tschihil-situn* einen zum Übernachten tauglichen Raum ausfindig zu machen. Kaum war ein solcher aufgefunden, als ich in den reizenden Garten hinabstieg und die auch in ihrem Verfall grossartigen und zum Theil bezaubernden Anlagen so wie die Ruinen der zerfallenen Paläste zu besehen eilte. Der Abend bot mir erwünschte Gelegenheit von anwesenden Persern nähere Erkundigungen über Aschref überhaupt, und die umliegenden Gegenden insbesondere einzuziehen (s. Beil. IV, N° 45 u. 46).

Es wäre sehr schwer, ja fast unmöglich gewesen,

von meiner Seite allein den Anforderungen hinsichtlich der Sprachforschung, Geographie und Archäologie zu genügen, welche man an mich zu machen sich für berechtigt gehalten haben möchte. Um daher meine vorzügliche Aufmerksamkeit dem ersteren Gegenstande zuwenden zu können, übernahm Melgunov die geographische, Spassky die archäologische Partie und namentlich das Abnehmen von Inschriften.

Am 15. Oct. verliessen wir *Aschref* und ritten auf dem von Schah Abbas angelegten, jetzt aber auch in Verfall gerathenen Steinweg *(Chiaban)* nach der schon in der alten Geschichte Persiens bekannten und später als der Hauptsitz eines Zweiges der kawam-eddinschen Seyide berühmten Stadt *Sari*. Unser Weg hatte uns über die *Nikah*-Brücke (*Pul-i-Nikah*), so wie nicht ohne Gefahr für mich über die grossartige von Aka Muhammed-Chan gebaute Brücke über den *Tedschenrud* geführt. Nach Sehir-eddin, dessen Geschichte von Tabaristan, Rujan und Masanderan wir beständig zum Behufe der Vergleichung in Händen hatten, war sie von dem Isfehbed Ferchan dem Grossen neu erbaut und nach seinem Sohne Sarujeh benannt worden. Wir stiegen in der Karawanserai des Meschhedy Ahmed ab, welcher auch in St. Petersburg gewesen war und, wie er mit sichtbarer Genugthuung erzählte, das Glück gehabt hatte, der Beachtung Sr. M. des Kaisers Nikolai I. gewürdigt zu werden. Trotz des bösen Regenwetters besuchten wir am nächsten Tage die Stadt und Umgegend. Leider fanden wir von dem berühmten nach Sehir-eddin's Angabe von Minutschehr erbauten Thurm des Selm und Tur, *Gumbäs-i-Selmu-Tur* oder

seh gumbäs d. i. Drei-Grabstätte genannt, weil da die drei Söhne Feridun's, Selm, Iredsch und Tur begraben sein sollen, keine Spur mehr — er ist durch ein Erdbeben von Grund aus zerstört. Aber wir besuchten unter Anderem die der Aussage nach zur Zeit Harun el-Raschid's von Jahja ben Jahja begonnene und von Masiar ben Karen beendigte alte Moschee, welche früher ein Feuertempel gewesen und unter deren Hauptthor nach der Versicherung der Bewohner von Sari, Feridun begraben sein soll. Alte Inschriften fanden wir nicht. Sie werden wie die Perser selbst erzählen, von den heutigen Mullas gern zerstört und namentlich sind die Jahreszahlen (*Tarich*) der beliebte Gegenstand ihres Vernichtens. Jedes Jahr verschwinden solche Inschriften, welche von den Eingeborenen nur selten verstanden werden und Reisende, welche nach ein paar Jahrzehenden oder noch früher Masanderan und Gilan besuchen, werden derselben nur wenige mehr erhalten finden. So wurde auch das Grabdenkmal *(Gumbäs)* des Husam-eddaula vor etwa fünfzig Jahren von dem Mulk-arâ Muhammed-Kuli Mirsa zerstört und die Steine wurden zum Häuserbau verwendet.

Am 17. October verliessen wir Sari und kamen abends in *Barfurusch* an. Wir wurden wiederum in der Factorei der transkaspischen Handelsgesellschaft herzlich willkommen genannt. Ich muss das um so mehr mit Dank hervorheben als die Gesellschaft in Masanderan und Gilan in hoher Achtung steht und ich beschlossen hatte in Barfurusch einen ganzen Monat zu bleiben, um meine Forschungen namentlich über die masanderanische Sprache nachdrücklich durchzu-

führen. Ich nahm sogleich zwei Bewohner von Barfurusch, Muhammed Ssadik und Kerbelaï Hamsa an um täglich zu mir zu kommen und mit ihnen die Landessprache zu studiren, aber ausser ihnen wurden auch noch viele andere Masanderaner z. B. ein hundertjähriger Greis Aly Merdun aus dem Dorfe Dersi-Kela, welcher durch das Absingen der Gedichte des Emir Pasewary den Augen der Zuhörer Thränen entlockte, zu Rathe gezogen. Mit ihnen ging ich das bisher über die masanderanische Sprache Veröffentlichte Wort für Wort durch und verbesserte das nach ihrer Aussage Fehlerhafte oder liess das Dunkele aufklären, legte ein Wörterverzeichniss an, stellte eine Grammatik zusammen und sammelte Texte, so dass ich diese von mir erworbenen Hülfsmittel bis zu einem gewissen Grade genügend nennen zu können glaube.

Es sind die folgenden:

1) Ein von mir angelegtes Glossarium.
2) Ein persisch-masanderanisches Glossarium, welches in den Schulen gebraucht wird.
3) Eine Grammatik der masanderanischen Sprache.
4 — 5) Zwei persische Übersetzungen der von mir herausgegebenen Gedichte des Emir Pasewary.
6) Einundvierzig bis jetzt nicht bekannte Gedichte desselben.
7) Eine Sammlung von den Gedichten desselben, einem Diwan des Hafis beigeschrieben (vergl. Beil. V, N° 6).
8) Eine Übersetzung der Abschnitte aus Sehireddin's Geschichte über die Erbauung von Amul und Sari, von Muhammed Ssadik.

9) Gedichte von Talib und Baba Tahir, welche noch als masanderanische Dichter angeführt werden. Niedergeschrieben finden sie sich nicht und nicht einmal alle Masanderaner kennen sie. Ich habe sie nach dem Vorsagen des Kerbelaï Hamsa zu Papier gebracht.

10) Verschiedene andere Gedichte von Melgunov aus dem Munde verschiedener Masanderaner gesammelt.

11) Geschichte der *Babisten* in Barfurusch. Masanderanisch und Persisch.

12) Masanderanische Gespräche.

13) Ein persisch geschriebener Commentar zu den Gedichten des Emir Pasewary.

Es versteht sich von selbst, dass ich Barfurusch und die Umgegend mehr als einmal forschend durchwanderte und deren Merkwürdigkeiten, z. B. die vormals vom Staat unterhaltene Zuckerfabrik, für welche Hadschi Mirsa Muhammed-Chan und Hadschi Sain el-Abidin die nöthigen Geräthschaften aus Moskau gebracht haben, den schahischen Garten (*Baghi-schahy*), die Moscheen, das von Hebräern bewohnte Stadtviertel (*Jehudy mahalle*), wo ich in dem Garten eines Hebräers einen Palmbaum fand, u. s. w. besuchte und keine Gelegenheit vorbeiliess um Handschriften, Münzen u. s. w. zu erwerben. Von besonderem Interesse war für mich die Münze. In einem kleinen Hofraume wurden eben 4000 Tumane mit der Inschrift: «im Reichssitz von Tabaristan» geprägt, aber mit einer solchen Einfachheit, wie man es wohl in andern Ländern kaum finden dürfte.

Während ich, wie angegeben, beschäftigt war, wandte Melgunov seine Zeit vorzüglich dem Einsammeln geographischer Nachrichten zu und Spassky begab sich auf meine Verfügung zu den Grabstätten des Muhammed Tahir, des Imam sadeh Ibrahim in *Meschhedi-Ser*, und nach *Bendepai* und *Meschkenderus*, um die da befindlichen Inschriften abzunehmen oder wenigstens darüber zu berichten (s. Beil. II, N° 6 — 21). Solche Inschriften aber, welche es aus besonderen Gründen für uns Europäer abzunehmen nicht gerathen oder geradezu unmöglich war, wurden uns von dienstwilligen Eingebornen selbst in getreuen Abdrücken geliefert. Dasselbe war auch später in Gilan der Fall. Freilich ging dabei mancher Ducaten «in den Wind». Hr. Spassky hat überdiess noch eine Anzahl von in den Grabstätten befindlichen *siaretnameh* abgeschrieben (s. Beil. III).

Die berühmte Hauptstadt des alten Tabaristan war das nach der Aussage der Einwohner von Dschemschid gegründete *Amul*. Noch jetzt zeigte man uns als Überbleibsel der Burg Dschemschid's einen tiefen Graben. Ihr Name wird in der alten und mittleren Geschichte der südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres sehr häufig erwähnt. Sie war der Hauptsitz eines Zweiges der Isfehbede, der arabischen Statthalter, wo auch wahrscheinlich die meisten der sogenannten Isfehbed-Münzen geprägt wurden, und dann der hasanischen und kawam-eddinschen Seyide, deren Ahnherr, Seyid Kawam-eddin, genannt Mir Busurg, da begraben ist. Eine bedeutende Anzahl von Gelehrten, z. B. der berühmte Geschichtsschreiber Tabary ging aus ihr hervor, u. s. w. Ich hatte mir daher

vorgenommen, Masanderan nicht zu verlassen ohne die ehemalige Hauptstadt Tabaristan's, deren Gründung und Namen eine andere Sage auf die schöne Amula zurückführt, besucht zu haben, obgleich sie jetzt kaum mehr als ein grosses verfallenes Dorf ist.

Am 25. October bestieg ich daher ein Pferd um meinen längst gehegten Wunsch auszuführen. Nachdem wir den in der Geschichte Tabaristan's wohl bekannten Babul-Fluss in der Nähe von Barfurusch auf einer merkwürdigen Brücke überschritten hatten, kamen wir noch an demselben Tage in Amul an und kehrten jenseits der grossen Brücke über den Heras in einer dem Flusse nahe gelegenen Karawanserai ein. Der uns angewiesene über dem Pferdestall befindliche Raum hatte zwar fürs Erste keinen zusammenhängenden Fussboden, aber ein paar in der Eile zusammengesuchte und nach Erforderniss gelegte Bretter liessen uns bei vorsichtigem Auftreten und Liegen hoffen, vor besonderen Unfällen bewahrt zu bleiben. Der Darogha oder das Polizei- und Stadtoberhaupt von Amul, Asadullah so wie dessen Gehülfe Meschhedy Hasan stellten sich zu meinen Diensten, führten uns selbst in der Stadt und der Umgegend herüm, und zeigten uns alle Überreste aus der alten Zeit, z. B. das Grabdenkmal des Mir Busurg, die verschiedenen Grabstätten (*Gumbäs*) anderer berühmten Männer, die Moscheen u. s. w. Und als ich an den Ufern des Heras spazieren ging und die reizende Landschaft mich entzückte, da verstand ich erst das Gedicht, in welchem der tabaristanische Seyid Said ben Muhammed während seiner Gefangenschaft in Buchara seine Sehnsucht nach diesen wonnevollen Gegenden

ausspricht (s. Sehir-eddin, p. 301). Und so wie die Erinnerung an Amul nie aus meinem Gedächtnisse entschwinden wird, eben so wird ein von da in verschiedener Hinsicht merkwürdiger mitgebrachter Grabstein mit einer arabischen Inschrift vom Jahre 514 = 1120 für immer ein Kleinod des asiatischen Museums bleiben.

Ich verliess Barfurusch am 15. November mit einer reichen wissenschaftlichen Ausbeute. Der gefällige Agent der Factorei, Hr. Rudakov schloss sich meiner Begleitung an. Dem Ufer des Babul entlang erreichten wir *Meschhedi-Ser*, die Rhede von Masanderan, an der Mündung des genannten Flusses, ritten aber nach kurzer Erholung zu dem etwa drei Werst entlegenen Grabdenkmal *(Astaneh)* des Ibrahim Abu Dschewab und der Bibi Sukaina, um die da befindlichen Inschriften abzunehmen. Und als wir am nächsten Tage eben die nochmalige Vergleichung dieser zahlreichen Inschriften geendigt hatten, wurde ich benachrichtigt dass das nach mir gekommene Dampfschiff Chiwinez (Capt. Brylkin) vor Anker liege. Ich begab mich ungesäumt auf dasselbe, nachdem ich nicht ohne Rührung dem Wunderlande Masanderan und dessen freundlichen Bewohnern ein herzliches Lebewohl gesagt hatte und wir steuerten Gilan zu. Am 17. November landeten wir in *Enseli*, wo ich in dem Hause des Mirsa Ssalih, eines im Dienste des russischen Consulats zu Rescht stehenden Persers abstieg. Am nächsten Tage, d. 18. gelangten wir in einem grossen Boote *(Keredschi)* über den See *(Murdab)* und durch den Pirebasarfluss nach *Pirebasar* und von da zu Pferde auf dem bekannten schlechten Wege

nach *Rescht*, wo wir wieder in dem Hause der Handels-Gesellschaft unsere Wohnung aufschlugen. Wir hatten uns überdiess eines überaus freundlichen Entgegenkommens von Seiten des russischen Consuls Hrn. Sinovjev zu erfreuen.

Mein Aufenthalt in Rescht war nicht minder ergiebig als es der in Barfurusch gewesen war. Ich hatte da Gelegenheit die gilanische Sprache zu studiren und es war namentlich Mirsa Ibrahim welcher mir bei dieser Beschäftigung die wesentlichsten Dienste leistete. Die Erforschung der gilanischen Sprache, welche auch in Gilan mehr als die Sprache des niederen Volkes angesehen wird, war mit mehr Schwierigkeiten verbunden als die der masanderanischen, welche in Masanderan gern und viel auch von höheren Ständen gesprochen wird. Indessen gelang es mir doch folgende Hülfsmittel zu sammeln.

1) Grundzüge einer Grammatik der gilanischen Sprache nach der in *Rescht* und *Lahidschan* gebräuchlichen Mundart.
2) Ein Glossarium.
3) Ein persisch-gilanisches Glossarium mir von dem damaligen englischen Consul Mackenzie übersandt.
4) Die Übersetzung der «Erzählungen», von Mirsa Ibrahim.
5) Ein gilanisches Gedicht von demselben mitgetheilt.
6) Die Gründung Amul's nach Sehir-eddin, von demselben übersetzt.
7) Gedichte des Seyid Scherefschah, mit persischer Übersetzung von Mirsa Ibrahim.

8) Scherzgedichte *(heselijat)* von Mirsa Abid Fumeny.
9) Antwort darauf von Mulla Risa ibn Mulla Rustem Fumeny.
10) Scherzgedichte von Mirsa Bakir Leschtenschahy (in lahidschan. Mundart).
11) Antwort darauf.

N° 7 — 11 verdanke ich ebenfalls dem genannten Mirsa.

12) Volkslieder, von Melgunov gesammelt und übersetzt.

Meine sprachlichen Beschäftigungen so wie das anhaltend schlechte Wetter machten weitere Ausflüge unmöglich. Indessen wollte ich doch die ehemaligen beiden Häuptstädte Gilan's, *Lahidschan* und *Fumen* nicht unbesucht lassen. Während daher Spassky in meinem Auftrage nach *Lahidschan*, der ehemaligen Hauptstadt von Baiä-pisch und Residenz des Sultan Muhammed (um 1470) reiste und viele schöne Inschriften von da zurückbrachte (vgl. Beil. II, N° 30—52), besuchte ich selbst die ehemalige Hauptstadt von Baiäpes und Residenz früher (von 660 — 758) der Beni Dabujeh, d. i. des Dabujeh, Ferchan, Dadbursmihr, Sarujeh und Churschid und später (1470) des Sultan Ala-eddin Dibadsch, *Fumen*, ein jetzt verfallener Ort, der keine Spuren seiner ehemaligen Grösse bewahrt.

Nachdem ich mehrere merkwürdige Münzen und ein Siegel mit einer Pehlewy-Inschrift erworben und mit einem gelehrten Perser weitere Verabredungen zur Erwerbung von geschichtlichen Werken überhaupt

und einer ausführlichen Beschreibung der südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres insbesondere getroffen hatte (s. Beil. V, N° 9 — 11), verliess ich Resecht am 15. December. Ich blieb bis zum 17. in *Enseli*, dessen Umgebungen ich besuchte. Die sogenannte Bastion setzt durch ihre Einfachheit in Erstaunen. Von grösserem Nutzen wird, wenn fertig, der angefangene Leuchtthurm sein und den Fahrzeugen ein langes, oft durch die Verzögerung gefährliches Suchen nach der Rhede ersparen. Am 17. früh ertönte der Signalschuss des aus Aschuradeh nach mir geschickten Dampfschiffes Bucharez (Capt. Tawaststjern) und am 19. Dec. kam ich wieder in Baku an.

Mir aber war hinsichtlich der Sprache, Geschichte und Geographie Masanderan's und Gilan's ein neues Licht aufgegangen. Räthsel, welche früher trotz aller Nachforschungen ungelöst geblieben waren — sie hörten auf solche zu sein und das was früher in tiefes Dunkel gehüllt war, zeigte sich jetzt in voller Klarheit. Ich glaubte im Jahre 1858 mit dem vierten Theile der «Muhammedanischen Quellen», dieses Sammelwerk beendigt zu haben. Aber in Folge meiner Reise nach Deutschland, England und Holland im Jahre 1859 und der nach Masanderan und Gilan in dem vergangenen Jahre werde ich zum wenigsten noch einen fünften Theil Texte herauszugeben haben und selbst die Übersetzungen werden von einem gewissen morgenländischen, von Ort und Stelle selbst herhauchenden Duft angeweht sein.

Der Winter war ungewöhnlich streng und verhinderte wissenschaftliche Reisen in dem Kaukasus zu unternehmen. Überdiess hatte ich auch in Baku genug

zu thun. Ich war mit der Anordnung meiner Papiere und der mitgebrachten Materialien und ganz vorzüglich der Erforschung der *Tat*-Sprache beschäftigt, zu welchem letzteren Zwecke Mirsa Abdurrahim eine Zeitlang täglich zu mir kam.

Das *Tat* hat keine schriftlichen Denkmale, es muss aus dem Munde der Eingebornen erlernt werden. Ich habe folgende Materialien zusammengebracht.

1) Grundzüge einer Grammatik.
2) Ein Glossarium.
3) Die Übersetzung der «Erzählungen».
4) Volkssagen, Tat und persisch.
5) Gespräche.

Ausserdem habe ich aus der Bibliothek der geographischen Gesellschaft zu Tiflis noch ein vom Junker Askar-Beg und dem Lieutenant Mehdy-Kuli-Beg Haschembegov verfasstes Wörterverzeichniss der *Tat*-Sprache, wie sie in verschiedenen Dörfern des kubaïschen Bezirkes gesprochen wird, zur freien Benutzung mitbekommen.

Proben von der Sprache der *Hebräer* in Kuba und Derbend, welche sie selbst als *Tat* bezeichnen, habe ich später in den sogenannten Städten selbst gesammelt.

Als nicht zu verschmähende Beiträge zur Geschichte von Schirwan erwähne ich noch während dieses Aufenthaltes in Baku fünf persische und zwei türkische Firmane aus der Moschee der Begräbnissstätte des Schaich Abu Saïd Abul-Chair († 440 = 1049) in Baku und fünfzehn persische aus *Bibi Haibet*, welche ich von Mirsa Abdurrahim habe abschreiben lassen.

Ich hatte mir vorgenommen sogleich beim Eintritt besseren Wetters nach *Derbend* zu gehen, als ich durch eine Zuschrift von Seiten der geographischen Gesellschaft zu Tiflis die Einladung erhielt, nach Tiflis zu kommen.

Am 16. Febr. 1861 fuhr ich mit Spassky aus Baku aus. Wir unterliessen nicht auf dem Wege wieder verschiedene Grabinschriften die uns in irgend einer Rücksicht bemerkenswerth schienen, abzuschreiben. Am 17. kam ich nach Schemacha, wo mir der Kreischef Mamikonov mit ungemeiner Freundlichkeit seine thätige Beihülfe zur Ausführung meiner Wünsche bei meiner Rückreise anbot. Unterdessen versprach er mir Verzeichnisse von den in Schemacha befindlichen morgenländischen Handschriften zu besorgen. Am 21. Febr. war ich in Tiflis. Fürs Erste hatte ich die Ehre von S. D. dem Fürsten Statthalter empfangen zu werden. Dann studirte ich — was mir früher wegen Abwesenheit des Besitzers versagt war — mit dem General v. Bartholomäi seine in ihrer Art einzige Sammlung von Sasaniden-Münzen, welche allein schon eine Reise nach Tiflis werth gewesen wäre, und er hatte die Güte mir eine sehr beträchtliche Anzahl von Abdrücken der merkwürdigsten Münzen nebst seinen Bemerkungen, deren Ankunft ich jeden Tag entgegensehe, zu beliebiger Benutzung mitzutheilen. Ich zweifele nicht dass wenn diese Bemerkungen veröffentlicht werden, die Sasaniden-Münzkunde einen sehr bedeutenden Schritt vorwärts machen wird. Aus einer sehr seltenen persischen Übersetzung des Dioskorides im Besitze des Hrn. Staatsrathes Graf liess ich mehrere Auszüge zum Behufe fernerer Untersu-

chungen machen. Überdiess benutzte ich die Anwesenheit des Ibrahim-Beg aus Talysch, um mit ihm die Grundzüge einer Grammatik des *Talysch* zusammenzustellen. Er selbst legte ein russisch-*talyschisches* Wörterverzeichniss an.

Da meine Abreise aus Tiflis aus besonderen Gründen nicht wohl vor Anfang Aprils Statt finden konnte, so entschloss ich mich zu einem Ausfluge nach Kartalinien, welcher mir unter Anderem auch Gelegenheit darbieten konnte, mehrere *Hebräer*-Gemeinden zu besuchen.

Am 22. März fuhr ich aus Tiflis aus. Mein erster Aufenthalt war in der ehemals berühmten Hauptstadt Georgiens und Grabstätte der georgischen Könige, *Mzchetha*. Ich schrieb da die auf dem Grabstein der Königin Tamar befindliche arabische Inschrift ab und traf die gehörigen Anordnungen zur Erwerbung von Abschriften von siebenundzwanzig persischen und türkischen in der Kirchenbibliothek aufbewahrten Firmanen, welche für die Geschichte Georgiens nicht ohne Interesse sein dürften. Von Gori fuhr ich nach *Zchinwal*, wo ich unter Anderem auch eine Synagoge fand und eine Anzahl von Münzen zu erwerben Gelegenheit hatte. Dasselbe war in *Suram* der Fall.

Nachdem ich auf dem Rückwege die merkwürdige Felsenfestung *Uphlis-tsiche* in der Nähe von Gori besucht hatte, traf ich am 27. März wieder in Tiflis ein.

Am 12. April fuhr ich mit dem General v. Bartholomäi, welcher mich auf einen Theil meiner Reisen in Karabagh und Schirwan zu begleiten den Entschluss gefasst hatte, aus Tiflis aus. Ich brauche nicht hinzuzufügen, von welchem Vortheile für mich die Be-

gleitung dieses gelehrten Numismatikers und Archaeologen sein musste. Wir hatten den Beschluss gefasst, kein sich auf dem Wege darbietendes, namentlich musulmanisches Denkmal ununtersucht zu lassen und ich glaube, wir haben ihn ausgeführt.

Unser erstes Hauptziel war der Besuch der ehemals berühmten Hauptstadt von Arran, *Berdaa*, wo sich nach gewissen Angaben noch bedeutende Überreste der alten Grösse entdecken lassen sollten. In der älteren russischen Geschichte ist Berdaa bekannt durch zwei Feldzüge, welche die Russen in den Jahren 914 u. 944 dahin unternommen haben, und deren einen Nisamy aus Gandscha in einem Gedichte verewigt hat. Unser Weg führte uns vor der Grabstätte des Adigüsel und seiner Familie vorbei. Seine Geschichte von Karabagh befindet sich in dem asiatischen Museum der Akademie. Aus diesem Grunde und weil überhaupt der Verstorbene eine merkwürdige Persönlichkeit war, hielt ich es nicht für uninteressant, die dort befindlichen Grabinschriften zu besitzen. Sie waren bald von mir und Spassky abgeschrieben.

Am 16. April trafen wir in Berdaa ein. Einer der jetzigen Besitzer, Ḥusain Aly-Beg nahm uns mit grosser Freundlichkeit auf und führte uns in den Örtlichkeiten der jetzt verschwundenen Hauptstadt Arran's herum. Das vorzüglichste Überbleibsel ist ein alter Thurm aus dem achten Jahrhundert der muhammedanischen Zeitrechnung. Wir nahmen die an ihm befindlichen auch schon fast ganz verloschenen Inschriften nach Möglichkeit ab. Eine Abzeichnung wird wenigstens dieses Denkmal, welches schnell seinem gänz-

lichen Verfalle entgegenzugehen scheint, so wie es sich bis jetzt erhalten hat, in bildlicher Darstellung (s. Beil. IV, N° 11) der Nachwelt erhalten.

Bei unserer Ankunft in Schemacha am 20. April fand ich die versprochenen Verzeichnisse von morgenländischen Handschriften vor. Das Abnehmen verschiedener Inschriften, z. B. aus der Grabstätte des Pir Mikaïl, von den bisher fälschlich von Einigen für Denkmale der Schirwanschahe gehaltenen Grabsteinen u. s. w. übertrug ich Spassky, und fuhr mit dem Gen. Bartholomäi nach dem Malakanen-Dorf *Marasy*, welches früher eine bedeutende Örtlichkeit gewesen sein muss, nicht allein um die in ihm selbst befindlichen Inschriften abzunehmen, sondern namentlich und vorzüglich um ein in der Nähe gelegenes aus der Zeit der Schirwanschahe herstammendes Baudenkmal (angeblich das Grabmal des Pir Baba), dessen wunderschöne Inschrift Bartholomäi zuerst richtig zu würdigen verstanden hatte, näher zu untersuchen. Durch einen glücklichen Zufall konnte sich der Architect Hippius aus Baku unserer Gesellschaft anschliessen. Nachdem wir die Lage und Bauweise des merkwürdigen in einer Thalschlucht an Felsen angelehnten Baudenkmales so wie dessen schöne Inschrift bewundert hatten, wurden die Arbeiten begonnen. Eine Inschrift von dem Schirwanschah Schaich Ibrahim I. vom Jahr 805 = 1402 im verjüngten Maassstab von Hrn. v. Bartholomäi gezeichnet, nebst einer Probe in natürlicher Grösse, so wie eine schöne Ansicht des übrigens schon von Olearius dargestellten Gebäudes, von Hippius abgenommen (s. Beil. IV, N° 12), und überdiess mehrere

andere Inschriften aus Marasy selbst waren die Früchte dieses erfolgreichen Ausfluges.

Am 22. April verliessen wir Schemacha. Auf dem Wege etwa vierzehn Werst weit, fanden wir in *Pir Merdekan* (s. Beil. IV, N° 17), ausser mehreren andern Inschriften, eine bisher, wie ich glaube, unbekannt gebliebene von dem Schirwanschah Ferruchsad ben Minutschehr.

Um unserem zweiten Hauptziel, einem ehemaligen Schlosse der Schirwanschahe, *Chanekah*, welches Hr. v. Bartholomäi schon im J. 1858 besucht hatte (s. Beil. I.), näher zu sein, übernachteten wir bei den Nomaden Chlä zwischen den Poststationen Paschalinskaja und Hadschikabulskaja. Während der Fahrt nach Chanekah sahen wir ganze Strecken mit jungen Heuschrecken bedeckt, aber auch wolkenartige Züge von Staaren, persisch *murgsar*, armenisch *sariak* (*Sturnus roseus* oder *Pastor roseus*), welche die Heuschrecken vernichten. Der Vogel, welcher hier mit Verehrung angesehen wird, kommt nach Bartholomäi's scharfsinniger Erklärung schon im Sendawesta vor als Vernichter der Diwe, d. i. der Heuschrecken. Unsere Begleiter erzählten uns von dem Entsetzen, welches die Eingeborenen und alle Gläubigen vor einigen Jahren gehabt hatten, als, wie sie sagten, ein Franzose trotz aller Gegenvorstellungen eine Anzahl jener sogar durch das canonische Recht (*schariat*) schon seit Jahrhunderten geheiligten Vögel schoss und mit Wohlgeschmack verzehrte. Nachdem wir über den reissenden Pirsagat zu Pferde gesetzt waren, kamen wir nach einem kurzen Gange in Chanekah an. Wir gingen von einem Erstaunen zum andern über. Es ist

in der That als ob die Wechselfälle der Zeit dieses Gebäude wenn auch nur in Ruinen bis jetzt, wo es seine Würdiger findet, hätten erhalten wollen, um von dem ehemals blühenden Zustande des Reiches der Schirwanschahe ein unwiderlegliches Zeugniss abzulegen. Die innere Ausstattung der Grabstätte des Pir Husain Rewanan vom Jahre 684 = 1285 dürfte an Schönheit kaum ihres Gleichen finden und die Inschriften mit den Namen der Schirwanschahe Feriburs ibn Gerschasib (641 = 1243, 4); Achsitan II. ibn Feramurs (654 = 1256); Ferruchsad II. ibn Achsitan II. (665 = 1266); Melik Kaikabus(?) (Guschtasib?) ben Achsitan (693 = 1294); und Chalilullah I. (823 = 1420) geben die erwünschtesten Beiträge zur Bestimmung der Regierungsjahre dieser Herrscher. Man sieht, der Ort war ein beliebter Aufenthaltsort der Schirwanschahe, zumal da nach der Angabe der Bewohner des umliegenden Landstriches die ganze Gegend ehemals eine reich bebaute und reizende gewesen sein soll. Jetzt freilich bietet sie das Bild einer Einöde dar (s. Beil. I u. IV, N° 15).

Nach mehreren Jahren würden wahrscheinlich manche jener geradezu kostbaren Inschriften verschwunden sein, da der ganze Bau in sichtbarem Verfall ist, wenn nicht der Fürst Statthalter Hrn. v. Bartholomäi beauftragt hätte für die Erhaltung dieser unschätzbaren Denkmale auf eine Weise zu sorgen, welche, wenn ausgeführt, ein dauerndes Zeugniss seiner Wissenschaftsliebe bleiben, und der Stadt, für welche sie bestimmt sind, eine neue in ihrer Art einzige Zierde verleihen wird.

Nach zwei Tagen Arbeit verliessen wir Chanekah

und kamen nach der Station *Karatschalinskaja*. Eine dasige Brücke ist fast nur aus Steinen mit arabischen Grabinschriften gebaut. Ich verfehlte nicht die merkwürdigsten derselben in mein Tagebuch einzutragen.

Am 25. April fuhren wir zu dem etwa sieben Werst entfernten Berg *Kursengi*, welchen man fälschlich als den Ort der ehemals bedeutenden Stadt *Keschtasifi* — so sprechen es die Bewohner der Gegend aus — ansehen zu können glaubte, und wo man der Aussage nach auf eine bedeutende Ausbeute von Alterthümern, namentlich Steinen mit Inschriften, hoffen konnte. Aber wir fanden da nur wenig Zweckdienliches. Die Steine, welche vielleicht merkwürdige Inschriften enthielten, sind alle schon in verschiedene Gegenden entführt worden, wo sie zu Bauten verwendet werden. Auch die Steine der eben erwähnten Brücke sind von da genommen. Von einem merkwürdigen Grabsteine indessen vom Jahre 863 = 1458, 9 nahm Hr. Hippius eine sehr gelungene Zeichnung ab (s. Beil. IV, N° 16) und einige andere Steine mit Inschriften gehören jetzt dem asiatischen Museum an.

Während der Gen. Bartholomäi und Hippius ihre Rückreise nach Schemacha antraten, setzte ich meine Reise mit Spassky nach Lenkoran fort. Am 25. April gelangten wir nach *Salian*, wo uns der Kreisassessor Mehdy-Beg selbst in dem Orte herumführte und uns das etwa Merkwürdige zeigte.

Am 27. April kamen wir in *Lenkoran* an. Ich säumte hier nicht meine Beschäftigungen mit der *Talysch*-Sprache fortzusetzen. Die schöne Arbeit des leider zu früh verstorbenen Riess über diese Sprache ist bekannt. Aber ich habe doch noch mehrere neue

Hülfsmittel erworben, so dass die Sammlung derselben Folgendes enthält:

1) Eine Übersetzung der «Erzählungen» von Mulla Asadullah.
2) Talysch-Gedichte von Mulla Ismaïl.
3) Grammatische Bemerkungen nach Ibrahim-Beg.
4) Ein Wörterverzeichniss von demselben.

Unterdessen hatte der überaus gefällige Kreischef Melik Schahnasarov die nöthigen Anordnungen zu einem Ausfluge getroffen, welcher mir Gelegenheit geben sollte, mehrere von den dortigen Muhammedanern hochgehaltene Grabstätten zu besuchen. So stand ich an den Grabstätten des Schaich Sahid, des Schaich Dschemal und Sultan-Schah, und des Sultan Muhammed Maschichan. Ich hatte auch auf diesem Ausfluge mich der gastfreundlichsten Aufnahme und Mitwirkung von Seiten des allgemein verehrten Greises Mir Abbas-Beg zu erfreuen, und kehrte sehr befriedigt nach Lenkoran zurück. (s. Beil. II, N° 118 — 119).

Am 4. Mai verliess ich Lenkoran und kam am 5. in *Salian* an. Ich erhielt da von Mehdy-Beg einen am Ausflusse des Kur gefundenen Stein mit alter arabischer Inschrift und auf seine Veranlassung, die Abschrift eines persischen Firmanes vom Schirwanschah Ferruch Jessar vom J. 879 = 1474, in welchem derselbe seinem Sohne Muhammed Ghasi die Lande von *Keschtasifi* und *Salian* verleiht. Dann begleitete mich Mehdy-Beg zu der sieben Werst von Salian entfernten Örtlichkeit der ehemaligen Stadt *Keschtasifi*. Dieselbe war der Sage nach von Guschtasp ben

Lohrasp gegründet und ihr Gebiet war ein sehr bedeutendes und reiches. Sie wurde von den Mongolen im J. 656=1258 zerstört und ihre Bewohner siedelten sich in die Stadt *Mahmudabad* über, so dass sie gänzlich in Verfall gerieth. Mahmudabad aber kann nicht von *Ghasan* gegründet sein, da es schon in früheren Schriftstellern z. B. der «Oriental Geography» erwähnt wird. Jetzt bezeugen nur noch zahlreiche bunte Scherben und Ziegelsteine ihr ehemaliges Dasein. Ich habe davon mehrere für das asiat. Museum mitgebracht. An der Richtigkeit der von Hamdullah Kaswiny gegebenen Beschreibung des Gebietes von Keschtasifi aber, welches durch Canäle aus den Flüssen Kur und Aras bewässert wurde, könnten blos Unerfahrene zweifeln.

Auf dem Rückwege nach Baku, dem Ufer des kaspischen Meeres entlang, ohne Zweifel der ehemaligen Strasse von Derbend und Baku nach Salian, Lenkoran u. s. w. hatte ich Gelegenheit die Inschriften verschiedener zur Zeit der Schirwanschahe erbauten Karawanseraien abzunehmen (vgl. Beil. II, N° 120—121). Am 6. Mai war ich wieder in Baku.

Am dritten Tage nach meiner Ankunft setzte ich meine Reise nach *Derbend* fort. Dieses Mal war ich begleitet vom Hrn Architecten Hippius aus Baku. Der Kriegsgouverneur von Baku, Fürst C. D. Tarchan-Mouravov, dessen freundliche Zuvorkommenheit und Mitwirkung zur erfolgreichen Ausführung meiner Untersuchungen namentlich in dem bakuischen Gouvernement, ich nicht genug rühmen kann, hatte Hrn. Hippius auf meine Bitte mich zu begleiten erlaubt.

Wir unterliessen nicht die sich auf dem Wege uns

darbietenden alten Denkmale näher zu untersuchen und die Inschriften abzunehmen. Überdiess zeichnete mein Begleiter die merkwürdigsten der ersteren ab (vgl. Beil. IV, N^{r} 19 — 21, 26).

Am 10. Mai waren wir in *Kuba*, wo ich dessen Merkwürdigkeiten, Moscheen u. s. w. besah und Gelegenheit hatte über die dasigen *Hebräer* und deren Sprache Näheres zu erfahren.

Auch der Weg von Kuba nach Derbend blieb nicht ohne Ausbeute. Wir gewannen verschiedene Inschriften und Zeichnungen, z. B. in *Achbil Piri* u. s. w. (s. Beilage II, 125 — 27).

Am 13. Mai kamen wir in der am Chasaren-Meere gelegenen, nach Einigen von Nuschirewan dem Gerechten erbauten Stadt *Derbend* an, an welche sich von dem genannten grossen persischen Herrscher an bis zu Peter dem Grossen herab die verschiedenartigsten geschichtlichen Erinnerungen knüpfen (s. Beil. IV, N^{r} 22 — 25).

Es würde in diesem gedrängten Berichte, welcher nur die allgemeinen Umrisse meiner Reise angeben kann, zu weit führen, wollte ich in die Einzelheiten meines Aufenthaltes in Derbend eingehen. Dank den Anordnungen des Stadtoberhauptes und Militairchefs des südlichen Daghestan G.-M. Loris-Melikov, habe ich die Merkwürdigkeiten der Stadt und ihrer Umgebung nach Wunsch kennen gelernt, Inschriften abgenommen, selbst abgeschrieben oder abgeschrieben erhalten. Auf meinen Ausflügen war ich meistens begleitet entweder von dem Hrn. Polizeimeister Sawitsch oder dem Verfasser des neuen Derbendnameh, Mirsa Ke-

rim, welche meine Aufmerksamkeit auf Vieles richteten, was mir sonst entgangen sein würde.

Das merkwürdige Volk der *Kubätschi*, welches seinen Ursprung selbst von den Frengi d. i. Europäern herleitet, war bisher ein Räthsel für die Geschichtsforscher gewesen, wie man das Nähere aus Fraehn's vortrefflicher Abhandlung über dieselben ersehen kann (Bullet. scient. T. IV, N° 75). Man sprach von dort befindlichen seltsamen Inschriften und hieroglyphischen Vorstellungen und einige Abdrücke von Inschriften und Nachzeichnungen, welche z. B. früher in das asiatische Museum gekommen waren, waren mehr geeignet die Neugierde zu erregen als zu befriedigen. Ich hatte mir daher fest vorgenommen mich durch eigene Anschauung von dem Sachbestand zu überzeugen. Ein europäischer Reisender war zum Behufe wissenschaftlicher Untersuchungen noch nicht dahin gekommen. Es war nicht die Wissenschaft gewesen, welche die zwei Herrnhuter Grabsch und Grahl (1782) dahin geführt hatte. Der Militairchef von Daghestan, Gen.-Lieut. Fürst Melikov, hatte in Tiflis meine Bitte, die Abnahme der Inschriften in Kubätschi anzuordnen, mit augenblicklicher Zusage aufgenommen und mir sogar die Möglichkeit in Aussicht gestellt, das merkwürdige Völkchen selbst besuchen zu können.

Ausserdem hatte ich nach meiner Rückkehr aus Persien den Entschluss gefasst, bei meiner Anwesenheit in Derbend mich in das etwa 50 Werst entfernte niederkaitakische Dorf *Kajakent* zu begeben, um die Grabstätte des im J. 1774 da begrabenen Akademikers Gmelin aufzusuchen. Ich war in Tiflis in meiner Absicht bestärkt worden durch Hrn. Akademiker Rü-

precht, welcher dieselbe Absicht vielleicht schon früher gehegt hatte. Wir waren übereingekommen im Falle des Gelingens vorläufig ein bescheidenes Denkmal aus Holz oder Stein setzen zu lassen und das Weitere der Akademie selbst anheimzustellen. Da Hrn. Ruprecht aber seine anderweitigen Reisen verhinderten nach *Kajakent* zu gehen, so nahm ich die Sache auf mich. Ich glaubte meine Reisen mit einem glücklichen Ereignisse beendigt, wenn es mir gelänge, auf das Grab des hochverdienten Mannes, welcher in den Jahren 1768 — 1774 fast dieselben Länder besucht hatte, wie ich in diesem und dem vergangenen Jahre, aber der Wissenschaft zum Opfer gefallen war, ein Denkmal zu setzen.

Der Gen.-M. Loris Melikov in Derbend nahm diese meine Pläne mit der zuvorkommendsten Freundlichkeit auf und seinen hochherzigen Anordnungen allein verdanke ich die erfolgreiche Ausführung derselben. Der stellvertr. Gehülfe des kaitago-tabaseranischen Kreischefs, Artillerie-Lieut. Pjetuchov aus Jersi, welcher eben mit mehreren abgenommenen Inschriften aus Kubätschi zurückgekommen war, so wie der Junker Miskinov aus Derbend wurden mir zur Begleitung mitgegeben. Ich fuhr aus Derbend am 15. Mai aus. In *Welikent* bestiegen wir Pferde und kamen am Abend in *Madschalis* an, wo wir jetzt so wie auch später bei unserer Rückkehr bei dem Besitzer desselben, Ahmed-Chan-Beg die gastfreundlichste Aufnahme fanden. Am 16. Mai waren wir in *Kubätschi*. In der Wohnung des Hasan Schabaïny Muhammed-Ogly ging für uns das Feuer nicht aus. Wir begannen die Arbeiten ungesäumt. Die HH. Pjetuchov und Miskinov waren

im Abnehmen der Inschriften, Hr. Hippius im Abzeichnen der Reliefs u. s. w. unermüdet (vgl. Beil. IV, N° 33—41). Die Kubätschi selbst beeiferten sich uns in jeder Hinsicht behülflich zu sein. Die Abende wurden auf die Einziehung näherer Nachrichten über die Bewohner, ihre Zustände, Sprache u. s. w. verwendet. Wir konnten am 19. Mai in jeder Hinsicht befriedigt diese zuthätigen Bergbewohner verlassen. Nicht nur sorgsame Abdrücke von den merkwürdigsten Inschriften, welche insgesammt arabische sind und nicht über das neunte Jahrhundert der Flucht zurückgehen, und Abzeichnungen der zahlreichen an den Gebäuden befindlichen Reliefs, sondern auch Proben der Kubätschi-Sprache gehören jetzt dem asiatischen Museum an. Die Geschichte der Kubätschi dürfte durch diese Erwerbungen erwünschte Beleuchtungen erhalten. So z. B. wäre es schon nach den an Ort und Stelle eingezogenen Erkundigungen kaum einem Zweifel unterworfen, dass der ihnen von Fraehn l. c. p. 42 zugeschriebene Rubel nicht von ihnen herrühren kann. Wenn Hr. Pjetuchov seine Absicht ausführt, auch fernerhin seine Aufmerksamkeit den Kubätschi zuzuwenden, so wird er sich dadurch ein ganz vorzügliches Verdienst erwerben.

Auf dem Rückwege übernachteten wir in dem kaitakischen Bergschloss *Kala-Kuraisch*, bisweilen auch *Karakuraisch* und fälschlich *Kirisch* genannt, s. Bullet. l. c. pag. 37. Es war nach Mehdy-Chan's Geschichte im Anfange des Jahres 1735 und dann noch einmal im Frühling 1742 von Nadirschah eingenommen worden. «Die Hohlwege machten den Zugang sehr beschwerlich, die Seiten waren mit Wäldern und

Hölzungen bedeckt, und nur ein einziger Fusssteig fand sich, der aber so enge war dass man sich kaum darauf halten konnte». Früher wurden da die Usmey beigesetzt und ich stand an den Grabstätten des Ahmed-Chan, Muhammed-Chan ben Ahmed Sultan, Emir Hamsa Usmey ben Chan Muhammed ben Ahmed-Chan Usmey und Raszi Usmey ben Emir Hamsa Usmey ben Chan Muhammed auf dem offenen Begräbnissplatze und an der eines ehemaligen Herrn des Schlosses, welcher in der Moschee selbst beigesetzt ist. Es waren hier wiederum die Herren Pjetuchov und Miskinov, welche von allen diesen und andern Inschriften sehr gelungene Abdrücke besorgten (s. Beil. II, N° 166—171). Eine schöne Ansicht der Burg hat Hr. Hippius geliefert (s. Beil. IV, N° 29).

Am 20. Mai waren wir wieder in *Madschalis*. Ich hatte da unter Anderem auch Gelegenheit, die dortige *Hebräer*-Gemeinde zu besuchen und eine freilich neuere *hebräische* Inschrift an der Synagoge abschreiben zu lassen. Ich konnte mich der reizenden Lage des Ortes, wo Gmelin i. J. 1774 herbe Tage verlebt hat, in vollem Maasse erfreuen.

Am 21. Mai kamen wir in *Welikent* an. Während die Herren Pjetuchov und Hippius nach Kajakent gefahren waren, um die Auffindung des Grabes von Gmelin zu versuchen, wanderte ich mit unserem Hauswirth Musstafa Hadschi-Ogly und Miskinov in Welikent umher und schrieb mehrere Inschriften auf dem Gottesacker ab. Die Inschrift an der Moschee ist leider zum Theil zerstört, weil die Leute der Umgegend glauben, dass wenn Jemand von einem tollen Hunde gebissen wird und von einer solchen Inschrift etwas

abkratzt und das Abgekratzte trinkt, er genese. Vor kurzer Zeit war ein solcher Fall eingetreten und so ein Theil der Inschrift und namentlich die Jahreszahl verloren gegangen.

Am 22. Mai erhielt ich die Nachricht, dass die beiden oben genannten Herren das Grab Gmelin's wirklich aufgefunden hatten. Ich fuhr mit dem Junker Miskinov ungesäumt selbst dahin. Jetzt ziert das Grab ein hölzernes Kreuz mit der von uns vieren eingeschnittenen Inschrift: Akademiker Gmelin † 27 Jun. 1774. (Академикъ Гмелинъ † 27 Іюн. 1774). (s. Beil. II, N° 31; St. Petersb. Zeit. N° 166; С. П. Вѣдомости N° 179 u. Кавказъ N° 68.)

Noch an demselben Tage kamen wir nach Derbend zurück, welches ich einige Tage darauf mit den angenehmsten Erinnerungen verliess.

Während meines zweiten Aufenthaltes in *Kuba* hatte ich Gelegenheit den Gen.-Maj. Dschafar-Kuli-Aga, den Bruder des verstorbenen Abbas-Kuli-Aga zu sehen, von welchem ich die freundlichsten Versprechungen hinsichtlich eines von seinem Bruder hinterlassenen handschriftlichen Werkes über die Geschichte des Kaukasus (s. Bullet. hist. phil. T. VII, S. 46), und der von demselben besessenen Sammlung von morgenländischen Handschriften erhielt.

Am 30. Mai traf ich wieder in Baku ein, wo Spassky während meiner Abwesenheit sich mit dem Abnehmen muhammedanischer Inschriften beschäftigt hatte, während Hr. Dr. Kirsten genaue Abdrücke von fünfzehn in *Ateschgah* befindlichen *indischen* Inschriften besorgte. Ich aber fuhr mit Hippius nach dem Dorfe *Schichaly*, etwa sieben Werst von Baku, nach der Grab-

stätte der *Bibi Haibet*, wo wir die an den dasigen Gebäuden befindlichen Inschriften abnahmen (s. Beil. II. N² 96—98) und mein Begleiter eine schöne Ansicht des Ortes zeichnete (s. Beil. IV, N² 10). Die Geschichte der *Bibi Haibet* (Tat und persisch) ist in den von Mirsa Abdurrahim zusammengestellten Volkssagen mitgetheilt. Die zwei letzten Tage meines Aufenthaltes in der gastfreundlichen Hafenstadt benutzte ich unter Anderem dazu, um die Münzsammlung des Hrn. Sliwizky noch einmal durchzusehen, welche um so merkwürdiger ist, als ihr ganzer Bestand aus in Transkaukasien selbst gefundenen Münzen zusammengesetzt ist, welche schon allein von dem Dasein der verschiedenen früheren Dynastien von den Sasaniden an bis auf neuere Zeiten herab unwiderlegliche Zeugnisse ablegen würden. Sie würden geradezu erlauben den Abriss einer Geschichte des Kaukasus nach den verschiedenen Herrscherfamilien zusammenzustellen. Zwei goldene Chalifen vom J. 79 eröffnen würdig die Reihe der musulmanischen Münzen. Eine Goldmünze des Chalifen Mustaïn, *Sermenra'* a. 251 befindet sich im Besitze der Bar. v. Tornauw.

Am 5. Juni bestieg ich den der Gesellschaft «Kavkas i Merkurii» angehörigen Schooner Tamara (Capt. Müller), um nach Astrachan abzugehen, wo ich am 11. Juni ankam. Von der Tamara gilt dasselbe, was ich früher von der Kama, welche mich von Astrachan nach Baku gebracht hatte, gesagt habe. Vorher hatte ich noch Gelegenheit gehabt, das prachtvolle, derselben Gesellschaft angehörige Dampfschiff «Barjätinsky» zu besehen, welches neben anderen zu regelmässigen Reisen auf dem kaspischen Meere bestimmt ist. In

der That wird sich die genannte Gesellschaft ein unschätzbares Verdienst durch die Unterhaltung einer regelmässigen Dampfschifffahrt erwerben. Es war früher vorgekommen, dass Reisende und Güter Wochen, ja Monate lang vergebens auf eine sichere Beförderung gewartet hatten. Ich brauche nicht zu erinnern, welchen schädlichen Einfluss dieser Umstand auf Handel und Wandel ausüben musste. Und doch ist das kaspische Meer von unberechenbarer Wichtigkeit für Russland und verdient einer um so ernsteren Beachtung, als ein in Persien lebender Beamter einer europäischen Grossmacht offen die Ansicht ausgesprochen hat, dass mit dem Besitze von *Enseli* die Herrschaft über das ganze kaspische Meer eng verbunden sei.

Am 14. Juni fuhr ich auf dem Dampfschiff Kupez nach Nishnij-Nowgorod ab. Ich stieg da am 21. Juni aus mit warmem Danke für die mir von Seiten jener Gesellschaft im Interesse der Wissenschaft zu Theil gewordenen Gefälligkeiten. Am 26. Juni kam ich auf den Dampfschiffen des «Samolet» in Twer, am 27. mit der Eisenbahn in St. Petersburg an, nach einer Abwesenheit von zehn Monaten und zehn Tagen.

Ich hatte mich während der ganzen, nicht durchgängig gefahrlosen, oft mühevollen Reise der verbindlichsten Zuvorkommenheit und Unterstützung von Seiten der hohen Behörden und wohlthuendsten Gastfreundschaft und Dienstfertigkeit der übrigen Bewohner jeglichen Standes und jeglichen Glaubens, Christen und Musulmanen u. s. w. zu erfreuen gehabt, und wenn vielleicht der römische Dichter zu seiner Zeit Recht hatte, den Kaukasus *inhospitalis* zu nennen, so habe ich gerade das Gegentheil gefunden. Selbst das sonst

durch seine Stürme verrufene kaspische Meer schien sich mir gefällig erweisen zu wollen. Auch die Bewohner Masanderan's und Gilan's, welche in mir doch nur den russischen Beamten erblickten, der keineswegs blos der Wissenschaft wegen gekommen sei — denn welcher Nicht-Derwisch wird der Wissenschaft *(ilm)* wegen eine so weite, beschwerliche, oft gefahrvolle und kostspielige Reise unternehmen? — zeigten sich im Allgemeinen von einer von mir nicht erwarteten Gefälligkeit und Dienstwilligkeit und die Beweggründe dazu waren gewiss nicht die blanken Ducaten allein, obgleich sie auch dort, wie überall, einen besonderen Reiz haben. Und alle diese Umstände zusammengenommen haben wesentlich dazu beigetragen, dass ich den mir obliegenden Pflichten, soweit es Zeit und Mittel erlaubten, bis zu einem gewissen Grade habe nachkommen können.

Die Geschichte und Geographie des Kaukasus waren schon seit Jahren eines meiner Lieblingsstudien gewesen. Ich habe auf dieser Reise Gelegenheit gehabt, das darüber von Anderen und mir Herausgegebene an Ort und Stelle zu prüfen, z. B. in *Schemacha*, *Berdaa*, *Baku*, *Derbend*, *Tiflis*, *Guschtasfi*, *Gandscha*, *Kubätschi* u. s. w., zu ergänzen, zu berichtigen. Die Manen der Schirwanschahe schienen mit besonderer Huld über mir zu walten. Eine zweite Ausgabe des «Versuchs einer Geschichte der Schirwanschahe» würde von dem eben Gesagten Zeugniss ablegen. Auch die «Geschichte Schirwan's unter den Statthaltern und Chanen» würde nicht leer ausgehen. Dasselbe gilt, wie schon oben angedeutet, auch hinsichtlich der Geschichte und Geographie Masanderan's

und Gilan's. Ausser den in meinen Tagebüchern niedergelegten Bemerkungen der verschiedensten Art führe ich als besondere Ergebnisse und Erwerbungen meiner Reise an:

I. *a*) Fürs Erste genügende Hülfsmittel zur Kenntniss der *masanderanischen*, *gilanischen*, *Talysch-* und *Tat-*Sprache.

Die masanderanische Sprache oder vielmehr die in Masanderan gesprochenen Mundarten sind freilich durch diese meine Erwerbungen nicht erschöpft. In mehreren Gegenden und Dörfern sollen noch abweichende Sprachen oder Mundarten zu hören sein, so auch, wenngleich in geringerem Maasse in Gilan, z. B in Rudbar. Aber zu einer erschöpfenden Arbeit darüber sind voraussichtlich Jahre nöthig, da Klima und andere Verhältnisse beständig hindernd und hemmend in den Weg treten können. Wer so etwas unternähme, könnte leicht in den Fall kommen, dass ihm, wie Gmelin, nach einer Reihe von Jahren von einem glücklicheren Reisenden ein Denkmal auf sein Grab gesetzt würde. Eingeborenen aber, welchen man mit wenigen Ausnahmen nur schwer, wenn überhaupt, begreiflich machen kann, was z. B. der *Infinitivus* sei, können zu solchen Forschungen kaum mit Erfolg gebraucht werden.

b) Proben der Sprache der *Hebräer* in Kuba und Derbend.

c) Eine Probe von der Sprache der *Kubätschi*.

d) Declinationen und Conjugationen der *kankanischen* Sprache, welche in dem ehemaligen freien Tabaseran und dem etenischen Bezirk des süd-

lichen Tabaseran gesprochen wird. (Грамматическія правила частей и частицъ рѣчи Канканскаго языка (Канканскимъ языкомъ говорятъ жители бывшей вольной Табазарани и Этенскаго могала нижней Табасарани.) Eine Darbringung des derbendischen Polizeimeisters, Hrn. Sawitsch.

II. *a*) Eine geographische Beschreibung der südlichen Küstenstriche des kaspischen Meeres: «Bemerkungen über das südliche Ufer des kaspischen Meeres (nebst Karte) von Melgunov». Замѣчанія о южномъ берегѣ Каспійскаго моря. Григорія Мельгунова.

b) Eine ausführliche Beschreibung der Provinzen *Asterabad*, *Masanderan*, *Gilan* u. s. w. Persisch (s. Beil. V, N° 11).

Beide Schriften zusammengenommen geben — ich glaube es ohne Übertreibung sagen zu können — ein geographisches Bild dieser Länder, wie wir es bis jetzt noch nicht gehabt haben. Eine richtige Karte fehlte durchaus; die schöne von Riess angelegte ist leider noch nicht veröffentlicht. Kurz, im Ganzen galt immer noch das was Fraehn i. J. 1829 in seinen «Untersuchungen zur Aufhellung der Geschichte Tabaristan's» u. s. w. gesagt hat:

«Die südlichen Küstenländer des Kaspischen Meeres, Masanderan und Gilan nebst den hinter ihnen an und im Gebirge gelegenen Taberistan und Deilem gehören zu den Gegenden Asiens, welche dem Freunde und Forscher des Alterthums ein vielseitiges Interesse darbieten. Sie sind ein classischer Boden für die Alt-

Persische Sagengeschichte, in ihnen ist der Schauplatz von einer Menge Scenen, welche Ferdausy in seinem *Schahname* schildert, in ihnen war der Lieblingssitz der gewaltigen Diwen; zwischen den unzugänglichen Bergen zeigt man noch jetzt ihre ehemaligen Behausungen, und noch jetzt will man die gigantische Tochter des Diwi sefid oder weissen Dämons, den Rostem verfolgte, dort sehen. Diese Länder sind überdiess für die Geschichte des Zoroastrismus nicht minder als für die des Muhammedanismus interessant, und höchst auffallend die Phänomene, welche von beiden dort sichtbar wurden.

Aber diese Länder sind uns bisher in geographischer sowohl als historischer Hinsicht mehr, als man glauben mögte, unbekannt geblieben. Die geographischen Notizen über sie, welche wir bei ältern Muhammedanern finden, sind in einem hohen Grade unbefriedigend, und die, welche uns neuere Europäische Reisende Olearius, Hanway, Gmelin, Forster, Trezel, Morier, Ouseley und zuletzt Fraser geliefert, betreffen nur den Küstenstrich und die durch denselben laufende Heerstrasse Abbas des Grossen, von den Gebirgsgegenden im Süden hingegen fast nur ein Paar durch selbige sich windende Engpässe.»

Die Geschichte der in Rede stehenden Länder hat zwar seitdem einen Riesenschritt vorwärts gemacht, nicht aber so die Geographie trotz der vortrefflichen Arbeiten des unsterblichen Ritter. Durch die beiden genannten Schriften werden jedenfalls bedeutende Lücken ausgefüllt werden.

—

Notizen über Naphtha, Kirr und Gasquellen auf der Halbinsel Apscheron und deren Benutzung von D. Kirsten.

III. Eine grosse Anzahl in meine Tagebücher eingetragener literar-historischer Notizen über morgenländische Werke und deren Verfasser.

IV. *a*) 156 Abdrücke von 136 arabischen, 19 persischen und 1 arab.-pers. Inschrift aus *Masanderan*, *Gilan*, *Talysch*, *Baku*, *Derbend*, *Kubätschi*, *Kala-Kuraisch* u. s. w. (s. Beil. II).

In diesen Inschriften, welche sich zum Theil durch äussere Schönheit auszeichnen, liegt ein reicher Schatz von Erläuterungen und Aufklärungen zur Geschichte *Masanderan's*, *Gilan's*, der *Schirwanschahe*, der schirwanischen Statthalter und Chane, der *Sefiden*, der *Kubätschi*, der *kaitakischen Chane* oder *Usmey* u. s. w. und des Musulmanismus auf dem Kaukasus überhaupt. Frähn und Chanykov, deren hohe Verdienste namentlich hinsichtlich der musulmanischen Archäologie des Kaukasus meiner Erwähnung nicht bedürfen, haben bewiesen, von welchem Werthe solche Inschriften sein können. Ich darf es aber nicht mit Stillschweigen übergehen, dass sich trotz der vielen von dem zuletzt genannten Gelehrten und mir in den kaukasischen Landen gesammelten Inschriften noch eine bedeutende Anzahl auffinden lässt, welche ungeachtet der Sorge, welche jetzt von Seiten der Behörden der Erhaltung derselben zugewendet werden dürfte, doch früher oder später durch die Unbill des Wetters und andere Ursachen verschwinden werden, wie das z. B. schon in *Berdaa*, *Schamkor*,

Marasy, *Schemacha*, *Baku*, *Derbend* u. s. w. geschehen ist. Der von Chanykov in den Verhandlungen der orientalischen Abtheilung der Kaiserl. archäologischen Gesellschaft (Труды восточнаго отдѣленія Имп. Археол. Общества. Часть II, вып. I-й. С. П. 1855) S. 168 folgg. beschriebene merkwürdige Grabstein vom J. 469 (= 1076—7) war bei meiner Anwesenheit in Derbend in einem Brunnen vermauert, unzugänglich. Auch der jetzt im asiatischen Museum geborgene grosse Stein — er wiegt über 24 Pud = 960 Pfund — aus *Buzowna* hatte, als ich ihn in Empfang nahm, schon einzelne Theile der schönen Inschrift verloren und namentlich kann es bis auf weiteres zweifelhaft sein, ob die Jahrzahl 653 oder 753 sein soll. Es ist im Interesse der Wissenschaft zu wünschen, dass solche Inschriften wenigstens in getreuen Abdrücken für die Wissenschaft erhalten bleiben und solches würde weder mit allzu grossem Zeitaufwand noch übermässigen Kosten zu bewerkstelligen sein. Ich kann diese Angelegenheit der Akademie nicht genug ans Herz legen.

Ein besonderes Verzeichniss der mitgebrachten Inschriften mit den nöthigen geschichtlichen und geographischen Erläuterungen u. s. w., so wie einen Bericht über seine in meinem Auftrage unternommenen Reisen zum Behuf des Abnehmens derselben hat Spassky verfasst.

b) Neun abgeschriebene *hebräische* Inschriften (aus neuerer Zeit) aus *Zchinwal*, *Derbend* und *Madschalis*.

c) 15 *indische* Inschriften aus *Ateschgah* bei Baku, von Hrn. Dr. Kirsten, damals in Baku, abgenommen (nebst Bericht).

V. Zu näherer Erläuterung dieser Inschriften so wie zur Topographie und Ethnographie des Kaukasus dienen die von Hippius verfertigten Zeichnungen (s. Beilage IV).

—

Dem asiatischen Museum sind an Handschriften, Münzen, Steinen und anderen Gegenständen zugekommen:

A. **Handschriften.**

1 arabische, 12 persische, 1 tatarische, 1 indische. (s. Beilage V.)

—

Bruchstück eines kufischen Koranes (Sur. VI, 93 — VII, 68), Geschenk des Mirsa Kerim in Derbend.

Zwei Nachzeichnungen aus kufischen Koranen, von Mirsa Ibrahim in Resch t.

50 *persische* und *türkische* Documente aus *Mzchetha*, *Baku*, *Bibi Haibet*, *Salian* und *Maschichan*.

Verzeichnisse von morgenländischen Handschriften in *Schemacha*.

Eine tatar. Notiz über Schaich Mikaïl in *Schemacha*.

Eine persische Notiz über *Keladsch-Meschhed* in Barfurusch, von Muhammed Ssadik.

Auszüge aus einer persischen Übersetzung des Dioskorides.

Die Geschichte der Stadt *Guschtasfi*, auf Verlangen des salianischen Kreisassessors Mehdy-Beg zusammengestellt von dem alidischen Schaich-ul-Islam Achund Ahmed Husainsadeh. Russische Übersetzung. Das eine Exemplar wurde mir von Meh-

dy-Beg selbst, das andere von dem Gehülfen des lenkoranschen Kreischefs, Zeralov übergeben.

3 *neusyrische* Papiere mit persischer Übersetzung.

B. Münzen.

47 *musulmanische* 9 Kupf., 32 Silb. und 6 *goldene*. Letztere sind vom 1) Buwaihiden Rukn-eddaula a. 343 = 954. 2) Samaniden Nuh b. Manssur, Nischapur, a. 367 = 977. 3) Ghasnewiden Masud. 4) Seldschuken Abu Schidscha Alp-Arslan, Ahwas, 456 = 1064. 5) eine indische aus Lucknau, a. 1268 = 1851, 2. 6) ein persischer Tuman von dem jetzigen Schah Nassir-eddin, in meiner Gegenwart «in dem Reichsitz von Tabaristan», d. i. *Barfurusch* a. 1277 = 1860 geprägt.

Die übrigen sind *Chalifen*, *Ilchane*, *1 Owaiside*, *Seldschuken*, *neupersische* etc.

18 *Sasaniden:* Kuwad, Chosrau I. und II., Jesdegird I. und II., Walagesch, und 2 gegossene, also nachgemachte (in Messing und Silber).

17 *tabaristanische:* Ferchan, Churschid, die Statthalter: Dscherir, Saïd, Sulaiman (3 Exempl.) und mehrere ohne Namen des Prägherrn.

1 gegossene Silbermünze von einem Perserkönig zur Zeit der ersten Sasaniden mit semitischer Inschrift. Geschenk des Hrn. v. Bartholomäi.

2 georgische.

19 nicht muhammedanische: *Arsaciden* u. s. w., welche in das allgemeine Münzcabinet übergehen.

Diese Münzen sind theils angekauft, theils geschenkt. Die Namen der Geber sind: 1) in Barfu-

rusch: Rudakov 1 gold. 2) Rescht: Vlasto 10 (3 gold.); Mirsa Ibrahim 2. 3) Salian: Mehdy-Beg 3. 4) Baku: Bar. Tornauw jun. 1; Dr. Kirstèn, Kapkov, Rajevsky, je 1. 5) Tiflis: Gen. Bartholomäi 2; Melgunov 3; S. Al. Nadeschin 1. 6) Derbend: Polizeimeister Sawitsch 13; Mirsa Kerim 1; Moschenevsky 1. 7) Lenkoran: Mir Abbas-Beg 2; Ibrahim-Beg 1. 8) Berdaa: Mir Aly-Beg 1.

C. Steine, Ziegelsteine und Scherben.

mit und ohne Inschriften aus: 1) *Aschref* 2. 2) *Amul:* Grabstein des Abul-Kasim b. Abul-Mahasin el-Rujany mit einer Inschrift vom J. 514 = 1120, Geschenk des Hrn. Melgunov, nebst Bericht. 3) *Meschhedi-Ser* (mit Inschr.) 3. 4) *Kursengi* (it.) 4. Einer derselben, so wie ein anderer grosser Stein mit arabischer Inschrift (Schahmelik-Salar) a. 653 (?) aus 5) *Buzowna* auf der apscheronschen Halbinsel, nebst Berichten über beide, sind Geschenke des Staatsrathes Spassky, welcher den zuletzt genannten Stein auf Anrathen Chanykov's nach Baku hatte bringen lassen. 6) *Salian* (mit Inschr.), Geschenk des Mehdy-Beg. 7) *Chanekah* (mit Inschriften). 8) *Guschtasfi.* 9) *Schamkor.*

26 Mosaiksteine aus der Kuppel der Sophienmoschee in Constantinopel. Geschenk des Stabscapitains Ogranowitsch in Tiflis.

24 Carneole und a. mit theils eingeschnittenen, theils aufgeschriebenen arabischen Inschriften.

3 Carneole mit verschiedenen Darstellungen und einer mit einer arabischen Inschrift. Geschenk des Hrn. Melgunov.

1 Amulet mit dem Namen der zwölf Imame. Geschenk des Mir Aly-Beg in Berdaa.

Staniolabdrücke von 6 (3 mit pehlewy und 3 mit arabischen Inschriften) aus *Hamadan* herrührenden, jetzt in einem Armbande der Frau Baronin v. Tornauw in Baku befindlichen Steinen.

D. Andere Seltenheiten.

6 bronzene Alterthümer aus Hamadan. Geschenk des Hrn. v. Bartholomäi.

1 «*Gul*» genannter Brustschmuck der Jüdinnen in Kuba.

1 *Raml*, d. i. Instrument zum Errathen verborgener Dinge.

—

Ich bringe dem asiatischen Museum Folgendes dar:

1) Verschiedene Frauenzierathen und Instrumente aus Masanderan, z. B. ein Beil *(Tabar)*, von dessen häufigem Gebrauche nach Einigen *Tabaristan* den Namen erhalten haben soll. Und in der That fiel es mir sogleich bei meinem Eintritt in Masanderan, d. i. Tabaristan auf, wie fast kein Landmann ohne jenes Werkzeug zu sehen war. Wenn man mich damals gefragt hätte, wie man das Land nennen solle, so würde ich wahrscheinlich ohne weiteres geantwortet haben: das Land der Beile, *Tabaristan*.

2) Zwei Glasfläschchen und zwei kleine Glasröhren, beim Bau einer armenischen Kirche in Derbend gefunden. Geschenk des G.-M. Loris-Melikov an mich.

3) Drei persische Briefe von Mirsa-Ibrahim in Rescht an mich.
4) Zwei Empfehlungsschreiben für mich nach *Fumen*, der eine von Nassrullah Massum, der zweite vom Rukn-eddaula, d. i. Schahsadeh Ardeschir Mirsa, Gouverneur von Gilan.
5) Eine persische Kaside an mich von Mirsa Nassrullah in Barfurusch.
6) Zwei arabische Zuschriften an mich von den Schülern der Schule und dem Suchta Isa in *Kubätschi*.
7) Eine desgl. aus *Kala-Kuraisch*.
8) Abschrift von zwei arabischen Briefen, in meinem Namen an die *Kubätschi* und Ahmed Chan-Beg in *Madschalis* gesandt.
9) Eine persische Karawanserai-Rechnung.
10) Eine russisch-persische Vorschrift von Seiten des lenkoranschen Kreischefs Melik Schahnasarov für meine Reise von Lenkoran nach Salian.
11) Persische Erklärung von Seiten Nikol. Alex. Novosselsky's, Chefs der Gesellschaft *Kavkas i Merkurii* hinsichtlich der Beförderung von Passagieren und Waaren (gedruckt).
12) Zuschrift von Mirsa Abdurrahim in Baku an den Schaich Dschawad in Bibi Haibet.

BEILAGE I.

(Extrait d'une lettre de M. de Bartholomäi écrite en 1858.)

Ayant toujours en vue vos recommandations concernant les monuments et les inscriptions qui peuvent encore ajouter à la somme de nos connaissances sur

l'histoire des Schirvanschahs, j'ai profité de mon dernier voyage dans le Schirvan (août 1858) pour visiter quelques localités de cette province qui, à ce qu'il me semble, n'avaient pas encore été explorées par nos voyageurs archéologues. Les renseignements sur ces localités m'ont été données à Schamakha par M. Slivitzky [actuellement à Bakou D.], employé civil attaché à la personne du gouverneur et amateur zélé de la numismatique, comme aussi des autres antiquités locales.

M. Slivitzky me montra quelques copies d'inscriptions faites par les moullas, et je fus aussitôt frappé d'y reconnaître des noms connus de Schirvanschahs; mais me méfiant toujours des copies qui sont prises par les moullas, je les examinai fort attentivement, et cet examen me prouva qu'il était indispensable de vérifier les inscriptions sur les lieux puisqu'il était fait mention, entre autres, d'un personnage tout-à-fait imaginaire, d'un prétendu Schirvanschah Djélal-ed-din, fils de Scheikh Ibrahim, avec le date 150 H. (vergl. Beil. II, N° 93). Néanmoins les renseignements sur les localités où sont situées ces ruines historiques étaient précieux pour moi, et je m'empressai de les mettre à profit.

La plus importante, comme aussi la plus riche en inscriptions, se nomme Khanékah [خانقاه]. Elle est située assez loin de toute espèce de route et à une centaine de verstes de Schamakha, à l'est de la route qui mène à Salian; pour y parvenir, il faut quitter la grande route à la 4^{me} station, nommée Hadji-Kaboul, d'où on traverse une gorge de monticules pour arriver à une quinzaine de verstes dans la direction de l'est

au grand village Nijni-Navahi; jusque-là on peut encore aller sur roues, mais de Navahi à Khanékah il faut aller à franc étrier à travers champs, une quinzaine de verstes dans la direction NO. On doit franchir, tous les 100 ou 200 pas, des canaux d'irrigation assez larges et profonds, ce qui retarde considérablement la course; les ondulations du terrain sont telles qu'on ne peut apercevoir les ruines, ni même le minaret de Khanékah, que lorsqu'on y est arrivé. Mais alors elles se présentent subitement à la vue, et pour donner une idée de l'aspect d'ensemble de ces ruines, j'en ai crayonné une esquisse faite bien à la hâte, à cause de la chaleur, qui était intolérable dans cette vallée brûlée par le soleil d'août.

Toute la vallée depuis Navahi jusqu'à Khanékah est garantie des vents du nord, de l'est et de l'ouest, par de petites chaînes de hauteurs, et les ruines mêmes sont dominées par une montagne qu'on nomme Hérami-Kouh ou Kouh Hérami, à cause des fréquents brigandages qui s'y commettaient dit-on dans le siècle passé. La vallée est fertilisée par une irrigation très copieuse, et la végétation y prospère dans les endroits cultivés, mais les ruines présentent un aspect des plus tristes, auquel contribue encore un immense cimetière qui les entoure de tous les cotés; par son étendue et par le nombre prodigieux de pierres tumulaires qui couvrent tous les environs, on peut juger combien cette contrée était jadis peuplée.

Les ruines sont entourées d'une tranchée enceinte, percée de meurtrières. Une grande partie de cette enceinte, comme aussi des édifices qu'elle enclavait, ne présentent plus qu'un amas de décombres; cependant

quelques édifices sont encore conservés, entre autres le minaret, la grande mosquée en forme de salle basse et un appartement qui renferme le tombeau d'un saint personnage; le reste des constructions est dans un si triste état de conservation qu'il est même difficile d'en déterminer au juste la destination primitive; cependant il y a des vestiges d'une grande salle d'audience *(divankhané)*, d'une assez grande écurie et des appartements intérieurs ou de *l'endéroun*. Tous ces édifices étaient séparés par de petites ruelles, qui sont entièrement encombrées de débris.

Le minaret semble être la partie la plus ancienne de toutes ces constructions. Il est d'une forme lourde et peu élégante, mais les murs ont conservé le plus grand nombre des inscriptions. La mosquée n'a aucune apparence du dehors, et on y entre par une porte basse, mais elle est d'une richesse d'ornementation remarquable à l'intérieur; le mur qui indique la *kiblé* est tout couvert de moulures badigeonnées à la chaux, mais formées de gros caractères koufiques enchevêtrés; ces moulures colossales servent d'encadrement à une espèce de niche haute de trois archines et large de deux, toute recouverte en mosaïque de fayence, des couleurs les plus vives et avec des dorures. L'espèce d'ornement qui prédomine dans toutes ces arabesques est une étoile hexagone, formée de deux triangles équilatéraux entrelacés, dont les lignes contiennent des inscriptions pieuses tirées du Koran et en caractères aussi fins que dans les manucrits. Ces ouvrages de briques emaillées sont les plus beaux qu'il me soit arrivé de voir dans ce genre même dans les mosquées de Kazbin et de Soultanié.

Le goumbaz est placé tout près de la mosquée et on y entre par un petit couloir voûté; au milieu on voit le tombeau du saint, mais il a été profané, comme l'attestent les pierres et les dalles amoncelées en bas et pour la plupart brisées: tous les murs comme la voûte sont recouverts intérieurement de briques faïencées, où le vert clair et le violet foncé prédominent. Les ornements sont moins riches que dans la mosquée, mais une longue inscription fait le tour de cet appartement, comme une ceinture à hauteur d'appui; la lumière entre par une seule petite fénêtre étroite et placée assez haut pour donner à ce crépuscule un caractère mystérieux. Le tombeau formait au milieu de cette chambre une élévation carrée, et il était tout recouvert de briques faïencées d'une richesse et d'une finesse remarquable etc.

Der Weg, den wir dieses Mal nach Chanekah eingeschlagen hatten, war ein anderer als der früher von dem gelehrten Archäologen gewählte. Von den schönen Porcellansteinen gehören jetzt einige dem asiat. Museum an, und sind wohl geeignet eine allgemeine Vorstellung von der Pracht des Ganzen zu geben. Die von Hrn. Hippius gelieferte Ansicht von *Chanekah* ist vollkommen gelungen (s. Beil. IV, 16). Den obigen Auszug aus dem Briefe des Hrn. v. Bartholomäi aber habe ich deshalb mitgetheilt, weil vielleicht bald von Chanekah und dessen Inschriften an andern Orten die Rede sein dürfte.

BEILAGE II.

Inschriften in natürlicher Grösse.

A. Masanderan.

I. *Barfurusch.*

1) Von *Keladsch-Meschhed*, mit den Namen der 12 Imame. Name: Muhammed Neddschar (der Zimmermann).
2) Baumeister: Husain ben Ustad Ahmed Neddschar. Muharrem a. 890 = Dec. 1484, Jan. 1485.
3) Seyid Aly ibn Seyid Kemal-eddin el-Amuly.
4) Aus dem Koran LXI, 13.
5) Persische Inschrift in der Karawanserai der transkasp. H. Gesellsch. a. 1114 = 1702.

II. Grabstätte des Imamsadeh Sultan Muhammed Tahir.

6) Grosse persische Inschrift von J. 875 = 1470. Namen: a) Tahir ibn Imam Musa Kasim. b) Emir Murtesza el-Husainy [ben Seyid Aly, Enkel des Seyid Kemal-eddin, welcher in Sari herrschte und Grossenkel des berühmten Seyid Kawam-eddin I., genannt Mir Busurg, des Ahnherrn der meisten masanderanischen Seyide]. c) Emir Muhammed el-Husainy Sohn u. Nachfolger des Seyid Murtesza. d) dessen Söhne: Emir Abdulkerim u. Emir Abdurrahim. e) Seyid Raszi-eddin el-Husainy. f) Baumeister: Maulana Schems-eddin ben Nassrullah el-Mutahhery.

III. Grabstätte des Seyid Mir Keram in *Bendepai*.

7) Aus dem Koran II, 256 u. s. w.

IV. *Lamsu-Kela.*

8) Aus der Grabstätte des Imamsadeh Muslim. Namen: Derwisch Schems-eddin (Muhammed?) Galisch. Baumeister: Aly Ahmed.

V. *Ableï Hasan-Kela.*

9) Aus der Grabstätte des Imamsadeh Muhammed. Sur II, 256.

10) Persische Inschrift.

11) Erneuerer: Muhammed Kasim. Schreiber: Abdulasim Mehdy. Baumeister: Muhammed Taky ibn Muhammed Jusuf Masanderany.

12) Überlieferung (hadis).

13) Gebet über Muhammed.

VI. *Meschhedi-Ser.*

Inschriften aus dem Grabgebäude (*Astaneh*) des Imamsadeh Ibrahim Abu Dschewab, Sohnes des Imam Musa Kasim.

14) Namen: Seyid Asis ben Seyid Schems-eddin Babulgan. Baumeister: Ustad Muhammed ben Ustad Aly el-Neddschar el-Rasy. Muharrem 841 = Juli 1437.

15) Schreiber: Taky el-Amuly. Meister: Aly ibn Ustad Ismaïl Neddschar el-Amuly, el-Rasy.

16) Monat Dschemad-ul-ewwel 858 = Apr. Mai 1454. Namen: Seyid Schems-eddin ibn Seyid Abdulasis Babulgan. Baumeister: Ustad Muhammed ben Ustad Aly Neddschar Rasy.

17) Monat Sulhiddsche 857 = Dec. 1453. Namen wie in N° 16.

18) a. 905 = 1499, 1500: Namen: Bibi Fiszet-Chatun, Tochter des Emir Ssaid. Baumeister: Hasan ibn Ustad Bajasid Neddschar.

19) Monat Muharrem 906 = Jul. Aug. 1500. Namen: Bibi Fiszet-Chatun, Tochter des Emir Ssaid, hier als Gattin des Sultan Emir Schems-eddin bezeichnet. Meister: Aly ibn Ustad Fachr-eddin ben Ustad Aly. Schreiber: Ahmed ben Husain.

20) An der Grabstätte der Bibi Sukaina. Jahr 893 = 1488. Namen: Seyid (Chudscheste ben??) Seyid Fachr-eddin Babulgan. Baumeister: Schems-eddin ibn Ustad Ahmed Neddschar.

21) a. 911 = 1505. Derselbe Meister.

B. Gilan.

VII. *Reschi.*

22) Grabstätte *Du-Braran* (Zwei-Brüder), d. i. des Seyid Ismaïl und Seyid Abbas. Namen: Seyid Ismaïl u. Seyid Abbas. Schreiber: Abdullah ben Muhammed Mumin Sufredschy Baschi [und?] Aly ben Musa a. 1243 = 1827. Reschty.

23) Persische Verse.

VIII. *Sulaimandareh.*

24) Sulhiddsche a. 953 = Dec. 1545 — Jan. 1546. Namen des Erbauers: Serefras Sultan (Feldherr des Chan Ahmed-Chan, des Beherrschers von Baiäpisch). Schaich Sulaiman Dareny el-

25) Aus dem Koran, Sur. XXXVI.

26) it. II, 256—59. a. 1245=1829. Schreiber: Abdullah.

27) Gebete u. s. a. a. 1245 = 1828.
28) Idem.
29) Persische Verse.

IX. *Moschee Sulfikar* in *Kaisem.*

30) An der Grabstätte des Seyid Husain-Kia, aus dem Koran, Sur. XXXVI, 1 — 14.
31) Name: Ustad Abdullah ben Mahmud.

X. Dorf *Tidscheneh-Kuka*, *Sendschil-Astaneh*, Grabstätte des Seyid Aly, Sohnes des Imam Dschafar Ssadik.

32) An der Grabstätte: a. 871 = 1466. Namen: Aly ben Muhammed el-Husainy u. Ustad Muhammed (ben? we?) Jadigar ben Hadschi Musafir Tebrisy.
33) Aus dem Koran, XXXVI, 1 — 14.
34) Persische Verse.
35) it.
36) Pers. Inschrift. Anfang Rebi II. 1006? = 1597. Name: Bibi Fatima.

XI. *Lahidschan.*

37) Grabstätte (*Buka*) *Tschehar padischah* d. i. der vier Herrscher, (d. i. Aly-Kia, Ibrahim-Kia, Musaffer-Kia u. Churrem-Kia). Name: Muhammed Kaszi Chan. Schreiber: Muhammed ibn... Kia. Schah Abbas I. a. 1015 = 1606.
38) Geschlechtstafel des Seyid Churrem-Kia.
39) Namen der 12 Imame.
40) Pers. Verse.
41) Aus dem «*Takieh*» des Mir Schahid, Grabstätte des Seyid Aga Abdullah a. 1129 = 1717. Pers. Verse.

42) Aus der Grabstätte (*Buka*) des Seyid Risza-Kia ben Seyid el-Imam Aly-Kia. 829 = 1425, 6.
43) Dessen Geschlechtstafel.
44) a. 791 = 1389. Name: el-Hadsch Chuadscheh Hadschi Sengischah (?) el-Nasir d. i. der Aufseher.
45 — 46) Aus dem Koran, XXXVI, 1 — 19.

XII. *Schaich Hanewer* zwischen *Lahidschan* und *Lengerud.*

47) Grabstätte (*Astaneh*) des Seyid Aly Risza a. 885 = 1480. Namen: Ustad Jadigar duruger d. i. Zimmermann.
48) An der Thür eines Anbaues, wo der «Schaich Sahid» begraben liegt. Angabe des Sterbejahres i. M. Rebi II 911 = Sept. 1505.
49) An der Grabstätte dess. Kor. XXXVI, 1 — 19.
50) ibid. Name: Ustad Abdullah.
51) Koran, XXXVI, 1 — 19.
52) a. 822 = 1419. Namen: Seyid Mehdy el-Hasany. Ustad Ahmed.

XIII. Dorf *Turbet* in *Talysch-Dulab.*

53) Bei der Grabstätte des Seyid Scheref-eddin = Scherefschah † 577 = 1181. a. 1024 = 1615. Persische Inschrift.

C. Kaukasus.

XIV. *Baku.*

54) An der chanschen Moschee. a 839 = 1435. Name: el-Schirwanschah Nu'ssret-eddin Chalilullah I.
55) Eingang zum Audienzzimmer (*Diwanchaneh*) Kor. X, 126.
56) Sternartige Figur aus لا الله الخ zusammengesetzt.

57) *Gilek-Moschee.* Sulhidsche a. 708 = Mai — Jun. 1309. Name: Emir-eddin ben Abi-Bekr.

58) ebenda. Name: Sultan ibn el-Sultan (?).

59) *Hadschi-Bani-Moschee* a. 818 = 1415. Namen: Sultan Schaich Ibrahim und Chuadscheh Emir Schah ibn Chuadscheh Hadschi Jakub.

60) Südliches Festungsthor. Nahme: Seyid Saadullah ibn Seyid Dschemal-eddin (s. Beil. IV, 2).

61) ebenda. Monat Redscheb a. 786 = (?) Aug. Sept. 1384. Name: Achi ben Ramaszan el-Schirwany.

62) Nördl. Festungsthor. a. 1017 = 1608. Name: Sulfikar-Chan während der Regierung Schah Abbas I.

63) *Syngala-Moschee* (s. Beil. IV, 3). a. 471 = 1078. Name: Muhammed ben el-Kerim (?).

64) Über dem Eingang zum Wasserbehälter (*Abdan*) dem Zollhaus gegenüber. a. 1025 = 1616. Regierungszeit: Schah Abbas I. Name: Hadschi Murschid Tebrisy.

65) Südseite der Hauptmoschee (*Dschuma-Mesdschid*): Redscheb 707 = Dec. 1308, 9. Name: Mir Scheref-eddin Mahmud ben Fachr-eddin Melik (?).

66) Nords. Persische Inschrift.

67) ebenda. a. 904 = 1498. Namen: Schah Sulaiman el-Ssefewy el-Husainy el-Musewy, Muhammed-Beg Teherany und Aly-Kuli-Chan Beglerbegi Schirwan.

68) Ebenda. Sehr verwischte grosse Inschrift. a.

1024 = 1615. Name des Baumeisters: Ustad Tahir .... Badkuy.

69) Bruchstück.

70) *Mulla Nassirullah-Moschee* in der Nähe des chanschen Palastes, Muharrem a. 777 = Jun., Jul. 1375. Schreiber: Muhammed el-Arif.

71) *Schafiullah-Moschee.* Name: a. 7.. Nassir-eddin Guschtasib ben Hasan Hadschib. Baumeister: Ustad Mahmud ben Masud.

72) An der Südwand der *Mulla Fathullah-* oder *Hadschi Aga-maali-Moschee.* 3 Ramaszan 748 = 7 Dec. 1347. Name: Maulana Ahmed ibn Muhammed.

73) *Bassas-Moschee.* Verwischte Inschr.

74) Südseite des Mädchenthurms *(Kys-kala).* Name: Masud ben Davud. s. Chanykov, in d. Verhandl. (Труды) der oriental. Abtheilung der Kais. archäol. Gesellschaft. C. II. 1855, p. 173.

75) *Mulla-Mirsa-Moschee.* Arab.-Pers. Inschr. Regierung Schah Abbas II.

76) Ebenda. Persische Inschrift. Rabi II. a. 1056 = Mai — Juni 1645. Derselbe Name.

XV. *Ateschgah.*

77 — 92) Fünfzehn indische Inschriften, von Dr. Kirsten abgenommen.

XVI. *Marasy.*

93) Probe der schönen Inschrift von Schaich Ibrahim, a. 805 = 1402 (s. Beil. IV, N° 12 — 13).

94) An der Station. a. 1027 = 1618. Namen: Schah Abbas I. Schaich Schaichidschan ben Schaich Schehab (?)-eddin.

95) Bauernhaus. a. 1022 = 1613. Schah Abbas u. Muhammed Scherif el-Schirwany (wahrscheinlich der ehemaligen Karawanserai entnommen). Baba Schaichidschan.

XVII. *Bibi Haibet* (Dorf *Schichaly*).

96) *Hadschi-Mirsa-Moschee.* a. 977 = 1569. Name: Schah Tahmasib und Seyid Faszl ibn Seyid el-Latif Nischapury.

97) Anbau der Hauptmoschee. a. 1028 = 1619. Bauherr: Schaich Scherif ibn Schaich Abid.

98) Am Thorweg. a. 1028 = 1619 u. 1046 = 1636. Regierung des Schah Abbas I. Bauherr: Schaich Scherif.

XVIII. *Schemacha.*

99) Beim Glockenhäuschen der russischen Hauptkirche: Grabsteine *a*): a. 1141 = 1728.

100) *b*): a. 1241 = 1825.

101) *c*): a. 1117 = 1705.

102) Grabstätte des Imamsadeh Muhammed am Anbau der grossen schiitischen Moschee. Name: Ferruch ben Abdullah.

103) Auf einem Grabstein des Piri Schirwan a. 761 = 1359, 60. Namen: Achund Schaich Mikaïl ben Seyid Dschabraïl und Schaich Ssefi-eddin ben Seyid Dschabraïl ben Schaich Kutb-eddin ben Schaich Ssalih.

104) Unleserliche Inschrift.

XIX. *Tiflis.*

105) *Schiitische Moschee.* Persische Inschrift a. 1130 = 1718.

XX. *Berdaa.*

106) Ende einer kufischen Inschrift an dem Thurm.
107) Zwei Bruchstücke von ebenda.

XXI. *Piri Merdekan.*

108) Grabschrift des Schaich Ssaïd (?).
109) Name: Ferruchsad ben Minutschehr.
110) Bruchstücke einer Inschrift vom Grab des Schaiches.
111) Desgl. aus dem anstossenden Raume.

XXII. *Chanekah.*

112) An dem Eingang zum Empfangzimmer (*Diwanchaneh*) Redscheb 641 = Dec. Jan. 1243 — 4. Namen: Schirwanschah Feriburs ben Gerschasib ben Ferruchsad ben Minutschehr u. Hasan ben Muhammed ben Hasan el-Bawedy (?) genannt Hesarwesak.

113) Persische Inschrift am Minaret, noch unerklärt. Namen: Schaich Pir Husain. Chanekah.

114) Ebenda. Muharrem 654 = Jan. Febr. 1256. Name: Schirwanschah Achsitan ben Feramurs.

115) Probe von der Inschrift rund an der Wand herum in der Grabstätte des Pir Husain Rewanan. a. 684 = 1285.

116) Grabinschrift des Schaich Dschemal-eddin (a. 1049 = 1639).

117) Inschrift mit den Namen des Baumeisters Schaichsadeh Habibullah ben Schaich Muhammed Hadschi.

XXIII. *Maschichan.*

118) Persische Grabinschrift. a. 876 = 1471. Name: Sultan Ahmed ben Kerim.

XXIV. *Budaser.*

119) Marmorstein bei der Grabstätte des Seyid Dschemal. 20 Ramaszan 821 = 22 Oct. 1418. Name: Chudawend Chatun, Tochter des Isfehbed Husain.

XXV. *Karawanserai Sengitschal.*

120) a. 843 = 1439. (Name: Schirwanschah Chalilullah).

XXVI. *Karawanserai Jengi.*

121) a. 878 = 1473 (Name: Schirwanschah Schiranschah ben Chalilullah).

XXVII. Von der *apscheronschen* Halbinsel.

122) Name: Ustad Omar ben Ahmed a. 1206 = 1791.

123) Verwischte Inschrift.

124) a. 1206 = 1791.

XXVIII. *Achbil Piri.*

125) a. 850(?) = 1446. Baumeister: Ustad Tadscheddin.

126) a. 940 = 1533. Namen: Chalilullah. Schaich Mesid ibn Ssufy Rafi-eddin.

127) a. 940. Koran XXXIX, 54. Namen: Chalilullah II. u. Schah Murad ibn el-Schaich Mesid ibn Chuadscheh ibn el-Schaich Jesid.

XXIX. *Kuba.*

128) Moschee. 17 Rebi I. 1247 = 27. Aug. 1831.

129) Persische Verse.

XXX. *Derbend* (südliche Mauer).

130) Persische Inschrift. Name: Mugaira.

131) a. 850 = 1446. Name: Chalilullah und ein anderer schwer zu entziffernder.

XXXI. *Kubätschi.*

132 — 164) Drei und dreissig verschiedene arabische Inschriften von den Moscheen, der Schule, dem Gottesacker und von einem Helm mit den Jahren 807=1404; 881=1476; 1151=1738. Namen: Mahmud ben Ahmed. Muhammed ibn Omar. Tahir ibn Muhammed. Aly ibn Muhammed. Ejjub ibn Ssaba(?). Abu Bekr ibn Muhammed. Ahmed ibn Muhammed. Muhammed ibn Ahmed. Gul-Muhammed.

XXXII. *Dalaïla-Kab*, Brunnen auf dem Wege von *Madschalis* nach *Kubätschi.*

165) a. 1258 = 1842.

XXXIII. *Kala-Kuraisch.*

166 — 171) Sechs Inschriften, deren älteste an einem Wohnhause vom J. 826 = 1423, die jüngste vom J. 1218 = 1803 (s. die Namen oben).

Das obige Verzeichniss ist von Spassky verfasst, Hier konnten die Angaben nur ganz allgemein sein. Die vollständige Erklärung der Inschriften wird ein eigenes Werk erfordern, in welchem natürlich auch angegeben werden wird, welche von ihnen schon bekannt waren.

Ausser diesen Abdrücken in natürlicher Grösse habe ich, die in meine Tagebücher eingetragenen Inschriften aus *Amul*, *Mzchetha*, *Madschalis*, *Kubätschi*, *We-*

likent u. s. w. nicht gerechnet, noch eine bedeutende Anzahl in kleinerem Maassstabe nachgezeichneter oder von Andern abgeschriebener Inschriften mitgebracht, z. B. aus:

1) *Radegan* (Besmjenov).

2) *Chanekah* mit den Namen: *a*) Abul-Fath Ferruchsad ibn Achsitan ibn Feriburs ibn Gerschasf a. 665? = 1266, 7. *b*) Melik Kaikabus oder Guschtasib(??) ben Achsitan, Redscheb 693=Juni 1294. *c*) Schems-eddin Muhammed ben Abul-Abbas und Mahmud ibn Ibrahim. *d*) Sultan Chalilullah ben Schaich Ibrahim. Rebi I. 823 = März — Apr. 1420; und eine noch nicht völlig klare (Hippius).

3) *Derbend:* 1) eine kaum erklärbare (Hippius); 2 — 5) von der grossen schiitischen Moschee vier, zwei persische und zwei arabische: *a*) mit den Namen Schaichaly-Chan und Abd-ul-Selim, *b*) a. 879 = 1474. Name: Sultan Schiranschah. *c*) Schewwal 1141 = Mai 1729. *d*) a. 1208 = 1793. Name: Schaichaly-Chan (von einem Mulla abgeschrieben); 6) Namen: Schirwanschah Sultan Chalilullah a. 842 = 1438. Baumeister: Ustad Hadschi Ahmed. 7) Namen: Chalilullah. Bauherr: Mesid ben Emir-eddin, a. 805 = 1402. 8) Baumeister: Ustad Tadsch-eddin ibn Musa aus Baku. 9) a. 824 = 1421. Namen: Emir Isfendiar. Chuadscheh Rukn-eddin ibn Chuadscheh Iss-eddin (Mirsa Kerim).

4) *Schemacha: a*) Namen: Dschafar-Kuli-Chan. Musstafa-Chan. 1261 = 1841. *b*) Namen: Ah-

med Aka, Aly Assghar und Abd-ul-Asis a. 1250 = 1834, 5 (Spassky).

5) *Sari: a*) Name: Mirsa Hasan Nury und *b*) eine wahrscheinlich talismanische Inschrift, welche der Abschreiber Schah-Derwisch *junany (griechisch)* nannte.

6) *Gandscha:* Name: Mulla Abdullah (M. Mehdy).

7) Grabstätte des Scheich Tabrisy in Masanderan (vom dortigen Mulla).

8) *Gumbäsi seh ten* in *Amul.* Name: Seyid Asis ben Seyid Beha-eddin Amuly.

9) *Marasy.* a. 805 = 1402. Name: Schaich Ibrahim-Chan (Bartholomäi).

10) Grabstätte des Schaich Dursun bei *Aksu.* Name: Schaich Dursun ben Ahmed Padar. a. 681 = 1282. *(id.)*

11) *Berdaa:* a. 1258 = 1842. Name: Hadschi Husain Aly (von einem Mulla abgeschrieben).

12) *Bibi Haibet* a..... Ferruchsad ben Achsitan ben Feriburs.

13) *Baku:* die Inschriften von einigen Steinen, welche man an der Stelle der jetzt im Meere befindlichen Ruinen *(Baïl)* gefunden hat (Hippius).

Neun hebräische Inschriften neuerer Zeit aus *Zchinwal, Derbend* und *Madschalis.*

BEILAGE III.

Gebete *Siaretnameh* genannt, welche von den Besuchern der heiligen Grabstätten gelesen und hergesagt werden und gewöhnlich an dem Grabe hängen. Sie sind sämmtlich von Spassky abgeschrieben.

A. Masanderan.

1) *Siaretnameh* in der Grabstätte des Muhammed Schehraschub im Dorfe *Dinschirsewar*.
2) — des Imamsadeh Ibrahim Abu Dschewab in *Meschhedi-Ser*.
3) — der Bibi Sukaina, ebenda.

B. Gilan.

4) — des Seyid Sulaiman ben Aly, in *Sulaimandareh* bei Rescht.
5) — Seyid Abbas u. Seyid Ismaïl in *Rescht*.
6) — der Schwester des Imam Risza, Tochter des Musa Kasim, ebenda.
7) — des Seyid Abu Dschafar, ebenda.
8) — des Seyid Aly, Nachkommen des Imam Musa Kasim, in *Tidscheneh-kuka*.
9) — des Seyid .... Abdullah in *Lahidschan*.
10) — ..... Seyid Risza, Nachkommen des Imam Musa Kasim, im Dorfe *Schaich Hanewer*.
11) — des Imamsadeh Ssalih Sohnes des Musa Kasim.

C. Kaukasus.

12) — der Bibi Haibet, Tochter des Imam Musa Kasim, im Dorfe *Schichaly* bei Baku.
13) Duaï-isn, das Eintrittsgebet in Bibi Haibet.

BEILAGE IV.

Zeichnungen.

1) Baku vom Meere aus.
2) Festung von Baku, von der Vorstadt aus.
3) Syngala-Moschee in Baku.
4) Wolfsthor bei Baku auf dem Uferweg nach Salian.
5) Tatarinnen aus Baku (color.)
6) Bakuische Bajadere (color.)
7) — Tatarin (color. reiches Costum.)
8) Eselreiter aus Baku (color.)
9) Indier aus Ateschgah. (color.)
10) Bibi Haïbet (Dorf Schichaly).
11) Thurm in Berdaa.
12 — 13) Grabdenkmal bei Marasy (color.) Dasselbe photographirt.
14) Grabdenkmal des Schaich Dursun bei Aksu.
15) Chanekah.
16) Grabstein auf Kursengi.
17) Pir Merdekan.
18) Station Kulary auf dem Wege von Derbend nach Kuba.
19 — 20) Zwei Grabdenkmale zwischen der achten und neunten Werst von Kuba nach Derbend.
21) Karawanserai auf der Strasse von Sumgaït nach Kjäläsi.
22) Derbend.
23) Der *Kirchlar* genannte Gottesacker in Derbend.
24) Das Ruhehäuschen Peter I. in Derbend.

25) Grabstein der Freundin Marlinsky's, Nesterzowa, bei Derbend.
26) Grabdenkmal auf der neunten Werst von Derbend nach Kuba.
27) Grabsteine auf dem Wege von Madschalis nach Kubätschi.
28) Madschalis.
29) Kala-Kuraisch.
30) Kajakent. Gmelin's Grab.
31) Kubätschi. (s. die Lithographie in dem russischen in den Verhandl. der archäol. Gesellsch. gedruckten Bericht.)
32) Verfallender Thurm in Kubätschi.
33—41) 39 verschiedene Reliefs aus Kubätschi.
42) Der Brunnen Häpro-kulagh auf dem Wege zwischen Madschalis und Kubätschi.
43) Jüdin aus Kuba (color.)
44) Ein Turkmene (color.)
45) Plan von Aschref.

—

46) Plan des schahischen Gartens (Baghi-Schah) in Sari, von Schah-Derwisch entworfen.

Mit Ausnahme der Photographie (N° 13) und des letzten Planes (N° 46) sind die Zeichnungen insgesammt von der Hand des Hrn. Hippius.

BEILAGE V.

—

Handschriften.

A. Arabische.

كتاب العلل للفيلسوف الكامل بلیناس. In der Einleitung nennt sich der Verfasser بلینوس الحکیم. Nach der Endbemerkung war das Buch unter dem Titel: الرسالة الجامعة للاشیآ من سرّ الخلیقة وصنعة الطبیعة bekannt. Die Abschrift ist vom 13. Muharrem 741 = 9. Juli 1340 (s. de Sacy, Not. et Extr. T. IV, p. 107).

B. Persische.

1) رساله حق الیقین, von Muhammed Bakir b. Muhammed Taky.

2) Lary's Allgemeine Geschichte: مرآة الادوار ومرقاة الاخبار.

3—4) کتاب ابواب الجنان, von Muhammed Rafi محمد رفیع. Abschrift vom Jahre 1243 = 1828 (2 Ex.).

5) مجمع الفرس سروری. Persisches Wörterbuch. Abschrift vom Jahre 1103 = 1692.

6) Eine Handschrift enthaltend:

a) den Diwan des Hafis mit vielen später eingeschriebenen masanderanischen Gedichten des Emir Pasewary.

b) سراج المنیر, ein ethisches Werk, von Ibn Schems-

eddin Muhammed, Abschrift vom Jahre 1024 = 1615.

c) قصهٔ دزد وقاضی.

d) قصهٔ سیمرغ وسلیمان.

e) Über die Eigenschaften und den Gebrauch des Tabak's, Kaffee's und Thee's, von Ibn Muhammed el-Husainy Ata-Ullah. Abschr. vom J. 1251 = 1835.

7) Eine astrologische Abhandlung.

8) Auszug aus dem *Iskendernameh*. Geschenk des Hrn. Melgunov.

9) Über den *Seh Gumbäs* genannten (jetzt verschwundenen) Bau in Sari, von Schah-Derwisch.

10) تاریخ سلطان سالوك معلّم.

11) تاریخ امام زاده های شفت وفُومن وكهدم وغیرها.

12) كتاب كیلان ومازندران واسترآباد وسمنان ودامغان وغیره.

C. Tatarische.

Das *Derbendnameh* von Mirsa Kerim, Geschenk des Verfassers.

—

Während des Druckes habe ich von Melgunov noch Bemerkungen über die Verschiedenheit der *masanderanischen* und *gilanischen* Sprache, so wie einige *gilanische* Gesänge und Gespräche mit persischer und französischer Übersetzung erhalten. Überdiess verspricht er in Kurzem noch eine Anzahl von Briefen in *turkmenischer* Sprache, nebst persischer, französischer und russischer Übersetzung einzusenden.

D. Indische.

Eine von Hrn. Dr. Kirsten besorgte Copie einer Handschrift im Besitze der Indier in *Ateschgah* oder *Surchaneh* bei Baku. Sie beginnt nach Böhtlingk's Angabe mit Gebeten in einem neueren Dialecte; dann folgen die sogenannten fünf Perlen des Mahâbhârata: 1) *Bhagavadgîtâ*, 2) die tausend Namen Vischṇu's, 3) *Bhîshmastavarâǵa*, 4) *Anusmṛti*, 5) *Gaǵendramokshaṇa*.

St. Petersburg, den 7. (19.) October 1861.

Dorn.

(Aus dem Bulletin, T. IV, p. 344—393.)

Listes chronologiques des princes et métropolites de la Siounie, jusqu'à la fin du XIII^e^ s. — (Extrait d'un Mémoire présenté à la séance du 23 août 1861); par M. Brosset.

Le triangle formé par le lac Goghtcha, par le Kour et l'Araxe, jusqu'à leur jonction, à Djavat, renfermait autrefois les provinces d'Artsakh, d'Outi et de Phaïtacaran, situées sur la rive méridionale du Kour, de l'O. à l'E., et celle de Siounie, au S., appartenant toutes les quatre à la Grande-Arménie, au temps de la dynastie Arsacide. Dans ce vaste territoire, d'environ quatre degrés en longitude E., 63° — 66°, et de deux degrés en latitude N., 39° — 40°, à la base, du côté du Goghtcha, il s'était établi des principautés dont plusieurs sont mentionnées chez Constantin Porphyrogénète, De cærim. aul. byz., t. I, pag. 397, qui énumère les princes ou *arkhons* του συνης, του βαϊτζωρ, του χατζιενης, της αλβανιας, της τζαναριας, i. e. «de Siounie, de Vaïo-Tzor, de Khatchen, d'Aghovanie et de Tzanarie: le Sarvan ou Chirwan était situé entre l'Alanie et la Tzanarie, suivant le dire du royal écrivain. Les noms moins connus, de Pharhisos, de Capan, de Baghk, d'Haband et de Géghakouni,

le Gélakoun des Géorgiens, ne sont le plus souvent, chez les auteurs arméniens, que des synonymes mal définis de ces mêmes appellations.

L'histoire des principautés dont il s'agit n'est connue, d'une manière un peu suivie et avec quelques détails, que par les récits des Arméniens; car chez les auteurs étrangers elles disparaissent sous les noms d'Arhan, de Qarabagh, de Chirwan, de khanat de Choucha. Sous la domination russe, ce sont des portions des gouvernements d'Elisavetpol et de Chamakha, où se trouvent les cantons d'Elisavetpol et de Djivanchir; de Goghtcha, de Tchélabourt et de Kébärli; de Daralagez, de Zangiazour et de Varandin; de Nakhdchévan, d'Ordoubad et de Méghri: les neuf derniers appartiennent à l'ancienne Siounie. Cette province était elle-même divisée en 12 cantons, dont la position n'est pas toujours facile à déterminer, d'après les auteurs seuls, les noms antiques étant remplacés par ceux que je viens d'énumérer.

Avec la petite carte jointe à l'Histoire d'Arménie par Tchamitch, et avec celle du grand Atlas arménien, publié il y a quelques années, on peut se faire une idée approximative des positions de la Siounie et de ses divisions; mais avec celle si bien gravée et calculée, faisant partie de la Description de la Grande-Arménie, du P. Alichan, toute petite qu'elle est, on acquerra sur ce sujet des notions plus exactes. La belle carte de l'Arménie, en deux feuilles, par Kiepert, nous fait connaître le relief du pays et les hauteurs des montagnes; toutefois elle est un guide moins sûr pour la distribution des cantons, et l'on ne sait d'ailleurs à quelle source ont été puisés les noms des

localités dont elle est couverte. Quant à la carte russe de l'Etat-Major de Tiflis, 1847, si elle le cède en quelque chose à la précédente sous le rapport du tracé artistique, elle l'emporte par la grandeur de l'échelle, et les indications de localités sont tirées de sources officielles, du genre de la description et des listes insérées dans le Calendrier du Caucase pour 1856, p. 270 sqq. Des descriptions plus ou moins complètes de la Siounie se voient d'abord chez S.-Martin, Mém. sur l'Arménie, t. I, p. 142, puis dans l'Arménie ancienne du P. Indjidj, p. 229, et dans l'Arm. moderne du même, p. 269; chez le P. Chahnazarian, I^re^ éd. de l'Hist. de la Siounie (en arm.), t. I, Préface, et surtout chez le P. Alichan, Description de la Grande-Arménie, § 168 sqq.; dans le Calendrier du Caucase déjà cité, et dans le t. II du Voyage du P. Sargis Dchalal dans la Grande-Arménie.

La Siounie fut, dans la haute antiquité, l'apanage de Sisac, fils de Gégham, le 5^e^ successeur de Haïc, fondateur de la nationalité arménienne; cent cinquante ans avant J.-C., elle devint l'une des quinze provinces de la monarchie Arsacide, et la famille qui y dominait reçut, à diverses époques, les prérogatives et emplois les plus élevés: le nakharar ou satrape de Siounie occupait le second rang après le roi, commandait les troupes orientales de la monarchie, avait le cachet au sanglier[1]) et comptait parmi les plus honorés, à la cour et dans l'état. A Byzance, le dy-

1) L'historien Sébéos mentionne souvent les cachets des rois Sassanides, et entre autres celui au sanglier: c'est une bonne explication des pierres gravées Sassanides, avec empreintes d'animaux et autres objets, qui avaient, à ce qu'il semble, une valeur officielle.

naste de Siounie, ainsi qu'il a été dit plus haut, était connu sous le nom de αρχων του συνης, του βαϊτζωρ. Au point de vue de la hiérarchie ecclésiastique, la Siounie n'était pas moins bien partagée. Seul entre tous les pasteurs spirituels de sa nation, celui de cette contrée portait le titre de métropolite, avec le droit de conférer la consécration épiscopale, dans le ressort du moins de sa juridiction, qui, d'après certaines indications, paraît avoir été organisée pour 12 évêques, bien que deux chorévêques seulement soient mentionnés dans l'histoire, durant plus de 1000 ans. En tout cas, le métropolite siounien jouissait de grandes prérogatives et priviléges et tenait le premier rang après le catholicos d'Arménie, dont il était protofrontès, i. e. premier suffragant, πρωτος θρονος.

Il serait téméraire d'affirmer quelque chose sur l'origine des noms de Sisacan et de Siounik: l'un, qui est l'adjectif dérivé de Sisac, remonte aux premiers siècles des traditions arméniennes, et est devenu chez les Persans modernes Sisan, Sisian; l'autre, sous la forme plurielle, marquée en arménien par le k final, signifie «les Siouniens,» nom qui paraît certainement n'avoir qu'une analogie fortuite avec le mot arménien սիւն *sioun* «colonne,» mais qui pourrait bien être, comme Sisian, une altération de Sisacan; car on a pu dire Sisacouni, Sisiouni, Siouni: ceci soit dit sans aucune prétention à une démonstration positive. Au mot Siounik se rattachent les adjectifs ethniques, *Siouni*, Siounien, employé exclusivement pour les membres de la famille princière, et *Siounétsi*, de Siounie, pour toutes les autres personnes originaires de la contrée.

Quoi qu'il en soit de ces indications, aucun renseignement, aucun nom propre de personnage appartenant à la famille de Siounie, ne nous sont parvenus jusqu'au milieu du II^e^ s. de notre ère. A partir de la moitié du IV^e^ jusqu'à la fin du VII^e^ s., nous possédons une liste de 22 personnages princiers, dont 20 s'étant succédé, dit-on, de père en fils, avec une légère interruption de deux règnes, si l'on peut se servir d'un tel mot: l'un étranger à la famille dominante, l'autre s'y rattachant à titre de collatéral. Pour cette première époque, sur laquelle du reste on n'a pas de détails suivis, mais par intervalles de très bons synchronismes, la Siounie obéissait à un seul prince, vassal des Sassanides, sujet des musulmans depuis la chute d'Iezdédjerd III. Après un laps de temps de plus d'un siècle, où l'histoire, du moins arménienne, est complètement muette, les princes de la Siounie reparaissent sur la scène, et leur famille se divise presque aussitôt en deux grandes branches: l'orientale, ou les Haïcazniens proprement dits, i. e. issus de Haïc, Sisacans, Siouniens, seigneurs de Géghakouni; l'occidentale, les Siouniens ou Sisacans par excellence, ayant leur résidence dans l'ancien canton de Vaïo-Tzor et possédant, outre l'église de Chaghat, celle de Tathev, qui fut plus tard métropolitaine, plus une infinité de petits apanages, dévolus temporairement à des membres isolés des deux branches. Dans les premières années du X^e^ s., Vasac, chef des Siouniens, prit le titre de roi, en même temps, comme l'assure l'Histoire de Siounie, que les dynastes ibérien, aghovan et ardzrounien.

Depuis lors, au temps d'Ildigouz, la Siounie passa

aux mains des sultans seldjoukides de Perse, puis des familles géorgiennes Mkhargrdzélidzé et Orbéliane: ici s'arrêtent les historiens nationaux. Depuis le XV^e^ s. les Timourides, les Thathars Akh- et Qara-Qoïnlous, puis les Séfis et autres dominateurs de la Perse ont occupé ces contrées jusqu'à l'établissement des Russes au-delà du Kour.

Comme le canton de Taron, comme l'Aghovanie et le Vaspouracan ou royaume des Ardzrouniens, comme le Tzoroget ou royaume des Bagratides, comme la Petite-Arménie ou la monarchie Roupénide, comme enfin la principauté des Orbélians, en Géorgie et ailleurs, la Siounie a eu son historien. Stéphanos Orbélian, métropolite de Siounie en 1287, a recueilli avec un soin particulier les traditions historiques de sa vaste juridiction, toutes les légendes et histoires des couvents et églises, des saints et des princes nationaux. Il a travaillé sur les documents les plus anciens, vus par lui ou par des témoins dignes de foi et en rapporte textuellement, pour le IX^e^ s. et pour les suivants, un nombre considérable, qui portent en eux-mêmes un cachet respectable d'authenticité. Avec ces documents il a pu établir l'histoire des princes et des métropolites, en signalant les interrègnes et les vacances, faire connaître un bon nombre de cognats de la famille princière, dont la parenté n'est pas toujours définie, mais dont les synchronismes sont sûrs, et sans le retour fréquent des mêmes noms dans les diverses branches de la famille, surtout avec moins de rareté dans les dates, on n'éprouverait pas trop de difficulté pour la rédaction des listes chronologiques, travail qui n'a pas été entrepris jusqu'à-présent.

Pourtant on rencontre chez Stéphanos de graves anachronismes, que j'aurai soin de relever. Au reste, il n'est pas le seul chez lequel on puisse se renseigner sur la Siounie.

Grâce aux fréquents rapports de cette contrée avec Byzance, avec la Perse et Bagdad, avec l'Aghovanie et la Géorgie, avec les rois d'Ani et les autres états arméniens, ainsi qu'avec les catholicos d'Aghovanie et d'Arménie, pour les besoins du culte, une vingtaine d'historiens, tant imprimés que manuscrits, fournissent durant dix siècles de nombreuses données pour contrôler les récits de Stéphanos.

Ce travail ne devant renfermer qu'un aperçu général, non la description ou une histoire détaillée de la principauté de Siounie, je vais maintenant donner les listes et Tableaux généalogiques des princes et métropolites, qui forment naturellement la trame du récit, et plus loin, comme pièces justificatives, dans un ordre chronologique, toutes les notices concernant chaque personnage, que j'ai pu recueillir chez les historiens arméniens dont les noms suivent.

1) Agathange, IV^e^ s., Venise, 1855, et trad. ital. par Tommaseo, ib. 1843.

2) Fauste de Byzance, IV^e^ s., Venise, 1832.

3) Moïse de Khoren, avec trad. fr. 2 vol., Venise, 1841.

4) Corioun, IV^e^ s., Venise, 1833.

5) Zénob Glac, IV^e^ s., Venise, 1832.

6) Lazar de Pharbe, V^e^ s., Venise, 1793.

7) Eghiché, Guerre des Vardanians, V^e^ s., Venise, 1838; trad. française et russe.

8) Jean Mamiconian, VII^e^ s., Venise, 1832.

9) Sébéos, VII^e^ s., Constantinople, 1851.

10) Ghévond, VIII^e^ s., Hist. des khalifes, Paris, 1857, et trad. française (trad. russe, sous presse).

11) Jean catholicos, X^e^ s., Moscou, 1853, et trad. française par S.-Martin, Paris, 1841.

12) Oukhthanès, X^e^ s., Manuscrit du Mus. asiatique.

13) Mosé Caghancatovatsi, X^e^ s., Hist. d'Aghovanie, Paris, 1860, 2 vol.; Moscou, 1860; trad. russe.

14) Thomas Ardzrouni, X^e^ s., Constantinople, 1853.

15) Asolic, XI^e^ s., Paris, 1859.

16) Aristakès, XI^e^ s., Venise, 1844.

17) Matthieu d'Edesse, XII^e^ s., trad. française, Paris, 1858.

18) Kiracos, XIII^e^ s., Moscou, 1858.

19) Vardan, XIII^e^ s., Moscou, 1861, et trad. russe.

20) Mkhithar d'Aïrivank, XIII^e^ s., Moscou, 1861.

21) La principale source à consulter, pour le sujet qui nous occupe, c'est l'Histoire de la Siounie, achevée en 1299 par le métropolite Stéphanos Orbélian, déjà souvent citée, et qui le sera à chaque moment dans ce travail. Ayant reçu en 1840, de M. Kotzébou, un excellent manuscrit de cet ouvrage, le premier qui soit tombé entre les mains d'un arméniste européen, j'en ai donné autrefois une notice, dans le Bull. scientifique de l'Académie, t. VIII p. 182, et publié les titres des chapitres. C'est alors aussi que j'ai pu me convaincre que l'Histoire de la noble famille des Orbélians, dont la publication et surtout le savant commentaire ont fondé la réputation de M. S.-Martin, t. II de ses Mém. sur l'Arménie, n'est autre chose que la 66^e^ section de ce précieux monument de la littérature arménienne. Ce chapitre, ainsi que je l'ai

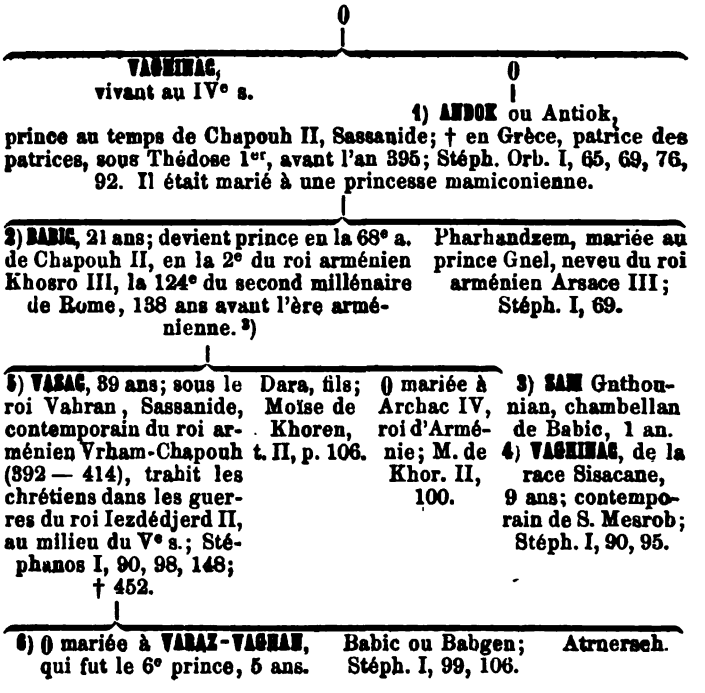
dit ailleurs, a été imprimé deux fois séparément, à Madras et à Moscou. L'Histoire de Siounie elle-même a vu aussi deux fois le jour: à Paris, en 1859, par les soins du P. Chahnazarian, 2 v. in-12°, et de nouveau à Moscou, en 1861, grâce à M. Emin, 1 v. 8°. Les deux éditions se distinguent par la correction du texte; si la seconde l'emporte au point de vue typographique, par la beauté du papier et par l'élégance des caractères, et fournit des variantes, non toutefois fort nombreuses, la première est surtout riche en notes, la plupart fort utiles à consulter. L'édition de Moscou n'a que 73 chapitres; celle de Paris, comme mon manuscrit, en contient 75, dont le dernier est un supplément moderne, manquant à l'éd. de Moscou; mais indépendamment de cela, l'éditeur de Paris a divisé en deux le ch. II, de l'ouvrage; d'où il résulte un défaut de concordance entre les deux publications. Si je cite toujours l'édition de Paris, c'est que celle de Moscou ne m'est parvenue qu'après l'entière rédaction de ces notices.

Pour la critique des indications données par les auteurs arméniens, l'histoire musulmane abonde en synchronismes, qui me paraissent suffisamment établis dans les notices détachées formant la partie principale de ce travail, et dont le développement exigerait un mémoire fort considérable. Au reste l'Histoire de Géorgie les a déjà mises à contribution, et les Addit. et éclaircissements présentent un résumé de ce que les auteurs musulmans traduits contiennent de plus important. Les orientalistes sauront bien contrôler nos nouveaux matériaux par ceux qu'ils ont à leur disposition, notamment depuis la publication par M.

G. Weil de son grand ouvrage, intitulé: Geschichte der Khalifen.

Histoire politique.

I. Dynastie des princes de Siounie; 1re époque. [2])



2) Cette liste et la suivante ne contiennent, à très peu d'exceptions près, que les indications fournies par Stéphanos Orbélian.

3) Synchronismes faux pour la plupart; car Chapouh II régna 310 + 68 = 378; Khosro III, 387 + 2 = 389; 2e millénaire, 248 + 124 = 372; ère arménienne, 553 — 138 = 415. Stéphanos insiste spécialement sur le synchronisme du 2e millén,, qu'il dit «avoir appris avec certitude.» La plus forte erreur est dans le chiffre antérieur à l'ère arménienne, où il manque au moins 43 ans.

7) **GDIHON** ou **GDIHON** (fils du précédent?), 17 ans; tué par Vahan Mamiconian, en 483; Stéph. I, 92, 104. — Hazd, martyrisé en 482; St. I, 107.

8) **VRHAM**, 7 ans; — interrègne 1 an.

9) **VASAG**, 11 ans.

10) **ATCHIH**, 9 a. — interrègne 8 ans.

11) **BABGEN**, 10 a. — interrègne 11 a., rempli par un certain Chapouh.

12) **HOHAN**, 18 a.

13) **VAGHOUGH**, 1 a.

14) **GRIGOR**, 10 a.

15) **MIHR-ARTACHIR**, 23 a., au VI^e^ s. — interrègne 5 ans. [4])

16) **PIRAN**, 1 a. — interrègne 2 a.

17) **SARGIS**, 2 a.

18) **SAHAG**, 10 a. fin du VI^e^ s. — interrègne 18 a. [5]) — 0

19) **GRIGOR-HOVHAG**, 16 a.; ép. une fille de Khosro-Parvis; Stéph. I, 93. — Philippos † 596.

20) **HRAHAT**, 16 a.

21) **HOVHAN**, 27 a.

22) **HOURD**, 18 a., et après cela deux ou trois princes inconnus (Stéph. II, 39), puis **VASAG**, le chef de la dynastie, à la 2^e^ époque. [6])

---

4) Suivant Stéph. I, 139, il assistait au concile de Dovin, en 551, pour la réforme du calendrier, avec le métropolite Vrthanès.

5) Il vivait sous le roi Khosro-Parvis; sous Sembat, marzpan d'Hyrcanie; sous l'empereur Justinien (Justin II, ou plutôt sous Maurice, 582 — 600 de J.-C.); sous Vrthanès, vicaire du siége patriarcal d'Arménie, à l'époque du IV^e^ concile de Dovin (596); Stéph. I, 242.

6) **BABGEN** et **HOURD**, princes de Siounie au temps du catholicos arménien David 1^er^ (729 — 741 de J.-C.), font élire métropolite de Siounie, après Ter Hovhan, Stéphanos 1^er^, qui † en 735; Stéph. I, 182.

C'est tout ce que Stéphanos Orb. rapporte de la 1re époque des princes de Siounie, t. I, p. 92, disant que de Babic N. 2), à Kourd, il y a eu 20 princes, de père en fils, durant 332 ans; or, dans ce laps de temps, les années comptées forment un total de 306 a. seulement; comment arriver aux 332 a. indiqués; comment surtout atteindre le Vasac de la seconde époque; comment concilier ce que dit l'auteur, que ces princes étaient de race Arsacide ou Pahlavide, avec le titre d'Haïcaznien «issu de Haïc,» qui leur est attribué par tous les historiens? (V. le Tableau.)

III. Princes Siouniens et Sisacans, parents des deux familles, à des degrés inconnus.

Arouman et Grigor, fils de .... (Souphan 1er?), princes Haïcazniens, résidant en Siounie, dans les cantons de Covsacan et de Cachounik; Stéph. I, 253, en 844.

0 marié à Hamazaspouhi.

Géorg, marié à .... puis moine, au temps du seigneur de Siounie Vasac, fils de Philipé, N. 1) 2) de la 2e époque, branche principale, du métropolite Soghomon 1er et du catholicos d'Arménie Géorg (792—795); Stéph. I, 287.

Sahac

Hrahat. Arouman, en 293 — 844; Stéph. I, 253. Contemporains, en 844, de Grigor Souphan 1er, et de Philipé N. 1) de la branche principale.

Sahac, seigneur de Siounie.

Dchévancher. Arouman.

Tigran; Stéph. I, 261, en 871.

Vasac.

Grigor.

Hrahat,
princes de Siounie, seigneurs de Khot, en 881; Stéph. I, 260.

—

Dchévancher,
en 904, sous le prince Achot N. 4) de la branche principale.

Tzaghic;
Stéph. II, 15, 16, en 906; en 925, sous le métropolite Ter Hacob (921—962). Il me paraît être le même que son homonyme, qui va être nommé.

Dchévancher, Vasac,
en 925; Stéph. II, 15, 16.

—

Tzaghic, à Baghk;
Stéph. I, 284. Vivait sous l'évêque Hovhannès, fondateur de l'église de S.-Pierre et S.-Paul, à Tathev, et sous le prince Achot N. 4), ci-dessus mentionné; Stéph. I, 268, 244, 5; en 906, I, 276, et encore vers 930.

Dchévancher, en 958; Stéph. II, 28.

Vahan, métropolite de Siounie; catholicos d'Arménie, en 965—970; Stéph. II, 27.

Vahan, moine, bâtit Hohanna- ou Vahanou-Vank, auprès de Baghaberd, sépulture des rois d'Aghovanie (en 360—911); Stéph. I, 284.

—

Tzaghic.

Pharadch; Stéph. III, 38, au commencement du X^e s.

—

Grigor, prince de Khatchen,
au temps du métropolite Hacob (v. ci-dessus), et d'Anania, catholicos d'Arménie, vers 949; Stéph. II, 21, 25, 26.

—

Sembat, au temps du roi Sénékérim, N. 11).

Vasac, possesseur de l'Arménie et de la Géorgie?

Sembat, Gagic; Stéph. II, 73.

IV. Notices sur les princes de Siounie portés dans les listes précédentes et sur quelques autres, d'après les historiens arméniens.

Bacour, chef de la maison de Siounie sous le roi Arsacide arménien Tiran 1^er^; Moïse de Khoren, I, 296; cf. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 355, en l'an 153 de J.-C.

Un prince de Siounie est mentionné, sans être nommé, par Zénob Glac, p. 26 — 35, comme ayant pris part aux combats livrés à un chef idolâtre, nommé Artzan, au pays de Taron, et p. 43 — 48, à ceux du roi Trdat-le-Grand contre Gédréhon, roi du N., dans lesquels il se distingua par sa bravoure, en 302 et 320, suivant la chronologie de Tchamitch, t. II, p. 392, 413.

Vaghinac, prince de Siounie [7]), se montra fidèle au roi Khosro II d'Arménie (316 — 325 de J.-C.), lors de la révolte de Bacour, prince d'Aghtznik, l'un des 4 principaux bdéachkhs ou gouverneurs d'Arménie. En récompense de ses services, il reçut, avec les propriétés du rebelle, la main de sa fille et le titre de bdéachkh; Fauste de Byzance, p. 21. Sous le roi Tiran II, il fut créé général de l'armée orientale et périt en 370, à l'instigation de la princesse Pharhantzem, qui le fit remplacer par son propre père Andoc (ou Antiok), suivant l'orthographe de Moïse de Kh. t. II, p. 38, 54. D'après Eghiché, p. 118, ce Vaghinac était l'oncle paternel d'Andoc.

---

7) J'ai fait en sorte de conserver partout exactement les qualifications données par l'historien cité à chaque personnage, et de traduire régulièrement le mot իշխան prince, տէր seigneur.

Andoc, Andovc ou Antiok, prince de Siounie, N. 1) de la 1re époque, et chef de la famille princière de ce pays, avait épousé une princesse mamiconienne, au temps du catholicos arménien Vrthanès (314—330); il participa à l'élection du catholicos Pharhen ou Pharhnerseh (336 — 340 de J.-C.), fut envoyé en députation à C. P., devint l'un des gouverneurs de l'Arménie, puis il participa à l'élection du catholicos Nerseh, en 340. Sa fille Pharhantzem fut mariée au prince Gnel, neveu du roi Arsace III, puis à ce dernier. Ces renseignements sont tirés de Fauste de Byzance, p. 29 — 72, qui, quoiqu'il connût très bien l'origine et la qualité d'Andoc, dit pourtant, p. 133, en parlant de Pharhantzem «fille d'un certain Andovc.» Moïse de Khoren, t. II, p. 57, 65, parle aussi de ce prince, qu'il nomme Antiok. Mosé Caghancatovatsi, p. 82 sqq., rapporte, comme Stéphanos Orb., et peut-être en ayant puisé à la même source que lui, l'histoire d'un banquet qui eut lieu en Perse, sous Chapouh II, où seulement la quatorzième place fut assignée à Andoc. La prise et le pillage de Ctésiphon par ce prince, mécontent d'un traitement si peu honorable, suivant lui, et les malheurs qui en résultèrent durant 25 ans, pour la Siounie, sont racontés chez Fauste de Byz. p. 177. Moïse de Khoren, presque contemporain, a omis ces faits, mais il s'accorde, t. II, p. 64, avec son prédécesseur, en ce qui concerne le massacre de la famille de Siounie, en 372, lorsque le prince Andoc refusa à Chapouh l'entrée de la ville de Tigranakert; cf. Tchamitch, II, 452.

Babic, N. 2), fils d'Andoc, prince de Siounie, du vivant de son père. Mosé Caghanc., p. 84, raconte

l'histoire de ce prince dans les mêmes termes que Stéphanos, son copiste sans doute. Fauste de Byz. p. 280, 253, dit que trois jeunes enfants, Babic, Sam et Vaghinac, de la maison de Siounie, échappèrent seuls à l'extermination de leur famille, et reparurent en Arménie auprès du généralissime Manouel Mamiconian. Babic fut reconnu par lui chef de la Siounie, vers l'an 380, aussi défendit-il son protecteur dans un combat, qu'il soutint contre Mehroujan Ardzrounian, en 382, et où celui-ci perdit la vie.

Une fille de Babic, qui était le chef de la famille de Siounie, épousa le roi d'Arménie Archac IV, en 382; il eut aussi un fils, nommé Dara, qui resta fidèle au roi, son beau-frère; Moïse de Kh. II, 100, 106.

Sam, N. 3), qui survécut avec Babic au massacre des princes Siouniens, est le même qui fut son successeur; il appartenait à la famille Genthouni.

Vaghinac, N. 4), successeur de Sam, est mentionné par Moïse de Khoren, II, 116, comme ayant aidé S. Mesrob à convertir au christianisme la Siounie, dont il était prince: cela dut avoir lieu vers l'an 410. Corioun, dans la Vie de S. Mesrob, p. 14, 18, dit aussi que le prince Vaghinac reçut avec une pieuse soumission S. Mesrob, qui installa Anania évêque de Siounie[8]). Du pays sauvage de Sisacan le saint missionnaire passa en Aghovanie, où Béniamin, Aghovan de nation, l'aida à créer un alphabet pour ses compatriotes; il alla encore chez les barbares(?) de la Géor-

8) La phrase de Corioun où ce fait est énoncée n'est pas correcte: *Մինչև ի նոցունց իսկ ի վայրենեաց եպիսկոպոսս տեսուչս կարգել, որոյ անուն կոչէր Անանիա*; lis. *եպիսկոպոս տեսուչ*, au singulier.

gie, dont le roi Bacour, ou plutôt Varaz-Bakar et l'évêque Movsès l'aidèrent dans une entreprise de ce genre. Je dois faire remarquer en passant, ainsi qu'il a déjà été dit dans l'Hist. de Gé. p. 141, que la fin du règne de Varaz-Bakar, marquée par Wakhoucht en 393 de J. C., ne coïncide pas avec les dates de la Vie de S. Mesrob. Toutefois cet anachronisme n'entame pas la vérité du fait raconté par Corioun et par M. de Khoren; car les dates calculées par l'historien de la Géorgie laissent toujours une certaine latitude, pour les temps anciens, et ne peuvent rivaliser, pour l'exactitude, avec les histoires de l'Arménie.

Vasac, N. 5), homme prudent et plein de la sagesse de Dieu [9]), suivant Corioun, p. 15, parvint au pouvoir dans le temps que S. Mesrob se trouvait en Siounie, et l'aida à mettre fin à ses travaux. Ce fut lui qui, jeune alors, suivant M. de Khoren, II, 140, envoya Béniamin à S. Mesrob, par l'entremise de l'évêque Anania. Il est mentionné chez Lazar de Parbe, p. 75, au premier rang des seigneurs arméniens assistant au concile d'Artachat, en 450. Ce fut aussi lui qui mit le premier son sceau à la lettre adressée par les princes arméniens à Théodose-le-Jeune, en 449.

Eghiché, p. 35—120, et après lui Lazar de Parbe, p. 80—147, racontent fort au long l'histoire de Va-

9) Cette expression, à l'égard d'un prince justement décrié pour son apostasie et pour ses trahisons, a de quoi surprendre. Peut être était-elle juste à l'époque où écrivait Corioun, qui mourut probablement avant d'avoir été témoin de ses crimes. Du reste, Thomas de Medzop, au XV^{e} s., emploie presque les mêmes termes en parlant du roi Bagrat V, lors du stratagème dont il usa pour tromper Tamerlan; Hist. de Gé. p. 654. Vardan, p. 76, nous apprend que Vasac fut fortement excité par son gendre Varaz-Vaghian à persécuter les chrétiens. Serait-ce là la cause de son apostasie?

sac, qui fut d'abord nommé par Iezdédjerd II marzpan d'Ibérie, i. e. de la partie de la Géorgie située au S. de la Khram, et qui, comme prince de Siounie, participa avec les Arméniens et les Ibériens au soulèvement de ses compatriotes contre la Perse. Envoyé à Théodose II pour lui demander du secours, il revint sans avoir rien obtenu, parce que Marcien, qui venait de monter sur le trône, refusa son assistance aux chrétiens. Il trahit ses coréligionaires plusieurs fois, notamment sur le champ de bataille où périt Vardan Mamiconian, en 451; puis les Perses, dont il livra les secrets aux Arméniens, lors de leur expédition contre Derbend, en la même année; fut enfin démasqué, dégradé de ses emplois et honneurs, par Iezdédjerd, en 452, et mourut en prison, en la 14e année de ce prince, suivant Eghiché, p. 120, mais seulement quelques années après sa condamnation, au dire de Lazar de Parbe, p. 147, atteint d'une maladie vermiculaire. Il paraît donc qu'il mourut sous le principat de son gendre. V. au sujet de Vasac, Mosé Caghanc., p. 87, 89, et Thomas Ardzrouni, p. 87, sur la manière dont il se conduisit au combat de l'an 451; Lebeau, Hist. du Bas-Emp. l. XXXIII, nouv. éd., au sujet de Vasac et des guerres d'Iezdédjerd II. Les auteurs arméniens postérieurs ne qualifient jamais Vasac que «l'apostat.»

Varaz-Vahan, Vaghan, Vaghian, N. 5), noble Siounien, gendre de Vasac, lui succéda par l'ordre d'Iezdédjerd II, suivant le témoignage d'Eghiché, p. 119, et de Lazar de Parbe, p. 146. Ce dernier auteur et Vardan, p. 76, ajoutent, qu'il était l'objet de la haine et des persécutions de son beau-père, à cause de la

mésintelligence qui régnait entre lui et sa femme, et mourut après plusieurs années de principat. Vardan ajoute qu'il fut un des instigateurs de la guerre faite aux chrétiens par Iezdédjerd, et, p. 78, qu'il mourut impénitent (vers l'an 472), au même temps que Vazgen, l'époux de S^e^ Chouchan, vénérée par les Géorgiens comme martyre.

Babgen et **Bacour**, Siouniens, i. e. de la famille princière de Siounie — Bacour n'est pas autrement connu — s'étaient livrés volontairement à Iezdédjerd, en la dernière année de son règne, soit l'an 457, suivant Tchamitch, vers 460 suivant les calculs les plus ordinaires. Ils restèrent captifs en Perse après la destitution de Vasac, et ne revinrent dans leur patrie qu'en la 1^re^ année d'Ormizdas; Eghiché, p. 166; Lazar de Parbe, p. 148, 186. Babgen ou Babic était fils de Vasac, comme on le voit par le Tableau.

Gdéhon ou **Gdihon**, N. 7), fils de Varaz-Vahan? doit lui avoir succédé vers l'an 460, sous Ormizdas III, peut-être sous Péroz, et s'être rangé immédiatement dans le parti des Perses; car Babgen Siounien, sans doute celui dont je viens de parler, était regardé pour le moment, par les Arméniens, comme le vrai prince de Siounie, ainsi que le dit Lazar de Parbe, p. 212, et Tchamitch, t. II, p. 165. Babgen se trouvait à côté du généralissime Vasac Mamiconian, dans une bataille livrée aux Perses, en 481, près du bourg de Nakhdchévan, à la limite de la Siounie. Gdéhon échappa alors à la mort, grâce à la reconnaissance de Babgen pour d'anciens services; Laz. de Parbe, p. 216. Plus tard on fit courir le faux bruit de la mort de Babgen et de Vasac, dans une autre bataille; ib. p. 218.

Gdéhon, seigneur de Siounie, était alors dans les rangs des Perses, conduits par le général Atrnerseh. Le brave Babgen, comme le qualifie Lazar de Parbe, assista réellement au combat où périt Vasac, en 482, et fut sauvé de la mort par le nouveau généralissime, Vahan Mamiconian; ib. p. 235. L'année suivante, Gdéhon accompagnait, dans la poursuite de Vahan, le général perse Zahrmihr - Hazaravoukht; il alla également avec lui en Géorgie, faire la guerre au roi Wakhtang (Gourgaslan), se remit de nouveau à la poursuite de Vahan, et périt enfin, en 487, dans une bataille, au village de Chtia, canton d'Archarounik. Son corps fut emporté par ses serviteurs dans la Siounie; L. de Parbe, p. 266; Tchamitch, II, 169, 173, 191, 194. L'auteur arménien, tout en traitant Gdéhon d'apostat, ne peut s'empêcher, p. 237, de rendre hommage à sa bravoure, par la bouche du général perse Mihran, dans son rapport au roi Sassanide Balach.

Vasac, Varaz-Vahan et Gdéhon, n'étaient pas chrétiens, mais renégats pyrolâtres; Stéph. I, 92.

Sahakia, femme de .... prince de Siounie, au temps du catholicos arménien Mouché (502—510); Stéph. I, 114.

Hazd, noble Siounien, սեպուհ Սիւնի, fut fait prisonnier dans la bataille où périt Vasac Mamiconian, en 482, et bientôt mis à mort par le général Mihran (Laz. de Parbe, p. 236, 245; Vardan, p. 79), le 16 du mois de horhi, à Bagavan, canton de Bagrévand, dans une gorge du mont Npat, auprès d'une chapelle dédiée à S. Grégoire. Սեպուհ est le titre dont se sert l'historien Lazar, en parlant de Vasac et de Vahan Mamiconians et de bien d'autres nakharars ou grands

seigneurs, aussi élevés que ceux-là Hazd était frère de Gdéhon; Laz. p. 241; Stéph. I, 107.

De Gdéhon au prince **Hohan**, N. 12), Stéphanos compte 53 ans, qui nous amèneraient à l'année 536, et il ajoute que l'interrègne de 11 ans, avant Hohan «fut occupé par un autre Chapouh;» ընդ միջ 11 ամ, զոր միւս Շապուհ կալաւ, dit-il: c'est ainsi que porte mon manuscrit; l'édition de Moscou, p. 36: ...զոր և Շապուհ միւս...; mais celle de Paris, I, 92: ...զոր ի Շապհոյ միւս կալաւ, Յոհան 18 ամ; ce membre de phrase ne signifie rien ou semble faire comprendre que Hovhan, qui fut prince durant 18 ans, avait été nommé par Chapouh. Or à cette époque il n'y avait de roi Chapouh ni en Perse, ni en Arménie.

De Hovhan à Mihr-Artachir, l'historien compte 29 ans, qui nous reporteraient à l'année 565, nonobstant le témoignage de la présence du prince Mihr-Artachir au concile de Dovin, en 551, dont on parlera plus bas.

Tchamitch, t. II, p. 232, 238, d'après la seule autorité des recueils dits *djarentirs*, mentionne parmi les Arméniens illustres, au temps du roi Vatchagan d'Aghovanie, Mouché, évêque de Siounie, successeur de Stéphanos, et surtout Pétros Kerthogh, *successeur de Mouché*, le même qui, en 527, assistait à un concile de Dovin, sous le catholicos arménien Nerseh II; or nos listes des métropolites de Siounie ne donnent pas de Stéphanos pour cette époque, et Pétros avait succédé à *Macar*, d'après l'autorité de l'historien de la Siounie. Quant au roi Vatchagan, autant qu'on peut le savoir, il régna en 488 et mourut à la fin du V^e^ s. ou au commencement du VI^e^. On a de lui, chez

Mosé Caghancat., p. 48, 69, des lettres adressées aux membres du clergé, mais non à Pétros, sur des questions théologiques.

Aucun des plus anciens auteurs arméniens, tels que Jean catholicos, Thomas Ardzrouni, Mosé Caghancatovatsi, ne parlent ni de Pétros Kerthogh, métropolite siounien, ni du prince Mihr-Artachir, comme ayant participé en 551 à la réunion pour la fixation du calendrier arménien. Parmi les plus modernes, Mkhithar d'Aïrivank et Kirakos se taisent aussi à ce sujet. Asolic, p. 83, et Vardan, p. 81 (cf. Tchamitch, II, 510), nomment au contraire Pétros Kerthogh, comme assistant audit concile. Mais l'historien de la Siounie, t. I, p. 139, mentionne le prince Mihr-Artachir et le métropolite Vrdanès; le même, t. II, p. 201, dans la lettre dogmatique de Stéphanos au catholicos Grigor, répète que Ter Pétros participa au concile de Dovin, où fut fixé le calendrier. C'est un point d'histoire et de chronologie fort difficile à éclaircir, et dont il sera de nouveau question dans la liste des métropolites de Siounie. On verra au N. 11 de l'article consacré aux métropolites ce qu'il faut penser de ces questions.

Vahan, prince du pays de Siounie, est mentionné par Sébéos, p. 48, comme s'étant séparé des Arméniens avant l'an 41 du roi Sassanide Khosro I^er^, i. e. avant la révolte de Vardan Mamiconian, dit le Petit, vers l'an 571. Il demanda au roi de Perse que le divan du pays de Siounie fût transporté de Dovin dans la ville de Phaïtacaran, et qu'une ville fût bâtie à Chahrmar (?), dans l'Aderbidjan, afin que les Siouniens ne fussent plus nommés Arméniens: ce qui fut

exécuté. Ce Vahan, qui vivait en 571, a été omis par l'historien de la Siounie et paraît devoir être placé après Mihr-Artachir, peut-être dans l'un des interrègnes signalés là.

Philippos, seigneur de Siounie, est nommé par le même Sébéos, p. 53, comme le 3e des généraux perses qui furent envoyés en Arménie après la révolte de Vardan, qui vient d'être nommé, et qui y resta sept ans. Il livra deux batailles, l'une aux gens de Khaghamakh — une plaine de ce nom est mentionnée à la p. 48 du même auteur, et chez J. catholicos, p. 37 — et l'autre près du bourg d'Outhmous, au pays de Vanand. Il fut battu chaque fois.

Stéphanos, Siounien, fut l'un des premiers seigneurs qui se présentèrent à l'officier envoyé par Khosro-Parvis en Arménie, au temps de l'empereur Maurice, pour prendre des renseignements sur l'état des esprits et pour distribuer des présents parmi les princes arméniens. Son projet, qui était d'assurer l'indépendance de la Siounie entre les Grecs et les Perses, ne put se réaliser. Maurice se plaignit au roi de Perse de l'insubordination des Arméniens; Stéphanos se soumit et fut envoyé à Ispahan, avec les autres seigneurs. Mais comme il disputait la qualité de tanouter, i. e. de chef de la famille et de seigneur du pays à son oncle paternel **Sahac**, celui-ci le dénonça dans un écrit scellé de son sceau et de celui des évêques et des autres princes de la Siounie, et il eut la tête coupée le samedi avant Pâques; Sébéos, p. 81, 92, 95: c'était en la 6e année de Khosro-Parvis, donc en 596 ou 597. Sahac, oncle paternel de Stéphanos, est donc le N. 18) de la première époque, comme il est permis

de le supposer, quoique ce prince ne soit pas nommé chez l'historien de la Siounie.

Jean Mamiconian, p. 57, fait une simple mention d'un prince de Siounie, vers l'an 620. Avant l'arrivée d'Héraclius en Perse, Tiran, fils de Vahan Mamiconian, alla auprès de Khosro-Parvis, par l'ordre de Vachdéan ou Vachden, prince d'Ibérie, et de son père Vahan. Le roi de Perse le traita comme un fils et le reconnut marzpan d'Arménie. Accusé d'intelligence avec les Grecs, il fut remplacé par Dchodchic, fils de Vachden; le prince de Siounie eut aussi les mains coupées, comme traître. Cependant Vachden écrivit à Tiran une lettre, où il lui annonçait qu'ayant reçu des renforts de Perse, il irait s'entendre avec lui sur ce qu'il aurait à faire. Le même jour Tiran recevait une autre lettre de Hamam, fils de la soeur de Vachden, où on lui disait de se mettre en garde contre ce dernier. Vachden, furieux, fit couper les mains et les pieds à son neveu, et mit à feu et à sang sa ville de Tampour, sise au-delà du Dchorokh. Magnos, évêque de la ville, l'ayant excommunié pour ce fait, il fit massacrer tous les prêtres dans l'église de Sion, l'évêque lui-même fut mis à mort le jour de la Pentecôte. Le lendemain Vachden fut tué par la foudre. La ville fut rebâtie plus tard, sous le nom d'Hamamachen. Cependant Héraclius, étant venu en Perse, établit Tiran marzpan d'Arménie. Huit ans après, Abd-Rahim[10]), «fils de la soeur de Mahomet,» s'empara de l'Arménie. Tiran voulut marcher contre lui, mais

10) S.-Martin, Mém. I, 336; Abd-er-Rahim, un des compagnons du prophète, entra dans le pays de Taron, en 635; il était, à ce qu'on croit, fils d'Abou-Bekr.

Dchodchic empêcha les Arméniens de s'enrôler sous ses drapeaux. Tiran succomba dans une bataille contre les musulmans et fut enseveli avec les siens dans un lieu qui s'appelait, au temps de l'historien, «Sourb-Banac,» le saint-camp. Pour Abd-Rahim, il passa dans les cantons de Hark, de Basen, en Ibérie, dans le Djavakheth et dans les pays de Vanand; cf. Hist. de Gé., p. 245. Ce curieux passage méritait d'être cité, puis qu'il nous fait connaître plusieurs lieux et personnages dont aucun auteur ne parle, tels que Vachden et sa famille, Abd-Rahim, soi-disant neveu, de Mahomet, la ville de Tampour...

Biouragh, princesse de Siounie, au temps des campagnes d'Héraclius en Asie, obtint de lui un morceau de la vraie croix, qui devint la croix de Hatsounik; Indjidj. Antiq. de l'Arménie, II, 127, et le 3e Rapport sur mon voyage, p. 58.

Mosé Caghancat., p. 160, dit que le roi du sud, i. e. le khalife, soumit le Siousestan, ou, suivant d'autres manuscrits, le Siounastan, Siounestan, la Siounie, à **Dchévancher**, prince d'Aghovanie, célèbre par ses exploits contre les Khazars, contre les Perses et même contre les musulmans, dans la seconde moitié du VIIe s. Sur ce prince, v. Addit. et éclairciss., p. 476, 7. Malheureusement nous ne pouvons donner des dates positives. Comme synchronismes, on sait seulement que le prince Dchévancher fut en bons rapports avec le prince de Géorgie Adarnasé Ier, qui mourut en 639, et avec l'empereur Constant II, fils d'Héraclius-Constantin. Enfin il fut contemporain de Grigor Mamiconian, généralissime d'Arménie, nommé par le khalife Moaviah (651—680), et d'Oukhthanès,

catholicos d'Aghovanie, sacré par le catholicos arménien Comitas (617—625). A ces renseignements on peut ajouter, d'après Sébéos, p. 215—218, que les Arméniens s'étant détachés des Grecs dans les derniers temps de la dynastie Sassanide, l'empereur Constant II fit une expédition en Arménie. Iezdédjerd III fut tué en la 20ᵉ année de son règne (651), en la 11ᵉ de l'empereur grec ici nommé, en la 19ᵉ *sic* de l'Hégyre. L'année suivante Théodore Rhechtounian fut privé par Constant II de son commandement en Arménie. Comme les Aghovans et les Siouniens avaient embrassé son parti, l'empereur fit ravager ces contrées, ainsi que la Géorgie; mais après son départ, Moaviah replaça la Géorgie, l'Aghovanie et la Siounie, sous le commandement de Théodore. Après la prise de Carin ou Erzroum, dont on ne peut fixer la date qu'approximativement, les musulmans ravagèrent de nouveau la Siounie; ibid. 219, 224, 234; Théodore † en 654; Tcham. II, 354; S.-Martin, Mém. II, 337.

Chouchan; Ghévond, p. 46, raconte que les musulmans ayant été vaincus, en la 18ᵉ année du khalife Abd-al-Mélik, donc vers l'an 701 de J.-C., par Sembat Bagratide, fils d'Achot, à Vardanakert, sur le bord de l'Araxe, dans la provincc d'Aïrarat, les débris de leur armée se réfugièrent chez la dame տիկին Chouchan, que le traducteur français, dans une note de la p. 24, croit être une princesse de Siounie. Le titre arménien qui lui est donné indique en effet une personne de haut rang, inférieur toutefois à celui de reine, Թագուհի, mais convient très bien à la femme d'un prince comme ceux que le traducteur a en vue.

Chouchan était peut-être l'épouse de l'un de ces derniers princes nommés dans notre liste de la 1re époque, après Grigor-Novirac N. 19).[11])

Jean catholicos, qui parle brièvement, mais en termes très énergiques, de la victoire de Vardanakert, nomme le général arménien «Sembat, fils de Sembat,» p. 55, et dit que le général musulman Abd-Allah avait été envoyé par un khalife du nom de Mohammed; Asolic, au contraire, p. 103, nomme Sembat, «fils d'Achot;» mais le P. Tchamitch, t. II, p. 376, 8, sans nommer le khalife qui envoya Abd-Allah en Arménie, désigne le généralissime arménien sous le nom de «Biouratian,» fils de Biourat: il était donc frère d'Achot, comme je l'ai dit dans les Addit. et éclairciss. p. 157. On voit par ces variantes combien il est difficile de préciser ces petits faits. Du reste le P. Tchamitch raconte la bataille de Vardanakert en 695; cf. Mosé Caghanc. p. 257. Cet auteur fait allusion au lieu de la bataille; il dit que Mahomet II *sic* étant entré en Arménie, les chrétiens réussirent à lui tuer 62,000 hommes. Je ne relèverai pas les variantes du nombre, données par les auteurs, mais je me contente de dire que cette indication coïncide avec les paroles de Jean Cath., disant que la défaite de Vardanakert était passée en légende chez les musulmans et chez les habitants de Dovin. Suivant Mosé, cette affaire eut lieu au plus tôt en 146 arm. — 697.[12])

11) Suivant la bonne remarque de M. Emin, traduction de Vardan, Note 124, le mot տիկին indique «une dame d'âge, de haute considération,» et est précisément le correspondant de տէր : տի այր, տի կին.

12) Je fais observer que dans l'éd. de M. Emin les ch. XVI et

Vasac, chef de la dynastie à la 2e époque? D'après Mosé Caghanc., p. 267, en 270 arm. — 821, — les deux éditions donnent la même date — un chef musulman, Sévada, surnommé en arménien Avaranchan Ավարանշան «précurseur de pillage,» ravagea l'Aghovanie, passa delà en Siounie et s'y fixa dans le bourg fortifié de Chaghat, au canton de Dzghouc. Vasac, seigneur des seigneurs իշխանաց իշխեցող, de Siounie (Stéph. I, 202), le battit, avec l'assistance du Persan Baban, qui épousa sa fille, après sa mort, arrivée la même année. Voici ce que dit sur ces faits et personnages, l'historien Vardan, p. 108, 9. «Un certain Sévada, de la maison de Dchahap[a]) — M. Emin écrit Dchahasp — fit la guerre avec 4000 hommes à Achot Bagratide et à son frère Chapouh, qui périt dans un combat. Achot étant mort deux ans après, son fils Sembat lui succéda et, s'étant chargé de la tutelle des fils de Chapouh, les établit sûrement à Ani. Il fit la paix avec Sévada. Dans ces jours-là, i e. au temps de Sembat, un certain Persan, nommé Bab[b]), sorti de Bagdad, passa une foule d'Ismaélites au fil de l'épée, et fit quantité de prisonniers. Il se disait immortel et massacra en une seule fois 30,000 Ismaélites. Etant allé dans le canton de Géghakouni, il y tua les petits et les grands. Mamoun était en Grèce, où il resta sept ans et prit la forte citadelle de Loulou, après quoi il revint en Mésopotamie, et Manouel[c]), de son côté, rentra en Grèce. Mamoun étant mort (en 840), son frère Apou-Sahac lui succéda et en-

XVII de la IIIe Partie de l'Hist. des Aghovans', répondent aux ch. XVII et XVI de la traduction russe, et que M. Emin donne pour la bataille la date 145 arm. — 696.

voya l'ostican Afchin en Arménie, avec des troupes, contre Baban, dont lui-même il avait anéanti l'armée. Sahl, fils de Sembat, se saisit de Baban et reçut d'Afchin un présent de mille fois mille pièces d'argent, puis encore 100,000 pièces. On coupa les pieds et les mains à Baban, après quoi il fut mis à une potence. Dans ces jours-là un certain Apel-Herth, de la maison de Dchahap [18]), étant entré avec 400 hommes au pays de Siounie, **Babgen** marcha contre lui avec 200 hommes, et l'extermina entièrement.

On voit que la chronologie de Vardan, sans avoir rien de précis, marche par synchronismes; les noms du khalife Mamoun et de quelques princes Bagratides, connus d'ailleurs, ne permettent pas d'hésiter. Tchamitch, II, 449, en 822 et 825, parle de Sévada comme étant de la race des Caïsics [d]) et ayant épousé une princesse Bagratide, Arousiac, ce qui l'avait mis en état de s'emparer d'une partie de l'Arménie. Ce Sévada est bien celui dont parlent Mosé Caghancatovatsi et Vardan. Tchamitch, ib. p. 441, 2, continue de raconter ce qui concerne Baban, en 839, 840, à-peu-près dans les mêmes termes que Vardan; toutefois il a eu à sa disposition d'autres sources, qui me manquent.

Si les dates indiquées sont exactes, il y a grande probabilité que Vasac, dont parle Mosé Cagh., est le prince qui ouvre la seconde époque des maîtres de la Siounie, bien que je ne lui aie pas attribué de N°. Pour Sévada, il est encore mentionné chez Jean cath.

18) C'était un lieutenant d'Afchin; v. Journ. asiat. 4e série, t. IX, p. 410, dans un article de M. Defrémery, sur la famille des Sadjides. Là il est nommé Hareth.

p. 64, comme s'étant mis en révolte contre l'ostican Houl, dont il sera reparlé plus bas; grâce à ses bons rapports avec le généralissime arménien Sembat, Houl était devenu maître d'une bonne partie du pays conquis par les musulmans. Tant de témoignages me paraissent ne laisser aucun doute sur les dates. Mais Stéphanos Orb., t. I, p. 201, 2, raconte en 176 arm. — 727 l'invasion de la Siounie par le maudit Mourvan — à cette date ce serait certainement le Mourwan-Qrou des Géorgiens, le dernier des khalifes ommiades — la résistance et la mort de Vasac, la venue de Baban et son mariage. Laquelle des deux autorités suivre? Mosé, Jean catholicos et Vardan sont les plus anciennes, les plus voisines du fait et concordent avec les témoignages de l'histoire musulmane, mais d'où Stéphanos a-t-il tiré ses renseignements: il me paraît que ce sera un anachronisme à ajouter à ceux justement imputés à Stéphanos.

Quant à Babgen, le vainqueur de l'ostican Apel-Herth, ce doit être le prince N. 1) de la seconde époque, fils de Vasac, vainqueur de Sévada.

Voici maintenant quelques notices sur divers personnages mentionnés dans le récit de Vardan.

a) Sur Dchahap l'Ismaélien, Vardan, p. 105, 109, dit qu'il avait épousé une fille de Mouchegh Mamiconian, et que du chef de sa femme il pretendit s'emparer du canton d'Archarounik, dans la province d'Aïrarat. Etant entré de force dans Dovin, avec son fils Abd-Allah, il y réunit bientôt un parti de 5000 hommes. Sévada appartenait à cette famille, ainsi qu'Apel-Heth, Apel-Herth, ou Hareth, successeur de l'ostican Apouseth, qui fut battu dans la

Siounie, en 849, par le prince Babgen. Ce dernier ostican est nommé Apou-Seth par Jean cathol. p. 67 (Abou-Saad, dans la trad. fr. p. 105); par Asolic, l. II, ch. II; par Vardan, p. 110; Apousadj, par Stéph. Orbél. t. I, p. 213, et dans mon manuscrit, p. 137; par Tchamitch, t. II, p. 444, 5 (Apousedjth dans la T. des matières); Abou-Saad, par S.-Martin, Mém. t. I, p. 345, 417. Il s'appelait aussi Mohammed, fils d'Iousouf, de Mérou. Les Byzantins le nomment Aposatas: il fut tué en 848, et son fils Iousouf en 851, dans le Taron. C'est, je crois, le même qu'Abou-Saïd, général musulman en Cilicie, en 841, collègue de Béchir, qui fut pris par les Grecs en 842; Hist. du Bas-Emp. t. XIII, p. 150.

b) Bab est une variante fortuite du nom de Baban, se trouvant dans l'édition de Vardan par M. Emin et dans le manuscrit du Musée Roumiantzof. Elle s'explique par une allittération qui a dérouté les copistes: ֆաբ անուն pour ֆաբան անուն. Le vrai nom, Baban, se voit plus bas. S.-Martin, Mém. t. I, p. 344, nomme ce Persan Babec; cf. Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. t. XIII, p. 96. Il est nommé Baber-el-Horrémi, Ghévond, tr. fr. p. 58, n. 3. et indiqué là comme l'auteur d'une secte, celle des Harrurs, vivant au temps de Léon-l'Isaurien (lis. L'Arménien, 201 Hég. — 816 de J.-C). Cf. d'Herbelot, Bibl. or. au mot Babek; or, d'après les renseignements qui se trouvent là, Babek le sectaire, notre Baban, est postérieur de plus d'un siècle à Léon-l'Isaurien et à Omar II; il ne peut donc être question de lui dans la lettre dogmatique de Léon-l'Isaurien, rapportée en entier par l'historien Ghévond.

c) Sur l'expédition de Mamoun en Grèce, v. Hist.

du Bas-Emp. t. XIII, p. 91, 92. Loulou est une citadelle près de Tarse, qui fut prise en 831. Manouel, prince Mamiconian, était, à ce qu'on croit, frère du père de Théodora, femme de l'empereur grec Théophile, et l'un de ses principaux généraux. Sur ce Manouel, v. Vardan, p. 107.

d) Il sera reparlé plus bas des Caïsics, à l'article du prince Sahac.

Nerseh, fils de Philipé, tua en 821 le prince aghovan Varaz-Trdat, fils de Stéphanos, le huitième descendant de Varaz-Grigor, de la famille Mihracane. Au même temps le Persan Baban ravagea le pays de Baghk, qui lui refusait obéissance et, en 276 arm. —827, le canton de Géghakouni, ainsi que le beau couvent de Makénik, métropole de cette contrée. Stéphanos raconte ces faits à la suite de l'invasion de Mourvan, ci-dessus nommé, et de la venue de Baban, donc, suivant son système, un siècle plus tôt que Mosé Caghanc. et Vardan. Baban exerça encore bien d'autres déprédations en différentes parties de le Siounie et de l'Aghovanie, après quoi il se retira dans son gouvernement d'Aderbidjan, laissant un certain Rostom pour contenir l'Aghovanie; Mosé Cagh. p. 263.

Un peu plus loin, p. 272, le même auteur ajoute que Stéphanos, fils de Varaz-Trdat, fut tué en même temps que son père, par Nerseh, qui était son parent, dans la vallée de Dado. La veuve de Varaz-Trdat maria sa fille Sprham à Atrnerseh, fils de Sahl, seigneur de Siounie, qui résidait à Tohac[14]), et s'était

14) Ce trait se trouve dans le texte de M. Emin, p. 272, et dans

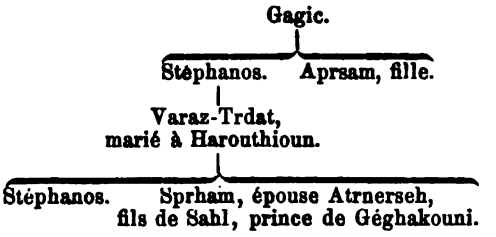
emparé par force du pays de Géghakouni. Après avoir été quelque temps prisonnier en Perse, Atrnerseh revint dans son pays et mourut peu après. Or la série des princes de Siounie fournie par Stéphanos ne donne pas de Nerseh, fils de Philipé, car c'est ainsi qu'il faut le qualifier, d'après les remarques philologiques suivantes. Mosé Cagh. dit: Ներսեհ ի փղիպպեան, éd. Emin, p. 263; ի փիլիպպեան, p. 272; ի փիղիպպեան (տողմէ), éd. de Paris, II, 54; Ներսեհ փիլիպպեան, ib. p. 69; Stéph. t. I, p. 202, écrit nettement Ներսեհ Սիւնի, որդի Փիլիպեայ.

Nous ne connaissons pas non plus cet Atrnerseh, fils de Sahl, qui épousa la princesse Aghovane Sprham: je crois que ces personnages étaient des Aghovans, ayant profité de quelque bonne occasion pour se caser en Siounie.

Quant à Varaz-Trdat, ce prince d'Aghovanie tué par Nerseh, son parent, v. la Table généalogique que j'ai dressée dans les Add. et éclairciss., p. 480. Je dois reconnaître que j'ai fait une grave erreur en mettant ce personnage sous Stéphanos, fils du premier Varaz-Trdat, au lieu de lui assigner pour père Stéphanos, fils de Gagic, ce qui le place, conformément au texte de Mosé Caghanc., au huitième rang ou à la huitième génération après Varaz-Grigor. De plus, j'aurais dû mentionner Harouthioun, femme de Varaz-Trdat, et sa fille Sprham, mariée à Atrnerseh. Voici donc comme doit être rectifiée cette partie de mon Tableau:

---

celui de Paris, t. II, p. 69, mais il a été omis dans la trad. de M. Patcanian, p. 278.



Sahac, seigneur de Siounie, s'associa avec Sévada, ci-dessus mentionné, et avec le généralissime Sembat Bagratide, pour faire la guerre à l'ostican Hol ou Houl, envoyé en Arménie par le khalife Mamoun. Hol, qui résidait à Dovin, et qui était un homme pacifique, n'ayant pu par négociation les ramener à l'obéissance, leur livra bataille sur le bord du fleuve Hourazdan, la Zanga d'aujourd'hui. Sahac périt et fut enterré avec honneur, par les soins du catholicos arménien David. Son fils Grigor, dit Souphan, lui succéda; Jean cath. p. 64, 65. Tchamitch, II, 429, place ce fait en 825. Vardan, moins exact, raconte p. 109 la venue de Hol «au temps du catholicos David,» et la mort de «Sembat» et de Sahac, prince de Siounie, dans un combat contre lui. Dans la trad. fr. de Jean cathol., p. 102, il est dit que Sembat périt aussi ce jour-là; mais c'est une erreur, que le texte n'autorise pas, et que M. S.-Martin n'a pas commise dans ses Mém. t. I, p. 343. Vardan, p. 108, dit que Sévada était «de la maison de Dchahap,» tandis que Jean cath. p. 64, le dit «de la race des Caïsics,» tribu musulmane, dont Thomas Ardzrouni parle en ces termes, p. 276: «Dans ce temps-là Sembat, roi d'Arménie, se porta au pays d'Apahounik; car les fils d'Abderrahman, dits Caïsics, s'étaient révoltés et refusaient de payer

l'impôt.» J'avoue n'être pas entièrement satisfait des notices sur les Caïsics, fils d'Abderrahman, ni sur la maison de Dchahap, dont faisait partie Mohammed, de Mérou.

En tout cas notre Sahac est certainement le N. 1) de la branche collatérale de la famille de Siounie.

Grigor-Souphan, seigneur de Siounie, premier du nom, s'entremit en 841 pour faire rendre justice au catholicos d'Arménie Jean V, qui avait été desservi auprès de Bagrat, administrateur du pays pour les musulmans, et du généralissime Sembat; Jean cathol. p. 65, 6. La discorde s'étant mise entre lui et **Babgen**, N. 2) de la branche principale, chef de la famille Sisacane, il fut tué dans une bataille, et son fils **Vasac-Gabourh** lui succéda. Cela eut lieu en 849, d'après Tchamitch, t. II, p. 445, 676. Suivant Stéphanos, I, 246, Babgen lui-même mourut misérablement, plus tard, à une date inconnue, victime de son ambition. Vasac † en 887; Tcham. ib., p. 705.

Cependant Jean cath., p. 75, dit que dans ce temps-là le prince Bagratide Achot, fils de Sembat-le-Confesseur créa prince de Siounie Vasac-Gabourh, Haïcaznien, qui se trouva dès-lors «gouverneur de toute la maison de Sisacan:» ce fut donc après la mort de Sembat, arrivée en 859. Toutefois, l'Histoire de Siounie ne permet pas de croire que ce Vasac ait été reconnu supérieur à tous les princes de sa famille, et Jean cath. lui-même semble être de cet avis, car il dit plus bas, p. 76, que «le grand prince de Siounie» Vasac-Ichkhanic, N. 3, de la branche principale, était en très bons rapports avec Achot I^{er}, alors seulement prince des princes d'Arménie. Sa mort est aussi ra-

contée, sans date, p. 79 (en 887, comme celle de Vasac-Gabourh; Tcham., II, 705). Son frère Achot, N. 4), lui succéda. On sait d'ailleurs que Vasac-Ichkhanic et Grigor-Souphan I^er^ contribuèrent, en 885, à l'exaltation d'Achot-le-Grand au rang suprême; Stéph. I, 219. Dans la trad. franç. de Jean cath. Vasac-Gabourh est constamment nommé Bagour, lecture qui ne se trouve pas dans le texte.

Ici le P. Tchamitch déclare que désormais il appellera Sisacans les descendants de Babgen, et Siouniens ceux de Gabourh: il me serait aisé de prouver que le contraire est plutôt fondé en raison, mais qu'en tout cas de nombreux passages de Stéphanos démontrent d'une manière certaine, que les deux qualifications sont indifféremment employées pour les deux branches de la famille.

Les émirs Abouseth, Abousedj, Abousedjth ou Abousaad, fils de Iousouf, de la famille de Dchahap, et ensuite Iousouf ayant été tués par les Arméniens, l'un au pays de Sasoun, en 849, l'autre dans le Taron, en 851, le khalife Motazem envoya en Arménie l'ostican Bougha ou Boukha. Celui-ci, d'après ses instructions, s'empara des princes Sisacans Vasac et Achot, son frère N. 3) et 4), — Stéphanos ajoute, et de leur mère — ainsi que d'Atrnerseh, grand prince de Khatchen, le même, à ce que je crois, qui a été nommé ci-dessus, avant Sahac, et de Ctridj, prince aghovan de Gardman, qui avait livré à Bougha le prince Vasac, réfugié chez lui; Stéph. I, 215; cf. Tcham. II, 451: tous furent envoyés à Dovin. Jean cath., p. 67, ne nomme pas les princes faits prisonniers, mais leurs noms se trouvent chez Vardan, p. 110, ainsi que chez

Stéphanos, I, 213, 219, qui entre dans de grands détails. Vasac s'échappa après la mort de Sembat-le-Confesseur, maître de l'Arménie, qui eut lieu en 859. Thomas Ardzrouni, p. 214, nomme les princes enlevés par Bougha: Sembat, généralissime d'Arménie; Grigor, seigneur de Siounie; Vasac-Ichkhanacan, notre Vasac-Ichkhanic, seigneur de Vaïo-Tzor; Philipé, seigneur de Siounie, ainsi qu'Atrnerseh, prince d'Aghovanie. Asolic, p. 109, ne nomme que le prince Vasac, de la famille de Siounie, et dit que les captifs furent envoyés à Samara (ville auprès de Bagdad, plus exactement Serramenraï), fondée par le khalife Motazem, en 829, après la prise de la ville grecque d'Amorium. Ce prince y avait fait aussi transporter quarante-deux prisonniers chrétiens de distinction, qui y furent mis à mort en 848; Hist. du Bas-Emp. t. XIII, p. 144 — 147. Le P. Indjidj, Antiq. de l'Arménie, t. II, p. 125, citant le passage de Jean cath. relatif à la mort de Grigor-Souphan, dit que Vasac-Gabourh fut établi prince de Siounie par son beau-père Achot, qui lui attribua cet honneur «par ordre de la cour de Perse,» i. e. du khalife, car lui-même n'était encore que prince des princes, et non roi. Je crois que c'est forcer le sens des mots յարքունեաւն տալ կամ պատիւ «en lui conférant cet honneur de la part du monarque, de la cour.» Si Achot était assez puissant pour créer un prince de Siounie, on peut bien dire que Vasac reçut cet honneur de la cour du généralissime, chef de la maison Bagratide.

Vasac et Achot, mentionnés dans cette notice, sont évidemment les NN. 3) et 4) de la liste de la famille principale des princes siouniens. Quant à Philipé et

à Grigor, dont parle Thomas Ardzrouni, j'ose à-peine essayer de les déterminer; le premier pourrait être le N. 1) de la branche principale, qui mourut en effet en 848; l'autre, ce prince d'une branche collatérale que l'on voit sur le Tableau, comme contemporain de Grigor-Souphan I^er^.

Le retour successif des princes captifs dans leurs domaines est indiqué vaguement par Jean cath., p. 75, avant l'élévation de Vasac-Gabourh au rang de maître de toute la Siounie. Mais Asolic, p. 112, dit que les princes revinrent «quelques années après» leur départ, à l'exception de Sembat et de Stéphanos Con, prince Aghovan, qui furent martyrisés à Samara. Thomas Ardzrouni fixe la date positive sous cette forme, qui ne manque pas d'originalité, p. 226: «Quand fut accomplie la 6^e^ année de la captivité des Arméniens, en l'an 306 du comput de l'ère arménienne, il y avait six jubilés,... olympiades, et... indictions; en la 3^e^ année du catholicos Zakaria; au commencement de la 7^e^ année depuis le séjour des princes dans la capitale, par suite de la révolution septénaire des temps;» après ce préambule, il raconte, p. 234, le retour de chacun des princes arméniens dans ses domaines, mais sans nommer directement les princes de la Siounie, et à partir de la p. 236, il mentionne l'un après l'autre ceux du Vaspouracan. Ce fut donc en 857 que commença la délivrance des prisonniers de Bougha.

Achot Haïcaznien, prince de Géghakouni — fils de Souphan? — meurt dans une bataille contre l'émir Ahmed, ostican de Mésopotamie, livrée par le roi Sembat-le-Martyr, du côté du lac de Beznouni, ou de Van, dans le canton d'Apahounik. Atrnerseh, prince

de Géorgie, combattait dans les rangs des Arméniens; Thomas Azdzrouni, p. 207. Cela eut lieu en 896. **Achot** Siounien, fils de la soeur du roi Sembat, est mentionné chez Tchamitch, t. II, p. 721; cf. p. 676. La bataille eut lieu au village de Though; le bel Achot, fils de la soeur du roi, qui était un grand personnage, succomba; Jean cath., p. 97.

Sembat, prince de Siounie, se révolta en 352 arm. — 903 contre le roi d'Arménie Sembat-le-Martyr et refusa d'abord de lui payer tribut, suivant le récit de Thomas Ardzrouni, p. 277, 8: il avait mis sur pied 10,000 hommes et s'était fortifié dans les places du canton de Vaïo-Tzor. Le roi, qui venait de réduire, l'année précédente, les Caïsics du canton d'Apthounik à se soumettre et à acquitter leurs redevances, marcha contre lui, traversa l'Araxe à Charour, et par promesses, par le cadeau de la ville de Nakhdchévan, enlevée aux Caïsics, il l'amena à soumission, grâce à l'entremise d'Achot, prince de Vaspouracan. **Sahac**, frère de Sembat, vint apporter au roi d'Arménie le tribut ordinaire. Le don de Nakhdchévan à Sembat est confirmé par Jean cath., p. 115, qui ajoute néanmoins, que le prince de Vaspouracan ayant réclamé cette ville, comme ancienne possession de ses père et aïeul, le roi refusa de la lui restituer. C'est du prince Sembat, N. 5) de la liste de la famille principale, et de son frère, qu'il s'agit ici.

Grigor-Souphan, 2[e] du nom, succéda à son père, qui fut déposé dans la sépulture de ses aïeux (en 887); Jean cath. p. 76. Il n'est dit nulle part, que je sache, où était cette sépulture.

Souphan, prince souverain et unique միապետ de la

Siounie, suivant l'expression de Jean cath., p. 117, 123, fut battu le jour de Pâques de l'an 358 — 909, par l'ostican Housouf, qui avait fait une incursion à Nakhdchévan et dans les environs. Il se rendit au chef arabe, à Dovin, douze jours après sa défaite. Son frère **Vasac**, qui était encore jeune, se soumit lui-même bientôt après et resta un an prisonnier à Dovin. Pour Souphan, il fut empoisonné et son corps porté à Sourb-Chimonia, couvent fondé par lui. Sa mort arriva avant celle du roi Sembat, probablement peu de temps après sa défaite. Il s'agit ici de Grigor-Souphan, II^e^ du nom, N. 4) de la branche collatérale.

Vasac, fils d'Achot, prince souverain de Siounie, qui s'était livré également à Housouf, d'après Jean cath., p. 124, et qui était un tout jeune homme, trouva le moyen d'échapper de sa prison, vers le même temps où mourut Souphan. C'était un fils d'Achot N. 4) de la branche principale. Quoiqu'il n'ait pas exercé le pouvoir, l'historien le qualifie de գահերէց «primat, souverain,» tout comme Souphan II, ce qui prouve qu'il ne faut pas trop presser le sens des pompeuses expressions dont se servent les auteurs orientaux.

Sahac et **Vasac**, frères de Souphan II, s'échappèrent à leur tour et se retirèrent dans l'île de Sévan (Jean cath., p. 125), où leur mère était religieuse, et où se trouvaient leurs femmes et enfants, ainsi que leurs nobles. Comme ces deux personnages moururent sans postérité, il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce qui vient d'être dit, du moins en ce qui les concerne; car il s'agit ici, en général, des familles de la noblesse arménienne, réfugiées au sein du lac Goghtcha. Les deux princes firent bonne défense, puis

réussirent à s'enfuir dans le canton de Miaphor, où leur mère, sœur du roi Sembat, ne tarda pas à mourir; pour eux, ils rentrèrent plus tard dans leur principauté. Ce récit a été copié presque mot pour mot par Stéphanos; seulement Jean cath. nomme Chaghagha, et Stéphanos, Chaghavat, le lieu de la sépulture de la reine.

Sembat, grand prince de Siounie, d'après Jean cath. p. 159, se rendit dans le Vaspouracan, auprès d'Achot, fils et héritier du roi Sembat-le-Martyr, avec le grand prince Haïcaznien **Vasac**, frère de Grigor-(Souphan II); v. les détails, chez Stéphanos, I, 237. Dans la trad. française de Jean cath., p. 225, Vasac est qualifié «frère cadet de Grigor;» c'est, quoique vrai, une fausse traduction des mots մանկագրաւ իշխանին Գրիգորայ, signifiant «du prince Grigor, privé d'enfants,» mots qui ont été mis là pour faire comprendre pourquoi Vasac avait succédé à son frère. Le prince Achot les reçut fort affectueusement et les combla l'un et l'autre de marques d'honneur. Le même auteur nous apprend, p. 161, que «le bon prince de Siounie» se hâta d'aller au-devant de ses frères **Sahac**, seigneur de Siounie, **Babgen** et **Vasac**, tout nouvellement rentrés dans leur principauté, après être sortis des fers de l'ostican Housouf, et que les quatre frères, qui étaient fort unis entre-eux, ne songèrent plus qu'à bien administrer le pays. Il en était de même des princes Haïcazniens **Sahac** et **Vasac**, de la branche collatérale, maîtres des pays confinant à la mer de Gégham, où ils venaient également de rentrer. Le P. Tchamitch, t. II, p. 786, place ces faits en 921, et ajoute à cela des détails fort intéressants. Il dit, t. II, p. 759, que Housouf

avait fait prisonnières, avant la mort du roi Sembat, les femmes des princes Siouniens Sembat et Vasac, que cet acte de cruauté poussa à la révolte contre les musulmans. P. 762, en 915, la division éclata entre Sembat, seigneur de Sioumie, et son beau-frère Gagic, prince du Vaspouracan, au sujet de la ville de Nakhdchévan, que celui-ci voulait lui enlever; p. 774, en 919, Housouf ayant voulu ouvrir les hostilités contre Gagic, les seigneurs arméniens et entre autres Sembat se rangèrent de son côté; p. 785, en 921, les princes Vasac et Achot Genthounians, gouverneurs de la province de Gougark, ayant profité du malheur des temps pour se révolter contre le roi d'Arménie Achot, Sembat prit également le parti du roi, et ce fut seulement après une victoire remportée par ce monarque, à Samchwildé, qui pacifia la contrée, que Sembat le quitta pour aller rejoindre ses frères, ainsi qu'il a été dit plus haut. Il se montra encore fidèle au roi Achot dans une révolte de Movsès, prince de la province d'Outi. Enfin, au dire de Jean cath., p. 167, en 922, Sembat et ses trois frères résolurent de reconquérir le canton de Goghthen et la place d'Erndchac, où Vasac fut tué par ses propres soldats, formant un bataillon dit «des Gabaonatsik;» son corps fut déposé dans la sépulture de ses pères. On ne sait plus ce que devint le prince Sembat.

Suivant Jean cath., p. 130, 132, Housouf, s'étant emparé du fort d'Erndchac, où s'était réfugiées la mère de notre Sembat, sa femme, sœur du roi Gagic, de Vaspouracan, et celle de Vasac, frère de Sembat, les avait fait conduire et détenir à Dovin. En outre, la princesse Sophi, épouse de Sembat, avait un en-

fant à la mamelle; Stéph. I, 230, 235, 236; elle mourut bientôt, avec son jeune fils, et tous deux furent enterrés dans l'église de S.-Sargis, à Dovin. Les deux autres dames furent conduites en Perse et ne revinrent que plus tard. Ces indications sont sans doute en rapport avec l'expédition des Arméniens contre Erndchac.

Sahac, seigneur du canton de Géghakouni et frère de Grigor-Souphan II, mourut peu après Vasac, de qui il vient d'être parlé, environ l'an 923; Jean cath. p. 163: il laissait un tout jeune fils, circonstance omise par Stéphanos.

Vasac, seigneur de Géghakouni et frère de Sahac, ci-dessus nommé, fut soupçonné de complicité dans une entreprise des Arméniens contre la vie du roi Achot, à Erazghavors; le complot échoua, mais Vasac fut arrêté et ne dut sa liberté qu'au catholicos-historien Jean VI; p. 165 de son ouvrage. Cela eut également lieu en 922. Tchamitch, II, 791, 795, qualifie ce Vasac «fils de la sœur du père du roi Achot,» ce qui est exact et empêche de le confondre avec l'autre Vasac, son contemporain, frère de Sembat N. 5) de la lignée principale.

Babgen, frère de Sembat, prince de Sisacan, convoitait la possession de l'autorité, et espérait y arriver aux dépens de son frère **Sahac**, monarque de la contrée, par la protection de Nasr, dit Sbouc, l'un des serviteurs de l'ostican Housouf, et que celui-ci avait envoyé comme son lieutenant en Arménie. Etant venu à Nakhdchévan, Nasr attira auprès de lui Babgen, par de fausses promesses, et invita également Sahac, seigneur de la Siounie. Quand il les eut entre ses mains, il les déclara prisonniers et les retint à Dovin.

La trad. fr., p. 339, dit par erreur qu'il les trompa «tous les trois.» Ceux qui lisent l'arménien verront bien aisément la cause de cette méprise. Ces faits sont tirés de Jean cath., p. 179, 181, 191, et se passèrent en 923, d'après Tchamitch, II, 806.

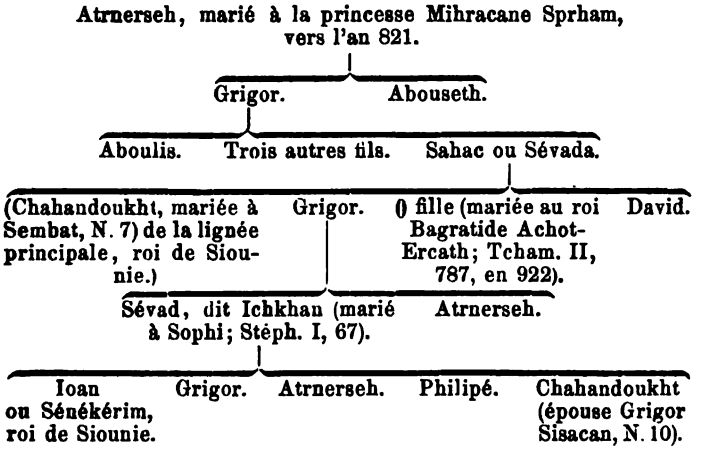
On voit qu'il s'agit ici des deux frères, alors survivants, de Sembat N. 5), dont la mort n'a pourtant pas été racontée.

Je profiterai de l'occasion pour redresser ici une grave erreur qui s'est glissée dans les deux éditions de l'historien Jean cath., p. 254, éd. de Jérusalem, et 189 de celle de Moscou, ainsi que 382 de la trad. française. Là l'historien raconte les horreurs de la prise de la forteresse de Biouracan par les troupes de l'ostican Nasr, et dit que cela eut lieu en 332 de l'ère arménienne, le 10 du mois d'ahec: ce serait donc en l'an 883. Le P Tchamitch, au contraire, t. II, p. 810, place avec raison ce fait en 372 — 923. Il est étonnant que tous les manuscrits aient donné une telle leçon, formant un anachronisme de 40 années, et fâcheux que les éditeurs ne l'aient pas relevée.

Ter **Vahanic**, fils de Dchévancher, prince de Baghk, succéda au catholicos arménien Ter Anania, en 414 arm. — 965; Asolic, p. 168, 9. Voyez là l'histoire et les causes de la destitution de ce personnage; cf. Tcham. II, 840, 1016; Kirakos, p. 47, 48, parle aussi très longuement de Vahan, archevêque de Siounie, puis catholicos d'Arménie; il entre dans beaucoup de détails intéressants pour l'histoire religieuse du dogme, de la hiérarchie et des rites dans ces contrées. Enfin Matth. d'Edesse, p. 15 et 29, a fait confusion pour l'époque et pour la durée du pontificat de Vahan; v.

les notes judicieuses du trad. français à ce sujet, p. 381, 386. L'historien Vardan, p. 121, attribue à ce Vahan, fils de Dchévancher, *et depuis catholicos*, la construction du couvent d'Hohanna-Vank; c'est une erreur, ou du moins ce couvent eut pour fondateur un autre Vahan, frère de Dchévancher, et conséquemment oncle du catholicos, s'il faut s'en rapporter à l'historien de la Siounie, t. I, p. 184.

Sénékérim; voici la généalogie de ce roi de Siounie, telle que la donne Mosé Caghanc., p. 279; je mettrai entre parenthèse les indications fournies par d'autres sources.



Matth. d'Edesse, p. 194, 424, dit que Sévada, père de Sénékérim, était fils de Taghin-Philippé; le traducteur français relève avec raison ce qu'il y a d'incohérent dans ses récits; cf. Tcham. II, 1042 — 1046.

Asolic, p. 275, l. III, ch. 48, dit, qu'en 452 arm. — 1003 disparurent par la mort les princes de Pharhisos, de race Haïcaznienne, qui avaient subsisté

jusqu'à Sénékérim et à Grigor. Leur pays fut partagé ou avait été partagé par ses ennemis, le roi d'Arménie Gagic I^er^ et Phatloun, émir de Gantzac. Mon manuscrit donne la même date. Le même auteur avait dit, p. 185, que la mère d'Abas, second roi de Cars, était soeur de Sénékérim et de Grigor, rois de Pharhisos, qu'elle s'était consacrée à Dieu dans le couvent de Thrin-Vank, où sont des églises blanches, creusées dans le rocher.

De son côté Vardan, p. 134, 137, s'exprime ainsi: «En 523 en toutes lettres (1074 de J.-C.), Phatloun, émir de Gantzac, envoya Vasac Pahlavide, fils de Grigor-Magistros, avec toutes ses troupes, contre l'imprenable citadelle de Baghk et de Capan. Il y pénétra par ruse et tua le roi Sénékérim Haïkian; car les rois de ce pays étaient Haïkians, i. e. issus de Haïc, et la royauté n'y avait jamais été détruite jusqu'à ce que deux frères sans enfants, **Sembat** et **Grigor**, adoptèrent le roi Sénékérim Haïkian et le firent héritier de leur royauté. Mais celui-ci ayant été tué par l'ordre de Phatloun, le flambeau de la royauté s'éteignit, et les Persans furent les maîtres.» Le même historien, p. 167, dit encore: «Au même temps, i. e. en 617 arm. — 1168, les derniers châteaux de Capan: Grham, Géghi et Cakavaberd, tombèrent aux mains des infidèles, à cause de la multitude de nos péchés.» On a vu précédemment l'opinion de Matth. d'Edesse sur les derniers souverains de la Siounie: il reste à critiquer le tout, au moyen du texte de Stéphanos.

Disons avant tout, qu'un exemplaire de Vardan, dont a fait usage le P. Tchamitch, t. II, p. 1044, porte: «En 543 — 1094,» et que la même date se lit dans le

manuscrit du Musée Roumiantzof. Toutefois ce § n'est pas là à sa place, venant après 521 — 1072 et avant 525 — 1076. En écriture arménienne la date contestée serait ՀՀԳ 523, et ՀՄԳ 543, ce qui fait, dans l'écriture, une très légère différence, surtout en caractères cursifs, où le Ղ 20 et le Մ 40 sont très aisés à confondre.

L'émir Phatloun, Cheddadian, ici mentionné, est celui qui, au dire de Vardan, *loco cit.*, acheta Ani d'Alp-Arslan; v. Ruines d'Ani, p. 126, ma note sur ce sujet.

Or il faut bien distinguer, dans les récits des historiens arméniens, plusieurs royaumes ou principautés ayant fait partie de la Siounie et des provinces environnantes:

1°. Dzanark, dans le Daghistan, au S. du Chirvan, et Pharhisos dans l'Artsakh. Sur ces Dzanariens, qui parlaient géorgien, je me contente de rappeler un passage de Vardan, p. 134, cité par Tcham. II, 1045, et surtout Thomas Ardzrouni, p. 196 — 208.

2°. Baghk, Capan, Haband, dans la Siounie orientale;

3°. Khatchen et Gardman, dans l'Artsakh et dans l'Outi, appartenant aux Aghovans; c'est à ces principautés, jusqu'au milieu du X^{e} s., qu'est consacré en grande partie l'ouvrage de Mosé Caghancat.; Kiracos, p. 111, donne également un précis de leur histoire.

4°. Siounie, Sisacan, Géghakouni, formant deux apanages dans la Siounie proprement dite. Les principautés d'Aghovanie et de Siounie se fondirent ensemble, lorsque les princes Sisacans Sembat et Grigor, NN. 9) et 10) de la lignée principale, eurent adopté

Sénékérim, frère de la femme du second d'entre eux. La ville de Capan, capitale de la principauté de Baghk, fut prise en effet, par Tchortman, général du sultan Barkiarokh, en 552 — 1003, et deux ans après, plusieurs places: entre autres Orotn et Bghen; en 575 — 1126, la forteresse de Cakavaberd tomba aux mains de l'émir Haron, ainsi que le rocher de Baghacouvank; Vardan, p. 168, dit: « Au même temps (en 617 — 1168).» Evidemment il y a erreur d'un côté ou de l'autre. En 1151 Chlorotn, en 1157 Méghri et d'autres forteresses du même pays furent encore prises par les Turks, et en dernier lieu Baghaberd, en 1170. Pour Sembat et Grigor, fils de Sénékérim, ils moururent l'un et l'autre en 615 — 1166: c'est là ce que raconte Stéphanos, t. II, p. 76 — 81, et c'est ainsi que s'éteignirent les deux principautés d'Aghovanie et de Siounie, ne laissant que des princes de branches collatérales, sans possessions ni influence.

Le même Stéphanos, dans une élégie que je n'ai jamais vue, mais qui est citée par Tchamitch, t. II, p. 1043, dit encore que la royauté de Baghk subsista 120 ans après celle des Bagratides (1045 + 120 = 1165); que les derniers rois furent Sénékérim et son fils Grigor, supprimé au temps d'Eldigouz, en 615 — 1166: tout cela confirme les dates précédentes et prouve qu'il y a erreur de chiffres et de renseignements chez Vardan.

En conséquence il me paraît que le ch. 48 de la III^e^ Partie de l'Histoire d'Asolic aura été ajouté après lui; car cet auteur ne pouvait avoir connaissance du roi Sénékérim et de son fils Grigor, qui n'avaient pas encore vécu au moment où il terminait

son livre, en 1004. Si l'on m'accorde cette interpolation, consentira-t-on également à en voir une dans le passage qui termine le 17e ch. de la même Partie, dont les indications s'étendent jusqu'à l'année 1002? Cependant cette conséquence est rigoureuse; car, à moins de supposer qu'Asolic, dont au reste la mort n'est pas connue, ait vécu fort avant dans le XIe s., et qu'il ait intercalé lui-même les passages dont il s'agit, il en résulterait ce fait impossible et par conséquent absurde, un historien racontant ce qui s'est passé après lui.

Admettre, avec le P. Tchamitch, II, 1043, une extinction et une restauration subséquente du royaume de Baghk et de Siounie, n'est pas moins impossible, en présence de la continuité des témoignages qui corroborent l'Histoire de la Siounie, telle que la présente Stéphanos Orbélian.

Nous n'avons pas non plus à nous préoccuper beaucoup de déterminer quel Phatloun était émir de Gantzac lors de la ruine du royaume de Baghk. Que ce soit donc en 1103 ou 1166 que l'on fasse des recherches, car 1003 et 1074 sont des dates évidemment erronées, le Tableau généalogique des Béni-Cheddad prouve qu'à l'une et à l'autre époque un personnage de ce nom a pu profiter de l'extinction de la principauté dont il s'agit; v. Hist. de Gé. p. 342, et Bull. Hist.-Philolog. t. VI, p. 195.

Il resterait encore à se rendre compte de ce fait, énoncé par Vardan, qu'un certain Vasac Pahlavide, fils de Grigor-Magistros, aurait prêté son concours à Phatloun pour anéantir le royaume de Baghk; or des deux Pahlavides du nom de Vasac, connus historique-

ment, le premier était déjà mort en 1029, à une époque où rien ne prouve que la famille des Béni-Cheddad ait fait des entreprises contre la Siounie et l'Aghovanie. Le second, qui fut duc d'Antioche, mourut en 1077 et aurait pu, chronologiquement parlant, se voir forcé d'obéir, pour quelque expédition contre les Arméniens, à un Phazl ou même à Phatloun Ier, mais il n'existe pas de témoignage direct de ce fait, surtout si on le rapporte à l'année 1003; tout au plus en 1094, si l'on admet la correction du manuscrit de Vardan consulté par Tchamitch, et en tout cas il ne pouvait coopérer à la soumission de Baghk en 1105 ni en 1166.

Voici, du reste, à ce sujet, un nouveau témoignage; Stéphanos, t. II, p. 63, 4, donc antérieurement au passage allégué plus haut «sur la ruine de Capan et du royaume de Baghk,» ainsi que sur l'extinction de la famille de Siounie, s'exprime ainsi: «Après la mort de Mélik-Chah (en 1091), chacun s'arrogeait le pouvoir, en ce moment d'anarchie, et, suivant qu'il en avait la faculté, ravageait le pays et y faisait régner la servitude et la dévastation. Les maudits Ismaélites, poussés par la cupidité, regardaient comme quelque chose d'important pour eux les belles et fortes citadelles du royaume de Baghk. En conséquence l'émir de Barda, du Rhan et de Gantzac, vint avec beaucoup de troupes attaquer Sénékérim. Près de lui se trouvait Grigor Apiratian, prince de Chirac. Informé de cela, Sénékérim mit en état de défense toutes les forteresses du pays. Le maudit émir vint, et voyant que c'était une chose au-dessus du pouvoir de l'homme, chargea Grigor, prince d'Ani, qui était auprès de lui

pour certaines affaires, d'aller trouver le roi Sénékérim et lui dit: «Persuade-le par des serments de venir près de moi, afin que nous fassions amitié ensemble. Je le renverrai avec de grands présents. Si tu ne le décides pas, je te couperai à toi-même la tête.» Grigor partit donc avec cette mauvaise commission et persuada si bien Sénékérim, par des serments solennels, qu'il vint auprès de l'émir, et que la rencontre eut lieu. Voyant cela, la bête au venin funeste faussa son serment, et se jetant sur le roi, en rugissant, le fit périr, après quoi il s'en-alla chez lui. Les grands et les fils du mort le portèrent au saint couvent de Vahanou-Vank et le déposèrent près des autres rois. Son fils Grigor régna après lui, obscur et méprisé.»

En complétant par ce texte celui que j'ai cité plus haut, on a les circonstances et à-peu-près la date de la mort de Sénékérim. Toutefois on ne possède pas de renseignements pour reconnaître positivement le Grigor, fils d'Apirat, qui coopéra au désastre du prince Siounien, et de plus on voit qu'il ne s'agit pas clairement de Phatloun, mais pour sûr d'un émir quelconque de sa race, qui acheva la destruction du royaume de Siounie. La mort de Sénékérim, qui fut le commencement de la catastrophe, eut lieu après l'an 1091, et un prince Pahlavide servit d'instrument à ce crime. Ce sont d'autres inductions qui reculent les faits de plusieurs années.

Précisément entre 540 arm. — 1091 et 544 arm. — 1095, Vardan, p. 145, mentionne un guerrier turk, inconnu d'ailleurs, fils d'El-Khazi, dont le frère fut tué sous les murs d'Ani par Grigor, fils de Vasac et petit-

fils d'Apirat, martyrisé plus tard à Gaghzovan, après avoir sauvé de la mort dont il était menacé Manoutché, émir d'Ani. Le frère du catholicos Barsegh et Manoutché accompagnèrent la dépouille mortelle de Grigor à Kétcharous. Le défunt, si c'est de lui que parle Stéphanos, se retrouve dans le Tableau généalogique des Pahlavides, Ruines d'Ani, p. 54, et mourut en 1099; cf. Aristakès de Lastiverd, p. 47 «Invasion des Turks, funeste à la maison de Sisac et à toute l'Arménie, en 497 arm. — 1048.»

Malheureusement les indications se contredisent en ce qui concerne le Pahlavide qui se mit au service de Phatloun: Vardan le nomme Vasac, fils de Grigor-Magistros, et Stéphanos le qualifie Grigor, fils d'Apirat; or un certain Apirat, le fondateur du couvent de Kétcharous, suivant Vardan, p. 131, et d'après les inscriptions, Bull. Hist.-Philolog. t. X, p. 341, refusa de faire périr le roi Bagratide Sembat-Hohannès, à la prière de son frère Achot, vers l'an 1030, mais on ne lui connaît pas de fils du nom de Grigor, qui aurait pu s'entendre avec l'émir Cheddadian.

Pour achever ce qui concerne l'histoire de la principauté de Siounie jusqu'au XIV^{e} s., disons que, suivant Vardan, p. 184, en 663 arm. — 1214, les seigneurs d'Hatherk, dans le Khatchen, donnèrent cette place à Ivané Mkhargrdzélidzé; car Vakhtanc, maître de la contrée, était mort avant le temps, ainsi que ses fils et un autre Vakhtanc Sacrhiants, beau-frère d'Ivané. Celui-ci était maître du Khatchen-Intérieur et laissait seulement deux jeunes fils, Hasan Dchalaldolé et Zakaré Nasreddolé, qu'Ivané protégeait, ainsi que leur mère Khorichah, sa soeur; cette dernière alla mourir

à Jérusalem, dans une vieillesse avancée. Ivané donc s'empara de Tcharek, de Chamkor et de tout le pays environnant, qu'il donna à un de ses parents, nommé Vahram, fils de Blou-Zakaré, et qui est connu dans l'histoire sous le nom de Wahram-Gagel; v. mon Addition XIX, sur les divers princes du nom de Vakhtanc et sur les conquêtes des Mkhargrdzélidzé dans cette partie de l'Arménie, qu'ils cédèrent plus tard aux Orbélians de la 3^{e} époque, en échange de leurs domaines en Géorgie.

Le dernier prince de Siounie sur lequel nos auteurs fournissent des renseignements est **Sévada**, fils du grand prince Grigor, † au siége de Miafarékin, en 709 — 1260; Vardan, p. 199.

Les Tableaux et notices dont se compose ce travail mentionnent donc une centaine de princes et princesses de Siounie, ainsi que d'émirs et d'osticans ayant eu des rapports avec eux, et dont la série forme le fonds de l'histoire politique d'une contrée jusqu'à présent peu étudiée des savants européens: ces notices n'avaient point encore été recueillies, et les vicissitudes du royaume siounien n'avaient attiré que superficiellement l'attention des Arméniens les plus érudits.

—

Histoire religieuse.

Liste des évêques, archevêques et métropolites de Siounie.[15])

L'historien de la Siounie a dressé une liste des évêques, archevêques et métropolites de cette contrée,

15) Je dois dire en commençant que, dans le cours de son ouvrage, Stéphanos Orbélian ne qualifie, pour la plupart du temps, les

dans le ch. 72 de son ouvrage [16]). Cette liste ne contient qu'un N° d'ordre, le nom du personnage et la durée de son pontificat. Le P. Indjidj, dans son Arménie ancienne, p. 250, donne une liste du même genre, en y ajoutant par-ci par-là quelques indications, dont je profiterai en les citant; mais comme il n'avait pas de manuscrit complet de l'Histoire de Siounie, son travail offre une grande lacune. Enfin le P. Sargis Dchalal, dans le t. II, p. 286 de son Voyage dans la Grande-Arménie, donne aussi une pareille liste, où il a ajouté beaucoup du sien, et qui servira de fonds à mon travail. Seulement je joindrai à chaque article mes propres recherches, pour établir et fixer autant que possible la chronologie, et pour former, avec les Tableaux de l'histoire politique, le canevas complet des notions d'ensemble sur la Siounie.

1) Ter **Grigor** ou Grigoris, disciple de S.-Grégoire-l'Illuminateur, reçut le titre d'archevêque de Siounie dans une extrême vieillesse, du grand Nersès Arsacide. — 41 ans.

— Nersès-le-Grand, arrière petit-fils de S. Grégoire-l'Illuminateur, siégea 364 — 384 de J.-C. Stéph., t. I, p. 65, 68, dit que l'évêque Grigor l'ayant accompagné dans son voyage à Césarée, en 364, avec Andoc, prince de Siounie, fut pour cela élevé au rang de métropolite, avec l'évêque de Géorgie; or le métropolite est immédiatement au-dessous de

---

premiers pontifes siouniens que du titre d'évêques: ceux d'archevêque et de métropolite, qui leur appartiennent depuis la plus haute antiquité, ne leur sont donnés officiellement que dans les actes authentiques. Pour moi, sauf ce dernier cas, je les qualifierai toujours de métropolites.

16) 71 de l'éd. de Moscou.

l'archevêque, dans la hiérarchie cléricale. Il fut aussi regardé comme protofrontès ou premier suffragant du catholicos d'Arménie; il † peu après son retour de Césarée. *B.*

2) Ter **Machtots**, consacré par Nersès-le-Grand (à la prière du prince Andoc; Stéph. I, 67). Après lui la Siounie resta 25 ans sans pasteur spirituel, à cause des incursions du roi de Perse Chapouh. — Quelques années.

— On sait que le règne et la vie du roi Sassanide Chapouh II se terminèrent en 378 ou 380. *B.*

3) Ter **Tirot**, établi par le prince Babic (N. 2 de la 1re époque).

— Ce Tirot n'était pas évêque. Stéphanos, I, 84, dit seulement qu'il fut établi desservant de l'église de Chaghat, dans le canton de Dzghouc, alors église principale de la Siounie. *B.*

4) Ter **Hovacim I.**

— Il fut aussi établi par le prince Babic; Stéph. I, 88; il est mentionné là comme évêque de Chaghat et métropolite de Siounie; cependant Stéphanos ne l'a pas inscrit, non plus que son prédécesseur, dans la liste générale. *B.*

5) Ter **Anania I**, 42 ans. Disciple de S. Mesrob, il fut consacré par S. Sahac-le-Parthe et établit une école au pays de Siounie, dont il confia la direction à son condisciple Béniamin. Puis, par l'ordre de son maître, il passa à Barda, au temps du roi d'Aghovanie Esvaghen et, avec l'assistance de S. Mesrob, régla l'écriture aghovane. Il reçut du roi, comme marque de son affection, un ruban brodé d'or, pour mettre au

haut de la croix pastorale, assista au concile de Chahapivan, tenu sous Hovhan Mandacouni et sous le catholicos Hovseph, afin de répondre au roi de Perse Hazkert ou Iezdédjerd II.

— L'édition de Paris, I, 97, donne 22 ans de pontificat à Ter Anania, mais toutes les autres listes imprimées et mon manuscrit donnent 42. Ce métropolite est mentionné chez Corioun, Vie de S.-Mesrob, p. 14, comme ayant été établi en Siounie par ce saint homme; chez Lazar de Parbe, p. 23, comme ayant assisté au concile d'Artachat, en 450; Eghiché, p. 23 le mentionne au 12e rang des évêques de cette assemblée; mais Lazar, p. 75, le nomme avant tous les autres, ce qui était, au reste, une des prérogatives des métropolites de la Siounie. Stéph. II, 201, dit: «Le savant métropolite Anania participa au concile de Chahapivan,» en 447 de J.-C.

Depuis la révolte du prince Andoc contre Chapouh II, dit Stéph., I, 96, l'église de Siounie avait été sans pasteur. Par-là l'historien semble faire comprendre que Tirot et même Hovacim I n'avaient pas étendu leur influence sur tout le pays: aussi leurs noms ne sont-ils portés dans aucune liste, excepté celle du P. Sargis.

Esvaghen, roi d'Aghovanie, était fils d'une soeur du roi Sassanide Chapouh III, que Stéphanos, I, 97, qualifie Artachrian, i. e. fils, disons plutôt descendant d'Artachir, car son père était Chapouh II. Voici, du reste, les détails intéressants qu'il fournit, au ch. XIII sur les Sassanides: «Chapouh (Sapor II) † après un règne de 72 ans; son fils et successeur

Artachir (II[e] du nom), 3 ans; Krman ou Vrham (Vahraran IV), 11 ans; Hazkert (Iezdédjerd 1[er]), 11 ans; Chapouh (Sapor III), successeur d'Artachir II, est omis dans cette énumération, même dans mon manuscrit.

Quant à l'alphabet, ou ce que l'on croit être l'alphabet des Aghovans, imaginé par Mesrob, de concert avec Anania, M. Eugène Boré a cru le retrouver et l'a publié dans ses Corresp. et Mémoires, t. II, p. 50. L'Académie possède une copie parfaitement identique de ce soi-disant alphabet aghovan, où il est impossible de ne pas reconnaître des lettres arméniennes ordinaires, mais d'un style de fantaisie. La série en est formée de 38 signes, dont quelques-uns paraissent être des ligatures, analogues aux 38 qui composent l'alphabet arménien. Du reste il n'est fait mention nulle autre part des lettres aghovanes, et l'on ne connaît aucun manuscrit où elles aient été employées.

Chahapivan etait une résidence royale, dans le canton de Dzaghcotn, province d'Aïrarat, à l'O. des sources de l'Euphrate, il s'y tint en effet un concile en 447; Tcham. II, 16, 25. Comme les discussions des Arméniens avec Iezdédjerd II et la polémique de leurs évêques avec les mages, au sujet de la religion, durèrent au moins jusqu'en 450, il faut que l'épiscopat d'Anania se soit prolongé jusqu'à cette époque. *B.*

6) **Noun**, 8 ans.
7) Ter **Gaghat**, homme vertueux et bon, 18 ans.
8) Ter **Mouché**, 36 ans.

— Avant Mouché, le P. Tchamitch, II, 232,

238, et surtout I, 780, place un Stéphanos, dont celui-ci aurait été le successeur. Pour cela il s'appuie sur des passages des Aïsmavourks ou ménologes, que je discuterai plus bas, au N. 24. *B.*

9) Ter **Eritsac**, du couvent d'Eritsou-Vank, dans le canton de Kachounik, aujourd'hui Bargouchat, au pays de Baghk: homme saint et vertueux, contemporain du roi Sassanide Cavat ou Kobad (492 — 532).

— La légende porte qu'Eritsac fut un jour transporté de Jérusalem à son couvent, en Siounie, par une sorcière, au moyen d'un vase plein d'eau qu'elle lui fit regarder; Stéph. I, 120. *B.*

10) Ter **Macar**, 28 ans.

11) Ter **Pétros**, le Grammairien; va à Constantinople, avec les autres disciples de S. Mesrob: Mambré, Eznac, Corioun, David; à son retour, il écrit des discours et commentaires savants, répond à des questions difficiles du roi d'Aghovanie Vatchagan; est élu évêque, assiste au concile tenu à Dovin contre les adhérents de Nestor. Siége 10 ans.

— Pétros est mentionné plusieurs fois par Stéphanos, comme disciple de Mosé Kerthoghahaïr ou le père-grammairien, i. e. de Moïse de Khoren, qui mourut environ l'an 493 (t. I, p. 78, 79, 87), et comme auteur d'un Panégyrique du prince Babic, N. 2) du Tableau de la I^re^ époque des princes de Siounie. Ce Panégyrique n'est pas parvenu jusqu'à nous. Il fut envoyé à Constantinople pour étudier les lettres grecques, en 434, et revint en 441, assista au concile de Chalcédoine en 451 et discuta vivement les doctrines qui y furent proclamées;

ib. 132. Sacré par le catholicos Nersès d'Achtarac, comme *neuvième* évêque de Siounie, ce qui fait voir que Tirot et Hovacim ne sont pas comptés par Stéphanos, il arriva à cette haute dignité sous le marzpanat de Vahan Mamiconian; ib. 131.

Pétros assista, suivant Stéphanos (I, 132), au premier ou plutôt au 2e concile de Dovin, tenu en 527 contre les partisans de Nestor, qui s'étaient réunis au couvent de Grigor Manadjihr Rhamic; puis au concile de l'an 551, pour l'organisation du calendrier arménien (Stéph. II, 201), assertion qui est répétée par Vardan, p. 81.

Or ces données sont inconciliables entre elles et en opposition avec d'autres, non moins affirmatives et plus sûres. En effet le catholicos Nersès d'Achtarac siégea en 524 — 533, et Vahan Mamiconian fut au pouvoir en 485 — 511. Vardan, p. 77, dit que nul Arménien ne fut invité à participer au concile de Chalcédoine, à cause de la guerre que le pays soutenait contre Iezdédjerd II, et Tchamitch, t. II, p. 662, se range au même avis; Vardan ajoute seulement, qu'après le concile plusieurs docteurs arméniens se rendirent en Grèce et y disputèrent victorieusement contre les doctrines proclamées à Chalcédoine.

De plus, pour être envoyé en Grèce en 434, Pétros devait bien avoir alors au moins une dixaine d'années, donc 26 ans en 451, 102 ans en 527, 126 ans en 551. Et encore, bien qu'il n'ait siégé que 10 ans, comme il est censé avoir vu la division du catholicat arménien sous l'empereur Maurice, en 591 ou même en 600, ce serait 170 ans de vie

attribués à ce personnage. Il suffit d'un pareil énoncé pour démontrer qu'il y a là une erreur ou un malentendu, non le seul, du reste, dont soit entachée la liste de Stéphanos. L'assistance de Pétros au concile de l'an 551 contredit d'ailleurs l'assertion de Stéphanos, I, 139, qu'à cette réunion se trouvaient le prince Mihr-Artachir et le métropolite Vrthanès, N° 13, plus bas. Cf. liste des princes, pour la 1re époque, N° 15.

On sait que Ter Pétros, quel qu'il soit, mourut avant l'an 600, puisqu'il est mentionné comme mort dans une lettre du catholicos Jean III, élu en cette année, à Ter Vrthanès, métropolite de Siounie, infrà, N° 13, et à Mihr-Artachir, seigneur de Siounie; Stéph. I, 135. Mosé Caghanc., p. 217, 219, dit aussi que ce fut par le conseil du vertueux Pétros que les Siouniens durent se soumettre au catholicos d'Aghovanie, jusqu'à la réunion de l'Arménie sous un seul pasteur, et que plus tard Vrthanès fut sacré évêque par le catholicos aghovan Zakaria.

Je suppose, sans avoir toutefois de preuves positives, que l'historien de la Siounie aura mis sur le compte du métropolite Pétros, vivant au Ve s. ce qui doit se répartir sur plusieurs personnages homonymes; car, notamment, un certain vartabied Pétros, vivant à la fin du VIe s., est mentionné par Vardan, p. 84, comme ayant servi d'intermédiaire entre le catholicos Abraham et Curion, lors de la sécession de celui-ci et de ses Géorgiens, au point de vue des dogmes et de la hiérarchie. *B.*

12) Ter **Gigan**, 3 ans.

13) Ter **Vrthanès** ou Vrdanès, 23 ans. Il fut sacré en Aghovanie, parce qu'il y avait scission entre les catholicos arméniens.

— Il eut pour consécrateur Ter Zakaria, catholicos d'Aghovanie; Stéph. I, 133. Or il y a eu deux catholicos aghovans du nom de Zakaria: l'un, antérieur à la venue de S. Mesrob et à Ter Abas, siégeant lors de l'établissement de l'ère arménienne; Add. et éclairciss. p. 482; l'autre, vers le milieu du VII^e^ s., et qui est positivement désigné comme ayant consacré Ter Vrthanès, ib. p. 483; cf. Mosé Caghanc. p. 217. Ces dates sont inconciliables avec les indications de Stéphanos.

A cette époque, i. e. vers la fin du VI^e^ s., les Grecs et les Perses avaient établi chacun un catholicos d'Arménie, ce qui fait que le P. Chahkhathounof, dans sa bonne liste des catholicos arméniens, ne compte pas Hovhanès III, de Bagaran, siégeant dans l'Arménie grecque. D'ailleurs Ter Pétros, quel qu'il soit, avait fortement recommandé aux siens de se tenir à l'écart de ces dissensions; Stéph. I, 133. La scission dura jusqu'au moment ou le catholicos Abraham fut seul reconnu, en 616. Le P. Tchamitch, II, 306, place l'installation du catholicos Hohannès en 600; Asolic, p. 87, ne donne pas de date, mais il dit que ce personnage fut nommé par l'empereur Maurice; d'autre part, Jean cath. p. 42, place également le fait sous Maurice et mentionne Hohan *de Bagaran*. Enfin Mosé Caghanc., p. 212, dit que «Hovhan, *de Siounie*, fut installé au temps de Mosès II, cath. d'Arménie.»

Cf. Indjidj, Antiq. de l'Arm. t. III, p. 279,

281, qui fait ressortir les contradictions entre les témoignages cités ici.

Suivant Stéphanos, I, 139, Ter Vrthanès assista au 3e concile de Dovin, en 551, pour la réforme du calendrier, avec le prince Mihr-Artachir. Vardan ne parle pas d'eux, mais d'un Ter Pétros. *B.*

14) Ter **Grigor II**, 15 ans. Sacré en Aghovanie.

15) Ter **Kristaphor**. 10 ans. Sacré en Aghovanie. Lorsque finit la scission entre les catholicos d'Arménie, et qu'Abraham eut été élu unique catholicos, Kristaphor se réunit à lui.

— Stéphanos, I, 143. Par ce qui précède on a vu que Ter Pétros dut mourir avant l'an 600 et même avant 594. Or le catholicos Hovhan III, établi en 600 par les Grecs, adressa une lettre au métropolite Ter Vrthanès, qui mourut avant même l'élection d'Abraham en 594; car Ter Kristaphor se réunit aussitôt à lui et prit part au IVe concile de Dovin, en l'an 596, rassemblé à l'occasion de la sécession de Curion d'avec les Arméniens. Ces synchronismes sont d'autant plus difficiles à concilier, que Ter Kristaphor assista à l'élection d'Abraham; Arm. anc. p. 250. Voici encore ce que dit Stéphanos, I, 143: «Sous le principat de Sembat, sous le vicariat de Vrthanès, sous le seigneur Sahac, prince de Siounie, par l'ordre de Sembat et du consentement des autres princes d'Arménie, les évêques de ce pays se réunirent à Dovin. Ayant fait venir ceux qui étaient dans la portion grecque de l'Arménie, et qui faisaient de l'opposition, dont les chefs étaient Manasé, évêque de Basen, et Kristaphor, de Siounie ...;» cela prouve que Kris-

taphor était déjà métropolite en 594, et à plus forte raison en 596.

Toute cette partie de l'histoire d'Arménie offre les plus grandes difficultés. Hovhannès III, soi-disant institué catholicos de l'Arménie grecque en l'an 600, doit être antérieur de beaucoup au partage de l'Arménie entre Maurice et Khosro-Parvis, puisqu'il écrivit comme tel une lettre à Ter Vrdanès, métropolite de Siounie, Stéph., I, 131; celui-ci, d'autre part, a dû mourir bien avant 594, ayant eu pour successeurs Ter Grigor II, pendant 15 ans, et Ter Kristaphor qui, après avoir participé à l'élection d'Abraham, en cette même année, lui fit dès-lors sa soumission; Stéph. I, 140.

Il est donc évident que, si la division matérielle de l'Arménie entre les Perses et les Grecs a commencé seulement tout à la fin du VI^e^ s., si Jean III a été élu seulement en 600 — car les années d'épiscopat de Vrdanès et de Grigor II, avec quelques-unes des dix de Kristaphor, nous donnent au moins 40 ans avant l'an 594, année, dit-on de l'élection d'Abraham — du moins il y avait scission religieuse, sinon hiérarchique, entre les deux portions de l'Arménie, bien avant cette époque. Ce «dit-on,» répond à un autre doute que fait naître Oukhthanès, plaçant l'élection d'Abraham en la 17^e^ année de Khosro-Parvis, donc au plus tôt en 607; Add. et écl. p. 114. Les PP. Tchamitch et Chahkhathounof n'admettent pas cet élément de calcul, je n'ai pas besoin de le dire, mais je ne crois pas qu'on doive n'en pas tenir compte, vu l'époque du témoin, qui vivait au X^e^ s.

Jean cath., antérieur de 200 ans, aurait pu dire quelque chose de plus exact; mais il raconte en deux mots l'élection d'Abraham, sans aucun détail, p. 41. Vardan l'a copié et n'est pas plus explicite, p. 84. Mosé Caghanc., antérieur également à Oukhthanès, ne dit rien à ce sujet, mais il parle d'Abraham catholicos, p. 216, et rapporte, p. 221, une lettre de ce personnage, signée, entre autres, de David, évêque de Siounie, à Mkhithar, évêque d'Amarhas. Asolic, p. 86, 7, n'est pas moins concis à l'égard d'Abraham, et parle de Jean III comme ses prédécesseurs. L'essentiel est que Stéphanos, I, 140, 143, en commençant le récit de l'élection d'Abraham, d'après le témoignage d'Oukhthanès *de Sébaste*, comme il le qualifie, et de Solomon, supérieur du couvent de Makénik, affirme la soumission de Kristaphor au nouveau catholicos d'Arménie. Il dit même qu'avant l'élection Kristaphor s'était engagé par écrit à cet égard envers Sembat, marzpan d'Hyrcanie. Stéphanos dit encore formellement que l'élection fut faite au temps de Khosro, roi de Perse, de Sembat Bagratide, du vicaire Vrthanès d'Arménie (le siége étant vacant), du seigneur *Sahac*, prince de Siounie, le N. 18) de la liste de la 1re époque; Manasé, évêque de Basen, et Kristaphor de Siounie, avaient été jusque-là à la tête des opposants, vivant dans l'Arménie grecque. *B.*

16) Ter **David I**, 27 ans. Il assista au concile du catholicos Abraham, où fut renouvelée l'institution des neuf ordres ecclésiastiques. On conféra le patriarcat au catholicos d'Arménie, l'archiépiscopat aux

Aghovans, le métropolitat aux Géorgiens, qui, fâchés de se voir au-dessous des Aghovans, se détachèrent des Arméniens et passèrent aux Grecs.

— Ter David fut sacré par le catholicos Abraham et assista au concile dont il est question ici, comme président et supérieur aux autres évêques; Stéph. I, 145, 148, 9. Il fut aussi reconnu métropolite et protofrontès ou premier suffragant du catholicos. On se rappelle que le roi Aghovan Esvaghen avait pour la première fois reconnu au chef du clergé de la Siounie le droit à ces distinctions; v. sup. N. 5.

Il n'est pas facile d'expliquer comment David put, à son tour, assister au concile de Dovin, tenu en 596, et auquel avaient, dit-on, participé Ter Vrthanès et Ter Kristaphor. Cela ne peut se comprendre que par l'existence simultanée de plusieurs évêques en Siounie, dont, au reste, on verra des exemples aux XII^{e} et XIII^{e} s. Ter David est mentionné, comme 3^{e} signataire de la lettre adressée à Mkhithar, évêque d'Amarhas, par le catholicos Abraham, et qui est, malheureusement, sans date; Mosé Caghanc., p. 210. *B.*

17) Ter **Mathousagha**, grammairien et philosophe; 18 ans. Il est établi inspecteur suprême des ordres du clergé; invité par le catholicos Ezr à venir au concile de Carin, et n'ayant pu s'y rendre, il envoya en sa place son disciple Théodoros, fils de la soeur du catholicos Comitas. Quand Ezr revint du concile, Mathousagha se rendit près de lui et, par son ordre, écrivit une lettre à l'empereur Héraclius.

— Ce métropolite est mentionné chez Mosé

Caghanc., p. 22, au temps de Grigor, prince de Siounie, N. 19) de la 1re époque, et sous Iezdédjerd III.

Le concile de Carin eut lieu en 629, pour engager les Arméniens à se rallier au concile de Chalcédoine. Ezr se montra assez accommodant, mais son clergé, fortement stimulé par Mathousagha et par Jean Maïragométsi, polémiste très exalté, refusa de le suivre dans son adhésion. Ce fut après avoir écrit la lettre dogmatique dont il est parlé ici, qu'il consentit à recevoir la consécration épiscopale; Stéph. I, 161. Le P. Sargis Dchalal a transcrit en entier cette lettre, occupant plus de six pages, t. II, p. 287 — 294 du Voyage dans la Grande-Arménie; mais je ne crois pas devoir la reproduire. Elle est tirée d'un recueil inconnu, intitulé Tananamat, et se trouve en entier chez Stéphanos, I, 162. On remarque que, dans l'intitulé, Mathousagha se nomme le 3e après le catholicos Ezra et l'évêque Mardpétacan, ou de Nakhdchévan (Arm. anc. p. 220, 221), qui avait en apparence le second rang, dans le clergé arménien, mais qui dans le fait n'y exerçait aucune autorité. *B.*

18) Ter **Abraham**, 30 ans.

— Après Mathousagha le siége de Siounie eut une vacance de 8 années, à cause des incursions des musulmans, des Grecs et des Huns; Stéph. I, 173; II, 246. C'était l'époque des premières expéditions des sectateurs de Mahomet dans la Perse, qui amenèrent la destruction des Sassanides; cf. Hist. de la Gé. p. 245. *B.*

19) Ter **Hovseph I**, 19 ans.

20) Ter **Hovhan I**, 22 ans.

21) Ter **Movsès I**, 7 ans.

— Il fut le maître de Stéphanos I^er^, N. 24, plus bas; Arm. anc. p. 240, 251; Stéph. I, 176. Suivant Kiracos, p. 17, 40, 41, c'est de Moïse de Khoren que Stéphanos prit les leçons : opinion tellement hazardée, qu'elle ne souffre pas un instant d'examen; j'en reparlerai tout-à-l'heure plus en détail. V. sur ce Movsès, Tchamitch, II, 267. C'était un habile grammairien, auquel certains auteurs attribuent, comme à Moïse de Khoren, le titre de Kerthoghahaïr, ou père-grammairien; on a même voulu lui faire honneur du traité de rhétorique intitulé Կրթք պիտոյից, qui est bien réellement l'ouvrage de son homonyme et a été imprimé dans les oeuvres complètes de celui-ci. *B.*

22) Ter **Anania II**, 5 ans.

23) Ter **Hovhan II**, 9 ans.

— Il était mort lorsque Ter Stéphanos, qui fut son successeur, revint de ses voyages en occident, en 729. *B.*

24) Ter **Stéphanos I^er^**, un an; selon certains auteurs, 8 ans; Arm. anc. p. 251. Il était de la ville de Dovin et fut élevé dans la maison du catholicos. Etant allé au couvent de Makénik, qui jouit d'une si belle renommée, ils s'instruisit auprès de Mathousagha [17]), dans la pépinière des vartabieds, se forma dans les

17) I. e. dans le lieu de sa sépulture, comme il sera dit plus bas.

sciences latines et grecques, à Constantinople, et revint en Arménie avec de bonnes connaissances. Il rédigea de bons et lumineux commentaires sur les saints livres, mit en ordre, avec une admirable intelligence, des hymnes sur les huit tons, pour les principales fêtes, et un discours en guise d'explication, pour le mystère de la consécration des églises. Devenu évêque de Siounie, il périt victime d'une femme impudique, nommée Hératouc, comme autre fois Jean-Baptiste par le fait d'Hérodiade.

— Vu la haute importance de ce métropolite et de la chronologie de ses actes, je vais examiner les détails de sa biographie. Aussitôt après la mort de S. Mesrob, en 441, le P. Tchamitch, II, 535 sqq. donne une liste fort intéressante de 27 disciples de ce saint homme, accompagnée de curieuses notices sur chacun d'eux. A la page 539, il parle notamment d'un Stéphanos qui fut, dit-il, évêque de Siounie après Anania, son condisciple, et le premier de ce nom. Ce Stéphanos écrivit huit hymnes sur la résurrection du Sauveur, dont la musique fut plus tard rectifiée par Nersès Chnorhali. Mais à la p. 780 il revient à Stéphanos et cite un passage des Aïsmavourks ou ménologes arméniens, 17 septembre, où un certain Stéphanos Asoghnic est nommé parmi les principaux disciples des SS. Sahac et Mesrob. Un autre passage, du 29 novembre, nomme également «Stéphanos Asoghnic, l'historien,» parmi les disciples envoyés à Athènes, et qui revinrent en Arménie après la mort de leur maître. Il cite également un texte de Kiracos, p. 17, où «le grand Stéphanos, évêque de Siounie,» est nom-

mé avec 16 autres disciples [18]) des deux saints interprètes, et comme auteur de plusieurs commentaires sur les livres saints, ainsi que de belles hymnes et d'une réponse à une épître de Germanos, patriarche de Constantinople.

Il est bien vrai que Kiracos, en parlant de Stéphanos, dit: և յետոյ Ստեփաննոս «et après eux Stéphanos;» mais n'oublions pas que S. Mesrob mourut en 441, et que ce *après eux* laisse une grande marge, presque 300 ans, jusqu'à la vraie date de la mort de notre Stéphanos. Un autre passage de Kiracos, p. 40, 41, omis par Tchamitch, mentionne en 222 arm. — 773, Stéphanos, prêtre de la cour, qui arriva à la perfection des connaissances humaines, grammairien consommé, homme plein de vertus; puis, le Grand Stéphanos, disciple de Movsé, *mentionné plus haut*, dit-il, traducteur et commentateur, auteur d'hymnes ... «Thomas de Medzob (auteur du XV^{e} s.), continue Tchamitch, range aussi Asolic parmi les interprètes, disciples de S. Mesrob. Ghazar Djahoukétsi [19]) ajoute que Stéphanos prit les leçons de Mosé Kerthoghahaïr, i. e. de Moïse de Khoren, et lui attribue les hymnes composées par celui-ci.

18) Vardan, p. 71, ne mentionne pas Stéphanos, parmi 15 disciples dont il parle là. Cf. la note 191 de l'éditeur, dans la trad. russe.

19) Cet auteur, que le P. Tchamitch cite plusieurs fois dans son Histoire, est le catholicos qui siégea en 1737 et en 1749. Il a écrit un livre de controverse religieuse, émaillé de renseignements plutôt légendaires qu'historiques: son livre a été imprimé à la fin du dernier siècle, à C. P., mais il a si peu de valeur que le Quadro du P. Somal n'en fait pas mention. Je tiens ces renseignements de l'obligeance de M. V. Langlois, car le livre ne m'est jamais tombé entre les mains.

A ce propos l'historien de l'Arménie ajoute avec raison qu'il y a bien des Stéphanos de Siounie: 1°. celui qui fut prédécesseur de Mouché, notre N. 8), et de Ter Pétros, notre N. 11); 2°. celui contemporain de Jean catholicos le Philosophe, V^e^ du nom, qui fut consacré par David d'Aramonk, comme le dit Kiracos: c'est notre N. 24), dont il s'agit ici. «Il était disciple de Ter Movsès Kerthogh, *de Siounie*, et non de Movsès Khorénatsi, l'historien.» Pour n'aller pas plus loin, remarquons que du moins Tchamitch ne fait point de Stéphanos vivant aux VII^e^ et VIII^e^ s. un disciple de S. Mesrob, et qu'il sait discerner le second de ces Stéphanos, comme auteur de la réponse au patriarche Germanos. Bien qu'il se permette d'ajouter à la liste des évêques de Siounie, sur la foi des Aïsmavourks et de Kiracos, un personnage inconnu de l'historien de la Siounie, il reconnaît cependant très bien que l'on a à tort donné le titre d'Asolic à un soi-disant Stéphanos disciple de S. Mesrob; car le vartabied historien Stéphanos Asolic, de Taron, vivant aux X^e^ et XI^e^ s., n'a rien de commun avec les évêques de Siounie.

De tous les historiens arméniens anciens, celui qui s'est exprimé avec le plus d'exactitude sur Stéphanos, c'est Mosé Caghancatovatsi, qui lui a consacré tout le chapitre XVII de la III^e^ partie de son Histoire des Aghovans. «Dans ce temps-là, dit-il, vivait Stéphanos de Siounie, encore jeune;» or il vient de raconter des faits de l'année 180 arm. — 731. Mais dans l'Ed. de Moscou, ce chapitre est le XVI^e^ et vient après la mort de Con-

stant II, arrivée en 668; or à cette époque Stéphanos n'était pas né; le mot «dans ce temps-là» n'a donc pas de valeur précise. Du reste, pas de dates, mais Stéphanos Orbélian a tiré de ses prédécesseurs une partie des renseignements que l'on va lire.

Ayant élagué les notions fausses ou incomplètes sur Stéphanos, 1^er^ du nom, évêque de Siounie, réunissons maintenant, d'après l'historien Stéphanos, les traits principaux de sa biographie.

Notre Stéphanos était fils du prêtre principal de Dovin, alors résidence du catholicos arménien, et acheva son éducation au couvent de Makénik, «aux pieds de Mathousagha,» comme le dit le P. Sargis Dchalal, ce qui est bien intelligible; car entre Mathousagha et Stéphanos il y a un intervalle de 92 ans. Quant au couvent de Makénik, ou Makénots-Vank, le premier entre tous dans le Géghakouni, v. Arm. anc. p. 270. En 150 arm. — 701, notre Stéphanos composa de belles hymnes pour les fêtes du Seigneur et des martyrs. Il passa ensuite au séminaire de Siounie et prit des leçons de Ter Movsès, qui le chargea en mourant de la gestion de l'évêché, mais il fit élire Ter Anania et continua à s'occuper de la lecture des saints livres. Ayant eu un jour du dessous dans une discussion avec Sembat Bagratide, chevalier d'Arménie, il alla à C. P., pour s'instruire dans les littératures étrangères, mais il fut dénoncé par Sembat, à l'empereur Léon-l'Isaurien, comme un hérétique. Ayant désarmé l'empereur par ses réponses, à l'instigation de David Hypatos et du cellérier impérial, il traduisit le beau

livre de Denys (l'Aréopagite) et un ouvrage de S. Grégoire de Nysse, ce qui le fit connaître du patriarche Germanos et de l'empereur, qui lui conseilla d'aller à Rome, chercher certains livres de controverse religieuse. Là il trouva les écrits de S. Cyrille, de S. Athanase d'Alexandrie et de S. Epiphane, et avec ce trésor il revint en Arménie, où David d'Aramonk était alors catholicos. Il lui remit une lettre de Germanos, à laquelle on le chargea de répondre. Comme Ter Hovhan, métropolite de Siounie, était mort, le catholicos David lui donna pour successeur notre Stéphanos, à la demande des princes Babgen et Kourd, le reconnut chef des évêques, et l'évêché de Siounie supérieur à tous les autres, excepté l'archevêché d'Aghovanie. Le métropolite Stéphanos a écrit beaucoup de livres d'exégèse, de sermons et d'hymnes, dont la musique fut composée par sa soeur Sahacdoukht. Cette soeur étant morte, il se mit à visiter son diocèse, et fut tué au village de Mozan, dans le Vaïo-Tzor, par une femme de vie irrégulière, qui ne revint à de meilleures moeurs qu'après son trépas. Il avait siégé un an ou, selon d'autres, huit; car sa mort arriva le 15 du mois de hrotits, répondant au 21 juillet de l'an 184 — 735, jour où se célèbre la mémoire de S^e^. Marguerite et de Siméon-le-Simple. Son corps fut porté d'abord dans un couvent du mont Sion, puis au village d'Arcazan, et enfin au couvent de Thanahatk, où fut construite, pour le recouvrir, une petite chapelle, en 728 arm. — 1279 (mon manuscrit porte en 729); Stéph. I, 174 — 187.

Une narration aussi détaillée que celle-là porte

avec elle son contrôle et ses preuves. Pour avoir écrit de si belles hymnes en 701, notre Stéphanos devait bien avoir alors une vingtaine d'années et être né vers l'an 680; en outre, si on lui proposait déjà l'épiscopat avant son départ pour C. P., il avait sans doute atteint l'âge mûr; car aucune raison ne portait à faire pour lui ce qui fut fait plus tard pour deux catholicos Pahlavides, élevés dans la première jeunesse à cette haute dignité. En outre Léon-l'Isaurien régna de 717 à 741, et Germanos fut patriarche de 715 à 730; enfin le catholicos David, consécrateur de Stéphanos, siégea lui-même 729—741; il paraît donc que Stéphanos fut longtemps absent de sa patrie et n'y rentra au plus tôt qu'en 729, Ter Hovhan II étant déjà mort à cette époque. Quant à la date, si précise, de sa mort, — il pouvait avoir, en 735, de 55 à 60 ans — nous n'avons aucun moyen d'en contrôler les éléments arméniens.

Pour terminer, le P. Tchamitch, II, 399, donne d'intéressants détails, tant sur la lettre dogmatique du patriarche Germanos, adressée au clergé arménien, que sur la réponse de Stéphanos, qui n'arriva à C. P. qu'après la destitution du patriarche, en 730. Il dit là que Stéphanos avait été ordonné prêtre par Eghia, catholicos d'Arménie, et qu'il vint à C. P. en 162—713. La lettre de Germanos est rappelée avec éloge dans un message du clergé arménien à Manuel Comnène, qui, comme on le sait, travailla avec ardeur à la réunion des deux églises, ainsi que dans les Aïsmavourks, 12 mai et 24 juillet. Pour le reste, Tchamitch est d'accord avec l'histo-

rien de la Siounie, non cité toutefois parmi les autorités consultées par lui.

Pour la curiosité du fait, je ne puis m'empêcher de citer ici une prophétie rapportée par l'historien de la Siounie, I, 97, attribuée à S. Méthode, évêque de Patras, et qui fut traduite par le métropolite Stéphanos. Il y est mentionné 22 peuples qui viendront ravager l'orient:

1. Gog,	12. Sarmates,
2. Magog,	13. Téthghéatsik,
3. Anig,	14. Zarmétatsik,
4. Agig,	15. Cakhouatsik,
5. Akiaz,	16. Amazartk,
6. Diphor,	17. Garmadatsik,
7. Phorinatsik,	18. Antropophages,
8. Aghrénatsik,	19. Tharphatsik,
9. Hons,	20. Alains,
10. Pharziatsik,	21. Phascghincatsik,
11. Décghimatsik,	22. Argnéatsik.

Ces 22 peuples avaient été emprisonnés dans le N. par Alexandre, au moyen de portes. *B.*

25) Ter **Hovseph II**, 17 ans — † 752, c'est moi qui ajoute ce chiffre, en prenant pour base la mort connue de Stéphanos 1^er^. *B.*

26) Ter **Hovacim II**, 17 ans. — † 769.

27) Ter **Sadoc**, 32 ans. — † 801.

— Il assista au concile de Barda, en 768, avec Sion, catholicos d'Arménie, indication qui donne une légère différence par rapport à la date calculée de la mort de son prédécesseur. *B.*

28) Ter **Hovhannès I**, 2 ans. — † 803.

Bien que les noms Hovhan et Hovhannès répondent l'un et l'autre au nom européen Jean, j'ai dû respecter les formes adoptées par notre historien. *B.*

29) Ter **Saghomon I**, 7 ans. — † 810.

30) Ter **Eghia**, 8 ans. — † 818.

31) Ter **Théodoros**, 18 ans. — † 836.

32) Ter **Géorg I**, 30 ans, — † 866 (lisez 8 ans, † 844).

— Il y a ici une erreur typographique chez le P. Sargis, la lettre ⊥ ayant été mise pour ը; Stéph. I, 206; II, 247, ainsi que mon manuscrit et l'Arm. ancienne, p. 251, donnent tous le chiffre 8. *B.*

33) **David II**, 17 ans. — † 861. Ce fut lui qui, le premier, donna l'exemple de résider à Tathev.

— Je rappelle qu'on a un acte de Ter David, daté de l'an 288 arm. — 839, où il prend le titre «d'évêque de Siounie;» Stéph. I, 249; sans compter d'autres actes passés de son temps, en 844 et 848, avec mention de son titre: ainsi les chiffres précédents, calculés d'après l'indication de la durée des pontificats, ne sont pas entièrement exacts. Ce David siégeait au temps de Grigor, prince suprême de Siounie, de Grigor-Souphan 1er, prince de Géghakouni, et de Philipé, fils de Vasac, l'ancêtre de la 2e époque; Stéph. I, 249, 251, en 839, 844. Ter David † après l'an 297 — 848, v. Stéph. I, 259. Quel est ce Grigor, différent de Grigor-Souphan Ier? C'est ce que nous n'avons aucun moyen de préciser. *B.*

34) Ter **Hovhannès II**, 10 ans. — † 871.

35) Ter **Saghomon II**, 17 ans. — † 888.

— Cet évêque fut consacré par Zakaria, catholicos d'Arménie, siégeant 864 — 876; Arm. anc. p. 251. Il vivait sous le prince Vasac-Ichkhanic, N. 3) de la 2e époque. Il existe un acte adressé à Ter Saghomon, par la princesse Kouphghidoukht, en 316 arm. — 867, où elle lui dit: «Tu es maintenant le maître, toi Ter Saghomon;» Stéph. I, 263. Ainsi son épiscopat commença plus tôt que ne l'indique le calcul des années. Un autre acte de lui est daté 330 arm. — 881; Stéph. I, 261. *B.*

36) Ter **Hovhannès III**, 33 ans. — † 921 ou 926. Il fonda le grand couvent ou la grande église de Tathev, sous l'invocation des apôtres Pierre et Paul, en 343 — 894 *(sic)*, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle.

— Mon manuscrit et les deux éditions portent le chiffre de 33 ans dans la liste des évêques, au ch. 71 ou 72 de l'Histoire de Siounie; mais on lit 38 ans dans le texte, ch. 34 ou 35, dans les deux éditions; I, 206 éd. de Paris. L'avènement et la mort d'Hovhannès ne sont pas indiqués exactement par le calcul, en 888, et 921 ou 926, puisque, suivant Stéphanos, I, 269, ce personnage jeta le fondement de l'église des SS.-Apôtres, à Tathev, en 895, et l'acheva en 11 ans, donc en 906, année où fut dressé l'acte des limites de ce couvent; Stéph. I, 276. Quant à sa mort, Stéphanos dit positivement, I, 298, qu'elle eut lieu en 367 — 918, — date qui doit désormais servir de base — et que Ter Hacob I lui succéda. On a un acte de lui, signé en 915; Stéph. I, 291.

Ter Hovhannès concourut à l'élévation d'Achot-le-Grand au titre royal, consentie par le khalife Ahmed Motéwekkel, avant 885; Stéph. I, 219. Il concourut aussi au couronnement de Sembat-le-Martyr, en 890; ib. 220. La fondation du couvent d'Hohannou- ou Vahanou-Vank eut lieu en 911; Stéph. I, 285. *B.*

37) Ter Hacob I, 41 ans. Il s'entendit avec les catholicos d'Aghovanie Sahac et Gagic, et se détacha deux fois du siége du saint Illuminateur. S'étant repenti une première fois, il obtint le pardon d'Anania, catholicos d'Arménie (943 — 965); pour la seconde fois il persévéra sans retour dans sa détermination, se fiant à l'assistance des princes de Siounie. Il s'éloigna donc du catholicos, en l'insultant par ses propos, ce qui fit que les insignes du métropolitat furent enlevés à la maison de Siounie, à savoir, la croix portée en avant du métropolite, et le coussin.

— Ter Hacob fut sacré par le catholicos d'Arménie Jean VI, l'historien; Stéph. I, 298. Comme Jean VI mourut en 924, il faut prendre cette date en considération pour l'avènement d'Hacob. On a de ce métropolite un acte daté de 381 arm. — 932; mais déjà en 379 arm. — 930 il avait fait la dédicace de la grande église de Tathev, à la suite de vastes travaux exécutés par ses soins; Stéph. I, 300, 303. Il paraît aussi en 378 — 929, comme fondateur d'une autre église, ib. 304; en 369 — 920, en 374 — 925, en 392 — 943; Stéph. II, 10, 11, 16. Enfin l'historien dit positivement, II, 26, que Ter Hacob † en 407 — 958, la même année que Gagic, catholicos d'Aghovanie, sans ajou-

ter là combien d'années il avait siégé. Le chiffre de 41 ans ne se voit que dans la liste des évêques, t. II, p. 247, et dans mon manuscrit, même liste; il manque dans celle de l'Arm. anc. p. 251.

Sur le différends entre Hacob et le catholicos Anania, v. Kiracos, p. 47, 48, et Tchamitch, II, 828; Stéph. II, 18, 26, en 947, 949, 958. Ce que je sais du catholicos aghovan Gagic, c'est que la 4e année de son pontificat tombe en l'année arménienne 400 — 951, et qu'il mourut réellement en 958, comme Ter Hacob. *B.*

38) Ter **Vahan**, 6 ans. Fils de Dchévancher, prince de Baghk, il mit en ordre le couvent de Tathev; fut élu catholicos d'Arménie, puis destitué pour cause d'innovations, et mourut au couvent de Tzoroget.

— Arm. anc. p. 251, ce pontife, — que d'autres nomment Vahanic, le petit Vahan, sans doute par dérision, — fut le premier qui porta le titre d'archevêque; or, aucun acte que je connaisse ne donne cette qualité aux premiers pontifes de la Siounie jusqu'à Hovhannès V, que nous verrons ainsi qualifié dans un document de l'an 1026. Toutefois Kiracos, p. 47, 48, dit en effet qu'après la mort d'Hacob ceux de Siounie s'étant soumis au catholicos Anania, celui-ci «leur consacra un *archevêque* de leur pays, tandis que précédemment le siége de Siounie était épiscopal, et permit de porter la croix devant lui. Vardan, p. 121, nomme aussi Vahan (p. 153, Vahanic) archevêque.

Il avait été consacré par Anania, cath. d'Armé-

nie[20]), auquel il succéda en 965, et fut déposé en 970, pour avoir fléchi du côté des doctrines de Chalcédoine, et pour avoir introduit dans les églises des images du genre de celles adoptées par les Grecs et par les Géorgiens; v. Tchamitch II, 840, 1016. Un acte, de l'an 963, où il est traité de «seigneur spirituel, honoré de Dieu,» ce qui est la formule des pontifes suprêmes, lui est adressé par le roi de Siounie Sembat, fils de Sahac, N. 7) de la 2e époque; Stéph. II, 32. V. Stéph. I, 284, en 911, et 286, au sujet de la famille de Vahan: là il est dit que c'est un autre Vahan, frère du père de Dchévancher, qui construisit Vahanou-Vank, tandis que Vardan, p. 113, attribue au catholicos même la fondation de ce magnifique monastère, au pays de Baghk.

Vardan, p. 153, et note 572 de la traduction, dit que Vahan † en 979; Chahkhathounof, Descr. de l'Aïrarat, I, 194, dit que ce fut en 980. Quant au lieu de retraite de ce pontife, Tzorovank et non Tzoroget est un couvent près de Bercri, dans le canton de Tosp, province de Vaspouracan; c'était, au temps de l'évêque Hacob, la résidence des catholicos arméniens; Stéph. I, 286; II, 18.

Le savant auteur de l'Arm. anc., p. 251, dit que le manuscrit de l'Histoire de Siounie se trouvant à Venise en 1822 ne contenait pas le ch. 54 de cet ouvrage, où sont indiquées les successions épi-

20) Dans le texte de Vardan, p. 121, trad. p. 118, il y a une omission, que je vais souligner: «le catholicos Eghiché, *7 ans, puis Ananie, 24 ans* (au lieu de 22 ans);» cette omission fait croire que les faits suivants doivent être attribués à Eghiché, au lieu d'Ananie.

scopales N. 39 — 44 de nos notices: aussi n'a-t-il pu fournir de renseignements particuliers pour cette époque. En 1847, mon manuscrit a été copié à Venise, et celui du couvent de S.-Lazare complété. *B.*

39) Ter **Achot**, 17 ans, jusque vers l'an 982.

— C'était, par cas exceptionnel, un simple prêtre et non un moine; Stéph. I, 33. *B.*

40) Ter **Hohannès IV**, fils d'Achot, 6 ans et demi. — † vers la moitié de l'an 989.

— Il était fils d'Achot, qui se démit en sa faveur. *B.*

41) Ter **Achot**, de nouveau, une demi-année.

— Il siégea pour la seconde fois 5 ans et demi; Stéph. II, 34, 247. Mon manuscrit donne les mêmes chiffres. *B.*

42) Ter **Samouel**, 3 ans. — † vers 998.

— L'éd. de Paris, t. II, p. 34 du texte, lui assigne cinq ans de pontificat; celle de Moscou, porte *trois* en toutes lettres, avec indication de la variante. *B.*

43) Ter **Hacob, II.**

— On a un acte adressé à ce métropolite par la reine Chahandoukht, veuve de Sembat, N. 7) de la 2e époque et premier roi de Siounie, daté de l'an 998; Stéph. II, 37. Sembat était mort de son temps; ib. p. 34. On ne sait positivement ni la date ni la durée de son pontificat, mais comme Sembat était déjà mort de son temps, à l'époque indiquée, on peut conjecturer avec assez de certitude qu'il a siégé vers l'an 997. Stéphanos, II, 237,

dit qu'il vécut, sans doute comme métropolite, peu d'années. *B.*

44) Ter **Grigor III.**

— Il siégea peu de temps, dit l'historien de la Siounie, II, 38. On a un acte de donation par Pharhadch, fils du prince Dzaghic, non moins inconnu que lui, qui lui est adressé, malheureusement sans date, et qui paraît être des premières années du XI^e^ s. *B.*

45) Ter **Hohannès V,** 52 ans. Il fut consacré à Ani, par Sargis, catholicos d'Arménie, grâce à l'intervention du roi Gagic 1^er^ et de la reine Cadramité, fille de Vasac, prince de Siounie, et reçut de nouveau les insignes du métropolitat: le trône, la croix et le coussin, qui avaient été enlevés à la maison de Siounie par le catholicos Anania, au temps de Hacob 1^er^, N. 37).

— Arm. anc. p. 252, il est dit que plusieurs lettres du célèbre écrivain Grigor-Magistros sont adressées à ce personnage. Suivant Stéph. II, 60, il mourut en 407 — 1058, après 50 ans de pontificat, deux ans de moins que n'indique la liste. Pourtant ces chiffres se retrouvent, avec la variante, dans mon manuscrit. De son temps la population du couvent de Tathev se monta à 1000 religieux, et la Siounie jouit de 50 ans de paix, qui ne furent troublés que par les invasions des Seldjoukides (v. Ruines d'Ani, p. 122), ou du moins des musulmans de l'Aderbidjan, suivant Stéphanos, II, 55 — 61. Le catholicos Sargis siégea 992 — 1019; le roi Gagic 1^er^ régna entre 989 et 1020: ainsi la limite extrême de l'intronisation d'Hohannès serait

entre 1000 et 1020; or il existe une bulle du catholicos Sargis, réglant le nouvel état et la circonscription du diocèse de Tathev, signée en l'an 455 — 1006 et probablement rédigée immédiatement après l'avènement dont nous cherchons la date: ainsi, ce serait en 1006 que Ter Hohannès V devint métropolite de Siounie. On a de lui une inscription, tracée sur une croix, en 466 — 1017. Il mourut, ainsi qu'il a été dit en 1058, ce qui donne juste les 52 ans de son pontificat.

Pour la rareté du fait, voici la circulaire de Ter Sargis, concernant la jurisdiction de la Siounie; Stéphanos, II, 52, sqq. «Par la grâce de Dieu le Père tout-puissant, par la miséricorde de son Fils unique, par la providence de l'Esprit-Saint libérateur, ceci est un écrit de commandement et bénédiction, de moi, l'humble serviteur de Dieu, Ter Sargis, par sa miséricorde catholicos de toute l'Arménie, lettre circulaire, de notre part, à toi maison de Siounie, souveraine et agrandie de par Dieu, à toi Vasac, roi couronné de Dieu, à vous protégés de Dieu, Sévada et Achot, et autres nobles, et à toute la communauté des 12 crosses constituées[21]). Recevez d'abord la bénédiction et protection du siége de S.-Grégoire, des autres saints, présents et rassemblés devant Dieu, et la nôtre, qui vous sauve de tous accidents et catastrophes!

«Sachez, mes fils spirituels, que sous les catholicos antérieurs à nous, de Ter Théodoros à Ter

21) i. e. les 12 cantons de la Siounie, ayant chacun leur chef ecclésiastique.

Anania [22]), certaines causes ont ébranlé le siége de Siounie, et que la jurisdiction de son bâton pastoral a été fractionnée et déchirée; mais nous, quand s'est présenté l'homme de Dieu Hovhannès, nous l'avons consacré métropolite de Siounie, comme les anciens pontifes de cette contrée; nous avons de nouveau confirmé la jurisdiction des 12 crosses, en faveur de ce siége suprême de la maison de Siounie et de Tathev, entre les mains du saint et très respectable évêque Ter Hovhannès, métropolite agréé de Dieu, et nous avons réintégré en ses mains leurs anciens insignes, la croix et le coussin. Nous l'avons fait, non du droit d'un supérieur, mais parce que tu nous as apporté les magnifiques patentes et décisions définitives, de la main des anciens pontifes de l'Arménie, depuis Saint Grégoire, depuis ses fils et petits-fils, patentes qui, jusqu'à S. Sahac, étaient rédigées en grec, avec apposition de leur sceau, en plomb, en arménien depuis lors jusqu'à Anania; toutefois, d'Anania jusqu'à nous, il n'y avait d'écrits que de lui seul [23]), encore ce dernier avait-il écrit en faveur de l'évêque Vahan, mais non suivant la formule ancienne. En tout il y avait 55 patentes [24]) ou lettres circulaires, avec le sceau de chaque patriarche. En longues périodes, avec

22) i. e. de 926 à 965.

23) Ainsi quatre catholicos, Théodore, Eghiché, ... Etienne et Khatchic, car je ne compte plus Anania et Vahan, n'avaient pas délivré de bulles d'installation à six métropolites de Siounie, NN 39 — 44.

24) Dans la liste des catholicos dressée par M. S.-Martin, Mém. t I, à la fin, on trouve, de S. Grégoire à Sargis, 66 catholicos; le P. Chahkhatounof en compte 57; le P. Tchamitch 60, et de plus 3 intrus: ainsi cette indication ne peut mener à aucun résultat.

d'affreux anathèmes, il y était dit que nul n'osât diminuer la jurisdiction qui y était décrite, ni rabaisser ou supprimer les honneurs et le rang attribués à la Siounie.

«Nous donc, pénétrés de frayeur devant cet ordre apostolique, et de respect pour ce siége antique, vénérable par sa durée, nous lui avons restitué toutes les limites de son diocèse et avons de nouveau confirmé ses insignes reconnus, à savoir la croix, le coussin et le bâton pastoral. Tels sont les territoires assignés à son troupeau: la Siounie, Baghk, la maison d'Arévik, Erndchac, Nakhidchavan, la partie de Dchougha séparée par le fleuve Araxe, Djahouc; le Vaïo-Tzor, avec le ravin d'Eréroun; le Géghakouni, avec Grhzabac, Erichat; Dchaghatza-Tzor, avec tout Phorac, qui a causé bien des contestations, mais que les catholicos ont reconnu, sous peine de très graves anathèmes. Il atteint aussi le ravin de Rhembi, limite des Aghovans; le canton de Dzar; Aghahedj, traversé par la rivière d'Aghouk, jusqu'au pont de Karavaz; le canton d'Haband[25]); Bati-Tzor, limite d'Erndchac, qu'avaient usurpé autrefois ceux de Goghthen; Vanand et tout le Goghthen, qui avait eu son évêque, mais pour peu de temps, et qui était soumis à la Siounie.

«Maintenant vous, cantons du Sisacan, soumettez-vous avec pleine sincérité au siége de Siounie, recevez l'évêque Ter Hohannès, que nous vous envoyons, comme l'image de Dieu et comme un homme

25) Dans le manuscrit, Hanband.

apostolique: servez-le en toute obéissance, comme Dieu même. Si quelqu'un fait opposition à ce siége et devient une cause de désordre à l'égard des limites tracées par notre rescrit patriarcal, des honneurs, circonscription et héritages ecclésiastiques, il héritera de terribles et ineffables anathèmes, portés par les anciens saints pontifes, et que nous avons redoublés nous-même; mais ceux qui accompliront cet ordre seront bénis du Dieu tout-puissant, de nous et du siége de S. Grégoire.

« Maintenant cet ordre a été écrit de notre main, en l'année arménienne 455 (— 1006), et pour plus d'authenticité, nous l'avons scellé de notre sceau ordinaire, pour la gloire de Dieu, qui est béni dans l'éternité. Amen.» *B.*

46) Ter **Grigor IV**, 58 ans. — † 1116.

— Il fut nommé par le roi de Siounie Sembat, fils d'Achot, N. 9) de la 2e époque; il est mentionné dans un acte de l'an 533 ou 534 arm. — 1084 ou 1085 (Stéph. II, 68, 75), et jusqu'en 1091; ce dernier document est très intéressant pour l'histoire du roi Sénékérim. Il y a également de lui une inscription, datée 1057; S. Dchalal, II, 303. Suivant l'Arm. anc. p. 252, il mourut en 577 arm. — 1128, mais cette date, dont la source est inconnue, ne concorde pas avec celle, positivement indiquée, de la mort de son prédécesseur Hovhannès, ni avec le nombre d'années de pontificat que lui attribue l'historien. *B.*

47) Ter **Stéphanos II**, 47 ans. — † 1163 (ou plutôt 27 ans, † 1143; Stéph. II, 85, 248).

— Arm. anc. p. 252, il assista au concile de Hrhomcla, et signa comme archevêque. Il y a eu deux conciles de Hrhomcla, en 1178 et 1179; or comme ce métropolite siégea seulement 27 ans, suivant l'historien de la Siounie, il est impossible qu'il ait pris part à ces réunions: il doit donc y avoir ici quelque méprise, et il s'agit chez le P. Indjidj, de Stéphanos III, N. 50).

Et encore, au temps de ce pontife eut lieu le tremblement de terre de Gantzac, en 1139, célèbre par l'enlèvement des portes de la ville, par le roi Démétré I de Géorgie, qui les fit transporter à Gélath; Stéph. II, 65; Kiracos, p. 65, 116; Hist. de Gé. p. 369. *B.*

48) Ter **Barsegh**, 5 ans. — † 1148.

— Il se noya dans l'Araxe, près d'Astapat, lieu de la sépulture des saints vardanians, non loin de Djoulfa; Stéph. II, 85, note 8.

49) Ter **Grigor V**, 20 ans. — † 1168.

— Il fut installé par le catholicos Ter Grigoris, frère de Nersès Chnorhali, et résida à Noravank, car Tathev avait été ruiné par les musulmans; Stéph. II, 80, 86.

50) Ter **Stéphanos III**, fils du précédent, qui était d'abord un simple prêtre de Méghri (v. Tchamitch, II, 190); il siéga 46 ans, à Noravank. — † 1214, enterré en 1216 à Noravank.

— Ce métropolite vécut au temps de l'atabek Ildigouz, et de ses fils (Stéph. II, 87), de Thamar et de Giorgi-Lacha; cf. S. Dchalal, II, 191. Il signa au 9e rang, en 1179, la lettre des PP. de Hrhomcla au clergé grec; Tchamitch, II, 132.

Stéphanos Orbél., t. II, p. 87, dit que Ter Stéphanos «conféra l'épiscopat de Haghbat à Ter Gri-

goris, fils de la soeur de Zakaré et d'Ivané» Mkhargrdzels. Comme j'ai toujours mentionné ce Grigoris, fils de la princesse Doph ou Chouchan Mkhargrdzel, avec le titre de vartabied de Sanahin, je me suis de nouveau assuré que, dans une inscriptien de ce couvent, la 5e du manuscrit arm. in-fo. N° 6 du Musée asiatique, il est dit: «En 627 arm., moi Grigor vartabied, fils de la soeur des princes; ....» Or il s'agit ici, bien certainement, de Grigor Douphiants, de celui que Tchamitch mentionne, t. III, p. 185, 218; de celui de qui l'historien Kiracos, p. 255 (p. 43 du manuscrit du Mus. asiat.) dit, qu'il était «parent des princes Zakaré et Ivané,» et qu'il qualifie de «*Saint* Grigoris,» épithète malencontreuse, manquant à notre manuscrit. Dans ma Généalogie de sa famille, Addit. et écl., p. 362, j'ai fait, faute de renseignements, deux personnages de Grigor vartabied et de Grigoris évêque. Quant à la date de l'inscription citée, l'an 627 arm. répond à l'année chrétienne 1178, et n'a rien d'insoutenable; car Doph pouvait bien, à cette époque, avoir un fils en âge d'être vartabied, puisque à-peine 6 ans après, son frère Zakaré devenait généralissime de la Géorgie. Je crois donc que l'estimable auteur de l'Arm. anc. p. 346, a eu tort de dire que l'évêque Grigor, qui succéda à Barsegh dans l'évêché de Haghpat, était «Grigor, fils de Touté.» Le passage de Kiracos que nous avons allégué est trop positif pour admettre cette interprétation. Quant à la date de l'intronisation de Grigoris, elle n'est pas autrement connue, mais on sait qu'il fut désigné par Coriké III, roi de Lori; Add. et écl. p. 278; Tchamitch, III, 186. Il résulte clairement de l'inscription de Sanahin, qui du reste manque à la collection de Schilling, m'appartenant, et dans celles

qu'a recueillies le P. Dchalaliants, qu'en 1178 Grigoris était, comme vartabied, dans ce couvent, et que delà il fut élevé à l'évêché de Haghbat, où il se trouvait en 1204.

On a, de Grigor fils de Touté, *Khatchénétsi*, *vartabied* de Sanahin, deux inscriptions, datées 633 — 1184, 646 — 1197. En consultant Tchamitch, Hist. d'Arménie, on voit dans l'Index, au mot «Grigor Toutéordi,» que, suivant cet historien, il devint supérieur de Haghbat, «après l'avoir été de «Sanahin.» Or, 1° parmi les inscriptions de Sanahin où est nommé ce Grigor, une seule, — et cela suffit — celle publiée par le P. Sargis, t. I de son Voyage, p. 30, et datée de l'an 632 — 1183, lui donne le titre de supérieur, *առաջնորդ*, de ce couvent. 2° Quant à Haghbat, aucun témoignage ne confirme sa translation, et comme on a vu le P. Indjidj, cité plus haut, donner pour successeur à Barsegh, dans l'évêché de Haghbat, Grigor soi-disant fils de Touté, qui n'est autre que le neveu des princes Zakaré et Ivané, mentionné en cette qualité par Stéphanos Orbélian et par Kiracos, j'en conclus qu'il faut corriger dans ce sens l'indication de la Table des matières du P. Tchamitch, répétée au t. III de son Histoire, p. 181; car Grigor, fils de Touté, ne peut en aucune façon être confondu avec le fils de Qara-Grigor et de Doph Mkhargrdzel. Kiracos, chez qui Tchamitch s'est renseigné, pour le chap. 24 de son livre V, dit simplement: «Grigoris, évêque de Haghbat, qui était son parent (de Zakaré);» et plus bas, même p. 99; «Grigor, qu'on appelait fils de Touta.»

C'est donc bien Grigor Douphiants qui devint évêque de Haghbat et fut sacré par le métropolite Stéphanos III. *B.*

51) **Hohannès VI**, 38 ans. — † 1252 (en 700 — 1251; Stéph. II, 88).

— Ter Stéphanos avait choisi pour successeur, de son vivant, Ter Sargis, son neveu, sur la recommandation de son oncle maternel, le catholicos d'Aghovanie; mais un autre de ses neveux, notre Hohannès, réussit à se faire nommer évêque de Tathev, par le catholicos d'Aghthamar. Ter Sargis dut se contenter de l'évêché de Noravank, qui devint un siége à part, jusqu'à l'élection de l'historien de la Siounie, Stéphanos, fils de l'Orbélian Tarsaïdj. Pourtant Hohannès mourut et fut enterré à Noravank. *B.*

52, 53) Ter **Haïrapet I**, fils d'un frère d'Hohannès, et Ter **Saghomon III**, 20 ans.

— Ter Saghomon mourut le premier, puis Ter Haïrapet. Stéph. II, 90, dit dans son texte que Ter Haïrapet vécut 40 ans, en chiffres arabes; les deux éditions sont conformes, mon manuscrit porte le chiffre 20 *ի*, que les éditeurs paraissent avoir lu *խ* 40. Dans la liste des évêques de Siounie, Stéph. II, 248, on voit les noms des deux personnages ainsi disposés:

50) Ter Haïrapet *et*[26])
51) Ter Saghomon II, 20 ans,
ensemble 40 —

A vrai dire, dans mon manuscrit, p. 319 et 470, le crochet du *ի* 20 est fortement tremblé et peut très bien se lire *խ* 40: on a déjà vu une erreur analogue à celle-ci, dans notre précédente notice sur les princes de Siounie. Dans le texte imprimé, au con-

26) L'éd. de Moscou omet ce *et*, et porte: Haïrapet 20 ans,
Saghomon 40 —

traire, t. II, p. 90, on lit: և ինքեանք՝ կեալ ի միասին, նախ վախճանի տէր Սաղոմոն անդէն. և ապա կեցեալ տէր Հայրապետ ամս 40; mon manuscrit porte, mieux: միմեանս Հայրապետ՝ կեցեալ ամս ի ....; ce qu'il faut traduire «Pour eux, ayant vécu ensemble, Ter Saghomon mourut d'abord là (à Noravank), puis Ter Haïrapet, ayant vécu 40 ans.»

Ainsi, suivant un système d'interprétation, les deux évêques seraient morts, l'un après l'autre, en 1272 — chiffre inexact, — après 20 ans d'épiscopat. Suivant un autre qui, en définitive, paraît fort admissible, Saghomon serait mort en 1272 et Haïrapet en 1292; car il reste, pour appuyer ce dernier arrangement, à rappeler, qu'en 1282, sous les évêques Haïrapet et Hohannès, le roi de Cilicie Léon III s'affilia au couvent de Tathev, auquel il fit de riches présents, et adressa un mémento, de 12 vers, rapportés par Stéphanos, II, 182. *B.*

54) Ter **Hohannès VII**, neveu de Ter Haïrapet et consacré par lui, sa vie durant; 24 ans.

— C'est le P. Sargis qui donne le chiffre de 24 ans, tiré de je ne sais quelle source, car Stéphanos, II, 90 et 248, ainsi que dans mon manuscrit, ne porte que 3 ans, ce qui est bien peu pour atteindre à Stéphanos Orbélian, métropolite et historien de la Siounie, qui ne fut sacré qu'en 1287. Si donc on savait sur quoi se fonde l'assertion du P. Sargis, elle n'aurait rien d'improbable, puisque Ter Haïrapet s'était associé son neveu. *B.*

Evêques ayant siégé à Noravank, et partagé le métropolitat de Siounie, d'après Stéph. II, 248.

1) Ter Hohannès VIII, de Capan.
2) — Stéphanos IV, fils de Ter Grigor.
3) — Sargis I, 20 ans.

4) — Stéphanos V, 20 ans.
5) — Grigor VI, 1 an.
6) — Sargis II, 24 ans. [27])

— Voici, en peu de mots la chronologie de ces personnages:

Hohannès, évêque de Capan, fut établi à Noravank par l'atabek Ildigouz et † en 1154; il vivait donc au temps du métropolite Grigor IV, N. 46).

Stéphanos, fils du métropolite Grigor V, puis métropolite lui-même, fut reconnu par l'atabek, du vivant d'Hohannès, s'installa à Noravank, parce que Tathev avait été incendié par les musulmans, et † en 1216, comme il a été dit.

Sargis, fils de Vahram, religieux, frère du précédent, fit la dédicace d'une nouvelle église à Noravank, et † après 1261.

Stéphanos, fut confirmé à Noravank par le catholicos Costantin I^er^ (1220 — 1268).

Sur Grigor et sur Sargis, je n'ai que de faibles renseignements. *B.*

55) Ter **Stéphanos VII^e^** du nom, évêque de Siounie et de Noravank.

— C'est ainsi que notre historien se qualifie et se numérote lui-même, II, 248, reconnaissant par-là comme légitime la succession rivale des évêques de Noravank, bien qu'il les compte en dehors de la liste des métropolites. Toutefois rien de ce que nous apprennent les renseignements précédents ne justifie le N. VII pris par notre Stéphanos; car Stéphanos IV et V comptant à la fois dans la liste

27) Les épitaphes de quelques-uns de ces *évêques* de Siounie, dans une des églises de Noravank, portent les dates suivantes; N. 4) en 709 — 1260; 5) en 713 — 1264; 6) en 747 — 1298; S. Dchalal, II, 180.

des métropolites et dans celle des évêques de Noravank, on ne trouve dans toute la série que cinq personnages du nom de Stéphanos. La liste serait-elle incomplète? Quoi qu'il en soit, Stéphanos Orbélian était le second fils du prince Tarsaïdj, atabek de Géorgie et seigneur d'une partie de la Siounie, et de sa première femme Mina-Khathoun. Il fut sacré métropolite en 1287, siégea pendant plusieurs années concurremment avec Haïrapet et Hohannès VII, et mourut en 1304. Sa biographie complète et l'indication de ses divers ouvrages se trouve dans l'Introduction du second volume des Mémoires sur l'Arménie de M. S.-Martin. C'est lui qui a composé l'Histoire de Siounie, achevée en 1299.

Depuis lors la Siounie continua d'avoir des métropolites[28]), dont la liste a été dressée par les moines de Tathev et continuée par le P. Chahnazarian jusqu'en 1830. Cette liste a sans doute son mérite, mais n'est presque qu'une simple nomenclature, accompagnée seulement de quelques lignes pour chaque personnage, sans détails sur l'histoire du temps. D'ailleurs la Siounie, depuis l'époque mongole, n'eut plus d'existence particulière et ne conserva de son passé que sa hiérarchie religieuse: ainsi elle n'offre rien de spécialement intéressant pour les lecteurs. *B.*

28) J'ai cru devoir conserver dans le présent travail la forme russe de ce titre ecclésiastique.

(Tiré du Bulletin, T. IV, pag. 497 — 562.)

2569

MÉLANGES ASIATIQUES

PJ
7
.A28
V.4
no.5/6

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME IV.

LIVRAISONS 5 ET 6.

ST.-PÉTERSBOURG, 1863.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 45 Kop. = 15 Ngr.

23 Août / 4 Septembre 1861.

Rapport sur le Dictionnaire japonais-russe de M. Gochkiévitch, par M. Léon de Rosny.

NB. Le présent Rapport est précisément celui dont il a été question dans le Bulletin de l'Académie, t. IV, p. 325, et qui avait été donné seulement en abrégé dans le Compte-Rendu du concours Démidof, pour 1857, p. 8. Parvenu au Secrétariat de l'Académie au mois d'août de l'année 1861, par suite de circonstances tout-à-fait indépendantes de la volonté de l'auteur, il eût été fâcheux qu'il ne vît pas le jour dans le pays auquel il était destiné. Les justes réclamations de M. L. de Rosny nous ont donc décidé à communiquer au public russe les intéressantes remarques du savant français.

Vous m'avez fait l'honneur de soumettre à mon humble appréciation le volume que M. Gochkiévitch vient de publier sous le titre de *Японско-Русскій Словарь*, avec l'aide du Japonais Tatsibana-no Kô-saï. Bien que mon peu de connaissance de la langue russe m'ait rendu cette tâche difficile, j'espère cependant avoir répondu dans la mesure de mes forces à la confiance de votre illustre compagnie, sinon en lui présentant un examen détaillé de l'ouvrage entier, du moins en mettant sous ses yeux quelques remarques suffisantes pour lui en faire apprécier la valeur et la portée.

Depuis longtemps la publication d'un dictionnaire japonais était vivement désirée. La littérature du Nippon, malgré son inappréciable richesse et les tentatives d'interprétation de ses monuments maintefois réitérées par les orientalistes de la première moitié de notre siècle, était restée jusque dans ces derniers temps absolument lettre close. Cette lacune infiniment regrettable dans nos connaissances ne pouvait être remplie qu'après avoir satisfait à trois conditions préalables: 1° acquérir l'intelligence de l'écriture japonaise, l'une des plus compliquées et des plus difficiles du monde; 2° composer une grammaire basée sur les principes fondamentaux de la langue; 3° composer un dictionnaire assez complet pour permettre de comprendre le sens de tous les mots généralement répandus dans les textes. Or, à l'époque où Klaproth et Abel-Rémusat tentèrent sans succès de traduire quelques fragments japonais, toutes ces ressources manquaient absolument. L'habileté de ces deux célèbres orientalistes vint donc se briser devant des obstacles matériels, que la science n'avait pas encore les moyens de surmonter.

Les seuls secours que l'on possédât alors, pour l'étude de la langue japonaise, se réduisaient aux travaux des PP. jésuites qui avaient séjourné plus ou moins longtemps dans l'île de Nippon, pour en baptiser les habitants. Malheureusement ces zélés apôtres de l'évangile étaient loin d'égaler en mérite leurs confrères de Chine, et les ouvrages qu'ils produisirent ne purent répondre à ce qu'on attendait d'eux. Le père Melchior Oyanguren de Santa Inez, auteur d'une grammaire japonaise en espagnol, ne crut pas devoir

s'occuper de l'écriture japonaise, parce que cette écriture était, selon lui, un artifice du démon, ayant pour objet d'augmenter les peines des ministres du saint évangile *(conciliabulo de los demonios para dar major molestia a los ministros del santo evangelio)*. Les pères Rodriguez, Collado et autres auteurs de grammaires japonaises, publiées au siècle précédent, n'en avaient pas dit beaucoup plus. L'écriture japonaise, avec toute sa complexité, demeurait donc à l'état de problème à résoudre. — Quant à la grammaire proprement dite, elle n'était guère mieux enseignée. Les révérends pères, d'ailleurs assez souvent en désaccord les uns avec les autres, nous montraient une langue dans laquelle il fallait admettre des pronoms de la première personne parfaitement semblables à ceux de la seconde, et les pronoms de la troisième semblables à ceux de la deuxième, sans l'être de la première (!); des génitifs, formés comme les nominatifs, et des nominatifs comme les accusatifs, dans une seule et même déclinaison; des conjugaisons d'une longueur désespérante, avec des formes infinies, et, pour me servir des expressions de G. de Humboldt, tout un étalage de gérondifs, de supins et de particules, qui devaient disparaître devant une méthode adaptée au vrai génie de la langue, et, pour couronner l'oeuvre, des radicaux ne signifiant rien (!!).

En 1825, la Société asiatique de Paris, pour le louable but de faciliter l'étude de la langue japonaise, fit paraître une traduction de l'abrégé de grammaire composé par le P. Rodriguez. Le nombre prodigieux de fautes que renferme cette traduction ne fut pas de nature à diminuer les imperfections de l'original.

Aussi la science n'y gagna absolument rien, et les textes japonais demeurèrent inintelligibles comme par le passé.

La troisième condition pour comprendre les livres japonais n'était guère mieux remplie : il fallait un dictionnaire. On connaissait, il est vrai, sur les rayons d'un petit nombre d'amateurs privilégiés, quelques vocabulaires composés par les auteurs espagnols et portugais des grammaires mentionnées ci-dessus; mais ces vocabulaires ne répondaient pas davantage aux besoins des orientalistes. Ils avaient été composés surtout pour confesser, et manquaient des caractères, sans lesquels une foule de mots japonais ne sauraient être reconnus. Les missionnaires qui s'en servaient y avaient joint sans doute les signes originaux, sur les marges ou sur des feuillets intercalés, sans quoi ils n'auraient pu en faire usage eux-mêmes. Or, comme ces additions manuscrites manquaient, les vocabulaires en question n'étaient que d'un médiocre secours. La preuve en fut qu'ils ne permirent ni à Klaproth, ni à Rémusat, ni à aucun autre orientaliste du même temps, d'expliquer convenablement *une seule phrase japonaise*.

Aux prises avec de telles difficultés, l'étude de la langue japonaise fut abandonnée, et dix années s'écoulèrent avant que personne tentât de l'entreprendre de nouveau.

La reproduction en Europe du *Syo-gen-zi-kô*, grand dictionnaire japonais-chinois, lithographié par Ko-Tching-Tchang, aux frais et sous la direction de M. von Siebold, en mettant dans toutes les mains un instrument de travail aussi riche que précieux, fut le signal d'une ère nouvelle. Bien que ce grand lexique ne

renfermât aucune explication européenne, et malgré le classement de ses mots, disposés, non suivant l'ordre alphabétique, mais suivant un ordre de matières des plus incommode, les sinologues comprirent qu'avec ce secours, l'étude du japonais, à l'aide du chinois, avait cessé d'être impossible. Cette étude fut donc laborieusement entreprise, et successivement plusieurs travaux, composés d'après une méthode nouvelle, vinrent ouvrir une voie où peuvent désormais s'engager sûrement les orientalistes désireux d'entreprendre l'exploration du vaste domaine de la littérature japonaise. L'ouvrage de M. Gochkiévitch est de ce nombre.

Le principal mérite de l'auteur, — et celui-là seul suffirait pour lui obtenir les sympathies de la science et mériter les suffrages de votre illustre compagnie — est d'avoir compris le rôle capital que joue l'élément chinois dans l'idiome japonais. La langue des insulaires du Nippon ne présente *quant au fond* aucune ressemblance avec la langue du Céleste-Empire; mais une foule de mots chinois s'y est introduite et y figure à-peu-près au même titre que l'arabe dans l'hindoustani ou dans le persan moderne. M. Gochkiévitch a donné, par le moyen de la lithographie, les signes idéographiques qui représentent ces mots chinois et empêchent qu'ils ne soient confondus avec des homophones. Il eût peut-être été à désirer que l'auteur donnât également les signes chinois correspondant aux mots purement japonais, car leur présence est, dans bien des cas, de nature à aplanir les difficultés que présente l'interprétation des textes. Toutefois faut-il avouer qu'un dictionnaire japonais, tel qu'on pourrait le désirer, serait d'une étendue exorbitante, et

que les dépenses considérables qu'entraînerait l'usage fréquent de caractères idéographiques en rendraient la publication excessivement onéreuse. L'index chinois-japonais qui termine le volume supplée dans certains cas à cette lacune.

M. Gochkiévitch a placé en tête de son Dictionnaire une Préface étendue, dans laquelle il présente quelques considérations sur le caractère de la langue japonaise et sur les ouvrages publiés avant lui pour en faciliter l'étude. Ce qu'il rapporte des différentes écritures japonaises y est dit avec clarté. L'auteur n'a pas eu l'intention d'y réunir tout ce qu'il faut pour apprendre à lire l'écriture japonaise, dont les difficultés sont, comme l'on sait, très-considérables; il n'a pas voulu non plus présenter un tableau complet du syllabaire dit *fira-kana*, dans lequel on emploie, suivant l'expression même de M. Gochkiévitch, des signes chinois abrégés jusqu'à l'impossible (сокращенные до нельзя) et d'innombrables ligatures. Son intention à été de donner une idée générale du système, comme il convenait de le faire en tête d'un travail lexicographique: il y a parfaitement réussi.

Les remarques sur la prononciation japonaise demanderaient peut-être quelques légères rectifications. Les syllabes *ti* et *tou* ne manquent pas précisément au Nippon, et dans certaines parties de l'archipel les caractères チ *tsi* et ツ *tsou* n'ont pas d'autre prononciation. A la fin des mots, cette dernière syllabe sonne souvent comme un *t* ordinaire. La lettre *l* existe dans l'île de Kiou-Siou, ou du moins le son de l'*r* s'y rapproche de très près de la première de ces deux sémivoyelles. La syllabe *sou* se prononce souvent comme

s, notamment à la fin des mots, ou dans des cas analogues à la contraction euphonique du ل *lam* arabe, devant les consonnes dites *solaires;* mais la prononciation de cette lettre comme сы m'est absolument inconnue.

Le Dictionnaire japonais-russe de M. Gochkiévitch renferme approximativement 18,000 mots. Ce n'est assurément pas à beaucoup près le matériel nécessaire pour l'intelligence de toutes les branches de la littérature japonaise; c'est cependant assez pour mériter l'attention de la science et pour distinguer ce volume des essais de lexicographie antérieurement publiés. Le vocabulaire de M. Medhurst, avec lequel plus d'un orientaliste a cherché en vain à expliquer de petites phrases, ne renfermait que 6500 mots. Les vocabulaires des PP. de la Compagnie de Jésus étaient plus considérables, mais — ainsi qu'il a déjà été dit plus haut — tels qu'ils sont parvenus à nous, ils n'offrent qu'un très-médiocre secours pour l'interprétation des textes.

Après avoir pris une idée générale du Dictionnaire de M. Gochkiévitch, j'ai porté mon attention sur plusieurs branches de la lexicographie qui, lorsqu'il s'agit du Japon surtout, me paraissent d'une importance incontestable, — notamment le vocabulaire de l'histoire naturelle et le vocabulaire de la langue bouddhique.

L'histoire naturelle — principalement la botanique — a préoccupé avec raison M. Gochkiévitch, et son ouvrage renferme une série assez étendue de mots relatifs à cette science, de noms systématiques surtout, à côté desquels a été jointe la synonymie latine

ou européenne. Il faut regretter toutefois que, pour la botanique, le savant orientaliste n'ait guère eu recours qu'à la *Flora japonica* de M. von Siebold, ouvrage remarquable à plus d'un titre, mais qui n'a pas été achevé, et dans lequel l'élément linguistique n'occupe qu'une place fort étroite. A l'aide des herbiers japonais que nous possédons, avec les dénominations indigènes, on parvient à établir la plupart des synonymies de noms de plante mentionnés dans les livres, et cela surtout si l'on se sert du vocabulaire japonais intitulé *Bouts-bin-syok-meï*. Cet utile petit volume renferme environ 2500 synonymies chinoises et japonaises de noms d'histoire naturelle, et m'a généralement été très précieux pour mes études. Il existe d'autres livres du même genre, peut-être même des catalogues plus étendus et plus explicites, mais je ne crois pas qu'il en soit parvenu jusqu'à présent d'exemplaires dans les grandes bibliothèques de l'Europe.

La langue bouddhique japonaise ne présente pas moins d'intérêt pour les orientalistes; mais, avec le peu de ressources que nous possédons, il est bien difficile d'en donner un vocabulaire, même très-incomplet. Il est à regretter toutefois que M. Gochkiévitch n'ait pas cru devoir mentionner dans son Dictionnaire les exemples de ce genre que renferme le *Syo-gen-zi-kô*, grand lexique japonais, dont il a fait un fréquent usage en maintes autres circonstances. L'insertion d'un vocabulaire bouddhique dans un dictionnaire japonais européen est d'autant plus désirable, qu'il est aujourd'hui hors de doute que le Japon nous fournira de précieux matériaux pour l'explication des dogmes du grand réformateur indien et pour l'intelligence de la littéra-

ture qui s'y rattache. Le bouddhisme a été introduit au Japon par la Corée, ce qui revient à dire par la Chine. Il ne faut cependant pas en conclure que la littérature bouddhique du Japon ne se compose que d'un nombre plus ou moins considérable d'ouvrages tels que ceux qui pullulent en Chine dans toutes les bonzeries. Une foule de livres indiens et chinois, conservés dans les couvents japonais, sont à coup sûr introuvables aujourd'hui au Céleste-Empire et au Tibet, et il est à peu près hors de doute qu'il existe une littérature bouddhique purement japonaise d'origine, ce qui n'est pas sans importance, si l'on tient compte du témoignage des voyageurs les plus éclairés, suivant lesquels il existe dans le Nippon un bouddhisme *ascétique*, basé sur des principes de métaphysique aussi solides que profonds, et éminemment supérieur au bouddhisme vulgaire de la Chine et des autres parties de l'Asie orientale.

Je n'entreprendrai point d'appeler votre attention sur des détails d'interprétation pour lesquels M. Gochkiévitch et moi ne sommes pas absolument d'accord; de telles discussions m'entraîneraient trop loin, et d'ailleurs il est certains cas pour lesquels il serait impossible de rien arrêter quant à présent, les textes dont nous aurions besoin nous faisant généralement défaut.

Somme toute, M. Gochkiévitch a rendu un service incontestable aux lettres orientales en publiant l'ouvrage que vous avez bien voulu soumettre à mon examen, et si cet ouvrage ne renferme pas autant de mots qu'on aurait pu le désirer, si les explications qu'il donne sont parfois insuffisantes, on ne peut nier

qu'il ne soit très supérieur aux publications qui l'ont précédé. C'est assez dire qu'il mérite vos suffrages et vos bienveillants encouragements.

L. de Rosny.

(Tiré du Bulletin, T. V, pag. 1 — 7.)

$\frac{25\text{ Avril}}{7\text{ Mai}}$ 1862.

Sur les couvents arméniens d'Haghbat et de Sanahin, par M. Brosset.

Les deux grands monastères arméniens d'Haghbat et de Sanahin sont situés, le 1er dans le gouvernement de Tiflis, canton de Bortchala, entre la Bortchala ou Débéda, au N., et un petit ruisseau, au S., qui s'y jette par la rive droite; l'autre entre la même Débéda, au N., et au N.E. un ruisseau dit Astovadzadzna-Tzor, s'y jetant du même côté: une très faible distance sépare ces deux établissements religieux, dont les abbés avaient le titre d'évêques et même d'archevêques. Quant à l'étymologie des noms, Haghbat, pour Haghbapat (Հաղբատ p. Հաղբատպատ) pourrait signifier, si ce sont des mots d'origine arménienne, «enceinte de piéges ou enceint de piéges,» et Sanahin ասան Հին «antique chaudière;» mais rien de ce que l'on sait ne justifie ces explications d'une manière satisfaisante. Le P. Jean de Crimée, auteur de descriptions complètes de ces couvents, préparées pour l'impression, suppose, avec encore moins de vraisemblance, que Haghbat peut signifier «protégé de Dieu» (en arabe حق «le Vrai»); car l'association d'un nom ou plutôt d'un attribut de Dieu, suivant les idées mu-

sulmanes, avec un mot arménien, me paraît inadmissible.

Ils étaient autrefois remarquables, soit par leur richesse et par l'étendue de leur juridiction, soit comme fondations royales et renfermant les tombeaux de plusieurs rois Bagratides d'Arménie, des rois de Loré ou Corikians, Aghovans postérieurs, des premiers Mkhargrdzel, princes étrangers entrés au service de la Géorgie sous David-le-Réparateur, des Vatchoutants, leurs vassaux, et de beaucoup de grands personnages, Pahlavides, Sadounides, Hamazaspians-Mamiconians et autres. Les dates des inscriptions dont y sont couvertes de nombreuses églises, les croix, les tombes, les vases sacrés et ustensiles du culte, forment un trésor inépuisable pour l'histoire d'Arménie, depuis le X^e^ jusqu'au XIV^e^ s., trésor dont j'ai fait connaître une partie, dans une précédente Notice, rédigée pour un but spécial[1]), et dans les notes de l'Hist. de Géorgie.

On peut bien recueillir des renseignements épars, sur Haghbat et Sanahin, dans divers ouvrages, tels que l'Arménie ancienne, les Antiquités de l'Arménie et la géographie de l'Arménie moderne du P. Indjidj, ainsi que dans la Grande-Arménie du P. Alichan, et encore dans le cahier d'inscriptions arméniennes existant au Musée asiatique de l'Académie, ainsi que dans celui que m'a donné le baron Schilling, qui diffère peu du précédent: mais il n'existe, à ma connaissance, que deux descriptions ex-professo: l'une par le vartabied, aujourd'hui évêque, Sargis Dchalaliants, dans le

1) Bull. Scientif. N. 19, 20, 21; Additions et écl., Add. XVII, XIX.

1er vol. de son Voyage dans la Grande-Arménie, Tiflis, 1842; l'autre manuscrite, communiquée à l'Académie en novembre 1841, par M. Th. Kharganof, procureur du S.-Synode arméno-grégorien, celle même que j'offre maintenant au public studieux, ayant manqué de loisirs pour la faire imprimer alors, ainsi que j'y étais autorisé. Celle-ci a été rédigée en langue russe, elle porte le nom de l'archimandrite Hovhannès ou Jean de Crimée, membre du Synode arménien, et est accompagnée du texte même des inscriptions, non critiqué il est vrai, mais du moins intelligible et travaillé avec soin: Haghbat, 141 N.; Sanahin, 60 N. Le livre du P. Sargis n'en donne que 64 et 86; mon cahier d'inscriptions, 54 et 60, dont quelques-uns manquent réciproquement dans ces divers recueils.

Le travail du P. Jean de Crimée se compose de deux notices, non d'égal mérite, consacrées aux deux couvents. Celle relative à Haghbat est aussi complète que possible: description exacte de chaque localité; citation textuelle des inscriptions, avec indication de la place où elles se trouvent; explication, par voie de parenthèse ou de commentaire, dans le texte même, de plusieurs passages historiques et autres; traduction fidèle des textes arméniens, tout concourt à en rendre la lecture instructive, intéressante. L'autre, celle de Sanahin, contient principalement la liste chronologique des évêques-abbés de ce couvent: elle n'est pas moins bonne, au point de vue des inscriptions et des éclaircissements, mais la localité n'y est pas décrite avec la même étendue.

Au point de vue littéraire la rédaction du P. Jean de Crimée n'est peut-être pas entièrement sans re-

proches, elle sent fortement l'archaïsme, à ce qu'il semble, et n'aurait pas été admissible dans un sujet moins sérieux. Cependant il a fallu la respecter et n'y introduire que les modifications indispensables.

Par bonheur les descriptions du P. Sargis, quoique moins détaillées, moins précises, contrôlent, développent et appuient, en sens inverse, celles du savant archimandrite: la notice du P. Sargis, sur Haghbat, est assez maigre et n'offre que très peu de renseignements qui lui soient propres; celle sur Sanahin, au contraire, est fort développée et très curieuse. Ainsi, critiquant la première du P. Jean de Crimée, au moyen du texte imprimé du P. Sargis, et donnant en entier la seconde de celui-ci à côté du travail semblable du savant archimandrite, on est en état de fournir au lecteur deux expositions à-peu-près complètes.

Quant aux inscriptions, nos copies sont loin d'être identiques, et toutes, mais surtout celle du P. Jean portent les traces de vigoureux remaniments, sans discussion à l'appui; je regrette de dire qu'il est souvent impossible de faire usage de celles du P. Sargis, telles qu'elles sont imprimées, sauf les dates. Les variantes de ma copie et de celle du Musée asiatique, comparées à l'ouvrage du P. Sargis et à la rédaction, infiniment plus correcte, adoptée par le P. Jean de Crimée, sont de deux sortes: les unes purement philologiques, peuvent dans une certaine mesure être passées sous silence, bien qu'elles soient la preuve irrécusable d'un défaut d'exactitude, de l'un ou de l'autre côté; il n'en est pas de même des autres, qui sont des additions ou des omissions, et qui influent fortement, soit sur la forme des noms propres, soit

$\frac{7}{19}$ Februar 1862.

De arabica Novi Testamenti versione, in Imperiali Bibliotheca publica Petropolitana asservata, disseruit B. Dorn, S. S. Theol. D.

Ich habe die Ehre der Classe eine aus mehreren Gründen noch nicht ganz vollendete Abhandlung über einen Theil einer merkwürdigen nestorianischen arabischen Übersetzung des Neuen Testaments, welchen Hr. Prof. Tischendorf von seinen Reisen im Morgenlande in d. J. 1853 u. 1859 mitgebracht hat, und welcher jetzt der hiesigen Kaiserl. öffentlichen Bibliothek angehört, vorzulegen. Die Übersetzung hat nicht verfehlt die Aufmerksamkeit der Erklärer des N. T. auf sich zu ziehen; s. F. Delitzsch, Commentar zum Briefe an die Hebräer. Leipzig 1857, S. 764.

Die kostbare Handschrift ist i. J. 279 = 892 geschrieben; s. Fleischer, Zeitschr. d. D. m. Gesellsch. Bd. VIII, S. 584 u. Bd. XV, S. 385 u. 812.

In ihrem jetzigen Umfange enthält die Handschrift 225 Blätter und folgende N. T.-Schriften: *Römer*, I — IX, v. 2. 1 *Corinth.* IX, 5 — 13. XI, 17 — 25. XII, 2 u. s. w. bis zu dem Briefe an die Hebräer einschl. welcher ganz da ist.

Der Eintheilung nach zerfällt der Text in 55 Ab-

schnitte (sing.) اصحاع; bei dem zweiten: *Röm.* II, 7 (Erpen.) — III, 26, dritten: *Röm.* III, 27 — V, 11, so wie bei dem einundzwanzigsten, neunundzwanzigsten und dreiundfünfzigsten finden wir الصحاع statt الاصحاع.

Als Probe der Übersetzung gedenke ich die Briefe an die Philipper, Colosser und den ersten und zweiten Brief an die Thessalonicher und vielleicht auch noch einige andere zu veröffentlichen, und hoffe dass trotz der gelehrten Mittheilungen der beiden oben genannten Gelehrten die vorliegende Abhandlung doch noch Manches enthalten wird, was den Exegeten nicht unwillkommen sein dürfte.

(Aus dem Bulletin, T. V, pag. 105.)

principalement sur le sens. Quant aux dates, les écarts entre nos quatre copies sont excessivement rares.

Voici, à cette égard, la marche que j'ai cru devoir suivre. Afin de ne pas avoir à remanier en entier le travail de Jean de Crimée, je me suis contenté d'indiquer sous chaque N. les différences les plus essentielles de rédaction, i. e. celles qui modifient gravement le sens et altèrent les noms propres. Les autres, qui ne sont que plus ou moins correctes, ont été omises, car je n'ai aucun moyen de remonter à la source ou aux originaux.

A ce propos il n'est pas inutile de dire que les textes épigraphiques tracés sur les monuments arméniens sont ordinairement en lettres capitales, avec plus ou moins de ligatures. Ces dernières n'offrent pas de grandes difficultés au lecteur, quand il s'agit des mots ordinaires, et que les pierres sont bien conservées: pour déchiffrer les noms propres, au contraire, il ne suffit pas d'être arménien ou arméniste, outre une connaissance raisonnable des choses du pays, il faut encore des notions étendues d'histoire, afin de pouvoir comparer les noms avec les dates, s'il s'agit de personnages connus, un coup-d'oeil sûr et du bonheur dans les autres cas. En effet les monogrammes arméniens, surtout si la pierre est endommagée, peuvent souvent se prêter à des lectures différentes, comme Siméon, Léon; Margar, Makar; Angékias, Papaks.... Ensuite la définition des places occupées par les inscriptions n'est pas toujours facile à faire, ni concordante sous la plume de diverses personnes, ayant chacune leur point de vue. On en a un exemple frappant dans la description du couvent de

Harhidjavank, où le P. Abel nomme clocher ce que le P. Chakhathounof appelle église extérieure. Ayant confronté et trouvé conformes à ces données les indications de localités fournies par le P. Jean de Crimée, et celles des deux copies manuscrites, ainsi que l'imprimé du P. Sargis, j'ai cru ne pas devoir, à l'ordinaire, surcharger la présente publication de notes purement locales, différant seulement en apparence. Je n'ai donc relevé les indications des manuscrits qu'en cas de silence de la part de notre auteur principal. [2])

Ayant en outre éprouvé de graves difficultés relativement à la détermination et à la chronologie de deux personnages notables, mentionnés dans nos inscriptions, j'ai dû me livrer à un travail particulier, dont j'offre ici les résultats.

—

Recherches spéciales sur l'émir Kourd, de Sasoun, et sur l'atabek Sadoun, personnages arméniens des XII^e^ et XIII^e^ s.

La présente Notice est consacrée à des recherches sur deux personnages considérables, que les inscriptions arméniennes nous font connaître d'une manière imparfaite, et sur lesquels l'histoire de Géorgie et d'Arménie n'est pas suffisamment explicite pour qu'on ait pu éviter des erreurs graves à leur sujet: l'émir Kourd, de Sasoun, et l'atabek Sadoun.

Kourd ՔՈՒՐԴ, comme nom propre d'homme, Kourth ՔՈՒՐԹ suivant une mauvaise orthographe moderne,

2) V. Bull. de l'Acad. t. IV, p. 504 et passim.

se rencontre assez fréquemment chez les Arméniens, au moyen-âge. On le trouve d'abord au IX^e^ s., à la fin de la première époque de la dynastie siounienne[3]). Plus tard il se montre, surtout au XII^e^ et au XIII^e^ s., dans les inscriptions d'Haghbat et de Sanahin, porté par des personnages sans grande notoriété; il revient depuis lors à-chaque génération, dans la famille des Hamazaspians et surtout dans celle des Vatchoutants, dont le P. Chahkhathounof a reproduit de nombreuses inscriptions dans le 2^d^ volume de sa Description d'Edchmiadzin: on sait que ces derniers étaient les lieutenants de la famille Mkhargrdzélidzé, dans ses fiefs, situés entre Loré et Ani. Bien que plusieurs des personnages que l'on a ici en vue soient voisins de l'époque dont nous nous occupons, aucun d'eux n'est qualifié dans les textes du titre d'émir ամիր.

Pour approcher de la solution que nous cherchons, la détermination de l'émir Kourd, mentionné dans la description d'Haghbat, il faut recourir, d'une part à 3 inscriptions, dont une de ce couvent, une de Sanahin, une de Khoutha-Vank, dans la Siounie; de l'autre, à un texte fort explicite, mais malheureusement tout-à-fait isolé, de l'historien Kiracos, vivant au XIII^e^ s., et à quelques maigres renseignements, fournis par Vardan et par Malakia-le-Moine, de la même époque.

A Sanahin, inscr. J. 6; S. 43, p. 31; Sch. 29.[4])

3) Du reste, tous les personnages mentionnés dans les inscriptions ne sont pas importants, ni historiquement connus aujourd'hui, mais quelques-uns peuvent le devenir par des publications ultérieures. Je ne m'arrêterai donc, dès-à-présent, qu'à ceux qui ont figuré dans l'histoire de Géorgie ou dans celle d'Arménie.

4) L'abréviation J. désigne la copie de Jean de Crimée, S. celle

«En 630 — 1181, au temps du roi victorieux Géorgé[5]), sous l'amir-spasalar Sargis et ses fils Zakaré et Ivané, sous l'émir Kourd, moi Hovhannès, supérieur de ce saint couvent, j'ai construit [avec l'assistance de l'émir-Kourd, du grand vartabied Grigor et du Christ divin[6]], cette église et le porche, depuis le fondement . . . .»

Je ne citerai la fin de ce texte, que pour montrer quelles altérations les copistes y sont introduites.

S. *շինեցի . . . . . զ.աւիթս մեծաւ յուսով, աշխատակից և եղբարցս՝* [7]) *[զՏայր Յովհաննես զարժանին ամ աւրհնութե (ունելով* [8])]. *զի յաւուրս սոցա կրկին ազատեցան եկեղեցիքս* [9]) *յամ հարկէ. յիշեցէք ի Քրիստոս ։*

«Я соорудилъ . . . . также придѣлъ, при содѣйствіи блаженной памяти отца Юанеса, во время коихъ щастливо освобождены паки церкви сіи отъ всѣхъ податей; упомяните во Христѣ.»

La traduction complète de ce passage serait donc: «J'ai bâti . . . . aussi le portique; souvenez-vous des frères mes collaborateurs et du P. Hohannès, digne de toute bénédiction; car de leur temps nos églises

---

du P. Sargis Dchalaliants, Sch. celle du baron Schilling, m'appartenant.

5) Copie Sch. Kiouriké.

6) Tout ce qui est entre [] est omis dans les copies J. et S.

7) S. *զաշխատակից զեղբայրս յիշեցէք՝ զի յաւուրս սç ազատեցաւ եկեղեցիք մեր յամ հարկէ ։* rien de plus. «Souvenez-vous des frères qui ont partagé mes travaux; car de leur temps nos églises *ont* été délivrées de tout impôt.» Sch.

8) Tout ce qui est entre [] est omis dans la copie S., et la parenthèse est ajoutée par la copie J., tellement que la copie Sch. est la plus complète, sans que l'on puisse assurer qu'elle est exacte.

9) Sch. *հաստատեցաք և ազատեցաք զեկեղեցիս.*

ont été de nouveau affranchies de tout impôt;» ou, suivant la copie Sch. «nous avons confirmé et affranchi les églises . . . .» Certainement la valeur historique de l'inscription reste la même, avec et malgré les variantes de rédaction, mais le sens en est fortement modifié à la fin.

A Haghbat, J. 94; S. 60; Sch. 44.

Tombe portant ces mots: «Kourd émir.»

A Khoutha-Vank. N. 2, S. t. II, p. 199; v. Addit. et écl. p. 341.

«. . . . Moi Arzou-Khathoun, fille du grand prince des princes Kourd et épouse de Vakhthanc, de race royale, maître de Hatherk et de tout le Khatchen-Supérieur, j'ai construit avec grande confiance cette sainte cathédrale, dans le lieu du repos de mon mari et de mes enfants, de mon fils aîné Hasan et de Grigor, morts par la volonté de Dieu, à la moitié de leurs jours . . . . En 663 — 1214.»

Voici maintenant les témoignages historiques.

Kiracos, p. 121; Add. et écl. p. 421.

Parlant du vartabied Mkhithar-Goch, célèbre au XII[e] s. par sa piété et par sa science, et qui † en 1213, Kiracos dit que ce personnage se rendit (vers la fin du XII[e] s.), à Carin ou Erzroum, auprès d'un prince chrétien, nommé Kourd, qui s'était retiré là, mécontent du roi de Géorgie, mais qui revint plus tard, dans son patrimoine de Caïan et de Mahcanaberd. La reine Thamar, non satisfaite de le combler d'honneurs, lui rendit ses domaines et y en ajouta beaucoup d'autres [10]). Notre historien continue: «...

10) J'ai rectifié l'orthographe d'après un autre passage, p. 232; seu-

(Քուրդ) է հայր Սադունին և Դաւթի, պապ Շէր-բարիոքին՝ հօր Սադունին; les mots depuis և Դաւ-թի manquent au manuscrit du Mus. as. p. 97, mais la nécessité en est justifiée par deux autres passages, p. 125 et 232. «Il (Kourd) est père de Sadoun et de David, et grand-père de Cherbariok ou Cherbarok, père de Sadoun.» Plus bas l'auteur ajoute, que Mkhithar construisit le couvent de Nor-Gétic avec l'assistance de . . . . David et de Sadoun, fils de Kourd[11]), dont la fille, Arzou-Khathoun, celle mentionnée dans l'inscription de Khoutha-Vank, était mariée à Vakhtanc, prince de Khatchen. C'est là tout ce que nous connaissons relativement à l'émir Kourd, d'où résulte pour le moment la généalogie suivante:

Kourd, vivant en 1181;
sa soeur avait épousé le généralissime géorgien
Sargis 1er Mkhargrdzel.

David. — Sadoun. — Arzou-Khathoun, mariée à Vakhtanc, seigneur du Khatchen-Supérieur.

Sadoun.
|
Cherbarok.
|
Sadoun.

Vu la proximité des temps et des lieux, je regarde comme constatée l'identité de l'émir, grand prince des princes Kourd, constructeur de la cathédrale de Sanahin, avec le prince chrétien Kourd, mentionné par Kiracos, possessionné à Caïan et à Mahcanaberd, beau-

lement il me reste du doute au sujet de Cherbarok ou Cherbariok, personnage parfaitement inconnu. Le nom de Cherbarok est tellement rare en Arménie, que j'en ignore la vraie orthographe. On le rencontrera pourtant dans la 26e inscr. de Sanahin, écrit par le P. J. Շէրբարք, au gén. Շէրբարքին par S., t. I, p. 19, en 671 — 1222.

11) La mauvaise orthographe de ce nom, au génitif Քրթին, est cause que j'ai mal traduit ce passage, Addit. et écl. p. 422.

frère de Sargis I Mkhargrdzel, père de David, de Sadoun et d'Arzou-Khathoun, et avec l'émir Kourd enterré à Haghbat.

J'ai eu quelquefois la pensée que les mots ի քրդազգէ «de race courde,» que j'ai signalés dans ma traduction du passage de Vardan relatif aux ancêtres des princes Zakaré et Ivané[12]), peuvent se traduire «de la famille de Kourd;» car il me semblait bien extraordinaire de voir un Kourde indigène entrer au service de la Géorgie, au commencement du XII^e s., et y fonder une famille puissante par son influence durant presque deux cents ans. Mais outre que le P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. III, p. 149, admet une telle interprétation; que M. Emin, dans sa Всеобщая ист. Вардана, p. 169, traduit «курдскіе переселенцы,» j'ai vu chez Kiracos, p. 94: որք հատուածեալք ի Քրդաց ի Բաբիրական խէլէն....[13]) et chez Vardan: հաւատացին ի Քրիստոս...... «qui s'étant séparés des Kourdes, à Babiracan-Khélé ..... crurent dans le Christ;» ces passages significatifs font voir clairement que les Mkhargrdzélidzé, soi-disant descendants d'Artaxerxe Longue-Main, suivant les Annales géorgiennes, étaient ou païens ou musulmans avant de passer au service des rois Bagratides d'Arménie, et qu'ainsi ils ne pouvaient être de la race de l'émir Kourd, dont nous cherchons la trace historique.

Quant à Mahcanaberd, dont Kourd était possesseur, j'en ignore absolument la situation, car ce lieu n'est nommé qu'ici, dans l'histoire, et est devenu

---

12) Addit. et écl. p. 267.

13) Babiran-Khélé, dans le Kourdistan, patrie de l'ancêtre des Mkhargrdzel, ne m'est pas connue.

l'origine du titre de Mancaberdel, dont les Annales géorgiennes accompagnent, ainsi qu'on le verra plus bas, le nom de Sadoun atabek. Seulement je pense que cette place devait être quelque part, dans la province de Gougark ou d'Artsakh, puisqu'avec celle de Caïan, sise entre Haghbat et Sanahin, elle faisait partie du domaine de Kourd. Le P. Indjidj, Arménie anc., p. 526, exprime le même doute que moi à ce sujet, faute de renseignements.

En ce qui regarde Sadoun, ce nom est bien moins fréquent dans l'histoire d'Arménie que celui de Kourd.

Je le trouve pour la première fois chez Vardan, Всеобщ. ист. p. 155. Là il est dit qu'après avoir pris la ville d'Ani, en 610 — 1161, le roi Giorgi, III[e] du nom en Géorgie, la confia à un certain Sathoun Սա-թուն, lis. Sadoun Սադուն, personnage dont l'historien n'a pas parlé jusque-là et ne dit rien par la suite. Bientôt le roi, par méfiance, le priva de son commandement et mit en sa place Ivané Orbélian, seul, suivant Et. de Siounie, ch. 66, t. II, p. 127 de l'édition de Paris, assisté d'après l'Hist. de Géorgie, p. 387, de Sargis Mkhargrdzélidzé, issu de Zakaré, fils d'Avag-Sargis, fils de Khosrov, l'ancêtre connu de la famille. Sadoun passa chez Ildigouz, se fit musulman et périt misérablement, peu après. Je ne suis pas éloigné de croire que ce Sadoun soit le père de l'émir Kourd, et que la cause inexpliquée du mécontentement de ce dernier contre le roi de Géorgie ait été le mauvais traitement fait à Sadoun par Giorgi III. La remarque, que Kourd, vivant à Carin lorsque Mkhithar Goch vint l'y trouver, était un prince chrétien, me paraît en connexion avec l'abjuration de Sadoun, et

d'ailleurs le retour du même nom, après une génération, est chose fort ordinaire dans les familles géorgiennes et arméniennes.

Après le Sadoun d'Ani, qui paraît être mort en 1162, viennent chronologiquement les princes de même nom, fils et arrière-petit-fils de l'émir Kourd, suivant le dire de Kiracos.

Si je ne me suis pas trompé précédemment, nous allons retrouver dans nos inscriptions le dernier de ces personnages, sous le titre d'atabek Sadoun.

Une inscription, à Haghbat, J. N. 52, mentionne, en 622 — 1273, «le prince Sadoun,» ou, suivant les copies Sch. N. 18, et S. p. 70, «l'atabek amir-spasàlar Sadoun, et ses fils,» comme vivant alors.

En outre, suivant l'historien Kiracos, p. 149, Tchaghatha-Noïn s'étant présenté en 1237 sous les murs de Loré, Chahanchah, fils du généralissime Zakaré, qui en était le maître, s'enfuit avec sa femme et ses enfants, laissant la ville et ses trésors à la garde de son beau-père, qui fut tué lors de l'entrée des Mongols dans la place. L'historien, non plus que Tchamitch, t. III, p. 211, ne nomme pas le beau-père de Chahanchah; c'est moi qui, dans mes extraits, Hist. de Gé. p. 514, n. 4, et Addit. et écl. p. 425, ai cru devoir suppléer ici le nom de Sadoun et de sa prétendue fille Nazovd, mariée à Chahanchah, on va voir d'après quelles autorités, mais j'ai été induit en erreur.

C'est ici une des plus graves difficultés de mon travail, et je dois entrer dans de grands détails, pour faire voir combien nos inscriptions sont obscures, avant la critique.

A Haghbat, J. N. 69; S. 2; Sch. 8, se trouve cette inscription, sans date.

կամաւն ամենակալին Ա͞յ Հօր և Որդւոյ և Հոգւոյն Ս͞րբոյ, ես Մխարգրձէլ[14]) Շահնշահ[15]) որդի Զաքարիայի և ամուսին իմ Նազովդ[16]) դուստր աթաբէգ Սադունին, և մեր ըստ նախնեաց[17]) մերոց միաբանեցաք և տուաք[18]) . . . ոչ սպիտակ Ս͞ի նշանիս մամագին ամ տարի և եկեղեցւոյս նախատանի և կանթեղք արծաթիք[19]) վասն արևշատութե Խուանէի հօրեղբօր[20]) վմոյ, և որդւոց մերոց, և ծնօղաց և մեզ. և մեր խնդիր այս է յեպիսկոպոսէն և ի միաբանիցս՝ որ վարդավառին շաբաթն Նշ͞ և կիւրակէն ինձ[21]) ժամանեն յամ եկեղեցիքս. կատարողք աւհ͞նին յԱ͞յ, և զխափանողքն դատէ Քս͞ Ա͞ծ։

Sans les variantes, rien ne serait plus facile que la traduction de ce texte; je souligne les mots à variante importante.

«Par la volonté du Dieu tout-puissant, Père, Fils et S.-Esprit, moi Mkhargrdzel Chahnchah[22]), *fils de Za-*

14) Copie Sch. *Շահնշահին որդւոյ զ . . . . .*

15) S. *Մխարգրձէլ որդի Շահնշահի մեծին Զաքարիայի . . . .*

16) S. *Ննա՝ դուստր աթաբէգին Գրիգորոյ . . . .*

17) S. *սահմանեաց . . . .*

18) Sch. *ի յօդոյ ու մուղադային և . . . .*

S. *յաւանդանոց մուղադայ ո͞ սպիտակ* «600 blancs.»

19) S. *արծաթի* . . . . et la fin de l'inscription manque.

20) Sch. *եղբօր.*

21) Sch. *ա͞յ և կիւրակէին ժամ͞ ինձ առնեն. ամէն։*

22) La première variante Sch. ne peut être traduite grammaticalement.

karia[23]), et mon épouse *Nazovd*, fille de l'atabek *Sadoun*[24]), à l'exemple de nos ancêtres, nous nous sommes affiliés et avons donné . . . .[25]) 1300 blancs pour la cire annuelle de Sourb-Nchan, une chape pour l'église, des flambeaux d'argent, pour la longévité de mon *oncle paternel* Ivané[26]), de nos fils, de nos parents et de nous; nous demandons à l'évêque et aux frères de célébrer la messe dans toutes les églises, pour eux le samedi de la Transfiguration, pour nous le dimanche. Ceux qui l'accomplissent sont bénis de Dieu, ceux qui s'y opposent, le Christ divin les jugera.»

Voici ce qui résulte

du texte J.		du texte S.
Zakaria.	Ivané, encore vivant.	Zakaria-le-Grand.
|		|
Chahanchah, marié à Nazovd, fille de l'atabek Sadoun.	Sch. Ivané, frère de Chahanchah.	Chahanchah.
		|
		Mkhargrdzel, marié à Anna, fille de l'atabek Grigor.

L'absence de date est fâcheuse, car Ivané, frère du

23) S. «Moi Mkhargrdzel, *fils de Chahanchah*, du grand Zakaria;» il n'y a pas de sens, à moins de suppléer le mot *fils* après Chahanchah.

24) S. «Mon épouse Anna, fille de l'atabek Grigor;» un émir Grigor, enterré à Haghbat (J. N. 95; S. 59; Sch. N. 45), est mentionné encore chez le P. Sargis, t. I, p. 107: au bas du village de Martz, il se trouve une croix avec inscription, sans date, érigée «par Constand, fils de l'émir Grigor, sous le règne de Lacha,» Giorgi IV, fils de Thamar, qui mourut en 1222. Cette variante décisive, si toutefois elle doit être admise, ne pouvait m'être connue en 1842, lors de la publication de ma Notice sur Haghbat et Sanahin, puisque l'ouvrage du P. Sargis n'a paru qu'en cette année même, à Tiflis.

25) La variante Sch. ne donne aucun sens.

S. «Nous avons donné à la sacristie, lis. յաւանդատուն, Moughada, 600 blancs;» sens à peine intelligible grammaticalement.

26) Sch. «de mon *frère* Ivané.»

généralissime Zakaria, mourut en 1227 ou 1229. En tout cas, il devient facile maintenant de s'expliquer comment j'ai pu attribuer à Chahanchah I une femme nommée Nazovd, fille de l'atabek Sadoun. Maintenant j'entrevois que Nazovd ou Nazod pourrait-être la même personne qu'Anna, et que le père de celle-ci était peut-être cet atabec Grigor, enterré à Haghbat, mais dont le nom, parfaitement inconnu, ne se trouve que dans l'inscription rapportée plus haut, et ce dans la seule copie imprimée par le P. Sargis, qui ne peut avoir imaginé sans cause les noms d'*Anna* et de *Grigor*, tandis qu'une correction a pu être suggérée au P. Jean de Crimée par d'autres matériaux, que l'on va voir.

A Sanahin — manque à J. de Crimée; S. 17; Sch. 7.

Նա սպասալար Աղխարդնէլ՝ որդի Շահնշահի, յայս ժամու զի սա էր զամիր շահր և զերկիրս աւերեալ [27]), դիւան քսու զտեղս սնամիտ, գտանք [28]) որ ի մուհասլաց և առաջնորդէ և այլ հարկէ ավերած էր, զեկեղեցիս փակած [29]): զայս խաւարս տեսաք, մահու չափ տրտմեցաք, որ աւագ զտոկին զվարդապետներն քաշհին [30]) արարեալ, և այլ շատ նախատինք:

Նա արդ ես ամիրսպասալար Աղխորդնէլս [31]), և հազովդ ամուսին իմ [32]) եկի ի վանքս, և ուխտ ե-

27) S. յայս ժամ զերկիր աւերեալ էր զամիրշարար, ce nom de Ghamirchahr ou Ghamircharar ne rappelle rien de connu.

28) S. եկի ի վանքս գտոզան գդուանք որ ....

29) S. և զեկեղեցիքս աւերած զ....

30) S. քաշհին արել.

31) S. aj. և այլ ազգականք.

32) S. ամուսին իմ Վանանէ եկինք, ուխտ տուաք.

դաք Ս՟յ և Ս՟ճածնիս [33]), և տուաք մեր պապուն դնեալ Օձուն գեղ և մեր գեղն և փորեցաք արձանագիրս, և զեկեղեցիքս ազատեցաք հարկէ՝ որ այնուհետև ոչ մուհաալի և ոչ հարկապահանջ [34]) Սանահինի չմտանէ. և այլ [35]) բանիւս ևս արձակեցաք զմիաբանքս, և միատեղ ժողովեալ հաստատեցաք որ մեզ տուաք, կամ մեզ կամ եղբարց, կամ ազգէ վանիցս մեր, կամ այլ ով ոք զնա հանել ջանայ, Ս՟յ դաւանութե [36]) որոշեալ լիցի ընդ օձնին և ընդ Նեռին, ընդ Յուդայի և ընդ խաչահանուացն, ընդ հերձուածողացն և ընդ տ՟ն նզովեալ և անիծեալ եղիցի. որ զեդեալ զմեր ուխտն խափանէ, և առաջնորդ սբ ուխտիս հայր Կիրակոս և միաբանք Ս՟ճասէր պարոնաց զհոգևոր պարգևս պատարագ յատուկ ն՟ն անուն: Ս՟մէն.: Թիւս չկէ: 764 — 1315. [37])

Avec et sans variantes, ce texte est à-peu-près intraduisible et inintelligible, au point de vue grammatical, à celui des noms propres et de la date.

D'après le texte Sch. — d'après S.

D'après le texte Sch.

O donateur du village d'Otzoun.
|
Chahnchah.
|
Mkhargrdzel,
amir-spasalar, marié
à Nazovd.

d'après S.

Avag, marié à Aspha,
remplace ici l'aïeul anonyme de la copie Sch.
|
Chahnchah.
|
Mkhargrdzel,
amir-spasalar, marié
à Vanané.

---

33) S. և մեր պարօն Ս՟ւագին և ամուսին Ս՟սփային, au lieu de և տուաք . . . . արձանագիրս.

34) S. jusqu'au point, այլ հարկ Սանահինէս կտան.

35) S. jusqu'à ժողովեալ. բանիս կարգեցինք միաբանք յետոյ ժ . . . .

36) S. արքայութենէ.

37) S. չխթ. 749 — 1300.

Je dois encore ajouter ce commencement d'inscription, au couvent d'Hoghartzin; Sargis, t. I, p. 135.

«Par la volonté de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, moi Mkhargrdzel, fils dè Chahanchah, fils du grand Zakaré . . . .,» rien de plus.

Après ces matériaux douteux, en voici d'absolument concluants et irréfragables.

Au couvent de Kober (V. mon 6e Rapp. p. 137, 138), on lit des inscriptions, dont voici la substance:

«En 6896 — 1292, N., fils du chef des adjudants royaux Chahanchah, moine sous le nom de Giorgi, restaura le couvent.

«En 6899 — 1295, Mkhargrdzel, fils du chef des adjudants royaux Chahanchah, et son épouse Vanané, fille de l'atabek amir-spasalar Sadoun, a bâti le clocher.»

Ici les noms propres et les dates ne laissent aucun doute. On sait d'ailleurs que Chahanchah 1er, fils de Zakaria II, étant mort en 1261, fut enterré au couvent de Kober; Kiracos p. 237; Tcham. III, 260; Hist. de Gé. p. 568. Voilà pourquoi notre Mkhargrdzel a restauré ce couvent.

Maintenant donnons le sens, sinon la traduction de l'inscription 7 de Sanahin, de la copie Sch.

«L'amir-spasalar Mkhargrdzel, fils de Chahanchah, étant venu à Sanahin, en 1300 ou 1315, avec son épouse *Vanané*[38]), et ayant trouvé le pays ravagé par Ghamir-Chahr (?), les églises fermées, confirme au couvent la donation du village d'Otzoun, faite par son grand-père[39]), et affranchit les églises de tout impôt.»

38) Nazovd, selon la copie S.

39) Par Avag et son épouse Aspha, copie S.

Il résulte clairement delà, qu'un Mkhargrdzel et sa femme Vanané [40]), fille de l'atabek Sadoun, ont réparé le couvent de Kober en 1292 et 1295 et affranchi Sanahin de tout impôt, en 1300 ou 1315.

Maintenant, qui est ce Mkhargrdzel, ou Chahanchah Mkhargrdzel; Vanané et Nazovd sont-elles la même personne; Anna et son père Grigor ont-ils réellement existé autrement que dans l'idée du P. Sargis, ou bien Anna est-elle identique avec Vanané, et Chahanchah Mkhargrdzel diffère-t-il de Mkhargrdzel tout court?

Je doute fort qu'avec nos matériaux il soit possible de résoudre absolument ces questions, mais je vais proposer mes conjectures.

La généalogie des Mkhargrdzélidzé (V. Add. et écl. p. 362), appuyée sur des passages des Annales, que j'ai vérifiés de nouveau, montre la série suivante:

Zakaria II, † 1212.

Chanché ou Chahanchah 1er, † 1261.

Zakaria III, † en 1261. — Ivané II.

Chahanchah II.

Mkhargrdzel, vivant en 1292 et 1300 ou 1315.

Le beau-père inconnu de Chahanchah 1er meurt en 1237, à la prise de Loré; Ivané, père de Chahanchah II, vivait encore en 1284, lors de l'avénement d'Arghoun, Hist. de Gé. p. 600; son fils Chahanchah II est mentionné dans l'Hist. de Gé. p. 623 et p. 642, sous

40) Nazovd, suivant la copie J. de l'inscr. 69 de Haghbat; Anna, fille de l'émir Grigor, suivant la copie S.

le règne d'Oldjaïtou, vers l'an 1312: il n'est rien dit là de Mkhargrdzel tout court.

1° Les dates prouvent donc que Chahanchah 1er n'a rien de commun avec Vanané, mais rien n'empêche qu'Anna, fille de Grigor, n'ait été son épouse, si la variante du P. Sargis est bonne; étant fils de Zakaria II, il pouvait nommer Ivané 1er «mon oncle paternel.»

2° Les inscriptions de Kober nous montrent que Vanané[41]) était mariée non à un Chahanchah, mais à Mkhargrdzel, fils de Chahanchah, de Chahanchah II, fils d'Ivané II, suivant les Annales géorgiennes, et qu'elle était réellement fille de l'atabek Sadoun, car il n'y a pas de variantes des inscriptions géorgiennes, qui sont parfaitement dignes de confiance.

3° Les tableaux généalogiques nous font voir que parfois les dames arméniennes et notamment les quatre filles de Sargis 1er portaient deux noms: l'un, le vrai, l'autre, sobriquet mignon, ի զգուանաց, usité en famille, n'ayant souvent entre eux aucune espèce d'analogie. On pourrait citer, d'après les auteurs arméniens, des dixaines d'exemples de ce fait. Dans un pareil cas, s'il n'existe pas de témoignage précis, l'identification est excessivement difficile; pour le présent, nous devons chercher si Nazovd est l'équivalant d'Anna ou de Vanané, ou vice-versâ: je me regarde comme formellement hors d'état de décider cette question, en connaissance de cause, et m'en tiens aux trois faits acquis.

41) Nazovd, suivant la copie Sch. de l'inscr. 7 de Sanahin.

Chahanchah 1er, † en 1261; enterré
à Kober; marié à Anna, fille de Grigor?

Ivané II, vivant en 1284.

Chahanchah II, vivant en 1312.

Mkhargrdzel, vivant en 1292—1315;
marié à Vanané, fille de l'atabek Sadoun.

Une conséquence de ceci, très fâcheuse pour moi, est que je dois m'être fortement trompé, faute de renseignements précis:

1° En confondant Chahanchah I avec son petit-fils.

2° En suppléant de moi-même le nom de Sadoun, soi-disant père de la femme de Chahanchah 1er.

3° En confondant Anna, peut-être femme de Chahanchah 1er, si la variante du P. Sargis est bonne, avec Nazovd ou Vanané, femme de Mkhargrdzel.

Quant à Sadoun, si le beau-père de Chahanchah 1er n'était pas le fils de l'émir Kourd; si Sadoun, père de Vanané ou Nazovd (?), n'est pas celui mentionné à tort dans l'inscription 69 d'Haghbat, n'est-il pas du moins celui nommé en 1273, dans l'inscription 52 d'Haghbat; celui mentionné par Malakia-le-Moine comme petit-fils de Kourd, qui devint, en 1282, l'atabek géorgien Sathoun Mancaberdel, et qui était le père de la femme de Mkhargrdzel, fils de Chahanchah II? la réponse affirmative ne me paraît plus douteuse.

Les Annales géorgiennes ne désignent pas l'atabek Sathoun, notre Sadoun, autrement que par l'épitèthe de Mancaberdel, sans dire quels étaient ses père et mère, sa famille et la position du fort d'où dérive son titre, sans doute ce Mahcanaberd mentionné plus haut, dans cette Notice, comme appartenant à l'émir-

Kourd; v. Hist. de Gé. p. 554 et notes. C'est ce Sadoun qui se battit contre le lutteur d'Houlagou, qui fut nommé atabek par le roi Dimitri II, en 1282 [42]), et mourut peu après, laissant un fils, Khouthlou-Bougha, qui hérita de son influence et de son titre d'atabek, sous le roi Wakhtang II. Suivant Malakia-le-Moine, Add. et écl. p. 454, il était de la famille ardzrounienne et, p. 456, petit-fils de l'émir Kourd «de Sasoun;» descendant de Vigen Mamiconian, suivant le dire de Tchamitch, t. III, p. 257. J'ignore comment Tchamitch peut concilier cette double descendance, mais en tout cas voici à ce sujet le texte même de Kiracos, p. 232:

Եւ ամրագոյն երկիր Սասնոյ եկին ի հնազանդութիւն ծառայութեան թաթարին, ապստամբեալք յիշխանն Սադոն (lis. Սադուն), որդի Շերբարոքին, ի թոռն Սադունին, քրիստոնեայ հաւատով և բարի գործով, և մեծ պատուով առ Հուլաւոյն. զի այր անձնեայ և քաջամարտիկ էր, մինչ զի ընդ առաջին աթխոյեանիցն կարգեալ էր զնա Հուլաւուն. սմա եառ զգաւառն Սասնոյ:

Ce passage complète celui, cité précédemment, p. 122 de Kiracos; on y voit que l'émir-atabek Sadoun était fils de Cherbarok, fils de Sadoun, fils de l'émir Kourd, et que le titre «Kourd, de Sasoun,» vient de ce que les Mamiconians, ses ancêtres, avaient occupé ce pays au XII[e] s.

«Le pays très fort de Sasoun fit sa soumission

---

42) Le grand prince-atabek Sadoun est encore mentionné dans une inscription, sans date, de l'église de Macaravank, chez le P. Sargis, t. I, p. 152, et dans l'inscription 30 J. d'Haghbat, en 1280: «sous le commandement de l'atabek Sadoun . . .»

30 Mai / 11 Juni 1862.

Über die hohen Zahlen der Buddhisten, von A. Schiefner.

Der von Albrecht Weber im September 1860 in der Orientalisten-Versammlung zu Braunschweig gehaltene und dann in der Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschaft Bd. XV S. 132 — 140 abgedruckte Vortrag «Vedische Angaben über Zeittheilung und hohe Zahlen» veranlasst mich eine kurze Nachricht über die hohen Zahlen, welche namentlich bei den nördlichen Buddhisten vorkommen, zu geben. Hiebei halte ich mich zunächst an das im 123sten Bande der Sûtra's im b*Stan-gjur* abgedruckte sanskrit-tibetische Wörterbuch *Mahâvjutpatti*, über welches namentlich Wassiljew im *Bullet. histor.-philol. T. XI S. 362 = Mél. asiat. T. II pag. 382 f.* zu vergleichen ist. Aus der im Asiat. Museum der Akademie befindlichen Abschrift dieses Wörterbuchs habe ich manche besonders auf den Buddhismus bezügliche Wörter zu dem Böhtlingk-Roth'schen Sanskrit-Wörterbuch beigetragen, so auch verschiedene Zahlennamen, ohne jedoch etwas Bestimmtes über den Werth der einzelnen Zahlen hinzufügen zu können, da die blosse tibetische Übersetzung um keinen Schritt weiter führte und auch die von Wassiljew a. a. O. besprochene viersprachige

Handschrift des buddhistischen Wörterbuchs, welche sich jetzt in der Universitäts-Bibliothek befindet, statt einer chinesischen und mongolischen Übersetzung eine blosse Transcription der Sanskritnamen giebt.

Es enthält dieses Wörterbuch fünf verschiedene Zahlenverzeichnisse, welche auf Blatt 350 des b*Stan-gjur*-Bandes (= Blatt 179 der akademischen Abschrift) mit dem Zahlenkapitel aus dem *Buddhâvataṁsaka* beginnen; hieran schliesst sich auf Blatt 351 (= 181 der ak. Abschrift) ein in einigen Punkten abweichendes Zahlenverzeichniss aus dem *Skandhavyûha* (?སྡོམ་པའི་བཀོད་པ), über welches Werk ich vor der Hand keine genauere Auskunft zu geben vermag; drittens folgt die grosse Zahlentafel aus dem 12ten Capitel des *Lalitavistara;* viertens ein Zahlenverzeichniss aus der *Abhidharma*-Litteratur und fünftens endlich die im Verkehr üblichen Zahlen (འཇིག་རྟེན་པའི་གྲངས d. i. weltliche Zahlen).

Fangen wir mit den letztgenannten an, so ist die Liste der hohen Zahlen so ziemlich übereinstimmend mit der von Hemak'andra çloka 873 f. gegebenen Reihenfolge.

Hemak'andra hat folgende 18 Zahlen:

1. एक, 2. दश, 3. शत, 4. सहस्र, 5. अयुत, 6. लक्ष, 7. प्रयुत, 8. कोटि, 9. अर्बुद, 10. अब्ज, 11. खर्व, 12. निखर्व, 13. महाम्बुज, 14. शङ्कु, 15. वार्धि, 16. अन्त्य, 17. मध्य, 18. परार्ध.

Diesem Verzeichniss entsprechend scheint die Universitäts-Handschrift des *Mahâjutpatti* ursprünglich folgende Reihenfolge gehabt zu haben:

1. एक, 2. दश, 3. शत, 4. सहस्र, 5. अयुत, 6. लक्ष, 7. नियुत, 8. कोटि, 9. अर्बुध, 10. पद्म, 11. खर्व, 12. निखर्व, 13. महापद्म, 14. शङ्कु, 15. समुद्र, 16. मध्य, 17. अन्त (sic), 18. पारार्ध. In der b*Stan-gjur*-Ausgabe aber findet sich nach अर्बुध noch न्यर्बुध *), welcher Name auch jedoch mit Weglassung der tibetischen Übersetzung von einer nachbesserndern Hand in die Universitäts-Handschrift aufgenommen worden ist. Ausser der Verschiedenheit in den synonymen Ausdrücken प्रयुत — नियुत, अब्ज — पद्म, महाम्बुज — महापद्म, वार्धि — समुद्र ist noch die verschiedene Reihenfolge von अन्त्य (अन्त) und मध्य zu bemerken.

Wir hätten also hier, da jede Zahl um das Zehnfache grösser ist als die nächstvorhergehende, an der 18ten Stelle 100,000 Billion, an der 19ten 1 Trillion.

Dasselbe Verhältniss zwischen den auf einander folgenden Zahlennamen findet sich auch in der aus der *Abhidharma*-Litteratur entnommenen Liste, welche in tibetischer Übersetzung aber vielfach corrumpirt in Georgi *Alphabetum Tibetanum* S. 640 ff. abgedruckt ist.

1. एक, 2. दश, 3. शत, 4. सहस्र, 5 प्रभेद्, 6. लक्ष, 7. अतिलक्ष, 8. कोटि, 9. मध्य, 10. अयुत, 11. महायुत, 12. नयुत, 13. महानयुत, 14. प्रयुत, 15. महाप्रयुत, 16. कङ्कर, 17. महाकङ्कर, 18. बिम्बर, 19. महाबिम्बर, 20. अक्षोभ्य, 21. महाक्षोभ्य, 22. विवाह, 23. महाविवाह, 24. उत्सङ्ग, 25. महोत्सङ्ग, 26. वाहन, 27. महावाहन, 28. तिटिभ, 29. महातिटिभ, 30. केतु, 31. महाकेतु, 32. काभ, 33. महाकाभ, 34. इन्द्र, 35. महेन्द्र, 36.

---

*) Zu beachten sind hiebei die Namen der 8 kalten Höllen (s. Burnouf *Introduction* p. 201 folg.): *Arbuda, Nirarbuda, Aṭaṭa, Hahava, Huhava, Utpala, Padma, Mahâpadma;* in dem von Burnouf, *Lotus de la bonne loi* S. 845 gegebenen Zahlenverzeichniss aus der *Dharmapradîpikâ* kommen *Ababa*, *Aṭaṭa* und *Ahaha* vor; vergl. Hardy, *a Manual of Budhism* S. 6 folg.

समास, 37. महासमास, 38. गति, 39. महागति, 40. निम्बरज, 41. महानिम्बरज, 42. मुद्रा, 43. महामुद्रा, 44. बल, 45. महाबल, 46. संज्ञा, 47. महासंज्ञा, 48. विभूत, 49. महाविभूत, 50. बलाक्ष, 51. महाबलाक्ष, 52. असंख्य, 53. अप्रमेय, 54. अपरिमित, 55. अपरिमाण, 56. अतुल्य, 57. असाम्य, 58. अचिन्त्य.

An der 58sten Stelle hätten wir demnach eine Zahl zum Werth von 10,000 Millionen.

In der Zahlentafel aus dem 12ten Capitel des *Lalitavistara* ist der Werth jeder nachfolgenden Zahl hundertfach höher. Da diese Zahlentafel nicht allein aus Foucaux's französischer Übersetzung des *Rgya tch'er rol pa* S. 140 f., sondern nun auch aus der Calcuttaer Ausgabe des Sanskritoriginals bekannt ist, ist es unnöthig dieselbe hier zu wiederholen. Nur darf ich nicht unerwähnt lassen, dass im Wörterbuch *Mahávjutpatti* folgende Abweichungen vorkommen:

Calc. et Fouc.	*Mahávjutp.*
1. विवर	बिम्बर (གཏམས)
2. तिटिलम्भ	टिटिल
3. कलङ्कु	करफु
4. निरवद्य	नीवरण
5. मद्राबल	मुद्राबल (རྒྱ་སྟོབས)
6. विसंज्ञागति	विसंज्ञावती (རྣམ་པར་བརྡ་ཤེས་ལྡན)
7. विभूतंगम	विभूतगम
8. ध्वजाग्रवती	ध्वजाग्रमणि (རྒྱལ་མཚན་གྱི་རྩེ་མོའི་ནོར་བུ)
9. ध्वजाग्रनिशामणि	ध्वजाग्रनिश्रवणी (རྒྱལ་མཚན་གྱི་རྩེ་མོ་ངེས་པར་སྒྲོག་པ)

aux Thathars par l'entremise du prince Sadoun, fils de Cherbarok et petit-fils (arrière-petit-fils) de Sadoun, chrétien de religion, vertueux dans sa conduite et très considéré d'Houlagou, parce qu'il était de belle mine et brave dans la guerre. Il avait été rangé par Houlagou parmi les premiers akhoïans (seigneurs, dignitaires), et avait reçu de lui la contrée de Sasoun.»

Il y a encore une inscription chez le P. Sargis, t. I, p. 156, sur l'église des Apôtres, à Counen, du côté de la plaine de Gag, — ayant du rapport à notre sujet.

«En 693 — 1244, avec l'assistance du Dieu bienfaisant et par la miséricorde de l'amir-spasalar Khouthlou-Bougha[43]), moi Grigor, descendant *des princes* de Khatchen, m'étant affilié au S.-Apôtre, les habitants du S. asyle m'ont accordé deux messes, à la fête de l'invention des reliques de S. Grégoire; ceux qui l'accomplissent sont bénis de Dieu; ceux qui s'y opposent sont jugés par le Seigneur.»

Je citerai encore une inscription sur une croix, au couvent de Saghou-Dzor, qui se trouve chez le P. Sargis, t. I, p. 80.

«Par la volonté de Dieu, Père, fils et S.-Esprit, moi le P. Hohannès, supérieur du saint couvent de Sanahin, j'ai acheté, en 690 — 1241, la vigne des Sadounents[44]). . . . pour la longévité de nos maîtres. Que celui qui s'y oppose participe au sort de Caïn et de Judas.»

La date 1241 et le mot «de nos maîtres,» me porte à croire qu'il s'agit ici peut-être de la famille de Sadoun.»

43) Il est écrit *Khouthéou* et *Khoutha*, à la p. 155.

Voici donc, comme résultat probable de ces recherches, l'expression des faits:

Sadoun, commandant d'Ani en 1161,
† musulman en 1162.
|
L'émir Kourd, vivant en 1181.

David.	Sadoun, vivant lors de la rédaction de l'Histoire de Kirakos.	Arzou-Khathoun, mariée à Vakhtanc, roi de Khatchen.

Sadoun, vivant lors de la rédaction de l'Histoire de Kirakos.
|
Cherbarok.
|
Sadoun, amir-spasalar, atabek de Géorgie, † 1283.

Khouthlou-Bougha ou Khouthlou-Chah, atabek après son père.	Vanané (Nazovd?) épouse l'amir-spasalar Mkhargrdzel, fils de Chahanchab II.

44) Սադունենց խալալչիցն; le dernier mot m'est inconnu, mais le premier signifie «des gens de la famille Sadounian ou de Sadoun.» Le P. Jean de Crimée, au N. 28 de Sanahin, écrit խալալից et traduit «у халалицъ-садуніянцовъ.»

(Aus dem Bulletin, T. V, pag. 215 — 231.)

Calc. et Fouc.	*Mahâvjutp.*
10. इङ्गा	इट्टा (གདན་ལ་འབབས་པ)
11. कुरुता	कुट्टा (གཅོད་རྟོགས)

Statt des von Foucaux aus dem tibetischen བཅོད་རྟོགས་འབྱུན nicht ganz richtig erschlossenen कुरुतज्ञा wird aus der Lesart कुट्टाविता die richtige कुट्टावती zu verbessern sein. Endlich findet sich noch statt सर्वनिक्षेपा — सर्वविक्षेपता. Die im Asiat. Museum befindliche Lenz'sche Abschrift des *Lalitavistara* weicht von der Calcuttaer Ausgabe nur in der Form किङ्कर statt कङ्कर ab.

Bei den südlichen Buddhisten finden wir demnächst eine von Burnouf *Lotus de la bonne loi* S. 859 aus dem Werk *Dharmapradîpikâ* angeführte Liste, in welcher alle Zahlen, welche *koṭi* übersteigen, so auf einander folgen, dass die nächste immer hundert tausend mal höher ist als die nächst vorhergehende, so dass die letzte *Asaṁkhyeya* 98 Stellen (d. h. 1 mit 97 Nullen) zählt. Bei Hardy, *Manual of Budhism* S. 6 wird dagegen mit 10 Millionen *(kóṭi* oder *kela)* fortmultiplicirt, wodurch die einzelnen Zahlen einen weit höhern Werth erhalten, so dass die letzte *asankya* 134 Stellen (d. h. 1 mit 133 Nullen) einnimmt.

Über die dem *Buddhâvataṁsaka* Cap. 36 entnommene Zahlenliste ist es mir erst jetzt, nachdem ich die tibetische Übersetzung im 36sten Bande des b*Kah-gjur* zu Rathe gezogen habe, möglich etwas Genaueres zu sagen. Als Ausgangspunkt findet sich *koṭi* 10 Millionen, die zunächst folgende Zahl ist 10 Millionen × 10 Mil-

lionen = 100 Billionen, dann folgt 100 Billionen × 100 Billionen u. s. f., so dass die nächstfolgende Zahl immer das Quadrat der vorhergehenden ist. Zuvörderst will ich die tibetischen Namen der einzelnen Zahlen, wie sie im 36sten Bande Blatt 385 f. mitgetheilt werden, hersetzen, da sie in manchen Punkten von den in *Mahávjutpatti* gegebenen abweichen und wahrscheinlich einer ältern Recension angehören, welche bereits im 9ten Jahrhundert den Übersetzern vorgelegen haben muss.

1. བྱེ་བ	2. ཁོད་ཁོད	3. ཐ་དཀུ
4. ཁྲིག་ཁྲིག	5. ཐམས་ཐམས	6. ཕྲུད་ཕྲིད
7. གང་ཡ	8. བན་བུན	9. ཕུར་ཕྲུར
10. ལྷག་ལྷིག	11. ཕྲང་ཕྲིང	12. ཆེམ་ཆེམ
13. ཕྲུལ་ཕྲོལ	14. ཁྲུད་ཁྲུད	15. ཟར་ཟེར
16. ཁྲིབ་ཁྲིབ	17. ཡ་གངས	18. ཆོ་མ
19. ཁྲམ་ཁྲིམ	20. ཉབ་ཉུབ	21. སང་སང
22. བརྒྱུས་ཡས	23. གཏང་ཡས	24. བཀྲ་ཡར
25. གསལ་ཡས	26. མཚུངས་མེད	27. ལམ་ལུམ
28. ཡལ་ཡོལ	29. ཁྲལ་ཁྲུལ	30. ཕྲུད་ཕྲུད
31. བསམ་བྱོད	32. ཐད་སྟེད	33. བགྲོད་ཡས
34. བརྗོ་ཡས	35. ཟང་ཡག	36. འཕྲོ་བཀྱེ

37. རྩེ་འཁྱིལ 38. ཡོང་དན 39. འབྲུག་གཡོས

40. སང་ཡལ 41. སྡེང་ཡུག 42. ཡིད་འཁྱིལ

43. ནབ་ཉེབ 44. ཁྲིག་ཐམས 45. ཡལ་ཡལ

46. བགྲང་ཡས 47. ཐུག་ཡལ 48. སྤང་སྤང

49. ཡག་ཡག 50. ཐམ་ཐེམ 51. རྣོམ་བསྐྱལ

52. གཞལ་འཁྲུམས 53. གཞལ་ཡལ 54. གཞལ་མེད

55. གཞལ་འཁོར 56. གཞལ་ཐེམ 57. གར་གཞལ

58. གཞལ་སངས 59. གཞལ་ཐག 60. གཞལ་ཐུལ

61. གཞལ་ཞི 62. འཁྲུ་འགྱུར 63. ཉར་ཉེར

64. ཐུག་ཐིག 65. ཟིལ་ཟླུལ 66. སལ་སལ

67. གཡོ་ལྡིག 68. ཕན་ཐུན 69. བརྡད་ཡ

70. རེམ་འཛོལ 71. རྫི་དད 72. རྫེ་རྡུལ

73. ཐུན་ཡོལ 74. ངད་ངད 75. བགྲང་བརྩི

76. ཟབ་བགྲང 77. དཀའ་རྒྱུད 78. གཞུང་འདལ

79. ཁྲུད་ཐུད 80. ཞོལ་སྤྱོད 81. གདབ་ཡས

82. གཅལ་ཡས 83. བགྲང་ཡས 84. ཁྲིམ་འཁྱིལ

85. ཡམ་མེ 86. བསྐྱལ་ཡས 87. ལྡབ་ལྡེབ

88. འཕན་ཚད 89. ཕང་ཐུང 90. ཁྱེའུ་ཚང

91. ཞང་ཐུང 92. མཆོག་ཡལ 93. མཐའ་རྟུལ

94. ཡུན་འགྲངས 95. སྲུན་ལོབ 96. ལམ་ལོམ

97. བསྐྱད་ཡས 98. ལང་ལིང 99. ལྡབ་ལྡིབ

100. མི་བརྟུལ 101. འབྲམས་ཡས 102. ད་བགྲང

103. སྨྲོས་ཡལ 104. བགྲ་ཆལ 105. ལོ་ཀྲུས

106. འབྲུམ་ཧེབ 107. གམ་གུམ 108. ལ་ལོ

109. བགྲང་འཕྲོས 110. བགྲང་འཕྲོས་ལ་བསྒྲེས་པ 111. དཔག་ཡས 112. དཔག་ཡས་ལ་བསྒྲེས་པ 113. ཡལ་ཕྲོད 114. ཡལ་ཕྲོད་ལ་བསྒྲེས་པ 115. སྲུ་ཡལ 116. སྲུ་ཡལ་ལ་བསྒྲེས་པ 117. བགྲང་ཡོལ 118. བགྲང་ཡོལ་ལ་བསྒྲེས་པ 119. མི་འཛལ 120. མི་འཛལ་ལ་བསྒྲེས་པ 121. བསམ་ཕྲོད 122. བསམ་ཕྲོད་ལ་སྒྲེས་པ 123. མཐའ་འབྲམ 124. དཔག་ཐག 125. དཔག་ཐག་ལ་བསྒྲེས་པ 126. བརྗོད་དུ་མེད་པ 127. བརྗོད་དུ་མེད་པ་ལ་བསྒྲེས་པ 128. བརྗོད་དུ་མེད་པའི་ཡང་བརྗོད་དུ་མེད་པ་ལ་བསྒྲེས་པ

Gegen die ungeheuere Zahl, welche das Resultat aller dieser 127 Multiplicationen ist und deren Nullenzahl schon ein hübsches Rechenexempel ausmachen dürfte, verschwindet die von Abel Remusat in den *Mélanges posthumes* p. 69 besprochene, deren 4,456,448 Nullen in gewöhnlichem Druck etwa eine 44,000 Fuss lange Linie einnehmen würden.

Was nun die einzelnen Namen anbetrifft, so bieten dieselben in ihrer tibetischen Übersetzung wie schon bemerkt, manche Abweichungen von der im Wörterbuche *Mahávjutpatti* mitgetheilten Liste dar, so dass sich nicht bestimmen lässt, ob die abweichenden tibetischen Benennungen denselben Sanskritnamen entsprochen haben. Indem wir nun die Liste aus dem b*Stan-gjur*-Bande Blatt 350 mittheilen, werden wir zugleich die übereinstimmenden Namen mit einem Sternchen bezeichnen, in der Anmerkung aber die Abweichungen der *Skandhavjúha*-Liste (S.), welche wie die obige Liste 128 Zahlen mittheilt, angeben.

1. कोटि	བྱེ་བ*	9. अवर	ཕྲུར་ཕྲུར*
2. अयुत	ཐེར་འབུམ	10. तवर	ཕྲུད་ཕྲོད
3. नयुत	ཁྲག་ཁྲིག	11. सीमन्	མཚམས་ཡས
4. बिम्बर	དཀྲིགས	12. डूम	ཐམ་ཐེམ
5. कङ्कर	གཏམས	13. नेम	ཕྲུལ་ཕྲོལ*
6. अगार	ཡིད་ཡལ	14. अवग	རིག་སྐོམ
7. प्रवर	མཆོག་ཡས	15. मीवग	ཐར་ཐེར*
8. मवर	བན་བུན*	16. विरग	ཁྲེབ་ཁྲེབ*

---

3. S. नियुत. 6. S. आगार ཡིད་ཡར. 12. S. वोम, पोम, die im Asiat. Museum der Akademie befindliche Abschrift (A.). नूम 13. S. मेम. 14. S. अगव, in der Universitätshandschrift (U.) अराव. 15. S. मृगव. 16. S. विराग. 20. S. विभज. 23. S. विवाह्, was wohl den Vorzug

17. विगव	བསྒྱུར་ཡས	30. समर्य	འཕགས་ཡས
18. संक्रम	སྤྱུར་ཡས*	31. वितुर्या	རྣམ་ཕྱོད
19. विसर	འཕྲོ་ཡས	32. केवर	རྒུས་ཡས
20. विज्रम्भ	ཉབ་ཉུབ*	33. विचर	བགྲོད་ཡས*
21. विज्ञग	ཐབ་ཐེབ	34. विघस्त	བསྔོ་ཡས*
22. विसोत	བརྒྱུད་ཡས*	35. अत्युद्गत	ཟང་ཡག*
23. विगाह	ཁྱད་ཕྱིན	36. विशिष्ट	བརྟན་ཡས
24. विभक्ति	བགྲ་ཡས*	37. नेबल	སྟོབས་ཡས
25. विख्यात	གྲགས་ཡས	38. करिव	འཕྲོག་ཡས
26. तुलन	གཞལ་བགྲང	39. विलोभ	འབྲུག་ཡས*
27. धरणा	གཞལ་དཔག	40. कलिभ	རྐྱ་ཡས*
28. विपथ	ཡལ་ཡོལ*	41. कारिम	ཐེང་ཡུག*
29. विपर्य	ཁྲུལ་ཡས	42. केलुग	ཤུགས་འཇུ

verdient, da es auch in der ***Lalitavistara***-Liste mit derselben tibetischen Übersetzung vorkommt. 27. S. वरणा. 28. S. विवर und darauf noch zwei in obiger Liste fehlende Namen अवन གསར་ཡས und थवन དཔོད་ཡས. 33. S. विचार. 34. S. व्यत्यस्त བསྣོ་ཡས. 36. S. བསྟན་ཡས. 37. S. निवल. 38. S. करिभ. 39. S. འབྲུག་གཡོས*. 41. S. करि, dann folgt श्लोक ཤུགས་འཇུ und दृष्टान्त ཡིད་འཇུ* (42). 44.

43. ह्वुक	འཕྲལ་ཡས	55. गमात्र	གཞལ་འཁོར*(55)
44. क्लुण	ཕྲིན་ཚོད	56. नमात्र	གཞལ་མེད* (54)
45. म्लुद	གརྐུས་སྤྲིན	57. ह्वेमात्र	གར་གཞལ*
46. नमुद	བཟོད་ཡས	58. घमात्र	གཞལ་སྐངས*
47. ग्लद	ཐལ་ཡས	59. परमात्र	གཞལ་ཕྲག*
48. म्लुम	ཚད་ཡས	60. शिवमात्र	གཞལ སྤྲུལ*
49. सद्म	རྟོགས་ཡས	61. एल	ཡ་ལད
50. विमुद्द	དཀའ་ཡས	62. वेल	རྡུས་རླབས
51. वैमात्र	ཚད་པདས	63. सेल	ཉར་ཉེར*
52. प्रमात्र	གཞལ་འཕྲུས*	64. गेल	ཕྲུག་ཕྲིག*
53. सुमात्र	གཞལ་ཡས*	65. स्वेल	ཟབ་རྒྱལ*
54. ध्रमात्र	གཞལ་ཕྲིམ* (56)	66. नेल	གདང་ཡས* (23)

S. क्लुन ཕྲིན་ཕྲོད, dann folgen एल ཐལ་ཐལ, डुमेल ཡལ་ཡལ* (45), नेपु བཟོད་ཡས. 47. S. एलद. 48. S. मालुद, beide durch ཐལ་ཡས wiedergegeben. 49. S. समत. 50. S. विमद्. 51. S. fehlt an dieser Stelle und findet sich statt 58. घमात्र. 52. S. प्रमक्ष, 53. स्रमक्ष, 54. ध्रमक्ष, 55. गमक्ष, 56. नमक्ष, 57. नह्निमक्ष, was vielleicht aus नटीमक्ष entstanden ist, wie die tibetische Übersetzung vermuthen lässt. 58. विमक्ष, 59. परमक्ष, 60. शिमक्ष, dann folgen एलु ཡལ, वेलु, गेलु, स्वेलु, नेलु, भेलु ཉར་ཉེར, केलु, सेलु, पेलु, मेलु. 71. सरल,

67. केल སལ་སལ* (66)

68. सेल ཡད་ཡོད

69. फेल ཕྲུལ་ཡས

70. मेल སྦྱད་ཡས

71. मरव བརྗོད་ཡས

72. मेलुद ཧེ་ཕྲུད

73. छेलुद ཧེ་ཕྲུད་ཕྲུད

74. मतुल མ་གཞལ

75. समुल དཔག་འཇལ

76. श्रयव ཟབ་བགྲང*

77. कमल དགའ་བརྒྱུང*

78. मगव བརྟག་ཡས

79. ग्रतर བསྒྲལ་ཡས

80. केलय འོལ་ཕྲུད*

81. वेलुव གདབ་ཡས*

82. कलाप ཚ་ཚོགས

83. कवव བགྲང་ཡལ*

84. विवर བསྐྱུད་ཡས* (97)

85. नवर རབ་ཡས

86. मलर བསྒྲས་ཡས*

87. सवर མཆོག་ལྡན

88. मेहटू ལྷུན་ཡས

89. चमर རྐོས་ཡས

90. घमर འཇོན་ཡས

91. प्रमाद དགའ་འཁྲུམ

92. विगम དཔག་བྲལ

---

72. मेहुडु, 73. छेलुडु, 74. मालुडु, 75. सम्बल དཔག་འཁྲུམ, 79. ग्रतहू, 80. केलुवु, 81. fehlt, 82. कषच, nach 83 folgt कवल ལྦུབ་ལྦིབ* (99), nach 84. बिम्ब གཟུགས་ཡས, मिरफ ལྷུན་ཡས, चरगा གདབ་ཡས, चरम མཐའ་འཁྲུམ, घवर ལང་ལེང* (98), घमन འཇོན་ཡས, 92. निगम, 93.

93. उपवर्त्त མཐའ་རྒྱལ* 94. निर्देश དེས་བསྟན

95. क्षय མི་ཟད་པ 96. संभूत ལེགས་འབྱུང

97. क्षमम ངན་མེད 98. क्षवात्त བསལ་ཡས

99. उत्पल བདུན་ཡས 100. पद्म མཆོག་ཡས

101. संख्या གྲངས་འབྲུམ 102. गति རྡོགས་འགྲོ

103. उपगम རྒྱས་ཡལ*

104. क्षसंख्येय བགྲང་དུ་མེད་པ

105. क्षसंख्येयपरिवर्त बགྲང་དུ་མེད་པ་ལ་བསྟོས་པ

106. क्षपरिमाण དཔག་ཡས*(111)

107. क्षपरिमाणपरिवर्त དཔག་ཡས་ལ་བསྟོས་པ*(112)

108. क्षपर्य्याप्त ཟུ་མེད

109. क्षपर्य्याप्तपरिवर्त ཟུ་མེད་ལ་བསྟོས་པ

110. क्षसमन्त ཐུག་མེད

111. क्षसमन्तपरिवर्त ཐུག་མེད་ལ་བསྟོས་པ

112. क्षगणेय བརྩི་ཡས

क्षवद्. 100. die tibetische Übersetzung dieser Zahl = oben 7. 101. S. संख्य, dann folgt उपगम རྒྱས་ཡལ, गति རྡོགས་འགྲོ, उपम्य དཔེ་ཡས, nach 105. क्षप्रमाण ཚད་མེད་པ und क्षप्रमाणपरिवर्त ཚད་མེད་པ

113. **अगणेयपरिवर्त** བརྒྱ་ཡས་ལ་བསྟོས་པ

114. **अतुल्य** གཞལ་དུ་མེད་པ

115. **अतुल्यपरिवर्त** གཞལ་དུ་མེད་པ་ལ་བསྟོས་པ

116. **अचिन्त्य** བསམ་གྱིས་མི་ཁྱབ་པ

117. **अचिन्त्यपरिवर्त** བསམ་གྱིས་མི་ཁྱབ་པ་ལ་བསྟོས་པ

118. **अमेय** བགྲང་ཡོལ* (117)

119. **अमेयपरिवर्त** བགྲང་ཡོལ་ལ་བསྟོས་པ* (118)

120. **अनभिलाप्य** བརྗོད་དུ་མེད་པ* (126)

121. **अनभिलाप्यपरिवर्त** བརྗོད་དུ་མེད་པ་ལ་བསྟོས་པ* (127)

122. **अनभिलाप्यानभिलाप्यपरिवर्तनिर्देश** བརྗོད་དུ་མེད་པའི་ཡང་བརྗོད་དུ་མེད་པ་ལ་བསྟོས་པ་བསྟན་པ* (128)

Wenn wir gern zugeben, dass diese Zahlenlisten weder für das altindische Alterthum noch für die buddhistischen Studien von besonderer Wichtigkeit sind, so sind dieselben doch von nicht geringem Interesse, wenn man die tibetischen Übersetzungen einer einge-

---

ལ་བསྟོས་པ, 118. **अमाप्य** གཞལ་གྱིས་མི་ལང་བ, 119. **अमाप्यपरिवर्त** གཞལ་གྱིས་མི་ལང་བ་ལ་བསྟོས་པ, nach 121. **अनभिलाप्यानभिलाप्य** བརྗོད་དུ་མེད་པའི་ཡང་བརྗོད་དུ་མེད་པ.

henden Prüfung unterwirft. Wir finden nämlich, dass die Übersetzer sich vielfach abgemüht haben die fremden Wörter tibetisch wiederzugeben. Dies konnte entweder durch buchstäbliche Übersetzung, durch Umschreibung oder durch Klangwörter geschehen. Fangen wir von der letzten Art an, so ist diese wohl die allerungenaueste, da wir uns nach derselben kein Bild von dem entsprechenden Sanskritwort machen können. Solche Klangwörter können entweder durch blosse Wiederholung gebildet werden, wobei die ursprüngliche Bedeutung des wiederholten Worts verstärkt zu werden scheint, z. B. དད་དད, ཐམས་ཐམས, ཐབ་ཐབ, ཡག་ཡག, ཡལ་ཡལ, ཤང་ཤང, སང་སང, སལ་སལ, ཞེག་ཞེག, ཞེབ་ཞེབ, ཞུང་ཞུང, ཐུང་ཐུང, ཆེམ་ཆེམ, ཁོད་ཁོད, oder es wechseln dabei die Vocale, so dass wir *a—i*, *a—u*, *a—e*, *a—o* in Parallelwurzeln auftreten sehen: ཞེག་ཞེག, ཞེམ་ཞེམ, ཞེབ་ཞེབ, ལྷག་ལྷོག, ལྷབ་ལྷེབ, ཐབ་ཐེབ, ཐམ་ཐེམ, ཐུག་ཐྱོག, བྱང་བྱེད, ཐུང་ཐྱེད, ཟམ་ཟེམ, ལང་ལེང; ཞལ་ཞུལ, གམ་གྱམ, ནས་ནུབ, ཡང་ཡུང, ཡན་ཡུན, ཡུར་ཡྱུར, བན་བྱུན, ཟལ་ཟྱུལ, ལམ་ལྱུམ; ཇར་ཇེར, ལྷབ་ལྷེབ, ནབ་ནེབ, བད་ཕེད, ཟར་ཟེར; ཡུད་ཡྱོད, ཡུལ་ཡྱོལ, ཡད་ཡོད, ཡལ་ཡོལ, ལ་ལོ; ལམ་ལོམ. Von diesen Klangwörtern, über welche meine tibetischen Studien *(Bulletin histor.-philol. T. VIII p. 295 f. = Mélanges asiat. T. I p. 380 f.)* zu vergleichen sind, kommt, obwohl sie kaum ein Drittel der ganzen *Buddhávataṁsaka*-Liste

ausmachen, in der späteren Recension nur etwa die Hälfte vor. Die späteren Überarbeiter der Übersetzung scheinen das Unzureichende dieser Wörter eingesehen zu haben; einige derselben sind durch einfache ersetzt worden, z. B. ཐམས་ཐམས durch གཏམས, das offenbar dasselbe Wort ist und auch in der *Lalitavistara*-Liste für कङ्कर vorkommt; ཁྲིག་ཁྲིག durch དཀྲིགས, das in der *Lalitavistara*-Liste विवर ausdrückt, welches letztere hier aber in बिम्बर verändert worden ist. Andererseits finden wir aber in der spätern Recension einige Klangwörter, die in der ältern vermisst werden, z. B. ཐྲུད་ཐྲོད, ཐབ་ཐེབ, ཡད་ཡོད. In der spätern Recension finden wir denn auch eine grössere Anzahl von umschreibenden oder buchstäblichen Übersetzungen der Zahlennamen. Besonders gross ist die Zahl der Composita, welche als zweites Glied ཡས haben, welches häufig dazu bestimmt ist die negirende Präposition वि auszudrücken; vergl. Foucaux, *Grammaire de la langue tibétaine p. 36;* z. B. 11. विगव བསྒྱུར་ཡས, 19. विसर འཕྲོ་ཡས, 22. विसोत བརྒྱུད་ཡས, welche Übersetzung auf ursprüngliches विस्रोत führt; vergl. ferner 24. 25. 29. 33. 34. 36. 37. 39. 50. 84.; allein auch andere Negationen werden durch dieses ཡས ausgedrückt, z. B. 79. अतर བསྒྲལ་ཡས, 78. अवद् (S.), 106. अपरिमाण དཔག་ཡས, 112. अगणेय བརྩི་ཡས, 85. नवर རབ་ཡས; aber auch अ oder अं finden wir durch ཡས wiederge-

geben: 18. संक्रम སྤྱུར་ཡས, 30. समर्थ འཕགས་ཡས, 49. समत རྟོགས་ཡས (S.), 71. मरव བརྗོད་ཡས. Im Ganzen kommen in den Zahlenlisten etwas mehr als funfzig solcher Composita mit ཡས vor, deren einige aber mehreren Sanskritwörtern entsprochen zu haben scheinen; so bietet die erste Liste sowohl 46. als 83. བགྲང་ཡས, welches in der neuern Recension gar nicht vorkommt, 83. aber durch བགྲང་ཡལ, sowie 53. གཞལ་ཡས durch གཞལ་ཡལ ersetzt wird; in der neuern Recension aber haben wir sowohl 7. प्रवर als 100. पद्म mit der Übersetzung མ་ཆོག་ཡས, wofür die ältere 92. die Form མཆོག་ཡལ bietet, wie sie denn überhaupt mehrere solcher Composita hat: 40. སང་ཡལ, 47. ཐུག་ཡལ, 103. སྨོས་ཡལ (in der neuern Recension ཇོ་ཡས), 115. ཐུ་ཡལ; die neuere Recension hat auch noch 6. ཡིད་ཡལ (घगार); 24. hat die ältere Recension བཀྲ་ཡར statt བཀྲ་ཡས (विभक्ति). ཡལ, das wir auch allein 61. (S.) neben ཡ་ལད finden, sehen wir als erstes Glied des Compositums in 113. ཡལ་སྦྱོད, der schon oben erwähnten Doppelformen ཡལ་ཡལ und ཡལ་ཡོལ nicht zu gedenken. Mit ཡོལ zusammengesetzt sind: 73. ཐུན་ཡོལ und 117. བགྲང་

ཡོལ. Ausser dem so eben genannten ཡལ་སྐྱོད finden wir andere Composita mit demselben zweiten Gliede: 50. ནོལ་སྐྱོད und in der ältern Recension 51. und 121. བསམ་སྐྱོད, das die jüngere nicht kennt, aber 31. རྣམ་སྐྱོད dafür hat; ferner bietet sie 72. ཧྲེ་སྐྱོད (मेलुद) und 73. ཧྲེ་སྐྱོད་སྐྱོད (खेलुद), welche wohl an Stelle der ältern Form ཧྲེ་དར und ཧྲེ་རྡལ stehen, und so ist auch 44. statt क्षरण སྤྱིན་ཚོད mit S. སྤྱིན་སྐྱོད zu lesen, da Verwechslung des gleichlautenden གྱ mit ཚ nur zu häufig vorkommt. Hieran reihen sich die mit འཕྱོ, schweben, fliegen, zusammengesetzten Namen, 37. ཧྲེ་འཕྱོ, 42. ཡིད་འཕྱོ und སྤྲུགས་འཕྱོ, 84. ཕྲིམ་འཕྱོ; voran steht es 62. འཕྱོ་འགྱུར und auch 109. བགྲང་འཕྱོས und 117. གཞལ་འཕྱོས würden sich hier anreihen lassen. Das Wort འཕྲུམ, sich ausbreiten, treffen wir in folgenden Zusammensetzungen: 75. དཔག་འཕྲུམ (S.), 91. དཀའ་འཕྲུམ (प्रमाद), 101. གྲངས་འཕྲུམ (संख्या), 123. der ält. Rec. མཐའ་འཕྲུམ. Dem Sanskrit मात्र oder dem daraus corrumpirten मत्त entspricht meist གཞལ in den 52. — 60. aufgeführten Namen, wozu in der ältern

Recension noch 61. གཞལ་ཞི, in der neuern 26. གཞལ་བཀྲང (तुलन) und 27. གཞལ་དཔག (धरणा) kommen; ferner 119. མི་འཛལ. Die in der ältern Liste vorkommenden Namen 7. གང་ཡ und བརྡོལ་ཡ schliessen sich an ས་ཡ an, wie in der *Abhidharma*-Liste 7. अतिलद und im *Amarakoça* नियुत übersetzt werden; das umgestellte ཡ་གངས (17.) würde vielleicht das 61. gebotene ཡ་ལྦར (हल्ल) ins Schlepptau nehmen. Ohne das indische Original zu haben wird es schwer sein manche tibetische Benennungen zu begreifen; z. B. ཐ་དགུ, dessen zweites Glied die Zahl neun, dann aber auch eine Gesammtheit ausdrückt, ferner 51. སྙོམ་བསྙལ buchstäblich «Schlummer des Stolzes», 90. ཁྲུ་ཚད wofür das tibetisch-sanskritische Wörterbuch der hiesigen Universität धरणा darbietet. Manche der uns vorliegenden Übersetzungen sind leicht zu erklären; das Wort वेल (62.) oder वेलु hat man durch དུས་རླབས Zeit-Welle wiedergegeben, welche beide Bedeutungen das Wort वेला hat; ferner 88. मेहटू durch ལྷུན་ཡས, da der Berg *Meru* durch ལྷུན་པོ ausgedrückt wird.

Nachschrift. Mein Freund Dr. Reinhold Rost in Canterbury, an den ich mich wegen des Wortes *kela* gewandt hatte, hat mir in Betreff solcher Zahlennamen folgende Antwort zukommen lassen:

In Bezug auf den Ausdruck *kela* möchte ich bemerken, dass derselbe nie so geläufig gewesen zu sein scheint als *koṭi*, welches letztere aus dem Sanskrit oder Pâli auch ins Birmanische und Siamesische übergegangen ist. Dagegen ist *kĕla* im Singhalesischen gebräuchlich, aber mit schwankender Bedeutung; denn nach einem Wörterbuch soll es 10 Millionen bedeuten (also = *koṭi*), nach einem andern 100,000 *lakh* (also = 1000 *koṭi*); daneben hat es die Bedeutungen *Speichel* und *Ende*. Ausserdem finde ich das Wort noch in folgenden Sprachen, in deren keiner es jedoch als Zahlwort figurirt: Canares: *kĕla*, ein Krug; *kélu*, ein grosser Krug. Mahrattisch *kela*, das Gabelende eines Stockes oder Zweiges. Hindî: *kelâ*, eine Banane. Im Javanischen, das sich die Namen für die grossen Zahlen durch das Kawi aus dem Sanskrit geholt hat, findet sich in Bezug auf die Zahlenwerthe dieselbe Vagheit wie in den andern neuern Sprachen; wir haben in *s|ajuta* 1 Million, *sa|vĕndra* (i. e. *vṛnda*) 10 Mill., *sa|bâra* (*vâra*) 100 Mill., *sa|gulma* (Haarbüschel?) 1000 Mill., *sa|chamû* 10,000 Mill., *sa|wurda* (*vṛddha?*) 100,000 Mill. *sa|kîrṇa* (voll?) 1 Billion. Im Javanischen heisst *leksa* (makassarisch *lássa*) 10,000, un *kĕṭi* (mak. *kâṭi*) 100,000, auch hier von *laksha* und *koṭi* abweichend. Es ergiebt sich daraus, dass obige Zahlennamen im Javanischen nicht buddhistischen Ursprungs sind; aber merkwürdig ist es auch wieder, dass anstatt der gewöhnlichen Sanskritbezeichnungen andere Sanskritwörter gewählt wurden.

Aus dem Bulletin, T. V, p. 299 — 313.)

$\frac{8}{20}$ Août 1862.

Notice sur le chrysobulle, octroyé par Léon V, roi d'Arménie, aux Siciliens, en 1331; par Victor Langlois.

A Monsieur Brosset, académicien, etc.

«Puisque vous vous intéressez à la publication de mon *Cartulaire de l'Arménie sous les Roupéniens*, et que plusieurs de vos savants confrères veulent bien aussi m'écrire que ce livre sera lu avec indulgence par eux, je prends la liberté d'en détacher un chapitre qui, outre l'intérêt qu'il offre comme spécimen du dialecte arménien de la Cilicie au moyen âge, a encore celui de la nouveauté. La pièce en question est un chrysobulle, — le seul qui existe, — ayant trait aux rapports politiques et commerciaux de l'Arménie avec la Sicile, au XIV^{e} siècle. J'en ai fait une traduction, que je crois fidèle, et qui rend exactement la pensée du chancelier de la cour de Sis; il vous suffira, pour vous en convaincre, de comparer ma version avec les documents latins et français accordés par Léon V aux Vénitiens, et qui sont déjà publiés, tant dans *l'Archivio storico italiano* de Florence, que dans les *documents de l'histoire de Chypre* de M. Maslatrie. Je

vous envoie donc mon travail, persuadé que vous voudrez bien le lire avec votre bienveillance habituelle.

Paris 5 avril 1862.

P. S. Le Cartulaire est sous presse; mais le roulement des épreuves, de Venise à Paris et vice-versa, exigera un long temps; aussi mon livre sera bien un an avant de voir le jour.

On ne connaît jusqu'à-présent que quatre diplômes accordés par les monarques Roupéniens aux marchands de l'occident, qui aient été écrits dans l'idiome national; le plus ancien est un privilége octroyé, en 1288, par Léon III, aux Génois, et dont St.-Martin a publié le texte avec la traduction dans les *Notices et extraits des manuscrits* (t. XI, p. 97 et suiv.); viennent ensuite les deux permis de commercer délivrés aux marchands de Montpellier par les rois Ochin et Léon V, son fils, en 1314 et 1321, et dont on conserve les originaux aux archives municipales du chef-lieu du département de l'Hérault*). Ces deux actes ont été publiés récemment dans les *Recherches sur la chronologie arménienne* (p. 189), ouvrage qui a surtout le mérite d'avoir servi à vulgariser le savant travail imprimé à Venise par le P. Khatchadour Surmélian [1]), dont il est la reproduction, augmentée de quelques développements. Enfin le qua-

*) Des calques fidèles de ces deux actes, offerts par M. Langlois à l'Ermitage Impérial, en 1856, ont été transférés à la Bibl. Imp. publique, lors du démembrement de celle de l'Ermitage, en la présente année. Br.

1) Calendrier universel, civil et ecclésiastique (Venise, 1818).

trième document est le chrysobulle que le roi Léon V accorda aux Siciliens, à la prière du roi Frédéric, son beau-frère, et qui fait l'objet de ce mémoire. L'acte en question, dont l'original est perdu, existe en copie aux archives du monastère de St.-Lazare de Venise, et a été publié par le savant P. Léon Alischan, dans le journal mensuel de l'Académie des Mékhitaristes, intitulé le *Pazmaveb* (année 1847, p. 92 et suiv.) Ce docte religieux a fait précéder le texte de ce diplôme de quelques renseignements historiques intéressants, et a expliqué dans des notes les mots difficiles qui se rencontrent dans le document. Comme ce diplôme n'a jamais été traduit, et qu'il mérite d'être connu, nous en donnerons le texte avec la traduction, que nous avons faite pour l'ouvrage en cours de publication, intitulé: le *Trésor des chartes d'Arménie* ou *Cartulaire du royaume arménien de la Cilicie*, dont les RR. PP. Mékhitaristes de Venise m'ont chargé de préparer l'édition.

I.

Les Génois, les Vénitiens et d'autres peuples navigateurs de l'Italie avaient obtenu des rois Roupéniens des priviléges plusieurs fois renouvelés, et jouissaient depuis un siècle déjà des immenses avantages que la cour de Sis avait faits à leurs nationaux établis dans les villes de la Cilicie, quand les Siciliens songèrent à solliciter la même faveur et à demander l'octroi d'un diplôme royal, qui leur permît de trafiquer librement dans les ports et les villes de la Petite-Arménie, aux mêmes conditions que les nations les plus favorisées.

Il ne paraît pas qu'avant l'année 1331, les Siciliens aient obtenu aucun privilége spécial pour leur commerce, et l'on doit croire que jusqu'à cette époque, ils ne venaient trafiquer en Cilicie qu'aux mêmes conditions que les peuples qui n'avaient point sollicité de faveurs de la bienveillance des rois de Sis. La situation qui leur était faite, avant cette époque, était celle des autres peuples qui avaient la permission de venir apporter leurs marchandises en Cilicie, au prix de conditions onéreuses, tels que les Espagnols ou Catalans, les gens de la Flandre, de l'Angleterre, de la France et de la Turquie, dont Balducci Pégolotti a donné les noms, dans son traité de la *Pratica della mercatura*, conservé en manuscrit à la Bibliothèque Riccardienne de Florence.[2])

Les conditions faites à ces marchands étaient on ne peut plus désavantageuses; outre le droit fixe que la douane royale de Lajazzo exigeait d'eux, et qui était de 4 pour cent, tant à l'entrée qu'à la sortie des marchandises, ils devaient encore acquitter des droits proportionnels, pour chaque catégorie de produits, sans compter les péages et les droits féodaux que la législation arménienne stipulait dans une série d'articles, dont on trouve des traces dans les documents diplomatiques émanés de la chancellerie Roupénienne.

Les marchands étrangers qui n'avaient pas reçu, comme les Génois et les Vénitiens, des priviléges étendus qui les exemptaient de droits fixes, ou comme les Pisans, les compagnies financières de Florence et les Catalans, une diminution de 2 pour cent sur les

2) Voir aussi Pagnini, *Della decima*, t. III.

droits d'entrée et de sortie de la douane, ne pouvaient trafiquer dans de bonnes conditions en Cilicie, et se contentaient d'y faire un commerce très restreint, qui ne leur laissait que de très médiocres bénéfices. Pour remédier à cet état de choses, les peuples moins favorisés se livraient alors avec un acharnement outré à une industrie que les lois internationales réprouvaient hautement, mais qui leur permettait toutefois de réaliser des bénéfices considérables: c'était la contrebande. Aussi verrons-nous dans le privilége de Léon V, concédé aux Siciliens, un article spécial pour défendre aux sujets du roi Frédéric ce genre d'industrie, et les peines sévères que les contrebandiers devaient encourir au cas où ils auraient tenté de frustrer la douane des droits établis dans le royaume.

Jusqu'au règne de Léon V, les Génois et les Vénitiens étaient seuls exempts des droits fixes qui pesaient d'une manière à-peu-près uniforme sur toutes les marchandises importées de ce pays en occident. Pégolotti, dans son traité déjà cité, nous apprend que le même prince, qui voyait les étrangers abandonner peu-à-peu leurs comptoirs, voulut se les attacher davantage, en leur faisant de notables concessions. A cet effet, Léon V accorda, d'abord aux Siciliens, puis à la compagnie des Bardi de Florence, l'entière franchise des droits, comme il l'avait fait auparavant, à l'exemple de ses prédécesseurs, en faveur des Vénitiens et des Génois. En même temps, le roi d'Arménie réduisait de 4 à 2 pour cent les droits que les Pisans, les Catalans, les Provençaux et la compagnie florentine des Péruzzi acquittaient dans ses états.

Pour les autres marchands de l'Espagne, de la France, de la Flandre, de l'Angleterre et des pays musulmans, ils devaient acquitter l'ancien droit de 4 pour cent, comme par le passé.

A quoi tenait cette faveur insigne que le roi Léon V faisait aux Siciliens, qui jusqu'alors avaient acquitté le droit de 4 pour cent comme «tutte altre maniere di gente,» si l'on nous permet de nous servir des expressions employées par Pégolotti? Le continuateur anonyme de l'historien Sempad va nous le dire, ou du moins nous montrer à quelle circonstance heureuse les Siciliens dûrent d'être assimilés pour leur commerce aux nations les plus favorisées. Le continuateur de la Chronique du connétable d'Arménie, nous apprend en effet qu'en l'année de l'ère arménienne 780 = 1331 de l'ère chrétienne, «Léon, veuf en premières noces de la fille d'Ochin, comte de Gôrigos, choisit pour épouse la fille du roi de Sicile, Frédéric II (Ֆրեդերիկոս); c'était, ajoute le Chroniqueur, une femme prudente et vertueuse[3].» Ce mariage, contracté avec une princesse sicilienne, n'avait sans doute été consenti par le roi Frédéric II, qu'à certaines conditions, notamment l'octroi d'un privilége spécial en faveur de ses sujets. Et en effet, l'année même où le mariage fut consenti par les parties, en 1331, le roi Léon, à la prière de Frédéric, octroyait le chrysobulle qui fait le sujet de ce mémoire.

Les circonstances qui amenèrent une étroite alliance entre les Arméniens et les Siciliens furent,

3) *Chronique de Sempad* (Edit. Osgan) p. 124. — Id. (Ed. Chahnazarian) p. 132. — Mon *Extrait de la Chr. de Sempad* (Mém. de l'Académie des sc. de St.-Pétersbourg, VII^e sér. t. IV, No. 6), p. 37.

comme on vient de le voir, le mariage contracté par le roi Léon V avec la fille de Frédéric II, roi de Sicile. Selon le continuateur de la Chronique de Sempad, en l'année 770 de l'ère arménienne = 1321, Ochin venait de mourir, laissant à son fils Léon V le trône de Sis. Le jeune prince, qui n'avait pas encore atteint sa majorité, fut placé sous la tutelle de deux barons du royaume, dont l'un était Ochin, comte de Gôrigos. Celui-ci fit épouser au roi, la même année, sa fille, dont le nom ne nous a pas été transmis par les historiens. Selon le dire de plusieurs chroniqueurs, Léon V aurait fait mourir sa femme, et la rumeur publique raconte même qu'il aurait fait aussi périr son beau père Ochin; cependant le continuateur de Sempad cherche à laver Léon V de ce crime. Ceci se passait en 1329. Deux ans après, le roi fit demander la main de la veuve d'Henry II, roi de Chypre, fille de Frédéric II, roi de Sicile, et nièce de Robert, prince de Tarente, et il l'obtint. Cette union ne produisit pas de bons résultats, car Léon V n'eut pas d'enfants et fut assassiné par ses sujets, en 1342. Sa femme Constance, que d'autres appellent aussi Eléonore, resta en Arménie après la mort de son mari; car nous la trouvons citée dans une lettre du pape Clément VI [4]), adressée à Guy de Lusignan, deuxième successeur de Léon V, dans laquelle le souverain pontife notifie la mort de Benoit XII au roi Guy et à Constance, veuve de Léon, reine d'Arménie.

Pégolotti, dans son traité, nous apprend que les Siciliens étaient exemptés des droits fixes, et le privi-

4) Lettres de Clément VI, ann. I, liv. I, Lettr. 67, 90.

lége de Léon V dit seulement qu'ils n'avaient à acquitter que 2 pour cent, plus un droit de courtage de 1 pour cent. Ce tarif de 2 pour cent, mentionné dans l'acte, s'entend probablement des droits proportionnels, qui furent toujours en vigueur, même pour les marchands les plus favorisés. Quant au droit de courtage de 1 pour cent, dont parle l'acte, Pégolotti en fait aussi mention en ces termes: «Ciciliani (sic) pagano uno per cento di pesaggio.» *

Léon V, en accordant aux Siciliens sa protection, leur imposait quelques conditions, comme par exemple d'être jugés par sa haute cour, d'être responsables des dommages causés par l'un d'eux aux sujets de son royaume, au cas où le Sicilien, cause du dommage, n'aurait pas payé la contrevaleur dans l'année.

Nous verrons les différentes clauses du traité, développées très au long dans le chrysobulle de Léon V, et nous essayerons de rendre, par une traduction très fidèle, les points essentiels de cet acte diplomatique, qui est une des pièces les plus curieuses du cartulaire des Roupéniens, puisqu'elle est la seule qui ait trait aux relations politiques et commerciales de l'Arménie avec la Sicile, durant tout le moyen-âge.

II.

Texte du chrysobulle octroyé par Léon V, aux Siciliens, d'après le *Pazmaveb*, 1847, p. 93.

ՅԱՆՈՒՆ ՀԱՒՐ ԵՒ ՈՐԴՒՈՅ ԵՒ ՃՇՄԱՐԻՏ ԿԵՆԴԱՆԱՐԱՐ ՍՈՒՐԲ ՀՈԳՒՈՅՆ ԱՄԷՆ։

Լեւոն ի Քրիստոս Աստուած հաւատացեալ
շնորհաւքն
և ողորմութեամբ նորին թագաւոր ամենայն Հայոց,

որդի ի Քրիստոս հանգուցեալ արքային Հայոց Աշ-
շնի առաջնոյ, կարող և բարձր, ի պածառ և բարի
արմատոյն Արաբինաց։

Զհանուցանեմք ձեզ ամենեցուն որք այժմ էք և
որք զկնի մեր գալոց էք. քանզի որպէս աւրէն և
սովորութիւն է թագաւորաց բարեպաշտից ի Քրիս-
տոս Աստուած հաւատացեալ երանելի նախնացն
մերոց և մեր, պատուել զամենեսեան առ ոտս մեր
պարգեւաք զաւտարս և զընտանիս՝ յաստուածային
առատաձեռնութեան պարգեւացն սր տուեալ է մեզ ի
վերուստ՝ այնոցիկ որ խնդիր ելանեն մերոց պարգե-
ացն, նայ ըստ այսմ աւրինակի եկին առաջի մերոյ
թագաւորութեանս սիրեցեալ և ականաւոր բնակիչք
Սիծիլոյ և խնդրեցին պարգեւս ի հնորհս մերոյ թա-
գաւորութենէս տարածանել յիւրեանք առհասա-
րակ. նայ վասն պածառ և երևելի իշխանին, հնոր-
հաւքն Աստուծոյ թագաւորին, և մերպ անծալի հաւ-
րըն Ռէֆտոկայ սիրոյն և հարկեցն՝ ընունեցաք զիւ-
րեանց խնդրուածաքն. պարտ և արժան համարեցաք
առնել իւրեանց հնորհս ըստ յաւոյն իւրեանց զոր
խնդրեցին ի մերոյ թագաւորութենէս, և պարգևե-
ցաք ամէն Սիծիլիանոցն, որք են Սիծիլիանք և Սի-
ծիլիանի որդիք, որք են և որք գալոց են, որ լնին
սիրածոյ, հարկևորածոյ, պահած ու նախախնամած՝
իւրեանքն իւրեանց անձներոքն ու ըռըզակոքն ի մեր
թագաւորութենէս և ի մեր ամենայն հնազանդելոցն.
և ունայն [1]) ազատութիւն, որ զինչ ի ծովէն ի յեր-
կիրս մտցեն, և զինչ որ մեր յերկրէս ի ծովն հա-
նեն ու առնեն, նայ զինչ գնեն ու ծախեն ի մեր
ընթանուր աստուածապահս, նայ զայն որ կշռուք մ

1) Անենեան։

տնէ՝ տան ’ի հարիւրէն երկու. այլ աւելի իրաւունք չտան. Թողաք իւրեանցն. և զայն իրքն որ կշեռք չ-մտնէ, գնեն ու ծախեն. ազատ լինի ’ի յամենայն ազգ հարկաց և իրաւանց. զարդի ամսարչեքն որ ամսար-չեք մէն տան [2]). ’ի պայման [3]) որ աւտար նաւ կամ աւտար գէմի [4]) մարդ կամ ըռըզակ չառնուն հետ իւրեանցն որպէս Սիծիլիան՝ խլըսեն [5]) ու թէ զանվլի ով անէ այսպէս, նայ կորցընէ զիւր ազատութիւնն յաւիտեանս: Ու թէ ղալայպ [6]) լինի ’ի մեր յերկիրս հետ երկու Սծիլիայն, կամ որ մէկն հայ մարդ լինի կամ ընդ այլ ազգ կամ արիւն, էնոր իրաւունքն և դատաստանն ’ի մեր դարպասն լինի. և թէ Սծիլան պակասութիւն անէ ’ի մեր երկիրս՝ ժողովըրդեան և կամ Թախտան [7]), թէ բուրճէս [8]) լինի մեր և կամ բնա-կիչ երկրիս որ երթայ զեն կրածն ’ի դարպասն ու զանկատի և յայտնէ զիւր զենն զոր իրն [9]) արած լինին, նայ դարպասն կոչէ ’ի Սիծիլիանցն զով զտնու ’ի մեր երկիրս որ կենայ, ու Սծիլիանոյն հաստատէ զպակա-սութիւնն զոր արել լինին այն մարդուն, յայնժամ Սծիլիան պատրոին որ գրեն Թուղթ ու յըղըրկեն ’ի Սըծիլիան թէ այս անուն մարդ ’ի Ֆլան տեղ այս

---

2) Այսինքն Հիմակուան վաճառքի միջնորդնե-րուն իրաւունքը ինչ է նէ՝ ան միայն տան:

3) Այս պայմանով:

4) Նաւ:

5) Խալըսեն, ազատեն:

6) Կռիւ, խռովութիւն. ղավղա գավղայ:

7) Թագաւորական պալատին:

8) Քաղաքացի. bourgeois.

9) Իրեն, իւրն:

անուն մարդոյ 'ի Հայոց զեն արար, ու պակասութին
պաշտաւի իրք. ապա տան տուրի մի համբերութիւնն[10],
կամ ըզըրկեն զենն զոր արած լնի, կամ զենին անո-
ղն՝ որ գայ վճարէ զոր արած լնի ։ Ու թէ զենին
անողն մեռեալ լնի, նայ յնչիցն առնուն՝ ողորկեն
զենն զինչ արած լնին. ու թէ յերբ յիմաց լնի
իրանց Սծիլիանց 'ի Սծիլն՝ մինչ 'ի տարին չըզըրկեն
զենն իմ անաւղըն, ինչ Սծայեցիք կան յերկիրս՝
քրոնուին, որ վճարեն զենն զոր արելն ին Սծիլան-
քն մեր բնակչացն. կոր կեցնըլի 'ի գարպաս, և իրենք
իրեցեալ[11]) բնակիչքն Սծիլիանքն, որք են Սծիլի-
ան, Սծիլիանի որդիք, որք են և որք գալոց են,
բռնած լնին, պահել ընդդէմ մեզ հաւատարմատու-
թիւն, և յետ մեր ժառանգաւորացն, յիմոյ և յայ-
ակից 'ի յետ ըղորդ և անարատ սէր և հաւատարմա-
տութիւն իւրեանց ամենայն կարողութեամբն 'ի ծով
և 'ի ցամաք, մեզ և մեր յերկիրս, ամէն ժողովր-
դեան յոր տեղ որ գտնվին, իւրեանց ամէն կարողու-
թիւն հաւատարմատութե առանց ամենայն խաբէու-
թեան։ Հայամհեալ չունի ոք իշխանութիւն 'ի թա-
գաւորութեանս մերոյ ամենայն հնազանդեցելոցն 'ի
մեծամեծաց մինչ 'ի փոքուն՝ մերոյ թագաւորական
բարձր հրամանիս հակառակ և կամ ընդդիմակաց կալ
կամ փառաւոր և սիրեցեալ բնակչացն Սծիլանոցն ուժ
և կամ նեղութիւն առնել, կամ իրմէնցնէ աւելի հարկ
կամ իրաւունք պահանջել. այլ մնացէ հաստատուն
ամենայն մի բառ միջէ որպէս վերոյ ենք շնորհել,
առանց հակառակելոյ ումեքէ. վասն որոյ պարգևե-
ցաք իւրեանցն զմեր բարձր շքեղս և շնորհաւոր

10) Ըաման ։

11) Պրուցէ ընկեցեալ ։

բրվլէժս [12]). և յաղագս առաւել հաստատութե ձեռնագրեցաք մերով թագաւորական բարձր ձեռնագրեաւս, և կընքեցաք արքունական ոսկի վուլովս [13]) ի փառս անեղին Աստուծոյ. ամէն։

Գրեցաւ ի թվականութե մարդեղենալոյն Քրիստոսի յուսոյն մերոյ ՌԳՃԼ. ի Հայոց մեծաց թուիս ՉՁ. ի յընիքոնիս հոռոմոց ժե. և յամսեան նուեմբերի ի դ. ի ջանլերութեան [14]) Յանկսիրիցանց և արքայհայրութեան Վասլի ծարայի Աստուծոյ և շնորհողի այսմ վերնոյ գրեալ պարգևացս։

* ԼԵՒՈՆ ԹԱԳԱՒՈՐ ԱՄԵՆԱՅՆ ՀԱՅՈՑ։

Traduction du chrysobulle précédent.

«Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Amen. Nous Léon, croyant en Jésus-Christ, par la grâce et la miséricorde de Dieu, roi de tous les Arméniens, fils d'Ochin premier, roi des Arméniens, mort en Jésus-Christ, puissant et fort, de la race noble et illustre des Roupéniens, faisons savoir à tous ceux présents et à venir, que puisqu'il était d'usage chez les bons rois nos ancêtres, croyant en Jésus-Christ, et chez nous, d'honorer les étrangers et les particuliers, par des présents, des dons, et des libéralités divines qui nous sont concédés par le ciel, et de respecter ceux qui viennent solliciter nos priviléges, les chers et notables habitants de la Sicile, étant venus devant notre majesté, ont demandé que nous leur accordions des

12) Արտօնութիւն. privilegium.

13) Կնիք. bulla.

14) Ատենադպրութիւն. chancellerie.

priviléges, et que nous étendions aussi à eux nos faveurs. C'est pourquoi nous avons accueilli leur demande, par amour pour l'illustre prince et roi, par la grâce de Dieu, notre excellent père Frédéric, et ayant égard à leur requête, nous avons accordé ce qu'ils ont sollicité de notre majesté, et nous avons octroyé à tous les Siciliens, qui sont de la Sicile, et à leurs descendants présents et à venir, qui sont aussi de la Sicile, secours et protection pour leurs personnes et leurs biens; la liberté d'exporter hors de notre royaume les marchandises de poids, moyennant un droit de 2 pour cent, sans rien payer de plus. Quant aux choses qui ne se pèsent pas, nous leur avons permis de les acheter et de les vendre, libres de tout droit et de toute taxe. Cependant ils paieront un (pour cent) aux courtiers, d'après le tarif actuel, à la condition de ne pas prendre avec eux les personnes et les marchandises d'un navire étranger, comme les Siciliens ont coutume de le faire. Si l'un d'eux allait à l'encontre de cette clause, il perdrait pour toujours la faveur que nous venons d'accorder. S'il survient dans notre royaume une contestation entre deux Siciliens, ou bien entre un Sicilien et un Arménien ou un étranger, l'affaire sera portée devant notre haute cour[5]). Si un Sicilien commet quelque préjudice dans nos états, soit contre un de nos sujets, soit contre notre majesté[6]), il faut que l'Arménien, soit bourgeois, soit tout autre de nos sujets, en réfère à notre haute cour, pour y déclarer le préjudice

5) Le texte dit: *notre palais*, դարպաս.

6) Le texte dit: *notre cour*, թախտաւն.

qu'il a subi. Alors notre cour mande ceux des Siciliens qui se trouvent dans notre royaume, et constate le préjudice par leur témoignage; les Siciliens présents doivent ensuite adresser un rapport dans leur pays, constatant que tel a fait subir, dans tel endroit, un préjudice à un Arménien, et déclarer la valeur du dommage occasionné. Ensuite, on attendra une année pour que l'indemnité réclamée soit envoyée, ou que l'auteur du préjudice vienne lui même en acquitter la valeur. Si la personne qui a occasionné le préjudice vient à mourir dans l'intervalle, on prendra sur ses biens pour désintéresser le plaignant. Si, après que les Siciliens auraient eu connaissance de l'affaire, un an se passe sans que l'indemnité ou l'auteur du préjudice lui-même arrive, tous les Siciliens qui se trouveront dans nos états seront obligés de payer le dommage, et l'indemnité une fois prise sera mise en dépôt à notre cour. Pour que les chers habitants de la Sicile, leurs enfants et leurs descendants nous restent toujours attachés ainsi qu'à nos successeurs, aujourd'hui et dans l'avenir, et nous gardent amitié intacte et fidélité, de tout leur pouvoir, nous avons ordonné que désormais, tant sur terre que sur mer et dans tout notre pays, sans exception, partout où ils se trouveront, et sans qu'on prélève aucun droit, aucun des sujets de notre royaume, soit grand, soit petit, ne puisse mettre obstacle à notre ordonnance, ne vienne à l'encontre, ne se permette de faire aucun mal aux notables et chers habitants de la Sicile, n'exige d'eux des taxes supérieures à celles qui ont été établies, enfin que tout reste désormais dans l'état que nous venons de spécifier, sans qu'il y ait

sujet à contestation. C'est pourquoi nous leur avons octroyé notre glorieux et sublime privilége et l'avons confirmé en le signant de notre haute signature royale, et scellé de notre bulle d'or, pour la gloire de Dieu.

«Ecrit, en l'an de Jésus-Christ 1330 (sic), de l'ère des Arméniens 780, indiction romaine 15[7]), le 24e jour de novembre, Jean étant chancelier[8]) et ministre dirigeant[9]), par Basile, serviteur de Dieu, qui a délivré le présent privilége.

✠ Léon, roi de tous les Arméniens.»

III.

Il me reste maintenant à entrer dans quelques détails sur plusieurs passages du chapitre que Pégolotti a intitulé *Armenia* ou *Ermenia*, dans son traité de la *Pratica della mercatura*, et qui se rapportent au commerce de l'Arménie avec la Sicile.

D'après ce que Pégolotti nous apprend, on peut supposer que les articles de commerce que les Siciliens importaient en Cilicie se bornaient à fort peu de chose. Les Siciliens, qui ne pouvaient rivaliser avec les Vénitiens, dont le commerce était très flo-

---

7) Par indiction romaine, il faut entendre l'indiction grecque.

8) Ici le texte est incorrect, et il faut supposer une altération dans la copie. Ce qui nous fait penser que le mot Յովհաննէսի cache le nom de Jean, c'est que c'est un personnage du même nom qui a signé les autres priviléges accordés à la même époque par Léon V aux Vénitiens, et qui est qualifié de «honorabilis vir Johannes.»

9) Le texte porte au cas oblique արքայհայրապետի, expression qui veut dire «paternité du roi;» j'ai traduit par un à-peu-près, et je laisse à de plus habiles le soin de restituer le texte, en cet endroit.

rissant en Cilicie à l'époque de Léon V, se contentaient d'introduire dans ce pays des épices; car selon Pégolotti, c'était la branche principale de leur industrie, puisqu'il place en première ligne ce produit, à l'article où il traite spécialement des objets que chaque peuple introduisait en arménie. Voici le passage de cet auteur:

«Erminia con Messana (Messine) di Cicilia (sic).

«Ruotoli 1 di spezierie, al peso d'Erminia, faè in Messina e in Palermo, e pèr tutta Cicilia ruotoli 7 e libbre 1 e once 1, d'once 12 per una libbra, e di libbre 2 e mezzo per 1 ruotulo generale di Cicilia.

«Mars 1 d'argento, al peso di Messina, faè in Lajazzo d'Erminia mars 1, starlini 7.

«Salme cento alla misura generale di Cicilia, fanno in Lajazzo d'Erminia moggia 198.»

Le rotle était en Arménie l'unité de poids et avait pour multiple le quintal (catars), et pour subdivisions, l'ocque (occhia), la livre (libbra), l'once (uncia), le pois (peso) et le grain (grano). Pégolotti nous dit que le rotle servait à peser les épices, les soies, les laines et les métaux. Un rotle d'Arménie faisait par toute la Sicile en général 7 rotles, plus une livre et une once.

Le marc d'argent de Messine faisait, à Lajazzo, un marc et 7 sterlins. Le marc servait à peser les métaux précieux et les fourrures.

Le boisseau (moggio), dont le marzapan était une des subdivisions, correspondait à-peu-près à la moitié de la *salma* ou *charge*, puisque 198 boisseaux faisaient cent *charges*, au poids de Sicile.

J'ai donné dans mon mémoire historique sur la

constitution sociale de l'Arménie, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (p. 82), quelques renseignements sur les poids et mesures de l'Arménie[10]); j'y renvoie le lecteur, qui pourra aussi trouver d'autres détails dans l'ouvrage du père P. Aucher, imprimé à Venise, sous le titre: *Բացատրութիւն չափուց և կշռոց* ......, plus connu sous le nom de *traité des poids et mesures* etc., ouvrage qui renferme de précieux et utiles renseignements, et qui aurait suffi à lui seul pour assurer la réputation du savant mékhitariste.

Les Siciliens autorisés à se livrer, avec de grandes facilités, au commerce d'importation et d'exportation en Arménie, depuis l'année 1331 seulement, ne dûrent pas jouir longtemps des prérogatives que le chrysobulle de Léon V leur avait accordées. En effet, à la mort de ce prince, le royaume arménien de la Cilicie fut livré à la plus complète anarchie; une nouvelle dynastie, celle des Lusignan, qui succéda à celle des Roupéniens, n'eut qu'une existence fort courte, et sa puissance fut très éphémère. Le siége et la prise de Lajazzo par les Egyptiens, à la fin du règne de Léon V, avaient porté le dernier coup au commerce que les peuples navigateurs de l'occident faisaient avec l'Arménie. Quand le premier Lusignan monta sur le trône de Sis, le commerce était déjà anéanti; les Génois, les Vénitiens, les Pisans, avaient abandonné leurs comptoirs, et les navigateurs de l'Europe, au lieu de se diriger, comme par le passé, sur les ports de la Cilicie, se rendaient de préférence en Syrie et surtout dans les ports de la mer Noire, où ils

10) VII^e s., t. III, N° 3.

trouvaient plus de sûreté, et où de nouveaux débouchés étaient offerts à l'esprit aventureux des occidentaux. La preuve de l'abandon des colonies de l'Europe en Arménie, à partir de l'avénement des Lusignan, se manifeste surtout par l'absence de priviléges, et l'on sait d'une manière positive que les Lusignan, malgré leur désir de s'attacher les occidentaux par l'octroi de nouvelles prérogatives, ne purent les décider à rester dans leurs comptoirs. Les Siciliens imitèrent forcément le mouvement de retraite des Vénitiens; car ceux-là, ne trouvant plus assez de garanties en Cilicie, par suite du terrain que les musulmans gagnaient dans le pays chaque jour, abandonnèrent leurs établissements, et c'est ce qui fait que le privilége de 1331 ne fut pas renouvelé.

Le chrysobulle octroyé aux Siciliens, par Léon V, est donc un document diplomatique d'une grande importance, et nous avons eu raison d'avancer que, sous plusieurs rapports, c'est une des pièces les plus curieuses du cartulaire d'Arménie, puisqu'il est unique, et qu'il offre en outre un des rares spécimen du dialecte arménien usité dans la chancellerie des rois de Sis, au moyen-âge. [11])

11) Je crois devoir faire observer que le chrysobulle arménien ici publié est réellement daté 1330 J. C. — 780 arm.: la rectification 1331, nécessaire du reste, est une conjecture de l'auteur de la presente Notice. Br.

(Tiré du Bulletin, T. V, pag. 875 — 887.)

$\frac{5}{17}$ Septembre 1862.

Activité littéraire des Géorgiens et des Arméniens, en Russie, en Transcaucasie et en Crimée; par M. Brosset.

Les livres suivants, en langues géorgienne et arménienne, ont été envoyés dernièrement au Musée asiatique, par la censure: ils pourront servir à faire connaître l'état actuel des deux littératures qui y ont représentées.

I. Langue géorgienne.

1. Les 12 N. pour l'année 1861, du journal mensuel ცისკრისა «l'Aurore,» dont le rédacteur en chef est M. I. Kérésélidzé. Ce journal est maintenant dans sa 6e année; il contient des poésies, des légendes géorgiennes, trop peu d'histoire et d'antiquités, quelques traductions de romans et de nouvelles et des articles d'utilité générale. Il tend annuellement à s'améliorer et se trouvera l'année prochaine en concurrence avec une nouvelle édition périodique, en la même langue.
2. Un poème en 36 quatrains, dont tous les vers commencent successivement par une des lettres de l'alphabet, par le prêtre Mékanarof; Tiflis, 1860.
3. Calendrier des fêtes, de 1861 à 1901, avec ta-

bleaux, Tiflis, 1860; à la p. 6, on voit que l'auteur suppute les cycles pascaux ou grandes-indictions, à la manière grecque, et non comme les Géorgiens, de sorte qu'il établit que l'année 1860 est la 452e du 14e cycle, au lieu de la 16e du 15e cycle, qu'il a pourtant donnée comme exacte à la p. précédente: «1861, 17e année du koroniconi.»

4. Le 1er N° d'un journal intitulé გუთნისდედა «la charrue,» consacré à l'économie rurale, avec illustrations: la première représente une vache flamande. Rédacteur en chef M. Kérésélidzé.

II. Langue arménienne.

1. Texte arménien de l'Epitomé historique de Vardan-le-Grand; éd. Emin, Moscou, 1861, 8°.
2. Histoire de la maison Sisacane, par Stéphanos, évêque de Siounie; éd. Emin, Moscou 1861, 8°.
3. Guerre des Vardanians, par Eghiché, d'après l'exemplaire d'Antzévatsik; éd. le vartabied Khoren Galpha; Théodosie, 1861, in-12°, imprimerie Khalibof.
4. Le même, aux frais de Hovhannès Kathaniants; Moscou, 1861, in-18°.
5. Aperçu de l'activité du Séminaire arménien de Nersès, pendant les 10 années 1851 — 1861; Tiflis 1861, 8°, typographie donnée audit Séminaire par le noble Géorg Ardzrounien.
6. Légende nationale de Sos et Vardither, par Perdj Stéphannovitch Prhochiants, d'Achtarac; Tiflis, 1860, chez Gabriel Melkouniants et Hambartzoum Enfiadjiants. 8°. — En arm. vulgaire.

7. Chouchanic, fille de Vardan-le-Grand, tragédie en 3 actes, par Hacob Caréniants; Tiflis 1860, 8°. — En prose et en arménien vulgaire.
8. Archac II, tragédie, par le vartabied Khoren Galpha; Théodosie, 1861, 8°. — En vers, et en arménien vulgaire, avec deux jolis titres gravés.
9. Alafranca, comédie en cinq actes, par le vartabied Khoren Galpha; Théodosie, 1862, 8°. — En prose, en arménien vulgaire.
10. Lettres au petit Henry, par ses tantes maternelles, trad. de l'anglais, par Hovhannès Akhverdof; Tiflis, 1861, in-12°.
11. ABCD arménien, par les élèves du Gymnase de Tiflis; Tiflis, 1861, in-8°, fig.
12. Livres classiques d'histoire; a) Partie II, histoire du moyen âge; Théodosie, 1861.
    b) Géographie; Théodosie, 1860.
    c) Histoire sainte, Théodosie, 1860, in-12°.
13. Calendriers arméniens pour 1862; Tiflis, typogr. du Séminaire de Nersès;
    do. do. typ. Melkouniants et Enfiadjiants;
    do. do., Théodosie, typogr. Khalibof, in-24°.
14. L'art de faire des confitures, 1re Partie, par Hov. hannès Mamiconian; Tiflis, 1861. — En arm-vulgaire.
15. 20 NN° du «Nouvelliste de Russie,» pour 1861, 2, journal arménien paraissant à Moscou, les 10 et 20 de chaque mois, 1re année.
16. 7 NN° de «l'Aurore boréale,» 1861, 1862; périodique mensuel, paraissant à Moscou, par li-

vraisons de 3 à 4 feuilles, sous la direction de M. Nazariants. — En langue arm. vulgaire.

17. «L'abeille d'Arménie,» journal paraissant le samedi; 5e année, 2 NN° pour 1862.
18. «Lectures sur les connaissances utiles,» 1re Partie, histoire sainte; Théodosie, 1861, 16 NN°.
19. «Recueil littéraire,» 1862; Moscou 1862, 4 NN°. Périodique mensuel; rédacteur Mser Msériants.
20. «La Colombe du Masis et l'Arc-en-ciel de l'Arménie;» Théodosie, 1862, 2 NN°; périodique bimensuel, qui a déjà atteint sa 7e année.

Tous les périodiques arméniens sont en langue vulgaire.

(Tiré du Bulletin, T. V, pag. 393 — 395.)

$\frac{8}{20}$ Août 1862.

Notice sur deux inscriptions cunéiformes, découvertes par M. Kästner dans l'Arménie russe.

Rapport de MM. Brosset et Kunik.

Ceux qui s'intéressent aux antiquités de l'Arménie savent, que la plus grande partie des dessins et des inscriptions faisant partie du recueil: *Les Ruines d'Ani* (St. Pét. 1860 — 1861), provient de M. Jules Kästner. Le même infatigable dessinateur a donné, il y a un mois, dans une lettre adressée à M. Gille, directeur de la I^re^ Section de l'Ermitage Impérial, des nouvelles d'une trouvaille qui ne manquera pas d'exciter un vif intérêt chez les amateurs des antiquités orientales. Nous nous empressons de communiquer ladite lettre, tout en y ajoutant qu'une partie considérable des dessins et des inscriptions, dont il y est fait mention, est déjà rendue accessible au monde savant dans *les Ruines d'Ani* et dans d'autres publications de notre Académie.

«Voici» dit M. Kästner, «une inscription cunéiforme que j'ai trouvée à huit verstes d'Alexandrapol. En allant le long de la rivière d'Arpa-Tchaï,

on arrive au village de Kalincha [1]). A droite de ce village j'ai trouvé l'inscription ci-jointe, aussi bien conservée que si elle avait été gravée hier. J'ai trouvé une seconde inscription cunéiforme là où était située autrefois la ville d'Armavir [2]). Sur cette pierre (Stein, dans l'original allemand), formée de lave noire, haute environ de deux sajènes et large presque de deux sajènes, il y a tant de caractères gravés qu'on aurait besoin au moins de deux journées pour les copier. La pierre est couverte de beaucoup de mousse. Mon désir le plus vif serait de faire un voyage à la montagne d'Alaguez, ainsi que de visiter les environs d'Okcha [3]). C'est là que je pourrais recueillir, dans l'espace de deux étés, une série d'inscriptions et de monuments, pour les mettre à la disposition de l'Académie Imp. des sciences. Mais comme officier en retraite, les ressources me manquent pour exécuter mon désir; je prie Votre Excellence de faire parvenir à l'Académie la prière de me fournir les moyens nécessaires pour y parvenir. L'Académie n'y perdrait rien.

«A présent, ayant reçu mon congé après 32 ans de service militaire, je m'occupe de finir mon Album, qui se compose de trois volumes. Le premier renferme les églises, monastères, bourgs, ponts et villes les plus remarquables, sur l'Arpa-Tchaï, de Lori

---

1) Probablement Khanlidja (Ханлиджа), où est le couvent de Marmachen; v. Ruines d'Ani, p. 63, et Pl. XXXIII, XLIII, XLIV.

2) Cette ville, l'Armauria de Ptolémée, était située vers l'embouchure de la rivière Kasagh, qui coule à Edchmiadzin, dans l'Araxe.

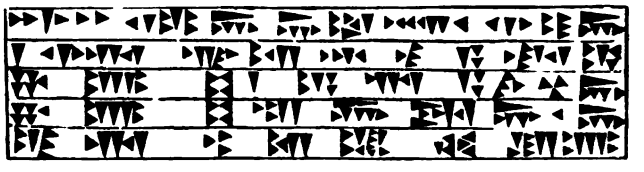
3) Peut-être Ochacan, à 2 heures au N. d'Edchmiadzin, où il y a de belles antiquités, et notamment des inscriptions du XIII^{e} s., tracées au temps d'Arghoun et de Keïkathou-Khan.

à Kara-Kala. Le second volume renferme les villes, monastères et documents recueillis sur les bords de l'Araxe, de Koulp jusqu'à Ordoubat. C'est aussi dans ce volume qu'on trouvera dessinée la montagne d'Ararat avec ses ruines, jusqu'à la ligne des neiges. Le troisième volume renferme les monuments, inscriptions et monastères sur les hauteurs du Karabagh, d'Ordoubat au monastère de Tathef, faiblement coloriés. Tous ces dessins ont été recueillis par moi dans l'espace de 17 ans et en partie dans des contrées, où les voyageurs pénètrent difficilement. Mon Album renferme plus de 100 inscriptions. Espérant que Votre Excellence ne refusera pas de remplir ma demande, j'ai l'honneur etc.»

M. Gille ayant eu la complaisance de nous communiquer cette lettre et l'inscription y incluse, au commencement des vacances d'été, nous avons pensé à l'instant que les caractères de l'inscription se rattachent à ceux qu'on trouve dans les copies du malheureux Schulz, faites aux environs du lac de Van et publiées par la Société asiatique de Paris. Pour nous mieux renseigner à ce sujet, nous nous sommes adressés à M. Lerch qui, par suite de ses recherches sur les Kourdes, s'est bien familiarisé avec les ouvrages traitant des contrées de la Transcaucasie et de l'Asie-Mineure. M. Lerch n'a pas tardé à comparer l'inscription de M. Kästner avec celles de Schulz, et s'est assuré, autant qu'il a été possible, qu'aucun des savants qui se sont occupés des inscriptions cunéiformes ne fait mention de celle copiée par M. Kästner.

La notice que M. Lerch nous a transmise n'était point destinée par son auteur à être imprimée; mais comme elle constate l'analogie qui existe entre l'inscription de l'Arpa-Tchaï et quelques-unes de Van, nous croyons à propos d'insérer ici les renseignements littéraires recueillis par M. Lerch. Enfin, il est de notre devoir de mentionner que M. Röder, comme amateur de photographie, a bien voulu faire plusieurs copies photographiées, réduites, de l'inscription en question, que nous avons fait graver, afin qu'elle puisse être communiquée aux différents savants de l'Europe.

Inscription cunéiforme de Kalincha.



Postscriptum. On nous apprend durant l'impression, que M. Rawlinson a eu connaissance des inscriptions cunéiformes de l'Arménie russe, et qu'il en possède des copies. Autant que nous le sachions, le savant Anglais n'a encore rien publié sur ce sujet.

Notice de M. Lerch.

Parmi les inscriptions en caractères cunéiformes publiées jusqu'à présent, aucune n'a été trouvée dans une position aussi septentrionale que celle qui fait l'objet de la présente Notice [1]). La première question

1) L'inscription dite « de *Tarkou* » doit, comme il a été démontré par

qui s'est présentée à nous était donc de savoir, si l'inscription découverte par M. Kästner appartient à l'un des systèmes déjà connus d'écriture cunéiforme. Un bref examen vient de me convaincre que les caractères employés dans cette inscription se retrouvent, à l'exception de deux, dans celles copiées par feu l'infortuné Schulz [2]), au château de *Van* et dans ses environs. Une inscription trouvée près de *Malatiyah* [3]) et une autre, près de *Palou* [4]), nous offrent aussi la plupart des mêmes signes. Au même système paraît appartenir l'inscription sur le monument *Kellachine*, décrite en premier lieu par M. Rawlinson [5]),

---

M. Holtzmann, être comptée parmi celles de la Perse; voyez là-dessus l'article publié dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, vol. VI*, p. 379 — 388.

2) Voyez dans le *Journal asiatique*, III[e] série. vol. 9 (avril, mai, juin 1840), p. 257 — 323, le Mémoire sur le lac de Van et ses environs, par M. Fr. Ed. Schulz (avec 8 Planches).

3) L'inscription de Malatiyah a été reproduite par M. de Mühlbach, officier du génie prussien, et publiée par Charles Ritter dans les *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin* (1[re] année, mai 1839 — 40), Berlin, 1840, 8° p. 70 — 75. En 1845 l'ingénieux G. F. Grotefend fit à la Syro-Egyptian Society communication de l'inscription Mühlbach, en l'accompagnant de quelques remarques pour en démontrer l'affinité avec celles de Schulz et poser les bases de sa future interprétation; voyez *Original papers read before the Syro-Egyptian Society of London*, vol. I, Part 1, p. 127—139 (avec 2 Planches). Malheureusement il y a, dans la copie publiée par ladite Société, des fautes considérables, à cause desquelles la planche publiée par la Société géographique de Berlin devient indispensable à tous ceux qui voudraient juger de l'inscription de Malatiyah.

4) Voyez sur cette inscription l'ouvrage de A. Layard: Niniveh and its remains, t. II, p. 137. Elle a aussi été publiée dans le recueil d'inscriptions en caractères cunéiformes, qui parut à Londres en 1851, sous le titre: *Inscriptions in the cuneiform character from assyrian monuments, discovered by* A. Layard; Fol., p. 74 (Inscription at Palou, on the Euphrate).

5) Voyez le *Journal of the Royal Geographical Society of London*,

et qu'en 1855 M. Khanykov a fait mouler en plâtre. A en juger par des photographies prises sur ce moule[6]), le document du Kellachine contient entre autres des caractères qui apparaissent souvent sur les inscriptions de Van, de Malatiyah et de Palou. Je regrette que l'état de ces photographies, presque effacées par l'influence de la lumière (depuis 1856), rende impossible une comparaison quelque peu détaillée avec les autres inscriptions que je viens de citer.[7])

La trouvaille de M. Kästner représente donc un système d'écriture cunéiforme, dont on s'est servi sur des points assez éloignés l'un de l'autre, dans les pays montagneux situés au nord de l'Assyrie. Les inscriptions de Van et de Malatiyah, publiées depuis plus de vingt ans, continuent encore à être une énigme pour l'historien, autant que pour le linguiste. Cependant nous devons citer quelques travaux concernant le déchiffrement de ces documents. Après les remarques préalables de M. Grotefend, déjà mentionnées[8])

---

vol. X, p. 8 et C. Ritter. *Die Erdkunde von Asien*, vol. IX, pages 1019 — 1025.

6) Ces photographies ont été envoyées par M. Khanykov à l'Académie Impériale, qui les a déposées dans son Musée asiatique. Quant à la relation de la visite faite par le donateur au Kellachine, nous nous permettons de renvoyer le lecteur au *Bulletin de la Classe historico-philologique*, t. XIV, № 16 (p. 243 — 4; = *Mélanges asiatiques* t. III, p. 76 — 79).

7) M. Rawlinson, dans son *Memoir on cuneiform inscriptions* (voyez *Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*, vol. X, Part. I, page 25, note 2), parle encore d'une autre inscription comme étant presque conforme à une des tablettes de Van. C'est à *Dach-Tepeh* qu'il a pris une copie de ce document. Voyez aussi *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. X, p. 10 — 12, et C. Ritter, *Erdkunde*, vol. IX, p. 1014 — 1015.

8) Voyez note 3.

par nous, parurent en 1848, à Paris et à Londres, deux traités, dont les auteurs essayaient de tracer des tables généalogiques des personnages royaux dont les noms se trouvent, d'après eux, consignés dans les inscriptions de Van. M. de Saulcy, à qui nous sommes aussi redevables d'un Mémoire sur le second système des inscriptions des rois Achéménides, publia en ladite année ses lettres sur les inscriptions de Van, sous le titre: *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne. Inscriptions de Van*, Paris 1848, 44 pages in-4° (avec 1 Planche). Dans ces recherches l'auteur nous offre une traduction de la VIII[e] inscription de Schulz. D'après lui la langue des inscriptions de Van est sémitique. M. de Saulcy nous donne aussi une liste de noms géographiques qu'il croit y avoir lus.

M. E. Hincks a publié dans la même année un travail sur les inscriptions de Van (voyez *Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*, vol. IX (N° XVIII) p. 387 — 449).

Il y suppose que la langue des inscriptions qu'il avait devant lui (celles de Van et de Malatiyah) était de racine indo-européenne.

En 1850 parut à Padoue un livre intitulé: *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Van et Khorsabad, par Philoxène Luzzato*, 214 pages in-8°. Comme l'indique le titre, il y est entre autres aussi question des inscriptions copiées par Schulz (voyez § 6 de l'ouvrage cité, pages 158 — 182). L'auteur résume les résultats de ses recherches, qui se bornent à un déchiffrement de quelques noms propres, comme il suit: «Les inscriptions de Van contiennent les faits et gestes d'une dynastie de rois qui s'intitu-

laient rois des rois de Qana (forme ancienne du nom de Van?), de la Matiane et de l'Arménie. Les noms de ces rois et leur époque sont inconnus à l'histoire». Que les inscriptions de Van proviennent d'une série de rois qui appartenaient pour la plupart à la même dynastie, ce fait a été aussi reconnu par M. Hincks et, comme nous verrons, par M. Mordtmann.

Nous venons de citer M. Mordtmann. Il y a 3 ans, il communiqua à la Société orientale allemande[9]) ses recherches concernant le déchiffrement des inscriptions de Van. A en juger d'après ses paroles, il semble que ses essais reposent sur la même base que ceux de M. Hincks. Sa façon de lire les divers noms de rois concorde assez avec celle que propose ce dernier savant; seulement il ne pense pas que la langue des inscriptions soit arienne, comme le suppose M. Hincks. Il veut y avoir reconnu, à côté d'éléments touraniens, d'autres qu'il croit ariens (spécialement arméniens), mais pour la plus grande part, des élémens d'une origine inconnue; de sémitique—rien. De cette manière il lui a été impossible de préciser la famille à laquelle appartenait la langue des inscriptions, du déchiffrement desquelles il s'était occupé.

M. Oppert, dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'interprétation des inscriptions assyriennes, en parlant de l'emploi de l'écriture anarienne chez plusieurs nations, dit entre autres:

«Nous n'avons pas seulement en vue les Assyriens et Babyloniens, qui sont les auteurs de l'immense majorité des inscriptions cunéiformes; car on

9) Voyez sa lettre du mois de mai 1859, insérée dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* vol. XIII, pages 704—705.

n'ignore pas qu'à Van on a trouvé des inscriptions cunéiformes composées des mêmes signes: les mêmes caractères idéographiques, les mêmes expressions signifiant «roi, fils, père, pays, Dieu» etc. s'y lisent à côté des mêmes lettres, pour rendre les sons syllabiques, et comme pour ne laisser aucun doute à cet égard, il nous est resté une suite de synchronismes entre les rois arméniens de Van et de Ninive. A Khorsabad, par exemple, on trouve cité le nom d'un roi d'Ararat, *Argistes*, et le nom de ce roi s'y rencontre écrit comme à Van, où le même monarque a laissé des monumens. Mais quand il s'agit d'expliquer ces inscriptions, on éprouve un très réel embarras: car, en appliquant la valeur des caractères, qui nous est parfaitement connue, on trouve des mots appartenant à une langue qui ne l'est pas du tout.»

Qu'il nous soit permis de faire observer ici qu'il faut, avant entreprendre le déchiffrement d'inscriptions si difficiles, être persuadé de l'exactitude des copies de ces inscriptions. Celles de M. Schulz, comparées à celle de M. Mühlbach, laissent à désirer, quant à leur exactitude. Des empreintes ou des copies photographiques seraient certes à préférer. Il faudrait au moins écarter du déchiffreur tout motif de doute quant à l'infaillibilité du texte, — et éloigner par-là toute tentation d'y introduire des corrections conjecturales.

Il me reste encore à démontrer la concordance de l'inscription de M. Kästner avec celles de Van, Malatiyah et Palou.

La première ligne commence par le signe idéographique indiquant, d'après l'opinion des Assyriologues,

qu'il suit un nom de Dieu. Les six caractères suivants se répètent très souvent dans les inscriptions de Schulz; ils se trouvent aussi, avec les 7e, 8e et 9e, dans l'inscription de Palou (ligne 17).

La seconde ligne, avec l'idéographique pour les personnes au commencement, se retrouve dans une des inscriptions du Khorkhor du château de Van (Schulz VI); elle contient deux groupes, dont le premier est supposé être le nom du roi *Argistes* (Hincks) ou *Argisti* (Mordtmann, qui lui assigne les inscriptions II—VII). Dans notre inscription, le soit-disant patronymique, qui se trouve par exemple à la 19e ligne de la VIe Planche de Schulz, manque complètement. Un autre groupe, composé de trois signes très fréquents chez Schulz et se trouvant aussi dans l'inscription Mühlbach, apparaît deux fois chez Kästner, au commencement des 3e et 4e lignes.

(Tiré du Bulletin, T. V, pag. 428 — 435.)

$\frac{7}{19}$ November 1862.

Bericht über Hrn. Melgunov's Werk: Замѣчанія о южномъ берегѣ Каспійскаго моря (Bemerkungen über die südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres); von B. Dorn.

Die südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres, Asterabad, Masanderan und Gilan gehören zu den merkwürdigsten Provinzen des persischen Reiches. Sie verdienen im hohen Grade die Aufmerksamkeit des Geo- und Ethnographen, des Alterthumsforschers, Geschichtschreibers und Philologen. Schon in den ältesten Zeiten spielten sie, der Überlieferung nach, eine bedeutende Rolle in der Geschichte Iran's. Sie waren der Schauplatz der Grossthaten mehrerer alten persischen Könige aus der Dynastie der Pischdadier und Kejaniden, des Helden Rustem, der Wohnort der Dive. Da wohnten die Gilen (Γῆλαι, گیل), Kadusier (Καδούσιοι, قادوسیان), Tapurier (Ταπύριοι طبریان; Ταπουρία, Ταπηρία = Taberistan), Hyrkanier (Ὑρκάνιοι; Ὑρκανία = گرگان Gurgan, Gurkan) u. s. w. In späterer Zeit tauchten da Dynastien auf, welche bis vor Kurzem nicht einmal dem Namen nach bekannt waren. Und als der Islam schon das Flachland erobert hatte, hielt sich der Parsismus noch eine Zeitlang in den Gebirgen. Dann waren sie die Zufluchtstätte des

Schiismus. Schah Ismaïl, der Gründer der Sefiden-Dynastie fand in seiner Jugend sicheren Schutz in Gilan, und Asterabad ist das Stammland der heute regierenden Herrscherfamilie der Kadscharen. Schon in der zweiten Hälfte des neunten und im Anfange des zehnten Jahrhunderts unternahmen die Russen Einfälle in Masanderan und Gilan*). Stenka Rasin dehnte

*) Ich stütze diese Annahme, abgesehen von Masudy und Sehir-eddin, auf folgende Stelle in Muhammed's ibn Hasan ibn Isfendiar (schrieb gegen 1216?) Geschichte von Tabaristan. «In diesem Jahre (297 = 909) erschienen sechszehn Schiffe von Seiten der *Russen* auf dem (kaspischen) Meere und gingen nach *Abesgun*. Auch zur Zeit Hasan's ibn Said زيد (250—270 = 864 — 883) waren sie nach *Abesgun* gekommen und hatten da Feindseligkeiten ausgeübt. Hasan ibn Said aber hatte ein Heer ausgesandt und sie alle getödtet. Zu dieser Zeit nun hatten sie in *Abesgun* und an den dortigen Uferstaaten Verheerung und Plünderung angerichtet; sie tödteten viele Musulmanen und verhängten Verheerung über sie. Abu-l-Szirgham (ضرغام) Ahmed ibn el-Kasim war Verweser von *Sari*. Er berichtete den Umstand an Abu-l-Abbas, welcher Hülfe sandte. Die *Russen* kamen nach *Endschileh* (al. *Abchileh*) welches man in unserer Zeit *Kaleh* nennt (al. welches man *Makaleh* nennt). Er führte einen nächtlichen Überfall gegen sie aus, tödtete viele und nahm sie gefangen und verschickte sie in die Gegenden von Tabaristan. Im andern (al. In einem andern) Jahre kamen die *Russen* wieder mit einer grossen Macht, verbrannten *Sari* und die Gegenden von *Pendschah-Hesar*, nahmen die Leute gefangen und entfernten sich schnell auf dem Meere, bis sie zu der Gränzscheide des *Schimrud* (al. *Tscheschmehrud*) in *Datleman* kamen. Da ging ein Theil heraus, ein anderer Theil blieb auf dem Meere. Auf Befehl des Gilan-Schah's begab man sich in der Nacht an das Meeresufer und verbrannte die Schiffe. Die Gelandeten wurden getödtet, die auf dem Meere Befindlichen flohen. Aber der Schirwan-Schah (der Herrscher der Chasaren) liess auf erhaltene Nachricht auf dem Meere Hinterhalt legen, so dass sie zuletzt flohen und man keinen Einzigen lebend davon kommen liess. Die Unternehmung der Russen von dieser Seite aus war so zu Nichte gemacht.»

Die Übersetzung ist nach zwei Handschriften gemacht; andere Handschriften bieten vielleicht und wahrscheinlich noch andere Lesarten.

seine Raubzüge bis dahin aus, und noch jetzt werden die Spuren seiner Verheerungen gezeigt. Unter Peter dem Grossen waren Asterabad, Masanderan und Gilan an Russland abgetreten worden.

Die russische Regierung besitzt eine Seestation auf der im asterabadischen Meerbusen gelegenen Insel Aschurade zum Schutze der persischen Küstenbewohner und des Handels auf dem kaspischen Meere gegen die räuberischen Turkmenen. Russische Consulate bestehen in Asterabad und Rescht. Es sind wiederholte Versuche gemacht worden, mit diesen an mannichfaltigen Erzeugnissen, Reis, Baumwolle, Seide u. s. w. reichen Ländern dauernde Handelsverbindungen zu unterhalten und über und durch sie den Handel tiefer nach Asien hinein zu vermitteln. Es bestehen zu diesem Zwecke Factoreien in Schahrud, Barfurusch und Rescht. Über ihre hohe politische Bedeutung für Russland ist kein Wort zu verlieren. In den Sprachen dieser Länder hat man Überreste des alten Parthischen u. s. w. finden wollen; die Eingeborenen bezeichnen sie häufig als Pehlewy. Auf jeden Fall werden sie, wenn gehörig ausgebeutet, manche lehrreiche Erscheinung auf dem Gebiete der iranischen Sprachkunde darbieten.

Alle diese Umstände zusammen genommen haben mich seit Jahren zu einer anhaltenden Beschäftigung mit der Geschichte, Geographie, Sprache u. s. w. der in Rede stehenden Länder hingezogen. Ich fand dabei oft Veranlassung, mich über die Mangelhaftigkeit namentlich unserer geographischen Kenntniss derselben beklagen zu müssen. Ich hatte daher auf meiner Reise in den Kaukasus und das nördliche Persien un-

ter Anderem auch der Geographie des letzteren besondere Aufmerksamkeit zuzuwenden beschlossen. Aber bei meiner Ankunft in Masanderan fand ich bald, dass allen Ansprüchen, welche man an mich zu machen sich für gerechtfertigt halten dürfte, ich allein nicht genügen könnte. Der Magister der oriental. Sprachen der hiesigen Universität, Melgunov, damals Beamter in der diplomatischen Canzellei des Statthalters des Kaukasus, war mir auf Anordnung S. E. des Herrn v. Krusenstern von Tiflis aus zur Begleitung nach Masanderan und Gilan mitgegeben worden. Er hatte schon mehrere Jahre lang von seinem früheren Wohnorte Aschurade aus die Provinzen Asterabad, Masanderan und Gilan bereist und kennen gelernt. Auf meinen Antrag übernahm er die geographische Partie. Unter meinen Augen zog er unverdrossen von den Bewohnern die nöthigen Erkundigungen ein, und stellte nach seiner Rückkehr nach Tiflis dieselben in der in der Überschrift erwähnten Schrift: *Замѣчанія о южномъ берегѣ Каспійскаго моря* zusammen.

Ich habe schon in meinem vorläufigen Reiseberichte Gelegenheit gehabt dieser Arbeit des Herrn Melgunov Erwähnung zu thun. Seitdem ist er wiederum mit Erlaubniss des eben genannten hohen Gönners der Wissenschaft hierher nach St. Petersburg gekommen um seinem Werke die letzte Vollendung zu geben. Er hat sich nicht darauf beschränkt, das von ihm an Ort und Stelle Gesammelte in seine Schrift aufzunehmen; er hat auch die dahin einschlagenden Druckschriften Anderer, so wie viele in dem Besitze des asiatischen Museums befindliche, bisher noch nicht veröffentlichte Hülfsmittel benutzt.

Ich richte nun an die Classe die Bitte, das Werk des Hrn. Melgunov, welches eine ausführliche geographische Beschreibung der in Rede stehenden persischen Provinzen nach ihrem heutigen Bestande enthält, und auf jeden Fall die Kenntniss derselben bedeutend fördern wird, drucken und die beigegebene Reise-Karte lithographiren zu lassen. Ich überreiche zu gleicher Zeit die Einleitung, welche besonders wegen der geschichtlichen Übersicht belehrend sein wird, so wie die Beschreibung der Provinz Asterabad zum Druck fertig. Der Verfasser, welcher dem Werke seine ganze Thätigkeit zuwendet, wird die Fortsetzung, die Beschreibung Masanderan's und Gilan's enthaltend, je nach Erforderniss einliefern; sie muss noch ins Reine geschrieben werden. Das Ganze ist auf etwa fünfundzwanzig Bogen berechnet und der Druck desselben, wenn nicht besondere unvorhergesehene Hindernisse eintreten, wird in den ersten Monaten des Jahres 1863 beendigt werden können.

(Aus dem Bulletin, T, V, pag. 495 — 498.)

$\frac{12}{24}$ Décembre 1862.

Notice sur l'historien arménien Thoma Ardzrouni, X^e^ s., par M. Brosset.

Jusqu'en 1852 l'historien arménien Thoma Ardzrouni n'était guère connu des savants européens. Son nom seul «Thoma vartabied,» a été inséré par Mkhithar d'Aïrivank dans sa liste des historiens, bien évidemment à une place qui ne lui convient pas, avant Moïse de Khoren; v. Ruines d'Ani, p. 163, et l'édition de Moscou, p. 23. Kiracos, plus exact, le nomme, p. 3, «Le vartabied Thoma, historien de la maison des Ardzrouni,» et le place entre Ghévond, VIII^e^ s., et Chapouh, Bagratide, IX^e^ s., malheureusement perdu pour nous. La connaissance même de ces deux témoignages ne remonte, pour l'auteur de la présente Notice, qu'à une époque peu ancienne, puisque les deux sources d'où ils sont tirés ne sont en notre possession que depuis douze ou quinze ans.

Cependant en 1784 le laborieux compilateur de la grande Histoire d'Arménie, en 3 v. 4°, parlant dans son Introduction des historiens arméniens, consacre ce peu de mots à celui qui nous occupe: «Le vartabied Thoma Ardzrouni, l'un des disciples de S. Eghiché, à la fin du V^e^ s. ou au commencement du VI^e^; on a de lui un petit nombre d'écrits, relatifs

aux saints Vardan et Vahan Ardzrouni, et aux actions de Bardzouma le nestorien, jusqu'environ l'an 500;» notice qui fait voir que le P. Tchamitch n'avait pas eu en mains l'ouvrage dont je veux parler, et que même il n'avait pas trouvé d'indications à son sujet dans les nombreuses sources consultées par lui. Aussi Thoma Ardzrouni n'est-il jamais cité parmi les autorités sur lesquelles il s'appuie dans ses récits; toutefois les PP. Zohrab et Avger, dans leurs éditions de la Chronique d'Eusèbe, Milan et Venise, 1818, se réfèrent fort souvent à l'autorité de cet historien.

En 1829 le P. Somal, dans son Quadro della st. letter. di Armenia, p. 57 suiv., cf. p. 25, place notre historien au IX^e^ s., avec Jean catholicos, et donne une analyse très détaillée des cinq livres que contenait son M^it^. Sur quoi je fais remarquer qu'il n'est pas tout-à-fait exact de ranger parmi les écrivains du IX^e^ s. deux auteurs dont l'un atteint dans ses récits l'année 925 et l'autre au moins l'année 936.

Enfin en 1852 l'Histoire de Thoma Ardzrouni a été imprimée à Constantinople, faubourg d'Orthagiough, le même que Midchagiough ou plutôt Ortakeuï, «le bourg du milieu,» aux frais du cabinet de lecture Թանգարանի վերծանութեան, établi en cet endroit. On m'assure que l'institution particulière dont je parle n'a encore point fait d'autre publication. Un M^it^. de l'année 752 arm. — 1303, comparé à deux autres, d'origine non indiquée, à servi de base à l'impression. L'éditeur ne se fait pas connaître. Il faut, du reste, que les copies de cet ouvrage soient assez rares, car je n'en ai pas trouvé une seule dans les catalogues d'Edchmiadzin. Dans l'imprimé il n'est

mentionné que trois divisions ou lectures, et les chapitres ne sont pas numérotés, ni même bien nettement séparés, en sorte que le nombre des titres énumérés par le P. Somal ne répond pas à ceux de l'imprimé, ni aux chiffres fournis par les citations, très fréquentes, du P. Indjidj, dans ses savants ouvrages sur l'Arménie. En outre, une infinité de lacunes sont signalées par l'éditeur, au moyen de points; enfin, comme il sera dit en son lieu, l'ouvrage est chargé de suppléments, de beaucoup postérieurs à l'époque de Thoma, ce qui fait craindre que le texte ne renferme aussi des interpolations.

De l'auteur je ne sais que ce qu'il dit lui-même, à savoir, p. դ de son Introduction, qu'il a composé son livre à la prière de Grigor «seigneur d'Ardzrounik et prince de Vaspouracan Արծրունեաց տէր և վասպուրական իշխան,» ou, p. 47, de Gagic «général d'Arménie, prince de Vaspouracan, զօրավար Հայոց և վասպուրական իշխան;» à la p. 82, il nomme ce même Gagic «Գագիկ վասպուրական և մեծ զօրավարն Հայոց;» or ces deux princes vivaient à la fin du IX^{e} et au commencement du X^{e} s.

L'auteur nous apprend encore, p. 133, qu'il a vu de ses yeux l'homme qui a donné la mort à l'ostican Housouf, fils et successeur d'Abouseth, en 852; cf. p. 274, en l'année 898, il parle des maux qu'il eut à souffrir au temps du général Grigor et de son fils Achot.

Comme, à la p. 343, il mentionne la mère de Gagic, fils de Déranic, roi Ardzrounien du Vaspouracan, bien que la date du fait ne soit pas donnée là, il faut bien que Thoma en ait été contemporain, et

conséquemment qu'il ait vécu lui-même jusqu'en 936. Seulement il resterait à savoir si c'est Thoma lui-même qui a inséré le fait dans son livre, car on peut objecter que, comme témoin, il se fût exprimé avec plus de précision; mais ici même les manuscrits offrent une regrettable lacune.

Quant aux historiens qui peuvent compléter ces maigres renseignements biographiques et aider à critiquer les récits de Thoma Ardzrouni, je dois observer que j'ignore complètement où le P. Tchamitch a puisé le peu qu'il a dit, que le P. Somal se tait sur le premier point, et que l'on ne sait où l'éditeur a trouvé, p. 3 de la Préface, que Thomas mourut en 927; sur le second, l'Histoire de J. Catholicos, contemporain, année pour année, fournit de riches détails sur les princes Ardzrouni, mêlés aux affaires du temps, et j'en ferai souvent usage dans une intention de contrôle.

Stéphannos, l'historien de la Siounie, connaissait aussi l'ouvrage de Thoma, et il y a souvent puisé; il l'avait même fait compléter jusqu'au commencement du XIV^e^ s., ainsi qu'il sera dit plus bas, en son lieu.

Disons maintenant ce qu'étaient les princes Ardzrouni et faisons connaître le pays occupé par cette puissante famille.

Les Ardzrounis ont devancé en Arménie l'immigration des Bagratides, des Indiens Gisané et Démétré, des Mamiconians ou Mamgouns. On sait, par le livre IV des Rois, ch. XIX, v. 37, qu'environ l'an 600 av. J.-C. Sennachérib, roi d'Assyrie, fut tué par ses deux fils Adramélech et Sarasar, qui s'enfuirent dans la terre d'Arménie ou d'Ararat, comme le dit

Isaïe, ch. XXXVII, v. 38, non sans amener avec eux un certain nombre de sujets assyriens. Moïse de Khoren, qui a admis cette tradition, l. II, ch. XXIII, nomme les deux princes Adraméla[1]) et Sanasar; il ajoute que le roi Arménien Scalordi établit Sanasar au S. O. de l'Arménie, aux confins de l'Assyrie, et que ses descendants ont peuplé le mont Sim; Argamozan, l'un de ces derniers, duquel dérivent les Ardzrouni et les Gnouni, se fixa au S. E. de la même contrée. Ces indications géographiques nous montrent l'E. le S. et l'O. du lac de Van, i. e. les provinces arméniennes de Vaspouracan et de Touroubéran devenues l'apanage des Ardzrouni et de leurs diverses ramifications.

C'est là tout ce que nous savons sur leurs origines. Depuis lors, grâce à leur position sociale et à leur valeur personnelle, ils formèrent une des grandes familles seigneuriales de l'Arménie, et leur nom reparaît à chaque instant dans l'histoire. Comme le P. Indjidj a exposé en détail, avec son érudition et exactitude ordinaires, Antiq. de l'Arm. t. II, p. 109—121, tout ce que l'on peut connaître de leur histoire primitive, de l'étymologie de leur nom, de leurs domaines, résidence et sépulture, il serait inutile de le répéter ici. Je me contenterai de dire que Moïse de Khoren, l. II, ch. VII, leur assigne, à la cour du roi Arsacide Vagharchac, 150 ans avant J.-C., la fonction de «porte-aigle,» sans doute quelque chose comme grand-veneur, d'où leur nom Ardziv-ounik, Ardzrounik. L'historien de la famille n'est pas content de

1) Forme du nom d'Adramélek, chez Eusèbe, Chr. bip. I, 58.

cette étymologie et en propose deux ou trois autres, p. 46, qui me paraissent non moins arbitraires que celle-là: il dérive leur nom, soit d'une plaine dite Ardzovik, soit de la courbure aquiline de leur nez, soit de leur résidence dans un lieu dit Arznarzoun, Arzen, soit enfin de leur bravoure: c'est toujours une allusion au mot arménien *ardziv*, aigle. Quant à leurs domaines, voisins au N. de l'Aderbidjan, au S. de la Siounie, ils embrassaient tout le pays autour du lac de Van, la partie occidentale exceptée, et formaient la plus grande des 15 provinces de l'Arménie; v. la Grande-Arménie, par le P. Léon Alichan, § 87—100, l'Arménie ancienne du P. Indjidj, l'Arménie moderne du même, pachalik de Van, les mémoires de S.-Martin, t. I, p. 125. A la Cour de Byzance, ils étaient titrés ἄρχων τοῦ Ἀσπουρακᾶν ἤγουν τοῦ Βασπαρακᾶν, et, au temps de Constantin Porphyrogénète, au X^e^ s., ἄρχων τῶν ἀρχόντων, parce qu'alors ils avaient la dignité royale, en arménien *arkaïouthioun;* on leur adressait des lettres impériales avec un sceau de trois sous d'or ou zolotniks; De admin. imp. ch. XLIII, XLIV.

Il n'est donc pas étonnant qu'une famille ainsi posée au sein de la nation arménienne ait eu son historien particulier.

Le P. Somal, dans sa notice, citée plus haut, dit que l'ouvrage de Thoma Ardzrouni se divise en cinq livres, renfermant: le premier, dix-sept chapitres, qui atteignent la fin de la dynastie Arsacide, en 428 de notre ère; le second, 7 chapitres, jusqu'au IX^e^ s.; le 3^e^, 17 chapitres, et racontant les malheurs de l'Arménie jusqu'en 876; le 4^e^, en 11 chapitres, traite de

la généalogie des trois fils de Grégoire Dérénic et finit à sa mort en 887; le 5e, également en 11 ch., traite du règne de Gagic et va jusqu'à sa mort en 936. Il y a été fait des additions postérieures.

Or dans l'imprimé, je ne parle que de la forme extérieure donnée au texte, le premier livre ne contient que 11 chapitres, non numérotés, dont un sans sommaire; le 3e en a 29, et pour le reste, qui forme seulement 12 titres, la division en livres n'est pas indiquée. Il résulte de là que l'ouvrage de notre historien nous est parvenu dans un état peu rassurant de conservation, puisque, outre les lacunes déjà signalées, les manuscrits offrent de telles différences.

Les premiers chapitres, jusqu'à la p. 52, ne renferment et ne peuvent renfermer rien de nouveau sur les premiers temps de la monarchie arménienne, l'auteur n'ayant eu entre les mains que les sources consultées par Moïse de Khoren. Toutefois, à l'égard de cet écrivain, Thoma insiste particulièrement, p. 82, sur un quatrième livre de son Histoire d'Arménie, atteignant le règne de l'empereur Zénon, c'est-à-dire l'année 474, et qui, connu de Corioun contemporain de Moïse, est aujourd'hui perdu, bien que l'historien lui-même fasse souvent allusion à cette continuation de son travail. Depuis la p. 52 jusqu'à 61, Thoma fournit des renseignement particuliers sur des princes ardzrounis, peu connus d'ailleurs, et sur leurs actes au temps des rois Erovand et Artachès, dans un espace de plus de soixante ans. Ignorant complètement à quelle source ces indications ont été puisées, je ne crois pas devoir m'y apésantir.

De la p. 61 à 71, l'historien passe en revue les

destinées des Ardzrouni sous le roi Trdat-le-Grand et sous ses premiers successeurs. Notamment, sous le roi Tiran, le «père Mardpet,» l'eunuque qui exerçait les fonctions de maire du palais, poussa le roi, par d'artificieux mensonges, à exterminer les Ardzrouni et les Rechtouni. Deux rejetons de ces grandes familles furent seuls épargnés et, par des alliances avec les Mamiconians, leurs sauveurs, devinrent les seconds fondateurs de leur race. Le Mardpet périt, au temps du roi Archac III, sous les coups de Chavasp Ardzrouni. Mehroujan ou Méhoujan, autre prince de la même famille, eut la faiblesse de renoncer au christianisme et de trahir sa patrie, pour se mettre au service du roi de Perse Chapouh ou Sapor II. A la tête de troupes perses, il entra en Arménie, s'empara des principales places du Vaspouracan, prétendit même au trône d'Arménie, mais il fut tué dans une bataille par le général Sembat Bagratide. Je me contente d'indiquer ces faits caractéristiques, puisés par notre auteur soit chez Fauste de Byzance, soit chez un écrivain inconnu, le prêtre Abraham, dit le Confesseur, du village d'Aradz, vivant au milieu du V^e^ s. Thomas cite deux fois cet historien, p. 70 et 88; du reste, il ne se contente pas de copier ses devanciers, il alonge et embellit ses récits, de façon à leur donner plus d'importance et une couleur plus littéraire.

Sous les successeurs d'Archac III (Th. p. 71—82), les Ardzrouni s'attachèrent surtout au parti des Perses, qui dominait en Arménie et manifestait sa puissance en conférant le titre royal, à chaque mutation de règne, à des princes à sa dévotion, même de la

famille Sassanide, décidés à s'opposer à l'influence grecque. C'est au milieu de ces divisions que la dynastie arsacide arménienne s'éteignit, en 428.

Avant de poursuivre cette analyse, arrêtons-nous un moment sur la chronologie de notre historien et sur sa manière de noter les dates.

« En la seconde année d'Hazkert (Iezdédjerd II), dit-il, p. 81, la royauté fut enlevée à la maison d'Arménie; elle prit fin, après avoir duré quatre cent quinze ans (en toutes lettres). »

Sur ce fait, si simple en apparence, et qui devrait être si facile à constater, il règne une merveilleuse différence de chiffres chez les auteurs arméniens.

Moïse de Khoren, témoin des faits, se contente de raconter le détrônement du roi Artachir par ordre de Vrham, roi de Perse, et la destitution du catholicos S. Sahac, sans aucune allusion au passé, l. III, ch. LXV, et Lazare de Pharbe, autre contemporain, p. 45 « depuis lors (également sous le roi de Perse Vrham) la royauté fut enlevée à la race des Arsacides, en la 6e année d'Artachès, suivant la parole du vénérable homme de Dieu, le pontife Nersès. »

Chez Sébéos, p. 37, nous lisons: « En la seconde année d'Hazkert, fils de Vrham, comme aussi de l'empereur Honorius, la royauté d'Arménie fut supprimée. Elle avait duré 405 ans (ՈԵ), après quoi elle s'éteignit et disparut. »

On ne peut guère tenir compte de Jean catholicos qui, à la p. 35, ne parle qu'incidemment de l'extinction des Arsacides; après avoir raconté la mort de Vrham et l'avénement du roi Iezdédjerd, sans date, puis l'élection du catholicos Hovseph d'Hoghotsimk,

qui eut lieu certainement en 441, il dit: Աստ ապա պատահեցաւ ի վերջ հասեալ՝ դադարէր թագաւորութիւն Արշակունեաց, «Ici donc arriva à son dernier terme et cessa la royauté des Arsacides;» pas un mot sur la durée de la dynastie.

Asolic, p. 78, aussitôt après la mort des SS. Sahac et Mesrob, en 440 et 441: «Ici se termine la royauté arménienne de la race Arsacide, qui avait commencé en la 12e année de Ptolémée II Evergète[2]), roi d'Egypte, et qui s'éteignit en la 24e année de l'empereur Théodose, ayant duré en tout 559 ans.»

Samouel d'Ani, sous l'année 451, s'exprime en ces termes: «Ici fut détruite la royauté arménienne des Arsacides et le patriarcat de la famille de S. Grégoire. Il est vrai que S. Sahac survécut 16 ans...., mais l'administration était dans la main des impies gouverneurs perses.»

Mkhithar d'Aïrivank: «En l'année 452 cessa la royauté des Arsacides et le patriarcat de la famille de S. Grégoire.»

Enfin Kiracos, p. 19: comme le roi Artachir tenait une conduite peu honorable, et que le catholicos Sahac refusait de contribuer à le renverser «Les grands d'Arménie se rendirent auprès de Vrham, roi de Perse, et détrônèrent Artachir. Quant à S. Sahac, qui avait refusé de se rendre à leurs désirs, ils le chassèrent de son siége. Ainsi après Artachir, qui avait régné 6 ans, cessa la royauté des Arsacides, ayant duré en Arménie 568 ans.... S. Sahac vécut encore 16 ans, mais l'administration était entre les

---

2) *Egaté*, d'après mon manuscrit.

mains d'un indigne marzpan perse, tel que Mihr-Chapouh, remplaçant le roi Artachir, et du querelleur Sourmac, remplaçant S. Sahac....»

Pour mettre d'accord ou du moins pour apprécier convenablement tous ces témoignages, il faut avant tout les critiquer philologiquement et en déterminer l'authenticité, puis fixer d'une manière certaine les époques des empereurs de Grèce, des rois Sassanides de Perse et Arsacides d'Arménie, enfin celles des catholicos arméniens. Or comme les questions à traiter sont fort complexes et exigent non moins d'érudition que de critique, je crois devoir abriter ma faiblesse sous l'égide de deux grands noms. Dans ses Mémoires sur l'Arm. t. I, p. 320, M. S.-Martin s'exprime ainsi: «Cet événement (la chute des Arsacides) arriva, *à ce qu'il paraît*, en l'an 428 de notre ère,» et dans une note il fait connaître en gros les difficultés de la question. Dans son édition de l'Histoire du Bas-Emp. t. VI, p. 29, le même savant n'hésite plus, il attribue à Bahram V le détrônement et l'emprisonnement du dernier roi Arsacide arménien, en 429. «C'est ainsi que la dynastie des Arsacides cessa de régner en Arménie, après une durée de cinq cent quatre-vingts ans.» En outre, d'après les recherches de M. Sylv. de Sacy, Bahram IV régna en 397 — 408; son fils ou frère et successeur Izdédjerd 1^er^, † en 430; Bahram V, son fils et successeur, † en 442; Iezdédjerd II, son fils et successeur, † en 460.

D'autre part les meilleures autorités arméniennes fixent la déposition de S. Sahac au même temps que le détrônement du roi Artachir, sa réinstallation en 439 et sa mort en 440. Quant aux empereurs grecs,

ayant régné à cette époque, Honorius occupa le trône en 395—424, et Théodose-le-Jeune, son neveu, en 408—450.

En définitive, les deux historiens contemporains, Moïse et Lazar, et avec eux Kiracos, s'accordent pour attribuer au roi Vrham, qui ne peut être que Bahram V, la destruction de la dynastie Arsacide. Si Moïse de Khoren le qualifie Vrham II, comme on va le voir, c'est une locution qui a sa raison d'être, facile à apprécier. En effet, la liste des rois Sassanides offre ici le retour de deux princes du nom de Bahram, suivis successivement de deux Iezdédjerd.

Au contraire, Sébéos, Jean catholicos et Thoma Ardzrouni, placent le fait sous Iezdédjerd, et même en la 2e année de son règne, mais la contradiction n'est qu'apparente, et dépend soit d'une mauvaise disposition du récit, soit plutôt de ce que ces historiens ne parlent pas de la même chose que leurs deux prédécesseurs. En effet Moïse de Khoren lui-même, au l. III, ch. LXVII, s'exprime ainsi: «Après avoir règné 21 ans en Perse, Vrham II mourut, laissant l'autorité à son fils Hazkert,..., alors survint la maladie mortelle de Sahac-le-Grand,... après cinquante et un ans de pontificat,... au commencement de la 2e année du règne d'Hazkert en Perse.» C'est de ce fait et de cette seconde année que parlent nos historiens. Samouel d'Ani et Kiracos, en disant que la mort de S. Sahac eut lieu «16 ans après» le détrônement d'Artachir, fixent seulement un terme trop long de quelques années, puisque ce catholicos fut rappelé en Arménie 9 ou 10 ans après la chute du trône et mourut l'année suivante, en 440, d'après les

meilleures autorités. Il faut donc que la catastrophe d'Artachir soit arrivée en 428 ou 29, comme le dit M. Saint-Martin. Il faut aussi que la chronologie des rois Sassanides, telle que l'a fixée M. de Sacy, — je ne parle ni de M. Longpérier, dans son explication des monnaies Sassanides, ni des Tables du P. Tchamitch — ne soit pas parfaitement certaine et exacte. Pour Sébéos, la seconde partie du livre imprimé sous son nom n'est évidemment pas de lui, ou plutôt c'est l'oeuvre d'un écrivain très postérieur au VII^e^ s.: ainsi nous n'avons pas à discuter son témoignage, où se trouve d'ailleurs une erreur manifeste, la 2^e^ année d'Honorius, qui serait l'an 397 de J.-C., fixée comme date de l'extinction des Arsacides.

Quant à Samouel d'Ani et à Mkhithar d'Aïrivank, je ne vois aucun moyen d'expliquer la date de 451 ou 452, qu'ils assignent à l'extinction des Arsacides d'Arménie, en même temps qu'au patriarcat de S. Sahac.

Reste maintenant à examiner le chiffre de la durée de la dynastie détruite. M. S.-Martin, dans le passage cité de l'Histoire du Bas-Emp., fixe avec raison ce chiffre à 580 ans, dont 151 avant J.-C. D'après quel calcul Sébéos assigne-t-il 405 ans — le M^it^. du Musée asiat. donne ce nombre en toutes lettres; — Thoma Ardzrouni, 415 ans; Asolic, 559 ans, et Kiracos, 568 ans? C'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. Les deux autres synchronismes assignés par Asolic ne sont pas plus satisfaisants, puisque la 12^e^ a. de Ptolémée Evergète, II^e^ du nom, tombe en 1884 de la vocation d'Abraham,

ou 131 avant J.-C., suivant la chronologie d'Eusèbe, et la 24e a. de Théodose en 432.

A l'inexactitude qui vient d'être signalée, Thoma Ardzrouni, ou peut-être seulement son éditeur inconnu en ajoute une autre, qu'il est facile de corriger. Suivant lui, p. 85, Chavasp Ardzrouni voulut mettre sur sa tête la couronne d'Arménie, désormais vacante, et se rendit «auprès de Péroz,» roi de Perse, pour faire sa soumission. Il fut simplement nommé marzpan. Revenu en Arménie avec pleins pouvoirs, il construisit un pyrée à Artachat; mais Vardan Mamiconian, qui s'était mis à la tête de la nation, lui livra bataille sur la rive du Mor-Medz, le Medzamor des modernes, et le tua en 450; cf. Tcham. II, 53. Ici, au lieu de Péroz, lisez Iezdédjerd II. Plus bas, p. 87, au contraire, notre historien dit que le roi de Perse alla faire la guerre dans le pays des Kouchank, où il fut tué et eut Hazkert pour successeur: il faut de nouveau renverser les noms, car c'est Péroz qui succéda à Iezdédjerd II, vers l'an 462, encore faut-il placer entre eux le très court règne d'Ormizdas III, dont Thoma ne parle pas.

Je ne puis passer sous silence un fait curieux, de la même époque, raconté par notre historien, p. 88. Après la mort de Chavasp, quelques seigneurs arméniens avaient songé à déférer la couronne à un de ses parents, nommé Vahan, resté fidèle à la cause nationale. Ce projet, qui n'eut pas de suite, montre cependant de quelle considération jouissait la famille Ardzrouni. Vahan combattit dans les rangs des chrétiens contre les Perses qui voulaient, par la force des armes, les amener «à la religion des Mazdésants,»

comme s'expriment les historiens, i. e. au magisme. Il succomba avec un millier de nobles personnages, dans une bataille livrée aux Perses en l'an 451, dans la plaine d'Avéraïr, canton d'Artaz, province de Vaspouracan; mais son nom ne se trouve point mentionné chez les historiens contemporains du fait. Eghiché, éd. de 1838, p. 102, ne le nomme pas, bien qu'il mentionne sa famille parmi celles qui prirent part à la lutte; Lazar de Pharbe, non plus, p. 134; l'Histoire abrégée d'Abraham d'Aradz, dit le Confesseur, citée ici et p. 70, mais qui n'est pas connue d'ailleurs, se tait également à ce sujet. Je ne trouve le nom de Vahan que chez Tchamitch, t. II, p. 75, dans le récit de la bataille, sans avoir pu découvrir la source d'où il l'a tiré.

Thoma Ardzrouni explique ainsi l'omission dont il s'agit. Il y avait au temps de Péroz et du catholicos d'Arménie Kristaphor, 475—480 de J.-C., un évêque nestorien, nommé Bardzouma ou Barsouma, qui dénonça au roi de Perse, comme séditieuses, des lettres doctrinales, adressées par le catholicos à ses ouailles, précisément pour les garantir des erreurs du nestorianisme. Ce personnage, étant venu voir Eghiché l'historien, évêque de la province de Mock, se fit prêter le manuscrit de l'histoire rédigée par lui à la prière du général Vardan. Comme il eut à se plaindre du prince Ardzrouni Mihr-Chapouh, qui lui avait enjoint de quitter le pays, il s'en vengea en effaçant le nom de Vahan de la liste des illustres victimes de la bataille d'Avéraïr. Il serait étonnant que ce fût là l'unique et vraie cause du silence trop réel de l'histoire concernant le prince Vahan.

Notre auteur est plus exact et infiniment intéressant, quand il raconte, p. 93 — 96, les détails de la mort d'Ormizdas IV — en 590, — le partage de l'Arménie, en la 8e année de l'empereur Maurice, entre les Grecs et les Perses, sous Khosro-Parwiz; cf. Jean cath. p. 39, et Vardan, p. 83, — 75 de la traduction russe.

Pour mettre les lecteurs en mesure de l'apprécier et de le critiquer, je citerai ici en entier un passage où il expose la série des khalifes jusqu'à Moutéwekkel-al'-Allah, qui fournira pour l'histoire de l'Asie musulmane des matériaux que je laisse aux spécialistes le soin de critiquer.

Après avoir raconté à sa manière, p. 110, les commencements de Mahomet, avec d'importantes lacunes, qui se retrouvent, pour des raisons aisément appréciables, dans le texte de Jean catholicos imprimé à Jérusalem, voilà ce qu'il dit, p. 115 et suivantes:

«Après avoir occupé 20 ans le pouvoir, Mahomet mourut, laissant à Aboubekr le commandement sur les musulmans; celui-ci mourut 2 ans après, et l'autorité passa à Amr, fils d'Hatab[3]), qui l'exerça 20 ans et six mois[4])..... Hazkert s'enfuit devant lui, sans pouvoir se sauver; car il fut atteint par les Thétals, venus pour le secourir, qui le tuèrent, par l'ordre d'Ismael, après un règne de 20 ans.

«Depuis lors cessa la royauté de la famille de Sassan en Perse, ayant duré 542 ans. Or la durée du royaume de Perse, de Cyrus à Darius, qui fut tué par

3) Lisez: Omar fils d'Al-Khétab.
4) On voit qu'il manque ici Osman et Ali.

Alexandre le Macédonien, est de.... (sic). L'anarchie se prolongea 60 ou 70 ans, d'après les historiens; vinrent ensuite les rois Pahlavides ou Parthes, jusqu'à Artévan, fils de Vagharch, tué par Artachir d'Istakhar, fils de Sasan, usurpateur du royaume des Parthes; ceux-ci ont subsisté, jusqu'à Hazkert, le dernier roi, tué par les musulmans. La somme totale des années depuis Cyrus jusqu'à la monarchie musulmane est de 1160 ans.»

Sans entrer ici dans des détails qui nous entraîneraient trop loin, je veux seulement constater la différence des opiniens émises par les historiens arméniens sur la durée de la dynastie Sassanide.

Sébéos, p. 151, dans la partie qui n'est pas son ouvrage, assigne aux Sassanides 542 ans, comme Thoma Ardzrouni.

Asoghic, p. 119, 386 ans; — cette dynastie avait commencé suivant lui en la 3e année de l'empereur romain Philippe et se termina en la 17e d'Héraclius, l'année 77 de l'ère arménienne, ayant duré 386 ans.

Samouel d'Ani, 410 ans, sans autres détails.

Mikhael Asori et Mkhitar d'Aïrivank, 418 ans; — ce dernier dit «en 637, ayant fourni 24 rois.»

Ghévond, p. 23 du texte, et n. 16 de la traduction russe, et Vardan, p. 95, 481 ans. Au sujet de Vardan, je me fais un plaisir d'annoncer que son Epitomé historique a paru pour la seconde fois à Venise, en 1862, sans nom d'éditeur. Cette édition renferme d'utiles et parfois très graves variantes et un riche Index alphabétique.

Kiracos, p. 33, signale la mort d'Hazkert et la fin des Sassanides, sans aucune date ni détail.

Or ici l'embarras n'est pas grand; le nombre de tous les rois et reines Sassanides, y compris quelques usurpations, s'élève à 33, et les années de la dynastie, de l'an 226 à 645, date des premières défaites d'Iezdédjerd III, ou à 651, date de sa mort, se montent à 419 ou 425. Lebeau et S.-Martin, Hist. du Bas-Emp. t. XI, p. 317, indiquent la fin des Sassanides en 651, après une durée de 426 années. Comme Iezdédjerd avait eu deux fils, qui conservèrent une petite principauté dans le Tokharistan, il est possible que certains écrivains aient tenu compte de ce fait.

« Mavi, continue Thoma, régna 20 ans, 3 mois et quelques jours; la guerre se prolongea 5 ans et 3 mois entre lui et Ali, fils d'Abou-Talib.

« Iézid, fils de Mavi, 3 ans et 3 mois.

« Abdelmélik, fils de Mrovan, 21 ans; il soutint durant 2 ans et 3 mois une guerre terrible contre Abdallah, fils de Zoubaïr. L'Arménie eut beaucoup à souffrir, en ce temps là, de son mauvais vouloir.

« Vlid, fils d'Abdelmélik, 10 ans; celui-ci fut encore plus mal disposé. Ayant pourchassé les seigneurs arméniens, il les attira par ruse et tromperie, et les brûla tous à Nakhdchavan et au bourg de Khram, au-dessus du couvent d'Astapat, au bord de l'Araxe; il dévasta aussi le pays par l'enlèvement des captifs.

« Souliman, fils d'Abdelmélik, 3 ans.

« Oumar, fils d'Abdelaziz, 3 ans. Il se comporta avec plus de générosité que les autres, et écrivit une lettre sur la foi à l'empereur de Grèce, Léon, de qui il reçut des réponses. Il rejeta de leur Coran ce qu'il y avait de plus fabuleux, car il s'était convaincu de

la solidité *des arguments mis en avant*. Bien qu'il n'ait pas osé faire disparaître le tout, cependant les erreurs dévoilées par la lettre impériale lui inspirèrent une confusion respectueuse, qui l'engagea à montrer une grande bienveillance aux chrétiens, et à prouver en toute rencontre ses bonnes dispositions. Il rendit la liberté aux captifs, amnistia les coupables et leur pardonna sans conditions; enfin il se montra envers notre nation plus indulgent qu'aucun de ses prédécesseurs. Il ouvrit également ses trésors et les distribua généreusement à ses troupes.

«Iézid, 6 ans. C'était un homme rapace, qui, poussé par un esprit insensé, fit une guerre acharnée aux chrétiens. Il ordonna de briser et de pulvériser le signe de la croix du Seigneur partout où il était dressé. Sous la pression de l'esprit de folie, il ordonna le massacre des porcs, et fit disparaître de la terre une quantité de troupeaux de ces animaux. Quand il eut mis à fin tous ses mauvais projets, il périt lui-même, étranglé par ce démon.

«... Héchm, 19 ans.

«Vlith, 2 ans; Mervan, 6 ans; Abdallah (Es-Safah), 3 ans; un autre Abdallah (El-Mansour), 22 ans; Mahdi, 10 ans; Mahmet, fils de Mahdi, 8 ans: — celui-ci est ajouté; — Mousé, 1 an; Ahron (Er-Rachid), 5 ans; Mahmet (El-Amin), fils d'Ahron et de sa femme Zoubéda, 4 ans; Maïmon, son frère, 21 ans; Sahac (Mohtazem), fils de Mahmed, 9 ans; Ahron (El-Ouatheq), fils de Mahmet, 5 ans et 6 mois; Dchafr (Motéwekkel), fils de Mahmet, 17 ans.

«Comme l'histoire de leur temps a été écrite précédemment par d'autres, nous avons jugé inutile de la

répéter; d'ailleurs leurs noms et la durée de leur règne sont rapportés différemment. Et encore les troubles et l'insubordination des gens habitant du côté de Damas ont été cause que plusieurs se sont déclarés rois, comme aussi d'autres, résidant en Syrie, se sont proclamés monarques, jusqu'à l'époque d'Abdallah, qui concentra en lui seul le pouvoir et fit de Bagdad une ville et un palais royal, pour la défense de la monarchie. Et comme Abdallah, dans la langue des Agariens, signifie serviteur de Dieu, c'est cet Abdallah (El-Mansour) que son peuple nommait Abdeldangé, i. e. serviteur de l'argent et non de Dieu, à cause de son effroyable convoitise et insatiable cupidité.»

Comme l'avénement de Motéwekkel-al'Allah marque le commencement d'une époque fatale pour l'Arménie, notre auteur à la p. 118, intitule en ces termes solennels le chapitre qu'il va consacrer au règne de ce prince:

«Règne de Dchafr, ses projets à l'égard de l'Arménie, succès de sa méchanceté, événements de son époque, avant l'achèvement du 6e jubilé; en la 70e olympiade, après la 19e indiction; lorsque s'accomplit, sous la conquête des musulmans, l'an 222 du comput arménien, un certain Thokhl, dit Dchafar, règna sur les musulmans.» [5])

5) Il se pourrait bien que ce sommaire fût l'oeuvre de l'éditeur, mais rien ne le prouve, pour nous qui n'avons jamais eu en main de manuscrits de son livre. Pour Sébéos, il est certain que les sommaires des chapitres manquent dans le manuscrit de l'Académie: quelque utiles et intéressants qu'ils soient, on peut aussi les regarder comme une addition.

Mais avant de critiquer ces dates, voyons bien de qui il s'agit. Le khalife Ouatseq-Billah étant mort le 23 dzou'lhidjé 232 de l'hégyre = 10 août 847, les émirs musulmans appelèrent au trône son frère Aboul-Fadhl Djafar, qui prit le nom de Motéwekkel-al' Allah «celui qui se fie en Dieu,» et régna jusqu'en 248 H. — juin 862. Telles sont les dates fournies par les sources arabes et admises par les meilleures autorités, ainsi que le nom complet du khalife. Parmi les auteurs arméniens, Samouel d'Ani fixe à l'an 848 l'avénement de Dchafar, et lui attribue 17 ans de règne. Jean catholicos, Asolic et les autres ne connaissent aussi ce prince que sous le nom de Dchafar; mais un vieux manuscrit géorgien, de l'an 964, appartenant à la Bibliothèque Imp. publique, Mél. asiat. III, 272, le nomme Djafar Moutwakil. Le P. Tchamitch, dans sa liste très défectueuse, je dois le dire, p. 124, a inscrit «Méthoukial ou Mothwakel Ahmat» auquel il n'attribue que 3 mois de règne.

Quant aux formules chronologiques données par notre historien, 6 jubilés complets, à partir de l'institution du comput arménien, feraient 300 ans, équivalant à 851 de l'ère chrétienne; 70 olympiades ne donnent que 280 ans, et 19 indictions achevées 285 ans, chiffres tous inférieurs à ceux des six jubilés. Enfin l'année arménienne 222 répond à 773 de J.-C. Concluons donc, que dans ce sommaire notre historien, ses copistes ou son éditeur ne sont pas dans le vrai. Cependant cette même chronologie devient très exacte à la p. 128, quand l'auteur assigne à l'envoi de l'émir Housouf en Arménie cette date positive: «L'année suivante, qui était le 6e jubilé, l'olympiade 72,

l'indiction 20, l'année 300 de l'ère arménienne;» — hors l'olympiade, qui devrait être 75, toutes ces caractéristiques répondent absolument à l'an 851 de l'ère chrétienne.

Sous le règne de Motéwekkel commence la grande époque des Ardzrouni. Voici les faits principaux dont parle notre historien, p. 118—135.

Dès le commencement de son règne Motéwekkel envoya en Arménie l'émir Abouseth, qui chargea de la levée des impôts un certain Ala ou Ova; celui-ci s'y prit avec tant de violence, que les princes Ardzrouni durent lui livrer bataille et le mirent en fuite: toutefois ils restèrent soumis à l'autorité du khalife, et acquittèrent leur redevance. Après avoir achevé sa tournée, Abouseth revint à Samarha (Serramenraï) faire connaître au khalife l'état du pays. Il avait trouvé le Vaspouracan gouverné par un prince Ardzrouni, nommé Achot, avec ses frères Gourgen et Grigor, et le Taron fortement occupé par Bagrat Bagratide. Ces deux personnages étaient en bonne intelligence, et firent de nouveau essuyer une défaite sérieuse à Mousé, lieutenant d'Abouseth, dans les contrées à l'O. du lac de Van: dix-neuf princes Ardzrouni, sans compter les Bagratides et autres nobles distingués, avaient pris part à l'affaire.

L'année suivante, i. e. en 851, d'après ce qui a été dit plus haut, le khalife résolut de se défaire des princes arméniens possessionnés, et surtout d'Achot et de Bagrat. Comme Abouseth était mort en route, son fils Housouph fut chargé de l'exécution, et étant entré dans le Vaspouracan par le canton d'Aghbag, limitrophe de l'Aderbidjan, alla à Adamakert, princi-

pale résidence des Ardzrouni, au S. E. du lac de Van. Achot essaya de le gagner par une lettre conciliante et lui envoya sa mère, soeur du prince Bagrat, avec des présents, qu'il accueillit favorablement, en apparence, après quoi Housouph passa dans les pays à l'O. du lac et se rendit à Akhlath. Bagrat, qui n'avait ni méfiance ni aucun projet de révolte, vint auprès de lui, fut mis aux fers et expédié avec tous ses nobles à Samarha, ville à 3 jours de Bagdad, vers le nord. C'était en hiver; dès l'ouverture du printemps, les habitants du Taron, furieux du traitement fait à leur prince, fondirent sur Housouph, délivrèrent les ôtages restés entre ses mains, assiégèrent l'émir, réfugié dans une église du Sauveur, et là un d'entre eux le tua d'un coup de lance. L'historien dit même, p. 133, avoir connu l'homme qui l'avait frappé. Il ajoute des détails très intéressants sur les montagnards habitant la contrée entre les cantons d'Aghtznik et de Taron, aux environs de Mouch, qu'il dit être des descendants des Babyloniens venus en Arménie à la suite des deux fils de Sénéchérim: à cause de leur langage barbare et de leurs moeurs farouches, «on les nomme, dit-il, Khouth (mot arménien qui signifie *obstacle*), et leurs montagnes Khoïth.»

Notre devoir maintenant est de discuter le nom des émirs figurant dans ce récit, la date de leur envoi, leurs actes et l'époque de leur mort.

La plupart des auteurs arméniens à ma disposition nomment Abouseth l'émir envoyé par Motéwekkel; un seul, Stéphannos Orbélian, ch. XXXVII, le nomme Abousedj, et le P. Tchamitch, dans sa Table des matières, écrit même Abousedjth. Par la concordance des époques on voit que c'est l'Aposatas de Constantin Porphyrogénète, De admin. imp. ch. XLIV, où il est nommé plusieurs fois; l'Abou-Saad mentionné par

M. S.-Martin, Mém. I, 345, et G. Weil, Gesch. d. Khal. t. II, p. 359. Seulement Constantin Porph. lui attribue, comme plusieurs autres, la mort de Sembat-le Confesseur, ce qui n'est pas conforme à la vérité historique. Or l'orthographe du nom de cet émir n'est pas indifférente, à un certain point de vue technique; car le hazard a voulu qu'un émir Afchin ait paru en Arménie peu de temps avant Abouseth; que Housouf, fils de ce dernier, lui ait succédé, et que précisément à la fin du IX^e^ siècle l'Arménie ait encore été dévastée par un autre Afchin, puis par un autre Housouf, tous deux, cette fois, fils d'Abou-Sadj.

Il me semble donc démontré que le vrai nom, Abou-Saad, a été altéré par certains auteurs arméniens.

Quant à l'envoi d'Abouseth en Arménie, je n'en ai trouvé nulle part la date précise, et même ni Aboulfaradj dans sa Chronique, ni M. Weil dans son Histoire des khalifes, ne le mentionnent expressément. Je m'en suis toujours tenu à cet égard à l'autorité de M. S.-Martin, dans son Précis de l'histoire d'Arménie, et à celle du P. Tchamitch, qui fixent ce fait en 848, c'est-à-dire, selon l'indication de Thoma Ardzr. p. 119, dès le commencement du règne de Motéwekkel. On remarquera que cet historien ne parle qu'incidemment de sa mort, et qu'Aboulfaradj attribue l'enlèvement du prince Bagrat non à lui, mais à son fils Housouf, à la suite de quoi celui-ci fut tué à Mouch, en 237 de l'hégyre, 851 de J.-C., durant l'hiver; Chron. arab. p. 169.

Ici commence le III^e^ l. de notre historien, qui sera le sujet d'un second et dernier article.

(Tiré du Bulletin, T. V, pag. 538 — 554).

28 Janvier / 4 Février 1863.

Notices sur une collection de matériaux historiques et philologiques, due à M. Ad. Berger.

Depuis le mois de janvier jusqu'au commencement de décembre de l'année 1862, j'ai reçu de l'honorable M. Adolphe Berger, attaché au Département des affaires générales de la lieutenance du Caucase, comme faisant fonction de directeur de la Bibliothèque, une riche collection de matériaux, dont je vais présenter l'analyse. Jusqu'à ce qu'une étude approfondie m'ait permis d'en apprécier toute la valeur, cette analyse en fera du moins connaître l'importance. Des matériaux mentionnés, les uns proviennent de l'Iméreth, de la Mingrélie et du Gouria. Ce sont:

1) 65 documents ou chartes concernant le couvent et les diverses églises de Martwil, siége métropolitain suprême de la Mingrélie, entre les années 1658 et 1850.

2) 26 documents de l'église métropolitaine de Tzager, en Mingrélie, 1610 — 1823.

3) 26 documents du couvent de Salrmé, en Mingrélie, 1700 — 1835.

4) 9 documents du couvent de Namarnew, ibid., 1820 — 1830.

5) 14 documents de l'église métropolitaine de Tzaïch, ibid., 1768 — 1832.

6) 18 documents du couvent de Khophi, ibid., et de l'église patriarcale de Bidchwinta, de 1549 à la régence de la dadiane Nino, au commencement de ce siècle.

Ce sont donc en tout 158 documents, embrassant un laps de plus de 200 années, dignes de notre attention, sinon par une haute antiquité, du moins en ce sens, qu'on y trouve des renseignements, positifs et souvent nouveaux pour nous, sur les successions des princes et des dignitaires ecclésiastiques, en Mingrélie comme en Iméreth, et toujours excessivement curieux pour l'étude de l'organisation sociale et des mœurs de ces contrées. A ce double point de vue, des listes généalogiques et chronologiques, ainsi que des extraits raisonnés devront être fournis, pour mettre le lecteur à même de se former une opinion; les listes dont je parle sont dressées en grande partie, les extraits viendront plus tard.

Enfin 7) la copie d'un cycle pascal de 532 ans, tiré d'un recueil d'hymnes de Chémokmed, église métropolitaine du Gouria, avec indication de plusieurs événements, dont quelques-uns n'ont pas trouvé place dans le texte de l'histoire.

Après l'histoire, la philologie.

1) A la prière de M. Berger, le moine Callistrate, du couvent de Khophi, a rédigé des dialogues étendus, en patois mingrélien. Le peu que nous savions à ce sujet avait suffi pour se former une idée parfaitement exacte des règles qui président à la permutation des lettres, en passant du géorgien pur au

Mingrélien, mais on ne possédait que très peu d'échantillons du langage. Maintenant, avec les dialogues du P. Callistrate, on pourra rédiger un plus riche vocabulaire, une grammaire moins imparfaite et une syntaxe satisfaisante. Ajoutons que ces matériaux ont été revus et critiqués par le prince Otia Dadian.

2) Pour le Souaneth, terre encore presque inconnue des philologues, les envois de M. Berger contiennent trois chansons en langue souane, avec la traduction géorgienne. Ce sera à joindre au Pater noster et aux collections de mots et de phrases du général Bartholomaei, publiées dans la 4e livraison des Mémoires de la Société géographique, siégeant à Tiflis.

En outre, plusieurs relations et un grand Tableau généalogique nous font connaître l'histoire moderne et quelques traditions du peuple souane, remontant à plus d'une soixantaine d'années.

Relativement à l'Arménie, M. Berger m'a procuré:

1) Une liste de 128 villages arméniens existant dans la province persane d'Aderbidjan, avec des notions statistiques sur le nombre de familles et d'habitants des deux sexes qu'ils renferment.

2) Un catalogue de 209 manuscrits et de 20 ouvrages arméniens imprimés, recueillis durant 30 années de voyages par un Arménien, nommé Galoust Chermazaniants. Il s'y trouve de curieuses notices littéraires.

3) Un catalogue de 208 manuscrits, existant en 1853 à la bibliothèque du couvent d'Aménaphrkitch, au Nouveau-Djoulpha, faubourg d'Ispahan. Je n'ai pas encore examiné en détail le premier de ces catalogues; quant au second, il est extrêmement intéres-

sant, soit par les ouvrages mêmes dont il donne la nomenclature, soit surtout par les mémentos de copistes dont il fournit les extraits, faisant connaître l'histoire littéraire et tous les détails de localité et de chronologie relatifs à chaque ouvrage. Je l'ai lu en entier, et me suis assuré qu'à ce double point de vue il satisfera amplement la curiosité des lecteurs savants.

20 décembre 1862. Brosset.

J'ai reçu aujourd'hui même, 23 janvier 1863, six documents très étendus, contenant les titres de priviléges de quelques familles nobles de la Mingrélie, ainsi que la liste des offrandes faites au grand couvent de Tsalendjikha, et des donations au Tombeau de J.-C., en propriétés, en vassaux et en effets, se trouvant dans la même contrée. Naturellement le temps m'a manqué pour apprécier convenablement dette dernière communication.

(Tiré du Bulletin, T. VI, pag. 1 — 8.)

$\frac{\text{23 Janvier}}{\text{4 Février}}$ 1863.

Notice sur l'historien arménien Mkhithar d'Aïrivank, par M. Brosset.

En rédigeant les notes de la traduction de l'Histoire de Siounie, j'ai été amené à examiner avec soin et à critiquer deux historiens arméniens tombés depuis peu d'années dans le domaine public, Thoma Ardzrouni et Mkhithar d'Aïrivank. Du premier j'ai déjà fait connaître la partie ancienne jusqu'au milieu du IX^{e} s. de notre ère; de l'autre, j'ai donné une Notice fort étendue à la suite des Ruines d'Ani, sans me préoccuper beaucoup de la partie non historique de son Histoire chronologique. Cependant, comme les notices antédiluviennes ne sont pas toujours d'accord avec la Bible, et renferment une quantité de renseignements fort étranges, pour un auteur chrétien vivant à la fin du XIII^{e} s., j'ai voulu remonter à la source de ces notices; or une bonne partie en a été puisée dans les chronographies antérieures, comme celle d'Eusèbe et de Samouel d'Ani; le reste provient ou des Antiquités judaïques de Josèphe ou surtout des apocryphes de l'Ancien-Testament, tels que le Livre d'Adam, d'Enoch, la Petite Genèse, les ὑπομνήματα et autres billevesées judaïques ayant eu cours aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Fabricius en a publié la collection

sous le titre: Codex pseudo-epigraphus Vet.-Testam. Hamburgi, 1722, 2e éd. 2 v. in-8°, et Codex apocryphus N.-Testam., ibid. 1707, 2 v. in-8°. C'est là que l'on pourra puiser le plus grand nombre d'explications des traditions que Mkhithar et Vardan ont cru pouvoir insérer dans leurs ouvrages. Pour les temps postérieurs à l'ère chrétienne, Mkhithar ne renferme pas moins de faits curieux. Son système chronologique est, à la vérité, la négation de toute chronologie, et rarement un fait y est mis sous sa vraie date, peut-être même n'est-ce pas lui qui a placé les chiffres; mais la collection des faits est intéressante par elle-même. Pour vérifier chaque indication, il faudrait un temps considérable, plusieurs échapperont probablement à toute espèce de recherches; cependant on sera pour l'ordinaire payé de sa peine, quand on aura déterminé les sources où ce chronographe a puisé. J'en ai donc fait une traduction complète, accompagnée de quelques notes, que j'ai l'honneur de soumettre aujourd'hui à la Classe.

23 janvier 1863.

(Tiré du Bulletin, T. VI, pag. 3 — 4.)

20 Février / 4 Mars 1863.

Notice sur l'historien arménien Th. Ardzrouni, X^e^ s.; par M. Brosset.

(Suite.)

Ainsi que je l'ai dit, avec le règne du khalife Motéwekkel commence une époque très intéressante de l'histoire d'Arménie, où les princes Ardzrouni jouent un rôle important, d'abord comme principales victimes de la persécution des musulmans, puis comme possesseurs d'une vaste contrée, et arrivent enfin à la dignité royale, dont ils sont obligés de se désister, lors des invasions des Seldjoukides. C'est donc là le bel endroit de notre historien et de ses continuateurs, qui révèlent beaucoup de détails inconnus de ces grands événements. Je me propose maintenant d'examiner ces différentes phases de l'histoire d'Arménie, dès-lors en contact fréquent avec les khalifes et avec les empereurs de Byzance. Quant à l'exactitude et à la véracité de notre historien, qui n'a pourtant pas voulu tout dire, quand les faits, ce qui arrive de temps en temps, ne sont pas à l'honneur de ses parents, nous avons pour le contrôler, d'abord les chroniques arabes, puis les écrits de Jean catholicos, son contemporain, d'Asolic, de Stéphannos Siounétsi; le beau travail de M. Defrémery sur les Sadjides, Nouv. Journ. asiat. 4^e^ série, t. IX, X, l'Histoire des Khalifes, par G. Weil, et

les critiques minutieuses de M. Ed. Dulaurier, dans ses Recherches sur la chronologie arménienne. Je dois dire que tous ces témoignages sont en général favorables à Th. Ardzrouni.

Ce n'est pas sans raison que j'ai insisté précédemment sur la vraie orthographe du nom de l'émir envoyé en Arménie par le khalife Motéwekkel, dès la première année de son règne. Son nom complet était Abou-Saad Mohammed ben Iousouf, de Mérou; son prénom ابو سعد doit, à la rigueur, se prononcer Abou-Sa'd, avec une légère aspiration après l'a, qui tourne à l'e, et dont Jean catholicos, ainsi que Th. Ardzrouni ont fait Abouseth, d'autres Abousedj et Abousidjth: cette dernière orthographe se trouve, une seule fois, chez Samouel d'Ani, a 903. MM. S.-Martin et Weil écrivent toujours Abou-Saad. Il est d'autant plus nécessaire de connaître ces petits faits que bientôt paraîtra sur la scène le véritable Abou-Sadj ابو ساج, Աբուսաջ[1]), ainsi nommé en mille rencontres chez notre historien, chez Kiracos, p. 45, et non Abou-Sa'd, comme on le voit transcrit deux fois chez M. Dulaurier, p. 268 et 272. Rien de plus propre à dérouter l'érudit et le lecteur que le retour fréquent de ces noms identiques, ou presque identiques.

—

Avant d'aller plus loin, il me paraît utile d'essayer de fixer la nationalité de ces gouverneurs musulmans de l'Aderbidjan, ayant eu l'Arménie sous leur juridic-

1) On remarquera que l'arabe ابو est toujours écrit en arménien Աբու, qui doit se prononcer *apou;* les Grecs aussi disent Aposatas, et l'on va voir nombre d'exemples de cette orthographe chez Constantin Porphyrogénète. Il faut donc que la prononciation du ع arabe ait été plus dure qu'on ne le croit généralement.

tion, depuis le commencement du IX^e^ s., et en tout cas celle des tribus étrangères, fixées alors en Arménie.

Je constate avant tout qu'Aboul-Faradj, dans sa Chronique arabe, p. 165, s'exprime ainsi: «Anno 220 H.—(5 janvier) 835, Al-Motasem Aphsinum Chaïdar ebn Caus, regionis montanae praefectum, misit, ad bellum Babeco inferendum, qui adversus ipsum profectus est.» سنة عشرين ومايتين عقد المعتصم الافشين حيدر بن كاوس على الجبال ووجهه لحرب بابك فسار اليه.... Afschin Haïdar ben Caous est le même personnage que Vardan, p. 109, nomme simplement Afchin, et qui s'empara du sectaire révolté Baban, grâce au concours du prince Bagratide Sahl, fils de Sembat.

Or déjà plusieurs années auparavant, sous le khalife Mahmed (Al-Amin), le même Vardan mentionne p. 105, un Ismaélite nommé Dchahap (Dchahasp, éd. Emin), qui avait épousé une fille du prince Mouchegh Mamiconian, lui ayant apporté en dot une grande partie du canton d'Archarounik, situé au centre de la province d'Ararat. Ce Dchahap finit par se révolter contre le khalife et s'empara de Dovin. Après l'avénement de Mamoun, en 813, la maison ou famille de Dchahap était devenue puissante, mais elle éprouva de rudes échecs de la part des princes Bagratides.

A la même maison de Dchahap appartenait ce Sévada, dit Avaranchan «précurseur de pillage,» dont parle Mosé Caghancatovatsi, p. 267, qui en 821 ravagea l'Aghovanie et la Siounie, et qui se retrouve également chez Vardan, p. 108, sans date, bien que sous le khalife Mamoun. Stéphannos Siounétsi, ch. XXXIII, place à tort en 727 la révolte de Baban, en

même temps que l'expédition de Mourvan, le Merwan ben-Abdelmélik des auteurs arabes, qu'il nomme aussi Avaranchan; mais au ch. XXXVII, il parle de Sévada, de la tribu Caïséracan կայսերականէ, — c'est évidemment une mauvaise leçon, pour Caïscacan — marié à la princesse Bagratide Arousiac, et qui était alors maître de Dovin, où il empêcha l'ostican Hol de pénétrer. Le Dchahap, fils de Sévada, dont parlent Samouel d'Ani en 868 et Asolic, dans un passage cité plus bas, me paraît avoir eu pour père le personnage dont je parle.

Un autre Dchahapide, Apelhert, est encore mentionné par Vardan seul, p. 109, comme ayant fait une invasion en Siounie, après la mort du sectaire Baban, vers l'an 849, suivant Tchamitch, t. II, 444,5.

Jean catholicos, p. 64 éd. de Paris, p. 81 éd. de Jérusalem, s'exprime ainsi au sujet de Sévada: «Un certain Sévada, de race persane, marié à Arousiac, Bagratide....» Dans la traduction française, p. 101, nous lisons: «Sévata, *de la famille de Gaisig* (Kaisik), qui avait pris sa femme dans la race des Bagratides....» Il périt dans une bataille contre l'ostican Hol, avec Sembat Bagratide et Sahac, en 825, suivant Tcham. II, 429: il faut donc que le manuscrit de l'Arsénal, sur lequel a été faite la traduction française, portât ի կայսիկ ազգէ.

Si je ne me trompe, nous retrouverons les Caïsics, bien qu'ils n'y soient pas nommés expressément, au ch. XLIV De admin. Imperio.

En effet Constantin Prophyrogénète nous donne des renseignements très précis sur la contrée où les Arméniens placent les possessions des Caïsics, i. e. l'Apa-

hounik [2]), ou Ἀπαχουνῆ. Suivant lui, dès avant Achot, — le Brave, le Carnivore [3]) — père de Sembat-le-Confesseur, qui mourut en 856, à Dovin, Bercri, Khaliat ou Akhlat et Arsès ou Ardjech, villes au N. du lac de Van, étaient sous la domination des Persans, par où il faut entendre les musulmans et notamment nos Caïsics, d'après les témoignages arméniens cités plus bas, qui se rapportent à la même époque. Achot reprit ces villes, ainsi que Tibé ou Dovin, Khert et Salamas.

Sous ce même Achot, la ville et le territoire de Mandzikert ou plûtôt Manazkert, sur le Mourad-Tchaï, à l'O. du lac de Van, appartenaient à un musulman, que le royal auteur nomme, à deux lignes de distance, Apelkart et Apelbart, et le prince arménien lui donna les trois villes d'Akhlat, d'Ardjech et de Bercri. La descendance de ce personnage peut être ainsi figurée, d'après le dire de Const. Prophyrogénète: le N° mis avant le nom indique l'ordre de succession de l'autorité dans la famille, tel qu'il est donné par l'historien.

1. Apelkart ou Apelbart. [4])

2. Apelkhamit.

5 *bis*. Akhmet ou Akhamet, de père inconnu, cousin des fils d'Apelkhamit, adopté par Apolesfouet, puis tué par Apelbart, fils d'Aposelmé. [5])

3. Aposévatas, l'aîné;

5. Apolesfouet, le second;

6. Aposelmé ou Aposelmès, le cadet.

4. Abdérakhim, notre Aderrhaman.

Apelmouzé.

Apelbart maître de Manazkert, au temps de Const. Porphyrog.

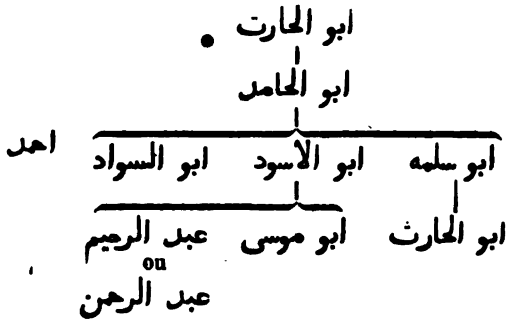
2) Ce canton est limitrophe et au S. de l'Archarounik, ci-dessus mentionné.

3) Achot fut prince d'Arménie de 780 à 820.

4) Serait-ce Abelhert, mentionné dans l'histoire en 849 ?

5) Cet Ahmet pourrait bien être celui qui est mentionné chez

En arabe on pourrait transcrire ces noms, suivant l'indication de notre collègue M. Véliaminof-Zernof:



Tous ces personnages, la plupart inconnus d'ailleurs, possédèrent Manazkert, les trois villes sus-nommées et de plus les pays de Kharka et de Koré[6]), d'abord comme tributaires de l'empereur grec, et, depuis Achot-le-Brave, comme vassaux de l'Arménie; mais Aposévatas et ses frères, après la mort de Sembat-le-Confesseur, en 856, se soumirent à l'empereur de Byzance. Apolesfouet possédait en outre, sous la suzeraineté grecque, le fort de Tzermatzou, que je crois être Dchermatzor ԳՀրմաձոր, dans la province de Mock, au S. du lac de Van, pays mitoyen entre l'Aderbidjan et le Vaspouracan.

Parmi les domaines d'Aposévatas et d'Ahmet notre auteur nomme Akhlat, Ardjech et Aliziké, qui doit être Ardzké Արձկե au S. d'Ardjech, sur la rive O. du lac de Van. C'est Constantin Porphyrogénète seul qui

Asolic, p. 148, et qui eut maille à partir avec le roi Sembat, vers l'an 893.

6) Kharka me paraît être le canton de Հարք Hark, province de Touroubéran, à l'O. de Manazkert; Koré, est Cori Կորճ, autre canton de la même province, situé aux environs du précédent; Arm. anc. p. 108.

nous fait connaître la succession des Caïsics, que l'on vient de voir; en outre il nous aide à comprendre pourquoi Sembat-le-Martyr fut si souvent en guerre avec cette tribu, qui supportait sans doute impatiemment le joug d'un chrétien son voisin et préférait se placer nominalement sous la sujétion de l'empereur, trop éloigné pour pouvoir surveiller régulièrement ses faits et gestes: du reste, leurs fréquentes révoltes contre les khalifes et contre les Bagratides montrent qu'avant tout ils tenaient à leur indépendance.

Afin d'achever l'emploi des matériaux historiques fournis par Const. Porphyrogénète, disons qu'il nomme Asotios le prince des princes Achot-le-Brave, père de Sembat, ou, comme il écrit, Symbatios, décapité, suivant lui[7]), par ordre d'Aposatas. Sembat fut père d'un second Asotios, Achot-le-Grand, nommé roi en 885, et d'Apasacius, ou plutôt Abas Աբաս, généralissime d'Arménie, qui fut honoré du titre grec de magistros.

Une autre fois j'examinerai le chapitre XLIII du même ouvrage, où il est parlé de la principauté de Taron, et qui offre beaucoup de difficultés. Le chap. XLV, des Ibériens, a été suffisamment expliqué dans les Add. et écl. à l'histoire de Gé., Add. IX.

Maintenant ouvrons Thoma Ardzrouni. Abouseïh Mohammed ben Iousouf, mort en 848 ou 49, a pour successeur son fils Iousouf, aussi tué en 851 par les Arméniens. Après eux l'Aderbidjan et conséquemment l'Arménie sont gouvernés par l'ostican Bougha-

7) Ici le royal auteur a confondu le prince arménien qui mourut prisonnier de Bougha, en 856, avec le roi, son homonyme, qui subit un vrai martyre en 914, par l'ordre d'Housouf, fils d'Abou-Sadj.

le-Grand, indubitablement de race turque, entre 851 et 856. Depuis lors, pendant plusieurs années, on trouve temporairement en Arménie, Ibrahim; Ali, fils de Iahia, nommé aussi Ali Arméni, «l'Arménien;» Isé, fils de Cheïkh; Iamanic; Ahmed, fils de Halith; mais la famille ou tribu des Caïsics y est établie et possède un territoire considérable, l'Ἀπαχουνῆ de Constantin Porphyrogénète, l'Apahounik des Arméniens, canton de l'ancienne province de Touroubéran.

Vers l'an 890, Th. Ardzr. p. 246, mentionne un certain Aplbarh[8]), Caïsic, maître dudit canton, qui va à Dovin, avec les autres grands du pays, présenter ses hommages à Ahmed, fils de Khalid, que le khalife avait nommé, sur leur demande, pour gouverner l'Arménie. Cet Aplbarh était un personnage très influent chez les Caïsics.

Le même historien, p. 276, 7, raconte qu'en 351 arm. — 902 les fils d'Abderrhaman ou Caïsics, du canton d'Apahounik, ayant refusé au roi Sembat-Nahatac l'impôt et le service militaire qu'ils lui devaient[9]), rassembla des troupes et marcha contre eux. Il s'ensuivit des opérations militaires dont le succès final fut pour le roi.

Enfin, p. 310, suivant le même auteur, vers l'année 903, le roi Sembat marcha de nouveau contre le chef de la tribu des Caïsics de l'Apahounik, pour exiger de lui l'impôt, et essuya une défaite, dont les suites lui auraient été fatales, sans le secours que lui prêta Achot Ardzrouni, alors prince du Vaspouracan.

8) V. la généalogie des Caïsics.

9) On a vu plus haut, qu'ils s'étaient soumis à l'empereur grec.

Chez Samouel d'Ani, a. 315 arm. — 868, on lit: «Ciahapus latro, collecto hominum octoginta millium exercitu, ad regionem nostram occupandam se contulit. Verum armeniacarum virium dux Abasus quadraginta militum millibus Ciahapum aggressus est, circa amnem Eraschem, tantamque ei cladem imposuit, ut cum sedecim hominibus aegre se fugâ subduxerit.» L'indication relative à Dchahap est tirée d'Asolic, p. 112, qui dit ce personnage fils de Sévada. Consultons encore une source musulmane: Nouv. Journ. Asiat. 4e s. t. IX, p. 410 sqq., article de M. Defrémery sur la famille des Sadjides; t. X, p. 396, suite. De l'an 244 H. — 858 à 266 H. — 879, époque de sa mort, le général turk Abou-Sadj Divdad ben Iousouf exerce des commandements importants au S. de l'empire des khalifes; il a pour lieutenant Hareth, fils d'Asad, et Abderrhaman, son gendre.

Son fils et successeur Afchin Mohammed Obaïd-Allah, est nommé en 276 H. — 890 gouverneur de l'Aderbidjan et conséquemment de l'Arménie; il prend Dovin, en 896. L'année suivante, il se révolta contre le khalife Motadhed, rentra en grâce et fut réintégré dans ses emplois. En 288 H. — 901, il mourut de la peste, à Barda. [10])

La succession d'Afchin revenait à son fils Divdad; mais Iousouf, son frère, s'empara de l'autorité: c'est lui qui, en 914, fit mourir à Dovin le roi Sembat-Nahatac. Aussi lisons-nous chez Samouel d'Ani, sous l'année 912: «Iusufus, Apilgiae (lis. Abisadjiae) procuratoris filius,.... quum Sembatum regem captivum

10) Nouv. Journ. asiat. 4e s. t. IX, p. 410 sqq. article de M. Defrémery sur la famille des Sadjides; t. X, p. 396, suite.

postremo inauditis cruciatibus occidisset, eumdem probri causâ ligno suspendit, in urbe Devino.»

Résumons ces notices:

1) Dchahap épouse une princesse Mamiconiane et s'empare de Dovin, sous le khalife Amin, avant l'an 813.
2) Sévada Avaranchan, Dchahapide et Caïsic, marié à Arousiac Bagratide, était maître de Dovin en 821; † 825.

Dchahap, son fils, fait une incursion en Arménie vers l'an 868.

3) Afchin, fils de Caous, prend Baban, en 835, sous le khalife Motazem.
4) Apel-Herth, Dchahapide, en 849.
5) Abouseth (Abousaad, Abousidjth) Mohammed, fils de Iousouf, de Mérou, tué à Sasoun en 848. Il est plusieurs fois mentionné chez Const. Porphyrogénète, De adm. Imp. ch. XLIV, comme ayant fait décapiter Sembat-le-Confesseur: ce qui est une double inexactitude. En effet ce prince mourut à Dovin, captif, mais non de mort violente, et ce, ayant été mené là par Bougha-le-Grand.
6) Iousouf, fils d'Abouseth, † 851.
7) Abou-Sadj Divdad, turk, fils de Iousouf, de 866 à 879.
8) Abderrhaman, gendre d'Abou-Sadj.
9) Mohammed Afchin, fils d'Abou-Sadj, exerce l'autorité en Arménie, 890—901.
10) Ablbarh, Caïsic, maître de l'Apahounik, en 890: c'est peut-être l'Apelbart contemporain de Const. Porph.

11) Iousouf, frère d'Afchin, 901 — 927.

12) Les fils d'Abderrhaman ou Caïsics, en 902 ; les Caïsics en 903.

Dchahap ;
Afschin, fils de Caous ;
Sévada, Dchahapide, Caïsic ;
Dchahap, fils de Sévada[11]) ;
Apelhert, Dchahapide ;
Abderrhaman, Caïsic ;
les fils d'Abderrhaman, Caïsics ;
Abouseth, Iousouf } Caïsics ?
Ablbarh, Caïsic ;
Abou-Sadj, Caïsic ? je le crois, car son gendre l'était ;
Afschin et Iousouf, Caïsics.

Je crois donc, sans pouvoir toutefois le démontrer, que les Turks-Caïsics, depuis le premier Afchin jusqu'au dernier Iousouf, ne sont autre chose que les fils de Caous كاوس, formant un clan ou tribu, établie en Arménie depuis le IX^e^ s. On trouverait aisément chez les Arabes une famille issue de Caïs ; mais chez les Turks du Khorasan je ne vois rien de mieux que le nom de Caous pour expliquer celui de Caïsic, si fréquent dans l'histoire d'Arménie, à cette époque.

Puisque nous en sommes aux tribus musulmanes mentionnées chez les auteurs arméniens, je veux parler d'une autre race non moins inconnue que la précé-

11) Je lis Dchahap ՋՀափ, bien qu'Asolic, p. 112, porte ՉՀափ Chahap, parce que la transcription latine italianisée Ciahapus exige cette rectification.

dente: c'est une recherche qui présentera aussi, je le crois, quelques faits nouveaux.

Samouel d'Ani, a. 552, dit: «S. Managirhus, qui appellatus est Grigorius, gente *Rhasicus* (al. Chuzichus), martyrium consummavit.» Suivant la Vie des SS. en arm. t. I, p. 461, ce Manadjirh (Minotchehr, Manoutchar), était un Rhajic [12]), qui vint à Dovin pour ses affaires, au temps de Khosro Anouchirvan, fils de Qobad, se fit chrétien et fonda à Dovin un monastère de S.-Grégoire, où il hébergeait ses compatriotes. N'ayant pas voulu retourner au magisme, il fut mis à mort par l'ordre du marzpan Den-Chapouh, le 2 septembre 551.

M. S.-Martin assure en divers endroits de ses écrits ne pas connaître cette nation des Rhajics; le P. Avger, dans la Vie des saints, et plusieurs autres savants ne donnent aucun renseignement à ce sujet.

D'autre part Stéph. Orbélian, ch. XXII, parle d'un concile rassemblé à Dovin, sous le catholicos Nersès II, pour combattre les erreurs des nestoriens, qui s'étaient réunis au couvent de Grigor Manadjihr le Rhajic, et delà avaient commencé à répandre leurs erreurs...; or le concile tenu à Dovin, sous Nersès, eut lieu en 527, 24 ans avant la mort de Grigor Manadjirh. Le même Stéph. ch. LXIX, dit: «Le concile de Dovin, au temps du catholicos Nersès, au sujet des décisions du concile de Chalcédoine et de l'hérésie de Nestor, introduite dans l'impur couvent de Grigor Manadjirh le Rhajic.» Ici le P. Avger, Vie des SS. t. I, p. 456, déclare ces paroles fausses et

12) Kiracos, p. 24 de l'imprimé, et 18 de notre manuscrit acad. écrit Tadjic, mot qui signifie seulement un musulman, en général.

reproche à l'historien de mêler la vérité au mensonge. Voilà pour la théologie. Quant à l'histoire, j'ai retrouvé sous une autre forme le nom de peuple dont il s'agit; dans deux passages de Stéphannos Orb. ch. LXIV (LXIII éd. de Mosc.) il est dit: «L'évêque Hovhannès, — de Noravank, — étant fort inquiété par le maudit et impur Hrasec, qui était un *Khasic* de Khorasan, Խազիկ Խորասանի, se rendit auprès du sultan seldjoukide Mahmoud...» C'est là la leçon de mon manuscrit p. 321; mais l'éditeur de Moscou p. 255 et celui de Paris t. II, p. 93, écrivent Խազրիկ Խորասանի «Khazric Khorasan,» que le dernier explique, N. 12, en disant que c'était un célèbre général persan, au temps de la splendeur de Ghazna. Or une pareille interprétation de cette phrase: Անեղեալ յանիծեալ և ի պիղծ բերդապահէ Հրասեկայ, որ էր Խազիկ Խորասանի...., est grammaticalement inadmissible; car Hrasec est un nom propre, qui veut après lui un qualificatif, rôle que jouent en effet les deux mots suivants, indiquant le lieu d'origine: «Hrasec, qui était un Khazic du Khorasan;» encore faudrait-il, à la rigueur, Խորասանցի.

En outre, au ch. LXVI, p. 345 du manuscrit, le même historien, parlant de l'invasion des Seldjoukides dans l'empire grec asiatique, en 498—1049, dit: «և ժողովեցան անհուն բազմութիւնք Պարսկաց խազկաց, Խորազմաց և Արաբկաց, եւ և Սկիւթացի Թուրքաստանաց, և եկեալ բանակեցան ի դաշտին Կարնոյ... Il se rassembla d'innombrables multitudes de Persans et *de Khazics*, de Khorazmiens et d'Arabes, et encore de Scythes des Turkestans, qui vinrent camper dans la plaine de Carin,» — Erzroum. Au

lieu de խազկաց *des Khazics*, l'éd. de Paris, t. II, p. 118, et celle de Mosc. p. 273, portent խազրաց *des Khazirs;* celle de M. S.-Martin, Mém. II, 66, sans doute d'après l'original de Madras, et comme mon manuscrit, donne խազկաց; une réimpression de Moscou, 1858, p. 12, porte խազրկաց «des Khazrics.»

M. S.-Martin, au lieu de traduire «des Khazics,» comme le veut son texte, a mis «des Khazaks,» et dans sa note 7, p. 219, croit qu'en effet il s'agit des Khazaks et notamment des Kirghis, ainsi nommés, venus au-de-là du Djihoun, au XI^e^ s., avec les Ghozzes ou Ouzes, et dont il est question alors pour la première fois, à l'occident de l'Asie. Il pourrait bien être dans le vrai, en ce qui concerne l'arrivée des Kirghis au-delà du Djihoun, mais il n'y est pas, en traduisant *Khazaks* au lieu de *Khazics*, ainsi que le veut la grammaire.

Quant à la lecture des deux éditeurs, qui joint les Khazirs ou Khazars aux hordes seldjoukides, et à celle qui change ces derniers en Khazrics, je les regarde l'une et l'autre comme insoutenables.

La variante *Chuzichus* du nom de peuple *Rhazicus*, chez Samouel d'Ani, m'a induit à croire que Khazic et Rhajic pourraient bien n'être que des modifications du nom de խոժիկ Khoujic, qui se trouve employé chez Elisée, Guerre des Vardanians, p. 138, 155, 157, comme qualification d'un soldat perse, témoin du martyre des SS. Ghévondians, dans le Khorasan, en 454; Lazar de Pharbe, p. 16, connaît aussi cette dénomination. L'historien Oukhtanès l'emploie pour désigner une certaine nation asiatique, chez qui était répandue l'hérésie nestorienne, et dont

les individus étaient nombreux en Géorgie au VI^e^ s., au dire de Tchamitch, t. II, p. 301. Le même nom se trouve encore chez Vardan, p. 82, et N. 243 de la trad. russe, dans l'histoire de Courion, cet arhadchnord arménien, qui se réunit au rite grec à la fin du VI^e^ s.

Il se pourrait bien aussi, malgré la différence assez sensible d'orthographe, que ces Khoujics de la Perse septentrionale fussent les mêmes que les Kouchank, si souvent nommés chez Moïse de Khoren, auxquels Iezdédjerd et Péroz firent la guerre, au V^e^ s. de notre ère, et qui, sans aucun doute, demeuraient au N. E. de la Perse. Il est vrai que nous ne savons pas précisément la position du Khoujastan des Arméniens, mais tous les témoignages cités se rapportent évidemment au Khorasan et aux contrées encore plus au N. E. L'on sait d'ailleurs que le nestorianisme était fort répandu dans ces régions, d'où il avait pénétré jusque chez les nomades de l'Asie centrale et en Chine, et que leur maphrian ou patriarche résidait à Bagdad.[18])

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, que je donne pour telles, je crois avoir fait une chose utile en réunissant tant de témoignages sur des faits géographiques qui ne sont pas sans importance.

Ces notices préliminaires achevées, je reprends l'histoire du Vaspouracan.

---

18) V. Addit. et écl. p. 326, et un article très intéressant de M. Pauthier, sur les Arkaouns, Revue de l'orient, de l'Algérie,... 1862, t. XIII, p. 309 suiv.

Après le meurtre de Mohammed Abousaad ben Iousouf et celui de Iousouf, fils d'Abousaad, Motéwekkel envoya, en 237 H. — 851, dans l'Aderbidjan, dont l'Arménie dépendait, Bougha, dit le Grand, qui devait tirer vengeance du sang de Iousouf[14]). Bougha fit périr plus de 30,000 personnes, se saisit d'un bon nombre de captifs, puis marcha contre Tiflis, alors construite en bois de pin, qu'il réduisit en cendres, et où il extermina environ 50,000 habitants. Tel est le récit de l'auteur arabe.

Suivant Th. Ardzrouni, p. 137, Bougha avait ordre de détruire dans ces contrées la religion chrétienne et avant tout de s'emparer de la personne d'Achot, prince primat du Vaspouracan. On regrette de trouver chez l'historien, p. 150, une lettre de plusieurs seigneurs arméniens, s'offrant à livrer Achot au khalife et demandant à ce prix leur liberté. Achot fut en effet pris par Bougha[15]), avec les autres princes de sa famille, et conduit à Samara. Parmi les victimes de Bougha l'on rencontre jusqu'à un jeune Tadjic, converti de race persane, qui souffrit le martyre pour la foi chrétienne. Quoique le mot Tadjic signifie proprement un Arabe, un habitant du Tadjcastan, on voit qu'il est employé ici dans un sens plus général, celui de musulman, que je lui ai toujours donné, en traduisant les auteurs arméniens; p. 137, 150, 154 —157.

---

14) Aboulfar. Chron. arm. p. 169; cf. Dulaurier, Chronol. armén. p. 257 sqq.

15) Notre auteur écrit ce nom Բուխայ, Բուղայ et souvent Բուհայ; comme aussi Մեհուման pour Մեհրուման; Ափհազք pour Ափխազք. C'est une des particularités de son orthographe.

Gourgen, frère du prince Achot, essaya vainement d'échapper à la captivité, en envoyant à Bougha leur mère Hrhipsimé, Bagratide. Celui-ci, suivant la coutume déloyale des musulmans, fit à la princesse l'accueil le plus honorable, et quand Gourgen, sur la foi de ces apparences, se fut dirigé vers le camp des ennemis, il y trouva une armée en bataille, et soutint victorieusement une lutte sanglante; mais ensuite il fut pris et expédié à Samara, ainsi que sa mère; p. 163, 169, 176.

Là la majorité des seigneurs arméniens embrassa l'islamisme, pour la forme, se figurant qu'une apostasie extérieure n'avait rien de contraire à la profession du christianisme au fond du cœur. Cette faiblesse, trop souvent imitée dans les siècles postérieurs, de la part des Arméniens et même des Géorgiens, était le fruit de l'affreuse tyrannie des Turks et des Persans, et notre auteur, comme ecclésiastique, la déplore dans des pages bien senties. Le même se montre historien bien instruit de la géographie de son pays, en décrivant, p. 160, les localités dévastées par Bougha; il n'est pas moins éloquent en parlant, p. 191, 2, des nombreux martyrs mis à mort à Dovin, en la 1re année du féroce envoyé du khalife.

L'année suivante est caractérisée par un titre de section du genre de celui qui a été analysé plus haut: « Ce qui arriva dans la 2e a. de la venue de Bougha, qui sont les olympiades.... sic; guerre contre Sahac l'Ismaélite, nommé fils d'Ismael, et siége de la ville.» On voit que celui qui a rédigé ces titres ne se rendait pas bien exactement compte de l'époque du fait, qu'il a laissée en blanc; p. 193, 4.

P. 194. Au printemps de l'année 852, Sembat Aboulabas[16]), alors patrice d'Arménie et chef de la famille Bagratide, se présenta en personne auprès de Bougha, auquel il avait déjà envoyé son fils Achot. Aussitôt qu'il eut ces deux personnages sous la main, « Bougha marcha vers les contrées de l'orient, et donna ordre de se porter contre la ville de Tphkhik, nommée précédemment Phaïtacaran. Cette ville, dit notre historien, ses murailles, ses créneaux et ses palais, toutes les maisons d'habitation, tous les ornements et choses utiles étaient construits en bois des forêts: ի փայտե շինըեալ. Je regarde comme superflu, ajoute-t-il, de raconter en détail ses iniquités, dépassant celles de Sodome et de Jéricho.

Sur quoi je fais remarquer 1° qu'Aboulfaradj, cité plus haut, dit en parlant de Tiflis, lignis pineis exstructam; pour faire dire la même chose à l'auteur arménien, il faudrait ի փայտէ շինից ou ի շինուա֊ փայտէ. En tout cas, au IX^e^ s. Tiflis était une ville immense, *en bois*, ce que signifie le nom de Tphkhis-*Phaïtacaran*, qui se trouve chez le géographe arménien Vardan. 2° M. Saint-Martin n'avait pas pu connaître cette étymologie du nom arménien de Tiflis (Mém. t. I, p. 154), puisque l'ouvrage de Th. Ardzrouni n'était pas encore publié. 3° Si l'on trouve quelque exagération dans ce que dit notre historien de la capitale de l'Ibérie au IX^e^ s., que l'on veuille bien se rappeler en quels termes pompeux s'expriment à ce sujet l'historien Oukhtanès d'Ourha, vivant à la

16) On lit dans le texte: Սմբատ և Աբուլաբաս, au lieu de որ և Աբուլաբաս « Sembat, aussi nommé Aboulabas; » c'est Sembat-le-Confesseur.

fin du X^e^ s., dans un long passage, que j'ai cité dans mes Additions et éclairciss. p. 109, et Mosé Caghancatovatsi, l. II, ch. XI.

Je voudrais pouvoir raconter ici avec plus de détail, d'après Th. Ardzrouni, et l'expédition de Bougha à Tiflis, à laquelle se rattache la mort de saint Constantiné, Géorgien, ainsi que celle de l'émir Sahac, et les mauvais procédés de Bougha envers la femme de celui-ci, qui entra plus tard dans le harem du khalife et causa la mort de son persécuteur. Vient ensuite une expédition du même Bougha contre le pays de Dzanar[17]): ce peuple vit auprès des montagnes du Caucase «où 72 langues sont parlées par autant de tribus,» parmi lesquelles celle des ՈՐՁԱՁՔ Orhazk ou Ovrazk, peut-être les Avares, qui firent essuyer à Bougha 19 sanglantes défaites; Th. Ardzr. p. 196.

Delà Bougha marcha à Barda, contre les Aghovans, dont le chef, Abou-Mousé «fils de prêtre, se fortifia dans le mont Khtich (p. 210, Kchith) et, durant la 3^e^ année de son gouvernement, lui livra 28 combats, toujours heureux pour les chrétiens. A la fin pourtant Abou-Mousé consentit à se soumettre au khalife; ib. p. 199—210. Ces faits curieux ne sont mentionnés chez aucun autre historien.

Après toutes ces cruautés et opérations militaires, Bougha fit réunir ses illustres prisonniers: Sembat, prince d'Arménie; Grigor Mamiconian, fils de Kourdic; Aternerseh, prince d'Aghovanie; Grigor-*Sou-*

17) Notre auteur le nomme une fois Dzanac, et plus bas Dzanar, qui est la vraie orthographe. V. sur les origines et sur le gouvernement de ce peuple, Vardan, p. 134, 5, éd. Emin; 101, éd. de Venise. Sur l'expédition de Bougha à Tiflis et dans les montagnes, v. l'Hist. de Gé. p. 266, sqq.

phan II, seigneur de la Siounie; Mahl (lis. Sahl), fils de Sembat, prince de Chaké, qui avait précédemment livré Baban à Afchin; Vasac Ichkhanacan (lis. Ichkhanic), seigneur du Vaïo-Tzor; Philipé, prince de Siounie; Nerseh, prince de Garithaïanits (Gardman?); Esaï Abou-Mousé, prince d'Aghovanie. Il ne resta en Arménie qu'Achot, fils de Sembat, ci-dessus nommé, Mouchegh et Sembat, frère d'Achot[18]). Pour lui, il laissa en sa place un certain Ibréhim, émir de Nakhtchévan, et se rendit en personne auprès du khalife: c'était en 855. Il vécut au moins jusqu'en 248 H. — 862, époque de l'avénement du khalife Mostaïn, auquel il concourut, d'après le témoignage d'Aboulfaradj, p. 175. Th. Ardzrouni, p. 236, ajoute, cependant sans donner de date, que le khalife Motéwekkel céda aux suggestions de son épouse, la veuve de l'ancien émir Sahac, de Tiflis, et sans doute aussi à la peur que lui inspirait un serviteur trop puissant. Pour se défaire donc de Bougha, il l'avait envoyé comme gouverneur dans le Khorasan, où il fut tué sans bruit. Ces deux traditions peuvent, je crois, se concilier, puisqu'il n'y a pas de dates précises.

Dès-lors le Vaspouracan fut gouverné par un certain Gourgen Ardzrouni, fils d'Aboubeldch et de la sœur de Kourdic Mamiconian, appartenant à une branche collatérale. Malgré plusieurs défaites que celui-ci infligea aux musulmans, qui le traitaient avec trop de sansgêne, Bougha le reconnut solennellement et lui accorda l'investiture de la principauté, en lui envoyant un sabre et un ceinturon; p. 215—223.

18) Je crois qu'il faut lire: Mouchegh, *frère de Sembat, et Abas*, frère d'Achot; sans quoi cette indication n'est pas intelligible.

Ici il s'offre à discuter un trait relatif à l'histoire de la Géorgie. « Quatre ans après, Ter Zakaria occupant le siége du catholicat, Grigor, frère d'Achot prince du Vaspouracan, revenant du pays des Aphkhaz, avec un bon corps de troupes auxiliaires d'Ibérie, entra dans le Vaspouracan pour combattre Gourgen : « Mais les Géorgiens ayant refusé de se battre contre ce prince, renommé pour ses exploits militaires, les deux rivaux se réconcilièrent, et se partagèrent le pays. Grigor mourut un an après ; » p. 223.

Si l'historien a en vue le départ de Bougha, les quatre années dont il parle nous mènent en 857, sous le catholicat de Ter Zakaria, installé en 854, et le prince Grigor serait mort en 858. Or j'ai lieu de croire que ces dates 857 et 858 sont un peu trop fortes, puisque nous verrons plus bas le prince Achot revenir dans ses états de Vaspouracan en 858 : il faut donc tout au plus comprendre que la venue de Grigor eut lieu *dans la 4e année* du gouvernement de Bougha, c'est-à-dire en 854. Quant au fait en lui-même, quel dynaste ibérien aura fourni à Grigor des troupes contre Gourgen ? Si c'est Bagrat 1er, de Karthli, quoique son règne ait duré 50 ans, on ne trouve rien dans les quelques pages où il est raconté, qui ait trait aux affaires d'Arménie. Si au contraire il s'agit de Thevdos 1er, d'Aphkhazie, celui-ci mourut, suivant les listes de Wakhoucht, en 845 : c'est donc à tort, en premier lieu, que l'Histoire de Géorgie, p. 266, lui attribuerait d'avoir livré bataille à Bougha sous les murs de Tiflis ; cet anachronisme, dans une histoire aussi imparfaite que les Annales

géorgiennes, n'a rien de surprenant. Secondement on ne voit pas pour quel motif ce prince aurait pris le parti de Grigor Ardzrouni contre Gourgen.

C'est tout ce qu'il est possible de dire quant à l'assertion de l'auteur arménien, qu'aucun autre témoignage connu ne corrobore.

L'historien nous apprend, p. 226 et suivantes, que plusieurs des princes enlevés par Bougha revinrent de leur captivité «en l'année 306 arm. — 857, dans le 6e jubilé, l'olympiade, ..., l'indiction ..., la 3e a. du catholicat de Ter Zakaria, au commencement de la 7e a. depuis qu'ils étaient à la cour du khalife. M. Dulaurier ayant critiqué avec beaucoup de soin ces dates dans sa Chronol. armén. p. 262, il suffit de dire que Grigor, fils du prince Achot, fut mis en liberté en 857, «qu'il entra dans son pays, dans sa principauté de Vaspouracan, et posséda ses domaines avec une splendeur princière. Il avait à-peu-près 10 ans lorsqu'il s'assit sur le trône de sa principauté paternelle.» Achot lui même revint, ainsi que Gourgen son frère, en 337—858; Th. Ardzr. p. 228, 236.

Il y a beaucoup à dire sur ces indications. D'abord, sans chercher pourquoi le fils d'Achot fut renvoyé avant son père, on peut douter de l'exactitude du chiffre de son âge en 857, «environ 10 ans ամաց իբրև տասանց.» En effet, à la p. 233 il sera dit que ce jeune prince contracta un second mariage, avec Sophi, fille d'Achot prince des princes d'Arménie, en 311 arm. — 862: il avait alors 14 ans. A quel âge donc se serait-il marié pour la première fois, sans que l'histoire en ait informé ses lecteurs?

En second lieu, et ceci est une critique de détail,

à laquelle il ne faut pas donner plus d'importance qu'elle n'en a réellement, dans les divers passages où il est question d'Achot et de son fils, M. Dulaurier les traite de *rois* au lieu de *princes*, leur pays de *royaume* au lieu de *principauté*, leur gouvernement de *règne:* il est bon cependant de ne pas perdre de vue que le premier dynaste du Vaspouracan qui eut le titre royal est Gagic, fils du Grigor dont nous venons de parler, et cela seulement en 908, cinquante ans après l'époque où nous nous trouvons.

Troisièmement, le passage où est raconté le retour du prince Achot, p. 236, paraît avoir été transposé par les copistes, car il n'est pas à sa place chronologique et pourrait bien n'être pas aussi concluant qu'il le paraît, puisque deux pages plus bas nous voyons Achot obligé de suivre dans une expédition contre la ville de Cazouin Մուշեղ Mousé, fils de Bougha, qui ne voulait pas le laisser partir.

L'histoire de Gourgen, frère du prince Achot, offre cela de particulier, qu'étant revenu dans le Vaspouracan, il eut à lutter contre l'autre Gourgen, fils d'Aboubeldch, auquel il proposa de se révolter avec lui contre Achot. Celui-ci n'y ayant pas consenti, il voulut passer en Grèce, fut pris, chargé de fers et conduit dans l'Aderbidjan, où il refusa d'embrasser l'islamisme, et ne revint delà qu'en 862. Il est curieux aussi de suivre le récit des aventures du jeune prince Grigor, dans ses luttes contre Gourgen, fils d'Aboubeldch, qui mourut vers l'an 863, ayant repris le christianisme, et contre Achot, prince des princes d'Arménie. Cette dernière aboutit au mariage précoce que j'ai signalé; p. 231, 257, 270.

Enfin à l'égard du plus intéressant des prisonniers arméniens, Sembat, généralissime d'Arménie, et de sa parente Hrhipsimé, mère des princes Ardzrouni, notre auteur se contente de dire qu'au lieu de leur rendre la liberté, comme aux autres princes, on cessa de les tourmenter, mais on les garda captifs à Bagdad, et ils *moururent*, à une époque qui n'est pas précisée; p. 234. En effet Sembat est honoré chez les Arméniens du simple titre de confesseur: il ne souffrit donc pas la mort du martyre, comme on le voit chez M. S.-Martin, Mém. I, 348. Quant à la date 856, admise par cet illustre savant et par Tcham. t. II, p. 452, voici tout ce que j'ai pu retrouver:

Samouel d'Ani, a. 855: Sembatius in vinculis morte suâ obiit. Jean cath. p. 73, s'exprime d'une manière très vague, en disant que «la bonté divine jugea à-propos de délivrer Sembat, par la mort corporelle, de la mort éternelle,» et ne fixe pas de date. Suivant Asolic, p. 112, Sembat ne se serait rendu auprès de Bougha qu'après l'élection du catholicos Zakaria, en 854, et Achot, son fils, serait devenu sur-le-champ prince des princes d'Arménie; pour lui, il mourut à Samara, avec Stéphannos Kon, après le renvoi des autres prisonniers. Kiracos, p. 44, dit tout simplement que Sembat mourut en prison. Enfin Vardan, p. 111, n'en dit pas davantage et ne précise point non plus l'époque. Il est bien possible en effet que le prince Sembat se soit éteint obscurément, sans que les murs de sa prison aient livré leur secret: en tout cas ce fut, à ce qu'il semble, après le départ des autres captifs arméniens, et la mort de Sembat reste fixée, d'une manière conjecturale, à l'année 856.

Notre auteur n'a pas été mieux renseigné, p. 231, au sujet de la mort de Motéwekkel, et de ce qui s'ensuivit: «Dans ce temps-là, dit il, pendant que Dchafr Mothokl, au comble de la puissance, se gonflait d'orgueil contre les chrétiens, son fils Moteïn se souleva tout-à-coup contre lui, le tua et régna en sa place; étant mort six ans après, celui-ci eut pour successeur son cousin Mouthis, qui mourut après trois mois [19]). M. Dulaurier, op. cit. p. 265, a déjà relevé les erreurs contenues dans ce passage. Pour nous il suffit de dire, d'après Aboulfaradj, p. 170 sqq., qu'en 247 H. — 861, 2, Motéwekkel fut tué par son fils Mostanser, qui mourut après 6 mois de règne, en 248 H. — 862, et eut pour successeur Mostaïn [20]), son cousin. Boughale-Grand et un autre, que l'historien arabe qualifie le Petit, concoururent encore à cette dernière révolution. Mostaïn fut forcé d'abdiquer environ quatre ans après, en 252 H. — 866, et fut remplacé par Motaz, dont le règne fut d'un peu moins de quatre ans. Ceux qui s'occupent d'histoire savent que les contemporains ne sont pas toujours les mieux instruits, et que parfois ils ne notent pas les choses qu'ils savent le mieux, et dont chacun est informé: on ne blâmera donc pas trop sévèrement Th. Ardzrouni de l'ignorance de certains détails, qui ont pu facilement lui échapper.

Je me suis attaché, dans cette analyse, à ne faire

---

19) Trois ans? *ամսոց*, mois; *ամաց* années: la différence graghique n'est pas considérable.

20) C'est lui qu'Asolic, p. 112, nomme Ahmat (car il s'appelait réellement Aboul-Abas Ahmed); devenu khalife en 311 arm. — 862, il envoya en Arménie Ali, fils d'Ahé, علي بن يحيى.

qu'effleurer les événements intérieurs de la famille Ardzrouni, peut-être les plus piquants pour les lecteurs arméniens, et à faire ressortir principalement ceux qui montrent cette grande race en contact avec les nations voisines: la raison en est simple. Pour les premiers, nous n'avons aucun moyen de contrôle; les autres jettent du jour sur l'histoire générale, et par la critique servent à attester la véracité des historiens spéciaux. La dernière action d'éclat du prince Achot fut une expédition contre les Outhmanics ou Outhmank, tribu issue de quelque Osman عثمان inconnu, fixée depuis un siècle à Amiouc, sur une presqu'île un peu au N. de Van[21]). L'émir Isé, d'Amid, fils de Cheïkh, gouverneur d'Arménie, vint à leur secours; grâce à l'intervention de quelques négociateurs, la paix se rétablit entre ces divers ennemis, et Isé retourna, sans effusion de sang, dans sa résidence de Barda; p. 241. Pour Achot, il mourut en 323 arm. — 874, dans sa cinquante-neuvième année. C'est M. Dulaurier qui à soigneusement vérifié et rectifié en plusieurs points les dates des principales époques de sa vie, Chr. arm. p. 266, avec une sagacité que je me plais à reconnaître. Ainsi, d'après ce savant, Achot serait né vers l'an 816; serait devenu prince 19 ans après, en 835, et aurait exercé le principat 16 ans, jusqu'en 851; fait captif alors, il serait resté 7 ans chez le khalife, au lieu de cinq, dont parle notre historien (§ 5, § 7); aurait gouverné le Vaspouracan durant 16 ans, jusqu'en 874. Son fils Grigor, surnommé Dérénic ou Déranic, lui succéda. Il

21) Alichan, Grande-Arm. § 91.

eut trois fils: Sargis-Achot, né en 326 — 877[22]); Khatchic-Gagic, né en 328 — 879, et Gourgen, né en 330 — 881; en outre, il fut père de deux filles; p. 245. Les doubles noms attribués ici à chacun des princes Ardzrouni tiennent à un usage qui se rencontre surtout dans le Vaspouracan, et parfois en Siounie[23]). Dans les autres contrées arméniennes, certains personnages avaient un petit nom Ի գգուանաց, un nom d'amitié, un sobriquet, toujours désigné comme tel, quand l'historien en fait mention. Dans le Vaspouracan, au contraire, et dans la Siounie, le double nom domine, sans être ainsi caractérisé.

Le principat du jeune Dérénic avait été fort inquiété, avant le retour de son père, et ne le fut guère moins après sa mort. Un certain Iamanic, qu'Isé, en s'en-allant à Barda, avait laissé à Dovin comme son lieutenant, était si malveillant à l'égard des Arméniens, que ceux-ci demandèrent pour gouverneur Ahmat fils d'Halith, sans doute احمد بن خالد; mais celui-ci s'entendit avec son prédécesseur, et Achot, généralissime d'Arménie, fit tout pour brouiller son gendre avec Ahmad. Dérénic, de son côté, avait prié Ahmad de donner l'investiture du Taron à son gendre David, comme *prince d'Arménie*. Ce David jouit donc 7 ans de son titre, et même de celui de roi արքայ; quand il mourut, laissant un fils, nommé Achot, le Taron fut occupé par Isé. On comprend que cette

22) A la p. 279, notre historien donnera la date 325 arm. — 876.

23) Les doubles noms de famille et de localité sont fréquents dans la Petite-Russie et dans certaines villes de France, s'il en faut croire Gogol et son confrère Balzac, qui ont tiré de cet usage de curieux effets.

ambition de Dérénic devait déplaire souverainement au fils de Sembat-le-Confesseur; p. 245—249.

Il est assez difficile de contrôler ces faits, qui ne sont racontés que chez Th. Ardzrouni, et qui expliquent cependant d'une manière plausible les mauvaises dispositions du généralissime Achot à l'égard de son gendre; quant à la date, si l'on suppose que Dérénic en agit ainsi peu après son avénement au principat, les sept années de David nous mèneraient vers l'an 881. Quoique Isé se soit rendu maître du Taron après la mort de ce personnage, il paraîtrait que le titre de roi d'Arménie se serait perpétué après lui, puisqu'à la p. 260, vers l'an 895, nous lisons: «Le roi-prince de Taroun étant mort, Ahmad, fils d'Isé, fils de cheïkh, s'empara du pays.»

Pour Dérénic, il tomba un jour, par surprise, entre les mains du couropalate[24]) Achot — le prince des princes d'Arménie, — fut délivré à la prière du catholicos Géorg, siégeant entre 876 et 897, et, après avoir échappé à diverses intrigues, fut enfin tué par un certain Ablbarh[25]), a l'instigation de son beau-père Achot. Son fils Sargis-Achot, qui lui succéda, après les 10 mois du deuil, de l'assentiment de Chapouh, fils du roi Achot, était âgé de 9 ans; p. 252, 55, 57. Toutes ces indications montrent que la mort de Dérénic doit être arrivée en 885, après le cou-

---

24) Notre auteur écrit ordinairement ce titre grec կոպապատ corapalate, ce qui explique l'orthographe identique du même titre sur la seule monnaie arménienne connue d'un կոպիկ կոպապատ «Coric, corapalate», v. Bull. scient. t. VI, N. 3, 4; cette monnaie unique se trouve au Mus. as. de l'Académie.

25) Cf. Apelbart Calsic, sup.

ronnement d'Achot le-Grand, premier roi Bagratide d'Arménie; le fils de Dérénic, né, comme on l'a vu plus haut, en 877, était en 886 dans sa neuvième année. Vu sa jeunesse et celle de ses frères, Gagic 7 ans, Gourgen 5 ans, un de leurs parents, Gagic-Aboumrovan, fut chargé de la tutelle et direction des princes mineurs: choix d'autant moins approuvable, que ce personnage avait participé au meurtre de Dérénic; v. p. 305.

La chronologie connue des faits et gestes d'Isé n'a rien qui contredise les époques, ainsi fixées, de Dérénic; en effet Isé se révolta à Amid, en 870, contre le khalife Motamed, reçut l'investiture de l'Arménie, en perdant celle de la Syrie, et se révolta de nouveau. Son fils Mansour périt en combattant contre les troupes du khalife. On ne sait ce qu'il devint jusqu'à l'année 880, où il fut assiégé dans la ville d'Amid, par ordre de Motamed, et paraît être mort en 269 H. — 882 [26]).

Suivant le pernicieux usage du féodalisme, les trois fils de Dérénic partagèrent entre eux les terres du Vaspouracan: Achot eut pour apanage le N., jusqu'à Nakhtchévan; Gagic, le S., jusqu'au pays de Rechtounik; Gourgen, le S. E., jusqu'au canton d'Aghbag. Si la géographie de ces contrées était mieux connue dans ses détails, il ne serait pas sans intérêt d'étudier la topographie de ce partage. Pour Aboumrovan, il profita de l'occasion pour s'agrandir aux dépens de ses pupilles, et s'empara du fort de Sévan, dans la vallée de Lemba, փոքակ լըմբայ, la Phouéraklempa de la trad. fr. de Jean cath. p. 178.

26) Defrémery, Mém. d'hist. orient. P^ie 1^re, p. 4—7.

J'ai parlé plus haut, mais en passant, d'Abou-Sadj Divdad, fils d'Iousouf, émir musulman, mort en 879, à Djondeï-Sabour, dans la province de Fars. Son fils Afchin, après avoir exercé divers commandements dans les provinces méridionales de l'empire des khalifes, fut enfin nommé par Mowaffeq gouverneur de l'Aderbidjan, en 276 H. — 890, et ce fut lui qui, deux ans plus tard, remit à Sembat, fils du roi Achot, la couronne royale, au nom de son maître. Héritier des projets et de la malveillance de ses prédécesseurs à l'égard des chrétiens, il s'efforça d'attirer près de lui les princes du Vaspouracan. Sembat, de son côté, dissuada et empêcha le prince Achot de se rendre auprès d'Afchin, et réussit même à le brouiller avec le gouverneur musulman. Aboumrovan, tuteur des jeunes princes, profita d'une bonne occasion pour se saisir de leur personne, mais il périt lui-même dans un complot formé contre lui par la noblesse, et le roi Sembat subit en 896 un échec de la part d'Ahmad, cet émir d'Amid dont il a été parlé précédemment. Achot se trouva par-là affermi dans son titre de prince, son frère Gagic devint général et Gourgen marzpan du Vaspouracan; p. 262—268.

Jean catholicos, qui parle souvent des personnages ici mentionnés chez Thoma Ardzrouni, nous aide à comprendre certains passages. Par ex. p. 264, là où l'historien du Vaspouracan raconte la mort d'un prince Gourgen, sans le caractériser parmi ses trois ou quatre homonymes contemporains, là le catholicos, p. 169 trad. fr., nous apprend que ce Gourgen était non un Ardzrouni, mais un prince de la famille Andzévatsi. Et encore, comme Aboumrovan avait le

double nom de Gagic, quand le catholicos, p. 162 tr. fr., parle de la mort de Gagic, le passage correspondant de Th. Ardzrouni fait voir qu'il s'agit d'Aboumrovan.

Les pages suivantes de notre historien fourniraient de bons matériaux à M. Defrémery, pour compléter sa savante monographie des Sadjides, dont j'ai fait jusqu'à ce moment un si profitable usage.

D'après notre historien, p. 270, 1, Afchin, ayant épousé une fille de Chapouh, frère du roi Bagratide Sembat, se trouvait par-là beau-frère du prince Khatchic-Gagic. Ce qui ne l'empêchait pas de faire la guerre à l'un et à l'autre, quand l'intérêt de ses projets exigeait un acte de rigueur. Il avait aussi à son service deux eunuques grecs, prisonniers de guerre et renégats, nommés par les Arméniens Safi et Housouf, i. e. Joseph; ce dernier, le Ouasif des auteurs arabes, consultés par M. Defrémery, et tous les deux n'étaient pas moins cruels envers leurs anciens coréligionaires qu'insoumis, par fois, à l'égard de leur nouveau maître. Joseph s'étant échappé de Barda pour tenter quelque révolte contre Afchin, celui-ci se mit à ses trousses et écrivit à Safi, alors dans le Vaspouracan, de l'arrêter; mais l'ostican, son serviteur et une partie de son armée succombèrent à une affreuse maladie épidémique, en 347—898, l'année même de la mort du catholicos Géorg.

Malheureusement Jean catholicos ne rapporte point la date de la mort d'Afchin; mais Th. Ardzrouni, p. 273, est tellement positif, et les listes des catholicos arméniens, pour cette époque, sont si bien fixées, qu'il n'y a nul moyen de concilier ces assertions avec celles des autorités consultées par M. Defrémery. Ce sa-

vant, en effet, raconte en 897 une révolte d'Afchin contre le khalife Motazed, puis sa réintégration comme gouverneur de l'Aderbidjan; en 899 la fuite, de Barda, de l'eunuque Wasif, sa capture, sa mort en 901; enfin, en la même année 901, Afchin meurt d'une sorte de peste, à Barda[27]). Comme il faudrait de longues et difficiles recherches dans l'histoire musulmane pour réussir à expliquer ou à concilier ces contradictions, je me contente pour le moment de signaler l'opinion, fausse probablement, de Th. Ardzrouni.

En tout cas Achot, prince de Vaspouracan, ne survécut guère à Afchin; il mourut, âgé de 29 ans, le lundi 4 du mois arménien d'areg; p. 279. Comme il était né en 326 arm. — 877, ou en 325 arm. — 876, car on trouve ces variantes, p. 279 et 245, et qu'il était âgé de 9 ans, quand il succéda à son père, mort en 865, il résulterait delà qu'Achot lui-même mourut en 905 ou 906. M. Dulaurier, op. cit. p. 273, a rectifié ces dates, et prouvé d'une manière très plausible qu'Achot était né en 876, et † le 13 décembre 904, dans sa 29^e année. Sa femme Séda ou Iséta[28]), fille d'Aboumrovan, le fit ensevelir au couvent de la Croix, dans le bourg d'Osi. Jean cath., qui aurait pu nous renseigner sur les détails de cet événement, le raconte p. 106, sans date, et la trad. française, p. 180, ne donne qu'une très fausse idée du texte.

Les frères d'Achot lui succédèrent, p. 282, et

---

27) S.-Martin, Mém. I, 355, et G. Weil, Gesch. d. Khalifen, t. II, p. 493, donnent les mêmes dates que M. Defrémery.

28) C'est ce nom qui doit se lire dans une inscription armén., Ruines d'Ani, p. 37; lis: քոյր իմոյ Սեդայ «de ma sœur Séda;» suivant la bonne correction qui m'a été indiquée par le P. Nersès Sargisian.

firent entre eux un nouveau partage du Vaspouracan, fort curieux au point de vue topographique; toutefois je n'insisterai que sur deux points et sur deux dates intéressantes pour l'histoire d'un pays voisin, la Siounie. Notre auteur dit, p. 283, que les ville et territoires de Nakhtchévan et de Goghthn avaient été enlevés au Vaspouracan, la première 211 ans auparavant, l'année où les Arméniens furent brûlés dans l'église de S.-Grégoire, à Nakhtchévan; l'autre, en 186 arm. — 737, lors de la mort de S. Vahan, fils de Khosro, prince de Goghthn; or 211 ans avant la mort du prince Achot nous reporteraient à 693 ou 694. M. Dulaurier, op. cit. p. 238, 274, 366, a parfaitement démontré que l'événement dont il s'agit eut lieu tout au plustôt en 699: je crois, d'après la Vie des SS. t. I, p. 188, que ce fut encore plus tard, i. e. en 703, 4. Quant au martyre de S. Vahan, prince de Goghthn, la Vie des SS. arméniens, t. I, p. 206, hésite entre les trois années 736—738.

Quoi qu'il en soit, Khatchic-Gagic, frère d'Achot, devint le chef de la famille Vaspouracane; il fut tué à la chasse, par un musulman, et son fils Achot, âgé de 12 ans, lui succéda; p. 297, 301.

Ce qui nous reste à dire au sujet de l'Histoire des Ardzrouni offre une piquante singularité.

Dans les chapitres précédents l'historien a employé 56 pages à nous raconter le principat d'Achot, ceux de son fils Grigor-Dérénic, de ses petits-fils Achot-Sargis et Khatchic-Gagic, et les actes de Gourgen, frère des deux précédents; enfin son récit se terminait, à la p. 301, par cette phrase solennelle: «Fin de la série des générations des trois fils de l'il-

lustre et brave prince Grigor, contenant aussi ses actes, ses glorieux triomphes, sa fin, amenée par la perfidie de certains Arméniens et Persans, et des lamentations à son sujet.» L'historien avait donc, à ce qu'il semble, épuisé la matière. Maintenant ce que le P. Somal nomme le cinquième livre de l'Histoire des Ardzrouni, et le P. Indjidj[29]) «la seconde biographie de Gagic,» commence par une section intitulée «Principat d'Achot, son fils aîné (de Dérénic) et mort de la pieuse et bienheureuse princesse Sophi.»

Au premier aperçu le lecteur se sent complètement dérouté: il rencontre des noms identiques à ceux qui ont déjà passé sous ses yeux, souvent les mêmes faits, accompagnés de détails nouveaux, parfois aussi des personnages qui n'ont pas figuré dans les récits précédents, et ce n'est qu'après la lecture attentive d'une quarantaine de pages qu'il reconnaît avec étonnement ce que l'on appelle en termes d'art une réplique de l'histoire qu'il a déjà lue, le même sujet, traité, non sans variantes considérables, par un historien qu'il s'agit de déterminer. Est-ce bien la même main ou un second auteur qui a tracé ce second récit des principats d'Achot et de Gagic? Il me paraît plus que douteux que ceci soit l'ouvrage de Th. Ardzrouni. A quel propos en effet cet auteur aurait-il refait son travail sur nouveaux frais, en se contredisant souvent lui-même, en intercalant dans un second exposé des détails qui auraient tout aussi bien trouvé leur place dans le premier? Il est vrai que les formules de style sont restées à-peu-près les mêmes: toujours bibliques,

29) Arménie anc. p. 500.

toujours emphatiques et extrêmement louangeuses pour les personnages en scène; toujours un peu âpres, si on les compare au langage ordinaire des historiens arméniens; mais ce qui me paraît surtout déceler un nouvel auteur, dont le travail atteint la fin du livre, c'est qu'à la p. 342, quand il trace l'éloge du roi Gagic, c'est précisément avec les mêmes formules qu'à la p. 357, affectera le panégyrique d'un autre prince, Stéphannos-Alouz. Ainsi je crois qu'à partir de la p. 301, un autre Ardzrouni a pris le calam pour raconter l'histoire des illustrations de sa famille, depuis Achot, fils de Dérénic. En tout cas, je suis aussi convaincu que, sauf les dates, qui font presque complètement défaut ici, nous n'avons point à nous plaindre de posséder cette seconde biographie, qui renferme beaucoup de choses nouvelles et fournit les moyens de contrôler la première.

Dès l'abord nous apprenons, p. 302, que «le prince Achot avait environ 12 ans,» lors de la mort de son père Dérénic, vers l'an 886, en 887 d'après le P. Somal, p. 58 du Quadro. Or le premier historien nous a dit, p. 257, qu'Achot était alors âgé de 9 ans, et en deux endroits il a fixé sa naissance soit en 876, soit en 877: c'est, comme l'on voit, une notable variante. Achot et ses frères restèrent donc sous la régence de leur mère, la princesse Sophi, dont le premier acte fut la mise en liberté d'Aboumrovan, fils de sa sœur, faits qui n'ont pas été mentionnés précédemment. Elle mourut *sept ans après*. Son frère, le roi Achot-le-Grand, lui survécut un an et demi. Or ces nouvelles indications, si elles étaient exactes et devaient être prises au pied de la lettre, dérange-

raient fort la chronologie antérieurement établie avec la critique la plus scrupuleuse; en effet les *sept ans après* iraient jusqu'en 893, et les dix-huit mois jusqu'en 895, époque beaucoup trop reculée pour la mort du roi Achot-le-Grand, fixée avec la plus grande probabilité en 890. Ces cinq années superflues résultent de l'âge de 12 ans, au lieu de 9, assigné au prince Achot lorsqu'il succéda à son père Dérénic, et peut-être du chiffre faux 7 ans au lieu de 5, ͷ pour ͵, terme de la mort de la princesse Sophi après l'avénement de son fils aîné, que nous savons être mort à 29 ans, en 904, ainsi qu'il a été dit précédemment. Ces contradictions, si erreurs il y a, ne peuvent donc être attribuées à Th. Ardzrouni.

Plus loin, p. 303, Aboumrovan s'empare de ses neveux, Achot, Gagic et Gourgen, et de plusieurs forteresses du Vaspouracan, comme on l'a déjà vu, p. 262, 264; mais le second des frères, âgé alors de 15 ans, donc en 894, forme le projet de le tuer, et, par sa mort, se délivre, lui et ses frères, de leur ambitieux tuteur.

Nommé en 890 gouverneur de l'Aderbidjan et de l'Arménie, Afchin, fils d'Abou-Sadj, arriva dans son gouvernement et, deux ans plus tard, reconnut la royauté de Sembat, fils d'Achot-le-Grand, auquel il conféra l'investiture, au nom du khalife. Toutefois la bonne harmonie ne régna pas longtemps entre eux: le roi s'étant mis en rapports avec l'empereur Léon-le-Sage, l'émir lui déclara la guerre, et Sembat envoya au prince Achot son frère David, dont les autres historiens ne parlent pas[80]), pour l'engager,

80) Jean cath. mentionne cependant la mort de David, quelque

ainsi qu'il a été dit plus haut, à ne pas se rendre auprès de l'ostican Afchin. Il fut battu, s'enfuit en Géorgie, et delà fit sa paix avec l'émir. Pour Achot, il se soumit également et donna successivement ses deux frères en otage, mais ceux-ci s'échappèrent et se mirent sur pied de défensive à l'égard des musulmans; p. 306, 307.

Après cela, p. 309, notre historien raconte la mort d'Afchin, dont il a été question, p. 272, 3, sous l'année 347 arm. — 898, en 901, d'après les autorités musulmanes consultées par M. Defrémery, et qui sont unanimes.

Quelque temps après, Achot aida le roi Sembat dans une expédition contre les Caïsics du canton d'Apahounik, reprit Nakhdchévan et mourut — en 904 — âgé de 29 ans[31]); p. 310, 311; cf. p. 279. Gagic, son frère et successeur, commença l'exercice du principat par déclarer la guerre à un certain Chapouh, fils de Maïmanic, et à Grigor Abou-Hamza, dont il avait épousé la sœur, deux tyrans féodaux inconnus d'ailleurs, qui troublaient la tranquillité du pays. Il les soumit l'un et l'autre; p. 312 sqq. Il se conduisit de même à l'égard de la peuplade des Outhmanics, maîtres depuis cent ans de la citadelle d'Amiouc, qui lui fut ensuite enlevée, puis cédée à prix d'argent par le roi Sembat; p. 315—317.

Cependant Housouf, frère d'Afchin, s'empara de sa succession, aux dépens de son jeune neveu Divdad.

---

temps après celle de Chapouh, frère du roi Sembat, et après l'arrivée d'Housouph en Arménie, soit 902 ou 903; p. 107.

31) La trad. fr. de Jean catholicos p. 180, attribue la mort d'Achot à des causes honteuses, aux excès de sa jeunesse, tandis que le texte p. 106, ne dit rien qui ressemble à cela.

L'historien, soit ignorance, soit plutôt exagération, le qualifie en plusieurs endroits, notamment p. 319, 321, du titre de «roi de Perse, արքայ Պարսից,» et dit qu'il fixa sa résidence à Ardébil. C'est probablement cette circonstance et ses tentatives ambitieuses, plusieurs fois répétées, de se rendre indépendant du khalife, ainsi que les grands coups d'autorité exercés en Arménie par Housouf, qui lui ont valu un pareil honneur. Il paraît du reste avoir formé dès son arrivée le projet de réduire le roi Sembat, seul pouvoir qui pût contrebalancer le sien en Arménie, et par contre d'élever son rival en influence, le prince Gagic.

Comme je n'écris point une histoire d'Arménie, mais une simple analyse de celle des premiers princes du Vaspouracan, je me contenterai de rendre compte des faits principaux de l'osticanat d'Housouf, en rapport avec ceux de la vie de Gagic. Suivant M. Defrémery, Housouf, qui voulait perdre le roi Sembat, l'engagea d'abord à refuser de se rendre à Bagdad, sur l'invitation du khalife, puis le traita de rebelle, marcha contre lui et fit semblant de lui rendre ses bonnes grâces. En 905, lui-même se révolta contre le khalife Moktafi et fit de nouveau sa soumission. En 908 le prince Gagic se livra de lui-même à Housouf, qui, pour abaisser d'autant le roi Sembat, le reconnut roi du Vaspouracan; l'année suivante Grigor-Souphan, prince de Siounie, se soumit à Housouf, qui fut officiellement nommé gouverneur de l'Aderbidjan et de l'Arménie; car jusqu'alors il n'en remplissait les fonctions que *de facto*, par suite de l'usurpation que nous avons racontée. Enfin en 913 le roi Sembat se livra à l'ostican, qui le fit périr à

Dovin, l'année suivante. Telles sont les notices fournies par les auteurs musulmans.

Malheureusement Jean catholicos, en racontant les mêmes faits, ne donne aucune date précise. Nous voyons chez lui, par ex., p. 107, le roi Sembat s'empresser, dès l'installation d'Housouf, de faire acte de soumission envers le khalife, qui lui accorda une nouvelle investiture, sans doute au grand regret de l'ostican, qui paraît n'avoir pas été consulté: delà l'expédition contre Sembat, poussée jusqu'à Tiflis «la ville de Phaïtacaran,» suivie d'une réconciliation. Quand Housouf leva l'étendard contre le khalife, ib. p. 111, il voulut attirer le roi dans son parti, et, sur son refus, se vit obligé à faire soumission à son maître, non sans garder un profond ressentiment contre celui qui avait rejeté ses offres. Ce fut peu de temps après que le prince Gagic pria le roi Sembat de lui rendre la ville de Nakhdchévan, dépendant réellement du canton de Goghthn, province du Vaspouracan; mais le roi, qui en avait fait présent à Sembat, prince de Siounie, en récompense de sa fidélité à son service, refusa de le satisfaire; ib. p. 114. Gagic se jeta donc dans les bras d'Housouf, qui lui conféra les insignes de la royauté, et ne tarda pas à entreprendre une expédition contre le prince de Siounie. Celui-ci fut vaincu, aux environs de la fête de Pâques, en l'année arm. 358—909, et dès-lors l'ostican n'eut plus d'ennemis sérieux à combattre en Arménie; ib. p. 117. Les années suivantes furent remplies par des expéditions d'Housouf en diverses contrés arméniennes, et notamment en Siounie, dont tous les princes et princesses tombèrent successivement entre ses mains. Le

roi Sembat, traqué de toutes parts, se réfugia dans le fort de Capoït, dans le canton d'Archarounik ou d'Eraskha-Tzor, province d'Ararat, se rendit et périt à Dovin, après un an de captivité; ib. p. 128 sqq.

Ces récits de l'auteur arménien concordent bien, comme on le voit, avec ceux des historiens musulmans, et méritent d'autant plus de confiance, pour le fonds, comme pour l'ordre chronologique des faits, que Jean catholicos y joua un rôle actif. S'il n'a pas daté chaque événement, cette omission s'explique aisément de la part d'un contemporain. Quant au continuateur de Th. Ardzrouni, l'histoire et le roi d'Arménie l'intéressant bien moins que son prince Gagic, il n'a pas pris la peine, à ce qu'il semble, de tenir note des détails et des dates. Il raconte dont *ex abrupto*, p. 320, que le roi Sembat s'étant réfugié au fort de Capoït, fut pris peu de jours après « comme un faible enfant, *իբրև զանզօր տղայ.* » Il est impossible d'être plus sec; puis, à la p. suivante, l'historien ajoute que l'ostican, voyant que Gagic seul était en état de gouverner l'Arménie, lui conféra le titre royal et les insignes du trône. Suivant lui, cette reconnaissance aurait donc eu lieu en 913, et non en 908. Aussitôt après cela il raconte que « le roi Housouf » se révolta contre Djafr, i. e. contre El-Moctader-Billah ben Aboul-Fadhl Djafar, marcha contre la Perse, à la tête d'une armée, et s'empara d'un grand nombre de villes. Sans aucun doute, l'ordre des faits est ici interverti.

Avant de suivre l'historien arménien dans ses récits ultérieurs, voyons ce que nous dira le biographe d'Housouf. A la fin de l'année 299 H. — 912, cet

émir ayant tenté de se rendre indépendant, le khalife Moctader envoya contre lui des troupes, qui le battirent, mais il continua de guerroyer jusqu'en 305 H. — 917, 8, époque où il fut privé de ses emplois, et battu encore en 306 H. — 918, 9; forcé de céder, il mit en sa place Soubouc ou Nesr, un de ses esclaves affidés, fut de nouveau vaincu en juillet 307 H. — 919, pris et emmené à Bagdad. Pour Soubouc, il obtint le commandement de l'Aderbidjan.

Relâché en 310 H. — 922, il fut réintégré dans son gouvernement, Soubouc étant mort. Deux ans plus tard il passa dans les provinces orientales de l'empire, prit la ville de Reï et y laissa pour lieutenant un de ses esclaves, nommé Moflih. En 314 H. — 926, il fut envoyé du côté de Wasit, l'[illegible] des Arméniens, pour combattre les Karmathes révoltés, fut pris dans une bataille près de Koufah et tué après quatre jours de captivité[32]), par Abou-Tahir, chef des rebelles. Il était né en 250 H. — 864. Les mêmes faits vont se retrouver chez Jean catholicos.

L'espèce de bienveillance d'Housouf à l'égard de Gagic n'était qu'une combinaison pour affaiblir le roi Sembat et son successeur Achot; Gagic, en effet, le servit avec zèle pendant les années qui suivirent son élévation et la mort du roi d'Arménie; puis, les

---

32) Je dois faire observer, n'ayant aucun moyen de fixer précisément la date de la mort d'Housouf, qu'il existe au Musée de l'Ermitage Impérial une monnaie frappée à Ardébil, en 320 — 932, sous le khalife Moctader, avec son fils Aboul-Abas, et portant le nom d'un troisième personnage, qui a été lu المفلح اليوسفى مولى امير المومنين; v. Bull. Hist. Philol. t. XV, p. 150.

cruautés exercées par Housouf lui inspirèrent un tel dégoût qu'il refusa d'obéir à un pareil maître; Jean cath. p. 158. C'était, si cet historien a rapporté les faits dans leur ordre chronologique, pendant un voyage du roi Achot en Grèce, c'est-à-dire en 921; mais cette indication ne saurait-être exacte, non plus que celle fournie, pour le même temps, par le même auteur, p. 166, sur les marques d'honneur que le roi Gagic aurait reçues d'un autre ostican arménien, nommé Pharkini, qui aurait agi ainsi par ordre du khalife, sans le consentement et au grand déplaisir d'Housouf. Il est évident par tout le contexte de l'histoire que Jean catholicos n'a pas noté soigneusement les diverses tentatives de révolte d'Housouf, en 908, 912, 917; car toutes les autorités s'accordent pour dire que cet émir ayant levé ouvertement l'étendard contre le khalife, dont les troupes triomphèrent de sa résistance, il dut quitter le pays, en 921, d'après la chronologie adoptée par M. S.-Martin; Mém. t. I, p. 361; Jean cath. p. 170. Housouf fut pris et emmené à Bagdad, laissant en Arménie un ostican, que Jean cath., loc. cit., nomme exactement Nesr-Sbouc, le Soubouc des auteurs musulmans, mais qui, dans la traduction française, p. 319, est à tort nommé Serpoukh, altération qui n'est qu'une mauvaise lecture de l'Arménien Ներսուկ, pour Նեսրուկ. Ce nouvel émir fit la paix avec Achot, et Gagic désarma sa malveillance par des présents. Cependant les Karmathes s'étant soulevés contre le khalife, Housouf fut, par le conseil d'un certain Monos, en arabe Mounis, choisi pour leur tenir tête, renvoyé dans son ancien gouvernement, et se défit de Sbouc, à Ardébil, afin de s'emparer de ses

richesses[33]); Jean cath. p. 176, 179; Gagic pourvut à sa propre sûreté, en se fortifiant dans les gorges des cantons de Coghovit et de Dzaghcotn; ib. p. 177.

Au lieu de ces témoignages, soigneusement discutés et concordants, que trouvons-nous chez le continuateur de Th. Ardzrouni? A la suite de l'indication si vague de la révolte d'Housouf contre Moctader, nous lisons, p. 323—325, que Gagic reçut de nouveau les insignes royaux de la part du khalife et se fit le guide des troupes musulmanes, envoyées contre le révolté, qui fut pris et conduit à Bagdad «où il resta 8 ans en prison;» il avait laissé le commandement de l'Aderbidjan à un certain Phethk, peut-être le même que Nesr-Sbouc. Après cela il fut envoyé par le khalife au pays d'Osit (Wasit), et y «fut tué je ne sais comment,» ajoute notre historien. Du reste les «huit années» dont il est ici parlé ne manqueraient pas d'exactitude, puisqu'Housouf fut pris en 921 et envoyé à Wasit en 927, mais elles prouvent que l'historien a omis et peut-être complètement ignoré ce qui s'est passé dans l'intervalle des années précédentes, et l'ordre dans lequel les faits se sont accomplis.

Cette seconde biographie du roi Gagic se termine par la description fort détaillée des constructions exé-

---

33) Par parenthèse je ferai remarquer que ce § de l'Hist. de Jean cath. n'est pas mis en sa place, puisqu'immédiatement après, l'historien raconte diverses expéditions éxécutées par Nesr-Sbouc, et notamment la prise du fort de Biouracan, en 372 arm. — 923, date rectifiée. En tout cas, si le § dont nous parlons n'a pas été déplacé, ce qui suit formerait une addition postérieure, due à l'historien lui-même, et qui se rapporte à des faits ayant précédé la mort de Sbouc.

cutées par ce prince au bourg d'Ostan, sur le bord du lac de Van; dans l'île d'Aghthamar, où s'élevèrent par ses soins une citadelle, une ville et une église de la S^{te}-Croix, où il entra, au dire de l'architecte, 200,000 livres de fer; p. 326 — 331; puis viennent une expédition contre la peuplade des Zourarecs, dans le canton d'Aghtznik; une campagne entreprise pour secourir le roi d'Arménie Abas, contre un émir de Dovin, qui fut battu dans la plaine de Gini-Blour, entre Dovin et Nakhtchévan, probablement vers l'an 930; enfin une victoire remportée par Gagic sur les Délémies ou Dilémites, qui avaient poussé une pointe jusque dans le canton d'Antzévatsik: ces divers récits occupent une dixaine de pages, 334 — 343, et sont suivis d'un éloge du roi Gagic, dont la mort n'est toutefois pas datée, non plus ici que précédemment, à la p. 297. Le P. Somal, p. 58 du Quadro, dit que Gagic mourut en 937. Si cette date, et encore plus celle de 943, donnée par Asolic, comme on va le voir, est exacte, il est évident que Th. Ardzrouni, mort en 927, d'après le P. Somal, n'a pu poursuivre jusque-là son récit; mais, ainsi que je l'ai dit précédemment, on ne sait où l'auteur du Quadro a puisé un tel renseignement.

L'auteur nous apprend, du reste, p. 329, que pour recueillir les matériaux de son travail, il a parcouru à pied l'Arménie jusqu'à Cghardch, à Chawcheth Կղարջք և Շաւշէթ et au Caucase, depuis Ahiz Ահիզ jusqu'à l'entrée de Գաղ Gagh, tout le Talastan et les pays du nord et de l'est. Or s'il est aisé de reconnaître dans cette énumération le Clardjeth, le Chawcheth et la province de Taïk, le Tao des Géorgiens,

les noms d'Ahiz et de Gagh ne sont pas si faciles à déchiffrer, et je ne les ai rencontrés dans aucune liste de noms géographiques arméniens.

Les autres historiens ne fournissent guère que des renseignements épars ou incomplets sur la famille des Ardzrouni. Par ex. Asolic, p. 273, s'exprime ainsi: « La généalogie des Ardzrouni atteint jusqu'à Gagic, contemporain de Sembat-le-Grand, mis à la potence par le fils impie d'Abou-Sadj, précédemment mentionné, qui régna 29 ans dans la région du Vaspouracan et † en 392 — 943; après sa mort son fils Dérénic régna 17 ans, et † en 407 — 958; puis Achot, fils d'Abousahl, 22 ans, et † en 439 — 990; ensuite Gourgen et Sénékérim, fils d'Abousahl, régnèrent ensemble....; Gourgen † en 452 — 1003, et Sénékérim occupa le trône 20 ans. » De quelque manière qu'on interprète les derniers mots, le règne de ce Sénékérim dépasse de beaucoup l'année 1004, qui est la date placée par Asolic à la fin de son livre. Vardan, p. 87 éd. Ven., nous apprend de son côté, qu'Achot-Ercath, en revenant de Constantinople, — en 921 — trouva Gagic régnant dans la maison des Ardzrouni, et p. 92 il donne cette liste: « Les rois de Vaspouracan, de la race de Sénékérim, sont: Gagic, fils de Dérénic, constructeur d'Aghthamar; Dérénic, son fils; Abousahl, frère du précédent; puis Chahanchah, fils d'Abousahl; Gourgen, frère de Chahanchah, et Sénékérim frère de Gourgen.... » Aristakès de Lastiverd, ch. III, X, et Matthieu d'Edesse donnent également quelques notices, qui prouvent que l'histoire de la famille qui nous occupe était peu connue. On en trouvera un plus grand nombre chez

Stéphannos Siounétsi, à cause du voisinage et des alliances. Kiracos, p. 45, nous dit encore : « Maintenant je veux redire quelques mots au sujet des déchirements de la méchante nation d'Ismael ; car, suivant la parole de notre sauveur J.-C., tout royaume divisé en lui-même dépérit, comme il est arrivé à ces gens, dont l'empire était fractionné en beaucoup de parties. En effet, Sophar était maître du pays de Khorasan ; Avalic Abouthorob, de la ville de Basra ; Isé, fils de Chekh, de la Palestine ; le fils d'Aboutelph, du pays de Dilem, et d'autres en d'autres lieux, s'efforçaient, en se faisant la guerre, de l'emporter sur leurs rivaux par la violence. Aussi a-t-il été difficile de retrouver les noms de ces impies. Quelques osticans, méchants et inhumains, s'étaient jetés sur notre pays, comme le féroce Bougha ; Afchin plus impie encore, fils d'Abousadjith, venu précédemment ; Housouf plus détestable que son frère Afchin, qui fit périr le roi Sembat et donna la royauté à Gagic, fils de Dérénic et d'une sœur du roi Sembat Bagratide, de la famille Ardzrouni, homme bon et religieux. C'est lui qui a fait élever dans l'île d'Aghthamar, du lac de Bznounik, une cité royale et une église d'une architecture brillante et admirable. » Tous ces renseignements sont si imparfaits qu'à-peine est-il possible, en les combinant, de construire une généalogie satisfaisante[34]) : il n'est donc pas étonnant qu'au milieu de tant de variations le P. Tchamitch, t. II, p. 1040, n'ait pas

34) Pour les temps postérieurs à la 2e moitié du XIe s., on a de curieux matériaux, p. 349 — 351 ; puis à la p. 362 et suivantes, d'autres matériaux renfermant les noms de plusieurs princes Ardzrouni et catholicos d'Aghthamar, jusqu'environ l'an 1328.